

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

---

JANVIER-JUIN 1930





# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXI

JANVIER-JUIN 1930

---

5. sér.

31-32

1930

PARIS  
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1930

Tous droits réservés.

168087





# TOMBES PHÉNICIENNES

## A DJIDJELLI (ALGÉRIE)

---

### I. — HISTORIQUE.

Les nécropoles phéniciennes ne sont pas très nombreuses sur le territoire algérien. On peut citer : Gouraya (près de Cherchell), Bougie, Djidjelli, Collo, Philippeville et Constantine (Coudiat Aty). Les seules qui aient été fouillées méthodiquement sont celles de Collo (fouilles du capitaine Hélo : *Notice sur la nécropole liby-phénicienne de Collo*, dans le *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, 1895, p. 343 sq.) et celle de Gouraya (les dernières fouilles sont celles de MM. Gsell et Wierzejski; Gsell, *Fouilles de Gouraya, sépultures puniques de la côte algérienne*, Paris, Leroux, 1903).

A Djidjelli, des tombes puniques avaient été signalées dès les premiers temps de l'occupation française<sup>1</sup>, mais en supposant généralement que toutes avaient été violées dès les temps antiques. Cependant, vers 1885, le lieutenant Dufour, commandant le cercle de Djidjelli, fit quelques recherches dans la nécropole de la Pointe Noire. Nous trouvons dans l'article cité plus haut, du capitaine Hélo, un écho de ces fouilles<sup>2</sup>.

1. Delamare, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845*, *Archéologie*, Paris, 1850, pl. 12 et 13; Guyon, *Voyage d'Alger aux Ziban en 1847*, Alger, 1852, p. 18; Fournel, *Richesse minérale de l'Algérie*, Paris, 1849, t. I, p. 164 et pl. X, fig. 5; Duprat, *Recueil de Constantine*, 1888-1889, p. 396-399; Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. I, p. 60; *Fouilles de Gouraya*, Paris, 1903, p. 47-49; *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 7, nos 77 et 78, juillet 1903.

2. « Je fus ainsi conduit à penser que je me trouvais peut-être en présence de tombeaux se rapprochant un peu du genre de ceux découverts il y a quelques années à Djidjelli » (*loc. cit.*, p. 344).



Rien, à notre connaissance, ne fut publié à ce sujet et les objets recueillis, parmi lesquels une suspension en bronze et une statuette en terre cuite représentant un personnage assis, furent donnés par le lieutenant Dufour à un musée de France, nous ignorons lequel.

À la fin du mois d'octobre 1928, M. Delmas, adjoint au maire de Djidjelli, était avisé qu'à un kilomètre à l'ouest de la ville, les ouvriers de la *Mundet Africa*, compagnie d'exploitation de lièges, venaient de découvrir fortuitement des tombes creusées dans le roc. Mis au courant par M. Delmas, nous nous rendîmes à Djidjelli le 3 novembre et, le 6 novembre, nous adressâmes au Gouvernement général de l'Algérie un premier rapport à ce sujet.

Nous fûmes, sur notre demande, chargés, par l'architecte en chef des Monuments historiques, de la mission de rechercher s'il ne se trouvait pas à Djidjelli et, en particulier, à proximité des tombes déjà découvertes, de nouvelles tombes qui pourraient être l'objet de fouilles méthodiques. Fin janvier, nous étions sur les lieux. Dans l'intervalle, les ouvriers de la *Mundet Africa* avaient trouvé encore un caveau, ce qui en portait le nombre à cinq.

Nous avons nous-mêmes découvert sept tombes intactes en ce point. Nous avons aussi fait des fouilles dans les autres nécropoles phéniciennes de Djidjelli.

Les objets recueillis sont déposés au Musée de Constantine.

## II. — DESCRIPTION DES TOMBES.

### A. — *Nécropole du rocher Picouveau et de la Vigie.*

Cette nécropole se trouve entre la ville de Djidjelli et la mer. De l'est à l'ouest, du rocher Picouveau au fort Saint-Ferdinand, on rencontre près de deux cents fosses creusées dans le roc et présentant toutes les formes possibles : carré, rectangle simple, rectangle arrondi à l'une des extrémités ou aux deux, trapèze, rectangle avec sommet ménageant la



place de la tête, etc. Toutes ces fosses sont creusées dans le calcaire (fig. 1).

Au rocher Picoulean même, il existe un seul caveau à puits dont le plafond a d'ailleurs disparu.

Entre le cimetière européen et la mer, il subsiste deux témoins d'un petit plateau de tuf de 2 ou 3 mètres d'épaisseur, désagrégué tous les jours par les vagues. Huit caveaux, avec puits d'accès sans escaliers, s'y rencontrent plus ou moins effondrés. Parfois le puits a complètement disparu, mais il



Fig. 1. — Nécropole du rocher Picoulean et de la Vigie.

nous a paru que primitivement tous les caveaux sans exception devaient en être munis.

Des fouilles faites sur la partie la plus large de ce plateau nous ont fait découvrir deux fosses anthropoïdes jumelées (sans doute le mari et la femme) qui ne contenaient rien, et deux autres fosses rectangulaires profondes de plus d'un mètre, dont l'une contenait une petite patère intacte, ce qui prouve que cette tombe n'avait pas été violée.

Vers l'ouest, nous avons fouillé une dizaine de fosses qui n'ont pas donné de mobilier comme nous nous y attendions : la dalle de fermeture est enlevée depuis des siècles et tous les objets ont été emportés.

Sur toute la superficie, on rencontre de très nombreux débris de poterie (*tegulae* et amphores). Ce sont les témoins d'une nécropole romaine. Nous avons photographié une am-



phore à ossements et une tombe formée de tuiles plates et de tuiles à canal. Malgré le bon état relatif de conservation de ces vestiges bien en place, nous n'avons rien trouvé ni dans les amphores ni sous les tuiles : les ossements ont fondu aux intempéries ainsi que les poteries et les métaux s'il s'en trouvait.

A l'extrémité ouest de cette nécropole, un habitant de Djidjelli a creusé dans le tuf pour en extraire de la pierre à bâtir. Il a ainsi recoupé un certain nombre de ces canaux cylindriques terminés en doigt de gant qui ont passé pour avoir été creusés par les Phéniciens. Nous avons montré ailleurs <sup>1</sup> que ces canaux sont d'origine naturelle.

#### B. — Nécropole de la Pointe Noire.

Ici, dans un sol particulièrement favorable, les Phéniciens ont accumulé leurs caveaux funéraires qui se succèdent sans interruption sur toute la surface de la Pointe Noire, plateau rocheux dominant la mer d'une dizaine de mètres, long de 200 mètres et large de 150. La plupart des tombes sont encore cachées sous le sable ou la terre, mais un coup de pioche donné au hasard rencontre le plus souvent le vide du puits d'un caveau, et les cloisons séparant les tombes ne dépassent pas 20 centimètres. Dans l'antiquité, les violateurs de sépultures ont passé d'un caveau à l'autre en crevant simplement cette cloison. Nous estimons à deux ou trois cents tombes la totalité de celles qu'il serait possible de dégager dans ce petit espace (fig. 2).

On trouve à la Pointe Noire la fosse simple, la fosse profonde de plus d'un mètre, le puits à escalier sans caveau (ce dernier n'a pas été creusé parce que le tuf n'était pas homogène), le puits profond de 2 à 3 mètres avec des encoches à droite et à gauche pour faciliter la descente, le puits à escalier,

1. Alquier, *Une erreur de Renan*, *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> novembre 1929, p. 727.



le caveau simple, celui qui se prolonge en un second, le caveau à banquette en face l'entrée avec une fosse dans le sol, le caveau à plafond plat, celui à plafond voûté, etc.

Le lieutenant Dufour a fouillé une quarantaine de tombes et nous-mêmes à peu près autant. Sans aucune exception, lorsque la terre était enlevée du puits, nous trouvions la dalle de fermeture du caveau écartée de sa position normale juste



Fig. 2. — Nécropole de la Pointe Noire.

assez pour laisser passage au corps d'un homme : nos prédécesseurs avaient nettoyé le puits jusqu'à cette dalle, puis, à l'aide d'un levier, avaient forcé la porte, et, le mobilier enlevé, ils avaient laissé les choses en l'état.

Sans aucune exception, ces caveaux ne contenaient plus que des ossements informes, sans aucun mobilier. Par contre, nous avons recueilli dans les puits d'accès les objets qui n'avaient pas tenté la cupidité des violateurs de sépultures et qu'ils avaient abandonnés dans le couloir de sortie. C'est là



que nous avons trouvé les lampes à support et divers débris de poterie grossière<sup>1</sup>.

C. — *Nécropole de la « Mundet Africa ».*

La nécropole de la *Mundet Africa* est la plus petite, la plus pauvre et la plus récente des nécropoles de Djidjelli. Elle ne comprend que douze tombes, dont toutes ne sont pas à caveau. Il a pu en échapper quelques-unes à nos investigations, mais pas beaucoup. D'une part, cette nécropole est limitée au nord par une falaise artificielle, carrière antique antérieure au creusement des tombes; au sud, par la route de Djidjelli à Bougie. L'espace intermédiaire est occupé par les bâtiments de la *Mundet Africa*; en aplanissant la surface du sol, on n'a trouvé, dans un espace très restreint, que cinq tombes. Nous en avons nous-mêmes trouvé sept autres à proximité immédiate. Nos recherches aux environs n'ont donné aucun résultat (fig. 3).

Le mobilier recueilli, nous le verrons, est pauvre ou grossier. Enfin, c'est la nécropole la plus récente : les Phéniciens ont d'abord enterré leurs morts au rocher Picouleau, non loin du port et de la presqu'île sur laquelle ils s'étaient établis. Là, ils ont creusé dans le tuf des caveaux à puits et dans le calcaire, lorsqu'il n'y eut plus de place dans le tuf, des fosses simples peu profondes. Plus tard, ils utilisèrent le tuf de la Pointe Noire et y creusèrent des caveaux en ménageant l'espace disponible. Mais le tuf à la fois résistant et facile à travailler, bien homogène pour assurer l'étanchéité du caveau, ne se rencontre que rarement même à Djidjelli. Il restait contre une carrière un petit plateau de tuf; on y creusa une quinzaine de tombes. Celles-ci ont échappé à la cupidité des chercheurs de trésors et le hasard seul les a fait découvrir.

1. Cette nécropole de la Pointe Noire est placée dans un site particulièrement pittoresque; les caveaux sont dans un merveilleux état de conservation. Il serait intéressant de dégager entièrement et méthodiquement cet ensemble de tombes, unique en Algérie.



Parmi les douze tombes de la *Mundet Africa*, dix sont des caveaux à puits avec escalier; une est une fosse de grandes dimensions qui n'abrita cependant que le corps d'un enfant: le sol était creusé d'une rigole peu profonde de 1 mètre de long et de 20 centimètres de large, dans laquelle le corps avait été déposé.

La dernière tombe est un puits à escalier avec, en face,



Fig. 3. — Nécropole de la *Mundet Africa*.

l'amorce du caveau qui ne fut pas creusé lorsqu'on s'aperçut que le tuf n'était pas homogène.

Les caveaux à puits se composent d'un puits rectangulaire dont la profondeur dépasse 2 mètres. Un escalier est aménagé à l'une des extrémités: il facilitait évidemment la mise au tombeau du cadavre, mais aussi il épargnait d'autant le travail de creusement du puits; le puits à escalier est une amélioration du puits à gradins. En face, on trouve l'entrée du caveau fermée par une dalle de pierre encastrée dans une

feuillure et protégée en haut par un larmier, en bas par un seuil pour empêcher l'eau de pénétrer dans l'intérieur. Le caveau, d'assez petites dimensions, est en contre-bas du sol du puits. Nous l'avons le plus souvent trouvé très sec, sauf lorsque les tremblements de terre, fréquents à Djidjelli, avaient fissuré le plafond.

### III. — MOBILIER DES TOMBES.

#### *Tombes 1 à 4.*

Lors de la découverte des quatre premiers caveaux, les objets recueillis furent mélangés et déposés dans les bureaux de l'usine (fig. 4).

*Mobilier.* — Deux grandes amphores intactes et d'autres



Fig. 4. — Mobilier des tombes 1 à 4.

plus petites. Huit patères à libations, des plats et des plateaux en poterie, deux coupes en terre très fine. Un *alabastron* en verre bleu opaque orné de chevrons blancs et rappelant ceux de Collo qui sont déposés au Musée de Constantine <sup>1</sup> (fig. 5).

1. Peu après sa découverte, cet objet, cassé ou volé, a disparu.



Vingt gros clous de cuivre longs de 10 à 20 centimètres.

Une pièce de bois (cèdre ?) longue d'un mètre et qui devait être une planche de cercueil.

### Tombe 5.

On n'y a trouvé pour tout mobilier qu'une grande amphore.

*Ossements.* — Les ossements des tombes 1 à 5 ont été recueillis par des mains pieuses, mais maladroites. Il semble qu'il n'y ait pas eu plus de cinq ou six individus, mais il faut compter avec les ossements calcinés et les débris osseux peu résistants qui ont dû être dispersés.

On nous a dit que l'un des crânes était posé sur une pierre contenant des cristaux de quartz.

Voici le résultat de nos propres fouilles :



Fig. 5. — Amphores des tombes 1 à 5.

### Tombe 6.

Le puits d'accès était rempli de déblais de tuf jaunâtre ne renfermant presque pas de débris de poterie.

*Mobilier.* — Au fond à gauche, amphores, vases, patères. Au fond à droite, grande amphore couchée, patères.

Au fond en face de l'entrée, six gros clous de cuivre.

A gauche de l'entrée, grande amphore.

Cenochoé avec bouchon de terre

*Ossements.* — Au centre et dans le sens de la longueur du caveau, une matière blanche (chaux) formait un ovale de la dimension d'un corps (vertèbres en connexion, os iliaque).

Ossements de crâne à droite; en avant, ossements d'enfants.

## Tombe 7.

C'est un puits sans caveau, rempli de terre noire de remblai renfermant de nombreux débris de poterie.

Nous avons recueilli : deux lampes grossières; des morceaux de patères; un petit support de lampe.

Les ossements, s'il y en a eu, ont été absorbés par la terre.

## Tombe 8.

*Mobilier.* — Au fond à gauche, patère brisée. Au fond, en face de l'entrée, *skyphos* en terre noire, vase de forme dite théière. Dans le *skyphos* renversé, on avait mis un petit vase à parfums. Au centre à droite, patère cassée et renversée sur deux plats. A droite de l'entrée, un vase en terre grossière.

*Ossements.* — Au fond à gauche, crâne posé sur la patère brisée. Mâchoire inférieure, axis. Vers le centre, colonne vertébrale et côtes d'un enfant. En avant, deux colonnes vertébrales d'adulte, os iliaque. A gauche de l'entrée, osselets du pied. Au fond à droite, colonne vertébrale, omoplate. A droite de l'entrée, os du genou en connexion. Ossements calcinés au fond, en avant du *skyphos*; autres au-dessus des colonnes vertébrales d'adultes à gauche.



Fig. 6. — Mobilier de la tombe 9.

## Tombe 9.

*Mobilier.* — Mobilier pauvre : seulement trois récipients, une amphore couchée à gauche, au col cassé, contenant des ossements incinérés. Au fond à gauche, une patère dont le rebord est ébréché.

Au fond à droite, amphore debout brisée en deux (fig. 6).

*Ossements.* — Au fond à gauche, sous la patère, os du crâne. En avant, crâne en mauvais état de conservation. Nombreux débris de vertèbres, os de petits rongeurs. En avant encore, os du bras. A leur place normale par rapport aux os précédents, fémur et tibia. Osselets du pied dans l'angle gauche. Au fond, en face de l'entrée, os du crâne. Du côté droit, répétition de ce qu'on a trouvé à gauche, sauf qu'il n'y a pas d'os du crâne : os du bras, débris de vertèbres

sous l'amphore, os iliaques, fémurs, tibias, calcanéum, osselets du pied. Il y avait au moins quatre tibias. Escargots çà et là.

### Tombe 10.

*Mobilier.* — On entre dans le caveau en descendant une marche ménagée dans le roc. Le centre était dégagé. A gauche, un alignement de pierres grossières servait à retenir les ossements.

A gauche, près de l'entrée, amphore brisée, grande patère cassée et réparée, renversée sur un vase brisé aussi. Tout à fait au-dessous, lampe en terre assez fine. Dans l'angle, vase brisé et brûlé posé sur des pierres entourant un autre vase. A côté, une patère renfermant des ossements d'animaux (gerboises?). Au fond à gauche, débris de couleur rouge (fards?), débris de cuivre sur une pierre. Au fond à droite, traces d'un cercueil de bois avec angles en métal.

*Squelettes.* — A gauche, le long du caveau, ossements en connexion; le crâne n'a pas été retrouvé. Le chapelet de la colonne vertébrale est en place : le corps devait être couché sur le côté gauche, la face vers le centre du caveau. Débris des fémurs et des tibias, deux rotules. Débris d'ossements informes du côté droit. Au fond à droite, sur la planche dont il a été parlé, ossements calcinés. Au centre, à droite, amas d'os calcinés. Au fond, en face de l'entrée, amas d'os calcinés sur une pierre.

### Tombe 11.

*Mobilier.* — Mobilier abondant, mais se trouvant uniquement du côté droit. Dans l'angle à droite, grande amphore avec un petit vase de poterie fine posé sur le goulot comme fermeture. Un certain nombre de bols et de patères formait un amas sans ordre au centre et à droite. Des pierres séparaient le côté droit en trois compartiments.

Plats cassés et réparés avec des liens de plomb; poterie grossière.

*Ossements.* — Le côté gauche était absolument vide. Au fond à droite, crâne, colonne vertébrale, main droite ramenée sur la poitrine. Le corps était couché sur le côté gauche, la face vers l'extérieur du caveau. Mâchoire inférieure à proximité du crâne, les deux clavicules à leur place normale. Traces du sternum. Un tibia sur la poitrine. Les autres os des membres inférieurs avaient disparu.

### Tombe 12.

C'est une fosse assez grande, profonde d'un mètre. Au fond, rigole qui servait sans doute à recevoir le cadavre qui, dans ce cas, devait



être celui d'un enfant. Pas d'ossements. Là où devait être la tête, pierres assez grosses et cœnochoé intacte, mais brisée au moment de la fouille.

#### IV. — ÉTUDE DU MOBILIER.

*Vases.* — Nous trouvons mélangées de la poterie grossière, probablement de fabrication locale, et de la poterie fine tournée.

La poterie grossière présente de nombreuses analogies avec celle des monuments mégalithiques du nord de l'Afrique. Il est vrai que les poteries faites à la main sont forcément moins variées dans leurs formes que celles faites au tour. Les types en sont aussi moins bien caractérisés. Un de nos vases grossiers est muni pour la préhension de deux oreilles. Certains étaient brisés, peut-être avant d'être enfermés. D'autres s'émiettent parce qu'ils sont longtemps restés à l'humidité. Tous ont servi et sont noircis par le feu, mais aucun ne semble avoir été cuit au four de potier avant l'usage.



Fig. 7. — Amphore  
de la tombe 11.

Les vases faits au tour sont de formes courantes; les dessins nous dispensent de les décrire. Certains rappellent ceux de Gouraya et de Collo (fig. 7).

Nous avons écrit que le mobilier était pauvre, mais de plus (exception faite pour l'alabastron en verre), tous les vases ont servi aux vivants avant d'être déposés dans les tombes, parfois à la dernière limite de l'usage.

Les rares récipients à vernis noir sont écaillés et la terre de la pâte est devenue visible aux endroits où la couverture est partie.

Des plats assez nombreux ont été brisés, puis réparés avec des liens de plomb. Nous pensions tout d'abord que ces vases étaient encore utilisables lorsqu'ils ont été déposés dans la

tombe; nous sommes maintenant convaincus qu'ils ont au contraire été abandonnés aux morts lorsque, les liens de métal s'étant rompus, on a jugé qu'ils ne valaient pas une nouvelle réparation. Nous avons dit que les caveaux, parfaitement clos et secs lorsqu'un tremblement de terre n'avait pas fissuré le rocher, avaient conservé jusqu'à des pièces de bois. Les liens de plomb ou d'étain qui servaient à réparer les vases ne se seraient pas rompus sous la seule action du temps : on sait que ces métaux ne s'oxydent qu'en surface et que cet oxyde forme ensuite une gaine qui les protège. Nous avons justement recueilli une patère réparée avec trois liens intacts, mais elle est néanmoins inutilisable parce que le fragment réparé n'est plus maintenu à sa place normale.

Un grand plat en poterie de près de 0 m. 40 de diamètre est légèrement brisé; un fragment triangulaire se détache du bord. On a creusé six trous qui devaient servir à le réparer, puis on a renoncé à passer les liens dans ces trous et on a déposé tel quel ce récipient dans le caveau <sup>1</sup>.

Dès amphores étaient depuis longtemps cassées et on n'a jamais songé à les réparer.

Des plats brisés en cinq ou six morceaux ont été placés tels quels dans la tombe. Parfois il n'y a même que des débris de vases. Nous avons trouvé le fond d'une patère à libations qui, retourné, servait de cupule.

Le pot dit *théière* avait l'anse brisée et devenait probablement, de ce fait, inutilisable. Presque tous les petits vases renflés à long col sont brisés. Nous avons tamisé la terre des tombes avec assez de soin pour pouvoir affirmer que tous les morceaux ne s'y trouvaient pas. Le seul de ces récipients qui soit intact renferme à l'intérieur une matière lourde, probablement métallique, qui doit être du plomb (tombe 10). •

Il n'y a pas de vases caractéristiques; un seul est orné de dessins très simples faits au pinceau après la cuisson <sup>2</sup>; il pro-

1. Cf. *Gouraya*, p. 20, où il est parlé d'un vase brisé et raccommodé avec soin.

2. Il rappelle celui de *Gouraya*, fig. 16, dernier vase en bas à droite.



vient de la tombe 6. Nous n'avons recueilli ni vases-biberons ni œnochoés à bec trilobé, ni débris d'œufs d'autruche comme à Gouraya ou à Collo.

*Lampes.* — Seule la tombe 10 a donné une lampe de forme particulière et en terre assez fine. C'est, en somme, une sphère légèrement aplatie, avec bec horizontal. Mais dans la tombe 7, qui n'est qu'un puits, comme on l'a vu, ainsi que dans les déblais de la nécropole voisine de la Pointe Noire, nous avons trouvé plusieurs lampes de même forme en terre grossière et mal cuite; à proximité de ces lampes étaient leurs supports en terre cuite (fig. 8).



Fig. 8. — Lampe.

*Verre et métal.* — Dans une des tombes 1-5, il a été recueilli un alabastron de verre bleu, maintenant perdu.

Dans la tombe 10, nous avons recueilli un petit fragment de verre blanc tordu sous l'action du feu, débris de vase (?). De la tombe 10 aussi, proviennent trois perles bleues en verre opaque, deux perles vertes en verre avec ocelles blancs et marrons<sup>1</sup>.

Les clous de bronze, longs de 10 à 20 centimètres, sont assez nombreux. Ils sont généralement coudés deux fois comme s'ils avaient traversé des planches épaisses, puis avaient été aplatis au marteau. Nous ne les avons recueillis que près de la tête des morts.

D'autres clous, plus petits, sont encore entourés de parcelles de bois. Des plaques de métal, probablement de l'argent, formaient les angles des cercueils.

Les bijoux sont très pauvres. Un sceau en argent dont le chaton représente un vase de métal stylisé; trois boucles en argent; deux petites plaques de cuivre percées d'un trou qui faisaient partie d'un collier.

*Silex.* — Chose assez surprenante, nous avons recueilli

1. Cf. le collier de Tharros dans Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, pl. X.

dans les tombes quelques éclats de silex noir qui dateraient, d'après M. Reygasse, de la période azilienne. Leur introduction dans la tombe n'est pas douteuse.

## V. — L'INHUMATION.

Dans chacun des tombeaux que nous avons examinés, nous trouvons deux rites successifs de funérailles : d'abord l'inhumation simple, puis la crémation incomplète.

Les tombeaux de Djidjelli sont des tombeaux de famille <sup>1</sup>. Pareille excavation avec puits d'accès, chambre funéraire, escalier, larmiers, dalle de fermeture, etc., a dû être faite du vivant même de celui qui le premier s'y fit ensevelir. Après l'exposition du corps, la tombe fut fermée et le puits comblé par les terres de déblai. Quelques années plus tard, lors du décès d'un parent du précédent, on déblaya le puits, l'entrée fut ouverte, le caveau purifié, le nouveau mort exposé ; puis on referma le caveau. Pareille opération se renouvela souvent.

Cependant la place était très limitée et pour permettre de loger un nouveau venu, on dut accumuler dans un ccin les ossements de ses prédécesseurs, non sans les avoir pieusement badigeonnés de peinture rouge. Le mobilier lui-même n'est peut-être pas resté intact : prendre un objet appartenant aux morts était certainement un sacrilège, mais on devait pouvoir remplacer l'objet emporté par un équivalent.

Pendant quelques heures ou quelques jours, le caveau demeurait ouvert : dans le puits d'accès on allumait peut-être les lampes rustiques que nous avons retrouvées. Pendant ce temps, les escargots mangeurs de cadavres et les gerboises s'introduisaient dans la tombe où, la cérémonie terminée, ils étaient murés avec le mort. La fermeture est en effet trop hermétique pour permettre même à un escargot de très petite taille de pénétrer dans le caveau, sans parler du bouchon de

1. Nous avons de la peine à croire que ces caveaux aient pu être creusés pour ensevelir les gens « décédés à peu près en même temps » (cf. Gsell, *Gouraya*, p. 15).



2 mètres de terre. Ces animaux dont nous retrouvons les restes n'ont, par conséquent, pu entrer dans la tombe que pendant qu'elle était ouverte.

Pour faire place aux nouveaux venus, on enlevait seulement les os les plus encombrants : le crâne, les os du bassin et les os longs des bras ou des jambes, mais la colonne vertébrale n'était pas déplacée. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises nous avons trouvé des chapelets de vertèbres en connexion.

Plus tard, l'inhumation fut remplacée par une incinération incomplète. Les ossements recueillis dans les cendres du bûcher furent soit déposés dans une urne, ou dans une caisse de bois, soit simplement mis en tas au-dessus des ossements antérieurs.

Cette période dura peu pour les Phéniciens qui furent ensevelis dans la nécropole de la *Mundet Africa* : trois ou quatre morts au plus, soit deux générations, une soixantaine d'années.

Puis, les caveaux définitivement clos, les puits, à nouveau remplis de terre, ne furent plus rouverts qu'en 1928.

Nous pensons que ce qui fait la pauvreté du mobilier trouvé dans ces tombes, c'est qu'elles ont été pillées par les Phéniciens eux-mêmes lors des derniers ensevelissements; il est difficile de s'expliquer autrement l'absence complète de monnaie et l'absence presque complète de lampes de forme punique. Pourquoi aussi y aurait-il ce bouleversement que l'on constate dans la position des vases, ce manque de poteries dans certaines tombes, cette abondance dans d'autres qui ne correspond pas au nombre des morts inhumés?

## VI. — LA DATE.

Nous venons de voir qu'il y eut à la nécropole de la *Mundet Africa* une période de soixante ans de crémation et celle-ci fut précédée par une période un peu plus longue d'inhumation simple. Au total, cela suppose l'existence, à Djidjelli, d'un comptoir phénicien stable pendant une période de cent cinquante ans, vraisemblablement sans interruption.

C'est au III<sup>e</sup> et au II<sup>e</sup> siècle que l'incinération devint à Carthage le mode de sépulture courant<sup>1</sup>. Nous n'avons pas de motif de supposer qu'il en fut autrement à Djidjelli.

D'autre part, il n'est pas absolument certain que le mobilier des derniers occupants trouvé par nous soit aussi celui des premiers qui firent creuser des tombes dans le roc. Il y a disproportion entre ce que dut coûter un pareil travail et le peu de valeur des misérables objets trouvés dans ces demeures faites pour braver les siècles.

Cette réserve faite, le mobilier de ces tombes date vraisemblablement du début du III<sup>e</sup> siècle au milieu du II<sup>e</sup> avant J.-C.

J. et P. ALQUIER.

1. Cf. Csell, *Gouraya*, p. 16.



## LA PRÉTENDUE STATUE DE JÉSUS ET DE L'HÉMORROÏSSE A PANÉAS<sup>1</sup>

---

Depuis les *centuriateurs* de Magdebourg au xviii<sup>e</sup> siècle et les critiques des iconoclastes réformés, Jean Daille († 1670), Basnage (dans son *Histoire de l'Église*, 1669), Fred. Spanheim († 1701), on a beaucoup discuté les témoignages anciens concernant un groupe statuaire qui semble avoir existé, jusqu'au vi<sup>e</sup> siècle, à Panéas, plus connu sous le nom de *Caesarea Philippi*, aux sources du Jourdain. La tradition locale voyait là un portrait contemporain de Jésus et de l'hémorroïsse guérie par le contact avec la frange du manteau du Messie; ce monument aurait été élevé par cette femme même en témoignage de reconnaissance.

Ce groupe statuaire est mentionné dans tous les ouvrages d'archéologie chrétienne, notamment dans le volume VI, 2, du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* des savants bénédictins Dom Fernand Cabrol et Dom Henri Leclercq (art. *Hémorroïsse*, t. I, p. 2202). Même ceux qui ne pensent pas, avec Dom H. Leclercq, que ce serait le plus ancien monument de la statuaire chrétienne, qu'il ne serait pas impossible qu'il remontât vraiment à l'âge apostolique et qu'il « se soit conservé jusqu'à nos jours sous la forme d'une copie peu éloignée de son modèle<sup>2</sup> » sont prêts à admettre qu'il s'agit vrai-

1. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et au Congrès d'Histoire des Religions à Lund.

2. Voir aussi Jos. Wilpert, *Eine alte Kopie der Statue von Paneas*, in *Strena Buliciand*, Zagreb, 1924, p. 295; Viktor Schultze, *Zeitschrift f. neutestamentl. Wiss.*, XXIV, 1925, p. 51. L'hypothèse que le bas-relief d'un sarcophage du Latran, n° 174, du v<sup>e</sup> siècle (Schultze, *l. c.*, p. 56, d'accord avec Heisenberg) représentant Jésus ressuscité apparaissant à Marie-Madeleine (Schultze, *l. c.*, p. 55, a raison d'écarter toute autre interprétation!) devant l'église de l'*Anastasis* à Jérusalem (Aug. Heisenberg, *Iconograph. Studien*, in *Sitz.-Ber.*

ment d'un monument chrétien. Telle a été l'opinion des catholiques F.-X. Kraus (*Realencycl.*, vol. II, p. 21 s.; *Hist. de l'Art chrét.*, t. I, p. 180), de Charles-Marie Kaufmann (*Manuel d'Archéol. chrét.*, Paderborn, 1913, p. 351) et des protestants Victor Schulze (*Zeitschrift f. kirchl. Wiss.*, 1883, p. 301 s.) et Nik. Müller (*PRE*<sup>3</sup>, t. IV, p. 66). D'autres se sont montrés plus sceptiques, notamment le P. Lagrange (*Év. de saint Marc*, Paris, 1911, p. 137) qui pense qu'il s'agit d'une stèle funéraire représentant un défunt regretté consolant sa femme<sup>1</sup>, et M. E. v. Dobschütz, dans son gros volume *Christusbilder* publié en 1889 dans les *Texte und Untersuchungen* de Harnack qui a réuni et discuté avec le plus grand soin les principaux textes relatifs à ce monument. Si je me

d. *Bayr. Akad., ph.-hist. Kl.*, 1921, p. 434, n° 4) serait une copie du groupe de Panéas, a été défendue par Garrucci, *Storia dell'Arte cristiana*, t. V., p. 47, comme une *ipotesi tutta novella*. En vérité, elle a été proposée par Bottari, *Scult. e pitt. sagre*, tome I, p. 137, en 1737 (voir Leclercq, *l. c.*, p. 2204, note 13). Pour être si vieille, elle n'en est pas moins faussée. Que dire des arguments de Wilpert en faveur de sa thèse, que le monument du Latran reproduirait une statue faite par ordre de la Cananéenne de Matthieu, xv-22 s. (*sic*, Eusèbe se serait trompé sur le sujet de l'*ex-voto* !) par un artiste contemporain, qui aurait vu et connu Jésus!

1. L'auteur d'une édition périmée d'Eusèbe (1829; Heinichen, *In Euseb. exercit. libri X*, Leipzig, 1827, p. 395), ainsi que Raoul-Rochette (*Discours sur les types imitatifs qui constituent l'art du christianisme*, Paris, 1834), avaient soutenu qu'Eusèbe a pris pour Jésus et l'hémorroïsse une statue représentant la Judée aux pieds d'un empereur romain, telle qu'on voit représentées diverses provinces de l'empire sur les médailles impériales célébrant le souverain comme *Restitutor Provinciae* (voir, par exemple, Hadrien; Cohen, *Méd. impér.*, 11, 209, 12229 ss.; Jatta, *Le Rappr. figurate delle provincie Romane*, tav. I, 1, 3, 11; II, 2, 7, 111, 47, p. 47, fig. 12, etc.). Cette interprétation a été reprise par Bienkowski, *De simulacris barbararum gentium*, Cracoviae, 1910, p. 16 (voir mes remarques sur les origines de la légende de la *giustizia di Trajano*, Dante, *Purg.*, X, 73 ss., in *Jb. d. Zentr. Komm. f. Kunstdenkm.*, III, 2, 1905, p. 79 s., note 5, et les fig. 33-35, p. 81) et tout récemment encore par Wilhelm Weber, *Stud. zur Chronik des Malalas*, dans *Festgabe f. Alois Deissmann*, Tübingen, 1927, pp. 37 ss., qui ne semble pas se douter de ses nombreux prédécesseurs (Beausobre, *Abhandl. über die Bildsäule v. Paneas*, dans Kramer, *Samml. z. Kirchengesch.*, Leipzig, 1748, t. II; du même : *Dissertation sur la statue de Panéas* dans la *Bibliothèque Germanique*, 1727, XIII, p. 1-92; il paraît avoir été le premier à interpréter le groupe comme représentant la *Judaea devicta* devant l'empereur Vespasien). Cramer, Münter, etc. (bibliographie chez Dom Leclercq, *l. c.*, 2203, note 1), préféreraient substituer l'empereur Hadrien à Vespasien.



permets de revenir sur un sujet tant débattu, c'est que j'ai à verser au dossier une nouvelle pièce, qui me semble trancher, en dépit de l'âge tardif du document, cette vieille querelle entre les iconoclastes et les défenseurs des images, notamment de la statuaire chrétienne.

Le plus ancien témoignage est le chapitre 17 du VII<sup>e</sup> livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée.

« Cette hémorroïsse, » dit-il, « qui fut guérie par le Sauveur de son mal, naquit, paraît-il, à Panéas, où l'on montre sa maison et d'admirables témoignages de la bienfaisance du Sauveur à son égard. Sur un haut piédestal de pierre, à côté des portes de sa propre maison, on y voit l'image en bronze de cette femme, agenouillée et tendant les mains comme une suppliante. Devant elle une autre statue du même métal, représentant un homme debout, vêtu décemment d'un *pallium* (*diploïde*) et faisant de la main un geste d'accueil vers la suppliante; à ses pieds, sur la base même, croîtrait une sorte de plante étrangère, qui, s'élevant jusqu'à la frange du manteau de bronze, offre un remède efficace à toute espèce de maladies. On a dit que cette statue était une effigie (*εἰκών*) de Jésus. Et il ne faut pas s'étonner que les païens qui ont reçu des bienfaits du Sauveur aient érigé quelque chose de la sorte, puisque j'ai vu moi-même des portraits peints en couleurs des apôtres Pierre et Paul et même du Christ dans des images qui existent encore. Il est, en effet, facile de comprendre que les anciens, sans trop bien réfléchir, honorassent ces hommes à la façon des païens ».

On notera cette dernière phrase qui montre ce qu'on sait par ailleurs : qu'Eusèbe n'était pas disposé en faveur de ce qu'il appelait des idoles; qu'il a en effet refusé à la princesse Constance, sœur de Constantin le Grand, l'image du Christ, qu'elle sollicitait de lui; qu'il a retiré à une femme deux effigies qu'elle considérait comme celles du Christ et de saint Paul et qu'il ne manquait pas de raisons théologiques pour justifier cette attitude<sup>1</sup>. Il est donc inadmissible qu'Eusèbe

1. *Hist. eccl.*, VII, 18; Pitra, *Spicil. Sol.*, vol. I, p. 383-386. L'authenticité

ait inventé de toutes pièces le monument en question, même si on voulait croire capable d'une telle action un homme dont Édouard Schwartz<sup>1</sup> a très justement dit qu'il servait la science avec toute l'honnêteté qui était possible à son époque et dans son milieu. Un détail de ce curieux monument devait être particulièrement antipathique à l'historien de l'Église qui avait écrit tout un traité contre ceux qui voulaient faire de Jésus un γόης καὶ φαρμακεύς, un magicien ou un savant connaisseur des drogues médicales. On sait que la lettre d'Abgar<sup>2</sup> insiste sur le fait que Jésus a guéri sans drogues ni herbes. De même, Arnothe (I, 43. 44. 48) dit plusieurs fois que Jésus n'employait aucune *materia medica*. Et voilà qu'Eusèbe trouve sur un monument réputé contemporain, célébrant la guérison miraculeuse de l'hémorroïsse, la représentation de la plante qui a la vertu de guérir tous les maux! Cela ne pouvait que lui déplaire et lui paraître une interprétation païenne du miracle; cela dégradait Jésus au niveau de ce devin païen Polyeidus qui avait ressuscité Glaucus mort à l'aide de cette herbe<sup>3</sup>.

On voit, en effet, chez Rufin (*Hist. eccl.*, VII, 14) — qui nous a dit lui-même, dans la préface de sa traduction des *Principes* d'Origène, soupçonné d'hérésie, de quelle façon étrange il comprenait son métier de traducteur — le texte d'Eusèbe retouché, de manière à faire croire au lecteur que la plante en question ne faisait pas partie du monument, mais qu'il s'agissait d'une vraie herbe, qui avait coutume (*solet*) de germer dans une fissure de la base de la statue et de s'élever jusqu'à la frange du manteau de bronze. Cette interprétation, Dom H. Leclercq croit devoir la défendre énergiquement comme correspondant à l'intention d'Eusèbe, ce qui me semble bien téméraire. C'eût été, en effet, un vrai

de la lettre est discutée, mais il ne peut s'agir que du remaniement d'un document authentique altéré par les uns et les autres du temps de la querelle des images.

1. *Griech. christl. Schriftsteller*, IX, 3, p. 13.

2. Aufhäuser, *Kl. Texte*, éd. Lietzmann, n° 126, p. 18 et 21; cf. p. 23 et 25.

3. Hygin, *Fab.*, 136, 251; Apollod., III, 3, 1, 2; Tzet., *Lykophr.*, 811; Plin., *N. H.*, XXV, 2; Palaeph., ch. 27; Lucien, *De salt.*, 49.



miracle si une plante si précieuse avait pu repousser continuellement en dépit de l'avidité de tous les malades qui ne pouvaient manquer d'affluer de près et de loin pour la cueillir, et un autre miracle que les maladies du monde n'eussent pas disparu sous l'action de la plante merveilleuse, si elle avait vraiment germé et fleuri sur la base du monument de Panéas.

La légende n'a pas manqué de s'emparer d'un si beau sujet. C'est ainsi qu'on trouve dans Philostorgios (*Hist. eccl.*, VII, 3, p. 512 s., éd. Valesius-Reading) que la base des statues en question *portait une inscription* qui cependant avait été ensevelie avec le temps par la terre ou les sables amoncelés autour d'elle, et qu'on découvrit seulement, après qu'on résolut de la déblayer, l'histoire de la statue et les vertus de la plante à l'aide de l'inscription retrouvée. Malheureusement l'herbe ne repoussa plus depuis ! Je laisse de côté d'autres textes qui nous disent qu'elle n'acquerrait sa vertu médicale qu'au moment où elle était devenue assez haute pour toucher la frange du manteau de la statue.

Je passe maintenant à une citation tout à fait curieuse du passage d'Eusèbe dans l'*Histoire tripartite* du sénateur Cassiodore (VI, 41, pl. 69, 1057) : « *Hoc igitur simulacrum, sicuti refert Eusebius, omnium passionum et aegritudinum noscitur esse medicamentum. Juxta quod quaedam herba germinatur* », etc.

Si quelque chose est sûr, c'est bien le fait que dans *notre* texte d'Eusèbe, l'évêque de Césarée ne dit pas du tout que la statue elle-même fût la panacée de tous les maux, bien moins encore que cela fût connu (*noscitur*). Von Dobschütza donc crut devoir accuser le sénateur d'avoir mal compris le texte d'Eusèbe. En effet, il ne pouvait juger autrement, ne possédant pas encore le nouveau document que je voudrais invoquer aujourd'hui.

Mes recherches sur la version slave de Flavius Josèphe me l'ont fait découvrir dans un manuscrit roumain (n° 89) de la célèbre collection de manuscrits du docteur Moïse Gaster, de Londres. Il contient non seulement une traduction rou-

maine d'une version polonaise du Josèphe russe, mais d'autres textes curieux, notamment une version roumaine de la singulière vie de saint Jean-Baptiste <sup>1</sup> dite de Marc, disciple de Baptiste, dont une version grecque, originaire d'Émèse et datant du v<sup>e</sup> siècle, a été publiée par MM. Nau et Graffin dans le tome IV de la *Patrologie orientale*. Le compilateur montre un vif intérêt pour la question du culte et de l'antiquité des images, car il ne manque pas de raconter que les artistes égyptiens — bien que leurs efforts n'aient guère été heureux — profitèrent de l'occasion de la fuite en Égypte pour peindre la Vierge Marie et l'enfant Jésus. Cette légende est remarquable à cause des images coptes d'Isis avec l'enfant Harpocrate qui ressemblent si curieusement à des icones byzantines de la Madone et de l'enfant Jésus, ainsi que M. Francis Kelsey l'a fait remarquer en 1927 en présentant à l'Académie une fresque du Fayoum, publiée dans les Comptes rendus (*C. R. Acad.*, 1927, p. 87, fig. 1; cf. pl. XXXII de Eisler, *Jesous Basileus*, Heidelberg, 1929). L'auteur inconnu ne manque pas non plus d'alléguer l'autre célèbre exemple d'une image de Jésus — celle que cita, en défense de l'iconolâtrie, le second concile de Nicée — à savoir la statue de Jésus et de l'Hémorroïsse de Panéas. Ceci n'est pas pour nous étonner, car les judaïsants russes, qui ont traduit la *Prise de Jérusalem* de Flavius Josèphe en slave, pour s'en servir d'instrument de propagande unitarienne, s'attaquaient aussi au culte des *icones*. Une collection catholique de documents pour réfuter les traducteurs de Flavius Josèphe — et c'est bien cela que nous trouvons dans le *Codex Gaster* — devait aussi réunir les plus importants témoignages de l'antiquité des images du Seigneur.

Ce qui nous intéresse particulièrement est le contenu

1. Le docteur Gaster a parlé de ce ms. dans sa *Literatura populara Romana*, Bucarest, 1883, p. 351, à propos de la version libre de l'épître dite de Lentulus qui y figure. Je tiens à lui répéter ici combien je lui suis reconnaissant pour m'avoir informé du contenu de ce document et pour m'en avoir communiqué une transcription, que M. Nic. Jorga a bien voulu me promettre de publier prochainement dans les *Comptes rendus* de l'Académie de Bucarest.



même du chapitre concernant la statue de Panéas. Il nous offre ni plus ni moins que le texte exact de la lettre que l'Hémmorroïsse aurait écrite à Hérode Philippe, seigneur de Panéas, pour obtenir la permission d'ériger en public cette statue de Jésus. Cet écrit apocryphe doit son origine à la nécessité apologétique de réfuter ceux suivant lesquels les Hérodiens, ennemis acharnés de Jésus, n'auraient jamais toléré la dédicace d'un monument au roi crucifié du Golgotha. Cette naïve lettre de l'Hémmorroïsse à Hérode Philippe se trouve telle quelle aussi dans Jean Malalas d'Antioche (*Chron.*, éd. Bonn, p. 236-239; p. 306 s., éd. Oxford) et elle est citée par Jean de Damas dans son troisième discours en défense des images (PG., 94, 1369 f.). Notre manuscrit l'a certainement empruntée à Malalas, puisqu'un certain nombre de manuscrits russes<sup>1</sup> combinent en effet le texte de Flavius Josèphe avec celui de Malalas. Mais ce qui est si important dans le texte roumain et ce qui nous offre la clef tant cherchée de toute l'énigme, c'est que la description du monument en question contient une phrase qui ne se trouve dans aucune autre version de la légende<sup>2</sup>.

*Pétition de l'hémmorroïsse guérie par Jésus, envoyée au roi  
Hérode pour ériger la statue de Jésus.*

« Vers ce temps-là, Hérode vint de Sevestia (*Sébastée*) à Spanéas (*Panéas*), ville des Juifs, c'est-à-dire à Késaria (*Césarée*) de Philippe. Une femme nommée Vernikié (*Bérénice*) se présenta à lui; elle avait été guérie par Jésus d'une hémmorragie. Désireuse d'élever une image de Jésus, elle n'osait le faire sans le consentement de l'empereur (*sic*). Elle demanda donc à Hérode la permission d'ériger dans cette ville (*Panéas*) une image en bronze de Jésus. Sa demande était

1. *Cod. Misc.*, 279-658 du *Zentroarchiv* de Moscou, *Vagankow Pereoulouk*, et *Cod. Ouparov* 3-18 au Musée historique de Moscou.

2. Je dois remercier, avec le docteur Gaster, M. Mario Roques, qui a bien voulu seconder mon travail sur le texte roumain, lequel est une traduction du polonais, lui-même traduit du russe. La comparaison détaillée avec le texte grec de Malalas ne saurait trouver place ici.

conçue en ces termes : « Au noble Hérode, seigneur du lieu  
« et gouverneur des Juifs et Hellènes dans la province de  
« Trahania (*Trachonitide*). Requête de la femme du *bojar*  
« de la ville de Panéas. Puissent Justice, Philanthropie et  
« autres vertus couronner ta tête ! Consciente de cela, je  
« prie avec espoir et suis sûre d'être exaucée. Ma demande  
« va être bien motivée. Par suite d'un enfantement labo-  
« rieux, j'étais affligée d'une hémorragie, abondante comme  
« un fleuve. J'ai dépensé ma fortune avec des médecins qui  
« n'ont pu me guérir. Alors j'ai appris que l'admirable Jésus  
« guérissait des malades, ressuscitait des morts, chassait les  
« démons du corps des hommes et les libérait des infirmités.  
« Je suis donc allée le trouver comme un dieu. Mais, arri-  
« vée près de lui parmi la foule, j'ai hésité à lui dire mon  
« terrible mal, par peur de le dégoûter et de l'irriter, ce qui  
« aurait encore aggravé mes souffrances. Je pensais que je  
« serais guérie si je touchais seulement la frange de son vête-  
« ment. Me pressant donc à travers la foule, je la touchai ;  
« aussitôt l'hémorragie cessa. Mais lui, comme un qui connaît  
« les pensées du cœur, s'écria : — « Qui m'a touché ainsi, de  
« sorte que ma puissance s'est écoulée de moi ? » Pleine de fra-  
« yeur que mon mal ne revînt plus fort, je me jetai à ses  
« pieds en pleurant et lui dis tout. Mais lui, comme ayant  
« pitié de moi dans sa bonté, me montra les fleuves de la  
« guérison <sup>1</sup> et dit : — Va, femme, ta foi t'a guérie, pars  
« en paix ! » Je viens ainsi d'expliquer ma demande. » Hérode,  
« ayant entendu la pétition et le récit de la guérison miracu-  
« leuse, eut grand'peur et dit : « Ce que tu demandes, femme,  
« est plus que l'autorisation de bâtir un temple. Mais va,  
« élève une statue comme tu le désires, et vénère avec amour  
« celui qui t'a guérie. »

« Aussitôt la femme fit élever au milieu de la ville, devant  
sa porte, sur un haut piédestal, une figure féminine age-  
nouillée, les mains étendues comme une suppliante et qui  
lui ressemblait. En face de celle-ci était une statue de bronze

1. Peut-être les eaux bienfaisantes des sources du Jourdain..



mêlé d'or et d'argent <sup>1</sup>, sous l'aspect d'un homme debout, habillé de beaux vêtements, la main étendue vers la femme à ses pieds. »

Jusqu'ici, c'est à peu près le texte connu. Mais ce qui suit est nouveau.

« Elle [la figure à genoux] était fondue à merveille et, de la seconde moitié inférieure de sa robe de bronze, sortait une inscription ainsi conçue : « Guérison de toutes les maladies. »

La fin est conforme au texte grec : « Cette image était le portrait de Jésus et cet écrit se trouva plusieurs années après l'Ascension du Christ chez un certain Basan, juif de Panéas devenu chrétien, comme l'écrit Jélim<sup>2</sup>. Telle fut la seconde image qu'on fit de Jésus, la première l'ayant été en Égypte, la seconde à Panéas. »

La phrase traduite ci-dessus (sur l'inscription) est tout à fait imprévue et permet d'abord d'innocenter Cassiodore, suspecté d'avoir mal compris Eusèbe; car si une inscription *Guérison de toutes les maladies* se trouvait sur le vêtement de la statue virile, elle ne se rapportait pas à la plante et le *simulacrum* lui-même devait bien être, comme le dit Cassiodore, *omnium aegritudinum medicamentum*. La plante guérissante est connue de la pharmacopée des anciens : c'est la *panakeia*, sorte de fenouil, mentionnée par Théophraste (IX, 15, 7) et un scholiaste des *Theriaka* de Nicandre (500, 165), appelé par d'autres *panakès*, *panakis*, *panakè*, qui servait, selon Dioscoride (III, 49), à préparer un vin médical, *panakilès oinos*. Mais ce même nom de *Panakeia* (allemand. *Heilallerwelt*) désigne aussi la déesse guérissante Panakeia, fille d'Asklépios, mentionnée pour la première fois par Aristophane (*Plutus*, 702, 730), puis, avec Apollon, Asklépios et Hygieia, dans le serment hippocratique. Le culte de cette divinité a été constaté à Athènes, au Pirée, à Épidaure, à Cos et à Calymna. Un relief athénien <sup>3</sup> montre Asklépios sur

1. Le célèbre bronze de Corinthe.

2. Pas dans le grec. Ce nom est inconnu. Peut-être une corruption de Klèmès (Clément d'Alexandrie), cité comme source, au chapitre suivant, par Malalas.

3. Ziehen, *Athen. Mitth.*, 1892, p. 243. Hoefcr (*ap. Roscher, Lex.*) a réuni

son trône en compagnie de sa fille Akesô, de Jasô et de Panakeia, noms attestés par des inscriptions.

Il me paraît donc certain que le groupe représentait Asklepios exauçant la prière de sa fille Panakeia et lui faisant trouver la plante qui guérit tous les maux. La légende *Panakeia* caractérisait nettement le *simulacrum* dont parle Cassiodore. Eusèbe savait cela. Ennemi des images, ne voulant pas que Jésus ait été un *pharmakeus*, il avait donné l'explication correcte et cité l'épigraphie du monument pour discréditer la statue de Panéas : c'est sous cette forme que son texte a été lu par Cassiodore ou par son secrétaire grec. Plus tard, le texte d'Eusèbe a été altéré comme celui de Malalas, par les mêmes partisans des images qui ont falsifié en partie sa lettre à la princesse Constance. Cela était d'ailleurs nécessaire pour sauver l'*Histoire ecclésiastique*, car le canon 9 du deuxième concile de Nicée menace de destruction tous les écrits hostiles aux images <sup>1</sup>.

Le groupe statuaire de Panéas, qui, comme tout ex-voto de ce genre, devait porter une inscription explicative, était donc en effet, comme le dit Macarius Magnès, l'offrande d'une dame riche de la région d'Édesse nommée Bérénice, qui l'avait fait élever devant la maison qu'elle possédait à Panéas pour y jouir de la fraîcheur et des eaux ferrugineuses d'une des sources du Jourdain. Cette source coule d'une grotte dédiée à Pan et aux nymphes, que j'ai visitée en 1904. La dame païenne entendait remercier ainsi le dieu sauveur et la déesse Panakeia qui l'avaient guérie d'une hémorragie chronique.

Je conclus que le groupe chrétien de Panéas est un mythe qui doit disparaître de l'histoire de l'art chrétien pour prendre place dans la liste des inscriptions perdues de la Syrie hellénistique et dans l'article *Panakeia* de l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa-Kroll.

Robert EISLER.

une foule de textes et d'inscriptions qui qualifient Asklépios de *sôtèr anthrôpôn*, *sôtèr tôn holôn*, *sôtèr tou kosmou*, ou de *sôtèr* tout court.

1. Leclercq, *l. cit.*, t. VII, p. 267.

## ÊTRES MONSTRUEUX A ORGANES COMMUNS

---

Parmi les nombreux monstres de l'imagerie antique et moderne, il en est qui unissent deux ou plusieurs corps humains et animaux, de telle sorte qu'un des membres de l'un devient un des membres de l'autre. La diversité de ces créations est grande, et nous en avons donné ailleurs des exemples <sup>1</sup>; nous ne voulons examiner ici qu'une variante, celle où des animaux confondent un organe de leur tête et même n'ont entre eux tous qu'une seule tête.

### A. — Triscèle, tétrascèle, rosace d'animaux.

#### 1. — Lièvres aux oreilles communes.

Plusieurs lièvres tournent en rond, unis par leurs oreilles, c'est-à-dire que les oreilles de l'un sont en même temps celles de ses voisins. Nous connaissons deux variantes de ce curieux motif, suivant que les animaux sont au nombre de trois ou de quatre.

\*  
\* \*

#### *Trois lièvres.*

1. Clef de voûte, encastrée dans un mur de la propriété B., à Corbenay, à 10 kilomètres de Luxeuil (Haute-Saône), provenant d'une église détruite de Corbenay (xiii<sup>e</sup> siècle). Voir fig. 1.

Reproduit en carte postale (édition A. David, Luxeuil, n° 175), avec la légende suivante : « Ce groupe est le plus ancien du genre.

1. Deonna, *Unité et diversité*, in *Rev. arch.*, 1914, I, p. 39; Id., *Essai sur la genèse des monstres dans l'art*, in *Rev. des études grecques*, 1915, p. 288 sq.; *Genava*, IV, p. 151.



Comme motif, il donne deux oreilles à chacun des trois lapins, avec seulement trois oreilles en tout. C'est parmi les débris d'une ancienne église de Corbenay, datant du XII<sup>e</sup> siècle, qu'il fut retrouvé. Il est placé en écusson sur moulures romanes, et se trouve à présent muré



Fig. 1. — Lièvres.

1. Clef de voûte, Corbenay. — 2. Hôtel du cardinal Jouffroy, Luxeuil. — 3. Tapis valaisan Genève, Musée d'Art et d'Histoire. — 4. Cuiller en bois valaisanne, Genève, Musée d'Art et d'Histoire. — 5. Ancienne enseigne de Paris, « Les trois lapins ». — 6. Cathédrale de Lyon.

à la propriété B. Ce sujet original est intéressant par son authenticité et son ancienneté. » Cité *Genava*, IV, p. 151, note 2.

2. Tourelle de l'hôtel du cardinal Jouffroy, à Luxeuil (Haute-Saône) (XV<sup>e</sup> siècle). Voir fig. 1, 2.

Reproduit en carte postale (éditions artistiques Reuchet, Fougères, n° 24). Cité *Genava*, IV, p. 151, note 2.

3. Église de Halberstadt, Allemagne.

Cité par Rutimeyer, *Urethnographie der Schweiz*, p. 354 : « berühmter Hasentriquetrum der Kirche von Halberstadt. »

4. Tapis en laine, avec ornementation appliquée poly-

chrome : rinceaux de feuillage de chêne et de glands, médaillons renfermant le motif des trois lièvres; dans les bordures, JHS, les initiales MPPAR, et la date 1658. Provenance : Valais, Suisse. Genève, Musée d'art et d'histoire. Long. 2,06; larg. 1,60 (fig. 1, 3 et fig. 2).

*Musée d'art et d'histoire. Catalogue des collections historiques et*



Fig. 2. — Lièvres. Tapis du <sup>xvii</sup> siècle. Genève (Musée d'Art et d'Histoire).

*archéologiques. Moyen âge et temps modernes*, 1919, p. 142, n° 5023; *Genava*, IV, p. 151, note 2.

5. Cuiller en bois, à manche sculpté. A l'extrémité, cartouche dans lequel est découpé un bouquetin issant<sup>1</sup>; au-

1. Cet animal paraît parfois dans l'art populaire du Valais; ex. coffre du val d'Hérens, <sup>xvi</sup> siècle, Musée de Genève, n° 12884; *Genava*, VII, p. 218, n° 6. Il est fréquent dans l'art populaire du canton des Grisons (*Catalogue des collections archéologiques et historiques*, 1929, p. 53-4).

dessous, médaillon renfermant le motif des trois lièvres. Dans la bordure du médaillon, « Jésus Marie Joseph 1793 ». Au revers, animaux gravés, ours, lion<sup>1</sup>. Long. 0,22. Inventaire n° 4637. Provenance : Valais, Suisse (fig. 1, 4, et fig. 3).

6. Ancienne enseigne de Paris, « Les Trois Lapins ». « Ces trois lapins, dit Blavignac, n'ayant entre eux tous que trois oreilles, en avaient néanmoins deux chacun. Il est plus court de vous présenter un croquis de l'enseigne que de vous expliquer la solution du problème » (fig. 1, 5).

Blavignac, *Histoire des enseignes d'hôtellerie*, 1879, p. 363, fig. ; *Genava*, IV, p. 151, note 2 ; Bégule, *Monographie de la cathédrale de Lyon*, p. 192.

\* \* \*

#### Quatre lièvres.

7. Cathédrale de Lyon, portail droit, côté droit, face, xiv<sup>e</sup> siècle (fig. 1, 6).

Bégule, *op. l.*, p. 192, pl. LII, A 3 ; Blavignac, *op. l.*, p. 363.

8. Église Saint-Maurice, Vienne, France, au trumeau du grand portail. Imitation, pense Bégule, du motif de Lyon.

Bégule, *op. l.*, p. 192.

9. Hôtel de Cluny, Paris, chapelle, console intérieure dans la fenêtre à gauche de l'autel, xv<sup>e</sup> siècle.

Bégule, *op. l.*, p. 192.

1. Même association du lion et du bouquetin sur le coffre précédemment cité.



Fig. 3. — Cuiller du xviii<sup>e</sup> siècle.  
Genève (Musée d'Art et d'Histoire).



10. Chapelle souterraine de Saint-Bonnet-le-Château, Loire, sur le porche, <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

Bégule, *op. l.*, p. 192.

11. Au début du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, l'imprimeur lyonnais Jacques Arnollet reproduit ce motif dans sa marque, au recto du dernier feuillet de *la Nef des Dames*, par Symphorien Champier.

Bégule, *op. l.*, p. 192. Sur Symphorien Champier, Allut, *Étude sur Symphorien Champier*, Lyon, 1859.

Les ramures du cerf, a-t-on dit <sup>1</sup>, se prêtent à la même disposition que les oreilles du lièvre; nous rencontrerons plus loin le motif des deux cerfs à tête unique, mais nous ne connaissons pas d'exemples de trois ou quatre cerfs en triscèle ou tétrascèle.

\*  
\* \*

Les documents que nous venons de citer ne sont pas antérieurs au moyen âge, mais il est vraisemblable que le thème remonte plus haut.

A-t-il quelque signification? M. Bégule songe à la traduction figurée de quelque proverbe ou dicton populaire inconnu. Dans la mythologie <sup>2</sup>, le folklore <sup>3</sup>, le symbolisme chrétien du lièvre <sup>4</sup>, nous ne trouvons aucune indication précise.

1. Blavignac, *op. l.*, p. 363 : « ailleurs nous avons vu des cerfs ».

2. Lang, *le Lièvre dans la mythologie*, Mélusine, III, p. 265; Lefébure, *le Lièvre dans la mythologie*, *ibid.*, VIII, p. 25; De Gubernatis, *Mythologie zoologique*, trad. Regnaud, II, 1874, p. 80 (sens lunaire du lièvre en divers pays).

3. Le folklore moderne connaît divers animaux monstrueux, le plus souvent infernaux, ayant trois jambes au lieu de quatre; parmi eux paraît fréquemment le lièvre, emblème du diable et des sorcières (Hoffmann-Krayer, *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, p. 419, s. v. *Dreibeinig*, et notes 16, 22, 23).

4. Le lièvre comme attribut des saints, Cahier, *Caractéristiques des saints*, s. v. Animaux, p. 46; les lièvres courants, la chasse au lièvre sont un motif fréquent dans l'iconographie chrétienne (voir plus loin), et ornent même des objets liturgiques. Ex. calice en argent du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, protomes de lièvres cou-

Remarquons toutefois que ces lièvres, courant dans un cercle, forment comme les rayons d'une rosace, les branches d'un triscèle ou d'un tétrascèle, en une disposition que nous signalerons plus loin dans d'autres thèmes animaux très voisins, dont plusieurs remontent à une haute antiquité et ont un sens céleste, solaire ou lunaire. Le lièvre est, en divers pays anciens et modernes, un animal lunaire; on trouve cette notion dès l'Égypte pharaonique, et bien des peuples ont reconnu dans les taches de la lune l'image d'un lièvre <sup>1</sup>. Des monnaies antiques montrent trois croissants de lune, opposés par leur courbure, ou groupés en triscèle <sup>2</sup>, peut-être pour symboliser les trois aspects de l'astre, anthropomorphisés en Hécate au triple corps, au triple visage. Faut-il supposer pour le motif des lièvres aux oreilles communes un symbolisme de ce genre, ou ne voir en lui qu'une fantaisie décorative? Si cette dernière explication, la plus simple, est préférable, on ne niera toutefois point que le principe qui groupe ces animaux en une sorte de roue ne soit millénaire et n'ait été appliqué à d'autres animaux, parfois symboliques.

Une lointaine origine n'aurait toutefois rien d'étonnant, malgré la lacune des monuments. N'en est-il pas ainsi pour le thème de la chasse au lièvre, du lièvre poursuivi par un chien, que l'on peut suivre pendant des milliers d'années dans l'art décoratif? Il paraît déjà sur des vases susiens de 3.000 ans avant J.-C. <sup>3</sup>, puis sur des vases mycéniens <sup>4</sup>, sur des coupes assyriennes du VIII<sup>e</sup> siècle <sup>5</sup>; il persiste dans tout l'art grec,

rant, dans des rinceaux, Bréhier, *Genava*, III, p. 122 sq.; lièvres et autres animaux sur des cuillers eucharistiques, British Museum, Leclercq, *Dict. d'arch. chrétienne et de liturgie*, t. III, 2, p. 3181; Dalton, *Byzantine art and arch.*, 1911, p. 573; *Genava*, II p. 127.

1. Lefébure, *l. c.*, II, lièvre de la lune; Gubernatis, *l. c.*

2. Anson, *Numismatica graeca*, IV, Religion, p. 75 sq.; Goblet d'Alviella, *la Migration des symboles*, 1891, p. 224-225, fig. 73; noter que le même motif paraît au château d'Écouen (avant-corps de la cour, façade), Baltard, *Paris et ses monuments*, II, 1805, pl. 3.

3. Pottier, *Mémoires de la Délégation en Perse*, XIII, p. 73, pl. I, 4; III, 7; XLI, 4.

4. Perrot, *Hist. de l'art*, VI, p. 934, fig. 496.

5. Pottier, *op. l.*, p. 73, fig.; p. 196, référ.; Perrot, *op. l.*, IX, p. 603.

depuis l'archaïsme, sur des vases peints, des reliefs<sup>1</sup>; il passe dans l'art romain<sup>2</sup>. L'iconographie chrétienne le reçoit à son tour et l'emploie fréquemment dans les cathédrales<sup>3</sup>; les saints sauvent des lièvres traqués par des chasseurs<sup>4</sup>, et jusque dans l'oniromancie, voir courir un lièvre ou un cerf annonce richesse acquise à force de travail et d'esprit<sup>5</sup>. Au cours de cette longue existence, ce motif est devenu un simple poncif ornemental, mais il se pourrait qu'à ses origines il ait eu quelque signification symbolique<sup>6</sup>.

Le thème du lièvre mangeant des raisins a lui aussi une longue vie. Une épigramme de l'Anthologie grecque y fait allusion : « J'ai vu un lièvre arrêté près d'une vigne et se gorgeant de raisin. Un paysan à qui je le signalai l'aperçut et,

1. Sur ce motif dans l'art grec, ses origines, Loeschcke, *Dreifussvase aus Tanagra*, Arch. Zeitung, 1881, p. 30 sq.; Perrot, *op. l.*, IX, p. 603; Pottier, *Bull. de Correspondance hellénique*, 1893, p. 227; Morin-Jean, *le Dessin des animaux en Grèce d'après les vases peints*, p. 61; id., *la Verrerie en Gaule sous l'Empire romain*, p. 238; Courby, *les Vases grecs à reliefs*, p. 101, 346, n° 29, 381, 384, fig. 38; 385.

2. Reliefs, parfois funéraires, Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine*, IV, n°s 3256, 3540; VIII, n° 6133, etc.; vases à reliefs, Déchelette, *Vases ornés*, II, p. 12, 15; Genava, III, p. 124; vase d'Avenches, Musée de Genève, n° 1221. Verrerie, Morin-Jean, *la Verrerie en Gaule sous l'Empire romain*, p. 238, fig. 323 (Reims, iv<sup>e</sup> siècle); pierres gravées, Le Blant, 750 inscriptions de pierres gravées, Mém. Acad. Inscr., 1898, 36, p. 171, n° 561.

3. Cathédrale de Lyon, Bégule, *Monographie de la cathédrale de Lyon*, p. 193; de Parme, C. Martin, *l'Art roman en Italie*, I, pl. 8, 5; cloître de la cathédrale de Zurich, *Mitt. Antiq. Gesell. Zurich*, I, 1841, pl. IV, 4-5; cathédrale de Bâle, *Basler Münsterphotographien*, I, pl. 62; plat d'argent oriental des ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles, Migeon, *Orfèvrerie d'argent de style oriental, trouvée en Bulgarie*, Syria, III, 1922, pl. XXX.

4. Cahier, *Caractéristiques des Saints*, s. v. Lièvre.

5. H. Flamel, *le Livre d'or*, Paris, 1842, p. 893.

6. On a dit que, dans l'Égypte antique, ce thème rappelle la lutte entre Seth, le lévrier sauvage, et Osiris, le lièvre (Moret, *Rois et dieux*, p. 82, note 1; Loisy, *les Mystères païens et le mystère chrétien*, 1919, p. 128). En Égypte, la divinité à tête de lièvre serait le Soleil ou la Lune, Le Page Penouf, *Proceed. Soc. Biblical Archaeology*, 1886; *Rev. Hist. rel.*, XIII, 1886, 388; 1921, 84, p. 60; *Gaz. arch.*, 1880, VI, p. 197; Lang, *Mythes, cultes*, p. 633 sq.; Mélusine, III, p. 265; VIII, p. 25. En Grèce, divinité à tête de lièvre, orientale, sur un vase, Longpérier, *Musée Napoléon*, III, pl. LIX, 1; *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1899, p. 636; bague d'or archaïque, Longpérier, pl. LIX; *Bull. de Corr. hellénique*, 1899, p. 637.



avant d'être vu, l'atteignit à la tête d'un coup de pierre et l'abattit. Plein de joie, le paysan s'écria : « O Bacchus, reçois « sur-le-champ ce double hommage d'une libation et d'une vic-  
« time <sup>1</sup>. » Il orne dans l'art romain des reliefs, des peintures, des vases, des lampes <sup>2</sup>. Est-ce simple allusion aux déprédations que cet animal commet dans les vignes ? Animal d'Aphrodite, d'Éros <sup>3</sup>, de Dionysos, évoque-t-il les joies de l'amour et des banquets, et, sur les reliefs funéraires où il paraît souvent <sup>4</sup>, les joies dionysiaques de l'au-delà, avant de n'être plus qu'un motif décoratif vidé de son sens ?

\* \* \*

## 2. — *Trois poissons à tête unique.*

Selon un procédé analogue, on peut unir trois poissons de manière à leur donner à tous une tête unique :

1. Coupe en faïence égyptienne, sur laquelle ce motif alterne avec des fleurs de lotus (fig. 4, 1).

Maspero, *Archéologie égyptienne*, 1<sup>re</sup> éd., 1887, p. 255, fig. 228; 2<sup>e</sup> éd., 1907, p. 264, fig. 249; Erman, *Aegypten*, 2, Tübingen, 1885,

1. *Anthologie grecque*, trad. Dehèque (Hachette), I, p. 80, n° 72 (Agathias).

2. *Rev. arch.*, 1881, 42, p. 276-7; Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine*, n°s 3649-50, 6206; Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, 1923, III, pl. 313, n° 702 a; Déchelette, *Vases ornés*, II, p. 141-142, n° 948; Loeschcke, *Lampen aus Vindonissa*, n° 512, pl. III, XIII; *Genava*, III, p. 124, 125, note 4; gemme moderne, Lippold, *Gemmen und Kameen*, pl. 163, n° 5.

3. Le lièvre est déjà dans la Grèce archaïque l'animal d'Aphrodite, accroupi sous le siège de la déesse, sur un relief. Il est un symbole érotique, un présent d'amour que l'on voit souvent, dans l'art grec, en main des jeunes gens, des enfants. Sa prodigieuse fécondité, qui étonnait aussi les Romains (Pline, *Hist. nat.*, VIII, 81), a sans doute déterminé ce symbolisme, et l'on sait que jusque dans les croyances populaires modernes cet animal est considéré comme un mets aphrodisiaque (Roscher, *Lexikon*, s. v. Aphrodite, p. 398, 399; *Rev. hist. rel.*, 1921, 84, p. 60; etc.). Aussi est-il souvent associé à Éros, Pottier-Reinach, *Nécropole de Myrina*, p. 335-336, référ., etc.

4. Sarcophage gréco-romain de Sidon, deux Éros; l'un tient la grappe de raisin, le second s'apprête à saisir par les oreilles un lièvre à ses pieds, *Syria*,

p. 56; *Rev. des études grecques*, 1913, p. 6, fig. 2, 6; Rutimeyer, *Urethnographie der Schweiz*, p. 354; *Rev. arch.*, 1914, I, p. 43, fig. 2, 1.

2. Dessin de Villard de Honnecourt, XIII<sup>e</sup> siècle : « trois

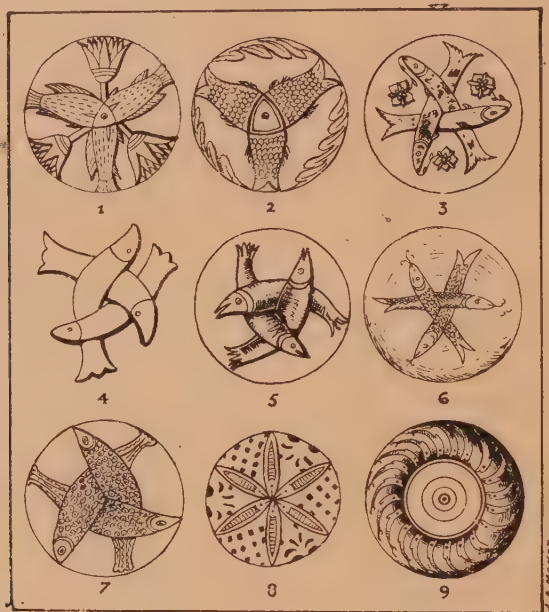


Fig. 4. — Poissons.

1. Coupe égyptienne, Maspero, *Arch. égyptienne* (2), 264, fig. 249. — 2. Clef de voûte, église de Luxeuil. — 3. Plat d'étain, *Arch. alsac. d'histoire de l'art*, III, 1924, 50, fig. 25. — 4. Peinture d'une maison suisse, Hunziker, *La maison suisse*, V. *La maison du plateau suisse*, 66, fig. 112. — 5-7. Plats en faïence bernoise, XVII<sup>e</sup> s., Genève, Musée d'Art et d'Histoire. — 8. Amulette libyenne, Bellucci, *Parallèles ethnographiques*, 50, fig. 30. — 9. Coupe de Délos, VI<sup>e</sup> s., *Rev. arch.*, 1913, II, 186, fig. 6.

poissons assemblés sur une seule tête, comme trois pétales autour d'un bouton ».

Quicherat, *Mélanges d'arch. et d'hist.*, II, 1886, p. 291; A. de Lassus, *Album de Villard de Honnecourt*, 1858; Blavignac, *op. l.*, p. 363.

IV, 1923, p. 278; reliefs funéraires, gallo-romains, Espérandieu, nos 3649-3650; VIII, n° 6206, etc.; *Genava*, III, p. 125, note 4. — Stèles puniques de Carthage, *Rev. hist. rel.*, 1921, 84, p. 58 sq. (lièvre talismanique dans l'art punique).

3. Clef de voûte, église de Luxeuil, Haute-Saône, xiv<sup>e</sup> siècle (fig. 4, 2).

Reproduit en carte postale, éditions artistiques Reuchet, Fougerolles, n° 25.

4. Motif de plusieurs armoiries. « Les trois poissons à une seule tête que certaines familles allemandes, telles que les Kreckwitz et les Dernheim de Silésie, les Hünner de Franconie, portent dans leurs armoiries. »

Moule, *Heraldry of fish, notices on the principal families bearing fish in their arms*, Londres, 1842, p. 81; Maury, *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, p. 189, note 1.

\* \* \*

Dans une variante, les trois poissons ne confondent pas leurs têtes, mais entrelacent leurs corps de manière à former une rosace dont leurs têtes et leurs queues sont les branches :

1. Carreau en faïence polychrome, Saint-Sébastien de Venise, fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Meurer, *Carreaux de faïence italienne de la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, 1885, pl. XVII, 1.

2. Plat en étain, gravé, œuvre alsacienne d'Augustin Güntzer, xvii<sup>e</sup> siècle. Musée de Strasbourg (fig. 4, 3).

*Archives alsaciennes d'hist. de l'Art*, III, 1924, p. 50, fig. 25.

3. Peinture d'une maison de Wolfwil, Suisse, sans doute du xviii<sup>e</sup> siècle (fig. 4, 4).

Hunziker, *la Maison suisse*. V. *La Maison du plateau suisse*, p. 66, fig. 112.

4. Plusieurs plats en terre émaillée de la fabrique bernoise de Heimberg, Suisse, du xviii<sup>e</sup> siècle (fig. 4, 5-7).

Rutimeyer, *Urethnographie der Schweiz*, p. 354 : *Fischrosette, wo abwechselnd Kopf und Schwanzstück des Fisches ein Blatt der*



*Rosette bilden.* Cite un exemplaire du Musée de Zurich, n° 14047. Plusieurs exemplaires au Musée de Genève : n° R. 150; R. 164; R. 167, avec date 1714.

5. Plat d'argent employé dans le culte israélite. Au centre d'une étoile à sept branches ornant le fond, motif des trois poissons entrelacés. Sur le marli, agneau, rinceaux, inscription hébraïque. Travail parisien de la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Bâle, Musée ethnographique (Art populaire, n° VI, 9917-9918, *Thora Aufsätze*).

6. Dans les armoiries de quelques familles, Fischer, Gobel, Lubeley.

De Renesse, *Dictionnaire des figures héraldiques*, I, 1894, p. 201.

\* \* \*

On a émis l'hypothèse que, dans l'iconographie chrétienne, les trois poissons à tête unique, ou entrelacés, ou disposés en triangle, et, d'une façon générale, le groupement de trois poissons, symbolisent la Trinité<sup>1</sup>. Celle-ci peut en effet revêtir des apparences étranges : trois personnages humains soudés ensemble, personnage à trois têtes ou à trois visages réunis en un seul, trois cercles entrelacés, triangle, triangle dans un cercle, etc.<sup>2</sup>. C'est le sens que certains auteurs donnent aux trois poissons sculptés sur des fonts baptismaux<sup>3</sup>, ornementation que semblent commenter certaines légendes hagiographiques<sup>4</sup>.

1. Maury, *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, p. 189, note 1; Didron, *Hist. de Dieu*, p. 368, 550 (contre cette opinion).

2. Didron, *Hist. de Dieu*, p. 565 sq., ex.

3. *Ibid.*, p. 360; fonts de Saint-Jacques de Compiègne, cuve baptismale de Danemark, p. 550. Maury, *l. c.* : « Münter cite des fonts baptismaux qui se trouvent dans une église d'un village de Sélande près de Ringsted, et sur lesquels on a sculpté trois poissons formant un triangle. Il est très probable que l'on a voulu figurer symboliquement la Trinité. » *Sinnbild*, I, p. 49, fig. 26. Maury note encore que « le même hiéroglyphe se retrouve dans certaines armoiries, par exemple dans celles de la famille Lucy de Charlecote » (Moule, *op. l.*, p. 55).

4. Saint Néot, moine dans le comté de Huntingdon, dispose de trois pois-

Quel que soit cependant le sens que ce motif a pu prendre au cours du temps <sup>1</sup>, son origine graphique remonte à l'antiquité, comme en témoigne la coupe égyptienne. M. Rutimeyer admet avec raison cette filiation, en relation avec la rosace solaire et la valeur talismanique du poisson <sup>2</sup>.

\* \* \*

Dans une autre variante, les poissons *constituent encore une rosace, mais leurs têtes, tournées vers le centre, demeurent distinctes*, et leur nombre est plus grand.

1. Chapiteau du christianisme primitif de Henchir el Be-gueur; quatre poissons semblent se précipiter sur un objet rond (pain?) formant le centre de la rosace, qu'un enfant nu paraît tenir.

Cabrol, *op. l.*, s.v. IXΘYC, p. 2058, fig. 6093.

2. Amulette libyenne contemporaine, dont M. Bellucci a montré la survivance antique, avec 6 poissons (fig. 4, 8).

Bellucci, *Parallèles ethnographiques*, p. 50, fig. 30; Rutimeyer, *op. l.*, p. 353, fig. 180.

Cette combinaison remonte elle aussi à l'antiquité, le poisson utilisé étant le *dauphin* :

1. Coupe de Délos, à fond noir et décor polychrome. Ro-

sions dans une fontaine, qui servent à le nourrir; s'il prend la précaution de n'en manger qu'un à la fois, le nombre primitif persiste. Saint Corentin, évêque de Quimper, vit d'un poisson conservé dans une fontaine, mais il n'en prend jamais que le tiers :

*De parte piscis tertia  
Rex cum tota familia  
Satiatur.*

(Cahier, *Caractéristiques des Saints*, s. v. Poissons, p. 692-693).

4. Il est inutile de rappeler le symbolisme chrétien du poisson, emprunté à l'antiquité, *Dict. d'arch. chrétienne et de liturgie*, s. v. IXΘYC, etc.).

2. Rutimeyer, *op. l.*, p. 354. Amulettes anciennes et modernes en forme de poissons (Bellucci, *Parallèles ethnographiques*, p. 19 sq.).

sace formée de 25 dauphins dont les têtes sont tournées vers le centre. <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. (fig. 4, 9).

Dugas, *Rev. arch.*, 1913, II, p. 185-6, fig. 6.

2. Coupe analogue, de même style et de même date, à Vienne, avec neuf dauphins disposés de même.

*Ibid.*, p. 189.

3. Amphore à figures noires, style d'Exékias, <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. Épisème d'un bouclier, quatre dauphins en rosace.

Cette amphore, qui a été exposée quelque temps dans la collection archéologique de l'Université de Zurich (dépôt de M. Ewald von Kleist), a passé aux enchères publiques (26 novembre 1927, *Kunstsalon, Orell-Fussli-Hof*, Zurich) et a été acquise par M. Burgerf, de Genthod-sur-Versoix, Genève. Nombreuses restaurations (communication de M. le professeur O. Waser, Zurich).

\* \* \*

Par sa forme, cette rosace animale se prête à l'ornementation de champs circulaires, coupes, boucliers. Mais, de plus, elle rappelle la rosace céleste; le cercle du champ rappelle le disque solaire, et le dauphin est l'attribut des dieux lumineux, Hélios, Apollon <sup>1</sup>. Aussi le voit-on souvent sur des coupes <sup>2</sup>,

1. Sur ce sens, *Rev. arch.*, 1909, I, p. 324 sq.; *Rev. d'ethn. et des trad. populaires*, 1920, p. 134.

Trois dauphins dans la mer, sous le quadrigé d'Hélios, vase à figures noires, Pfuhl, *op. l.*, pl. 78, n° 291.

2. On voit par exemple trois dauphins, dans le fond des coupes, depuis l'archaïsme grec jusque dans la céramique italique de l'époque hellénistique. Coupe à figures noires, d'Ergotimos et Clitias, Ducati, *Storia della ceramica greca*, I, 1922, p. 231, fig. 186; Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, III, pl. 50, n° 214; coupe étrusque, style géométrique, Ducati, *Storia dell'arte etrusca*, II, 1927, pl. 34, 113; coupe à fond noir et décor polychrome, style apulien dit de Gnathia, *Corpus Vasorum, Musée Scheurleer*, La Haye, IV, D c, pl. 2, n° 4; coupe analogue, au Musée de Genève, les trois dauphins alternant avec trois points, Deonna, *Rev. d'ethn. et des trad. populaires*, 1920, p. 129 sq.



des monnaies <sup>1</sup>, des boucliers <sup>2</sup>, des disques de jet <sup>3</sup>, en d'autres dispositions, souvent uni à des motifs solaires, têtes d'Apollon ou d'Hélios <sup>4</sup>, trois points <sup>5</sup>, rosaces, rouelles <sup>6</sup>.

\* \* \*

### 3. — Trois taureaux à tête unique.

Sur une gemme égéenne, de Copenhague, trois taureaux, couchés, forment le même triscèle (fig. 5, 1).

Furtwaengler, *Antike Gemmen*, III, p. 55, fig. 38.

\* \* \*

### 4. — Trois humains à tête unique.

Si les monstres humains polycéphales ne sont pas rares dans l'antiquité, nous ne connaissons aucun exemple du triscèle formé par trois corps humains à tête commune. Mais ce motif paraît sur une clef de voûte de style gothique, du xiv<sup>e</sup> siècle, où trois corps humains accroupis se rencontrent en une seule tête barbue.

Frauberger, *Illustrierter Katalog der Sammlung von Gipsabgüssen... zu Dusseldorf*, 1906, pl. 31, n° 164 (sans indication de provenance).

1. Monnaies d'Argos (2 dauphins), Barclay Head, *Historia Numorum*, 2<sup>e</sup> éd., p. 438, fig. 240; de Syracuse (4 dauphins), *ibid.*, p. 173 sq.

2. Fréquent sur les vases grecs à figures noires; ex. *Corpus Vasorum, British Museum* (Walters), fasc. 4, 1929, III, H e, pl. 58, n° 1, b (2 dauphins); pl. 61, n° 4 a et pl. 69, 3 b (1 d.); Pfuhl, *Malerei*, pl. 8 (2 d.).

3. Bronze de Sicile, *Wiener Jahreshefte*, 1899, II, pl. I. Sur ce disque, le dauphin, attribut d'Apollon, peut rappeler que ce dieu est l'inventeur du jeu du disque.

4. Coupe du Musée Scheurleer, citée plus haut.

5. Coupe analogue de Genève, citée plus haut.

6. *Ibid.* Sur des peintures étrusques, les dauphins sont souvent associés aux rosaces, rouelles; Weege, *Etruskische Malerei*, pl. 49 (tombe del Tifone); *ibid.*, pl. 77 (tombe del Barone), *Beilage*, III, p. 91, fig. 77.

Persistance dans l'art chrétien de l'association des poissons et des rouelles : *Rev. d'ethn. et des trad. populaires*, 1920, p. 135.

\*  
\*  
\*5. — *Trois ou quatre lions à tête unique.*

Le manche d'un poignard de Mycènes montre déjà quatre lions dont les corps divergents forment un tétrascèle, mais

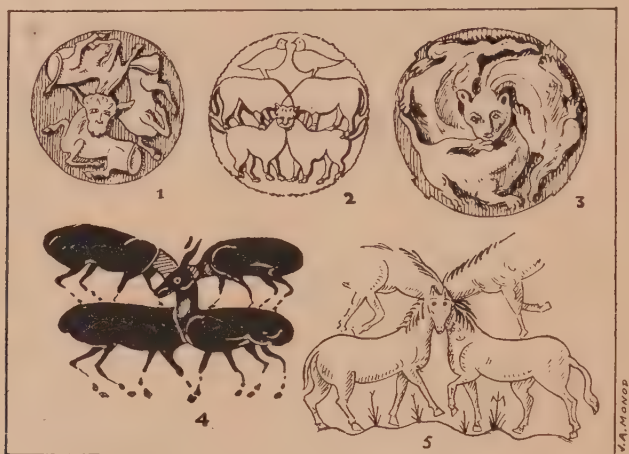


Fig. 5. — Animaux divers.

1. Gemme égéenne, trois taureaux, Furtwaengler, *Antike Gemmen*, III, 55, fig. 38. — 2. Plat en cuivre, travail oriental moderne, Morin-Jean, *le Dessin des animaux en Grèce*, 139, fig. 13. — 3. Clef de voûte gothique, trois lionnes ou trois chats, Frauberger, *Illustrierter Katalog d. Sammlung von Gipsabgüssen zu Düsseldorf*, pl 31, n° 161. — 4. Vase du vi<sup>e</sup> s., Louvre, quatre gazelles, Morin-Jean, *op. l.*, 138, fig. 154. — 5. Mosaïque de Carthage, quatre chevaux, Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Musivum opus, fig. 5238.

dont les têtes, tournées vers le centre, sont distinctes <sup>1</sup>.

Elles se réunissent en une seule sur les monuments suivants :

## 1. Étoffe arabo-sicilienne, de tradition orientale.

Bock, *Geschichtlicher Entwicklungsgang der Seiden und Sammet-Fabrikation*, Vienne, 1860, p. 5, fig. 2; A. Michel, *Hist. de l'Art*, I, p. 889;

1. Karo, *Ath. Mitt.*, XL, 1915 (paru en 1927), pl. XX.

*Rev. art ancien et moderne*, 1910, II, p. 433, note 5; Molinier, *Hist. générale des arts appliqués à l'industrie*, I, Ivoires, p. 90, note 2; Morin-Jean, *le Dessin des animaux en Grèce*, p. 88, note.

2. Mosaïque de la cathédrale d'Otrante.

*Rev. arch.*, 1877, 33, p. 35.

3. Plat en cuivre, de travail oriental moderne (fig. 5, 2).

Morin-Jean, *op. l.*, p. 139, fig. XIII (collection de l'auteur).

4. Sur les monuments précédents, les lions sont au nombre de quatre. Sur une clef de voûte de style gothique, trois quadrupèdes, en triscèle, avec tête unique, sont des lionnes ou des chats (fig. 5, 3).

Frauberger, *Illustrierter Katalog der Sammlung von Gipsabgüssen...* zu Düsseldorf, 1906, pl. 31, n° 161 (sans provenance indiquée).

Il est inutile de rappeler que, dès l'antiquité, le lion est l'animal du feu céleste, et qu'il conserve ce sens dans l'iconographie chrétienne; son emploi, pour former les branches du triscèle et du tétrascèle, se comprend donc aisément.

\*  
\* \*

6. — Quatre tigres à tête unique.

Ce motif orne un tissu, sans doute seldjoucide, du château d'Ofen, en Hongrie, du XIII<sup>e</sup> siècle.

Migeon, *les Arts du tissu*, p. 45; id., *Manuel d'art musulman*, II, p. 394; *Rev. des ét. grecques*, 1913, p. 7, note 4.

7. — Quatre gazelles à tête unique.

On les voit sur un vase chalcidien du VI<sup>e</sup> siècle, au Musée du Louvre (fig. 5, 4).

Pottier, *Vases antiques du Louvre*, II, pl. 57, E 807; id., *Rev. art*



*anc. et mod.*, 1910, II, p. 433, note 5; *Dict. des ant.*, s. v. Musivum Opus, p. 2098, note 2; Morin-Jean, *le Dessin des animaux*, p. 138, fig. 154.

### 8. — Quatre chevaux à tête unique.

On voit quatre chevaux figurés ainsi sur une mosaïque romaine de Carthage; l'emploi de cet animal pour constituer le tétrascèle s'explique parce que, comme le lion, il est l'attribut des dieux lumineux. Ces quatre chevaux sont ceux du quadrigé d'Hélios (fig. 5, 5).

*Rev. arch.*, 1902, II, p. 383, pl. XX, 2; *Musée Alaoui*, suppl. I, pl. VI, n° 172; Cagnat-Chapot, *Manuel d'arch. romaine*, II, 1920, p. 153; Gauckler, *Marche du Service des antiquités en 1901*, p. 11; *Dict. des ant.*, s. v. Musivum Opus, fig. 5238; *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 433, note 5.

\* \* \*

On ne peut hésiter à rapprocher ces motifs, quels que soient les animaux qui les composent, des triscèles et tétrascèles antiques, dont les branches se terminent par des têtes animales; la seule différence est que, dans ces derniers, les têtes sont tournées vers l'extérieur, ornent l'extrémité des branches, au lieu d'être dirigées vers le centre. Sur un cylindre perse, ce sont des protomes de griffon, animal solaire, entre trois croissants de lune<sup>1</sup>; sur des monnaies lyciennes, des têtes de coq<sup>2</sup> et des têtes de cygne<sup>3</sup>, tous deux animaux solaires; parfois l'une des branches du triscèle est une tête de monstre ou de serpent<sup>4</sup>. Sur une monnaie gauloise de Belgique<sup>5</sup>, le

1. *Rev. arch.*, XXVIII, 1874, p. 244, pl. IV, n° 56; Goblet d'Alviella, *Migrations des symboles*, p. 223, fig. 72.

2. Barclay Head, *Coins of the Ancients*, pl. III, fig. 35; Anson, *Numismatica graeca*, IV, Religion, pl. XIX, nos 903-905, p. 82; Goblet d'Alviella, *op. l.*, p. 222, fig. 71 c.

3. Anson, *op. l.*, pl. XIX, n° 907, p. 82.

4. *Ibid.*, pl. XIX, nos 909-911, p. 83.

5. Hucher, *l'Art gaulois*, p. 169; Goblet d'Alviella, *op. l.*, p. 75, fig. 25; Bertrand, *la Religion des Gaulois*, p. 153, fig.

tétrascèle à têtes de chevaux est l'équivalent de celui que nous avons cité plus haut (n° 8). Ailleurs, le lion, l'aigle, le coq, animaux de même sens, accompagnent le triscèle et le tétrascèle à jambes humaines <sup>1</sup>. Ces derniers, qui paraissent déjà sur les monuments de la Grèce archaïque <sup>2</sup>, puis à diverses époques, sont très fréquents dans l'antiquité <sup>3</sup> et se perpétuent fort tard dans les temps modernes. On en a souvent discuté l'origine et la signification, et on admet que leur sens est solaire, parfois lunaire <sup>4</sup>, en tout cas céleste.

\* \* \*

Triscèles et tétrascèles à corps animaux ou humains tournés vers l'extérieur ou vers le centre, rosaces dont les rais sont formés d'animaux plus ou moins nombreux, sont autant de variantes du triscèle et du tétrascèle aniconiques <sup>5</sup>,

1. Goblet d'Alviella, *op. l.*, p. 222.

2. Le triscèle à jambes humaines est un épisème des boucliers, fréquent sur les vases à figures noires du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Ex. *Corpus Vasorum, Great Britain* (Walters), *British Museum*, n° 3, III, H e, pl. 33, n° 2 a; *ibid.* (Smith), fasc. 1, III, H e, pl. 3, n° 2 a; *ibid.* (USA), *Hoppin and Gallatin Collection*, pl. 7, n° 2; cf. épigramme de l'anthologie grecque, trad. Dehèque, I, p. 89, n° 126.

Tétrascèle humain, épisème de bouclier, sur un vase à figures rouges de style sévère, *Hoppin and Gallatin Collection*, pl. 7, n° 2.

3. Liste des monnaies grecques avec triscèles et tétrascèles humains, Anson, *Numismatica graeca*, IV, Religion, pl. XV sq., p. 71 sq.; Barclay Head, *Historia numorum*, 2<sup>e</sup> éd., 1911, p. 202, fig. 120 (Derrones, Macédoine, vers 480); monnaies de Syracuse, Harrison, *Themis*, p. 525, fig. 149).

4. Sens lunaire, Harrison, *Themis*, p. 525; voir plus haut, à propos des lièvres (n° 1), triscèles de croissants.

5. Sur le triscèle, le triquètre, le tétrascèle, cf. encore : Goblet d'Alviella, *op. l.*, p. 27 sq., 71, 222, 225; Bertrand, *la Religion des Gaulois*, p. 239 sq.; Blanchet, *Rev. des études anciennes*, 1910, p. 42; S. Mirone, *Il simbolo della triquetra in un didrachma di Suessa Aurunca*, *Rivista ital. di numismatica*, 1916, p. 321; Baldwin, *Symbolism on greek coins*, 1916; Sarasin, *Über Swastika und Triquetrum als Symbole des Sonnenkultes*, *Verhandl. d. Naturforsch. Gesell. Basel*, 32, 1922, p. 209 sq.; Déchelette, *Manuel d'arch. préhist.*, II, p. 1519 sq.

Liste de monnaies grecques avec triscèles et tétrascèles, Anson, *op. l.*, IV, Religion, p. 71 sq., pl. XV-XIX.

Triscèle, vase attico-corinthien, Louvre, Pottier, *Corpus Vasorum*, III, H d, pl. 18, 3.

de la rouelle à rais droits ou incurvés, de la croix simple ou gammée, de la rosace, symboles tous dérivés de la roue céleste<sup>1</sup>. Car, selon les principes qui régissent l'ornementation symbolique, les motifs de sens équivalents peuvent se fondre ou se substituer les uns aux autres, et nous avons déjà reconnu des symboles astraux dans plusieurs des animaux qui composent ces thèmes. L'origine de ces symboles aniconiques remonte à l'antiquité la plus reculée, et ils ont persisté jusque dans les temps modernes, parfois avec leur signification millénaire<sup>2</sup>. La liste que nous venons de dresser, et que l'on pourrait sans aucun doute allonger, prouve que les triscèles, les tétrascèles, les rosaces, formés d'animaux confondant ou non leurs têtes, sont aussi très anciens et qu'ils se perpétuent jusqu'à nos jours; au cours du temps, ils se sont sans doute vidés de leur sens primitif, ou en ont reçu de nouveaux.

1. Nous avons montré ailleurs la filiation, depuis l'antiquité jusque dans l'art populaire moderne, de la rouelle ou rosace à rais incurvés, sorte de soleil tournant, comme de la rosace à six branches réunies à leurs extrémités par des courbes (Deonna, *la Vie millénaire de quelques motifs décoratifs*, Genève, VII, 1929, p. 167 sq.). La rosette à rais incurvés est très fréquente dans la céramique grecque archaïque; ex. : coupe corinthienne, *Corpus Vasorum* (USA), *Hoppin and Gallatin Collection*, pl. 2, 3; vase attico-corinthen, *ibid.*; Pottier, Louvre, III, H d, pl. 14, n° 5; pl. 17, n° 2; coupe attique à figures noires, *ibid.*, Copenhague, Blinkenberg et Johansen, III, H, pl. 113, n° 3 c; etc.

2. Cette dérivation est bien connue; cf. Déchelette, *Manuel d'arch. préhistorique*, II, p. 458, fig. 190. Aux preuves que nous avons données de la persistance du sens céleste, solaire et lunaire, de ces motifs, jusque dans les temps modernes, ajoutons encore celle que fournit la cathédrale de Chartres (xiii<sup>e</sup> siècle) : Création de la lune et du soleil; un ange tient dans ses mains un disque aux rais incurvés, celui de la lune, sens qui est déjà celui de l'antiquité (Houvet, *Cathédrale de Chartres, portail nord*, II, pl. 25).

A l'église romane de Sainte-Marie-au-Lac, le Thor, Vaucluse, on voit associés sur l'intrados de l'arcade du porche, la rouelle à rais droits, la rosace à rais incurvés, la rosace florale (C. Martin, *l'Art roman en France*, I, pl. XXV). Motifs analogues à l'église Saint-Nicolas, Civray, Vienne (*ibid.*, III, pl. 66, 4). Triscèle végétal, église de Sainte-Marie -au-Lac (*ibid.*, I, pl. XXII, n° 4).



\* \* \*

## B. — Animaux à deux corps et une tête.

Un thème voisin du précédent donne à deux corps d'animaux affrontés une tête unique; il a été souvent signalé <sup>1</sup>, et, à propos du lion, M. Pottier en a montré la lointaine origine et la persistance jusque dans l'art décoratif moderne <sup>2</sup>. On rencontre les variantes suivantes :

1. — Lions, lionnes ou panthères <sup>3</sup>.

1. Gemme de Mycènes, deux lionnes affrontées, posant les pattes de devant sur un autel (fig. 6, 1).

*Eph. arch.*, 1888, pl. X, 2, p. 175; Perrot, *Hist. de l'art*, VI, pl. XVI, n° 20; Furtwaengler, *Antike Gemmen*, I, pl. III, n° 23; II, p. 15, n° 23; *Journal of Hellenic Studies*, 1901, p. 159, fig. 38; Milani, *Studi e Materiali*, II, p. 25, fig. 149; Pottier, *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 424, fig. 5; Lippold, *Gemmen und Kameen*, pl. 84, n° 6; *Rev. des études grecques*, 1913, p. 6, fig. 2, n° 8.

1. Entre autres auteurs, par : Murray, *Journal of Hellenic studies*, II, p. 318 sq.; Pottier, *Mélanges Perrot*, p. 272; id., *Catalogue des vases antiques*, II, p. 590; id., *Rev. de l'art ancien et moderne*, 1910, II, p. 419 sq. (L'histoire d'une bête); Altmann, *Die römischen Grabaltäre der Kaiserzeit*, 1905, p. 230-231; Morin-Jean, *le Dessin des animaux en Grèce d'après les vases peints*, p. 86-87, 152; *Dict. des ant.*, s. v. Sphinx, p. 1439; Poulsen, *Der Orient und die frühgriech. Kunst*, p. 146; Deonna, *Rev. des études grecques*, 1913, p. 6-8; id., *Unité et diversité*, *Rev. arch.*, 1914, I, p. 43, etc. Voir les références données plus loin, à propos de chaque type.

Nous n'avons pu consulter les travaux suivants : *Numismatic Chronicle*, 1887, pl. IV, 30; Wrangel, *Arbörger for nordisk Oldskyndighed*, 1910, p. 141, fig. 20; Jahn, *Die Lauerspforter Phalerae*, pl. I.

2. *Rev. art anc. et moderne*, I, c.

3. On trouve aussi le lion à deux visages et corps unique, bronze archaïque d'Olympie (*Ausgrabungen in Olympia*, I, pl. 21, 1; Furtwaengler, *Olympia*, IV, *Die Bronzen*, p. 130, n° 120, pl. XLVIII). De même le sphinx; voir plus loin.



Fig. 6. — Lions.

1. Gemme de Mycènes, Perrot, *Hist. de l'art*, VI, pl. XVI, 20. — 2. Amphore ionienne de Vulci, Rome, Spearing, *The Childhood of art*, p. 533, fig. 415. — 3. Alabastré corinthien, Musée de Genève. — 4. Alabastré corinthien, Louvre, Pottier, *Vases antiques du Louvre*, I, pl. 41, E. 460. — 5. Amphore étrusque, Louvre, *ibid.*, pl. 26, C. 567. — 6. Cathédrale Saint-Pierre, Genève, Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée*, pl. 75\*, 3. — 7-8. Chapiteaux romans du Mans, Pottier, *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 427, fig. 8-9. — 9. *Ibid.*, Morin-Jean, *Le dessin des animaux en Grèce*, 87, fig. 8. — 10. Chapiteau roman, Le Puy, *ibid.*, p. 87, fig. 7. — 11. Chapiteau de l'église Saint-Démétrius, Wladimir, Pottier, *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 430, fig. 12. — 12. Miséricorde de stalle. Frauberger, *Illustrierter Katalog*, p. 39, n° 295.

2. Amphore ionienne à figures noires, provenant de Vulci, Rome, Museo Gregoriano (fig. 6, 2).

Dümmler, *Röm. Mitt.*, II, 1887, p. 172, n° III, p. 181, pl. IX; *ibid.*, III, p. 186-187; Dümmler, *Kleine Schriften*, III, pl. VIII, p. 240, 250; Helbig, *les Hippeis athéniens*, Acad. Inscr. et Belles-Lettres, Mémoires, 1904, 37, p. 256, fig. 38; *Museum etruscum*, II, 29, 2; Spearing, *The Childhood of art*, p. 533, fig. 415; Pottier, *Mélanges Perrot*, p. 272, note 3; *id.*, *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 426, fig. 7, p. 432.

3. Amphore à figures noires, provenant de Vulci, au British Museum.

Dümmler, *Röm. Mitt.*, II, 1887, p. 174, n° X, p. 181; Gerhard, *Auserl. Vasenbilder*, II, 27.

4. Alabastre corinthien, Genève, Musée d'art et d'histoire (fig. 6, 3 et fig. 7).

Musée Fol, *Catalogue descriptif*, I, p. 31, n° 104.



Fig. 7. — Alabastre corinthien. Genève (Musée d'Art et d'Histoire).

5. Alabastre corinthien, Louvre (fig. 6, 4).

Pottier, *Vases antiques*, I, p. 49, pl. 41, E 460; *id.*, *Catalogue des vases peints*, II, p. 473; *id.*, *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 432, note 3,

6. Vase corinthien, Louvre.

Pottier, *Catalogue des vases peints*, II, p. 473, E 484.



7. Vase étrusque de Caere, de style ionien, Louvre.

Pottier, *ibid.*, II, p. 377, n° D 129.

8. Vase étrusque de Caere, de style ionien, Louvre.

Pottier, *ibid.*, II, p. 377, n° D 131.

9. Amphore étrusque, en bucchero nero, Louvre (fig. 6, 5).

Pottier, *ibid.*, II, p. 344, C 567, p. 317, 377; *id.*, *Vases antiques du Louvre*, pl. 26, C 567; *id.*, *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 432, note 5; Morin-Jean, *op. l.*, p. 152, fig. 175.

10. Chapiteaux romans de la cathédrale Saint-Pierre, Genève. Motif deux fois répété (fig. 6, 6).

C. Martin, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 132, pl. XXIII, XXVIII, p. 135; Blavignac, *Architecture sacrée*, pl. LXXIII, 3; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 2<sup>e</sup> fasc., 1892, chapelle de Rohan, pl. D.

11. Chapiteau roman de l'église Notre-Dame-du-Pré, le Mans (fig. 6, 7).

Pottier, *Rev. de l'art anc. et mod.*, 1910, II, p. 427, fig. 8, p. 433.

12. *Ibid.* Le corps d'un des quadrupèdes est remplacé par un corps d'oiseau (fig. 6, 8).

Pottier, *ibid.*, p. 427, fig. 9, p. 433.

13. *Ibid.* Les corps des animaux sont opposés, leurs têtes se retournant pour se fusionner (fig. 6, 9).

Morin-Jean, *le Dessin des animaux en Grèce*, p. 87, fig. VIII.

14. Chapiteau roman de l'ancienne église des Cordeliers, le Puy, Musée lapidaire (fig. 6, 10).

*Ibid.*, p. 87, fig. VII.

15. Chapiteau roman, Bressuire.

*Ibid.*, p. 87, note 1.

16. Pierre tombale du moyen âge, église de l'abbaye de Fontenay près Montbard, Côte-d'Or.

*Ibid.*, p. 87, fig. IX.

17. Chapiteau roman, ancienne église abbatiale de Saint-Benoit-sur-Loire, Loiret, Motif d'angle.

C. Martin, *l'Art roman en France*, I, pl. X.

18. Chapiteau roman de la cathédrale de Suessa Aurunca.

Venturi, *Storia dell'arte italiana*, III, p. 582, fig. 541.

19. Chapiteau roman, cathédrale de Parme.

C. Martin, *l'Art roman en Italie*, pl. 8, 4.

20. Chapiteau roman, à l'église Saint-Michel, Pavie, portail gauche de la façade ouest, pilier de droite du porche.

*Ibid.*, pl. 63.

21. *Ibid.*, les lions étant tenus dans les serres d'un aigle.

*Ibid.*, pl. 66.

22. Église Saint-Nicolas de Bari, quatre lions à deux têtes.

Morin-Jean, *op. l.*, p. 88, note.

23. Chapiteau roman de l'église Saint-Demetrius, à Wladimir, Russie <sup>1</sup> (fig. 6, 11).

*Byzantinische Zeitschrift*, 1893, p. 408; Pottier, *Catalogue des vases peints*, II, p. 590; id., *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 430, fig. 12, p. 433.

24. Fragments de plafonds du XIII<sup>e</sup> siècle, trouvés en 1896

1. A. Michel, *Hist. de l'Art*, III, p. 933.

à Metz, dans l'École supérieure de filles, Musée archéologique de Metz. Lions à tête humaine (?).

Morin-Jean, *op. l.*, p. 87, fig. VI.

25. Chapiteau roman, cloître de la cathédrale de Zurich, quadrupèdes adossés, à tête de lionne ou de chat.

*Mitt. Ant. Gesell. Zurich*, I, 1841, pl. III, 2.

26. Miséricorde de stalle, xiv<sup>e</sup> siècle, sans provenance indiquée\* (fig. 6, 12).

Frauberger, *Illustrierter Katalog der Sammlung von Gipsabgüssen zu Düsseldorf*, 1906, pl. 39, n° 295.

\* \* \*

## 2. — Béliers.

1. Gemme mycénienne, quadrupèdes ailés, à tête cornue de bélier (?) (fig. 8, 1).

*Eph. arch.*, 1888, pl. X, 30, p. 178; Perrot, *Hist. de l'art*, VI, p. 845, fig. 428, 17; Furtwaengler, *Antike Gemmen*, I, pl. III, 24; II, p. 15, n° 24; *Journal of Hellenic Studies*, 1901, p. 159, fig. 37; *Rev. des ét. grecques*, 1913, p. 6, fig. 2, n° 7.

2. Chapiteau roman de l'église Saint-Celse de Milan, motif d'angle.

3. Cathédrale de Trani, sur le bénitier de la crypte, « huit béliers ayant ensemble quatre têtes ».

Morin-Jean, *op. l.*, p. 88, note.

\* \* \*

## 3. — Sphinx<sup>1</sup>.

1. Intaille en pierre dure, travail babylonien.

Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XLIX, 3; *Gazette arch.*, 1877, p. 62.

1. On trouve aussi des sphinx à deux têtes : bronze archaïque d'Olympie,



2. Médaillon en ivoire de l'Héraion d'Argos, coiffure à étages, du VII<sup>e</sup> siècle.

Waldstein, *Argive Heraeum*, II, p. 351, n° 5 a; Poulsen, *Der Orient und die frühgriech. Kunst*, p. 146, n° XXXII.

3. Partie de cuirasse en bronze, de Grande Grèce, Musée de Karlsruhe, VI<sup>e</sup> siècle (fig. 8, 2).

*Annali dell' Instituto*, 1860, p. 194 (Rein); Jahn, *Die Lauerspforter Phalerae*, p. 9; Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 164; Schumacher, *Beschreibung der Sammlung antiker Bronzen*, Karlsruhe, 1890, p. 152, n° 787, pl. XVI, 22, XXI.

4. Cœnochoé Chigi, trouvée à Formello, près de Veies, style ionien, VI<sup>e</sup> siècle (fig. 8, 3).

*Antike Denkmäler*, II, pl. 44-5; Perrot, *Hist. de l'Art*, IX, p. 549, fig. 274; Pottier, *Mélanges Perrot*, p. 271.

5. Pithos étrusque à décor estampé, provenant de Caere, VI<sup>e</sup> siècle, Louvre (fig. 8, 4).

Pottier, *Vases antiques du Louvre*, I, p. 42, pl. 36, D 259; id., *Catalogue des vases peints*, II, p. 409; id., *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 432, note 5.

6. Antéfixe étrusque en terre cuite, Rome, VI<sup>e</sup> siècle (fig. 8, 5).

Altmann, *Die römischen Grabaltäre*, p. 230, fig. 186.

7. Monnaie grecque de Chios, première moitié du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Lenormant, *Gazette arch.*, 1877, p. 59; Mionnet, *Descr. des médailles antiques*, suppl., t. IX, p. 229, n° 13, pl. X, n° 5; Lenormant,

*Ausgrabungen*, IV, pl. 22, 1, p. 17; *Olympia, Die Bronzen*, IV, p. 130, n° 819, pl. XLVIII; Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 368; *Bronzefunde*, p. 67; *Dict. des ant.*, s. v. Sphinx, p. 1434, et note 6. — A trois têtes : *Rev. arch.*, 1877, 33, p. 35. Pour le lion, voir plus haut.

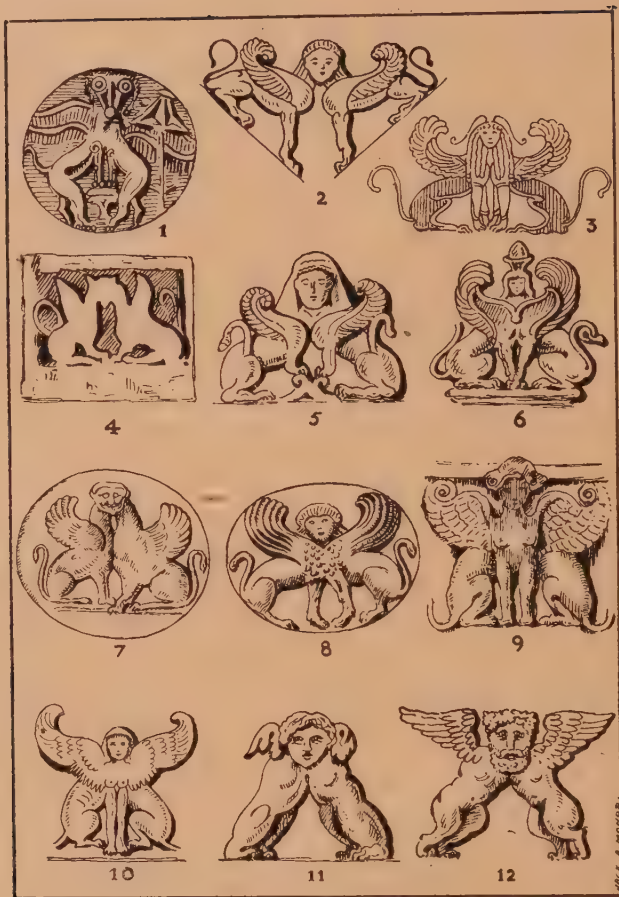


Fig. 8. — Béliers, sphinx.

1. Gemme mycénienne, Furtwaengler, *Antike Gemmen*, pl. III, 24. — 2. Cuirasse en bronze, Schumacher, *Beschreibung der Sammlung antiker Bronzen*, Carlsruhe, pl. XVI, 22. — 3. Oenochœ Chigi, Perrot, *Hist. de l'Art*, IX, p. 549, fig. 274. — 4. Pithos étrusque, Louvre, Pottier, *Vases antiques du Louvre*, I, pl. 36, D 259. — 5. Antéfixe en terre cuite, Altmann, *Die römischen Grabaltäre*, p. 230, fig. 186. — 6. Antéfixe de Pella, Bronsted, *Voyage dans la Grèce*, 1830, II, p. 153, fig. 41. — 7. Intaille, Musée de Genève, MF 1535. — 8. Scarabée, Lippold, *Gemmen und Kameen*, pl. 78, n° 4. — 9. Chapiteau romain, *Gaz. arch.*, 1877, pl. 10. — 10. Frise romaine en terre cuite, Vienne, Altmann, *op. l.*, 230, fig. 187. — 11-12. Château de Fontainebleau, Baltard, *Paris et ses monuments*, II, 1805, pl. 14 bis.

*Trésor de numismatique, Nouvelle Galerie mythologique*, pl. XXI, 6;  
Brandis, *Das Münzmass und Gewichtswesen in Vorderasien*, p. 400.

8. Médaillon en or, acheté à Smyrne, « Cabinet du Roi ».

Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, I, 1831, p. 99.

9. Stèle attique du iv<sup>e</sup> siècle.

Conze, *Attische Grabreliefs*, pl. 195; Le Bas, *Voyage en Grèce, Monuments figurés*, pl. LXVII, n° 1; *Mém. Acad. Berlin*, 1875, pl. I, n° 16; *Gazette arch.*, 1877, p. 60, note 3; Pottier, *Catalogue des vases*, II, p. 590; id., *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 432, note 4.

10. Antéfixe en terre cuite, provenant de Pella, Macédoine, style gréco-romain (fig. 8, 6).

Brönsted, *Voyage dans la Grèce*, Paris, 1830, II, p. 153, fig. XLI, p. 294; Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, I, 1831, p. 99, pl. IX; Lenormant, *Gaz. arch.*, 1877, p. 60.

11. Applique de vase en bronze, ajourée, style gréco-romain.

Micali, *Monumenti inediti*, pl. XXI, n° 4.

12. Applique de vase en bronze, style gréco-romain.

*Vente Warneck*, pl. 29 (179); S. Reinach, *Répert. de la statuaire grecque et romaine*, IV, p. 447, n° 6 (en bas, à droite).

13. Pied de meuble, en bronze, Berlin.

*Wiener Jahreshefte*, 1904, p. 171; S. Reinach, *Répert.*, IV, p. 447, n° 5 (au milieu).

14. Médaillon de phalère, de Lauersporf.

Jahn, *Die Lauersporfter Phalerae*, pl. I, 1, p. 9; *Gazette arch.*, 1877, p. 60; *Dict. des ant.* s. v. Phalerae, p. 427, fig. 5620; *Journal of Hellenic Studies*, 1881, pl. XV, 4.



15. Intaille. Genève, Musée d'art et d'histoire, n° 1535 (fig. 8, 7, et fig. 9).

Musée Fol. *Études d'art et d'arch.*, II, 1876, pl. V, n° 11, p. 96.

16. Scarabée (fig. 8, 8).

Micali, *Monumenti inediti*, I. 26; p. 22; Lajard, *Mithra*, pl. 69, 9; Furtwaengler, *Antike Gemmen*, I, pl. VII, n° 34; II, p. 39; Lippold, *Gemmen und Cameen*, pl. 78, n° 4; *Gazette arch.*, 1877, p. 62.



Fig. 9. — Gemme.  
Genève (Musée d'Art et d'Histoire).

17. Châpiteau de l'église San Pietro in Grado, près de Pise, époque romaine impériale (fig. 8, 9).

Lenormant, *Gazette arch.*, 1877, p. 57 sq., pl. 10; Altmann, *Die römischen Grabaltäre*, p. 231; *Journal of Hellenic Studies*, II, 1887, p. 320, note 1; *Die antiken Terrakotten*, IV, 1; Rohden-Winnefeld, *Tonreliefs der Kaiserzeit*, p. 168.

18. Base de Milan, époque romaine, motif d'angle.

*Notizie degli Scavi*, 1896, p. 446; Altmann, *op. l.*, p. 11.

19. Relief disparu, jadis encasté dans l'église San Paolo alle Tre Fontane, Rome.

Lenormant, *Gazette arch.*, 1877, p. 60, note 2.

20. Frise en terre cuite, époque impériale, Rome, Palais des Conservateurs, provenant des Jardins de Salluste.

*Antike Terrakotten*, IV, 1; Rohden-Winnefeld, *Tonreliefs der Kaiserzeit*, pl. LXII, 2, p. 168, 170 (type a).

21. Autre exemplaire, sorti d'un autre moule, même provenance, Rome, Musée des Thermes, n° 4331.

*Ibid.*, p. 168, p. 48, fig. 22 (type a).

22. Fragment d'un exemplaire analogue, Kestner Museum, Hanovre.

*Ibid.*, p. 168 (type a).

23. Frise en terre cuite, variante du type précédent, Vienne (fig. 8, 10).

Altmann, *op. l.*, p. 230, fig. 187; *Antike Terrakotten*, IV, I, p. 168, fig. 324 (type b).

24. Fragment d'un exemplaire de même type, de Marino, au Palais Colonna, Rome.

*Antike Terrakotten*, IV, 1, p. 168 (type b).

25. Fragment d'un exemplaire de même type, collection Dressel, à Dresde.

*Ibid.*, p. 168 (type b).

26. Fragment d'un exemplaire d'une troisième variante, provenant des Jardins de Salluste, chez Spithover.

*Ibid.*, p. 168, fig. 325 (type c).

27. Fragment d'un exemplaire de même type, Musée Thorwaldsen, n° 123.

*Ibid.*, p. 168 (type c).

28. Fragment analogue à l'Antiquarium de Munich, n° 388.

*Ibid.*, p. 168, fig. 326 (type c).

29. Deux fragments analogues, au Musée Kircher, Rome.

*Ibid.*, p. 169, fig. 327, fig. 328 (type c).

30. Autel funéraire de Volusius Urbanus, Vatican. Motif d'angle.

Altmann, *Die römischen Grabaltäre*, p. 50, n° 2, fig. 40; S. Reinach, *Répert. de reliefs*, III, p. 411, n° 1.

31. Autel funéraire de Mystus, esclave de L. Volusius Saturninus. Perdu.

*Ibid.*, p. 51, n° 3.

32. Autel funéraire de Volusius Phaedrus, Musée des Thermes, Rome.

*Ibid.*, p. 51, fig. 41, n° 4.

33. Autel funéraire d'un Volusius, Vatican. Magistrat assis sur la chaise curule.

Altmann, p. 56, n° 12, fig. 48; Strong, *Roman Sculpture*, p. 129, pl. XXXVIII; Helbig-Toutain, *Guide*, I, p. 100, n° 157 (réf.); Gusman, *l'Art décoratif de Rome*, I, pl. 57.

34. Autel funéraire d'Ambivius Hermès, Louvre, n° 2187.

Altmann, *op. l.*, p. 77, n° 35, fig. 65.

35. Autel funéraire de P. Fundanius Velinus, Louvre, n° 516.

*Ibid.*, p. 80, n° 42, fig. 67; Clarac, n° 559, pl. XVII; Clarac-Reinach, *Répert. de la stat.*, I, p. 122, pl. 252; E. Reclus, *l'Homme et la Terre*, I, p. 310, fig.

36. Autel funéraire, avec inscription « Dis Manibus Sacrum », Vatican.

*Ibid.*, p. 81, n° 43, fig. 68.

37. Autel funéraire, avec inscription moderne, Musée des Thermes, Rome.

*Ibid.*, p. 83, n° 44, fig. 69.

38. Autel funéraire de Luccia Telesina, Vatican.

*Ibid.*, p. 83, n° 46, fig. 70.

39. Autel funéraire de Ti. Julius Parthenio, disparu.

*Ibid.*, p. 85, n° 48.



40. Autel funéraire de Caesennia Ploce, Vatican.

*Ibid.*, p. 87, n° 52, fig. 72.

41. Autel funéraire de Bellicius Prepons, Louvre.

*Ibid.*, p. 88, n° 53, fig. 73; Clarac, pl. XLVI, n° 521; Clarac-Reinach, *Répert.*, I, p. 120, pl. 250.

42. Autel funéraire de P. Ciartus Prepons, Musée des Thermes, Rome.

*Ibid.*, p. 89, n° 54, fig. 74.

43. Autel funéraire d'Ogulnius Rhodon, Rome, Palais Barberini.

*Ibid.*, p. 90, n° 57, fig. 75.

44. Autel funéraire de Claudius Alexander, Vatican.

*Ibid.*, p. 91, n° 60, fig. 76.

45. Autel funéraire, Louvre.

Clarac-Reinach, pl. 253, p. 123, n° 303.

46. Petit autel, de Caulonia.

*Monumenti antichi*. XXIII, p. 766; Reinach, *Répert. de la stat.*, V, 2, p. 404, n° 2.

47. Frise par Jules Romain, au Palais du Té, à Mantoue.

Altmann, *op. l.*, p. 230, note 2.

48. Sur les consoles de la salle de bal du château de Fontainebleau. Les ailes des sphinx, de type classique, sont transformées en rinceaux. Plusieurs exemplaires (fig. 8, 11).

Baltard, *Paris et ses monuments*, II, 1805, pl. 14 bis.

49. *Ibid.*, sphinx à têtes masculines, barbus, à plusieurs exemplaires (fig. 8, 12).

*Ibid.*

\*  
\* \* \*

4. — *Autres quadrupèdes à tête animale ou humaine, peut-être dérivés du sphinx, mais non ailés.*

1. Cathédrale de Bâle, miséricorde de stalle. Deux quadrupèdes accroupis, à tête humaine.

*Basler Münsterphotographien*, von Bernard Wolf, série 8, n° 162.

2. Médaillon de style gothique, xiv<sup>e</sup> siècle, sans indication de provenance. Deux quadrupèdes à tête animale ou humaine, avec grandes oreilles (fig. 10, 1).

Frauberger, *Illustrierter Katalog der Sammlung von Gipsabgüssen*, zu Düsseldorf, 1906, pl. 32, n° 204.

3. Clef de voûte de style gothique, xiv<sup>e</sup> siècle, sans indication de provenance. Deux quadrupèdes à tête animale ou humaine, grotesques (fig. 10, 2).

*Ibid.*, pl. 31, n° 166.

4. Église Saint-Nicolas, à Saumur. Deux quadrupèdes androphages.

Morin-Jean, *op. l.*, p. 87, note 1.

5. — *Centaure.*

Chapiteau roman de la cathédrale Saint-Pierre, à Genève (fig. 10, 3).

Blavignac, *Architecture sacrée*, pl. LXXIII, n° 7,

6. — *Griffon.*

1. Autel romain, dans la cathédrale de Sienne (fig. 10, 4).

*Gazette arch.*, 1878, p. 15, pl. 5; *Journal of Hellenic Studies*, II, 1887, p. 320, pl. XV, fig. 11.

2. Autel funéraire d'Antonius Anteros, Louvre.

Altmann, *op. l.*, p. 78, n° 38; Clarac-Reinach, *Répert. de la statuaire*, I, p. 119, pl. 249, n° 320.



Fig. 10. — Quadrupèdes divers, oiseaux.

1. Époque gothique, Frauberger, *Illustrierter Katalog*, pl. 32, n° 204. — 2. Clef de voûte gothique, *ibid.*, pl. 31, n° 166. — 3. Cathédrale Saint-Pierre, Genève, Blavignac, *Hist. de l'architecture sacrée*, pl. LXXIII\*, n° 7. — 4. *Gaz. arch.*, 1878, pl. 5. — 5. Cathédrale de Modène, Venturi, *Storia dell'arte italiana*, III, p. 167, fig. 143. — 6. Tablette d'héliaste, Athènes, Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Signum, p. 1328, fig. 6441. — 7. Monnaie athénienne, *Gaz. arch.*, 1877, p. 60, fig. — 8. Aryballe corinthien, Louvre, Morin-Jean, *Le dessin des animaux en Grèce*, p. 86, fig. 103. — 9. Tissue seldjoucide, Migeon, *Manuel d'art musulman*, II, p. 397, fig. 340.

7. — *Cerf.*

1. Porche principal, façade ouest, à la cathédrale de Modène, XII<sup>e</sup> siècle (fig. 10, 5).

Venturi, *Storia dell'arte italiana*, III, p. 167, fig. 143; C. Martin, *l'Art roman en Italie*, pl. 44.

## 2. Église Saint-Nicolas, à Saumur.

Morin-Jean, *op. l.*, p. 87, note 1.

Ce motif dérive sans doute de celui des deux cerfs affrontés, parfois buvant à un vase, fréquent dans l'imagerie chrétienne <sup>1</sup>.

\* \* \*

## 8. — Chouette.

## 1. Tablette d'héliaste, d'Athènes (fig. 10, 6).

*Dict. des ant.*, s. v. Signum, p. 1328, fig. 6441; *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 432, note 4.

## 2. Monnaies athéniennes de Sigée (fig. 10, 7).

Mionnet, II, p. 131, n° 216; Lenormant, *Nouvelle Galerie mythologique*, pl. XXI, n° 11; Beulé, *les Monnaies d'Athènes*, p. 54, 74; Lenormant, *Gazette arch.*, 1877, p. 60, fig.; Bronsted, *Voyage dans la Grèce*, II, 1830, p. 294, note 3; Barclay Head, *Historia Numorum*, 2<sup>e</sup> éd., p. 549; Morin-Jean, *op. l.*, p. 87, note 1; Deonna, *Unité et diversité*, in *Rev. arch.*, 1914, I, p. 43, fig. 2, n° 3.

## 9. — Chouette ou autre oiseau à tête de lionne ou de panthère.

## 1. Aryballe corinthien, Louvre; provenant de Rhodes, Camiros (fig. 10, 8).

Salzmann, *Nécropole de Camiros*, pl. 41, 1; Pottier, *Vases antiques du Louvre*, I, p. 15, A 449; id., *Catalogue des vases*, I, p. 170; id., *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 432, note 5; *Röm. Mitt.*, II,

1. Ex. Mosaïque de Sens, avec le verset du psaume XLI : *sicut cervus desiderat ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus*; les cerfs symboliseraient les fidèles, les catéchumènes. *Gazette arch.*, 1877, p. 189, pl.; 1878, p. 130-131, fig. Sur d'autres monuments, *ibid.*, 1877, p. 192-193.

Sur le symbolisme chrétien du cerf : *ibid.*, 1877, p. 191 sq.; Félicie d'Ayzac, *le Cerf, étude de zoologie mystique*, *Revue de l'art chrétien*, 1864; Cahier, *Caractéristiques des Saints*, p. 182; Rolland, *Faune populaire de France*, VII, p. 250, référ.; *Rev. arch.*, VI, 1849, p. 375; XII, 1855, p. 29; etc.



1887, p. 181; *Gazette arch.*, 1877, p. 62; de Récy, *l'Évolution ornementale depuis l'antiquité jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle*, 1913, p. 98, fig. 54; Morin-Jean, *op. l.*, p. 86, fig. 100; Deonna, *Unité et diversité*, in *Rev. arch.*, 1914, I, p. 43, note 2.

2. Tissu seldjoucide du Musée de Vich, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, deux oiseaux aux pattes griffues, à tête de lionne (fig. 10, 9).

*Catalogo del Museo de Vich*, n° 557; Migeon, *Manuel d'art musulman*, II, p. 397, fig. 340; id., *les Arts du tissu*, p. 45.

3. Même animal monstrueux, associé au lion, sur un chapiteau de l'église Notre-Dame-du-Pré, au Mans.

Voir plus haut, Lion, 1, n° 12.

\* \* \*

# 10. — *Monstres divers, à corps d'oiseaux, de serpents, ou dragons.*

1. Émail de Limoges, Musée du Mans, oiseau à tête de serpent cornu (fig. 11, 1).

Pottier, *Rev. art anc. et moderne*, 1910, II, p. 429, fig. 11 (le qualifié de sphinx).

2. Chapiteau de la cathédrale Saint-Pierre à Genève. Oiseau à queue de serpent.

C. Martin, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 141, pl. XX.

3. Au portail de la cathédrale de Vienne, Autriche, deux dragons.

Morin-Jean, *op. l.*, p. 88, note.

4. Église Saint-Médard, Thouars. Deux salamandres stylisées à tête humaine.

*Ibid.*, p. 87, note 1.

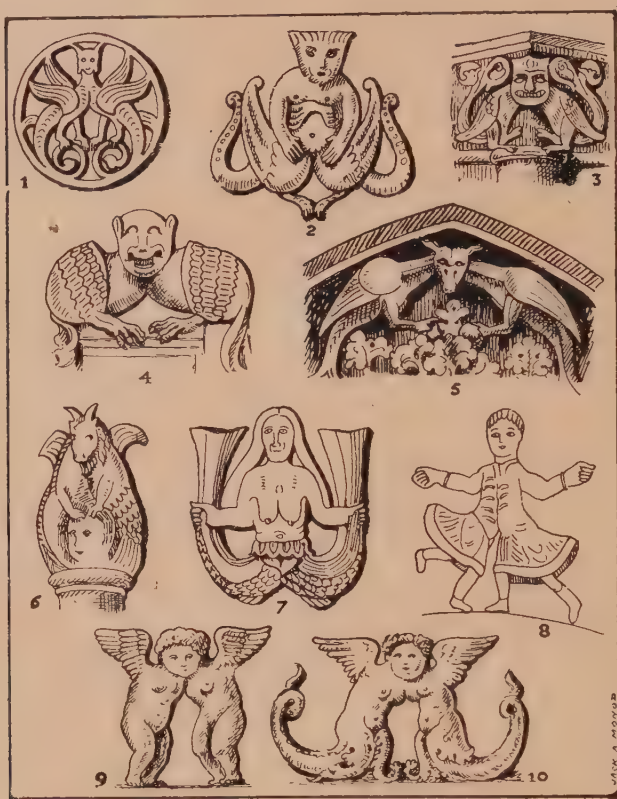
5. Bénitier du <sup>xiii</sup>e siècle, dôme de Crémone. Démon à

Fig. 11. — Monstres divers.

1. Email de Limoges, *Rev. art ancien et moderne*, 1910, II, p. 429, fig. 11. — 2. Bénitier, Crémone, Venturi, *Storia dell'arte italiana*, III, p. 137, fig. 117. — 3. Collégiale Saint-Ours, Loches, Morin-Jean, *op. l.*, p. 87, fig. 5. — 4. Cathédrale de Bayeux, Bréhier, *L'art chrétien*, p. 202, fig. 86. — 5. Cathédrale de Bayeux, Roussel, *La sculpture française. Époque gothique*, I, 1929, p. 18, pl. 31. — 6. Cathédrale de Genève, C. Martin, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, pl. XXIII. — 7. Cathédrale de Genève, Blavignac, *Architecture sacrée*, pl. LXXIII\*, 9. — 8. Saint-Pierre de Chauvigny, C. Martin, *L'art roman en France*, III, pl. 58. — 9-10. Château de Fontainebleau, Baltard, *Paris et ses monuments*, II, 1805, pl. 14 bis.

tête et torse humains, à oreilles de satyre, à corps de serpents ailés (fig. 11, 2).

Venturi, *Storia dell'arte italiana*, III, p. 137, fig. 117.

6. Chapiteau au porche de la collégiale Saint-Ours à Loches (Indre-et-Loire), XII<sup>e</sup> siècle. Deux oiseaux à tête humaine (fig. 11, 3).

Morin-Jean, *op. l.*, p. 87, fig. V.

7. Église de Civray. Deux oiseaux.

*Ibid.*, p. 87, note 1.

8. Chapiteau de la cathédrale de Bayeux, XII<sup>e</sup> siècle, deux oiseaux à tête humaine grimaçante (fig. 11, 4).

Bréhier, *l'Art chrétien*, p. 202, fig. 86.

9. Relief du tympan d'une fenêtre, cathédrale de Bayeux. Deux oiseaux à queue de serpent se prolongeant en rinceaux. Époque gothique (fig. 11, 5).

Roussel, *la Sculpture française. Époque gothique*, I, 1929, p. 18, pl. 31 (survivance romane).

#### 11. — *Capricorne* (?)

Chapiteau de la cathédrale Saint-Pierre à Genève. Chèvre ou bouc à deux corps terminés en queues de poisson (fig. 11, 6).

C. Martin, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 132, pl. XXIII.

#### 12. — *Typhon* (?).

Le Musée d'art et d'histoire à Genève possède un curieux document (fig. 12, à gauche). Les deux anneaux d'une anse double en bronze, dont le récipient a disparu, sont ornements en relief : un torse humain de face, barbu, ailé, se prolonge par deux corps divergents, sans doute de serpents, qu'il relève de chaque main. Bien que la provenance ne soit pas connue, tout laisse croire qu'il s'agit d'un produit de l'art étrusque du

vi<sup>e</sup> siècle avant J.-C. <sup>1</sup>. Au-dessous du monstre sont gravés deux yeux prophylactiques, semblables à ceux que l'on voit sur les coupes ioniennes à yeux, fréquentes au vi<sup>e</sup> siècle. Deux anneaux de forme identique (fig. 12), provenant aussi d'un récipient, ont été trouvés à Conthey en Valais <sup>2</sup>, et sont exposés au Musée de Genève : on y aperçoit cet être monstrueux, ailé <sup>3</sup>, barbu, identique à ceci près que les corps animaux sont transformés en espèces de rinceaux. Un pied de meuble en



Fig. 12. — Typhon. Genève (Musée d'Art et d'Histoire).

bronze, de la collection Loeb, datant aussi de l'archaïsme, montre le même motif <sup>4</sup>.

Il faut sans doute reconnaître ici Typhon, dont le torse humain, barbu, ailé, se prolonge dès l'archaïsme par deux serpents divergents <sup>5</sup>.

### 13. — *Sirène, homme-poisson, anguipède.*

La Sirène, à buste féminin, à double queue divergente de poisson, qu'elle tient de chaque main (fig. 11, 7), est un

1. Musée Fol, Catalogue descriptif, I, 1874, p. 225, n° 1030. Haut. 0,057; larg. 0,065.

2. Inv. M. 1044 et 1044 bis. Achat 1897. Haut. 0,045; larg. 0,05.

3. Les ailes sont visibles au revers.

4. American Journal of arch., 1911, p. 135; S. Reinach, Répert. de la stat., V, 1, p. 214, n° 2.

5. Dict. des ant., s. v. Typhon, p. 567, fig. 7199.



motif très fréquent dans l'iconographie chrétienne, dont nous avons étudié ailleurs la genèse possible <sup>1</sup>, et dont nous avons donné des exemples que l'on pourrait aisément multiplier <sup>2</sup>. Il se perpétue fort tard <sup>3</sup>, et on le trouve jusque sur des chaises suisses en bois sculpté du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une variante est celle de l'homme-poisson couronné <sup>4</sup>.

Le thème rappelle le précédent. L'archaïsme connaît des monstres à torse humain et à corps de poisson, tel Triton <sup>5</sup>; ultérieurement, on redouble le poisson, qui remplace les deux jambes humaines <sup>6</sup>; dans l'art hellénistique et gréco-romain, on les relève parfois symétriquement de chaque côté comme ici <sup>7</sup>.

Dans l'art antique, on notera encore la même disposition divergente des géants anguipèdes, et de l'anguipède gnos-tique à tête de coq; l'iconographie des cathédrales romanes connaît elle aussi un monstre à buste et à tête d'homme imberbe, relevant de chaque main symétriquement les queues de serpent qui remplacent ses jambes <sup>8</sup>.

1. *La Sirène, femme-poisson*, in *Rev. arch.*, 1928, I, p. 18.

2. Chapiteau, Sagra di San Michele, Venturi, *Storia dell' arte italiana*, III, p. 123, fig. 103, XII<sup>e</sup> siècle; chapiteau, église de San Secondo, XII<sup>e</sup> siècle, *ibid.*, p. 121, fig. 101; Pavie, église Saint-Michel, C. Martin, *l'Art roman en Italie*, pl. 63, 64, 66; cathédrale San Martino, Lucques, XII<sup>e</sup> siècle, *Enlart, l'Art roman en Italie*, II, pl. 7, 4; Lucques, église San Michele, *ibid.*, pl. 11; Pavie, église S. Pietro in Cielo d'Oro, pl. XXIX, 2, etc. A Genève, provenant de la cathédrale Saint-Pierre, XII<sup>e</sup> siècle, deux chapiteaux, *Genava*, V, 1927, p. 144, n° 279, collections lapidaires; dans la cathédrale, Blavignac, *Architecture sacrée*, pl. LXXIII, n° 9; C. Martin, *Saint-Pierre*, pl. XXIII, 5, XXIX, 1.

3. A Bienne, fontaine sur la place du Ring, avec date 1546; comme motif de candélabres, bronzes de la Renaissance italienne, Bode, *Die italienischen Bronzestatuetten der Renaissance*, I, pl. I.

4. Deonna, *la Sirène, femme-poisson*, ex. Dans quelques types, les corps du roi-poisson et de la Sirène sont entièrement humains; les deux poissons tenus par les mains, et formant la même courbure que précédemment, sont entiers et distincts. Pour le roi-poisson, Deonna, *l. c.*; pour la Sirène, ex. cathédrale de Bâle, *Basler Münsterphotographien*, IV, pl. 96.

5. *Dict. des ant.*, s. v. Triton, p. 484, fig. 7086-7087; Roscher, *Lexikon*, s. v. Triton, p. 1164, n° 12.

6. Roscher, s. v. Triton, p. 1166.

7. Deonna, *la Sirène, femme-poisson*. *Rev. arch.*, 1929, I, p. 18; ex.

8. Cathédrale de Zurich, cloître, *Mitt. Ant. Gesell.*, Zurich, I, 1841, pl. IV, 6.

14. — *Êtres humains à deux corps.*

Il est rare que deux êtres entièrement humains confondent leurs têtes en une seule, sorte de frères siamois, de Gémeaux (fig. 11, 8).

1. Chapiteau de l'église Saint-Pierre de Chauvigny, Vienne, XII<sup>e</sup> siècle. Hommes à deux corps et une tête.

C. Martin, *l'Art roman en France*, III, pl. 58.

2. Consoles de la salle de bal du château de Fontainebleau. Amours à deux corps et une tête. Plusieurs exemples; dans quelques-uns, le corps se prolonge en rinceaux (fig. 11, 9-10).

Baltard, *Paris et ses monuments*, II, 1805, pl. 14 bis; *Rev. art anc. et moderne*, 1910, 11, p. 434.

\*  
\*  
\*

Cette liste des êtres à corps double et à tête unique n'a pas la prétention d'être complète et l'on trouverait aisément d'autres exemples, surtout dans l'imagerie des cathédrales et églises romanes. M. Morin-Jean <sup>1</sup> en cite à Poitiers, Arles, Moissac, Milan (cloître de Sainte-Radégonde), Bitonto (nef principale de l'église, bas côté et crypte); M. Marquet de Vasselot <sup>2</sup> à Beauvais (Musée), Saint-Gildas de Rhuys (Morbihan), Angoulême, Puypérou (Charente), Saint-André de Sorède (Pyrénées-Orientales), Saint-Martin du Canigou (Pyrénées-Orientales), Saint-Victor de Marseille, Saint-Ambroise de Milan, Monza (cathédrale), Mulhausen (Saxe), Innichen (Tyrol). Parmi les miniatures, le même auteur mentionne un Légendaire du XI<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>, une Bible limousine <sup>4</sup>, etc. <sup>5</sup>.

1. Morin-Jean, *op. l.*, p. 87.

2. Michel, *Hist. de l'Art*, I, 2, p. 889.

3. *Ibid.*, Bibl. Nationale, Paris, Ms. latin 5031, fol. 62, v.

4. *Ibid.*, Bibl. Nationale, Paris, Ms. latin 8<sup>2</sup>, fol. 170, v.

5. *Ibid.*, Ms. latin 8.

\*  
\* \*

On s'est demandé plus d'une fois comment, pourquoi, et quand s'était constitué ce curieux motif des deux animaux à tête commune.

On en a cherché l'origine dans les groupes d'animaux affrontés <sup>1</sup>, de type héraldique <sup>2</sup>, que l'art oriental a transmis aux Égéens, aux Grecs, puis, après des milliers d'années, à l'ornementation chrétienne, comme tant d'autres thèmes millénaires.

M. Pottier suppose que l'élément originel est l'animal, surtout le fauve, dont le corps est vu de profil, mais dont la tête est tournée de face vers le spectateur, motif qu'il suit depuis l'art chaldéen jusque dans les temps modernes <sup>3</sup>.

On a pu facilement confondre en une seule les têtes de face de deux animaux affrontés <sup>4</sup>.

Mais pourquoi cette fusion s'est-elle opérée? Le dessin primitif ne tend pas à figurer les corps tels qu'ils se présentent à l'œil du spectateur, déformés par la perspective, le raccourci, mais tels qu'ils sont, indépendamment de ces accidents, si toutefois leurs organes lui paraissent être suffisamment importants pour mériter d'être figurés <sup>5</sup>. De là, pour le corps humain, cette mosaïque de parties vues de face et de profil, chaque organe étant montré dans tout son développement, sa plénitude; de là, pour l'animal, le corps vu de profil. D'autre

1. Lenormant, *Gaz. arch.*, 1877, p. 62.

2. Sur le groupe héraldique dans l'art antique, cf. *Rev. des études grecques*, 1913, p. 8, note 1, référ.; *Syria*, V, 1924, p. 92.

3. Pottier, *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 421 sq., 434 sq. (survivances).

4. On retrouve dans les animaux à tête unique les mêmes oppositions que dans le groupe héraldique, où l'on voit des animaux affrontés, avec ou sans motif central, adossés, croisés (ex. cylindre babylonien, Lippold, *Gemmen und Kameen*, pl. I, 4; gemme orientale de Naples, deux cerfs croisés, Furtwaengler, *Antike Gemmen*, III, p. 106, fig. 73; gemme mycénienne, deux taureaux croisés, *ibid.*, p. 55, fig. 39; motif déjà mésopotamien, p. 55).

5. Les organes dont la présence n'est pas indispensable à la compréhension du schéma idéographique qu'est alors l'image, peuvent être supprimés (bras, jambes, etc.); cf. en dernier lieu, Deonna, *L'Absence de bouche et le silence des morts. L'Anthropologie*, 1929, p. 228.

part, ce dessin évite, par difficulté technique, les raccourcis des corps vus de face <sup>1</sup>. Or, dans un corps d'animal de profil, un seul côté est visible; le réalisme logique désirera montrer l'autre côté aussi, et sera amené à tracer deux profils opposés, en les réunissant par une tête unique, comme si l'animal était fendu en deux sur toute sa longueur, chaque partie rabattue autour de la tête faisant charnière. On connaît divers exemples de ce procédé <sup>2</sup>, peut-être appliqué dans le cas qui nous occupe <sup>3</sup>. La genèse de ces animaux à double corps de profil et à tête unique de face serait conforme aux conventions primitives de l'art : elle serait l'application du « réalisme logique », et une façon naïve de rendre un animal vu de face <sup>4</sup>.

Dans certains cas, toutefois, une autre notion a déterminé la fusion. Des êtres à double corps et à tête unique, comme d'autres monstres dont les organes sont confondus ou répétés, peuvent exprimer ainsi leurs natures, leurs fonctions doubles ou multiples, à la fois une et diverses <sup>5</sup>. C'est pourquoi l'on peut répéter l'image des divinités, Athéna, Cybèle, Némésis, Fortune <sup>6</sup>, et représenter la double Athéna sous l'aspect de deux divinités en pied côte à côte <sup>7</sup>, comme deux profils

1. Sauf la tête des animaux, qui est souvent de face, pour des raisons superstitieuses, afin de regarder le spectateur.

2. Deonna, *Quelques conventions primitives de l'art grec*, in *Rev. des études grecques*, 1913, p. 6-11; Murray, *Journal of Hellenic studies*, 1901, p. 318 sq.

3. Murray, *l. c.*, Deonna, *l. c.*; id., *Arch.*, III, p. 138; id., *Unité et diversité*, in *Rev. arch.*, 1914, I, p. 44.

4. Murray, *l. c. Perspective as applied in early Greek art*; *Rev. des ét. grecques*, 1913, p. 8. Cet auteur a déduit de cette explication d'autres conséquences pour les groupes antithétiques, pour les frontons grecs, conséquences qu'il n'est pas possible d'admettre (*Rev. des ét. grecques*, 1913, p. 8). Son opinion est suivie par Spearing, *The Childhood of art*, p. 52, 188, 553. Cf. *Syria*, V, 1924, p. 93, note 4.

5. Lenormant, *Gazette arch.*, 1877, p. 62; Deonna, *Essai sur la genèse des monstres dans l'art*, in *Rev. des ét. grecques*, 1915, p. 315; id., *Unité et diversité*, in *Rev. arch.*, 1914, I, p. 44.

6. Doubles divinités; *Rev. des ét. grecques*, 1915, p. 315, ex., référ.; Clermont-Ganneau, *l'Imagerie phénicienne*, p. ex; Mylonas, *Eph. arch.*, 1890, p. 1; Savignoni, *Röm. Mitt.*, 1897, p. 307, 314 sq.; Usener, *Dreiheit*, Rhein. Museum, LVIII, 1903; *Fouilles de Delphes*, IV, 1909, p. 9; *Bull. de Corr. hellénique*, 1922, p. 89; *Syria*, V, 1924, p. 93, note 4.

7. Relief d'Athènes, *Rev. des ét. grecques*, 1915, p. 315, note 6, référ.;



humains étroitement emboîtés <sup>1</sup>, ou comme une chouette à deux corps et à tête unique <sup>2</sup>. Autant de variantes d'une même idée; peut-être en est-il ainsi pour le sphinx à deux corps et une tête <sup>3</sup>, et pour d'autres motifs parmi ceux que nous avons énumérés <sup>4</sup>.

\* \* \*

Ce type monstrueux a été souvent employé pour orner les angles des autels romains <sup>5</sup> et des chapiteaux romans <sup>6</sup>. Il suggérerait tout naturellement cette destination, chaque corps occupant un des côtés, et la tête, sur l'angle même, reliant les deux faces et paraissant appartenir à un des animaux comme à l'autre. Ce n'est toutefois pas le désir de décorer des angles et de trouver pour eux un élément de transition qui a fait surgir ce thème, et cet emploi est de beaucoup postérieur à sa genèse <sup>7</sup>.

De Witte, *la Double Minerve*, in *Bull. Acad. Royale de Bruxelles*, VIII, 1841, p. 28; *Bull. de Correspondance hellénique*, 1922, p. 89, note 4, référ.

1. Lenormant, *Gazette arch.*, 1877, p. 61, fig., monnaie de Lampsaque; *Rev. arch.*, 1914, I, p. 45, fig. 3, n° 7.

2. Voir plus haut, B, p. 62, n° 8.

3. Lenormant, *op. l.*, p. 62.

4. Nous avons noté que les trois poissons à tête commune symbolisent peut-être la Trinité. M. Morin-Jean, *op. l.*, p. 88, note, remarque que l'animal à deux corps et une tête figure de nos jours encore « dans les armoiries de nations composées de deux races obéissant à un seul pouvoir ». Nous n'en connaissons pas d'exemple.

5. Altmann, *op. l.*, p. 231, Voir ci-dessus, B, n° 3, 30-45, n° 6, 1-2, etc. Motifs d'angles des sarcophages romains, Cagnat-Chapot, *Manuel d'arch. romaine*, I, p. 555; Bovio, *Le figure angolari dei sarcofagi figurati romani*, in *Bull. Comm. Municipale di Roma*, LII, 1924, p. 150.

6. Voir dans notre liste de nombreux exemples. Les chapiteaux romans offrent des motifs angulaires souvent disposés de façon curieuse. Sur un chapiteau de la cathédrale de Valère à Sion, Valais, un homme est accroupi, la tête à l'angle, une moitié du corps, bras et jambe, sur chaque face. Un tel motif est prêt à suggérer un être humain à deux corps et une tête (C. Martin, *l'Art roman en France*, II, pl. XXXIII).

7. On ne trouve en effet cet emploi dans aucun monument archaïque. Sur un bloc cubique de Hiéronda, Milet, datant du VI<sup>e</sup> siècle, le sculpteur a représenté une Gorgone. Elle est placée de telle sorte qu'une partie de son corps occupe chacun des retours d'angle, la tête étant à l'angle même (Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 283-285, fig. 116-117). Sur un sarcophage de Clazomène,

Le motif des deux animaux à tête unique, comme celui des triscèles et tétrascèles animaux, apparaît déjà dans l'art mycénien<sup>1</sup>. Celui-ci, qui aime les combinaisons monstrueuses, l'a-t-il créé ? l'a-t-il reçu de l'Orient mésopotamien ou hittite, qui cependant ne nous en fournissent pas encore d'exemple, bien qu'ils connaissent l'aigle bicéphale et le groupe héraldique<sup>2</sup> ? l'a-t-il reçu de l'Égypte<sup>3</sup> ? Quoi qu'il en soit, les Grecs en ont hérité, et l'ont aimé surtout pendant la période archaïque, spécialement dans le décor des vases ioniens et corinthiens<sup>4</sup>, quand l'esthétique hellénique n'a pas encore éliminé quantité de formes tératologiques reçues des Égéens et des Orientaux ; ils l'ont transmis dès cette époque aux Étrusques<sup>5</sup>. Les temps classiques ne l'ignorent pas<sup>6</sup>, mais l'utilisent avec plus de réserve, jusqu'au moment où l'art décoratif de Rome le multiplie de nouveau<sup>7</sup>.

Sa vie ne s'arrête pas avec l'antiquité<sup>8</sup>. Il pénètre dans le répertoire chrétien, soit directement par tradition classique<sup>9</sup>, soit par l'intermédiaire de l'Orient syrien<sup>10</sup>, et il abonde dans

une tête de Gorgone est à l'angle, de sorte qu'on aperçoit un profil de chaque côté. On a fait observer que ce procédé est rare avant l'ornementation romaine qui s'en sert fréquemment (*Jahrbuch d. deutsch. Instituts*, 1904, p. 152, fig. 1).

1. A 3 (triscèle de taureaux) ; B 1, 1 (lion), 2, 1 (bélier). Tétrascèle de lions distincts, A, 5.

2. Pottier, *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 428 ; Poulsen, *Der Orient*, p. 146.

3. Ex. A, n° 2, 1 (trois poissons).

4. A 7 (tétrascèle de gazelles) ; B 1, 2-6 (lion) ; B n° 3, 2-4 (sphinx) ; B, n° 9, 1 (chouette). « Motif d'origine ionienne », *Dict. des ant.*, s. v. Sphinx, p. 1439, ce qui est erroné.

5. B, n° 1, 7-9 (lions) ; n° 3, 5-6 (sphinx).

6. B, n° 3, 7-10 (sphinx) ; n° 8, 1-2 (chouette).

7. A, n° 8 (tétrascèle de chevaux) ; B, n° 3, 11-45 (sphinx) ; n° 6, 1-2 (griffon).

8. Sur cette filiation, Pottier, *Rev. art anc. et mod.*, 1910, II, p. 431-432 ; Mâle, *l'Art religieux du XII<sup>e</sup> siècle en France*, p. 357 ; id., *Étude sur l'art de l'époque romane*, in *Rev. de Paris*, 15 juin 1921, p. 725-726 ; Michel, *Hist. de l'art*, I, p. 889 ; Pottier, *Catalogue des vases*, II, p. 590.

9. Le motif du sphinx double, si fréquent dans l'art romain, a pu inspirer directement les monstres de l'art chrétien.

10. A, n° 5 (étoffe arabo-sicilienne, quatre lions) ; n° 8 (plat en cuivre) ; A, n° 6 (étoffe seldjoucide, quatre tigres) ; B, n° 9, 2 (étoffe seldjoucide, oiseau).

l'imagerie des cathédrales romanes de tous les pays <sup>1</sup>, jusque dans la lointaine Russie <sup>2</sup>, suscitant parfois la réprobation ecclésiastique, qui soupçonne en lui un héritage païen <sup>3</sup>. Après l'époque romane, le motif des animaux à tête unique devient plus rare. L'art grec du v<sup>e</sup> siècle, épris de vérité et de logique, rejetait les formes monstrueuses enfantées par l'imagination égéenne et orientale; il semble que l'art gothique des xiii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles, dont l'idéal ressemble en bien des points à celui de la Grèce du classique <sup>4</sup>, éprouve lui aussi un moindre attrait pour ces êtres étranges <sup>5</sup>. Ils n'en persistent pas moins, jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle <sup>6</sup>, peut-être plus tard encore <sup>7</sup>.

W. DEONNA.

1. A, n° 1, 1 (trois lièvres); B, n° 1 (lion); n° 2, 2-3 (béliet); n° 4, 1 sq. (quadrupèdes divers); n° 5 (Centaure); n° 7 (cerf); n° 9, 5 (oiseau); n° 10, 1 sq. (monstres divers); n° 11 (capricorne); n° 12 (sirène); n° 13, 1 (être humain).

2. B, n° 1, 23 (lion).

3. Saint Bernard : « On peut voir plusieurs corps sous une seule tête, et plusieurs têtes sur un seul corps;... de grâce, si l'on ne rougit pas de semblables inepties, qu'on regrette au moins la dépense » (*Apologia ad Guilh. Sancti Theodorici abbat.*, cap. xi; Migne, *Patrologie latine*, t. CLXXXXII, col.916; texte souvent cité, ex. *Rev. arch.*, 1877, 33, p. 35).

4. Deonna, *Arch.*, III, p. 191 sq.

5. A, n° 1, 2-3 (trois lièvres); 7-10 (quatre lièvres); A, n° 2, 2-3 (trois poissons); B, n° 1, 24-5 (lions); B, n° 4 (quadrupèdes); B, n° 10, 9 (dragon).

6. A, n° 1, 11 (quatre lièvres, xvi<sup>e</sup> s.); B, n° 3, 46 (sphinx, Jules Romain); B, n° 3, 47-8 (sphinx, Fontainebleau); B, n° 13, 2 (Amours, Fontainebleau); A, n° 1, 4 (trois lièvres, xvii<sup>e</sup> siècle).

7. A, n° 1, 5 (trois lièvres, xviii<sup>e</sup> siècle); A, n° 1, 6 (trois lièvres, xviii<sup>e</sup> ou xix<sup>e</sup> siècle, date indéterminée).

## RECONSTITUTION DES COORDONNÉES GÉOGRAPHIQUES DE PTOLÉMÉE SUR LE LITTORAL ATLANTIQUE ET VARIATIONS LITTORALES ENTRE LOIRE ET GIRONDE

---

Si l'on étudie attentivement la cartographie de Ptolémée, on est frappé de la contexture étirée, étriquée, que présente la partie septentrionale de notre territoire par rapport à la région d'Aquitaine et de la Narbonnaise. On y remarque surtout la faible courbure que présente le littoral atlantique, entre les Pyrénées et les presqu'îles occidentales de l'Armorique, et surtout la faible avancée vers l'ouest de toute la partie comprise entre la Vendée actuelle et le Cotentin. Il existe une différence de 2° à peine entre la longitude ptoléméenne 17° qui jalonne les côtes entre l'*Aturii fluvii ostia* (Adour) et l'embouchure de la Loire, *Ligeris fluvii ostia*, et le 15° degré de longitude qui passe à proximité du *Gobæum promontorium*, extrémité de la presqu'île armoricaine. Et cependant, l'écart cartographique s'élève en réalité à l'amplitude de 3° 45' environ. Il n'y a pas lieu de tenir compte pour l'instant de la déformation en latitude qui donne à toute la partie comprise entre les Pyrénées et l'embouchure de la Loire une importance par trop exagérée, en comparaison de la partie septentrionale. Ce point sera éclairci ultérieurement.

Quelles sont les causes de cette déformation dans la partie au nord de la Loire, déformation qui n'est pas sans influence sur toute la région du littoral comprise entre la Loire et la Gironde?

Les calculs permettent d'établir qu'il existe, entre *Neomagus* (Bayeux) et le *Gobæum promontorium*, une diminution rapide de l'écart entre la longitude donnée par les tables



et la longitude calculée. Cet écart, déjà très inférieur pour Bayeux aux valeurs trouvées dans le Sud de la France pour des localités cependant très voisines comme longitude, diminue très rapidement au fur et à mesure que l'on s'éloigne vers l'ouest, et tombe à  $0^{\circ} 34' 36''$  au *Gobæum promontorium* (chaussée de Sein).

Cette diminution rapide de l'écart entre la longitude calculée et la longitude donnée par Ptolémée explique la déformation apparente de toute la région nord-occidentale de la France en regard de la partie sud-occidentale entre Loire et Pyrénées. Il y a même une dilatation régulière qui paraît devoir se poursuivre au large des côtes à raison de  $5' 38''$  seulement par degré.

Ce phénomène s'accroît encore davantage au sud des Pyrénées et vers l'ouest, puisque Bordeaux et Carthagène, qui ne diffèrent en réalité que de  $24' 38''$  de longitude, sont, d'après Ptolémée, respectivement situés par  $18^{\circ}$  et  $12^{\circ} 15'$ , c'est-à-dire à un écart de  $5^{\circ} 45'$ . Gibraltar, longitude  $7^{\circ} 41' 42''$ ; et les Colonnes d'Hercule situées par Ptolémée par  $7^{\circ} 30'$  devraient correspondre à la même longitude que la chaussée de Sein (*Gobæum promontorium*) qui est placée par Ptolémée au  $15^{\circ} 15'$  de longitude, c'est-à-dire avec un écart de  $7^{\circ} 45'$ .

Il y a donc lieu de rechercher quelle correction doivent subir les longitudes données par Ptolémée pour conserver aux divers points du littoral, au sud de la Loire, leur écart relatif de position par rapport aux longitudes calculées dans le sud pour Bordeaux (*Burdigala*) et Saintes (*Mediolanum*).

J'ai pu établir par le calcul les coordonnées de ces deux dernières localités; leur longitude est respectivement de  $3^{\circ} 51' 12'' 5$  et de  $3^{\circ} 53' 3'' 5$ . A l'ouest d'Agen (*Aginum*) l'écart des mesures entre les longitudes du géographe grec et les longitudes réelles dépasse  $3^{\circ} 45'$ ; l'erreur se continue à raison d'un accroissement de  $5' 38''$  par degré, au delà du  $3^{\circ}$  degré de longitude ouest.

Quelle doit être la correction à faire subir aux chiffres donnés par Ptolémée pour les localités ou accidents géographiques de la côte armoricaine et de la Vendée?

Les tables de Ptolémée mentionnent une localité dont les coordonnées fort bien établies ont ouvert le champ à de nombreuses controverses, car la plupart des auteurs sont loin de s'être mis d'accord, et cela se conçoit, sur la détermination de son emplacement sur nos côtes actuelles, j'ai nommé le *Brivates portus* que l'on identifie indifféremment à Lorient, Brivin, Saint-Lyphard, Saint-Nazaire, etc. Si l'on calcule les coordonnées de cette localité sur la base *Neomagus-Gobæum promontorium*, on trouve comme valeur correspondante de la graduation de  $17^{\circ} 40'$  donnée par Ptolémée, dans ses tables :  $4^{\circ} 42' 15''$  qui représente très approximativement celle de Brivin :  $4^{\circ} 43' 30''$ . La différence n'est ici que de  $1' 15''$ , tandis qu'elle s'élèverait à  $10' 15''$  pour l'emplacement de Saint-Nazaire et  $59' 15''$  pour Lorient.

La différence de longitude géographique entre Brivin (*Brivates portus*) et Saintes (*Mediolanum*) est de  $4^{\circ} 43' 30''$  —  $2^{\circ} 58' 44''$  soit  $1^{\circ} 44' 46''$  ou  $6.286''$ . Mais Ptolémée attribue la même longitude à *Mediolanum* et au *Brivates portus*, les  $6.286''$  représentent donc la valeur de la dilatation subie par toute la partie située au sud de l'embouchure de la Loire à la latitude de *Mediolanum*. Il est facile de se rendre compte que cette dilatation est d'autant plus grande que la zone considérée est moins élevée en latitude entre les deux localités extrêmes.

Les points situés entre *Brivates portus* et *Mediolanum*, et dont les coordonnées figurent dans les tables de Ptolémée, sont les suivants : *Ligeris fluvii ostia*, long.  $17^{\circ} 40'$  — lat.  $48^{\circ} 30'$ ; *Sicor portus*, long.  $17^{\circ} 30'$  — lat.  $48^{\circ} 15'$ ; *Pistonium prom.*, long.  $17^{\circ}$  — lat.  $48^{\circ} 30'$ ; *Canentellis fluvii ostia*, long.  $17^{\circ} 15'$  — lat.  $47^{\circ} 45'$ ; *Santonum prom.*, long.  $16^{\circ} 30'$  — lat.  $47^{\circ} 15'$ ; *Santonum portus*, long.  $16^{\circ} 30'$  — lat.  $46^{\circ} 45'$ .

Pour obtenir la longitude vraie de ces divers points, il importe donc de déterminer leur latitude exacte, c'est-à-dire de procéder à une interpolation de leur position géographique, donnée par Ptolémée, suivant l'écart de latitude des points extrêmes qui les comprennent : Brivin et Saintes.

Je ne développerai pas ici les calculs effectués pour mettre en évidence les variations entre les latitudes données par Ptolémée dans ses tables et leur valeur réelle géographique.

Nous ne chercherons que les relations entre les parallèles au nord de Bordeaux.

Entre *Burdigala* et *Gobæum promontorium*, Ptolémée compte  $49^{\circ} 45' - 45^{\circ} 30'$ , soit  $4^{\circ} 15'$ ; la différence de latitude géographique pour ces deux points extrêmes s'élève à  $48^{\circ} 2' 30'' - 44^{\circ} 50' 19''$  ou  $3^{\circ} 12' 11''$ . Un degré de la division de Ptolémée ne vaut donc que  $45' 13''$  de latitude géographique. Entre *Burdigala* et *Brivates portus* admis à Brivin, la différence des mesures de Ptolémée n'est que de  $3^{\circ} 15'$ ; sa valeur réelle est de  $47^{\circ} 17' 45'' - 44^{\circ} 50' 19'' = 2^{\circ} 27' 26''$ . Le degré de Ptolémée ne vaut que  $45' 21''$ . Il n'y a qu'un écart très négligeable de  $8''$  par degré avec la valeur précédemment trouvée. Ceci permet d'admettre provisoirement comme exacte la latitude géographique du *Brivates portus* placé à Brivin par  $47^{\circ} 17' 45''$ .

La différence de latitude entre *Brivates portus* et *Mediolanum* s'élève, dans les tables de Ptolémée, à  $48^{\circ} 45' - 46^{\circ} 45' = 2^{\circ}$ . Ces deux degrés correspondent à la différence vraie :  $1^{\circ} 32' 5''$ . Converties en secondes, ces différences s'expriment de la façon suivante :  $7.200''$  de latitude Ptolémée correspondent à  $5.585''$  de latitude géographique.

Dès lors il sera aisé de trouver la latitude vraie de *Ligeris fluvii ostia* :  $48^{\circ} 30' = 47^{\circ} 6' 6''$ ; de *Sicor portus* :  $46^{\circ} 54' 28''$ ; de *Pistonium promontorium* :  $46^{\circ} 42' 50''$  et *Canentellis fluvii ostia* :  $46^{\circ} 31' 12''$ . Enfin, *Portus Santonum* aura la même latitude que *Mediolanum* :  $46^{\circ} 45' = 45^{\circ} 44' 40''$ .

Reste à déterminer la latitude de *Garumnæ fluvii ostia*. *Mediolanum* et *Burdigala* diffèrent de  $1^{\circ} 15'$ ; d'après les calculs de Ptolémée, cette différence ne s'élève en réalité qu'à  $54' 19''$  géographiques; *Garumnæ fluvii ostia* différant de  $1^{\circ}$  avec *Burdigala* se trouvera par  $45^{\circ} 38' 47''$  de latitude.

Ces latitudes étant ainsi définies, il est facile de calculer la longitude vraie de chacun de ces points.

Si l'on mène par la pensée la longitude de Saintes, limitée

au nord par le parallèle de Brivin, au sud par le parallèle de Bordeaux, et, de ce dernier point, situé par conséquent à 4' 4'' à l'ouest de Bordeaux, si l'on décrit un arc de grand cercle sur Brivin, on forme ainsi un triangle dont ce troisième côté constitue pour Ptolémée la longitude de graduation 17° 40'. La différence de longitude attribuée par Ptolémée aux points intermédiaires, avec la graduation 17° 40', devra être corrigée pour chaque point de la valeur de l'arc de latitude de ce lieu compris entre cette ligne et la longitude de Saintes, sauf correction à intervenir pour l'accroissement déjà constaté de 5' 38'' par degré à l'ouest de la longitude de Saintes.

Ceci posé, et les calculs avec corrections adéquates effectuées, on obtient les valeurs suivantes :

<i>Brivates portus</i> . . . . .	long. 4° 43' 30''	lat. 47° 17' 45''
<i>Ligeris fluvii ostia</i> . . . .	— 4° 45' 30''	— 47° 6' 6''
<i>Sicor portus</i> . . . . .	— 4° 37' 53''	— 46° 54' 28''
<i>Pistonium promont.</i> . . . .	— 4° 47' 15''	— 46° 42' 50''
<i>Canentellis fluvii ostia</i> . .	— 4° 27' 48''	— 46° 31' 12''
<i>Santonum promont.</i> . . . .	— 4° 45' 53''	— 46° 7' 46''
<i>Portus santorum</i> . . . . .	— 3° 47' 27''	— 45° 44' 10''
<i>Garumnæ fl. ostia</i> . . . .	— 3° 36' 17''	— 45° 38' 47''

Il ne reste plus qu'à comparer les positions ainsi calculées avec la configuration pélagique du littoral entre Loire et Gironde. Il importera de discuter ensuite ces données au point de vue orogénique, géologique et géophysique: de faire intervenir également tous les renseignements que l'archéologie peut nous avoir légués sur les voies romaines qui se dirigeaient vers un littoral aujourd'hui disparu.

« Le travail de destruction qui a séparé la Cornouaille anglaise de l'Armorique, détaché du continent les îles normandes et réduit la péninsule de Bretagne à ses dimensions actuelles, s'est accompli également au large des côtes entre la Loire et la Gironde. » C'est en ces termes qu'Élisée Reclus<sup>1</sup> aborde le

1. *Nouvelle Géographie universelle (la France)*, p. 499.



chapitre relatif à la région d'Oléron, Ré, Noirmoutier. L'éminent géographe continue en ces termes : « Des fonds de roches s'étendent à l'ouest de l'île d'Oléron, de l'île de Ré, de tout le littoral vendéen, et relie sous-marinement l'île d'Yeu à la terre ferme par un de ces isthmes submergés que les marins eux-mêmes désignent sous le nom de *Ponts*. Tous ces lits de rochers, non encore recouverts par les vases et les débris d'animalcules, ne sont autre chose que les fondements de l'ancienne rive rasée par le mouvement des flots à des profondeurs diverses. On pense même que les brisants dangereux de Rochebonne, à plus de 50 kilomètres à l'ouest de l'île de Ré, sont les restes d'une côte démolie.

« Mais en dedans de ce premier rivage, dont les roches profondes sont les témoins, se montrent les ruines encore partiellement immergées d'une deuxième côte, qui marque assez nettement au large la ligne régulière des sondages de 20 mètres.

« L'île d'Oléron continue évidemment les plages de la Tremblade, qui prolongent elles-mêmes vers le nord celles des landes de Gascogne. »

Si l'on rapporte sur la carte les points dont les coordonnées viennent d'être calculées, on constate, non sans un certain étonnement, que chacun de ces points tombe, à très peu de chose près, sur un point particulier de ce plateau sous-marin. C'est ainsi que l'estuaire de *Ligeris* est très voisin du chenal sud qui prolonge en mer l'embouchure méridionale actuelle de la Loire; que le *Sicor portus* s'abrite encore dans un golfe marqué par la courbe de niveau des fonds de 10 mètres à 9 kilomètres au sud-ouest de Noirmoutier. L'extrémité de l'antique promontoire des Pictons vient naturellement se placer à 3 kilomètres au large du récif des Chiens Perrins qui défend encore de nos jours la côte ouest de l'île d'Yeu, et il est facile de se rendre compte que la soudure sous-marine, à faible profondeur, de l'île avec le continent se fait sur une très grande largeur. Ce piédestal se prolonge même en avant des côtes de Vendée au large de la pointe de la Grosse-Tête et vers la pointe de l'Aiguillon.

Les coordonnées trouvées pour l'estuaire du majestueux

Canentellos lui assignent une position marquée par un fond de vallée sous-marine qui s'allonge du sud-est au nord-ouest, à 23 kilomètres au large de la côte de Vendée. Son embouchure était sensiblement sur le même parallèle que les Sables-d'Olonne.

Que dire de l'emplacement assigné par les calculs au légendaire promontoire des Santons, à l'extrémité sud-occidentale, et en bordure immédiate du socle sous-marin du plateau de Rochebonne? Ce plateau de roches cristallines, nous le verrons plus tard, marque l'extrême limite d'un gigantesque promontoire; Ré et Oléron sont les seuls témoins d'une base de faible relief qui s'étendait des Sables-d'Olonne à l'embouchure de la Gironde.

Le calcul place *Portus Santonum* au nord du grand estuaire de la Gironde, à la même latitude que Saintes, et néanmoins il nous faudra chercher ses vestiges à 7 kilomètres au large de la presqu'île d'Arvert.

Quant à la Gironde, son cours n'a pas changé, mais son débouché dans l'océan d'Aquitaine se faisait bien plus à l'ouest, puisque la position trouvée par les calculs nous indique un point situé au sud de la pointe de la Coubre; ce qui entraîne l'hypothèse d'une rive méridionale plus avancée et dépassant d'au moins 15 ou 20 kilomètres la tour de Cordouan.

Ces points rapportés sur une carte peuvent-ils nous permettre de reconstituer, ne serait-ce qu'approximativement, le contour des anciens rivages? Quel degré d'exactitude est-on en droit d'escompter dans un pareil travail? Quel secours peut-on demander à la géologie, à la géogénie et à la cartographie sous-marine? Les données scientifiques déjà acquises sur ce sujet ne contredisent-elles pas les mesures données par les calculs? Enfin, les phénomènes actuels, la géodynamique externe et interne du globe, peuvent-ils expliquer l'importance et la marche des modifications de toute une vaste étendue de notre territoire aujourd'hui engloutie sous les flots, jadis si prospère, ainsi qu'en font foi les découvertes chaque jour plus nombreuses et si fertiles de l'archéologie, et les nombreuses voies gallo-romaines qui se

dirigent vers nos côtes et dont quelques-unes se prolongent encore sous les flots?

Le tracé des courbes bathymétriques dans la zone atlan-

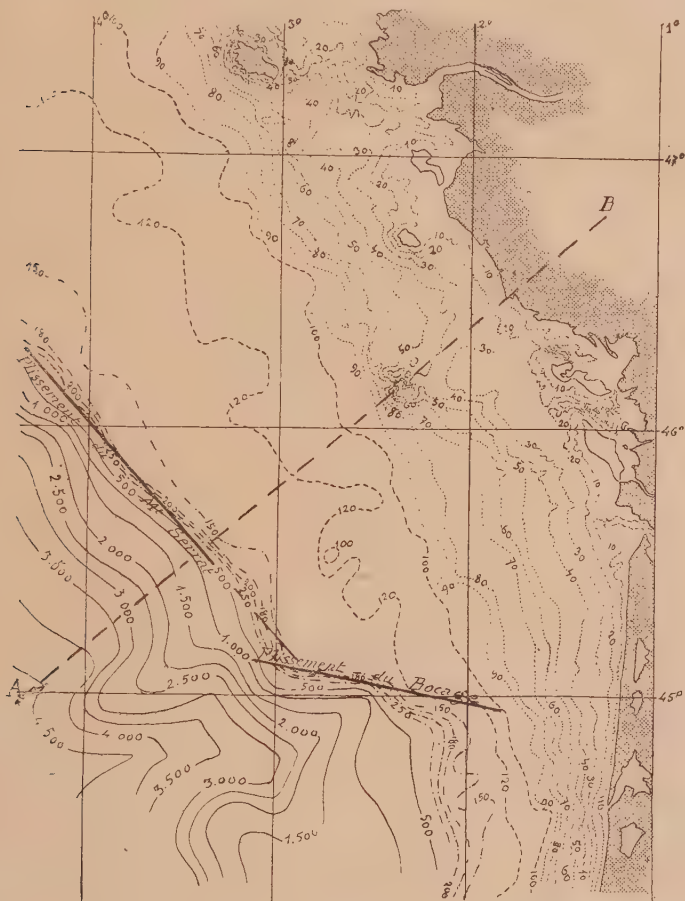


Fig. 1. — Plateau littoral entre Loire et Gironde.

tique comprise entre le  $44^{\circ}$  et le  $47^{\circ} 30'$  de latitude traduit d'une façon nette et précise l'allure du grand plateau littoral sous-marin qui borde nos côtes entre Loire et Gironde, ainsi que le talus qui limite si régulièrement à l'orient la grande

fosse atlantique. L'examen des isobathes jusqu'aux profondeurs voisines de 5.000 mètres font ressortir aux yeux les moins avertis un monoclinal orienté nord-ouest-sud-est qui partage très nettement, jusqu'aux profondeurs moyennes, de 180 et 170 mètres les régions franchement littorales des grandes aires pélagiques et abyssales (fig. 1).

La crête de ce revers du plateau littoral affecte une allure presque rectiligne entre le 47° et le 45° de latitude. Son orientation forme avec le méridien moyen un angle de 139° qui correspond au système de soulèvement du mont Serrat, d'Élie de Beaumont. Ce phénomène orogénique placerait les premiers accidents de sa formation au pliocène moyen.

A hauteur du 45° degré de latitude, le talus subit une brusque inflexion sensiblement dirigée de l'ouest à l'est, sous un angle de 187° entre le 3° et le 2° degré (Greenwich). Dans cette orientation typique on n'est pas éloigné de rechercher l'influence primordiale d'un ridement concomitant au système du Bocage. Mais à hauteur du 2° degré de longitude, le plissement reprend une direction nettement orientée nord-sud, direction qu'il garde jusqu'au voisinage de la curieuse faille sous-marine du Gouf-Breton où il se perd brusquement.

A l'est du monoclinal s'étend un socle qui très insensiblement s'élève des fonds de 160 mètres aux aires bathymétriques de 80 à 70 mètres. Sur cette limite, la sonde révèle un exhaussement rapide de roches et de couches graveleuses formant ressaut et qui précède la région littorale proprement dite où se dessinent encore avec une netteté impressionnante les contours des anciens rivages arrachés à la terre ferme, les estuaires de nos fleuves côtiers, l'armature des presqu'îles disparues dont quelques récifs ou des îles bien amoindries gardent encore les derniers vestiges.

A l'ouest, le monoclinal plonge brusquement. Sa pente s'accroît rapidement et s'élève à plus de 20 p. 100; à partir de 2.500 mètres de profondeur, environ, la déclivité s'accroît encore jusqu'aux isobathes de 4.000 mètres où les pentes s'effacent progressivement aux approches des fonds de 5.000 mètres et plus (fig. 2).



Si l'on considère que la surcharge des eaux marines peut atteindre 977.400.000 kilogrammes par mètre carré de surface dans les grands abîmes et que les fonds de 5.000 mètres au large de nos côtes subissent encore des pressions supplémentaires de plus de 5.000.000.000 de kilogrammes par mètre

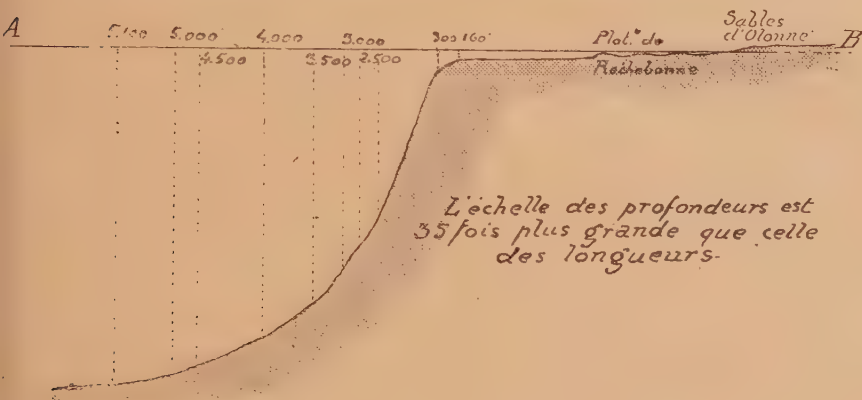


Fig. 2. — Coupe du monoclinai suivant la transversale AB (fig. 1).

de surface, il n'est pas exagéré de dire que l'aire abyssale est en perpétuelle réaction géothermo et hydrodynamique.

Ce travail incessant nous est révélé par les sismographes du monde entier qui, journellement, localisent les régions épicentriques d'émission. Mais là ne s'arrête pas la preuve matérielle du travail des assises sous-marines. Les affaissements littoraux, comme aussi leur surrection, les ondulations, l'apparition d'îles sous-marines, les troubles des vases soulevées, l'élévation thermique des eaux, ajoutent chaque jour à la certitude des transformations de notre globe.

Nos côtes atlantiques n'ont point échappé à ces révolutions cachées dans les profondeurs de la mer.

Bien des géologues et des archéologues érudits ont cherché à restaurer la physionomie de notre littoral à l'aurore des temps historiques de la Gaule et ont voulu voir dans les accidents récents de nos côtes actuelles les vestiges des positions

assignées par le géographe Ptolémée. Cependant, les calculs, nous venons de le voir, rejettent bien au large, en pleine mer, les emplacements présumés des anciens ports, presqu'îles et estuaires. Le secret de ces apparentes contradictions ne serait-il pas dans quelques transformations sous-marines? Que peut-il d'ailleurs rester d'un pareil événement dans les assises continentales? L'histoire est muette, et nous n'avons aucun traité qui nous parle des événements qui ont pu se dérouler\* sur les territoires océaniques soit avant, soit après les premiers siècles de notre ère. Ne devons-nous pas rechercher au contraire les preuves et les causes de ces modifications profondes sous les flots et non plus sur la terre ferme? Interrogeons les fonds marins du plateau continental : nous y trouverons de très satisfaisants renseignements.

En 1882, M. A. Chevremont, cherchant l'origine des profondes transformations du golfe normano-breton, étendait les conclusions de son étude à l'ensemble des côtes occidentales de France<sup>1</sup> et affirmait la constance d'un mouvement universel d'affaissement des côtes océaniques sur tout le littoral qui s'étend de la péninsule danoise au fond du golfe de Gascogne, et cela depuis les débuts de la période quaternaire. La subsidence a mesuré, sur nos côtes, environ 4 mètres depuis la fin de la domination romaine (v<sup>e</sup> siècle).

A. Charrier-Fillon<sup>2</sup> constate que, lors de la reprise du nivellement général de la France exécuté de 1857 à 1869 par Bourdaloue, l'opération conduite en 1887 a donné une différence de 0 m. 80 à Lille, c'est-à-dire que ce dernier point aurait, entre les deux opérations, subi un affaissement de pareille importance tandis que Marseille aurait conservé son niveau premier. Cette différence n'est pas due à une erreur dans les opérations puisqu'elle se trouve répartie proportionnellement aux distances sur toute la longueur qui joint les localités.

M. le professeur Max Schmidt arrive aux mêmes constatations dans son étude très documentée sur « les mouvements

1. *Les Mouvements du sol*, Paris, 1882, 1 vol. gr. in-8.

2. *L'Île de Noirmoutier, Péril et défense*, 1892, note p. 43.

du sol en France <sup>1</sup> », entre les deux nivellements géodésiques.

Enfin, A. de Lapparent signale <sup>2</sup> qu'à l'époque romaine on avait élevé au III<sup>e</sup> siècle, dans l'île de Walcheren, un temple à la déesse Nehalennia. Ces ruines furent exhumées en 1647 des grèves où elles gisaient enfouies, une tempête exceptionnelle les ayant mises à découvert.

C'est un fait incontestable que, depuis deux mille ans, la hauteur moyenne de la marée en Zélande a augmenté en même temps que s'élargissaient les ouvertures entre les dunes du littoral.

Dès 1873, M. Debray a montré que, d'Ardres à Nordkerques, le rivage de la Flandre française était formé par des alluvions marines superposées à une couche de tourbe contenant des poteries et des monnaies gallo-romaines. La dernière en date des médailles trouvées à la surface de cette tourbe est de Postume, c'est-à-dire du milieu du III<sup>e</sup> siècle; c'est donc à cette époque qu'a dû se produire la submersion de la contrée. L'histoire proprement dite n'a pas conservé le souvenir de cette catastrophe; mais des recherches archéologiques ont établi que, précisément à l'époque de Postume, le nord de la Flandre, jusqu'alors très cultivé, avait dû être tout à coup privé de sa population.

La Flandre, en effet, a vraisemblablement subi, depuis le début de l'ère chrétienne, plusieurs vicissitudes. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est que, à Lille, sur les bords de la rivière, aujourd'hui dormante, de la Deule, on observe une couche de tourbe recouverte par une sorte de gravier contenant, avec des galets roulés de craie, des monnaies gallo-romaines.

En Belgique, dans la tourbe de la plaine maritime, on a recueilli de nombreux objets gaulois et gallo-romains. Les monnaies sont d'autant plus abondantes qu'on s'éloigne du

1. *Verlag der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften, München, 1919.*

2. *Traité de géologie (Phénomènes actuels du globe)*, I, 1900, p. 570 et suiv.

temps de Jules César; elles cessent brusquement vers la fin du III<sup>e</sup> siècle.

Vers le commencement du IV<sup>e</sup> siècle, un léger affaissement du sol a dû ramener la mer jusqu'à ses extrêmes limites, avec formation d'un golfe à Anvers<sup>1</sup>. Cette invasion fut accompagnée de violentes tempêtes dont l'histoire a gardé le souvenir.

D'après les histoires locales, il y avait autrefois, antérieurement au V<sup>e</sup> siècle, entre les îles Chaussay et le Mont-Saint-Michel, une forêt qui portait le nom de Désert du Scicy ou de Scissy. A la même époque, Jersey n'aurait été séparée du territoire de Coutances que par un ruisseau. Deux voies romaines allant, l'une de Saint-Servan à Avranches, l'autre de Rennes à Valognes, traversaient ce qui forme aujourd'hui la baie de Saint-Michel.

En 1811, on découvre sous le sable de la plage de Morlaix des troncs d'arbres entrelacés. Il en est de même dans l'anse de Sainte-Anne.

La baie de Douarnenez, le Croizic, Bourgneuf, les Sables-d'Olonne offrent sur leurs plages des traces incontestables d'émersion récente.

La grande voie gallo-romaine traversait librement la plaine marandaise, aujourd'hui envahie par les vases et le bri marin.

D'autres voies gallo-romaines se prolongeaient sans coupures du continent dans les îles de Ré et d'Oléron; on suit encore leurs traces au loin dans les bancs rocheux qui frangent ces îles.

M. Louis Brochet<sup>2</sup> a soigneusement décrit de nombreuses tours, signaux, feux, etc., élevés du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle non loin des anciens rivages de l'ancien golfe du Poitou.

Benjamin Fillon<sup>3</sup> cite ce passage caractéristique de la Chronique de Pierre de Maillezais : « Sous le règne de ce prince (Guillaume Tête-d'Étoupe), la mer se retira subitement dans

1. Rutot, *Origine du quaternaire en Belgique*, 1897.

2. *La Vendée à travers les âges*, 1902, et *Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée*, 1886, p. 1 à 29.

3. *Recherches historiques et archéologiques sur Fontenay*, t. I, p. 12 et note 2. Fontenay-Nairière-Fontaine, 1846.



une nuit des marais du Bas-Poitou. Ce phénomène singulier changea complètement l'aspect du pays et réunit plusieurs petites îles au continent. »

On peut donc affirmer qu'à une époque postérieure aux temps néolithiques, les efforts de plissement de la fosse atlantique ont déterminé sur la frange du plateau continental des mouvements de submersion de grande amplitude concomitants des affaissements qui se produisaient dans la Manche et dans la mer du Nord.

Au III<sup>e</sup> siècle, et au plus tard à la fin du IV<sup>e</sup>, la subsidence s'est exercée avec une intensité telle que les terres émergées, qui marquaient la limite territoriale sous l'occupation romaine, ont sombré sous les flots, entraînant des territoires considérables.

Quelle a été l'importance de ces affaissements?

Les mesures bathymétriques relevées le long du faite moyen du monoclin de 139° de la fosse atlantique oscillent entre 150 et 160 mètres. Cette ligne étant à environ 135 kilomètres de la côte qui lui est sensiblement parallèle, on peut admettre que la résultante de la déclivité est voisine de 1/1.000. Entre les isobathes de 155 et 90 mètres, la pente ne s'élève même qu'à 0,60/1.000.

On est amené à considérer cette première plate-forme comme le socle primordial qui protégeait, avant le cataclysme du III<sup>e</sup> siècle, l'appareil littoral de nos côtes à l'époque gallo-romaine. Au delà s'étale la dernière terrasse sous-marine qui s'élève insensiblement jusqu'aux laisses de basse mer, mais avec les inégalités caractéristiques d'un littoral récemment conquis par les flots. C'est ainsi qu'apparaissent les lambeaux rocheux schisteux du voisinage immédiat de Belle-Isle-en-Mer, et, à l'entrée de la Loire, les fonds de 15 mètres qui supportaient les restes des îles Arica, Siata et Feminarum. A l'ouest-sud-ouest de la pointe de Saint-Gildas on retrouve, dans les roches de la Couronnée, les assises de l'ancienne côte gallo-romaine, qui se poursuivent avec les roches de Bouin, de la Vendette, de la Pierre-Noire. Les anciennes côtes se montrent très nettement dans les bancs des

Pères, du Grand-Séré, du Bavard et des Peignes. L'anfractuosité dessinée par l'isobathe des fonds de 10 mètres s'harmonise d'une façon saisissante avec la position assignée par les calculs au *Portus Sicor*.

Les assises qui protègent le plateau de l'île d'Yeu présentent un revers très accentué qui témoigne d'une immersion récente, et la boucle caractéristique de la ligne des fonds de 30 mètres au large des Sables-d'Olonne, ainsi que les dépôts vaseux répartis de part et d'autre de cette vallée sous-marine, nous avertissent de l'étroite liaison de l'ancien talweg avec les lits de la Sèvre et de la Charente. L'assaut des vagues n'a pas encore totalement effacé le synclinal que suivait le Carentellos et les coordonnées de Ptolémée coïncident avec cette curieuse dépression relevée par les sondages.

Que dire de la déclivité qui contourne le plateau de Rochebonne et se dirige ensuite, d'une façon presque rectiligne, vers l'embouchure de la Gironde après avoir marqué une légère anfractuosité par 46° 4' environ?

Les effondrements en bordure du monoclin al atlantique ont nécessairement donné naissance à des oscillations dont la charnière parallèle à ce monoclin a pu jouer à des distances variables; mais pour chaque point considéré, l'importance de l'affaissement a été sensiblement et inversement proportionnelle à la distance de ce point au monoclin origine de la perturbation. En d'autres termes, ce sont les points les moins éloignés du monoclin qui se sont le plus abaissés. De telle sorte que, dans la région de nos côtes actuelles, les affaissements se sont réduits à quelques mètres, ou même à quelques centimètres, alors que vers Rochebonne ou l'île d'Yeu, ils ont atteint une amplitude considérable.

Il ne faut pas méconnaître cependant l'activité dynamique de la mer pendant ces affaissements. Sans attendre une immersion complète, l'érosion a dû agir avec intensité sur des rivages déjà fort amoindris et des isthmes rétrécis.

La carte ci-jointe (fig. 3) montre le tracé que j'ai cru pouvoir adopter pour le contour de l'ancien littoral atlantique au temps de Ptolémée.

1<sup>o</sup> Au nord de la Loire, la mer battait les falaises de Guérande, entre la pointe du Croisic sensiblement plus avancée



Fig. 3. — Le littoral atlantique du temps de Ptolémée.

à l'ouest et la pointe de Chemoulin moins érodée. Sur cette côte, dans une petite crique bien abritée, où subsistent d'ailleurs encore quelques vestiges gallo-romains, s'ouvrait le

*Brivates portus*. Ptolémée parlant de ce port dit clairement qu'il était un peu après les embouchures de la Loire en remontant vers le nord.

On a vu que l'emplacement assigné par les calculs pour *Ligeris fluvii ostia* coïncidait sensiblement avec le chenal sud de la Loire actuelle. Cette seconde branche de la Loire était sans contredit la plus importante, ainsi qu'en font foi la profondeur et la direction du chenal d'affouillement, aujourd'hui encore, à des profondeurs qui atteignent sur certains points plus de 70 mètres.

2° Je ne reviendrai pas sur le *Portus Sicor* qui correspond à une anfractuosité naturelle dont on relève les vestiges aux profondeurs voisines de 10 et 15 mètres. Plusieurs routes anciennes venues de *Namnetum*, *Durinum* et *Petroricum* par Apremont, convergent sur ce point.

3° Le promontoire des Pictons que les coordonnées placent à l'extrême limite ouest du soubassement actuel de l'île d'Yeu (rochers des Chiens Perrins) est bien la pointe terminale d'une large presqu'île dont la base se soudait à une côte qui s'avancait à plus de 15 kilomètres en avant des côtes actuelles de Vendée<sup>1</sup>. Ceci explique que l'on ait pu transporter et mettre en place, à Saint-Hilaire-de-Riez, en Vendée, un menhir en gneiss granulitique dont la roche n'existe pas dans toute la Vendée, sauf à l'île d'Yeu, actuellement à 18 kilomètres dans l'océan.

4° Certains auteurs et Ausone tout le premier ont voulu voir dans le *Canentellos* et le *Carentonus* un seul et même fleuve, et, de ce fait, ont éprouvé de sérieuses difficultés dans le choix de l'estuaire d'un fleuve qui devait déboucher en mer à une latitude beaucoup plus élevée qu'actuellement, et dans une position assez voisine du promontoire des Santons, très éloignée de l'estuaire de la Gironde.

On a vu quelle était l'importance du socle sous-marin en avancée de l'île de Ré, au nord-est de Rochebonne, entre ce

1. L'érosion naturelle par ablation des roches et falaises s'élève encore actuellement, pour certains points du littoral en Vendée et dans l'Aunis, à 1 m. 50 et 1 m. 80 par an.



plateau et l'île d'Oléron. L'étude des fonds montre que les rides jurassiques se continuent dans les zones immergées. On retrouve très nettement, au delà des envasements de l'anse de l'Aiguillon, dans la fosse de Chevarache, et au nord-ouest de cette zone d'effondrement, l'ancien lit d'un affluent qui s'est aujourd'hui réduit à la Sèvre Niortaise. On peut suivre encore très facilement dans le pertuis d'Antioche le chenal de l'ancien fleuve, par les fonds de la rade des Basques, entre les ruines du plateau d'Antioche et celles non moins importantes de Chanchardon.

5° Les coordonnées trouvées pour le *Portus Santonum* nous éloignent beaucoup des théories émises par les divers auteurs qui ont voulu placer ce port dans les anfractuosités de nos côtes actuelles. Il n'est pas douteux que ce port était situé bien au sud des côtes de l'île d'Oléron. Cette île a été nécessairement formée et détachée du continent avant l'île de Ré et *Portus Santonum* a disparu dans les flots de l'océan antérieurement à la formation oléronnaise.

Le travail de destruction a commencé entre ce port et l'extrémité du promontoire par la rupture du seuil de moindre résistance marqué encore de nos jours par la dépression perpendiculaire au monoclin, à hauteur de la latitude de 46° 4'. Quant au sommet du promontoire, sa disparition définitive au-dessus des flots ne s'est produite que très tard, après la formation d'Oléron, car il existe au sommet d'un récif un bloc rocheux, en forme d'aiguille, appelé « la Pierre levée », dont la pointe se trouve à 3 m. 50 à peine au-dessous du niveau des basses mers.

Il serait à souhaiter que l'archéologie parvienne à identifier à bref délai ce monument avec les menhirs ou les cromlechs élevés dans la région d'Yeu ou de Noirmoutier. Il existe d'ailleurs nombre de mégalithes dans les îles de Ré et d'Oléron, dans la zone de Châtelaiillon, d'Angoulins ou de Fouras, et les bois couvraient des étendues considérables à l'époque gallo-romaine.

6° Je ne saurais terminer cet examen de la reconstitution de l'ancien littoral sans jeter un coup d'œil rapide sur les

transformations profondes qui se sont produites à l'estuaire de la Gironde. Ne devons-nous pas rechercher l'*Anthros insula* du géographe Méla dans ce qui reste de l'île Médoc et de la tour de Cordouan? En admettant le minimum relevé pour le recul de la côte pendant la période de 1815 à 1830, abstraction faite de tout phénomène de subsidence, et sans l'intervention même des maxima qui n'ont pas manqué de se produire, on trouve que la côte a dû reculer d'au moins 25 kilomètres depuis le III<sup>e</sup> siècle. Ces chiffres ramèneraient la côte avec l'île d'*Anthros*, au delà du méridien de *Portus Santonum*, par les fonds actuels de 35 mètres.

Les populations qui se pressaient le long des côtes que je viens d'étudier vivaient en pleine prospérité et leur activité nous est révélée par les quelques citations que les historiens nous ont laissées sur les premiers siècles de la conquête romaine.

On ne saurait mettre en doute aujourd'hui que les peuples de l'ancienne Gaule possédaient à un très haut degré de perfection l'organisation territoriale et que l'industrie, l'agriculture, le commerce étaient florissants même dans les provinces en apparence les plus reculées.

Lorsque Jules César s'avança avec ses légions jusqu'aux confins de Gaule et s'arrêta sur les bords de l'océan d'Aquitaine, il trouva des cités et des bourgades importantes, bien peuplées et solidement établies, des ports fréquentés et prospères. Les cités gauloises étaient reliées entre elles par des voies tout aussi importantes et aussi bien tracées que celles que les Romains créèrent par la suite. Leur tracé n'a guère été modifié pendant le moyen âge, et, aujourd'hui encore, beaucoup de nos routes nationales et départementales, de nos chemins de grande communication et même de chemins ruraux utilisent leur ancien parcours.

J'ai cru devoir indiquer sommairement quelques-unes de ces voies, car leur direction concourt d'une manière remarquable et parfois troublante vers les points importants de ce littoral disparu.

C<sup>t</sup> DERANCOURT.

La Rochelle.

# LE CASQUE ROMAIN

## DE LA CAVERNA DELLE MOSCHE (VÉNÉTIE JULIENNE)

---

Le Carso Triestin (Vénétie Julienne) présente un certain nombre de grottes, dont beaucoup ont été habitées à l'époque romaine, comme le prouvent les objets qu'on y a recueillis. Parmi ces objets, M. Attilio Degrassi, dans un article récent <sup>1</sup>, signale comme le plus digne d'intérêt un casque de bronze avec inscriptions latines, trouvé en 1909 dans la *Caverna delle Mosche* et actuellement conservé au Musée d'Histoire et d'Art de Trieste <sup>2</sup>.

Ce casque (fig. 6), comme l'a vu M. Degrassi, appartient au type à large couvre-nuque horizontal que j'ai nommé type de Haguenau <sup>3</sup>. Sur le couvre-nuque deux inscriptions au pointillé donnent les noms des possesseurs successifs et de leur centurie <sup>4</sup> :

Q • CAESIDIENI C • TOMIVS

Q • POSTVMI • M • VALERI • BACINI

Mais les inscriptions de ce genre ne sont pas rares <sup>5</sup> et le principal intérêt du casque de Trieste se trouve ailleurs.

1. Attilio Degrassi, *Le grotte carsiche nell'età romana*, in *Le grotte d'Italia*, octobre-décembre 1929.

2. Sticotti, in *Atti del Museo civico di Storia ed Arte in Trieste*, 1911, p. 79 s.; Szombathy, in *Mitteil. der praehist. Kommission der kaiserl. Akad. der Wissensch.*, Vienne, 1912, p. 128 s.

3. Paul Couissin, *les Armes romaines*, 1926, p. 328 s.

4. Sur ces inscriptions : Kubitscheck, in *Mitteil. d. praehist. Komm.*, 1912, p. 191 s.

5. Plusieurs sont reproduites par Fr. von Lipperheide, *Antike Helme*, 1896, p. 563 s.

Le type de Haguenau (fig. 7) <sup>1</sup>, essentiellement romain <sup>2</sup>, dérive, comme je l'ai montré ailleurs, d'un type italo-cel-



CASQUES DE BRONZE. — 1. Rieti. — 2. Paestum. — 3. Italie? (anc. coll. Lipperheide). — 4. Pompéi. — 5. Mayence. — 6 et 6 a. Caverna delle Mosche, Carso. — 7 et 7 a. Sufflenheim, près Haguenau. — 8. Angleterre. — D'après Lipperheide (1, 3, 4 et 8), Lindenschmit (2 et 7), Degrassi (6), *Revue des Musées* (5).

tique, dit aussi type de Montefortino <sup>3</sup>. Ce type, représenté

1. Notre figure 7 d'après Lindenschmit, *Altertümer unserer heidnischen Vorzeit*, V, 34, n° 567 : casque de Sufflenheim, près Haguenau.

2. Cependant l'exemplaire de notre figure 8 (Brit. Mus.) est britannique; cf. ci-après.

3. Couissin, *op. cit.*, p. 260 et 328. — La dénomination d'*italo-celtique*, que j'ai proposée pour ce type et qui le distingue d'autres types d'origine égale-



par un très grand nombre d'exemplaires <sup>1</sup>, comprenait beaucoup de variétés, les unes à timbre plus ou moins ogival (fig. 1 à 4), les autres à timbre hémisphérique (fig. 5). La plupart des exemplaires sont caractérisés par un très petit couvre-nuque oblique, et presque tous sont bordés d'un cordon orné. La transformation a consisté dans l'élimination de la forme ogivale, dans la suppression du cordon, dans l'extension considérable du couvre-nuque, qui devient horizontal, dans la disparition des formes élégantes et de la décoration du type ancien.

Cette transformation est annoncée de bonne heure par quelques exemplaires qu'on peut considérer comme de transition, tels ce casque de l'ancienne collection von Lipperheide, où le couvre-nuque est déjà horizontal, mais encore étroit et dont le cordon persiste (fig. 3) <sup>2</sup>; cet autre de Pompéi, où le cordon a disparu, mais dont le couvre-nuque demeure étroit et oblique (fig. 4) <sup>3</sup>; ou celui qu'on a trouvé récemment dans le Rhin près de Mayence et qui, remarquable par l'extension du couvre-nuque, reste archaïque à tous autres égards (fig. 5) <sup>4</sup>. Tous ces exemplaires, d'ailleurs, sont évidemment de type italo-celtique.

Au contraire, le casque de Trieste appartient au type de Haguenau par la forme du couvre-nuque, l'absence de cordon, la présence, au bouton terminal, d'une fente longitudinale destinée à l'insertion du panache (fig. 6 a), dispositif qu'on retrouve seulement, sauf erreur, dans le type de

ment italique, est motivée non seulement, comme le croit M. Degrassi, par son aire de diffusion, mais par son aire de fabrication : les Gaulois, qui l'avaient adopté, en ont fabriqué des exemplaires parfois assez différents des modèles italiques. H. Sandars est allé jusqu'à le considérer comme « essentiellement gaulois » (*The weapons of the Iberians*, 1913, p. 72 s.).

1. Lipperheide, *op. cit.*, p. 224-263, en figure une quarantaine; mais il y en a beaucoup d'autres; cf. L. Coutil, *le Casque d'Amfreville-sous-les-Monts*, in *Mém. de la Soc. préhist. de Fr.*, 1911; *les Casques protoétr., étrusques et gaulois*, Gand, 1914. — Notre figure 2, Paestum, d'après Lindenschmit, *op. cit.*, I, III, 2, 4.

2. Lipperheide, *op. cit.*, p. 239, n° 531. Provenance inconnue.

3. *Ibid.*, p. 248, n° 329; au Musée national de Naples.

4. *Revue des Musées*, 1929, p. 60; cf. *ibid.*, p. 92.

Haguenau (fig. 7 a); il en a aussi la simplicité sèche. Cependant il reste proche du type italo-celtique, non seulement, comme le remarque M. Degrassi, par le contour ogival du timbre, mais par le profil encore élégant du bouton (cf. fig. 2), la direction légèrement oblique du couvre-nuque et sa relative étroitesse. Il représente bien la forme de transition établissant de façon certaine la continuité des deux types.<sup>1</sup>

Il est, en outre, le seul que je connaisse de cette forme : le casque de Rieti (fig. 1)<sup>2</sup>, qu'on a prétendu être « exactement semblable » à celui de Trieste<sup>3</sup>, en diffère très sensiblement et appartient au plus pur et plus archaïque type italo-celtique. Un autre exemplaire, trouvé dans l'Angleterre septentrionale, s'en rapprocherait beaucoup plus (fig. 8)<sup>4</sup>; mais bien qu'on l'ait parfois tenu pour romain<sup>5</sup>, c'est très vraisemblablement un casque breton, de date relativement récente (La Tène IV)<sup>5</sup>, comme l'indique sa décoration caractéristique.

Quant à la date de l'exemplaire de Trieste, il est difficile de l'établir avec précision. Assurément, comme le dit M. Degrassi, il « représente le stade le plus antique du type de Haguenau », et il n'est pas imprudent d'en faire, avec lui, remonter la date jusqu'à « la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. », peut-être même un peu plus haut.

Paul COUISSIN.

Marseille, 18 février 1930.

1. Lipperheide, p. 252, n° 38; Antiquarium de Munich; cf. Furtwaengler, *Das k. Antiq. zu München*, p. 43.

2. Sticotti, cité par Degrassi, *loc. cit.*

3. Lipperheide, p. 281, n° 238; au Musée Britann.; [Reginald Smith], *Guide to early age antiquities in the Brit. Mus.; Iron age*, 2<sup>e</sup> éd., p. 107 et fig. 65. Ce casque avait également un bouton culminant.

4. R. Smith, *loc. cit.*

5. « Spätkeltisch », dit avec raison Lipperheide, *loc. cit.*

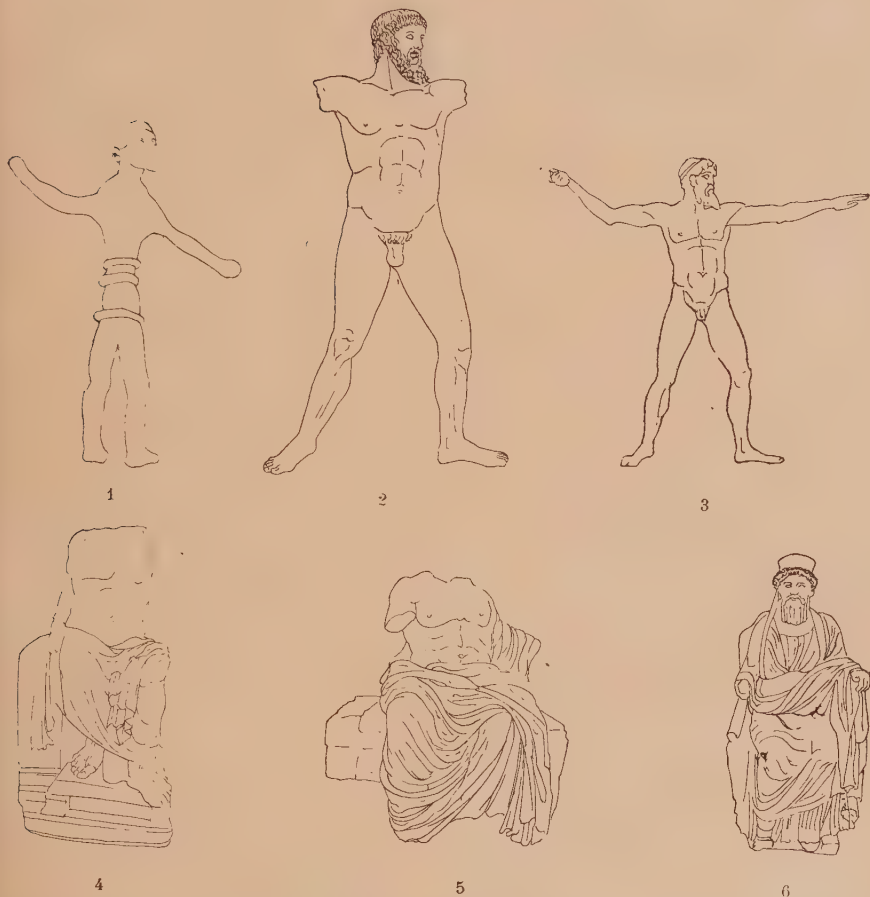
# STATUES ET STATUETTES

## NON FIGURÉES OU MAL FIGURÉES

DANS LES CINQ VOLUMES DU RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE

### SUPPLÉMENT (1)

#### ZEUS



1. B. Halos. *Ephém.*, 1925-6, p. 83. — 2. B. Colossal. Zeus repêché près de l'Artémision (N. de l'Eubée), ayant probablement fait partie d'un trophée du v<sup>e</sup> siècle ; on possède des morceaux des bras, dont l'un tenait le foudre. *Rev. de l'Art*, janvier 1929 ; *Gazette*, 1930, I, p. 143. — 3. Restitution du précédent. *Times*, 25 mars 1930. — 4. Statue signée de Ménandre d'Antioche à Koniah. Robinson, *Pisidian Antioch*, 1926, fig. 116. — 5. Cyrène, *Africa ital.*, 1929, p. 131. — 6. Petrograd. *Jahrbuch*, 1928, p. 293. Statuette.

1. Voir *Revue archéologique*, 1929, I, p. 1-50, p. 317-353 ; II, p. 70-116, p. 271-299.



1



2



3



4

1. B. Brit. Mus. Géant mort. G. Richter, *Sculpture and Sculptors*, 1919, p. 40. —  
 2. Budapest. Asklépios. Hekler, n° 157. — 3. Brit. Mus. 1485. *Africa ital.*, 1927, p. 26. —  
 4. B. Volubilis (Maroc). Silène: Phot. comm. par Chateelain.





1



2



3



4



5



6

1. B. Pompéi. Pan. *Nol. Scav.*, 1927, p. 71. — 2. Dresde. *Coll. Melchett*, p. 25. — 3. B. Env. d'Andrinople. Apollon. *Coll. Melchett*, frontispice. Beau travail. — 4. Robinson, *Sculpt. from Pisidian Antioch*, fig. 117. — 5. Gr. br. Volubilis (Maroc). *Beaux-Arts*, 1929, p. 30. — 6. Budapest. Hekler, n. 154.



1



2



4



5



6



7

1. Budapest. Hekler, p. 13. — 2, 3. B. Bolsena. Dionysos ou Apollon. *Not. Sc.*, 1929, pl. 10. — 4. B. Bull. *Institut bulgare*, 1928-9, p. 376. — 5. *Ibid.*, 1928-9, p. 326. — 6. Castelgaudio. Dionysos du type dit Sardanapale. *Not. Scav.*, 1928, p. 3. — 7. Rhodes. *Quartario d'Atena*, 1924, p. 284. Même type.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10

1. D'après un dessin à l'Institut all. de Rome, comm. par Rizzo. — 2 B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1930, p. 43. — 3. Pompéi. *Not. Scav.*, 1927, p. 71. — 4. B. *Bull. Inst. bulgare*, 1928-9, p. 372. — 5. B. *Ibid.*, p. 377. — 6. B. Tonnerre. *Hermès enfant. Rev. des Musées*, 1928, p. 130. — 7. B. *Coll. Passavant-Gontard*, n. 42. — 8. *Ibid.*, n. 43. De Seligenstadt (1852). — 9, 10. Stockstadt. Env. d'Espérandieu.



1



2



3



4



5



6



7

1. Argent. Berlin. Perse? *Cambridge anc. hist.*, planches, I, n. 324. — 2 Saint-Bertrand de Comminges. Captif gaulois ou ibère, beau style. Espérandieu, 7489. — 3. B. Guerrier thrace? *Bull. Inst. bulg.*, 1928-9, p. 325. — 4. Saint-Bertrand de Comminges. Captive gauloise ou ibère? Espérandieu 7488. — 5. B. Almyros, *Ephém.*, 1925-6, p. 16. — 6. Rhodes. *Anuario*, 1924, p. 247. — 7. Comme le n° 4. Captive. Espérandieu 7503.





1



2



3



4

1. Statuette. *Coll. Melchett*, pl. 38, 34. — 2. B. Nigrai (Inde). Héraclès, Foucher, *Art gréco-bouddhique*, II, p. 465. — 3. B. Coll. privée à Athènes. Héraclès, ou dieu oriental, ou *quod dicere nolo*. *Rev. hist. des relig.*, 1928, p. 92. — 4. Pastiche avec quelques morceaux authentiques. *Coll. Melchett*, pl. 27, 17.



1



2



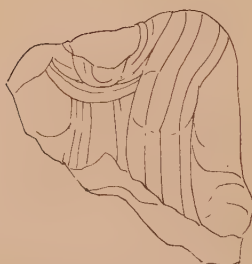
3



4



5



6



7

1. Butrinto (Buthroton) en Albanie. Colosse de 2 m. 40 dont la tête a été offerte à Mussolini et donnée par lui au Musée romain qui porte son nom. Tête d'un très beau style. Proserpine ou Muse? *Boll. d'arte*, 1928, p. 260; *Gazette*, 1930, I, p. 153. — 2, 3. Délos. Héra archaïque. *Délos*, t. XI, p. 175. — 4. Profil du n° 1. — 5. Saint-Bertrand de Comminges. Abondance. Espérandieu 7487. — 6. Comme les n° 2 et 3. *Délos*, t. XI, p. 177. — 7. Apt. Abondance. Espérandieu 7617.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. *Africa italiana*, 1927, p. 20. — 2. Budapest. Cybèle sur le lion. Hekler, n. 130. — 3. Corinthe, Odéon. Athéna avec chouette. *Amer. Journ.*, 1928, p. 466. — 4. Ivoire. Toronto. *Bull. Ontario*, 1930, p. 6. — 5. Budapest. Hekler, n. 65. — 6. B. Vindonissa. *Indic. antiq. suisses*, 1928, p. 33. — 7. Budapest. Hekler, n. 71. — 8. Amazone ou Athéna? Faux de Dossena. *Jahrbuch*, 1928, p. 225 (Studniczka).



1



2



3



4



5



6



7

1. Statuette d'Hygie jadis chez Barracco. *Melchett Coll.*, pl. 13, 5. — 2. Lesbos. Statuette d'Euterpe. *Praktika*, 1925-6, p. 148. — 3. Artémis, dans le commerce. *Jahrbuch*, 1928, p. 278. — 4. Budapest. Statuette. *Hekler*, n. 82. — 5. Portogruaro. Dédicace à Zeus Dolichenus sur la base. *Boll. d'arte*, 1917, p. 76. — 6. Pirée. Statuette inachevée. *Jahrbuch*, 1928, p. 277. — 7. Chez Homolle, puis au Louvre, *Bull. des Musées*, 1929, p. 141. Beau style.





1



2

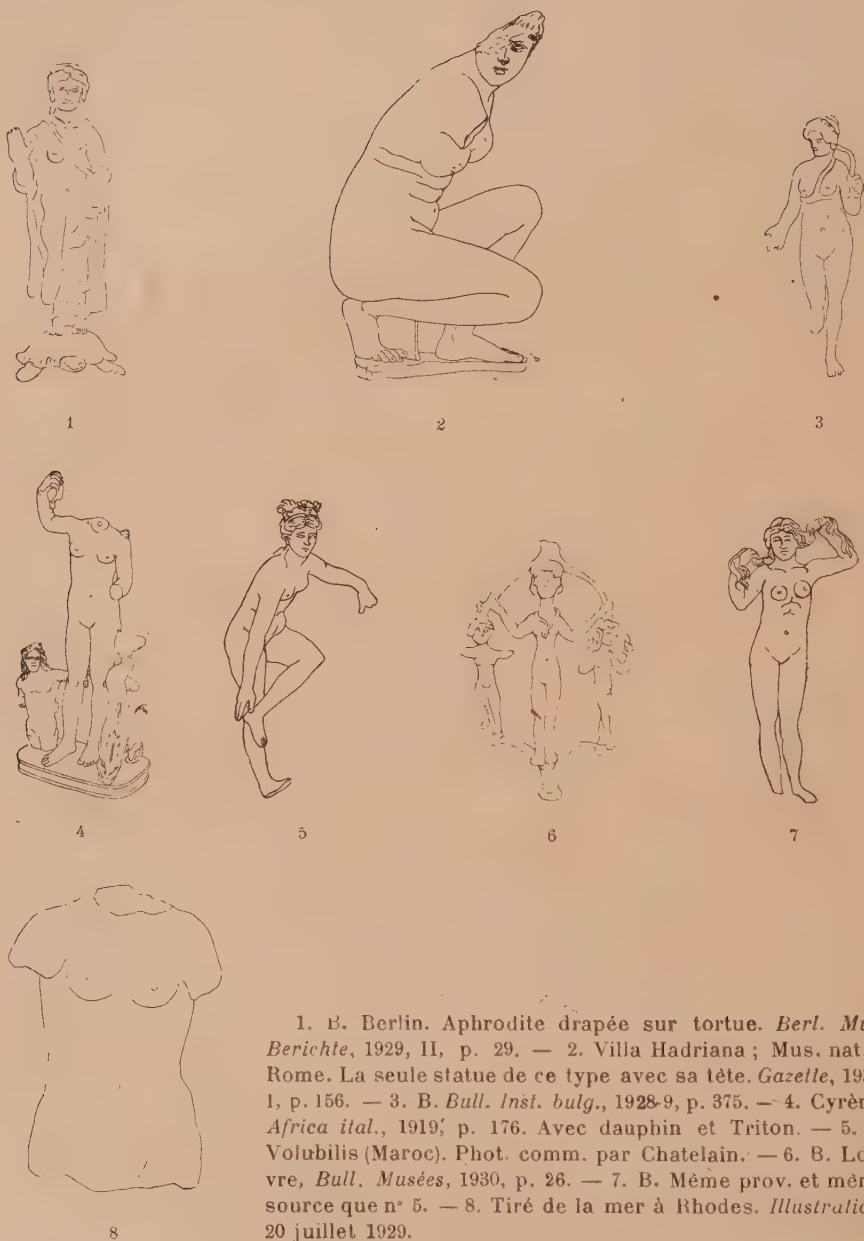


3

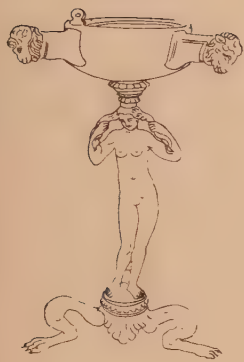


4

1. Statuette. *Coll. Melchett*, pl. 17, 12. — 2. Tripoli. Artémis d'Ephèse. Lamer, *Humanistisches Gymnasium*, 1928, p. 152. — 3. Cyrène. Hécate. *Afric. ital.*, 1929, p. 116. — 4. Restitution, par Arndt, de l'Amazone Mattei, avec une tête acquise par le Metrop. Mus. de New-York. *Festschrift James Løb*, 1929, p. 5.



1. B. Berlin. Aphrodite drapée sur tortue. *Berl. Mus. Berichte*, 1929, II, p. 29. — 2. Villa Hadriana; Mus. nat. à Rome. La seule statue de ce type avec sa tête. *Gazette*, 1930, I, p. 156. — 3. B. *Bull. Inst. bulg.*, 1928-9, p. 375. — 4. Cyrène. *Africa ital.*, 1919, p. 176. Avec dauphin et Triton. — 5. B. Volubilis (Maroc). Phot. comm. par Chatelain. — 6. B. Louvre, *Bull. Musées*, 1930, p. 26. — 7. B. Même prov. et même source que n° 5. — 8. Tiré de la mer à Rhodes. *Illustration* 20 juillet 1929.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. B. Lampe chez Spink à Londres. *Burl. Mag.*, nov. 1928, p. 13<sup>r</sup>. — 2. Coll. Melchett, pl. 17, 2. — 3. Babylone. *Museum Journal*, 1928, p. 208. — 4. *Ibid.* — 5. *Ibid.*, p. 208. — 6. Budapest. Petits marbres des îles. Hekler, p. 11. — 7. Os. *Bull. Inst. bulgare*, 1928-9, p. 319. — 8. Comme le n° 6 (autres du Louvre dans *Cahiers d'art*, 1929, p. 251).



1



2



3



4



5



6

1. Singulier petit marbre. *Bull. Inst. bulgare*, 1928-9, p. 322. — 2. Budapest. Hekler, n. 138. — 3. Gortyne. Isis-Tyché. *Anuario*, 1914, p. 380. — 4. Robinson, *Sculpt. from Pisidian Antioch*, fig. 61. — 5. Acrotère du temple d'Auguste. *Ibid.*, fig. 29. — 6. Costermano. Fleuve. *Boll. d'arte*, juillet 1927, p. 45. Statuette.





1



2



3



4



5



6



7

1. B. Manche de miroir. Éros ou Thanatos. *Not. Scav.*, 1929, p. 48. — 2. Éros tourmentant Psyché. Beau style. *Coll. Melchett*, pl. 19, 15. — 3. Budapest. Niobide ? Hekler, n. 51. — 4. Sarsina. Attis. *Boll. d'arte*, fév. 1929, p. 382. — 5. Autrefois chez Daninos (*suprà*), puis acheté à Londres et donné à Athènes. Thanatos ? *Dellion, parati.*, 1926, p. 6. — 6. Génie funéraire (?). *Coll. Melchett*, p. 1510. Statuette. — 7. B. Étrusque. *Coll. Passavant-Gontard*, 1929, n. 41.



1



2



3



4



5

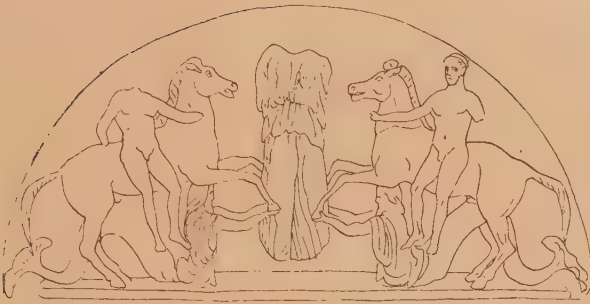


6



7

1. B. Étrusque. Vertumne. Autrefois à Orvieto, puis vendu. *Orvieto etrusca*, 1928, pl. 6. — 2. Profil de la même statuette. — 3. Argent. Trois vues d'une statue d'Ajax achetée à Lyon en 1865. *Coll. Passavant-Gontard* (dispersée), n. 44. — 4. New-York. Colosse rapiécé dont on ne dit pas la provenance. Protésilas abondant à Troie. *Bull. Metrop. Mus.*, 1929, p. 27; *Gazette*, 1930, 1, p. 189. Copie d'un bronze grec du v<sup>e</sup> siècle. — 5. Restitution, avec l'Amazone de Sette Bagni et deux torsos à Genève et à Rome, du groupe d'Achille et Penthésilée. *Boll. d'arte*, nov. 1926, p. 201. — 6. Restitution moins complète du même groupe d'après deux fragments de Rome. *Bull. comm. municip.*, 1928, p. 54 (L. Morpurgo). — 7. Vulci. Sujet douteux. *Boll. d'arte*, 1929, p. 374.



1



2



3



4



5

1. Restitution, par Silvio Ferri, du groupe de Locres (cf. *Rép. t. II*, p. 533); la fig. du milieu (Néréide) prov. de Gerasa. *Boll. d'arte*, sept. 1927, p. 167. — 2. Groupe attribué au sculpteur Dossena, qui s'en dit l'auteur, mais revendiqué comme antique par Studniczka. *Jahrbuch*, 1928, p. 12. — 3. Budapest. Haut-relief funéraire. Hekler, n. 25. — 4. Restitution partielle du n° 2 par Lehnert. *Jahrb.*, 1928, p. 187. — 5. Projet de restitution complète du même, très peu vraisemblable. *Ibid.*, 1928, p. 196.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Canope (Égypte). Terme. Breccia, t. I, pl. 33,6. — 2. B. New-York. Cavalier. *Bull. Melrop. Mus.*, 1928, p. 79. — 3. Florence. Terme. *Not. Scav.*, 1927, p. 202. — 4. Budapest. Aurige. Hekler, p. 12. — 5. B. Brit. Mus. Cavalier parthe (?). *Amer. Journ.*, 1927, p. 338. — 6. Budapest. Aurige. Hekler, n. 123. — 7. Gr. br. Enfant vainqueur à la course de chevaux, de type, dit-on, éthiopien, trouvé avec l'avant-train d'un cheval dans le navire naufragé à l'Artémision. *L'Illustration*, déc. 1928, p. 758 ; *Gazette*, 1930, I, p. 145. — 8. B. Viterbe. Louvre, *Bull. Mus.*, 1930, p. 30.





1



2



3



4



5



6



7



8

1. Restitution très contestable, comme esclave *placentarius*, d'un br. de Pompéi. *Boll. d'arte*, déc. 1925, p. 270. — 2. B. Lampe avec acteur. *Coll. Passavant-Gontard*, 1929, n. 50. — 3. B. Venise. Prét. Germanicus. *Boll. d'arte*, 1926, p. 411. — 4. Restauration d'une statue impériale trouvée à Formies. *Boll. d'arte*, 1926, p. 227. — 5. B. Chypre. Colosse d'Alexandre-Sévère. *Times*, 15 oct. 1929, p. 18. — 6. Ostie. *Anuario*, 1924, p. 109. — 7. Rhodes, trophée. *Anuario*, 1924, p. 243. — 8. Rhodes, *Ibid.*, p. 245.



1



2



3



4



5



6



7



8

1 New-York. Quatrième réplique d'un modèle du v<sup>e</sup> siècle. Tête analogue à celle de la prêt. Lemnia. *Historia*, 1929, p. 431. — 2. B. Tégée; Mount Holyoke College. *Amer. Journ.*, 1929, p. 44. — 3. B. Piedimonte d'Alife. Danseur avec zôster? *Not. Scav.*, 1929, p. 36. — 4. Gr. br. Autre restitution de l'éphèbe de Sélinonte (*Rép.*, II, p. 589, 1). *Boll. d'Arte*, nov. 1923, p. 232. — 5. Budapest. Hekler, n. 155. Thanatos? — 6. *Collection Passavant-Gontard*, n. 47. Traces d'une épée sur la hanche gauche. Acquis à Paris en 1873. — 7. Budapest. Hekler, n. 13. — 8. *Coll. Melchett*, pl. XV, 7.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10

1. *Coll. Melchett*, pl. XVI, 9. — 2. *Ibid.*, pl. XVI, 8. — 3. *Corinthe*, *Amer. Journ.*, 1928, p. 486. — 4. *Coll. Melchett*, pl. XXVII, 10. — 5. *Budapest. Hekler*, n. 156. — 6. *Ibid.*, n. 14. — 7. *Cyrène. Afric. ital.*, 1929, p. 127. — 8. *Budapest. Hekler*, n. 15. — 9. *Ibid.*, p. 83. — 10. *Gortyne. Boll. d'Arte*, août 1929, p. 89.



1



2



3



4



5



6



7

1. Budapest. Hekler, n. 50. — 2. Cyrène. *Africa ital.*, 1927, p. 25. Asklepios? — 3. Cyrène. *Afric. ital.*, 1929, p. 127. — 4. Corinthe. *Amer. Journ.*, 1928, p. 479. — 5. Budapest. Hekler, n. 26. Fragm. de haut-relief funéraire. — 6. Corinthe. *Amer. Journ.*, 1928, p. 479. — 7. Robinson, *Rom. Sculpt. from Pisidian Antioch*, p. 56.





1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. B. Étrusque. Madrid. Thouvenot, pl. I. — 2. Coll. Baumgarten à Budapest. Hekler, n. 171. — 3, 4. B. Berlin. *Mus. Berichte*, 1929, II, p. 29. — 5. Gortyne. *Boll. d'arte*, 1929, p. 88. — 6. Budapest. Fillette. Hekler, n. 134. — 7. *Ibid.*, n° 16. — 8. Albanie. *Boll. d'arte*, nov. 1927, p. 282. Costume illyrien(?). — 9. Trèves. Esp., 7604 a.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Rhodes. *Anuario*, 1921, p. 241. — 2. Pirée. *Deltion*, parart., 1926, p. 4. — 3. Tomi. *Arte si Archeol.*, 1930, p. 32. — 4. Budapest. Hekler, n. 16. — 5. *Ibid.*, n. 17. — 6. Cherbourg (venu d'Attique, torse seul antique). *Gazette*, 1928, II, p. 220. — 7. B. Mus. nat. à Rome. Lampe. *Boll. d'arte*, 1926, p. 434. — 8. B. Sirène étrusque. *Coll. Passavant-Gontard*, 1929, n. 40. — 9. B. Mésopotamie, puis Peytel et Oscar Raphaël à Londres. *Antiq. Journ.*, 1929, p. 217.



1



2



3



4



5



6



7

1. Pirée. *Dellion, parart.*, 1926, p. 81. — 2. *Ibid.* — 3. Or. Thèbes, palais de Cadmus. *Praktika*, 1927, p. 43. Cerf? — 4. B. Lova (1913), puis Venise. *Boll. d'arte*, 1926, p. 414. — 5. B. *Bull. Inst. bulg.*, 1928-9, p. 376. — 6. B. Portogruaro. *Boll. d'arte*, août 1927, p. 75. Chien. — 7. B. *Bull. Inst. bulg.*, 1928-9, p. 378.

S. REINACH.

FIN

# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue archéol.*, 1929, I, p. 354.)

---

## SÉANCE DU 4 JANVIER 1929

M. Gustave Glotz, président sortant, prononce une allocution.

M. Henri Goelzer, président pour 1929, remercie ses confrères.

M. Maurice Pillet, directeur des fouilles de Sâlihiyêh, adresse à M. le secrétaire perpétuel un rapport sur les travaux exécutés au cours de l'automne.

M. Soutzo expose à l'Académie les conclusions où l'a conduit son étude de la réforme monétaire de Néron relativement à la numismatique archaïque d'Athènes.

Du fait que le denier de Néron, dit drachme attique, pèse  $1/128$  de la mine solonienne, mode de division usité en Égypte dès la haute antiquité, M. Soutzo croit pouvoir déduire que la mine de Solon est une unité pondérale qui existait avant sa réforme, et aussi qu'à Athènes les unités de pesée, en particulier la mine lourde, double de la mine de Solon, se divisaient de la même manière. Remarquant enfin que le  $1/128$  de la mine lourde, pesant 6 gr. 80, est un poids très voisin de celui du statère d'argent anépigraphe au type de la tortue, il en déduit que cette monnaie archaïque serait athénienne et non éginétique.

MM. Adrien Blanchet et Gustave Glotz combattent quelques-unes des assertions énoncées.

M. Joseph Loth donne lecture de la première partie d'un mémoire sur le nom de saint Gildas dans l'île de Bretagne, en Irlande et en Armorique.

## SÉANCE DU 11 JANVIER 1929

Lecture est donnée des lettres par lesquelles Mgr Batiffol, le général Boucher et MM. Maurice et Roy posent leur candidature à la place d'académicien libre devenue vacante par suite du décès de M. Théodore Reinach.

Le R. P. Dhorme, directeur de l'École archéologique française de Jérusalem, adresse à M. le secrétaire perpétuel un rapport sur l'activité de cet établissement en 1928.

M. Henri Fage annonce à M. le président le décès de son père, M. René Fage, correspondant de l'Académie, décédé à Neuilly le 7 janvier. M. le président se fait l'interprète des regrets de la Compagnie.

M. Camille Jullian entretient l'Académie de deux inscriptions que viennent de lui communiquer M. l'abbé Chaillan et M. Benoit, conservateur de la Bibliothèque d'Arles. Elles confirment l'antiquité du site des Saintes-Maries et du rivage même de la Camargue, ainsi que l'existence dans l'île d'une population établie.



Le prix Chénier est attribué à la série d'ouvrages sur l'enseignement du grec, publiés par MM. Crouzet, Andraud et Font, et intitulés *Grammaire grecque, Méthode grecque et exercices illustrés, Première initiation grecque*.

M. Alfred Coville donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. François Delaborde, son prédécesseur dans l'Académie.

#### SÉANCE DU 18 JANVIER 1929

Lecture est donnée des lettres par lesquelles MM. Paul Jamot et J.-J. Marquet de Vasselot posent leur candidature à la place d'académicien libre vacante par suite du décès de M. Théodore Reinach.

M. Gustave Glotz, qui, en tant que président de l'Académie et président du Comité français des Sciences historiques, avait fait d'actives démarches au Ministère afin d'obtenir les crédits nécessaires à la continuation de la publication des registres pontificaux, annonce que ces démarches ont obtenu le meilleur résultat. Le Ministère met à la disposition de l'éditeur une somme de 30.000 francs à toucher en 1929 et une autre de 20.000 francs pour l'année 1930. L'éditeur, de son côté, a promis de hâter la publication, de façon à faire paraître en 1929 au moins quatre fascicules.

M. Joseph Loth achève la lecture de son mémoire sur le nom de saint Gildas dans l'île de Bretagne, en Irlande et en Armorique.

Saint Gildas, né dans l'île de Bretagne, vers l'an 500, est l'auteur de l'ouvrage auquel on est convenu de donner le titre : *De excidio et conquestu Britanniae*. Malgré le peu de valeur historique de l'œuvre<sup>1</sup>, Gildas a joui de bonne heure d'une réputation qui a atteint son apogée vers le XII<sup>e</sup> siècle, époque où il était si bien considéré comme l'historien national des Bretons, qu'on lui attribua même l'*Historia Brittonum* dont l'auteur serait Nennius qui vivait au IX<sup>e</sup> siècle. En Irlande, au VII<sup>e</sup> siècle, il passe pour un maître en droit canonique; mais, ce qui contraste avec la faveur universelle dont il a bénéficié, son culte n'a laissé aucune trace en Galles ni en Cornwall; son nom n'y est attaché à aucun lieu saint.

En Armorique, au contraire, son culte paraît fort répandu et nombre de lieux saints sont sous son vocable. Mais il ressort d'une étude du regretté René Largillière sur *La Topographie du culte de saint Gildas*, que son culte ne s'est répandu qu'au X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle, après la restauration de l'abbaye de Saint-Gildas qui eut lieu dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle.

Il y a une autre raison de l'extension de ce culte; c'est que Gildas l'Insulaire, l'auteur du *De excidio*, a été confondu, volontairement probablement, dans un intérêt facile à comprendre, par les moines de Saint-Gildas de Ruis, avec un saint indigène, par fausse homonymie. Ce saint, en Bretagne bretonnante, est connu sous le nom de *Gweltas*, nom qui, suivant les lois les mieux connues du breton, eût été au IX<sup>e</sup> siècle *Weltas*. Quand le nom est précédé de *sant*, saint, on prononce *san(t) Weltas* (avec ü consonne, ou, dialectalement, dans certaines régions, *san(t) Veltas*. Ce fait explique que même dans la *Vie de Gildas* par un moine de Ruis, qui n'est autre que l'abbé Vitalis, écrite après

---

1. Cf. Ferdinand Lot, *De la valeur historique du De excidio et conquestu Britanniae de Gildas* (Extract from *Mediaeval Studies in Memory of Gertrude Schœpperle Loomis*). Paris et New York, 1927.

1038, vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, Ruis ne joue à peu près aucun rôle. C'est à peine s'il est fait mention de la fondation d'un monastère sur le mont de Ruis (*in monte Reuvisii*); la vie du saint se passe à Houat où il meurt, sur les bords du Blavet, non loin de Pontivy et dans la commune actuelle de Plozevet, en Cornouaille. Au point de vue linguistique, *Gildas* et *Weltas* n'ont rien de commun. Dans *Gildas*, dans tous les textes latins d'Angleterre et d'Irlande, s n'a que la valeur du nominatif.

En Galles, un nom indigène *Gildas* eût été au X<sup>e</sup> siècle *Gilt* ou *Gelt*, que a eût été bref ou long.

En Irlande, *Gildas* avec *ä*, bref eût abouti également à *Gelt*. Si on suppose un *Gildā-s*, c'est-à-dire un nom masculin en *ā*- long avec intrusion de l's du nominatif, des thèmes masculins en *o-*, *i-*, *u-*, *Gildā-s* eût abouti vers la fin du vieil irlandais (X-XI<sup>e</sup> siècle) à *Gellas*.

La fortune de *Gildas* est due surtout à ses œuvres, à sa réputation d'historien national des Bretons et au caractère particulier de son livre. « Presque nulle historiquement, l'œuvre de *Gildas* a exercé cependant une influence profonde par son allure romanesque, imprécise, déclamatoire; elle a habitué les esprits, surtout ceux de ses compatriotes, à traiter l'histoire des Bretons comme un domaine où la chimère peut se déployer librement. Sans *Gildas* il n'y aurait eu sans doute ni Nennius ni Gaufréy de Monmouth. » (F. Lot.)

M. Barthoux entretient l'Académie des fouilles exécutées en Afghanistan de 1926 à 1928. Il complète son exposé par de nombreuses projections.

M. Salomon Reinach insiste sur l'importance des résultats obtenus par M. Barthoux.

#### SÉANCE DU 25 JANVIER 1929

M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, transmet un rapport de M. Parrot sur une mosaïque à inscription, découverte récemment à Soueida.

M. Edmond Pottier, au nom de la Commission du *Corpus Vasorum antiquorum*, demande à l'Académie de lui adjoindre M. Alfred Merlin, en remplacement de M. Théodore Reinach.

M. Henri Omont, au nom de la Commission des chartes et diplômes, propose d'y faire entrer M. Coville en remplacement de M. Delaborde.

La Commission des Travaux littéraires propose d'allouer à M. l'abbé Bayol, curé de Collias (Gard), une subvention de 1.000 francs, pour poursuivre des recherches dans les grottes préhistoriques de cette commune.

La Commission de Syrie demande à l'Académie :

1<sup>o</sup> De déléguer M. Dussaud aux fouilles de Doura-Europos en 1929; 2<sup>o</sup> de voter 20.000 francs à M. Dunand pour la mission qu'il se propose d'effectuer au Safa et environs; 3<sup>o</sup> d'accepter la proposition de M. Virolleaud, directeur de la mission permanente de Syrie, tendant à confier à MM. Georges Salles et Eustache de Lorey une mission à l'effet de pratiquer des fouilles à Eski-Meskené, ancienne Ballis, dans le vilayet d'Alep, les frais de ces fouilles étant couverts par une donation particulière.

La Commission propose en outre de demander à M. Virolleaud d'adjoindre à MM. Salles et de Lorey, pour ces fouilles sur un site musulman, un arabisant qui serait M. Sauvaget, pensionnaire de l'Institut de Damas.

M. Jorgă, correspondant étranger de l'Académie, présente un rapport sur l'activité de la Commission des monuments historiques de Roumanie en 1928.

« Les travaux de la Commission des monuments historiques de Roumanie ont consisté, au cours de l'an passé, à dégager complètement cette église conventuelle de Cozia (fin du xiv<sup>e</sup> siècle) qui forme l'élément de liaison le plus important entre l'art serbe de la dernière époque et celui de Valachie. A Bucarest même, l'ancienne église des Princes, agrandie et, de ce fait, déformée par une réfection de la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, est soumise à une opération pareille, qui a permis déjà de reconnaître l'édifice premier, de proportions plus modestes, mais harmonieuses, avec des longues arcades aveugles, de tout point pareilles à celles de Snagov, qui est, dans sa forme définitive, de la même époque (première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle); des fresques ont été conservées dans l'embrasure des fenêtres; peut-être sous les dalles des réparateurs découvrira-t-on le parquet de briques avec le tombeau du fondateur, Mircea le Pâtre, et certains des tombeaux de sa famille. Pour l'iconographie générale peuvent avoir une importance les fresques mises à nu dans l'église Jaune de Urlats (district de Prahova) : la Vierge y est présentée dans deux grandes scènes, adorée par les anges d'un côté, par les puissants de la terre de l'autre; un curieux détail est celui des portraits des fondateurs sur la surface extérieure du mur à gauche. On a dégagé la forteresse bessarabienne de Sorooca sur le Dniester, reproduction de donjon byzantin au xvi<sup>e</sup> siècle. Des travaux d'aménagement au Musée national de Bucarest ont révélé tout un groupe de pierres tombales continuant une ancienne tradition médiévale, de caractère latin, dans la ville, maintenant déchue, presque une « ville morte », de Baia, ancienne capitale de la Moldavie.

« Fondée par des Saxons de Transylvanie dès le xiii<sup>e</sup> siècle, bien avant la fondation de l'État, — elle a conservé le sceau à légende latine autour du cerf de saint Hubert, — habitée par des bourgeois allemands qui employaient même après 1400 leur langue dans la correspondance qu'ils entretenaient avec leurs congénères transylvains et conservaient leurs privilèges de droit, c'était pour eux une *Stadt Mulda*; pour les Hongrois, qui durent y pénétrer dès le début, une *Moldva-Bánya* — le nom de Bánya, du roumain Baia, signifiant mine (probablement d'argent). Comme c'était un centre urbain déjà formé, les princes de Moldavie en firent leur première résidence, la principauté elle-même tirant le nom de cette vallée dans laquelle est sise la « ville de Moldavie ». Pour la princesse d'origine lithuano-polonaise Ryngalla, parente du roi Jagello, Alexandre le Bon, au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, fit élever, au milieu de ses fidèles de l'Église catholique, un édifice gothique dont les traces seules existent encore; l'année prochaine des fouilles seront pratiquées sur ce terrain. Un évêché de courte durée y fut établi.

« Au Musée on a retrouvé les pierres tombales qui recouvraient les restes de ces bourgeois, restés étrangers jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. Les ornements rappellent ceux de l'antiquité classique : grappes de raisin, feuillages pleins. La comparaison avec des feuilles d'acanthé des dalles trouvées dans les églises roumaines de l'époque montre bien qu'il s'agit d'une tradition absolument différente et, ce qui est très curieux, elle n'existe pas au pays d'origine, chez les Saxons d'outre-monts. Une d'entre elles présente même une naïve image de saint François, car des frères mineurs habitèrent quel-

que temps le couvent. Les formules latines et allemandes ont aussi une originalité assez marquée et les lettres sont rangées parfois d'après des règles qu'on n'observe pas dans d'autres monuments épigraphiques de l'époque, dans les pays voisins de confession catholique, Transylvanie et Pologne. Il y a cependant encore des recherches comparatives à faire. »

#### SÉANCE DU 1<sup>er</sup> FÉVRIER 1929

M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, transmet un rapport de M. Maurice Dunand sur ses fouilles à Byblos en 1928.

Le président rappelle que la Commission permanente des relations scientifiques internationales, qui compte normalement six membres, n'en a plus que quatre : MM. Pottier, Croiset, Prou et Fournier, et qu'il y a lieu d'y remplacer MM. Haussoullier et Senart. Il est procédé au scrutin. MM. Diehl et Pelliot sont élus.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un académicien libre, en remplacement de M. Théodore Reinach.

Il y a 42 votants; majorité absolue : 22 voix.

Au premier tour, M. Boucher obtient 10 voix; M. Jamot, 13 voix; M. Marquet de Vasselot, 7 voix; M. Maurice, 4 voix; M. Roy, 8 voix. — Pas de majorité.

Au deuxième tour, M. Boucher obtient 4 voix; M. Jamot, 14 voix; M. Marquet de Vasselot, 6 voix; M. Maurice, 7 voix; M. Roy, 11 voix. — Pas de majorité.

Au troisième tour, M. Boucher obtient 2 voix; M. Jamot, 18 voix; M. Marquet de Vasselot, 3 voix; M. Maurice, 4 voix; M. Roy, 15 voix. — Pas de majorité.

Au quatrième tour, M. Jamot obtient 19 voix; M. Roy, 23 voix.

M. Maurice Roy, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu par le président.

M. René Dussaud rend compte à l'Académie d'environ 200 textes safaïtiques dont la copie lui a été envoyée par M. le capitaine Rees, commandant le groupe d'aviation militaire (Royal Air Force) d'Amman en Transjordanie.

Ces textes ont été relevés autour d'abris en pierre sèche qui jalonnent certaines pistes dans le désert. L'intérêt des observations du capitaine Rees est d'étendre très au sud le domaine des Safaïtes, en plein territoire de mandat anglais. Elles témoignent en outre du soin avec lequel l'administration romaine assurait la sécurité des routes qui traversent le désert de Syrie et qui, comme celle d'Amman à Bagdad, ne sont pas parsemées d'oasis permettant d'y installer des fortins. De telles routes étaient protégées par des postes-vigies de construction sommaire, tenus par les partisans safaites.

M. Alfred Merlin lit une note du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, qui donne des renseignements sur les fouilles poursuivies par ses soins durant l'automne dernier à Carthage.

#### SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1929

Le président de la Société centrale des Architectes prie l'Académie de lui faire connaître celui des membres des Écoles françaises d'Athènes, de Rome



ou d'Extrême-Orient qui recevra en 1929 la grande médaille d'argent de la Société.

L'ordre du jour appelle la désignation de deux candidats pour la chaire de grec moderne de l'École des Langues orientales vivantes. M. Mirambel est présenté en première ligne par 33 voix contre 2 à M. Economos. M. Economos est ensuite présenté en seconde ligne par 28 voix contre 1 à M. Mirambel.

M. Maurice Holleaux lit une note de M. R. Vallois, professeur à l'Université de Bordeaux, sur le *temple délien d'Agathé Tyché*.

M. Franz Cumont communique à l'Académie les photographies de plusieurs monuments figurés, récemment découverts en Syrie. Le plus important est un sarcophage d'enfant trouvé à Beyrouth en 1927 et dont les quatre faces sont décorées de bas-reliefs. Il paraît être sorti du même atelier que le fameux sarcophage éleusinien de Torre Nova et deux autres analogues et doit avoir été importé d'Asie Mineure à Béryte au <sup>ii</sup>e siècle de notre ère. Les deux côtés principaux représentent l'un l'enfant instruit par son pédagogue, l'autre l'enfant héroïsé dansant avec des Amours. La science ouvrait même aux écoliers les portes du séjour des bienheureux. Ce tombeau vient enrichir la série des sarcophages qui nous révèlent les croyances des Romains de l'âge des Antonins sur l'immortalité des enfants.

#### SÉANCE DU 15 FÉVRIER 1929

M. Joseph Calmette envoie un rapport de M. Lizop sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges en 1928.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre de la Commission du prix Volney, en remplacement de M. Senart. M. William Marçais est élu par 32 voix.

M. Paul Fournier fait savoir que la Commission du prix Émile Lesenne a décidé de proroger le concours à l'année 1930.

M. Charles Diehl lit une note sur une mosaïque découverte à Soueïda (Hawân) par M. Parrot.

M. Thureau-Dangin montre que la division du cercle en 360 degrés remonte aux Sumériens qui l'ont transmise aux Babyloniens. Elle dérive d'une division du jour en 12 et 360 parties, calquée sur une division idéale de l'année en 12 mois et 360 jours. La division sexagésimale du degré s'explique par le système de numération sexagésimale dont les Sumériens faisaient usage.

M. S. Reinach étudie les hameçons de fer, fixés ou non à des piquets, qu'on a employés dans l'antiquité, au moyen âge et plus tard encore, pour arrêter les éléphants, la cavalerie et l'infanterie. Le texte slave récemment publié de la *Guerre judaïque* de Josèphe en a fait connaître un nouvel exemple : en 69, la cavalerie d'Othon fut attirée, par celle de Vitellius, sur un terrain semé de chausse-trapes. M. Reinach estime que ce détail seul suffirait à prouver que cette traduction slave d'un texte grec, différent de ceux de nos manuscrits, a toute l'autorité d'un document remontant au <sup>i</sup>er siècle de notre ère et que, dans la controverse pendante à ce sujet depuis 1906, c'est M. Robert Eisler qui a raison contre les sceptiques.

#### SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1929

M. S. Reinach, à propos du procès-verbal, dit que M. Blanchet lui a obligamment signalé un passage d'Hérodien (IV, 15, 27) et un vers de Silius

(*Punica*, X, 414), où des pointes de fer, semées sur le sol, sont destinées à arrêter la cavalerie ennemie. Il est encore fait mention de défenses similaires dans Hirtius, *Bell. Afric.*, XXX, 5, et dans plusieurs textes cités au *Dictionnaire des Antiquités* à l'article *Tribuli*, par Adolphe Reinach, qui insiste sur la différence entre les *stimuli*, planchettes avec armature de fer, et les instruments en fer à quatre pointes, dont trois restent plantées dans le sol, qui s'appellent *tribuli*. Les engins décrits dans le Josèphe slave sont des *tribuli* ; leur objet est le même que celui des *stimuli* de César, mais la forme et l'emploi en diffèrent sensiblement.

M. Camille Jullian précise le sens des mots qui désignent dans les textes grecs et latins les différentes formes de chausse-trapes, engins volants, défenses fixes en forme d'hameçon ou en pointe enterrée.

Le ministre de l'Instruction publique adresse une ampliation du décret autorisant l'Académie à accepter la donation entre vifs qui lui a été consentie par Mme la comtesse Durrieu d'une somme de 20.000 francs, pour les arrérages servir à *venir en aide à un érudit (de préférence chartiste) tombé dans la gêne, ou à la veuve et aux orphelins de celui-ci.*

*Cette fondation portera le nom de « fondation comte Durrieu ».*

M. Franz Cumont donne lecture d'une lettre de M. Maurice Pillet annonçant de nouvelles découvertes faites dans les ruines de Doura-Europos. Outre trois fragments de parchemin, on a recueilli dans la « Tour des Palmyréniens » six morceaux de papyrus, couverts d'une belle écriture, mais malheureusement très petits. On est tombé aussi sur un trésor de 818 pièces d'argent et de bronze auxquels étaient joints 14 bijoux intacts. Enfin, parmi les inscriptions mises au jour, il en est une particulièrement importante. Datée de l'an 51-52, elle mentionne un certain Zénocrate, fils de Seleucus, épistratège de la cité et de ses dépendances. Cette dédicace, trouvée dans le temple des dieux palmyréniens, prouve définitivement que le mur d'enceinte auquel celui-ci s'appuie est, comme on le croyait, antérieur à l'époque romaine.

La Commission du prix Stanislas Jullien attribue le prix au professeur J. Takakusu, pour sa nouvelle édition des écritures bouddhiques chinoises.

La Commission du prix Giles attribue le prix à M. J.-M. Martin, des Missions étrangères, pour ses deux volumes : *le Shintoïsme, religion nationale*.

M. Maurice Holleaux, au nom de la Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, propose de désigner à la Société centrale des Architectes, comme titulaire de la grande médaille d'argent de la Société, M. Plaisant, ancien membre de l'École d'Athènes, pour les fouilles remarquables qu'il a faites à Orchomène en Arcadie, et plus particulièrement à Délos, dans la région du Cynthe.

M. Léon Mirot entretient l'Académie d'un célèbre Lucquois, Dine Raponde. Ce personnage, à la tête d'une Société commerciale importante dont le centre était à Bruges et à Paris, avait des comptoirs à Anvers, Avignon, Venise et en Méditerranée orientale. Il sut rapidement, grâce à ses connaissances monétaires et financières, devenir le conseiller des ducs de Bourgogne, comtes de Flandre, Philippe le Hardi et Jean sans Peur. Il leur avança des sommes considérables, aida à la libération de Jean sans Peur. Après le désastre de Nicopolis, il fut peut-être mêlé à l'assassinat du duc d'Orléans. Il mourut à Bruges en février 1415 et fut inhumé dans l'église Saint-Donatien.

Son tombeau a disparu, ainsi que la statue qui lui fut élevée en la Sainte-Chapelle de Dijon.

SÉANCE DU 1<sup>er</sup> MARS 1929

M. Louis Poinssot, directeur du Service des Antiquités de la Tunisie, annonce à l'Académie la donation faite au Musée du Bardo, par Mme la comtesse Jean de Chabannes-Tournon, de la collection d'antiquités réunies à Utique par MM. de Chabannes.

M. Pillet, chargé des fouilles de Doura-Europos, adresse à M. le secrétaire perpétuel un bref compte rendu des découvertes faites au cours des dernières fouilles.

La Commission de la fondation Benoît Garnier propose à l'Académie d'allouer à M. Griaule, lequel a déjà reçu l'an passé une somme de 25.000 francs pour sa mission en Abyssinie, une nouvelle subvention de *quinze mille francs*.

Le président fait savoir que la Commission de Syrie propose d'allouer 10.000 francs à Mlle Meurdrac pour dresser le catalogue des antiquités de Sidon au Musée de Beyrouth et de la collection Ford à Saïda.

M. Édouard Cuq fait une communication sur un diptyque latin trouvé par la mission de l'Université du Michigan, au cours des fouilles pratiquées en Égypte, dans le Fayoum. Ce diptyque, qui contient une déclaration de naissance faite le 19 avril 145 par la mère de deux garçons jumeaux, présente deux particularités dont l'une était ignorée jusqu'ici; l'autre était mentionnée au Digeste de Justinien dans un texte dont on n'avait pas soupçonné l'intérêt à ce point de vue. Les lois Aelia Sentia et Papia Poppaea, du temps d'Auguste, ont défendu d'inscrire les enfants naturels sur l'album affiché en public. C'était un honneur réservé aux enfants légitimes. Les déclarations de naissances des *spurii*, attestées par sept témoins, étaient simplement enregistrées à leur date dans les actes du magistrat. Cette formalité était nécessaire pour prévenir la fraude dans tous les cas où les lois précitées prenaient en considération l'âge d'un citoyen romain ou le nombre de ses enfants.

## SÉANCE DU 8 MARS 1929

M. Maurice Pillet, directeur des fouilles de Doura-Europos, adresse un compte rendu des travaux faits en janvier 1929.

M. Adolphe Hänsch, de Leipzig, envoie à l'Académie le témoignage de son admiration pour les fouilles françaises d'Afghanistan.

M. J.-B. Chabot, au nom de la Commission des travaux littéraires, propose d'allouer une subvention de 3.000 francs à la Société archéologique du Midi pour la suite des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges.

La Commission du prix ordinaire attribue le prix à l'édition (en 2 vol.) des *Bucoliques grecques*, par M. Ph.-E. Legrand, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Lyon.

Le prix La Fons Méricocq est attribué à MM. le docteur Leblond et J. Tremblot pour leur recueil de *Documents notariés relatifs à l'histoire économique du Beauvaisis et du Vexin français extraits des minutes de Chaumont-en-Vexin* (1489-1505).

M. Antoine Thomas fait savoir que la Commission de la fondation Volney

a décerné le prix à M. André Vaillant pour son ouvrage intitulé : *la Langue de Dominko Zlataric, poète ragusain de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*. Elle a attribué en outre une récompense de 1.000 francs à Mgr Feghali pour la *Syntaxe des parlers arabes actuels du Liban*, et une autre, de 500 francs, à M. l'abbé Larasquet pour son ouvrage sur *l'Action de l'accent dans l'évolution des consonnes, étudiée dans le basque souletin*.

M. Salomon Reinach fait observer que les sujets relatifs à l'histoire, pour tant si touchante, de saint Augustin, sont rares dans la peinture italienne du Moyen Age et de la Renaissance. Le cycle augustinien de Benozzo Gozzoli à San Gimignano reste isolé. Là même, l'extase et la vision du saint dans le jardin de Milan, sous l'influence de la lecture d'une vie de saint Antoine ermite, ne sont pas représentées. Une seule peinture inédite, fragment de prédelle, restée jusqu'à présent inexpliquée, au Musée municipal de Cherbourg, paraît figurer cet épisode d'une manière à la fois gracieuse et pathétique. M. S. Reinach en montre la photographie et en interprète les détails. Il l'attribue à un auxiliaire de Fra Angelico, peut-être à Pesellino.

M. Léon Rey rend compte des fouilles exécutées sous sa direction à Apollonie d'Illyrie (Albanie). Depuis 1925, la mission française continue le déblaiement méthodique du vaste monument qu'elle a découvert. Il s'agit d'un de ces longs portiques à double galerie couverte qui servaient de promenade aux citoyens. Par certains détails, le portique d'Apollonie, qui daterait des environs du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., peut se comparer à la *Stoa* d'Attale II à Athènes. Il est actuellement reconnu sur une longueur de 73 m. 50 et comprend 17 niches qui ont pu servir de boutiques ou d'exèdres. A l'extérieur se dressaient des statues honorifiques. Les constructions dégagées forment l'ensemble le plus complet qui ait été trouvé en Albanie.

#### SÉANCE DU 15 MARS 1929

Le président fait savoir que M. Plassart, ayant déjà reçu, en 1914, la médaille de la Société centrale des Architectes, a décliné l'honneur de la recevoir une seconde fois, pour en laisser le bénéfice à l'un de ses camarades athéniens. La Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome propose d'attribuer cette récompense à M. Fernand Chapouthier, pour ses fouilles à Philippes, à Samothrace et à Mallia.

La Commission du prix Bordin extraordinaire décerne le prix Bordin extraordinaire (2.500 fr.) au R. P. Georges Lacombe pour son ouvrage sur *la Vie et les œuvres de Prévostin (Prevostini opera omnia)*.

Il est attribué en outre une récompense de 500 francs à Mlle Joséphe Chartrou, pour ses deux publications sur les *Entrées solennelles et triomphales à la Renaissance (1484-1555)* et sur *l'Anjou de 1109 à 1151*.

Le secrétaire perpétuel donne lecture du rapport de M. Edmond Pottier sur les travaux de l'École archéologique française de Jérusalem en 1928.

Le R. P. Vincent entretient l'Académie de sa visite aux chantiers de fouilles français de Syrie, à Djebaïl et à Mishrifé. Il insiste particulièrement sur l'importance des trouvailles et sur la méthode excellente appliquée par nos missionnaires, malgré l'insuffisance des ressources mises à leur disposition. Les critiques qui ont pu leur être adressées par des concurrents mieux dotés lui sont apparues comme absolument injustifiées.



M. F. Boyer étudie, d'après un inventaire retrouvé à Florence, la collection d'antiques réunie au xvi<sup>e</sup> siècle par le cardinal de Médicis, dans la villa destinée à devenir en 1801 l'Académie de Rome.

## SÉANCE DU 22 MARS 1929

M. Maurice Pillet, directeur des fouilles de Doura-Europos, envoie un compte rendu des travaux et des résultats obtenus au mois de février.

M. Étienne Michon, au nom de la Commission de la fondation Pellechet, propose d'allouer les subventions suivantes :

- 3.000 francs à l'église de Menesqueville (Eure).
- 3.000 francs à l'église de Dezize-les-Maranges (Saône-et-Loire).
- 3.000 francs à l'église Saint-Arnoult-en-Yvelines (S.-et-O.).
- 1.000 francs à l'église de Dannemoine (Yonne).
- 1.600 francs à l'église de Chatain (Creuse).
- 2.500 francs à l'église de Goult (Vaucluse).

Une récompense de 800 francs est accordée à l'ouvrage intitulé : *les Rameaux, mystère du XVI<sup>e</sup> siècle en dialecte embrunais*, publié avec une Introduction et des notes par L. Royer, et suivi d'une esquisse philologique et d'un glossaire par H. Duraffour, Gap, 1928, in-8°.

M. Abel Lefranc entretient ses confrères d'un curieux poème latin, composé et publié en 1543, chez Christian Wechel, par un jeune étudiant d'origine prussienne, nommé Eustache de Knobelsdorf, qui vécut à Paris environ seize mois (1541-1543).

## SÉANCE DU 27 MARS 1929

*avancée au mercredi 27 à cause du vendredi saint.*

Le ministre des Affaires étrangères demande à l'Académie de vouloir bien confier à M. Seyrig, secrétaire général de l'École française d'Athènes, une mission à l'effet de diriger la consolidation et la restauration des ruines de Palmyre.

La Commission du prix H. Chavée a attribué le prix par parties égales à M. Jean Bourciez pour son étude du *Parfait en Gascogne* et à M. Albert Dauzat pour ses deux recueils d'*Essais de géographie linguistique*.

M. Adrien Blanchet fait une communication sur les origines de la médaille française. Il conteste les conclusions qui ont été tirées d'un texte de l'Inventaire de 1416 du duc de Berry, et ne croit pas que Michelet Saulmon puisse être considéré comme le premier médaillier français. M. Blanchet attache une certaine importance aux pièces d'ornement mentionnées dans un document de 1422. Il croit aussi que la petite médaille commémorative de 1441, rappelant le Synode de Florence de 1439, a pu avoir une certaine influence sur la création des médailles de Charles VII, dites de l'Expulsion des Anglais. Dans le développement de l'art de la médaille en France, il faut aussi tenir compte des modèles ou épreuves de sceaux en relief, médaillons de billon dont le plus élégant et le plus remarquable spécimen est sans doute celui, conservé en Autriche, qui représente Marie, fille de Charles le Téméraire, à cheval et tenant un faucon. M. Blanchet termine en montrant comment la

lutte entre, d'une part, la technique et le style traditionnels, et, d'autre part, les influences italiennes, a fini par créer, en France, un art différent de ceux des pays voisins.

M. A. Meillet montre qu'en latin *l* avait une prononciation particulièrement vocalique, sans force articulatoire, ce qui ressort de plusieurs altérations. Ainsi, tandis que le latin ancien supporte bien deux *r* dans le même mot, il dissimile en *r* l'un des deux *l* dans les mêmes conditions. Une voyelle se développe entre consonne et *l*, tandis que les groupes du type consonne suivie de *r* demeurent intacts; ainsi une voyelle se développe dans *pōculum* représentant un ancien \**pōklom*, de même que *medius* représente un ancien \**medhyos*. Enfin *l* a deux prononciations différentes suivant la voyelle qui suit, comme on le voit par *uolō*, *uolebam*, etc., en face de *uelim*. — L'ombrien offre des faits analogues, ce qui indique que le caractère particulier de *l* remonte au moins à l'italique commun.

#### SÉANCE DU 5 AVRIL 1929

Le président du Conseil transmet à l'Académie une note de M. Guémard, membre de l'Institut du Caire, intitulée : La « Nation française et les églises de Terre Sainte ».

La Société britannique pour le progrès des Études grecques, qui célébrera le 24 juin prochain le Cinquantenaire de sa fondation, invite l'Académie à se faire représenter à la cérémonie.

M. Alfred Jeanroy donne lecture de la première partie d'une étude sur la poésie hermétique des troubadours.

#### SÉANCE DU 12 AVRIL 1929

M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de la Syrie, adresse un rapport du R. P. Poidebard sur la mission qu'il a remplie à l'automne dernier dans la région du haut Khabour.

La Commission du prix Saintour a décerné le prix à M. Émile Renauld, éditeur et traducteur de la *Chronographie* de Psellos, auteur byzantin du XI<sup>e</sup> siècle.

La Commission du prix Allier de Hauteroche a attribué ce prix aux derniers travaux de M. Edward T. Newell, président de l'American Numismatic Society, à New-York, et à son œuvre consacrée à la numismatique grecque.

M. Alfred Jeanroy continue la lecture de son mémoire sur la poésie hermétique des anciens troubadours.

M. Salomon Reinach commence par établir que l'arrangement de la barbe et des cheveux peut signifier l'expression d'une opinion religieuse, philosophique ou politique; il rappelle les survivances de ce langage des poils de la tête et du visage, telles que la tonsure ecclésiastique, les « vieilles barbes de 48 », la barbiche dite *impériale*. Puis il cite un texte de Martial d'après lequel un pythagoricien portait, comme indice de sa secte, la longue barbe en pointe que l'on attribuait à Pythagore. Enfin, il montre les photographies de plusieurs têtes en marbre de philosophes du temps de Trajan, portant toutes la touffe de cheveux sincipitale qui caractérise les images de Bouddha dès avant l'ère chrétienne. Feu Bienkowski, savant archéologue polonais,

avait pensé que ces têtes étaient celles d'ambassadeurs indous envoyés à Rome vers l'an 110; M. Reinach déclare cette opinion inadmissible et croit qu'il s'agit plutôt de philosophes gréco-romains affiliés au bouddhisme et ayant, pour ainsi dire, arboré l'insigne du fondateur. Cette interprétation, si elle est admise, impliquerait des conséquences nouvelles et inattendues.

## SÉANCE DU 19 AVRIL 1929

La Commission des Antiquités nationales a décidé d'accorder les 3 médailles aux ouvrages suivants :

1<sup>re</sup> Médaille : *Recueil de documents concernant la commune et la ville de Poitiers*, 2 volumes, 1063-1320, par MM. Audouin et Boissonnade.

2<sup>e</sup> Médaille : *les Églises romanes de l'ancien diocèse d'Angoulême*, par MM. J. George et Alexis Guérin-Boutaud.

3<sup>e</sup> Médaille : *l'Art roman de Bourgogne*, par M. Charles Oursel.

Trois mentions ont été en outre attribuées : la 1<sup>re</sup> à M. Houts, pour les *Comtes de Meulan du X<sup>e</sup> siècle à 1206*; la 2<sup>e</sup> à MM. Catel et Maurice Lecomte, pour le recueil des *Chartes et documents de l'abbaye ancienne de Preuilly*; la 3<sup>e</sup> à M. Henri Lamiray, pour les *Promenades historiques et anecdotiques dans Évreux*.

La Commission du prix Bordin a décerné un prix de 1.000 francs à M. de Faye pour ses trois volumes sur *Origène*, et quatre prix, de 500 francs chacun, aux ouvrages suivants :

R. Billiard, *l'Agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques de Virgile*; G. Combès, *Saint Augustin et la littérature classique*; L. Homo, *les Institutions politiques romaines*; J. Zeiller, *l'Empire romain et l'Église*.

M. Frédéric Poulsen entretient l'Académie des fouilles qu'il a faites en 1928 à Calydon (Étolie), de concert avec M. C. Rhomaïos.

## SÉANCE DU 26 AVRIL 1929

Le ministre de l'Instruction publique annonce que les crédits disponibles au Collège de France par suite du décès de M. Théodore Reinach ont été affectés à l'enseignement de la préhistoire, et prie l'Académie de procéder à la désignation de deux candidats pour cette chaire. Il fait savoir en outre que l'Assemblée des professeurs du Collège de France a présenté en première ligne M. Ch. Breuil, et en seconde ligne M. Patte.

Le secrétaire perpétuel a reçu, de M. Cumont, deux lettres. La première est ainsi conçue :

« Il y a vingt-quatre ans, quand j'ai publié dans les *Bulletins de l'Académie de Belgique* (1905) un article sur le gouvernement de Cappadoce, Bernard Haussoullier m'a envoyé une copie d'une inscription qu'il avait découverte à Didymes et qui se rapprochait beaucoup d'une dédicace d'Éphèse publiée dans cet article page 204 (10), note 1. Depuis un quart de siècle, comme d'autres textes trouvés par notre ami à Didymes, celui-ci paraît être resté inédit. Du moins, je crois me souvenir qu'Haussoullier, un an avant sa mort, m'a demandé si j'en avais fait usage. Afin qu'il ne reste pas inutilisé, je me permets de vous l'adresser.

« On connaît la carrière d'Aulus Julius Quadratus par plusieurs dédicaces,

mais ce nouveau document est intéressant par les titres donnés à la métropole de Tyr. »

La seconde lettre contient le passage suivant :

« L'inauguration de fouilles du Champ de Mars et du « parc des Scipions » a eu lieu hier [17 avril] en présence du Duce. On n'a encore, que je sache, proposé aucun nom pour les quatre temples mis au jour. Mais un indice important a été la découverte toute récente d'une tête colossale de femme, peut-être Junon... »

M. Alfred Jeanroy achève la lecture de son mémoire sur la poésie hermétique des plus anciens troubadours. S'appuyant sur quelques travaux récents, il montre que les troubadours échelonnés entre 1100 et 1180 environ se répartissent en deux écoles, suivant que dominent chez chacun d'eux les tendances idéalistes ou réalistes, réunies chez le plus ancien de tous, Guillaume IX, comte de Poitiers. A la première appartiennent Eble de Ventadour, qui n'est connu que par des témoignages contemporains, Jaufré Rudel et Pierre d'Auvergne; à la seconde, Bernart Marti, Alegret et Marcabru. Les premiers, chantres de l'amour, d'un amour qui n'est pas au reste exempt de sensualité, étrangers à toute préoccupation polémique ou dogmatique, se distinguent par la décence de l'expression et l'effort vers un style noble et soutenu; les seconds sont des pessimistes qui peignent les mœurs de leur temps en un style d'une rude et vigoureuse trivialité, et aspirent même à les réformer. Mais les deux écoles ont un trait commun : un penchant déclaré pour les artifices de style et de versification qui font de certaines de leurs œuvres de véritables énigmes et aboutiront aux aberrations de la poésie hermétique, alors qualifiée de « trobarclus », dont quelques troubadours de cette époque ont esquissé la théorie en termes malheureusement très vagues.

M. E. Pottier rend compte à l'Académie du rapport envoyé par M. Maurice Dunand sur la septième campagne des fouilles de Byblos (Syrie) qu'il a exécutée en mars-juin 1928, avec le concours de M. le pasteur A. Parrot pour la direction des travaux et de M. A. Trotin pour les relevés de plans et les dessins. La physionomie véritable du grand sanctuaire syrien commence à se dessiner. Contrairement à ce que l'on pensait au début, il n'y eut qu'un sanctuaire, et non pas deux, l'un sémite, l'autre égyptien. Le même temple remontant à une très haute antiquité, probablement au IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, incendié vers la fin de l'ancien Empire, remplacé par un édifice nouveau à l'époque de la XII<sup>e</sup> dynastie, subsista, avec de nombreux remaniements, jusqu'à l'époque romaine. On a retrouvé deux dallages superposés, l'un remontant au second millénaire, l'autre de la basse époque romaine; les tessons céramiques indiquent les stratifications successives. Un massif de maçonnerie auquel accède un escalier de trois marches semble être l'autel central et deux salles voisines, de dimensions inégales, formaient la *cella*, comme l'indiquent aussi les dépôts de fondations qu'on y a rencontrés : ce sont des jarres remplies d'ex-voto apportés en offrandes, armes, outils, vases de métal, pierres de parure, bijoux d'or, statuettes. Une grande statue de pierre, de type égyptien, figure sans doute l'image d'un prince indigène qui avait placé son effigie sous la protection de ses dieux tutélaires. Il est prouvé maintenant que le sanctuaire de Byblos, représenté sur une monnaie de Macrin avec un bétyle au milieu d'une cour entourée d'un portique, ne peut pas être celui que les fouilles ont remis au jour. C'était une autre cons-



truction, d'époque sans doute purement romaine. Près du temple ancien s'ouvre une grotte qui fut sans doute le sanctuaire primitif, antérieur au temple bâti. En dernier lieu, le rapport signale la découverte d'un mur d'angle des remparts, épais de plus de 4 mètres. C'est sans doute de ce côté qu'il faut chercher le palais royal, placé en terrasse et dominant le pays.

Le R. P. Poidebard expose les résultats de sa mission d'automne 1928 en Haute Djéziré.

Les recherches entreprises depuis quatre ans, avec l'aide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et la collaboration du Haut Commissariat de France en Syrie et de l'armée du Levant, l'ont amené à établir une méthode spéciale d'observation aérienne appliquée aux reconnaissances de géographie historique en régions de steppe.

En mai 1925, une série de vols dans le bassin du Haut Khabour lui avait permis de retrouver dans ses grandes artères le réseau des anciennes routes romaines, jalonné par l'alignement des Tells de la plaine. L'Académie des Inscriptions lui ayant demandé de faire les vérifications au sol, par des reconnaissances et des sondages, il fut convaincu, ainsi que son collaborateur de 1926 M. Maurice Dunand, de l'ingratitude apparente pour l'archéologue de cette région de Haute Djéziré. En dehors de quelques rares sites, aucune ruine, aucun vestige important ne restent à la surface. La couche uniforme de la steppe, terre apportée par le vent du désert au cours des siècles, a tout nivelé et tout recouvert.

Il fallait chercher une méthode spéciale de reconnaissance et de recherche. Ce fut le but des missions du R. P. Poidebard en 1927 et 1928. Il en expose les résultats à l'aide de photographies aériennes, de croquis et de cartes.

L'avion doit désormais être considéré comme un moyen puissant de recherches en géographie historique et en reconnaissances préparatoires des sondages archéologiques.

Il permet de retrouver et de reconnaître des sites anciens, éloignés actuellement des pistes en usage.

Il rend possibles des recherches rapides à très grand rayon, dans des régions difficiles d'accès ou impraticables à terre : marécages formés par la destruction des canaux antiques, massifs montagneux ou volcaniques, plaines coupées de cours d'eau et infranchissables par écroulement des ponts, régions désertiques privées de points d'eau.

La mobilité de l'avion rend possible l'observation à hauteur propice. A volonté l'observatoire est fixé très haut pour permettre des vues d'ensemble ou très bas pour l'étude des détails. Le site est abordé sous son meilleur éclairage. On choisira de préférence les heures matinales ou tardives des journées de printemps ou d'automne, moment des ombres rasantes qui font ressortir les moindres vallonnements du sol, invisibles de terre.

La photographie aérienne fixe les observations en documents impartiaux; prise à hauteurs repérées au baromètre, elle permet ensuite des restitutions rigoureusement exactes, croquis et plans, à l'échelle voulue.

Le R. P. Poidebard indique ensuite les détails de la méthode d'observation et note que la condition essentielle du succès réside dans le choix du pilote.

Les conditions, toutes spéciales, offertes par la steppe de Haute Djéziré obligèrent le R. P. Poidebard à rechercher et à établir une technique particulière. Une longue et minutieuse étude du climat et du terrain, conduite

patiemment avec l'aide des aviateurs spécialistes du désert, l'amena à des conclusions précises. La Haute Djéziré, comme tout le désert de Syrie, est une région de steppe : sol d'argile ou d'alluvion où le sable ne se rencontre que par exceptions dans certains points très limités.

Les plantes et l'herbe de la steppe syrienne empêchent la formation des dunes. La couche de terre apportée par les vents depuis des millénaires ne dépasse que rarement 30 ou 40 centimètres de profondeur. Des ruines sous-jacentes y laissent donc toujours paraître quelques valloppements extérieurs. Souvent invisibles de terre, ces ondulations apparaissent nettement à l'observateur aérien utilisant les éclairages obliques.

Aux premières pluies d'automne, la steppe reverdit brusquement, mais en teintes différentes suivant la perméabilité du sol. Elle reste plus claire là où se cachent des restes de constructions anciennes.

Avec une large utilisation des éclairages obliques faisant ressortir les moindres valloppements du sol pour un observateur élevé, nous avons les points fondamentaux de cette nouvelle méthode de recherches en région de steppe.

L'expérimentation de cette technique spéciale fut le but principal de la mission d'automne 1928. Elle put être conduite avec toutes les garanties scientifiques nécessaires. Elle porta sur plusieurs points de géographie historique précis dont carte fut dressée, au retour, d'après la triangulation des missions géodésique et cartographique de l'armée du Levant, travaillant concurremment dans le même secteur.

Le *limes* romano-byzantin entre Thannourin et Dara a été identifié sur 120 kilomètres. Les *castellums* de première ligne, espacés de 10 en 10 milles (14 kil. 500), ont tous été retrouvés, sauf un; les fortins intermédiaires, camps et villages fortifiés, ont été repérés et visités à terre. La plupart de ces points étaient cachés sous la steppe et invisibles du sol.

1. Le plan de la ville de Thannourin (Thannourios de Procope) était considéré par les voyageurs précédents comme impossible à relever; il a été restitué par exploitation de photographies aériennes, donnant, non seulement tous les détails typiques de la forteresse byzantine, mais encore la tour de guet construite par Justinien, sur la rive romaine du Khabour, pour arrêter l'avance des Perses, le fleuve une fois franchi. Le texte de Procope, relatant l'existence de cette tour, était obscur jusqu'ici. La photographie aérienne l'explique et en confirme l'exactitude.

La citadelle byzantine de Sufayiah a été retrouvée, près du pont décrit par Oppenheim et Herzfeld, cachée dans les pentes du Tell de même nom.

Tous les camps formant la défense de la place forte de Tell Brak ont été retrouvés. Les fouilles du *castellum* central, révélé en 1927 par observation aérienne après les premières pluies d'automne, ont été achevées. La photographie aérienne a constamment éclairé et contrôlé les travaux. Grâce à elle, le plan de la ville forte entourant le *castellum* a été établi, après de vains essais pour faire le travail au sol. Le *castellum*, identique comme technique à celui des avancées de Dara, a pu être attribué avec certitude à l'époque de Justinien.

2. La frontière romaine de Septime-Sévère et de Dioclétien entre Khabour et Djebel Sindjar a été relevée sur 60 kilomètres. En 1928, les reconnaissances aériennes donnèrent neuf points nouveaux de l'organisation straté-

gique du *limes* (camps et fortins), en outre des cinq points déjà reconnus aux campagnes précédentes.

3. Le plan des fortifications romaines et des villes byzantines du Haut Khabour a été établi d'après une photographie aérienne prise à 4.000 mètres.

4. L'itinéraire Nisibis-Singara de la Table de Peutinger a été recherché par reconnaissance aérienne. Un itinéraire différent de celui indiqué par Kiepert a été retrouvé, jalonné, à des distances d'étape, par deux camps et deux villes fortes. Une de ces villes semble avoir été la ville de Thebeta, non identifiée encore.

Au cours de ces recherches, nombre d'autres sites ont été découverts et photographiés : villes assyriennes ou romaines perdues dans la steppe, restes de chaussées, camps, fortins, canalisations des anciens centres agricoles...

En fin de campagne un sondage de reconnaissance a été exécuté dans l'immense enceinte circulaire d'Abra (nord-ouest de Demir Kapou), signalée par observation aérienne en 1927 : elle porte toutes les apparences d'un sous-bassement dans le style de Zindjirli, destiné à supporter une muraille en briques de terre.

Le R. P. Poidebard souligne l'aide technique fournie, au cours de ses campagnes de 1927 et 1928 en Haute Djéziré, par les pilotes du 39<sup>e</sup> régiment d'aviation, le commandant Ruby et le capitaine Pitault, et par son collaborateur de 1928, le lieutenant David.

La mise au point de cette nouvelle méthode d'observation en région de steppe, rigoureusement vérifiée à terre, permet d'entreprendre, dans les campagnes prochaines, la carte de l'organisation romaine en Haute Mésopotamie-syrienne.

#### SÉANCE DU 3 MAI 1929

Le ministre des Colonies invite l'Académie à lui présenter un candidat pour le poste de directeur de l'École française d'Extrême-Orient, devenu vacant par suite du décès de M. Léonard Aourousseau.

M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, adresse de Lattaquié le télégramme suivant :

« Ai honneur annoncer Académie découverte par mission Schaeffer-Chenet statuette guerrier bronze et argent, tête plaquée or, hauteur 25 centimètres, plus statuette bronze personnage assis égyptisant, deux éperviers bronze dont un incrusté or, pectoral or, déesse coiffure hathorienne, collier cornaline. »

L'ordre du jour appelle la désignation de deux candidats pour la chaire de préhistoire du Collège de France.

M. Breuil est présenté en première ligne par 24 voix. Il y a 4 bulletins marqués d'une croix.

M. Patte est présenté en deuxième ligne par 23 voix contre 1 à M. Morlet. Il y a 3 bulletins marqués d'une croix.

M. Merlin donne lecture d'une note du R. P. Mouterde relative à deux inscriptions récemment découvertes à Beyrouth et mentionnant des artisans de la Béryste byzantine.

## SÉANCE DU 10 MAI 1929

La Commission de la fondation Eugène Piot propose d'allouer à M. Léon Rey une somme de 4.000 francs, pour la continuation des fouilles en Albanie.

La Commission du prix Ambatiélos a décerné le prix à M. Charles Dugas, pour son livre sur les *Vases de l'Héraion* de Délos.

La Commission de la médaille Georges Perrot a attribué cette récompense à M. de la Coste Messelière, pour l'ensemble de ses travaux sur les sculptures de Delphes.

L'Académie, à mains levées, décide de proposer à M. le gouverneur général de l'Indochine de nommer membre permanent de l'École française d'Extrême-Orient M. Paul Mus, actuellement membre temporaire, et de prolonger d'une année la durée du séjour à l'École de M. Gaspardone, également membre temporaire.

Il est procédé ensuite à la désignation d'un candidat pour le poste de directeur de l'École française d'Extrême-Orient.

M. Georges Coedès est présenté à l'unanimité de 26 votants.

L'ordre du jour appelle le vote pour l'attribution des prix Gobert.

Le grand prix est décerné à l'unanimité à M. Prentout, pour son *Histoire des États de Normandie* (3 vol.); et le second prix, également à l'unanimité, à M. Pocquet du Haut-Jussé, pour son livre sur *les Papes et les ducs de Bretagne* (2 vol.).

On vote ensuite l'attribution du prix Alfred Croiset. Le prix est décerné à l'unanimité à M. Maurice Croiset.

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Gustave Schlumberger, doyen d'élection de la Compagnie et de l'Institut tout entier, décédé hier, et déclare la séance levée en signe de deuil.

## SÉANCE DU 17 MAI 1929

M. Ch. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, adresse un rapport de M. Cantineau sur les recherches qu'il a effectuées à Palmyre du 4 février au 5 mars dernier.

M. Dunand envoie de Beyrouth un télégramme ainsi conçu :

« Découvre Byblos inscription dix lignes, onze lettres phéniciennes archaïques reconnues et plusieurs indéterminées mais apparence hiéroglyphique. — Écriture alphabétique antérieure Ahiham, sans doute moyen empire. »

M. René Dussaud rend hommage à la mémoire de M. G. Schlumberger.

La Commission du prix Prost a attribué le prix à M. G. Thiriot pour son ouvrage : *la Cathédrale de Metz, les épitaphes*.

La Commission du prix Duseigneur décerne le prix (2.500 fr.) à M. Rouchès pour son ouvrage : *la Peinture espagnole, le Moyen Age*; et une récompense de 500 francs, à M. Raymond Thouvenot, pour son ouvrage : *Catalogue des figurines et objets de bronze du Musée de Madrid*.

M. Charles Bémont donne lecture du rapport sur le concours des Antiquités nationales en 1929.



## SÉANCE DU 24 MAI 1929

M. René Dussaud annonce que, grâce à l'appui qu'il a rencontré auprès du haut-commissaire, M. Ponsot, et du Gouvernement syrien, M. Seyrig, chargé de mission par l'Académie à Palmyre, a pu, avec les conseils techniques du capitaine Pouille, commencer les travaux de consolidation à Palmyre. Il est apparu que presque tous les monuments y sont arrivés à la limite extrême de vétusté qu'une ruine peut supporter. Le travail sera donc long et coûteux; mais l'État de Syrie est disposé à supporter les sacrifices nécessaires pour sauver ce qui subsiste de Palmyre.

M. René Dussaud rappelle ensuite les trouvailles de la mission Schaeffer et Chenet dans la nécropole de Ras Shamra, au nord de Latakié (Syrie). Depuis, les deux archéologues ont attaqué le tell qui représente une vaste installation fortifiée du II<sup>e</sup> millénaire et, presque aussitôt, ils ont dégagé, dans une couche de cendres, des fragments de statues égyptiennes, des débris d'inscriptions hiéroglyphiques, enfin cinq grandes et belles tablettes couvertes de caractères cunéiformes.

M. Thureau-Dangin rend compte de la seconde campagne de fouilles d'Arsan-tash, qu'il a dirigée avec le concours de M. Maurice Dunand, durant l'automne de 1928. Les résultats sont tels que pouvaient les faire espérer ceux de la campagne de printemps. Le palais est maintenant entièrement dégagé : c'est l'exemple le plus complet et le plus typique que l'on connaisse d'un grand logis assyrien. Le plan de cet important édifice a été levé par M. André Troin, élève-architecte à l'École des Beaux-Arts, qui faisait alors son service à l'armée du Levant et que l'autorité militaire avait bien voulu détacher à la mission.

De nouvelles et importantes sculptures ont été trouvées sur l'emplacement du temple et l'admirable collection d'ivoires phéniciens, découverte à la fin de la campagne de printemps par l'un des membres de la mission, le R. P. Barrois, a été complétée par de nouvelles pièces.

M. Thureau-Dangin montre à l'Académie une carte de la région d'Arsan-tash, levée par M. Darrous, et un plan général du site, œuvre de M. Dossin, adjoint à la mission du printemps. Il termine sa communication en faisant passer sous les yeux de ses confrères une série de projections photographiques qui montrent tout l'intérêt, pour l'histoire de l'art, des découvertes faites sur ce site que les rois assyriens avaient choisi pour en faire la base de leur pénétration en Syrie, qu'ils avaient décoré en faisant appel à des artistes locaux et où ils conservaient une partie des tributs prélevés au cours de leurs opérations militaires.

M. Joseph Loth communique la première partie d'une étude sur la persistance des institutions et de la langue des Brittons du Nord (ancien royaume de Strat-Clut) au XII<sup>e</sup> siècle.

## SÉANCE DU 31 MAI 1929

Le R. P. Poidebard adresse à M. le secrétaire perpétuel la lettre suivante :  
« J'ai l'honneur de vous communiquer deux points de l'organisation romaine de la Palmyrène, retrouvés récemment à l'occasion d'une reconnais-

sance au Djebel Tenf (14-17 mars 1929). Cette reconnaissance, faite en collaboration avec le capitaine Delienne, chef du bureau topographique de l'armée du Levant, avait pour but de préparer la recherche des postes du « limes » romain, avancés dans les tribus (« limes extérieur »), entre Doura et Tadmor. Le secteur Palmyre, Deir ez Zor, Sélahiyé, Abou Kemal, Djebel Tenf doit être exploré à la fin de ma campagne d'automne 1929, quand j'aurai achevé de relever les postes du « limes » entre Djebel Sindjar et Euphrate à l'est du Khabour. Le général du Grandrupt nous avait prêté la collaboration des escadrilles de Damas au cours de leurs vols de service.

« 1. Nous avons retrouvé au Djebel Tenf, situé à 260 kilomètres à l'est de Damas, les traces de la cinquième étape romaine sur la route caravanière Damas-Bagdad. (Depuis l'automne 1927, la quatrième étape avait été retrouvée à Saba Bijar. Des briques byzantines de l'ancien poste de Saba Bijar nous avaient été communiquées à cette époque par le chef d'état-major de l'armée du Levant.) Le poste du Djebel Tenf devait être un poste-frontière avancé au milieu des tribus pendant la saison d'hiver.

« 2. Une lettre du capitaine Delienne, datée du 21 avril, m'annonce que nos collaborateurs aériens de Palmyre, au cours de leurs vols de surveillance du désert, viennent de retrouver, sur un assez long parcours, aux environs de Sédjri (à 110 kilomètres au sud-est de Palmyre), les restes de la route ancienne partant de Palmyre vers le sud-est. Le relevé des oueds affluents de l'Euphrate, actuellement en exécution, permettra de dresser un croquis exact de cette importante voie de communication, vainement cherchée par les voyageurs précédents dans leurs reconnaissances au sol, et de déterminer si elle se dirige vers Sélahiyé (Doura) ou vers Hit.

« La mission d'automne 1929 nous donnera, je l'espère, des éclaircissements intéressants sur cette région peu connue du « limes extérieur » entre Doura et le sud de Palmyre. »

La Commission du prix Jeanbernat a attribué le prix à M. Paul Dupieux, pour son travail sur le *Billage et les institutions d'Étampes au début de l'époque moderne* (1478-1598).

M. Joseph Loth achève sa lecture sur la persistance des institutions et de la langue des Brittons du Nord (royaume de Strat-Clut) au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

Le royaume de *Strat-Clut* ou vallée de la Clyde avec comme capitale *Al-Clut* (le rocher de la Clyde, aujourd'hui Dumbarton), au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle encore, s'étendait de la Clyde au nord jusqu'à la rivière Derwent du Cumberland. Les Angles de Northumbria lui avaient enlevé au <sup>vi</sup><sup>e</sup>-<sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, après des luttes acharnées, la région est, s'étendant du Firth of Forth à l'embouchure de la Tyne, mais n'avaient pu réussir à les déloger de leurs positions à l'ouest. Les Brittons de Strat-Clut, entourés au nord par les Scots (Irlandais de Dabísada) et les Pictes, à l'est par les Angles et au sud par les Pictes du Gallo-way, souvent en lutte avec les uns et les autres, assaillis au <sup>ix</sup><sup>e</sup> et au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle par les Scandinaves, maintinrent leur indépendance jusqu'en 945, époque où le roi d'Angleterre Edmund ravagea leur pays et le céda au roi d'Écosse, Malcolm.

Ils paraissent néanmoins avoir conservé une certaine autonomie assez longtemps après.

Des fragments de codes dus au roi d'Écosse David I<sup>er</sup> (1124 à 1153) qui, en qualité de comte, avait gouverné, avec d'autres terres au sud du Firth

of Forth, l'ancien royaume de Strat-Clut de 1107 à 1124, prouvent que leurs institutions et leur langue subsistaient encore à cette époque.

Un fragment de code intitulé : *Leges inter Brettos et Scotos* (Brittons et Scots de langue gaëlique) et rédigé en latin, français et anglais, ne fait que reproduire, pour le latin, deux paragraphes (54, 55) du livre IV du code en latin dû également à David I<sup>er</sup>, portant le titre de *Regiam majestatem*. Un paragraphe important de ce dernier code, au point de vue celtique, manque dans *Leges inter Brettos et Scotos*. Cinq termes de droit celtique paraissent dans *Regiam majestatem* ; deux sont de langue gaëlique, trois de langue brittonique.

Le gaëlique *crō*, meurtre et compensation pour le meurtre, est l'équivalent de *galnes*, *galnys*, prononciation anglaise et irlandaise du brittonique *galanas* bien connu dans les lois galloises, au sens de meurtre et compensation pour le meurtre. Le terme *enach* (enech) indique la compensation pour l'atteinte faite à l'honneur, et, en cas de meurtre, de l'atteinte à l'honneur de la famille. *Enech* signifie proprement visage : visage chez tous les Celtes est synonyme d'honneur. Ces termes suffisent pour prouver que Gaëls et Brittons d'Écosse étaient restés fidèles au droit celtique, tel que nous le connaissons par les lois irlandaises et galloises. Il repose sur le système des compensations pour tout crime ou dommage, mais la compensation comprend deux parties : 1<sup>o</sup> la compensation pour le dommage matériel ; 2<sup>o</sup> la compensation pour l'atteinte à l'honneur. La gravité des deux dépend de la classe sociale de la personne atteinte ou de sa famille. Le droit *De merchetis mulierum* porte sur la redevance due par un vassal à son seigneur lors du mariage de sa fille. *Mercheta* est tiré du thème brittonique *mercet*, qui a donné au singulier *merch*, fille (vieux celt. \**merces* au nominatif sing.), pluriel *merchet* (vieux celt. \**mercet-ès*), en gallois, cornique et breton. Le mot est inconnu en irlandais.

*Kelchyn* paraît identique au singulatif gallois *cylchyn* (*c* = *k*) ; *cylch* a le sens de *cercle*, *circuit*. *Cylch*, en gallois, indique le droit pour le roi et sa suite, ainsi que pour les officiers royaux, de faire, à des époques déterminées par la loi, un circuit dans le royaume en exigeant des vassaux logement et nourriture, et aussi certaines redevances. D'après le titre, dans le code *Regiam majestatem*, le *kelchyn* était un privilège réservé au roi et aux seigneurs écossais :

DE KELCHYN REGIS ET DOMINORUM SCOTIE.

M. Maury communique à l'Académie un mémoire intitulé : Pourquoi Uxellodunum n'a pas été retrouvé.

MM. Ferdinand Lot et Antoine Thomas contestent vivement les conclusions du lecteur, qui les a appuyées sur le contenu d'une charte évidemment fausse et sur des observations d'onomastique insoutenables.

#### SÉANCE DU 7 JUIN 1929

M. A. Moret étudie trois fragments de papyrus hiératique du Musée Guimet, où il a découvert une rédaction des maximes du Scribe Ani (papyrus de Boulaq n<sup>o</sup> IV) plus ancienne que celle jusqu'ici connue.

M. Robert Eisler signale et commente un texte roumain qu'il a découvert dans un manuscrit de la collection du docteur Gaster, de Londres, et qui,

dérivé de la version slave de Jean Malalas, permettrait d'affirmer avec certitude que le groupe célèbre de Panéas (Césarée de Philippe), représentait Asklépios et Panakeia.

M. Antoine Thomas donne lecture de la première partie d'un mémoire intitulé : Jean Gerson et l'éducation de deux dauphins de France.

#### SÉANCE DU 14 JUIN 1929

Le Comité d'initiative pour la célébration du V<sup>e</sup> centenaire de Jean Gerson dans son pays natal des Ardennes, prie l'Académie de l'autoriser à faire figurer son nom dans le Comité d'honneur, et d'envoyer un délégué aux fêtes qui auront lieu le 28 juillet à Rethel et à Barby.

M. Thomas, achevant sa lecture sur « Gerson et l'éducation de deux dauphins de France », conclut que le premier en date des opuscules pédagogiques qui font l'objet de son étude a été adressé à Jean d'Arsonval, depuis évêque de Chalon-sur-Saône, précepteur de Louis, fils de Charles VI, en 1409; le second, au précepteur inconnu de Charles, le futur Charles VII, malgré les déclarations contraires des manuscrits et des imprimés.

Il ajoute, d'après des documents inédits empruntés aux Archives nationales et aux Archives du Vatican, quelques détails nouveaux à la biographie de Jean Majoris, précepteur du futur Louis XI, telle que l'a écrite Étienne Charavay, en protestant contre l'attribution faite à Jean Majoris, dont on ignore le lieu de naissance, mais qui était sûrement un Français, de trois opuscules de droit canonique dont l'auteur est le célèbre historien et théologien écossais John Mair (1469-1550).

M. Joseph Loth fait une communication sur saint Doccus et l'hagio-onomastique.

Le cas de saint Doccus est des plus instructifs au point de vue de la méthode à suivre en hagiographie.

Saint Doccus, Breton insulaire, apparaît dans des textes importants : dans le *Catalogus sanctorum Hiberniae secundum tempora* (VIII<sup>e</sup> siècle), dans la vie la plus ancienne de saint Samson, abbé et évêque de Dol (VII<sup>e</sup> siècle), dans les Annales d'Ulster à l'an 447, dans bon nombre de chartes du cartulaire de Llandaf; dans une vie en irlandais : saint Cainnech vient d'Irlande, dans l'île de Bretagne, suivre ses leçons. Néanmoins, après Usher, plusieurs hagiographes justement estimés, parmi lesquels Dom Gougaud et C. Plummer, n'ont pas hésité à transformer *Doccus* en *Cadocus*, pour la raison qu'aucune vie de saint Doccus n'existait, tandis qu'il en existait de saint Cadocus.

Or, M. Loth a établi que dans les trois pays de langue brittonique, pays de Galles, Cornwall, Bretagne armoricaine, à défaut de vie de saint, c'étaient les noms de lieux consacrés au culte qui nous renseignaient le mieux sur l'existence des saints et l'importance du rôle qu'ils avaient joué. Pour des vies existantes, cette étude même est souvent indispensable.

Les savants hagiographes cités plus haut n'auraient pas eu recours à une métamorphose linguistiquement même invraisemblable, s'ils avaient eu recours à l'hagio-onomastique.

Le culte de saint Doccus paraît avoir été fort répandu; un monastère important dans le pays de Galles, un autre en Cornwall portaient son nom qui n'est conservé dans un nom de paroisse dans ces deux pays. Il est honoré en



Primelin (Finistère); la chapelle qui lui était consacrée a été ruinée au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, mais une fontaine et un pilier de pierre conservent son nom.

Il est honoré en Merdrignac (Côtes-du-Nord) sous le nom de saint Doha. La forme vieille-celtique du nom était au nominatif *Doccus*, génitif *Doccov-os*. C'est du thème *Doccou-* qu'a été dérivé *Doccovo-s* qui est devenu dans les pays brittoniques, après la chute de la syllabe finale, *Dochow*; deux *cc*, dans les langues brittoniques, donnent dès le <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle la spirante gutturale sourde *ch*, écrite aujourd'hui en breton, *c'h*.

#### SÉANCE DU 21 JUIN 1929

Le commandant Rousseau adresse une note concernant une interprétation nouvelle d'une inscription latine de Bagnères-de-Bigorre.

L'Institut international de coopération intellectuelle fait connaître la création d'un *Office central de collaboration scientifique internationale*.

M. Alexandre Morét communique à l'Académie une lettre du docteur Henri Martin, le préhistorien dont les découvertes en Charente ont enrichi le Musée de Saint-Cermain (homme fossile de la Quina, bas-reliefs de la station solutréenne du Roc). Dès octobre 1927 le docteur H. Martin découvrait dans la station du Roc un atelier solutréen, ornementé d'une *frise sculptée*, composée de cinq blocs, représentant chevaux et bovidés au ventre gravide, et un bœuf musqué chargeant un homme. Ces magnifiques spécimens de l'art du paléolithique supérieur ont fait l'objet d'une communication à l'Académie, le 18 novembre 1927. Les fouilles ont repris et donné des résultats très importants, résumés dans une lettre du 15 juin 1929, dont voici des extraits :

« L'année dernière (1928), de nouveaux blocs furent mis au jour; ils portaient sur une de leurs faces des sillons profonds habilement tracés et se rapportaient à des figurations d'animaux vivant à l'époque quaternaire.

« Tout récemment, la reprise des travaux a livré de nouveaux et importants documents : l'un des blocs dégagés représente deux bouquetins affrontés dans une attitude de lutte. La taille des animaux figurés correspond à celle d'un chien de moyennes proportions. Les deux têtes, ornées de longues cornes recourbées, sont en contact frontal. L'attitude des bêtes est saisissante, elle souligne une violente poussée; les jambes antérieures sont fléchies et répondent exactement à celles de deux animaux bondissant l'un contre l'autre. La sculpture est exécutée en champlévé; ce procédé est ici particulièrement accentué au niveau des têtes et le sculpteur solutréen a ménagé un effet très intéressant : celui d'une tête vue de profil fuyant. Cette œuvre est d'une exactitude étonnante et l'observation juste de l'artiste nous conduit à supposer que déjà l'étude du mouvement avait atteint une grande précision à l'âge du renne. Le choix des sujets représentés au Roc mérite notre attention : nous avons vu, antérieurement, parmi les sculptures de l'atelier, cinq représentations de femelles gravides; cette fréquence fait supposer la vénération de la fécondité. La sculpture signalée aujourd'hui est au contraire d'une conception différente; elle se rapproche d'une œuvre déjà décrite, celle de la charge d'un bovidé contre un homme.

« Les sculptures solutréennes du Roc ne semblent pas rentrer dans le cadre des exécutions nettement magiques, comme on en rencontre en Dordogne;

elles relèvent ici d'un autre sentiment : celui de l'art essentiel, reproduisant des scènes très mouvementées et bien observées. »

La Commission de Syrie propose à l'Académie de voter une subvention de 10.000 francs en faveur des recherches archéologiques poursuivies par le R. P. Poidebard en collaboration avec l'Aviation et le Service géographique de Syrie.

La Commission des travaux littéraires propose d'allouer à MM. Fabia et G. de Montauzan une somme de 6.000 francs pour la continuation des fouilles de Fourvières.

M. Ch. Picard, ancien directeur de l'École française d'Athènes, expose et commente avec des photographies les résultats obtenus, au cours de l'été 1928, par une mission française (MM. Charbonneaux, Demargne, Picard) sur le site de Mallia (Crète), exploré depuis 1920 par la France. Pour la première fois, un levé général a été exécuté au 1/10.000. On a exhumé deux nouvelles voies minoennes, sud et est, donnant accès aux façades du palais; à l'est du dit palais, une vaste esplanade a été dégagée; au sud, un tétragone enfermant des constructions préservées (pour des raisons sans doute religieuses). Sur la colline du Prophète Élie, on a reconnu un sanctuaire, rappelant les dispositifs des hauts lieux crétois (Petsofa, Touktas). Entre le palais et la mer, la mission a découvert de vastes nécropoles, qui datent surtout de la fin du Minoen ancien et du début du Minoen moyen (vers 2000 av. J.-C.). Elles nous renseignent sur les rites funéraires de l'époque; l'une d'elles, enclose de grands murs minoens, avait été dévastée et réoccupée à l'époque « mycénienne », ce qui permet d'y suivre le changement des idées sur l'outre-tombe, à l'époque des invasions achéennes en Crète. Près de là, on a commencé le dégagement d'une riche et vaste villa, elle-même du Minoen moyen I, bâtie sur le modèle des palais.

Les trouvailles ont été abondantes, surtout pour les vases (belles séries en pierre égyptisantes, et imitations céramiques locales). La « résidence » de Mallia a connu une très belle prospérité après 2000 avant J.-C., temps où la civilisation locale s'apparentait plutôt à celle de l'est de l'île.

Les fouilles avaient été libéralement subventionnées de Hollande, par M<sup>e</sup> Goekoop de Jongh (la Haye), et seront continuées en 1929, sur les mêmes fonds.

#### SÉANCE DU 28 JUIN 1929

L'Académie d'Athènes et la Faculté des Lettres de l'Université d'Athènes adressent à l'Académie leurs condoléances à l'occasion du décès de M. Gustave Schlumberger.

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. R. Langlois qui lui annonce la mort de son père M. Ch.-V. Langlois, décédé subitement le 25 juin.

La séance est levée en signe de deuil.

#### SÉANCE DU 5 JUILLET 1929

Le secrétaire perpétuel informe l'Académie qu'elle est invitée à se faire représenter au Congrès international d'histoire de l'Espagne qui se tiendra

à Barcelone dans la première quinzaine de novembre, M. Pierre Paris est délégué.

M. Louis Chatelain, directeur des Antiquités du Maroc, annonce la découverte récente, à Volubilis, de quatre très belles statuettes de bronze, dont il envoie des photographies. La plus importante représente Bacchus nu, debout et couronné de lierre. Les autres, de dimension plus petite, figurent, deux d'entre elles, Vénus, et la dernière un Satyre.

Le président rend hommage à la « vie tout entière de dévouement à la science et une des mieux remplies qui soient » de M. Langlois, récemment décédé. Il loue les mérites de ses œuvres qui attestent une « méthode impeccable » et la « sûreté de sa pensée ».

M. Holleaux lit une étude de M. P. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, sur une inscription récemment découverte au sud d'Athènes, sur la rive droite du Céphise, au lieu dit Moschato. Cette inscription est la première à donner quelques indications précises sur le kômos, acte rituel qui faisait partie des fêtes en l'honneur de Dionysos. Il en résulte clairement que le kômos, comme l'avait autrefois conjecturé Foucart, avait la forme d'un concours distinct des concours dithyrambiques et dramatiques qui accompagnaient la célébration des Dionysia.

M. J. Cantineau, de l'Institut français de Damas, présente des photographies aériennes qui ont permis de déterminer l'emplacement de divers édifices publics et constructions de Palmyre. C'est ainsi qu'a été repéré un grand tombeau portant une inscription bilingue et datant de 149 de notre ère. Ce monument épigraphique apprend qu'il s'agit de la sépulture des deux frères Ailami et Zabida; le premier fut un membre du grand sacerdoce.

Bien que la sépulture ait été violée, on y a retrouvé un sarcophage sculpté, des bas-reliefs, des fragments de sculpture de grandeurs diverses. Cette construction constitue un beau modèle d'architecture palmyrénienne.

#### SÉANCE DU 10 JUILLET 1929

Pour répondre à une demande du ministre des Affaires étrangères, l'Académie propose, par scrutin, M. Seyrig, agrégé de l'Université, secrétaire général de l'École française d'Athènes, pour succéder, en qualité de directeur du Service des Antiquités de Syrie, à M. Virolleaud qui a demandé à rentrer en France.

#### SÉANCE DU 20 JUILLET 1929

M. Cuq lit une étude du professeur Frédéric Hrozny, correspondant de l'Académie à Prague, sur une inscription de Boghaz-Keui, rédigée par Anittas, roi de Kussara, deux mille ans environ avant notre ère, et qu'il a déchiffrée le premier. C'est un des plus anciens documents écrits dans une langue indo-européenne. M. Hrozny en montre l'importance historique. Elle fait connaître la situation politique de l'Asie Mineure orientale peu après l'invasion des Indo-Européens dans une région, au sud de l'Halys, d'où ils ont chassé les

Assyriens. Il y a là une série de petits États qui cherchent à conquérir l'hégémonie. L'inscription décrit les luttes qu'ils ont soutenues les uns contre les autres ou contre ceux qui occupaient déjà le pays.

Pitkanas, le père d'Anittas, s'est emparé de la ville de Nêsas (probablement Nyssa, aujourd'hui Muradli-Euyuk non loin du lac salé de Tatta). Son fils et successeur fait de Nêsas sa capitale, mieux située peut-être que Kussara (probablement Ak-Seraï, ou peut-être Ginour-Kelessy, au sud-ouest d'Angora). Le roi du Hatti, Pijustis, qui a formé contre lui une puissante coalition, subit un double échec. Anittas se rend maître ensuite de Salativara, qu'on doit identifier avec la ville gréco-romaine de Salatra, à l'est de Konia. L'identification est confirmée par le fait que l'armée de Salativara, dans son expédition contre Nêsas, a traversé la rivière Hulas. Or, pour aller de Salatra à Nysa, les Romains devaient aussi traverser la rivière Hylas qui se jette dans le lac de Tatta.

Après ces victoires, Anittas prend le titre de Grand Roi. Il crée à Nêsas de nombreux quartiers et y bâtit des temples. Nêsas est, dès lors, le centre du premier grand empire indo-européen en Asie Mineure avant son transfert à Hattusas (Boghaz-Keui). On s'explique maintenant la signification de l'adverbe *nâsili* qui, dans une inscription plus récente, désigne une langue distincte de celles des habitants du Hatti et du Louya : c'est celle des gens de Nêsas, les Nêsites, conquérants indo-européens du pays. Le nom de « Hittite » s'appliqua d'abord à une couche de la population de l'Asie Mineure qui n'est pas d'origine indo-européenne et qui apparaît au IV<sup>e</sup> millénaire : elle était établie dans le nord, autour de Hattusas, dans la boucle de l'Halys (Kyzyl-Irmak), tandis que les Nêsites se sont fixés au sud de ce fleuve. Une troisième couche ethnique est constituée par les Louytes, avant-garde des Nêsites et, comme eux, d'origine indo-européenne. Arrivés vers 2500, ils ont occupé le sud de l'Asie Mineure.

L'inscription du roi Anittas résout ainsi la question de savoir quel était le vrai nom des Hittites indo-européens : ils s'appelaient Nêsites ; leur langue, récemment déchiffrée, est le nêsite.

La traduction de l'inscription d'Anittas et le commentaire de M. Hrozný seront publiés *in extenso* avec une carte dans *Archiv Orientalni*, journal de l'Institut oriental tchécoslovaque de Prague.

MM. Frantz Cumont, Rostovtseff et Glotz prennent la parole à la suite de cette communication. M. Cuq, au cours de son exposé, ayant fait allusion à l'introduction des chevaux en Asie Mineure par les Hittites ou Nêsites, ceux-ci, fait observer M. Rostovtseff, auraient donc la priorité de cette introduction sur les Cassites, les premiers, croyait-on jusqu'ici, qui aient amené des chevaux d'Asie et seulement vers 1500. M. Glotz objecte que ce point de détail est difficile à fixer d'une manière précise en raison de la diversité des termes dont il est fait usage. Le secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu une lettre, en grec, de la Société britannique d'encouragement aux études helléniques, qui remercie l'Académie de s'être fait représenter aux fêtes du cinquantenaire de sa fondation.

M. Cagnat donne lecture d'une notice du commandant Espérandieu relative à quelques inscriptions latines de Nîmes, à un bas-relief très mutilé provenant de la même ville et à deux épitaphes, l'une en vers, d'Arles, et l'autre provenant de Narbonne. Il signale aussi à Remoulins la découverte



de quatorze tombes dans l'une desquelles on a recueilli cinquante-huit bractées d'argent et une petite croix de bronze argenté.

M. Besnier entretient l'Académie d'un personnage du nom d'Achilleus, mentionné dans un papyrus récemment publié, où il est question, en Égypte, à la fin du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., d'un certain Achilleus, appelé *épanorthôtès*, en latin *corrector*. Il s'agit vraisemblablement de l'usurpateur de ce nom, qui fut vaincu par Dioclétien. Le titre de *correctores*, à cette époque, désignait, en Italie et dans les provinces, de hauts fonctionnaires romains, représentants de l'empereur. Il fut donné aux princes de Palmyre et pris en Égypte par un autre usurpateur, Firmus, sous le règne d'Aurélien. Ce même Aurélien le conféra à Tétricus quand celui-ci eut renoncé à l'empire dans les Gaules : c'était peut-être un moyen de pallier sa révolte en laissant supposer que déjà en Gaule il avait agi comme *corrector*, délégué du pouvoir central.

#### SÉANCE DU 26 JUILLET 1929

M. P. Willeumier, membre de l'École de Rome, complète l'exposé qu'il fit il y a un an sur les fouilles récentes effectuées en Italie, en énumérant et en commentant les résultats acquis depuis l'époque où il prit la parole à l'Académie.

À Rome, l'*Area*, comprise entre le Corso Vittorio. Emmanuele, la via di Torre Argentina et, sans doute, les via Florida et San-Nicola à Cesarini, a été explorée. Quatre temples ont été dégagés. La matière et le style de construction attestent qu'ils sont d'une époque reculée; trois sont en tuf.

Aucune dédicace n'a permis jusqu'ici de préciser à quelles divinités ils étaient consacrés.

Au Palatin, les travaux conduits avec activité permettront sans doute de résoudre le problème soulevé par les archéologues qui ont pensé que le palais des Flaviens avait été construit sur l'emplacement d'un palais antérieur — celui d'Auguste — que la tradition y localise, ce que sembleraient confirmer les restes de deux murs et la trace d'un remaniement dans le dessin du péristyle.

D'autre part, le tombeau des Scipions a été restauré; on a rouvert le colombaraire voisin, comprenant deux cents places et qui a conservé la fraîcheur de ses fresques. On a encore dégagé aux alentours une tombe, une petite catacombe et une maison du III<sup>e</sup> siècle.

Aux environs de Rome, les fouilles ont été poursuivies également avec succès. C'est ainsi qu'à Ostie, à l'angle méridional du forum et du decumanus, on a mis au jour, et habilement restauré, un immense édifice thermal sans doute construit par Hadrien et agrandi vers la fin du III<sup>e</sup> siècle.

Depuis un an, le monde entier tourne vers les navires de Némé une attention exclusive et dangereuse : on en espérait des trésors, que le premier du moins n'avait guère chances de contenir; or, c'est le seul dont on ait pu mettre encore une moitié au jour, en faisant baisser le lac de 9 mètres en dix mois par le jeu continu de quatre pompes. La déception fut grande au début; on finit cependant par recueillir quelques bronzes de types déjà connus : une tête de loup munie d'un anneau, identique à celle que l'on conserve au Musée des Thermes, puis, tout dernièrement, une tête analogue de lion, dont

on possédait plusieurs répliques, une colonnette — on avait trouvé en 1827 un chapiteau de même métal — et un certain nombre de tubes emmanchés à des fistules de plomb, semblables à celles que Borgi remonta de l'eau en 1896. La structure même du bateau devait causer peu de surprises, car les sondages faits depuis plusieurs siècles l'ont d'une part endommagé, et ont prouvé d'autre part l'existence de plaques en terre cuite, marbres et mosaïques qui devaient couvrir le pont, et celle d'une étoffe maintenue entre le bois et le plomb extérieur par de longs clous recourbés en cuivre rouge. Le dégagement de la coque a confirmé cette double hypothèse, en illustrant la seconde par la remarquable conservation des matériaux. Il révéla toutefois deux détails nouveaux et curieux : une douzaine de poutres transversales forment la substruction du pont; du bord qui longe la côte partent vers celle-ci à angle aigu deux longues perches parallèles distantes de 2 mètres environ : elles devaient, peut-être avec une paire symétrique, assurer la stabilité du navire, auquel elles donnent l'apparence d'un ponton. Le Gouvernement italien n'a pas abandonné l'espoir de trouver des œuvres d'art soit dans la moitié de ce bateau plus basse que l'autre, soit dans la deuxième, dont aucune partie n'apparaît encore. Après dégagement, chacune des carcasses serait saisie par un appareil en fer et déposée au bord du lac avec les fragments épars dans un petit musée.

Enfin à Herculaneum, cinq maisons luxueuses, bien conservées, ont été dégagées.

Dans l'une, un vestibule à mosaïque mène à l'*atrium*, mais le péristyle est remplacé par une pièce à abside dont le plafond et les parois sont ornés de jolies fresques décoratives à fond vert sombre et d'une élégante corniche à fleurs sculptées.

Dans une autre maison, outre des fresques, on a trouvé des jarres enfoncées dans le sol et le premier exemple d'une presse en bois à peu près intacte. Dans les chambres on a découvert un lit en bois et une armoire pleine de fioles de verre et de statuettes de bronze. La dernière maison a conservé les poutres de son toit, son *impluvium* en tuf, un buste d'homme en bronze, et, sur les murs, un joli paysage et de fraîches couleurs vert clair.

Cette teinte et le choix des sujets champêtres ou décoratifs, le plan et le luxe des maisons, donnent à Herculaneum, autant qu'on en peut juger encore, un aspect plus riant qu'à Pompéi. La conservation du bois et celle de quelques étages supérieurs y font renaître davantage la vie ancienne.

En terminant, M. P. Wuilleumier rend hommage à la science italienne et à la valeur des résultats acquis.

MM. Cumont, Michon, Monceaux, Salomon Reinach et Dussaud questionnent M. Wuilleumier sur quelques points de détail, en particulier sur les travaux à venir. Les fouilles de Nemi font également l'objet d'un échange de vues.

#### SÉANCE DU 2 AOUT 1929

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une dépêche annonçant le décès. à Esprels (Haute-Saône) de M. Henri Goelzer, président de la Compagnie, M. Dussaud, vice-président, lève la séance en signe de deuil.

## SÉANCE DU 9 AOUT 1929

M. Dussaud, qui préside la séance, lit l'éloge funèbre de M. Henri Goelzer, président en exercice.

M. F.-A. Schaeffer, conservateur du Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg et chef de la mission, communique son rapport sur les fouilles de Minet-el-Beida et de Ras-Shamra (Syrie).

La mission chargée de ces travaux fut organisée sur l'initiative de M. René Dussaud, conservateur des antiquités orientales au Louvre, avec le concours du Service des antiquités de Syrie, dirigé par M. Charles Vioilleaud; elle fut subventionnée, d'une part, par l'Académie des Inscriptions, d'autre part, par l'État des Alaouites, sur la demande du gouverneur, M. Schoeffler.

M. Schaeffer avait comme adjoint M. Georges Chenet, auxiliaire de l'Institut, correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

Les principaux résultats obtenus par la mission dont les travaux, commencés en mars 1929, durèrent plus de deux mois, sont les suivants : découverte près de Minet-el-Beida, petit port naturel à 13 kilomètres au nord de Lattaquié (État des Alaouites), d'une importante nécropole du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. contenant, outre 80 dépôts céramiques, un trésor de statuettes de divinités phéniciennes en bronze rehaussé d'or et d'argent, de bijoux d'or et de pierres dures, de grande valeur historique et artistique parmi lesquelles Teshoub, le grand dieu, et Ashtarté, la déesse de la fécondité. Dans plusieurs tombes princières, en forme de caveau souterrain à voûte, avec escalier et couloir d'entrée, malgré une violation ancienne, furent encore recueillis des céramiques précieuses, des vases en albâtre égyptiens, des perles d'or et surtout une sculpture sur ivoire représentant une divinité féminine au torse nu, assise sur un trône, flanquée de deux boucs dressés, qui est certainement le plus bel ivoire mycénien actuellement connu (xiv<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

Sur un tell voisin, appelé Ras-Shamra, la mission mit au jour les substructions d'un important palais du II<sup>e</sup> millénaire contenant des statues et inscriptions égyptiennes et une bibliothèque de tablettes cunéiformes, probablement archives royales. Découverte de première importance, révélant une langue totalement inconnue jusqu'alors. Non loin de là : dépôt de 74 pièces de bronze, armes et outils dont quelques-unes portent également des caractères cunéiformes. Ce dépôt comprenait aussi un trépied orné de pendeloques. Jusqu'ici aucun dépôt de bronze aussi considérable et de cette qualité n'a été trouvé en Orient.

L'État des Alaouites s'est assuré la propriété des terrains; les monuments seront conservés intégralement et, dans la suite, rendus accessibles au public.

La mission a rencontré de précieux appuis tant à Beyrouth, auprès du haut-commissaire et de ses services, auprès du général Bigault du Grandrupt, commandant des troupes de l'armée du Levant, qu'à Lattaquié auprès du gouverneur, M. Schoeffler, et des chefs du service des renseignements, MM. de Cadoudal et Delattre.

Les fouilles seront reprises au printemps prochain.

M. Salomon Reinach commente, en fin de séance, un texte de Tertullien,

d'après lequel l'empereur Tibère, averti des miracles opérés en Palestine, aurait demandé au Sénat, qui repoussa cette proposition, de mettre Jésus au rang des dieux romains. Ce serait une fort ancienne légende, née autour d'une séance secrète du Sénat où, suivant Suétone, l'empereur fut mis en minorité.

#### SÉANCE DU 14 AOUT 1929

*Avancée au 14 août à cause du 15 août.*

M. du Mesnil du Buisson expose les résultats des fouilles exécutées à Mishrifé-Qatna en 1929.

M. Franz Cumont communique à l'Académie la teneur d'une inscription restée cachée durant un demi-siècle dans la collection Frœhner et dont M. Rostovtseff lui a signalé l'existence. M. Jean Babelon l'a autorisé à examiner et à reproduire le marbre original déposé au Cabinet des Médailles. Ce marbre, trouvé à Nazareth avant l'année 1878, porte la traduction grecque d'une loi d'Auguste punissant de mort la violation de sépulture. La loi nouvelle démontre que l'évolution du droit pénal en cette matière n'est point conforme aux reconstitutions qui en ont été tentées jusqu'ici. Il apparaît maintenant que le vieux droit pontifical rapprochait déjà la *violatio sepulchri* du *sacrilegium* et punissait l'offense faite aux Mânes, comme l'atteinte portée à la propriété des dieux, de la peine capitale. Auguste, rénovateur des traditions sacrées de Rome, remet en vigueur ce principe et cette sévérité. Le caractère éminemment religieux maintenu par le prince au délit de violation de sépulture a influencé toute la législation postérieure jusqu'aux empereurs chrétiens.

#### SÉANCE DU 23 AOUT 1929

M. Abel Lefranc communique une étude de M. Pierre Jourda sur un manuscrit du xvr<sup>e</sup> siècle de la bibliothèque Trivulze à Milan, contenant une traduction manuscrite inédite du discours grec d'Isocrate : *Oraison escripte à Nicoclès, roi de Cyprè, touchant l'administration d'un royaume*.

Dans son catalogue de la Trivulziana, l'érudit G. Porro a cru pouvoir émettre l'hypothèse que cette traduction anonyme serait l'œuvre de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre,

M. Jourda étudie le bien-fondé de cette attribution et tend à la confirmer à l'aide d'arguments nouveaux.

Offerte en 1542 au dauphin Henri, la traduction paraît originale. Quatre pièces de vers l'accompagnent : une qui semble postérieure et qui est signée Gabrielle (d'Estrées?) affirme que la traduction est l'œuvre d'une femme; les trois autres paraissent contemporaines de l'ouvrage. L'une de celles-ci, la première qui émane d'une femme, était suivie d'une signature soigneusement effacée; la troisième, à moitié effacée également, est facilement lisible sur une épreuve photographique.

Or, les deux dernières sont des fragments de poésies de Marguerite de Navarre parus l'un en 1533 et l'autre en 1547.

Le problème est dès lors assez nettement circonscrit. Trois noms se présentent à l'esprit : ceux de la reine de Navarre, de la dauphine Catherine de Médicis, de Diane de Poitiers.



C'est évidemment la reine qui paraît avoir eu le mieux les qualités requises pour traduire Isocrate : n'avait-elle pas reçu les leçons de l'abbé de Saint-Martin d'Autun, de Christophe de Longueil, de Paul Paradis, peut-être celles de Lefèvre d'Étaples et de Budé?

Le soin avec lequel ont été effacés la signature qui suit la seconde pièce de vers et les vers de la quatrième permet de supposer que le dauphin a voulu laisser ignorer la personnalité de l'auteur qu'il n'aimait pas.

Le texte d'Isocrate, le ton des vers qui accompagnent ce texte sont comme une leçon discrète adressée au prince, et qui, sauf une princesse du sang, pouvait avoir l'idée de la lui faire? Marguerite et Catherine seules pouvaient se permettre pareille démarche, l'une pour se rapprocher d'un neveu qu'elle n'aimait pas, l'autre pour rappeler son mari à ses devoirs de prince. Et qui sait si Marguerite n'a pas été ici l'interprète de sa nièce à qui l'unissait une vive affection?

Dès lors, il semble possible d'attribuer à la sœur du Père des lettres cette traduction d'ailleurs excellente, d'une concision parfaite et d'un mouvement élégant pour l'époque.

M. Abel Lefranc, qui a étudié l'histoire de la reine, croit cette argumentation très plausible. Il pense que la « Gabrielle » du manuscrit pourrait être non pas Gabrielle d'Estrées, mais une personne de ce nom, cousine de Claude Chappuis, qui appartenait à l'entourage de Marguerite d'Angoulême.

M. Salomon Reinach présente quelques observations et indique, incidemment, que selon des témoins de l'époque, Diane de Poitiers ne fut pas la maîtresse de Henri II, mais qu'une amitié fraternelle les unissait.

M. Omont propose de demander à M. Jourda d'étudier le manuscrit à l'aide des rayons ultra-violets qui pourraient faire apparaître la signature effacée.

#### SÉANCE DU 30 AOUT 1929

M. Dunand donne lecture d'un rapport sur la huitième campagne qui a eu lieu à Byblos au printemps dernier. Les remparts mis au jour lors des fouilles antérieures ont été dégagés sur une longueur de 40 mètres. Ils sont pourvus à l'intérieur de contreforts et à l'extérieur d'un énorme glacis de terre glaise. D'après la topographie des lieux, on estime que le périmètre de ces remparts doit atteindre de 1.000 à 1.500 mètres.

Tout auprès et parfois engagés dans la construction, ont été découverts les dépôts de fondation. Ce sont de grandes jarres à l'intérieur desquelles se trouvent des ossements d'enfants âgés de cinq ans. C'est l'exemple le plus typique, révélé par des fouilles, des sacrifices de fondation relatés par le *Livre des Rois*, qui mentionne le sacrifice de son fils accompli par Hiel de Jéricho sous les murs de la ville pour se concilier la bienveillance de la divinité.

Au cours des travaux, on a mis au jour trois inscriptions phéniciennes, dont l'une, de sept lignes, est contemporaine de l'inscription d'Ahiram. Deux documents permettent de dater du temps de Ramsès II. La deuxième inscription se trouve sur un sarcophage du type de la *théca* classique. Elle révèle que ce sarcophage contient les restes de Batnoam, frère du roi Ozbaal, roi de Byblos et petit-fils de Piletbaal. Ozbaal était déjà connu par des statères d'argent, datant de 350 environ avant J.-C. La troisième inscription,

très mutilée, donne néanmoins le nom de Schafatbaal. D'après la paléographie du texte, ce monument remonte au début du IV<sup>e</sup> siècle.

Enfin une quatrième inscription est en caractères qui jusqu'ici n'avaient pas encore été rencontrés. Les uns se rapprochent des hiéroglyphes égyptiens, les autres de certaines lettres de l'alphabet phénicien. Il est probable que cette écriture est alphabétique, avec, cependant, quelques déterminatifs et peut-être encore quelques syllabes. Ce document remonte probablement au moyen empire égyptien, et c'est sans doute un des premiers essais d'écriture phonétique. La théorie de l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien trouve donc une confirmation dans ce texte.

#### \* SÉANCE DU 6 SEPTEMBRE 1929

M. Finot, directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient, transmet :

1<sup>o</sup> Son rapport sur l'activité et les travaux de cet établissement durant l'année 1928-1929;

2<sup>o</sup> Une lettre de M. Gaspardone, membre temporaire de l'École, qui demande à être nommé membre permanent.

Dans une troisième lettre, M. Finot rappelle que deux places de membres temporaires sont actuellement vacantes et expose les besoins de l'École en spécialistes.

Mlle L. Homburger adresse à M. le secrétaire perpétuel la lettre suivante :

« Il y a quelques mois j'ai eu l'insigne honneur de rendre compte à l'Académie des résultats de mes études des langues négro-africaines et de l'égyptien.

« J'ai conclu en ces termes : les langues négro-africaines modernes dérivent de l'égyptien. MM. Meillet et Moret ont bien voulu prendre la parole pour m'encourager à poursuivre mon examen des faits communs.

« Il m'est possible aujourd'hui de confirmer et de préciser la chose.

« J'ai constaté, en effet, que les dialectes *mandés* du Soudan occidental représentent un dialecte copte, peu modifié, sinon au point de vue phonétique.

« Nul n'ayant jamais hésité à classer les langues du type *mandé* parmi les idiomes dits africains, et la parenté des langues négro-africaines étant pratiquement admise aujourd'hui, démontrer que le *mandé* n'est qu'un dialecte copte, c'est trancher d'une façon définitive la question de l'origine des parlers africains modernes. »

M. Adrien Blanchet fait une communication sur l'amputation de la main comme châtiment, constatée chez les Égyptiens, les Assyriens, les Francs, etc., et jusque dans notre ancienne législation, pour certains crimes.

#### SÉANCE DU 13 SEPTEMBRE 1929

M. Louis Châtelain, directeur du Service des Antiquités du Maroc, fait une communication sur les fouilles de Volubilis.

#### SÉANCE DU 20 SEPTEMBRE 1929

Le président annonce le décès du doyen des correspondants étrangers de la Compagnie, sir Edward Maunde Thompson, qui avait été élu en 1891.

M. Ch. Virolleaud étudie les inscriptions cunéiformes découvertes par MM. A. Schaeffer et G. Chenet, au cours des fouilles qu'ils ont récemment effectuées à Ras-Shamra, près de Lattaquié. Elles datent du *xiv<sup>e</sup>* ou du *xiii<sup>e</sup>* siècle avant notre ère et sont rédigées les unes en babylonien et les autres en une langue indéterminée. Le texte le plus important du groupe babylonien est une lettre du genre de celle de Tell-el-Amarna. Elle est adressée à un prince dont le nom, Akihini, trahit l'origine mitanienne. Il y est fait mention de trois villes : Panashtai, Hazilou et Halbini, dont les noms figurent ici pour la première fois.

Le second groupe des inscriptions de Ras-Shamra comprend douze tablettes et une vingtaine de fragments. Il y a en outre de courtes épigraphes gravées sur des haches de bronze. Cette écriture dérive visiblement du syllabaire babylonien; mais comme elle se compose de vingt-six lignes seulement, il s'agit sans aucun doute d'une écriture alphabétique. Bien que les mots soient le plus souvent séparés les uns des autres par un trait vertical, le déchiffrement présente de grandes difficultés, et l'on ne peut faire actuellement que des conjectures sur la nature de ces documents comme sur la langue dans laquelle ils sont composés.

Il est, en tout cas, très important de constater l'existence sur la côte de Syrie, dès l'époque de la *XVIII<sup>e</sup>* dynastie égyptienne, d'un alphabet tout différent de celui des Phéniciens et dont l'origine mésopotamienne est indubitable.

M. Dussaud signale, dans une communication qui fait suite à celle de M. Virolleaud, l'accord d'un passage conservé par le chronographe byzantin Malalas avec le résultat des fouilles de Ras-Shamra. La civilisation révélée par elles indique que cette cité était habitée, dans la seconde moitié du *II<sup>e</sup>* millénaire, principalement par des Chypriotes et des Égéens. Or, Malalas assure qu'à une époque ancienne les environs de Casius, montagne qui domine Ras-Shamra, furent colonisés par des Chypriotes et des Crétois. Ce renseignement est conservé sous forme mythique, mais très compréhensible : le roi Kasos (Casis) aurait épousé Kitia (Citium; ville de Chypre), fille du roi de Chypre Salaminos — éponyme de la ville chypriote Salamis). Avec sa femme, Kasos aurait emmené en Syrie des Chypriotes et des Crétois.

M. Glotz fait remarquer qu'on trouve là une confirmation de ce que l'on savait sur les relations de la Crète avec Chypre et sur l'influence égéenne en Syrie, influence attestée notamment par des documents égyptiens. Tous les faits et documents connus jusqu'ici se contrôlent les uns les autres et prouvent qu'il y eût entre les populations égéennes et syriennes non pas seulement des relations commerciales, mais une véritable colonisation de celles-ci par celles-là.

#### SÉANCE DU 27 SEPTEMBRE 1929

Au cours de ses expéditions archéologiques en Mésopotamie, l'Université américaine de Pensylvanie a découvert dans les ruines de Nuffar, l'antique Nippur, plusieurs centaines de documents juridiques néo-babyloniens, provenant des archives d'une maison de banque dénommée « Murashu fils », du *v<sup>e</sup>* siècle avant notre ère. Ce sont des contrats concernant la location de terres à cultiver, l'usage de canaux d'irrigation ou l'avance de fonds pour paiements d'impôts au gouverneur. Ces contrats, datés et authentifiés par

des témoins, contiennent de nombreux noms propres, babyloniens ou étrangers, appartenant à toutes les classes de la société.

M. D. Sidersky, qui en fait le sujet d'une communication, y a relevé plus de soixante noms propres hébreux qui sont, pour la plupart, *théophores*, étant composés chacun du nom d'une divinité précédé ou suivi d'un verbe. La majeure partie de ces noms propres se rencontre une ou deux fois dans l'Ancien Testament, où quelques-uns ont une forme différente de celle que leur donnent les tablettes néo-babyloniennes. Certains noms théophores, dans lesquels le nom de Dieu ne figure que par le pronom de la troisième personne sous-entendu, possédant une orthographe hébraïque commune, mais de prononciations différentes conservées par la tradition, se retrouvent dans les tablettes nippuriennes avec la même différence de vocalisation, confirmant ainsi la prononciation hébraïque enregistrée douze siècles après par les Massorètes.

En effet, l'écriture cunéiforme comprend des consonnes et des voyelles, tandis que l'écriture sémitique alphabétique (phénicienne, hébraïque, araméenne) est exclusivement composée de consonnes, les points-voyelles ne datant que du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. L'onomastique hébraïque des tablettes de Nippur complète utilement celle de l'Ancien Testament.

#### SÉANCE DU 4 OCTOBRE 1929

L'abbé H. de Genouillac rend compte des fouilles qui ont eu lieu à Tello et que subventionnèrent le Musée du Louvre et celui de Kansas-City. M. de Genouillac estime que les monuments et les objets trouvés en ce lieu ont tous les caractères de la civilisation sumérienne de l'âge présargonique. En effet, les habitations, les tombeaux, l'art de la céramique alors en faveur, les objets en métal relèvent d'une civilisation antérieure à celle de Goudéa. Il explique comment il est amené à localiser divers quartiers et temples de l'ancienne Lagach. Du grand temple bâti par Goudéa au dieu local il n'a été retrouvé que peu de chose. Par contre, il a été possible de dresser le plan complet d'un temple dédié à Nina qui contenait des tombeaux et, sous le pavage du sanctuaire, des ossements de tout jeunes enfants, victimes, pense M. de Genouillac, de sacrifices rituels.

Il décrit ensuite deux petits édifices sacrés dont l'un serait une chapelle dite *abîme* et l'autre un lieu de justice appelé « la demeure des décrets terribles du ciel et de la terre ».

Des photographies, des dessins et des plans dus aux architectes de la mission, MM. H. Walbert et Gardinier, permettent à l'Académie de juger de l'intérêt archéologique de quelques-uns des deux mille objets que ces fouilles ont permis de mettre au jour.

MM. Pottier et Michon discutent quelques points de la communication de M. de Genouillac, notamment son exposé relatif aux ossements d'enfants.

#### SÉANCE DU 11 OCTOBRE 1929

M. Pillet, qui a dirigé les fouilles effectuées à Doura-Europos sous les auspices de l'Académie et de la Yale University, expose les résultats obtenus au cours de la seconde campagne. Il a été possible de préciser l'his-



toire de cette antique cité. De très nombreux objets ont été exhumés : ce sont des poteries et verreries, de petits bronzes et bois peints, des étoffes, des armes, des parchemins, papyrus, monnaies et bijoux.

Le déblayement de la porte principale de la ville, de la tour et du temple des dieux palmyréniens a été achevé et des édifices nouveaux ont été mis au jour : deux citadelles successives édifiées sur le piton rocheux qui commande la vallée de l'Euphrate et qui doivent remonter aux premiers temps de l'occupation du site (III<sup>e</sup> ou II<sup>e</sup> siècle avant notre ère), un sanctuaire érigé par la deuxième cohorte des archers romains de la légion Ulpia et, enfin, des thermes d'époque romaine.

Deux stèles, datant du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, présentent des inscriptions importantes; une autre inscription, plus importante encore, relate le tremblement de terre qui, en l'an 160 après J.-C., à l'automne et vers 10 heures du matin, ruina complètement la cité.

On a trouvé en outre un panneau de bois peint, représentant une Victoire ailée et faisant partie d'un naos.

Trois parchemins grecs dont un de vingt et une lignes, presque intact et qui se rapporte aux relations commerciales de la ville à l'époque parthe, ont été découverts, ainsi que plus de 900 pièces en monnaie dont 818 de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Enfin 19 bijoux ont été exhumés.

M. Albertini, directeur du Service des Antiquités de l'Algérie, entretient la Compagnie des tablettes de bois trouvées l'an dernier aux environs de Tébessa et dont il a entrepris le déchiffrement. Ce sont des actes de vente rédigés dans les dernières années du V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et concernant, généralement, des terrains de culture. Ces terres laissées incultes par leurs propriétaires ont été mises en valeur par des cultivateurs qui ont ainsi acquis sur elles un droit d'exploitation et de jouissance héréditaire et inaliénable. La stipulation par laquelle l'acheteur se garantit contre l'éviction se présente dans ces documents sous une forme nouvelle.

M. Albertini montre, en outre, un objet trouvé récemment dans une tombe à Lambessa. C'est une petite boîte cylindrique de bronze avec incrustations d'argent et de nielle. Le décor représentait des personnages du cycle bachique. Très finement travaillé, cet objet peut dater du II<sup>e</sup> siècle après J.-C.

M. Cuq souligne par ses observations l'intérêt des documents étudiés par M. Albertini. Ils se distinguent des actes ordinaires. Il n'y est plus question, seulement, de la tradition matérielle des objets cédés, mais de droits plus ou moins analogues à ceux de la propriété. Quant à la formule d'éviction, — dont M. Albertini a cité des exemples, — elle rappelle les principes du droit romain qu'il est curieux de voir subsister à une aussi basse époque.

#### SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1929

Le prix Thorlet (4.000 francs) est décerné à M. Wuilleumier, pour ses publications sur Tarente. Sur la proposition de la Commission de Syrie, deux subventions sont accordées, l'une, de 30.000 francs, à M. Thureau-Dangin, pour les fouilles qu'il a entreprises à Tell-Ahmar; l'autre, de 10.000 francs, au P. Poidebard, pour sa mission en Haute Djezireh.

M. Harold Ingholt, conservateur de la glyptothèque de Ny-Carlsberg, com-

mente deux inscriptions bilingues — grecques et palmyréniennes — trouvées l'automne dernier, au cours de la mission dont il fut chargé à Palmyre.

L'une date de 198 de notre ère et relate que la ville de Palmyre avait érigé une statue équestre en l'honneur d'Aelius Bora, stratège de cette cité et qui avait été créé *εὐργάργης* par les gouverneurs romains des deux provinces de Syrie. D'autre part, les quatre tribus de la ville lui avaient érigé chacune une statue. Ce texte fait connaître le pouvoir et l'influence de Rome à Palmyre.

La seconde inscription, qui date de 239 de notre ère, est également relative à l'érection d'une statue. Il s'agit, cette fois, d'un personnage du nom de Ogelos qui obtint cet honneur du Sénat et du peuple de Palmyre pour avoir combattu avec succès contre les nomades. Elle révèle les difficultés qui existaient alors entre Palmyre et le pouvoir romain, celui-ci commençant à être ébranlé sous la pression des Sassanides. Elle témoigne aussi que les habitants de Palmyre continuaient leur commerce avec les peuples du désert et qu'ils poursuivaient en somme une double politique favorable tantôt aux Romains, tantôt aux Sassanides, selon leurs besoins.

M. Michon lit une notice intitulée : *les Origines de la Collection et du Musée des Antiques*. L'Académie décide que cette notice figurera au programme de la séance publique annuelle du 22 novembre.

#### SÉANCE DU 23 OCTOBRE 1929

Le secrétaire perpétuel fait connaître qu'il a reçu un rapport de M. Roussel sur les travaux de l'École française d'Athènes en 1929.

Sur proposition de la Commission de la médaille Paul Blanchet, deux récompenses sont accordées : l'une à la comtesse de Chabannes La Palice qui offrit naguère une collection punique et romaine au Musée du Bardo, l'autre à M. Truillat grâce à qui ont été recueillies et sauvées les tablettes de bois qui ont fait récemment l'objet d'une communication de M. Albertini.

M. Abel Lefranc étudie la dernière période de la vie de Rabelais sur laquelle des recherches nouvelles l'ont amené à professer des idées tout à fait différentes de celles qui ont cours actuellement. Il s'agit des circonstances qui ont marqué la fin de sa carrière, encore si obscure, et plus spécialement la publication du *Quart Livre* ainsi que le rôle joué par l'auteur de *Pantagruel* dans la grande crise gallicane de 1551-1552. On sait que l'auteur du mythe de Papimanie a été mêlé de très près à ce mémorable conflit qui mit aux prises le roi Henri II avec le Saint-Siège alors occupé par le pape Jules III, au point de laisser entrevoir la possibilité d'un schisme. Quand parut en février 1552 le *Quart Livre*, la crise d'abord si aiguë était en décroissance. Aussi la violente attaque dirigée par Rabelais contre la papauté dans ses chapitres XLV à LIV et surtout dans le célèbre épisode des décrétales risquait de n'être plus de circonstance et par là même de se retourner contre lui. Or, les historiens du conflit aussi bien que les biographes récents du grand écrivain ont été unanimes à représenter ce dernier comme ayant été désavoué par le Gouvernement royal et son *Quart Livre* comme condamné aussitôt par le Parlement de Paris (1<sup>er</sup> mars 1552), avec l'active approbation du conseiller Tiraqueau son ancien ami. Depuis quelque quarante ans cette « condamnation » du *Quart Livre* et ses graves conséquences constituent l'épisode essentiel et, à vrai dire, le seul de la dernière période de l'existence du Chi-

nonais. On le montre faisant figure de vaincu au cours des mois qui précédèrent sa mort. Un examen approfondi des événements et des textes, dont plusieurs sont restés ignorés ou négligés, a révélé à M. Abel Lefranc que la réalité est toute différente et prouve que le Gouvernement royal et le Parlement de Paris ont eu dans cette affaire une attitude opposée à celle qu'on leur a prêtée. La faculté de théologie a bien censuré la dernière œuvre publiée par Rabelais; « le grand rieur » ne l'en a pas moins emporté finalement sur ce corps redoutable. Ni le roi ni le Parlement ne l'ont abandonné. Il a connu alors, contrairement à l'opinion générale, le plus grand succès de sa carrière, attesté d'autre part par cinq éditions successives du *Quart Livre* pour la seule année 1552, et une sixième au début de 1553. Jamais il n'avait connu pareille vogue.

M. Puech lit une note de M. Pernot, relative à un passage de saint Luc : VI, 35. On y trouve le mot ἀπελπίζοντες, qui dans le sens réclamé par le contexte est sans exemple dans la langue grecque. M. Pernot propose de le remplacer par un autre composé : ἐπελπίζοντες.

## SÉANCE DU 30 OCTOBRE 1929

M. Abel Lefranc termine l'étude dont il a lu la première partie à la dernière séance. Il montre que la protection évidente que le Gouvernement accorda à Rabelais lors de la crise gallicane de 1551-1552 ne fut pas limitée seulement à cette période ultime de la carrière du maître. Divers indices caractéristiques attestent l'existence de cette faveur à une date bien antérieure : par exemple le fait que le Chinonais assiste à la célèbre entrevue d'Aigues-Mortes (1538) entre le roi et l'empereur, dans l'entourage de François I<sup>er</sup> et revient avec lui à Lyon. En 1543 il figure à la cour parmi les maîtres des requêtes. C'est ainsi qu'on le voit dédier son *Tiers Livre* à Marguerite, reine de Navarre, sœur du Père des Lettres. Deux documents qu'on n'a pas assez scrutés rendent cette protection tout à fait manifeste. Il s'agit des deux privilèges élogieux obtenus par Rabelais en septembre 1545 et en août 1550 pour la publication de nouvelles éditions de *Gargantua* et de *Pantagruel* et pour la mise au jour du *Tiers* et du *Quart Livre*. Or, ces deux premiers livres « non moins utiles que délectables », dit l'un de ces textes, étaient alors sous le coup des censures les plus sévères de la part de la Faculté de théologie. Quelle que fût sa sympathie pour l'écrivain, le pouvoir royal se trouvait dans l'impossibilité d'aller à l'encontre des deux arrêts de la Sorbonne. Il fallut donc trouver un moyen de tourner la difficulté. Le premier privilège fut censé accordé à une édition revue et corrigée de ces deux livres, édition que Rabelais n'a jamais publiée et que, certainement, il n'a pas songé un seul moment à donner. Ce n'était là qu'une feinte. Quant au grief, si grave, énoncé dans le privilège à l'adresse des imprimeurs qui avaient « corrompu et perverty » ces livres, il ne constituait qu'un habile moyen de décharger Maître François des accusations de la Sorbonne comme portant à faux. C'est ce même procédé que l'on trouve dans le second privilège octroyé par Henri II et qui vise, en outre, les imprimeurs de plusieurs livres « scandaleux faulx et supposés », répandus sous le nom de l'écrivain. Or, ces ouvrages n'ont jamais été retrouvés, car il ne peut s'agir ici du faux cinquième livre de 1549. Il est clair que toutes ces allégations suggérées par le Tou-

rangeau tendaient à le poser en victime des calomnies des « caphars » et des « cagotz ». Il y eut donc entre l'autorité royale et Rabelais une entente absolument certaine.

M. Lefranc fait ensuite l'historique de cette protection décisive accordée à *Gargantua* et à *Pantagruel* à travers les prologues et dédicaces du *Tiers* et du *Quart Livre*. Tous ces textes ainsi rapprochés prennent un sens nouveau et très saisissant. Il montre, sur une série de points, la concordance parfaite qui se révèle entre les conceptions réformatrices de l'entourage royal et les idées exprimées par Rabelais dans ses œuvres. Chemin faisant, on apprend que les dates actuellement adoptées pour l'épisode de la cure de Meudon doivent être modifiées. L'illustre écrivain a évidemment renoncé à ce bénéfice en janvier 1552, en prévision des rudes attaques dont son nouvel ouvrage allait être l'objet. Sa qualité de curé le rendait en effet plus vulnérable.

L'épisode mémorable qui s'attache à la publication du *Commentaire* de Charles du Moulin sur l'édit dénommé des *Petites Dates*, promulgué par Henri II, forme l'exact pendant de l'affaire du *Quart Livre de Pantagruel*. M. Lefranc raconte, d'après des documents inédits, les poursuites entamées dans les premiers mois de 1552 contre ce célèbre juriconsulte, l'un des fondateurs du droit moderne, qu'on a pu appeler le prince de nos légistes. Son rôle dans la crise gallicane a été immense. Henri II l'a soutenu, comme Rabelais, envers et contre tous. Son triomphe, malgré les malœuvres acharnées de ses ennemis, a été consacré finalement par une déclaration royale dont le texte décèle une approbation complète de la campagne du juriste français. Ces faits montrent en même temps le rôle considérable joué par deux grands et courageux esprits du temps, et un aspect singulièrement curieux de l'histoire des idées de la Renaissance dont la cause s'est trouvée défendue si à propos, d'abord par François I<sup>er</sup> et ensuite par Henri II.

#### SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1929

M. Roussel fait un rapport sur les travaux de l'École d'Athènes en 1929. A Thasos, au sud-est de l'Agora, près d'une voie romaine, a été dégagée une construction en forme d'odéon, de l'époque d'Hadrien. Autour de l'orchestre on a retrouvé quatre ou cinq gradins de marbre bien conservés. Les murs latéraux étaient percés de portes ouvrant dans des pièces adjacentes. A Delphes, le déblayement du grand portique, à l'ouest du sanctuaire d'Apolon, a été terminé: au cours des travaux on a pu relever quelques fragments d'inscriptions.

En Crète, à Mallia, la mise au jour du grand palais a été achevée; une nouvelle entrée maîtresse, située au sud, a été découverte. Dans cette partie du palais a été trouvé un petit sanctuaire contenant un autel décoré d'une étoile et d'une croix, de brûle-parfums, de deux pieds votifs. Parmi les vases très nombreux de pierre ou d'argile, un cornet, décoré à la partie supérieure de deux hommes bondissant, mérite une mention particulière. Aux environs du palais, la nécropole, située au bord de la mer dans des grottes et des abris de rochers, a livré de beaux vases de la dernière époque du Minoen ancien.

Enfin, sur un site qui commande une des routes d'accès à Mallia, ont été



découvertes de curieuses statuettes en terre cuite représentant une divinité féminine.

M. Ch. Diehl lit une notice de M. H. Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles, sur la vie grecque de saint Blaise d'Amorium, qui mourut vers 911. L'auteur montre l'intérêt historique de cette vie publiée récemment par le P. Delehay. Ce document permet de fixer aux environs de 895 la date de la réconciliation, d'ailleurs passagère, entre Rome et Byzance.

On y apprend, d'autre part, que le saint, allant à Rome en 878 et passant par la Bulgarie, y fut présenté au « premier prince par la grâce de Dieu » de ce pays, c'est-à-dire au roi Boris. Il accompagna ensuite une des premières ambassades envoyées à Rome par la Bulgarie tombée alors sous l'obédience byzantine.

#### SEANCE DU 15 NOVEMBRE 1929

M. Cavaignac fait quelques remarques sur les « annales » du roi hittite Mursil II qui régna de 1345 à 1320 environ avant J.-C. Ce roi avait fait rédiger deux sortes d'annales : les annales décennales, intéressant les dix premières années de son règne et où seuls ses exploits personnels sont relatés ; les annales complètes, qui comprennent aussi les campagnes des princes et des généraux.

Les premières ont été traduites par M. Hrozný. De nombreux fragments des secondes, allant jusqu'à la vingtième ou la vingt et unième année du règne, ont été transcrits en entier par M. Forrer et traduits, en partie, par divers savants. M. Cavaignac, qui a entrepris de traduire le reste de manière à donner une idée d'ensemble de ce document très important au point de vue historique, lit cette traduction à l'Académie.

Le royaume d'Akiyavâ, connu notamment par les documents égyptiens, n'a pu être identifié jusqu'ici avec certitude. Certains l'ont placé en Grèce, d'autres au nord-ouest de l'Asie Mineure.

M. Hrozný, dans une étude que lit M. Cuq, formule une hypothèse nouvelle. Par l'examen critique de deux inscriptions, l'une datant de 1340 environ et l'autre de 1210, où il est question des rapports de ce royaume avec celui du Hatti, M. Hrozný établit que l'Akiyavâ n'était autre que l'île de Rhodes. C'est principalement par l'identification des villes mentionnées dans l'une de ces inscriptions que l'auteur vérifie sa démonstration.

Or la capitale de l'île de Rhodes était très anciennement appelée « Achaia ». La position centrale de l'île, par rapport aux côtes ouest et sud de l'Asie Mineure, explique le rôle que les rois achéens de Rhodes ont joué dans cette région aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. D'autre part, la découverte d'une nécropole mycénienne à Achaia prouve qu'il y eut à Rhodes un avant-poste d'où les Achéens de l'Argolide ont pénétré dans les autres îles depuis Lesbos jusqu'à Chypre et dans le continent de l'Asie Mineure.

Enfin les sources égyptiennes confirment cette identification. Elles nous apprennent que les Akaivas qui ont, avec d'autres peuples, attaqué l'Égypte en 1227, étaient circencis et que les Danéens vaincus en Syrie par Ramsès III en 190 portaient des casques à plume. Cette double particularité, dont la seconde se retrouve au sud-ouest de l'Asie Mineure et en Crète, prouve qu'il ne peut s'agir des Grecs d'Europe.

M. Glotz reconnaît que Rhodes fut dès le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle un centre important pour les Achéens, mais il se refuse à admettre l'identification de cette île avec l'Akiyavâ. Par des faits d'ordre historique, philologique et géographique, dont l'histoire a gardé la mémoire, il entend prouver que le royaume en question n'est autre que la Pamphylie, située, on le sait, entre la Lycie et la Cilicie.

## SÉANCE DU 22 NOVEMBRE 1929

En cette séance publique, on entend la lecture de M. E. Michon sur les origines de la Collection et du Musée des Antiques du Louvre.

## SÉANCE DU 29 NOVEMBRE 1929

M. Cuq fait hommage d'un volume intitulé *Études sur le droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites*, volume dans lequel il a réuni, en les complétant d'après les textes récemment découverts, les travaux qu'il a entrepris depuis vingt-cinq années. Ces documents sont d'autant plus précieux pour l'histoire de la civilisation qu'ils révèlent chez les Babyloniens des idées analogues à celles dont s'inspire le droit moderne. Cet important ouvrage est dédié au P. Scheil en témoignage de reconnaissance et à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.

M. Cagnat donne lecture d'une note de M. Saumagne sur les vestiges d'une centuriation romaine à l'est d'El Djem, en Tunisie. Ces vestiges, remarquablement nets, ont été révélés par la photographie aérienne. Le territoire est celui d'un grand domaine que l'ingénieur agronome romain avait divisé en vastes superficies unitaires de 2.400 pieds carrés formant des lots de culture de 200 arpents. La limite en est indiquée par des traînées rectilignes de pierres blanches que la photographie indique très nettement. Ces centurries sont à leur tour subdivisées en lots rectangulaires. On peut également voir sur les épaves la trace des anciennes plantations disparues.

## SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1929

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Schlumberger, décédé. Sont candidats : MM. Carcopino, Millet et Petit-Dutaillis. Il y a 31 votants, la majorité est donc de 16 :

	1 <sup>er</sup> tour	2 <sup>e</sup> tour	3 <sup>e</sup> tour	
MM. Gabriel Millet. . . . .	6	15	22	ELU
Carcopino . . . . .	13	9	7	
Petit-Dutaillis. . . . .	12	7	2	
	31	31	31	

M. Gabriel Millet est élu.

M. Diehl lit un mémoire de M. Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles, sur la vie de Porphyre, évêque de Gaza (347-420), par le diacre

Marc. Cette vie constitue un document riche en renseignements sur l'agonie du paganisme et en détails piquants sur l'impératrice Eudoxie, sur saint Jean Chrysostome et, en général, sur la cour de l'Église byzantine. Depuis la Renaissance, il a toujours été considéré comme une source historique de premier ordre. M. Grégoire s'efforce de prouver qu'on ne saurait continuer à tenir cette vie pour authentique et contemporaine des événements qu'elle raconte. En effet, le prologue, où l'auteur se donne pour un compagnon du saint évêque, est emprunté presque textuellement au préambule de l'*Historia Religiosa* de Theodoret de Cyr (444, au plus tôt) et l'ensemble n'est guère qu'un roman hagiographique, d'ailleurs plein de charme et d'intérêt.

## SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1929

Le secrétaire perpétuel lit une lettre dans laquelle M. Pierre Paris rend compte du Congrès d'histoire de l'Espagne, qui s'est tenu du 19 au 26 novembre et où il représenta l'Académie.

M. Pottier communique une lettre de M. Thureau-Dangin, qui expose les résultats des fouilles dont il a la direction à Tell-Ahmar. Seul le niveau assyrien a été dégagé, les chercheurs réservant provisoirement le niveau hittite. Un beau palais assyrien, dont certaines parties sont fort bien conservées, a été découvert. Dans la salle du trône on a trouvé une frise représentant des chevaux de selle harnachés et tenus en main et des peintures, probablement drésargoniques.

Une subvention de 5.000 francs, prélevée sur les revenus de la fondation Dourlans, est votée à la bibliothèque de l'Institut.

M. Adrien Blanchet entretient l'Académie de la découverte, effectuée dans le département de la Haute-Marne, d'une statuette de calcaire, malheureusement brisée. Le *torques* qui pare le cou, le grand sanglier qui couvre presque toute la poitrine, le caractère symbolique de l'œil et de l'oreille, sculptés sur les côtés, font certainement de cette œuvre, d'un style particulier et d'une technique relativement soignée, un des monuments les plus curieux de l'antiquité gauloise.

M. Thomas rappelle que Saumaise, et à sa suite plusieurs auteurs, ont cru pouvoir dériver *cloporte* de *porcus* et l'assimiler à la scolopendre. Le cloporte est, on le sait, un petit animal qui, au moindre contact, se replie sur lui-même de telle sorte que ni sa tête, ni ses pattes, ni sa queue n'apparaissent et qu'il ressemble à une petite boule. Ce serait donc par une sorte d'assimilation à l'homme qui, en présence du danger, ferme, « clôt sa porte », qu'on aurait désigné ce crustacé du nom de : *clo-porte*. Cette hypothèse semble vérifiée, au surplus, par les noms sous lesquels on le désigne dans certains dialectes italiens.

## SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE 1929

Le secrétaire perpétuel communique une lettre du ministre des Affaires étrangères signalant de nouvelles découvertes archéologiques effectuées en Syrie grâce aux reconnaissances aériennes. Le P. Poidebard a pu ainsi reconnaître à Djebel-Tchembé, à l'extrémité ouest de la chaîne du Sindjar, et sur une longueur de 13 kilomètres, les soubassements du mur frontière,

du *limes* intérieur romain, avec tous ses ouvrages de défense et le triangle de villes fortes et de camps défendant le passage du Khadour dans le coude dangereux qui était exposé aux invasions.

On sait que M. Thomas entend établir que le crustacé nommé *cloporte* a été ainsi désigné par un phénomène d'anthropomorphie qui l'a fait assimiler à l'homme qui se renferme chez lui. C'est, dit M. Marçais, par un phénomène analogue que le lézard, qui, les pattes étendues, ressemble à un musulman en prière, est désigné en arabe par un nom qui rappelle cette attitude.

#### SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1929

Le président annonce le décès d'un des correspondants étrangers « les plus aimés et les plus estimés », M. Charles Michel, professeur honoraire à l'Université de Liège, qui avait été élu en 1908.

Un ouvrage byzantin du <sup>xii</sup>e siècle, *Timarion*, est un petit livre où est racontée une descente aux Enfers. L'empereur Théophile y apparaît siégeant à côté de Minos et d'Éaque au tribunal des morts. On peut s'étonner que ce prince iconoclaste, hérétique, persécuteur, que l'Église faillit excommunier, ait mérité cette apothéose. M. Ch. Diehl, qui étudia ce problème, montre que de bonne heure autour du nom de Théophile se forma une légende. L'imagination populaire avait gardé un souvenir émerveillé de ce souverain magnifique, grand bâtisseur, épris de luxe et de splendeur, aussi soucieux d'assurer le prestige matériel que la supériorité intellectuelle de Byzance. Un trait surtout avait frappé en lui : son amour de la justice, attesté par de nombreuses et pittoresques anecdotes. C'est pourquoi l'opinion publique byzantine lui a pardonné son hérésie et l'a mis au Paradis, glorifiant la justice de Théophile de la même manière que le moyen âge occidental et jusque dans la *Divine Comédie* glorifie la justice de Trajan.

M. Meillet examine la difficulté grammaticale que présente le nom latin de *Venus* et plus particulièrement son genre : le féminin. Cela l'amène à traiter dans son ensemble la catégorie du genre. Il expose à ce sujet une théorie à laquelle le mot *Venus* apporte des données utiles. Employé primitivement pour désigner la grâce féminine, ce mot devint tout naturellement du genre féminin, non sans que le souvenir de l'Aphrodite grecque ait eu quelque influence à cet égard.

#### SÉANCE DU 3 JANVIER 1930

M. René Dussaud, président, prononce l'allocution d'usage; il insiste en particulier sur l'insuffisance des crédits qui ne permettent que difficilement de poursuivre les publications entreprises par la Compagnie et de subventionner les missions scientifiques.

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de MM. Albert Besnard, Pierre de Nolhac et Jean Rivain qui, au nom du Comité France-Italie, invitent l'Académie à se faire représenter à la cérémonie commémorative du bimillénaire de Virgile qui aura lieu au Collège de France le 25 mars, jour anniversaire de la rencontre poétique de Dante et Virgile. Cette invitation étant acceptée, M. Cagnat est délégué par ses confrères.

M. Begouen rend compte des découvertes effectuées par M. Mandement



et signalées naguère à l'Académie en 1929, dans la grotte de Bédailhac (Ariège). Déjà, en 1927, il avait été trouvé dans cette grotte des peintures et des gravures qui avaient fait l'objet d'une communication le 9 septembre 1927. Il s'agit, aujourd'hui, de petites sculptures et gravures sur pierre et sur os trouvées avec des silex caractéristiques dans des foyers du Magdalénien. La pièce la plus curieuse est une canine de cheval très usée, percée et sculptée, et figurant une tête humaine présentant un gros nez et une grande bouche sans lèvres. Cette figure semble sortir d'un capuchon de fourrure, ce qui permet de supposer que les hommes de cette époque portaient des capuchons comme les Esquimaux de nos jours pour se préserver du froid de l'époque glaciaire.

M. Mandement a également exhumé un grand nombre de fragments de petites sculptures en pierre — ce qui n'avait encore été trouvé que dans la grotte d'Isturitz (Basses-Pyrénées). Une d'elles doit retenir particulièrement l'attention. C'est une plaquette de grès où est figuré un être bizarre qui semble assis. On distingue un mufle et une crinière tombante. M. Begouen estime que c'est une créature fantastique ou un masque. Ces documents, avec quelques disques de pierre, sont brisés, et ce n'est sans doute pas l'effet du hasard, mais bien le résultat d'un acte rituel, hypothèse qui paraît confirmée par le fait que les objets d'Isturitz sont dans le même état.

M. Salomon Reinach fait observer que la destruction des documents signalés par M. Begouen doit être attribuée, à son avis, non aux habitants des grottes eux-mêmes, mais aux populations qui les envahirent ultérieurement.

De la part de M. Franz Cumont, M. Merlin lit une note sur le couvercle d'un tronc consacré à Notre-Dame Atargatis et entré au cabinet des médailles avec la collection Froehner. Il s'agit d'une pièce de bronze demi-sphérique, percée au sommet d'une fente oblongue, et qui devait être enchâssée dans une cassette de bois ou de pierre ou peut-être plutôt fixée sur un cylindre de bronze. L'objet, dont la dédicace avait été faite par un groupe de petites gens, notamment par un cavalier de la légion IV<sup>e</sup> scythique, constituait un tronc où les fidèles de la déesse syrienne pouvaient déposer leurs offrandes.

M. Gustave Glotz remarque que l'emploi de troncs consacrés à des dieux était général en Grèce et qu'on en trouve également des exemples en Égypte.

#### SÉANCE DU 10 JANVIER 1930

M. Loth fait remarquer que l'hagio-onomastique est une arme à double tranchant. Très utile, souvent indispensable, elle est parfois aussi la cause de graves erreurs quand elle est maniée par des mains inexpérimentées. Elle exige, dans les vies des saints des pays de langue celtique, une connaissance approfondie de la langue de ces pays en même temps qu'une méthode rigoureuse. Faute de l'une et de l'autre, saint Piran ou Peran a été identifié avec le saint irlandais Ciaran et, au xiv<sup>e</sup> siècle, on a attribué à saint Piran, dont on n'avait pas la biographie, les actes de saint Ciaran.

Saint Keverne a été identifié, lui aussi, avec saint Kyeran, forme fréquente de « Kiaran », tandis que Keverne est une forme cornique moderne de Kevran, en vieux cornique *Kebran* et, selon une orthographe fréquente aux xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles : *Chebran*. Les chanoines de Saint-Keverne (*Kebran*)

ayant mal lu dans un texte latin *Lannachebrani* et l'ayant décomposé en *Lann-achebrani*, on en a tiré saint Achebran, qui n'existe pas.

M. Frédéric Macler lit une étude sur le catholicos Anania Mokatsi, écrivain arménien du x<sup>e</sup> siècle. Il fait ressortir la valeur historique de l'œuvre de cet auteur restée inconnue jusqu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Elle apparaît singulièrement importante au point de vue historique, géographique et religieux. Il ne subsiste de ses écrits que quatre *Lettres* actuellement connues, mais les données qu'elles apportent renouvellent l'histoire de cette époque, surtout en ce qui concerne l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie du Caucase. M. Macler entre dans quelques détails pour faire comprendre l'importance de l'œuvre d'Anania au point de vue de la chronologie et de l'histoire en général, puis il montre l'apport nouveau relatif à l'histoire littéraire de l'Arménie au x<sup>e</sup> siècle, et il termine par un exposé du rôle politique et religieux joué par l'Arménie lors des querelles et des discussions qui, depuis le concile de Chalcédoine jusqu'en 965, mirent souvent aux prises les chefs religieux et politiques des Albaniens du Caucase, des Arméniens et des Géorgiens, sans omettre les Siouniens qui jouèrent, eux aussi, un rôle important à cette époque.

M. Meillet insiste sur l'importance littéraire et historique des textes qui font le sujet de la communication de M. Macler. Ils éclairent un moment décisif de l'histoire de l'Arménie, demeurée seule à ne pas reconnaître l'autorité du concile de Chalcédoine. Aussi souhaite-t-il que ces documents précis soient publiés à nouveau.

#### SÉANCE DU 17 JANVIER 1930

Le prix Le Senne (2.000 francs), réservé à des travaux sur Paris et le département de la Seine, est décerné à MM. Maurice Foulon et Léo Demode pour *le Vieil Aubervilliers avant 1789*.

La Commission du prix Volney propose de décerner ce prix (1.500 francs) à Mlle Homburger pour le *Préfixe nominal dans les langues peul, haoussa et bantou*, et d'accorder deux récompenses, une de 1.000 francs à M. André Basset : *Verbe herbère et étude de géographie linguistique*, et une de 500 francs à M. Mirambel : *Etude descriptive du parler maniotte*.

M. Edmond Pottier donne lecture d'un mémoire de M. Paul Perdrizet, correspondant de l'Académie, sur un monument inédit d'une espèce nouvelle : c'est un grand dé à jouer, en bronze, en forme d'icosaèdre, qui a été trouvé en Égypte et qui a été gracieusement communiqué à M. Perdrizet par son possesseur, le roi Fouad I<sup>er</sup>. Ce polyèdre porte, en lettres grecques, sur chacune de ses vingt faces, un nom et un nombre qui sont ceux d'un des vingt coups qu'il permettait d'obtenir. L'étude des noms de ces vingt coups permet d'attribuer avec certitude au temps de Ptolémée IV Philopater ce curieux objet.

(En partie d'après *Le Temps*).

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### CHARLES MICHEL.

Correspondant de l'Académie des Inscriptions, Charles Michel est mort à Tourcoing au mois de janvier 1930. Il était fils d'un industriel de Tournai (1853), mais paraît avoir hérité de sa mère, femme d'une haute intelligence, le goût des études scientifiques. Il se tourna d'abord vers l'indianisme, et fut à Paris l'élève de Bergaigne et de Darmesteter et l'ami de Garrez. Quand j'arrivai à Gand en 1885, il y enseignait le sanscrit et la grammaire comparée. Cet enseignement n'était guère absorbant et laissait à Michel le loisir de s'adonner aux études qui le passionnaient. La grammaire comparée l'avait conduit, avec Max Müller, à la mythologie comparée, mais il en avait bientôt aperçu la faiblesse, et il fut un des premiers à suivre Andrew Lang dans sa réaction. Il écrivit la préface de la traduction, qu'il fit faire par Parmentier, de la *Mythologie* d'Andrew Lang (Paris, 1886). Mais ces vingt-trois pages sont peut-être ce qu'il a écrit de plus étendu. Car ce savant, qui avait une érudition très vaste et très sûre de linguiste, de mythologue, de philologue, une intelligence lucide et alerte, était un lettré si délicat qu'il n'était jamais satisfait de ce qu'il avait rédigé. Il écrivait avec facilité des lettres charmantes, nourries de faits, pétillantes d'esprit, mais il ne se décida jamais à faire imprimer un ouvrage, bien que les sujets ne lui fissent pas défaut. Ainsi il a été un des premiers à soupçonner que la langue et la mythologie grecques étaient remplies de « survivances » d'une époque préhellénique. Cette répugnance à rien publier — sauf des comptes rendus et d'innombrables notes dans la *Revue de l'Instruction publique* en Belgique que la guerre a tuée — fit qu'il se donna tout entier à son enseignement. Ce fut sa façon de répandre ses idées et de transmettre son érudition, et comme il n'y avait à Gand que bien peu d'élèves disposés à mordre au sanscrit, il saisit avec joie l'occasion qui s'offrit de prendre à Liège les cours de grec, d'épigraphie et d'archéologie. C'est là que son influence a surtout pu se développer. Presque tous les hellénistes belges ont été formés par lui et initiés par sa méthode rigoureuse à la philologie. Il a eu pour élèves : Parmentier, Serruys, Kugener, Grégoire, Delatte, Severyns, pour ne citer que quelques noms. Il se décida alors à entreprendre la publication de ce *Recueil d'inscriptions grecques* dont je ne fais pas l'éloge, puisqu'il est entre les mains de tous les épigraphistes. Ce volume devait être complété par un copieux supplément, mais ce projet, contrarié par la guerre, ne put être réalisé qu'en partie. Au premier fascicule de 1912 en succéda un second en 1927; mais l'âge était venu pour Michel et il dut renoncer à poursuivre ce travail fatigant.

Michel était un grand ami de la France, un défenseur ardent de sa culture. Il avait d'ailleurs épousé une Française. Pendant la guerre, l'un et l'autre s'exposèrent dangereusement à Liège en faisant passer la frontière à de nom-

breux Belges et Français. Ils furent arrêtés tous deux et longuement interrogés en prison, puis relâchés faute de preuves, bien que la police allemande eût saisi des papiers qui semblaient écrits dans une cryptographie suspecte. C'était du devanagari.

Michel était un grand bibliophile et il avait une bibliothèque magnifique qui heureusement n'a pas été dispersée; elle a été cédée à l'Université de Liège au moment où il se transféra à Tourcoing, près de sa belle famille. Je ne sais s'il a pris des dispositions pour ses papiers. Il avait gardé plusieurs correspondances d'un haut intérêt, notamment de nombreuses lettres de Paul Lejay.

Le nom de Michel n'a guère été connu en dehors d'un cercle restreint de spécialistes, mais son action sur ses élèves a été considérable. Il suffisait de causer une heure avec lui pour subir l'ascendant de cette intelligence si remplie de connaissances variées, si lucide, si sagace. On peut dire que la renaissance de l'école belge de philologie classique est due en grande partie à Charles Michel.

FR. CUMONT.

### HOMMAGE A AUGUSTE CHOISY.

L'illustre auteur de l'*Histoire de l'Architecture*, des *Études épigraphiques sur l'architecture*, de l'*Art de bâtir* (Romains, Byzantins, Égyptiens) n'a pas reçu, de son vivant, les satisfactions auxquelles il aurait eu droit (il s'y déroba par modestie et par aversion pour l'état de solliciteur). Cependant ses livres sont entre les mains de tous ceux qui touchent à l'architecture, parce qu'ils sont pleins de révélations sur les diverses techniques, sur ce qu'on considère, depuis Penrose, comme des *raffinements* et sur la question des rapports numériques entre les différents éléments des constructions. Un élève de Choisy à l'École polytechnique, aujourd'hui membre de l'Académie des Sciences, M. Maurice d'Occagne, a consacré à Choisy une très bonne notice intitulée *Auguste Choisy et l'art de bâtir chez les anciens* (Vannes, Lafolye, 1930). Il faut la signaler, comme une source digne de confiance, aux historiens futurs de l'archéologie.

S. R.

### HOMMAGE A CH. DEPÉRET.

Sous ce titre « Ch. Depéret, 1854-1929 », ont été réunis par l'Université de Lyon, avec une photographie du défunt, les nombreux discours prononcés à ses obsèques par ses confrères et collègues. On a dignement loué le géologue, le paléontologiste et le préhistorien que nous avons eu le chagrin de perdre. Un seul orateur, le professeur Koehler, assesseur du doyen, a eu le courage de rappeler ses travaux à Glozel et sa lutte pour l'authenticité de cette station : « Je ferai une mention toute spéciale pour ses études préhistoriques dans la station célèbre de Solutré, où Depéret a découvert cinq squelettes aurignaciens, et, enfin, son étude si connue du fameux gisement de Glozel, au sujet duquel je me bornerai à dire qu'il fut simplement un peu surpris de voir sa courtoisie, jamais démentie, se heurter au tumulte des passions et des intérêts déchainés. » C'est trop peu dire, car je sais de source sûre que l'un des derniers jours de sa vie, ayant lu une brochure antiglozélienne, Depéret ré-



suma son impression avec son calme ordinaire : « C'est du brigandage scientifique. » Ce dernier mot seul était peut-être de trop.

S. R.

### Les Mémoires scientifiques de Paul Tannery.

Depuis la mort de Paul Tannery, sa veuve s'est consacrée à la tâche de rassembler, dans le plus durable des monuments, l'ensemble de ses *Mémoires* dispersés à travers les périodiques de l'ordre le plus différent. Le neuvième volume vient de paraître chez les éditeurs Édouard Privat, de Toulouse, et Gauthier-Villars, de Paris. Il contient les études qui relèvent du domaine spécial de la philologie, études de détail, où l'on saisit sur le vif la minutie de la méthode qui devait conduire Paul Tannery, érudit et historien, savant et philosophe, à renouveler la perspective de l'antiquité hellénique et de notre <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, en passant par l'*Entre-Deux* (les *Mémoires* sur les sciences exactes chez les Byzantins et au moyen âge suffisent à remplir deux volumes de la publication). Si étroit en apparence qu'y soit le point d'application, chacune des pages philologiques, qu'il s'agisse de fragments d'*onomatomanie arithmétique*, des *Orphica* ou des *Cyranides*, atteste un même génie dans l'art de découvrir le problème et d'en proposer la solution. Paul Tannery excellait à dénoncer une interpolation, à redresser un passage suspect, à deviner le secret d'un pseudonyme ou d'un apocryphe. De notre admiration accrue pour l'homme et pour l'œuvre, nous ne pouvons pas séparer notre gratitude à l'égard des collaborateurs qui sont venus à Mme Paul Tannery comme amis de la science et comme amis de la France. Ce fut d'abord le géomètre danois Zeuthen, auquel a bien voulu succéder M. Gino Loria, l'éminent professeur de l'Université de Gênes. Le volume dont nous annonçons la publication avait été revu par Heiberg, l'illustre éditeur d'Archimède. M. Le Bidez a retracé sa vie avec une simplicité émouvante dans l'introduction de ce livre pour lequel Heiberg venait de signer les derniers bons à tirer, lorsqu'il mourut le 4 janvier 1926. « A nos regrets qui ne pourront jamais s'éteindre, écrit Mme Paul Tannery, s'ajoute cette inexprimable tristesse qui s'empare de nous lorsque nous perdons ceux dont l'affection soutenait notre courage. » (*Débats*, 10 mars 1930.)

L. B.

### Cartes préhistoriques.

Sous un titre qui est celui de la *Géographie de l'Histoire* de J. Brunhes et C. Vallaux, M. Mendes Correa réclame une *Géographie de la Préhistoire* et donne des spécimens de cartes, dressées par divers préhistoriens, représentant l'Algarve, les dépôts de bronze en France, la civilisation aurignacienne, l'énéolithique. Il y aurait lieu de reviser l'historique de la question (*Annaes de Faculdade de Sciencias*, Porto, 1929, p. 29-62, avec 16 figures).

S. R.

### *Sinanthropus Pekinensis*.

Un jeune géologue chinois, W. C. Pei, a découvert le 2 décembre 1929, dans un dépôt calcaire à Choukoutien (40 milles de Pékin), un crâne humain appartenant, dit-on, au début du quaternaire et intermédiaire, pour la forme et le volume, entre le crâne du *Pithecanthropus* de Java et ceux du type de Neanderthal (*Times*, 30 décembre 1929).

L'évêque de Birmingham, docteur Barnes, connu pour son libéralisme théologique, s'est demandé, à ce propos, si c'étaient bien là des précurseurs. Il a émis l'opinion que c'étaient plutôt des cousins de l'*homo sapiens*, les parents pauvres dont l'espèce ne s'est pas développée. Mais quand même ce seraient des précurseurs, la doctrine de l'immortalité de l'âme n'en serait pas affectée. Quand le singe, se rapprochant de l'homme, commença à concevoir vaguement une loi morale, quelque chose naquit en lui qui méritait la vie éternelle et c'est alors que l'on vit aussi se former des âmes (*Times*, 3 mars 1930). Voilà de bien hardies spéculations autour d'un crâne.

X.

### L'humanité primitive en Afrique.

Sous les auspices de l'Association africaine de l'Afrique du Sud pour l'avancement des sciences et de l'Université de Witwatersrand, une expédition, où la France était représentée par l'abbé Brévil, a fait une longue tournée dans l'État libre d'Orange; les résultats généraux seraient les suivants : 1<sup>o</sup> l'âge de la pierre dans l'Afrique australe est synchronique avec le même âge en Europe; 2<sup>o</sup> le berceau de l'humanité ne doit être cherché ni en Afrique australe ni en Europe, mais sur les bords sud du Sahara; 3<sup>o</sup> l'État libre d'Orange est peut-être le plus riche terrain du monde pour l'étude de l'archéologie préhistorique (*Times*, 28 décembre 1929, p. 7).

S. R.

### Sépultures d'envahisseurs à Ur?

Dans un mémoire intitulé : « Les tombes royales d'Our et l'histoire des religions » (*Rev. hist. rel.*, juillet-décembre 1928, paru fin octobre 1929), M. le docteur Contenau rappelle (p. 54) le texte bien connu d'Hérodote sur les sacrifices funéraires des Scythes, se demande si nous serions en présence, à Ur, d'un rameau appartenant à la même race et conclut : « Aurions-nous dans les tombes royales d'Our les sépultures d'envahisseurs, ayant été chassés du pays à l'aurore de l'histoire, ce qui expliquerait le brusque abandon de coutumes étrangères auxquelles la masse de la population était réfractaire? La chose est possible, mais toute hypothèse plus accentuée serait, je crois, prématurée en l'état actuel de nos connaissances. »

La date de 1928, donnée à un fascicule publié à la fin de 1929 — l'article de M. Contenau aurait dû porter une date de rédaction — pourrait faire croire un jour qu'en soutenant, dans la *Revue archéologique* (1928, II, p. 323; 1929, II, p. 136), l'origine étrangère, non plus septentrionale, mais occidentale, des rois inhumés à Ur<sup>1</sup>, je me suis contenté de suivre M. Contenau. On trouverait même alors singulier que j'aie regretté l'absence de toute hypothèse de ce genre dans ses premières publications (1929, II, p. 137). Je ne soupçonne rien ni personne, mais il ne me plaît pas d'être soupçonné.

S. R.

---

1. « Suivant toute apparence, il s'agit d'envahisseurs ayant exercé leur domination sur des Sumériens, non d'une dynastie indigène, et je croirais volontiers à une invasion partie de l'ouest de l'Asie. » (*Rev. arch.*, 1928, II, p. 323.)

### Astronomie babylonienne.

Dans un très intéressant article du *Times* (27 décembre 1929), le professeur Langdon a rendu un hommage presque enthousiaste aux hommes éminents qui ont fondé la chronologie babylonienne, principalement sur les tablettes de présages et les contrats : Franz Xaver Kugler, S. J., né en 1862, mort à Lucerne le 25 janvier 1929; Karl Schoch, de Berlin, aussi mort récemment, et Fotheringham à Oxford. Les fondements de cette science difficile ont été posés par Joseph Epping, S. J. (1835-1894), qui éveilla la vocation de Kugler au collège d'Exaten en Hollande. Kugler avait appris assez d'assyrien pour lire les textes d'observations astronomiques; il fut le seul astronome assyriologue. « Ses livres, dit Langdon, resteront à jamais des classiques indispensables, des modèles d'investigation scientifique. » Il rappelle aussi le talent satirique de Kugler qui, pour se moquer de l'abus des mythes solaires, montra un jour, par de bons arguments, que saint Louis, assimilable à Gilgamesch, était l'un d'eux.

S. R.

### Le Badarien.

Dans *Antiquity*, M. G. Brunton relate les résultats des fouilles qu'il a faites à Badari, dans l'Égypte moyenne. Ces fouilles ont été commencées en 1922. Ce qu'elles démontrent, c'est l'existence de deux civilisations prédynastiques en Égypte, plus anciennes que celles que l'on connaissait : civilisations badarienne et tasiennne. Civilisations témoignant de la connaissance de l'agriculture, du tissage, du travail des métaux, bien antérieures à la date où l'on pouvait s'attendre à les rencontrer. Il y a urgence à recueillir le plus vite possible tout ce qu'il peut rester de ces civilisations, car le pillage des tombes constitue une industrie très active dans ces parages.

On savait depuis 1895, quand Sir Flinders Petrie découvrit les premiers cimetières prédynastiques à Naquada, que l'on n'avait pas encore trouvé les vestiges des débuts de la civilisation dans la vallée du Nil. Mais il ne s'en présenta pas d'autres. En 1922, M. G. Brunton, chargé de conduire l'expédition de l'École britannique en Égypte, décida d'examiner la région de Badari et le résultat fut la découverte d'objets nombreux que l'auteur rapporta à une civilisation badarienne. De plus, de récentes fouilles dans la région lui révélèrent les restes d'une civilisation plus ancienne encore, qu'il nomme tasiennne, d'après le village de Deir Tasa, où furent trouvées par lui les premières tombes.

La période prédynastique, comportant deux ou trois types distincts de poteries, a occupé un temps qui est évalué, au minimum à 500, au maximum à 2.000 ans. L'âge prédynastique doit avoir occupé environ 2.000 ans, dit M. Brunton, et, si la première dynastie a commencé vers 3400 avant l'ère vulgaire, la période Amratienne a dû débiter vers — 4500; la Badarienne vers — 5000 peut-être. Le climat était plus humide; la population était agricole et pastorale, formant de petits groupes au voisinage des *ouadi* maintenant desséchés, vivant dans des cabanes. Elle avait du bétail, elle pêchait, elle cultivait le blé, connaissait la poterie, le tissage, travaillait la pierre, s'ornait, se fardait (en vert), enterrant ses morts avec divers ustensiles.

Il semble que la population fût paisible : pas de signes de blessures sur les squelettes, souvent de gens âgés.

M. Brunton a moins à dire sur les Tasiens, qui semblent avoir précédé les Badariens. Leur poterie diffère de celle de ces derniers. Mais les restes sont pauvres et rares. Parmi ceux-ci, silex et poterie voisinent. Il est désirable que les fouilles soient continuées. Mais l'argent manque et les explorateurs demandent qu'on leur vienne en aide. Il faut souhaiter que leur appel soit entendu. Car la civilisation tasiennne paraît être la plus ancienne de la vallée du Nil. (*Débats*, 13 février 1930).

Henry DE VARIGNY.

### Le cœur endurci de Pharaon.

Un fragment de l'aorte calcifiée de Menepthah étant conservé au Collège des chirurgiens de Londres, plusieurs correspondants du *Times* (oct. 1929) sont partis de là pour admirer l'exactitude scientifique du texte de l'*Exode*. Il s'agit, en réalité, d'une plaisanterie de Maspero, qui, le 8 juillet 1907, fit enlever les bandelettes de la momie de Menepthah, découverte par Loret à Thèbes en 1898. Le déroulement des bandes était fait par M. Elliot Smith, tandis que Maspero, causant avec l'assistance, rappelait que Menepthah avait passé, dès l'époque alexandrine, pour être le Pharaon de l'*Exode*. M. Smith fit observer que le corps du roi était incrusté de cristaux salins. « C'est l'effet de la noyade dans la mer Rouge », dit Maspero. Un peu plus tard, M. Smith découvrit des plaques calcaires sur l'aorte. « C'est donc, dit Maspero, que son cœur a été vraiment endurci. » Par la suite, il fit cadeau d'un morceau de cette aorte malade au *Royal College of Surgeons*, où il fut l'objet d'une étude publiée dans le *Lancet* du 30 janvier 1909 (cf. G. Elliot Smith, *The Times*, 25 octobre 1929). On ne s'attendait pas à trouver Maspero parmi les apologistes; mais il ne l'a pas fait exprès.

Le « Déluge » babylonien (qui ne peut être celui de la Genèse) et le « cœur endurci du Pharaon » (qui ne peut être celui de l'*Exode*, mais peu importe) ont motivé un nouvel assaut des *intégristes* en Angleterre; ceux-ci sont surtout des laïcs, qui accusent les *clergymen* de ne pas savoir tirer parti de ces révélations, tout à l'avantage de la tradition. Mais voici un *reverend* qui cite Petrie : « Il n'y a pas de sérieux désaccord entre les assertions de la Bible, allègue le témoignage de Sir Flinders, et celles de l'archéologie. » Le même correspondant (*Times*, 9 novembre 1929) a été autorisé par le professeur Sayce à publier ce passage d'une lettre écrite par ce dernier le 14 septembre : « Je viens d'écrire un article sur la faillite de la haute critique, mise à l'épreuve par les découvertes et les faits de l'archéologie. La déroute a été complète. » Les controverses de ce genre ne peuvent que profiter aux recherches et fouilles dans le Proche-Orient, en y intéressant le grand public anglais des lecteurs de la Bible. La critique ne s'en portera pas plus mal.

S. R

### Égyptomanie.

Le *Literary Supplement* du *Times* signale brièvement et sans commentaires de nouveaux ouvrages où la civilisation britannique du *xx<sup>e</sup>* siècle avant J.-C. est attribuée à des influences égyptiennes : T. F. G. Dexter, *Ci-*



*vilization in Britain* 2000 B. C.; Rendel Harris, *A New Stonehenge*. La critique archéologique n'est guère à la mode et le papier souffre tout.

X.

### Hittites et Indous.

Nous copions ces quelques lignes de M. Benveniste dans la *Revue critique* (1929, p. 476) :

« M. Kretschmer rapproche le dieu hittite *Innara*, héros vainqueur d'un monstre, du dieu indien Indra. Comme *innara*, également substantif, désigne le héros et se rattache à la famille du grec *anér*, le dieu aurait une origine indo-européenne, mais non aryenne, et serait venu à l'Inde du pays hittite. On retrouve ici le problème de très anciens échanges entre ces deux pays, dont les témoignages commencent à se multiplier : dieux, noms propres et noms de nombre aryens chez les Mitanni; l'Agni indien reconnu dans le panthéon hittite; origine hittite présumée pour Varuna et Civa. Autant d'indices dont la convergence signale des relations cultuelles qu'il est pour le moment aussi difficile d'apprécier que de méconnaître. »

X.

### Découverte à Taxila.

A Sirkap, ville qui faisait autrefois partie de la Taxila grecque (sanskrit *Takshasila*), on a découvert un trésor d'orfèvrerie comprenant des bracelets, des pendants d'oreilles, des bagues et un médaillon carré en or avec les figures d'Éros et Psyché en repoussé (*Times*, 25 janvier 1930).

X.

### A Jérusalem.

Creusant la terre sur le mont Scopus, près de l'Université, des ouvriers ont découvert des sarcophages du temps d'Hérode, avec inscriptions hébraïques et grecques. Près de là étaient des poteries des environs de l'an 130 avant notre ère (*Times*, 25 janvier 1930).

X.

### A Jéricho.

Au mois de janvier 1930, l'expédition de Sir Charles Marston a déblayé à Jéricho (angle nord-ouest de Tell Abou Alaik) un mur de 50 mètres de long et 7 de haut appartenant à l'ancienne ville, antérieure aux temps de Josué (*Times*, 27 janvier 1930). Depuis, on a découvert une tour de l'enceinte.

X.

### La grotte du Carmel.

Miss Garrod a raconté à l'*Intransigeant* que, dans une grotte du mont Carmel, elle a découvert une sculpture en os d'un cervidé et une petite tête humaine. « C'est la première fois qu'on trouve, hors d'Europe, des œuvres d'art préhistoriques. » Il faudra que ces objets soient examinés avec soin; il y a de si habiles faussaires! Miss Garrod, qui a vu des faux où il n'y en a pas, peut fort bien avoir péché ailleurs par crédulité.

S. R.

### La vie agricole des anciens Hébreux.

Ce sujet, peu familier aux historiens, a été traité dans un nouveau périodique<sup>1</sup> par M. Avigdor, savant agronome, qui lit la Bible et le Talmud dans les originaux. Seuls les Hébreux de la Diaspora ont renoncé à l'agriculture; même à l'époque de Titus, en Palestine, c'était leur presque unique occupation. Le Talmud fait une large part aux sujets de cet ordre, notamment à la culture des arbres fruitiers, à la géographie agricole et météorologique de la Palestine, à l'élevage, à l'économie rurale. On pourrait, dit M. Avigdor, en extraire un manuel à l'usage des colons. Même dans la Bible hébraïque, quoique plus brève, ces sujets ne sont pas négligés. Qu'étaient les prophètes, sinon des paysans exaltés? Qu'étaient les patriarches, sinon des pasteurs, mais toujours prêts, comme les enfants de Jacob, à se muer en agriculteurs? Les préjugés des Égyptiens et des autres peuples anciens contre les métiers manuels et les travaux des champs n'étaient pas partagés par les enfants d'Israël. « Tous les hommes, dit un docteur du Talmud, quitteront un jour leur profession pour se livrer à l'agriculture. » Avouons qu'on n'en prend guère le chemin.

X.

### Un Institut britannique en Irak.

M. P. Z. Cox, président d'un comité formé à cet effet, adresse un appel au public anglais pour la constitution d'un fonds destiné à la création d'un Institut britannique en Irak. L'idée avait été mise en avant par Mlle Gertrude Bell qui, à cet effet, légua £ 6.000 — 750.000 francs — aux *trustees* du Musée britannique. L'archevêque de Canterbury, M. Ramsey Macdonald, la vicomtesse Astor, Sir Fred. Kenyon et le docteur H.-R. Hall ont parlé ou écrit en faveur de ce projet (*Times*, 4 novembre 1929).

X

### Les inscriptions sinaïtiques.

Elles sont aujourd'hui au nombre de vingt, toutes photographiées, et la bibliographie que donne M. G. Posener (*Revue des Études juives*, juillet-septembre 1929, p. 96) ne comprend pas moins de 18 numéros (il y en a davantage). M. Posener convient qu'il n'a guère été fait de progrès depuis 1916 et estime à leur valeur les rêveries du professeur Hubert Grimme (*Die alt-sinaitischen Buchstaben-inschriften*, Berlin, 1929), où interviennent Moïse et Jahu. « Pour le moment, conclut-il, on doit se limiter à l'étude des signes... Il se peut que les regards se tournent de nouveau vers la Mésopotamie, maintenant qu'on nous annonce de Latakîé la découverte d'un alphabet cunéiforme<sup>2</sup>. »

S. R.

\* \* \*

Dans une conférence faite à Londres le 9 janvier 1930, M. S. R. K. Gran-

1. *Bulletin de la Société d'études historiques juives*, le Caire, Moscato, 1929, p. 20 47.

2. Du même, *ibid.*, p. 90-100, un intéressant article sur les relations de la littérature gnominique d'Israël et la sagesse égyptienne.

ville, du Musée britannique, a parlé en ces termes des inscriptions sinaïtiques (*Times*, 10 janvier) :

« Un certain nombre d'inscriptions ont été trouvées au Sinaï, d'une écriture inconnue ailleurs. Elles comprennent des signes empruntés aux hiéroglyphes égyptiens, nombreux aux environs, et datant du premier quart ou du milieu du second millénaire (1750-1500). Il semble que ce soient de simples dédicaces dans une langue sémitique primitive. En fait, nous avons là la première forme de l'écriture sémitique, les originaux dont dérivait, quelques siècles plus tard, l'alphabet phénicien qui, à son tour, passa aux Grecs et aux peuples modernes. »

Voilà ce qu'on débite en janvier 1930, dans une ignorance certainement voulue des origines occidentales de l'alphabet. Cela est utile à noter au passage.

S. R.

#### Yale à Doura.

Le *Bulletin of the Associates in Fine arts at Yale University* de février 1930 (encore un de ces *Bulletins* qui sont, comme les volumes de *Mélanges*, des pestes de la bibliographie) nous apporte un important article illustré de M. Rostovtzeff sur les découvertes d'objets d'époque grecque et parthe à Doura, « Pompéi syrienne », où Yale a repris les recherches de Breasted et de Cumont, avec l'aide de l'architecte Pillet et de beaucoup d'autres auxiliaires, sous la direction de Cumont et de Rostovtzeff. Les graffites sur stuc, représentant des soldats et cavaliers parthes, sont affreux, mais d'un grand intérêt archéologique. Non moins curieux sont un autel du sanctuaire de Bel, avec dédicace en grec; un pendant d'argent, de style parthe; un timbre à pain en forme de svastika, avec inscription grecque; une Niké peinte de style gréco-parthe, publiée aussi en couleurs; des bijoux parthes, etc. Tous ces objets sont antérieurs à 250, date de l'abandon de Doura. Ces fouilles méthodiques ont encore beaucoup à nous apprendre.

S. R.

#### Les prétendus égyptianismes du Pentateuque.

Il était bon qu'un clerc assyriologue et sémitisant fit justice de la thèse audacieuse que M. Jahuda a maintenant développée en un volume (*Die Sprache des Pentateuch in ihren Beziehungen zum Aegyptischen*, Leipzig, 1929). Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire (*Revue*, 1928, II, p. 339), il s'agissait de prouver que l'Exode « décèle une langue toute ruisselante d'égyptien », qui serait aussi celle de la Genèse; d'où la conclusion que ces récits ont pris naissance dans un milieu où Hébreux et Égyptiens se coudoyaient et, par suite, que les « fondamentalistes » ont raison contre les critiques. Le P. Dhorme (*Journ. des Sav.*, 1929, p. 397) montre clairement que les égyptianismes en question ne sont que des mots d'emprunt dans l'Exode: « Il fallait désigner des choses proprement égyptiennes; l'objet a véhiculé le mot... Les récits du Pentateuque, même ceux qui ont pour objet le séjour des Hébreux dans le pays et leur exode, appartiennent à l'ancienne langue hébraïque; ils n'ont utilisé à l'occasion un mot, une tournure, une idée venus d'Égypte que par souci de couleur locale ou de vérité historique » (p. 400).

S. R.

### Idoles des Cyclades.

Dans un périodique d'art *cubiste et fauve*, qui s'appelle *Cahiers d'Art*, M. Michon a publié (t. IV, 1929, p. 251-257) de bonnes photographies d'après les marbres primitifs des Cyclades — Amorgos, Naxos, Kéros — qui appartiennent au Louvre, plus une curieuse statue de femme assise, trop grasse, qui appartient à M. Segredakis. Le commentaire ignore les travaux de Blinkenberg (1896, liste des idoles connues) et les miens (*Chron. d'Or.*, t. II, p. 573 sq.).

S. R.

### Encore le site de Troie.

En 1926, l'architecte V. Seyk, collaborateur de Doerpfeld, a reconnu à son tour que l'Ilion homérique ne peut être identifiée à Hissarlik (*Das wahre und richtige Troja-Ilion*, Prague, 55 pages et 3 plans). Suivant lui, les ruines du XIII<sup>e</sup> siècle à Hissarlik sont celles d'un tombeau commun des Grecs, entouré de fortifications (*Iliade*, VII, 331, 430); la vraie Troie homérique serait à 7.500 mètres vers l'est, au lieu dit Kara-Your. La thèse négative est exposée et discutée par Ch. Vellay (*l'Acropole*, 1928, p. 129-152), qui ajoute des considérations intéressantes aux arguments de Seyk; il y a là, suivant lui, « l'hypothèse la plus sérieuse et la plus rationnelle qui ait été émise jusqu'à ce jour sur le rôle de la butte d'Hissarlik à l'époque de la guerre de Troie ». On se rapproche ainsi, avec des différences d'ailleurs notables, de l'opinion du capitaine E. Boetticher, autrefois si maltraité par Schliemann et ses clients (cf. mes *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 115 et suiv., 563, 646, 708).

S. R.

### Le Zeus de l'Artémision.

Le deuxième fascicule de la Revue grecque *Polémon*, dirigée par M. Arvanitopoulos, contient, entre autres, un article du même sur la fameuse statue de Zeus découverte dans la mer à l'Artémision, déjà publiée et commentée plusieurs fois en France (cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, I, p. 143), mais cette fois les bras restitués (p. 81), d'après un modèle en terre cuite au Musée national. L'auteur ne pense pas que la nouvelle statue soit argienne, ni qu'il y ait lieu de l'attribuer à Hagéladas : c'est l'œuvre d'un Ionien, Pythagore ou Téléphane, plus probablement de ce dernier, qui était Phocéen, mais travailla surtout en Thessalie. Pour ma part, je crois que le nouveau Zeus faisait partie du trophée élevé à l'Artémision en souvenir des trois journées de 480. L'article de M. Arvanitopoulos est à lire.

S. R.

### Les métopes du Parthénon.

Peu après la mort de Studniczka a paru, dans les *Neue Jahrbücher* (1929, 6<sup>e</sup> cahier), son important article posthume sur les travaux de M. Prasnicker, aujourd'hui professeur à Iéna, exécutés au péril de sa vie pour dessiner les métopes encore en place, la plupart affreusement ruinées<sup>1</sup>. Ruinées,

1. C. Prasnicker, *Parthenonstudien*, Vienne, Filser, 1928; 254 p. et 27 planches. Studniczka insiste sur l'importance de ce travail, les nouveautés qu'il apporte et les progrès que lui doit l'interprétation des métopes dégradées.



pourquoi? On a incriminé la pluie et le vent, le jet de pierres, les tirs d'armes à feu. M. Praschnicker, suivi par Studniczka, repousse ces hypothèses : il s'agit, en vérité, de destructions intentionnelles exécutées à l'aide d'outils, n'ayant épargné que des figures sévèrement drapées ( métope XXXII). D'où l'hypothèse très séduisante que, lors de la transformation du Parthénon en église, il fallut échafauder le vieil édifice et que les maçons, ou peut-être le clergé local, profitèrent de l'occasion pour effacer, sauf dans les métopes du sud, tout ce qui paraissait pouvoir distraire les fidèles. On ajoutera ce méfait à l'histoire du vandalisme en Orient.

S. R.

### Les Italiens à Rhodes.

A la suite d'un séjour à Rhodes (mai 1928), M. Deonna a rendu le grand service d'exposer, avec références à l'appui, tout ce que les Italiens ont fait, depuis l'occupation du Dodécanèse, pour l'archéologie et l'histoire de l'île du Soleil<sup>1</sup>. Cela est proprement admirable et l'on peut dire que nulle part les effets de la longue incurie des Turcs n'ont été plus complètement réparés. Parmi les archéologues qui ont efficacement contribué à ces résultats, M. Maiuri, auteur d'ouvrages récents sur Rhodes (1921, 1928), doit être nommé au premier rang.

S. R.

### Actéon.

Comment l'art grec a-t-il figuré le châtiment d'Actéon avant la constitution, restée classique, de la légende? Tel est l'objet d'un mémoire, très abondamment illustré, de M. Jacobsthal (extr. du *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, t. V, 23 pages). En somme, c'est la première partie d'un article *Aktaeon* que pourrait donner un nouveau « Roscher ». Mais, en France, on estime qu'un mémoire doit toujours prouver quelque chose; on cherche vainement ici une thèse que l'auteur aurait voulu établir. Les nouveautés — il y en a — sont à découvrir dans les notes.

S. R.

### L'épée de Mausole.

Dans un joli et court *Winckelmannsprogramm*, dédié à la mémoire de Studniczka, M. Herbert Koch formule ce qui suit : 1<sup>o</sup> Comme l'ont déjà reconnu d'autres, Mausole ne peut avoir été le conducteur du quadrigé mentionné par Pline. 2<sup>o</sup> Comme l'a déjà reconnu M. Haekebeil, Mausole devait tenir une épée. 3<sup>o</sup> L'étude faite au Musée britannique par M. H. Koch a établi que certains plis du vêtement de Mausole exigent qu'il ait tenu une épée dans son fourreau de la main gauche. Une photographie de la statue ainsi restaurée, comparée à l'*Alexandre* de Magnésie, porterait à croire qu'il a raison.

S. R.

1. *L'Acropole*, 1928, p. 16<sup>r</sup>-212.

### La base du Taureau Farnèse.

Déjà Finati (1852) avait soupçonné que les animaux représentés sur la base du groupe de Naples — copie libre d'un original de bronze, d'ailleurs mal restaurée — avaient quelque rapport avec le sujet principal. M. Magaldi (*Accad. di archeol. di Napoli*, 1929) va plus loin et vise à plus de précision. Les animaux sauvages et furieux de la plinthe symbolisent l'émoi du Cithéron, théâtre d'un si cruel attentat; les autres, paissant en paix, ont été introduits par le copiste romain qui, pour ajouter la figure d'Antiope, a dû élargir la base. Cette opinion s'oppose à celle d'un aussi bon connaisseur que Studniczka, suivant lequel cette réunion d'animaux est indigne de l'œuvre originale parce que superflue et détournant l'attention du spectateur. M. Magaldi, on le sait, est un interprète audacieux.

S. R.

### Vases grecs au Vatican.

Le Musée grégorien s'est enrichi de deux beaux vases grecs dont le premier était conservé à Cagliari. A) Aryballe provenant d'une tombe punique (?), à figures rouges. Orphée attaqué par deux femmes thraces. Style excellent. B) Amphore à figures noires des environs de 500. Héraklès et la biche cérynide (*Times*, 25 janvier 1930).

X.

### Andromachos.

La *Revue* (1928, I, p. 210) ayant demandé à ses lecteurs qui pouvait être un certain Andromachos cité par Alcuin (*Patrol. Lat.*, t. CI, p. 995) à propos d'une question de comput, M. R. Eisler nous écrit :

« Ce pourrait être l'Andromachos qui fut au service d'Hérode et de ses enfants (Josèphe, *Antiq.*, XVI, 8, 3, 242 et 245); il aurait été comme le pendant de Nicolas de Damas, son contemporain. Hérode se brouilla avec lui; ce qui le concerne, dans Josèphe, provient d'une source hostile à Hérode et à Nicolas de Damas. Si l'on pouvait identifier l'historiographe juif Andromachos, dans l'œuvre duquel Alcuin (ou sa source) trouvait la théorie apocalyptique que le monde, créé à minuit, devait être détruit à minuit, avec le conseiller et ambassadeur d'Hérode tombé en disgrâce, la source juive antihérodiennne des *Antiquités* pourrait bien être l'œuvre de cet Andromachos. Il était suspect à Hérode de comploter avec Alexandre fils de Marianne; l'historiographe cherche à calculer le moment précis de la fin du monde. Il n'y a pas là d'incompatibilité. »

R. EISLER.

### Un cénotaphe.

Sous ce titre, le *Times* du 11 novembre 1929 a publié quatre vers grecs signés de Walter R. Whately :

μνημα μὲν ἑρώων λαοῦ τόδε παντὲς ἀρίστων,  
οὐ τάφος· ἀλλοτρία γῶν ἐκάς ἐστε ἔχει.  
ἀλκῇ γὰρ δοκίμῃ σώζοντες πατρίδα, σώζειν  
ἡβῶσαν ζωὴν οὐκ ἔδυναντο φίλην.

L'humanisme, du moins au *Times*, n'est pas en péril. Mais, à lire des vers

grecs modernes, on se rappelle parfois le mot de Cobet : *Carmina graeca quae neque graeca sunt, neque carmina*.

X.

### Une conférence du professeur Elliot Smith.

Parlant, le 18 octobre, à l'University College de l'influence de la Grèce sur l'Amérique (*Times*, 19 octobre 1929), le professeur Elliot Smith a dit entre autres : « La civilisation gréco-romaine rayonna du Gandhara et de la Bactriane vers la Chine, comme l'art mycénien, dans son costume scythique, l'avait fait des siècles plus tôt et comme, dix siècles plus tôt encore, la civilisation de l'Élam s'était étendue au Honan... La soudaine apparition en Amérique des formes javanaises et cambodgiennes de l'art hindou, [né de l'art grec], explique que les monuments mayas et incas offrent des réminiscences étranges du symbolisme hellénique et du symbolisme bouddhique qui ont embarrassé les archéologues pendant des siècles. Les arts et métiers de l'Amérique centrale et du Pérou, si curieusement semblables à ceux de Mycènes, les ornements architectoniques à Mitla qui rappellent les motifs de la Grèce et de l'Anatolie, les nombreuses et singulières reproductions de motifs indous et grecs, tout cela trouve son explication, si l'on accepte dans leur sens le plus clair les témoignages que l'on possède aujourd'hui. Non seulement la Grèce a rendu à l'esprit humain l'autorité dont la tyrannie théocratique l'avait dépouillé, mais elle inspira les doctrines bouddhistes, chrétiennes, musulmanes, et donna à l'Inde, à la Chine, à l'Amérique, non moins qu'à l'Europe, la plus grande partie de leur civilisation. »

Étrange mixture de sagesse et de fantaisie! Intransigeance exaltée du monogénisme! Mais ce qui n'est aujourd'hui ni vrai ni vraisemblable pourra peut-être le devenir un jour. *Oportet haereses esse*, disait saint Paul.

S. R.

### Pour qu'on lise Hésiode.

Les idées de solidarité et de compréhension internationales qui sont à la base de la S. D. N. n'auront chances de prendre racines que lorsqu'elles auront été introduites dans l'éducation. Elles ne pourront être vivantes et utiles que lorsqu'on aura démontré qu'elles ont de lointaines racines dans l'histoire, qu'elles répondent à un besoin de l'âme humaine aussi permanent que le désir de conquête ou la soif de pouvoir.

Voilà pourquoi il est un auteur qui, à notre avis, devrait être introduit au programme des collèges; nous voulons parler d'Hésiode dont une excellente édition, avec traduction, vient précisément de paraître, due à M. Paul Mazon (Les Belles-Lettres).

Il est certain que le choix des auteurs lus dans les classes a toujours été guidé par ce que l'on pourrait appeler les *a priori* pédagogiques, c'est-à-dire le but qu'on se proposait en éducation. Si Térence est susceptible de faire pressentir la finesse et l'exquise urbanité d'un Ménandre, Cicéron et Démosthène formeront des avocats.

Hésiode, lui, est un paysan. Comme tel il est capable, à une époque qui, plus que toute autre, a besoin de l'enracinement et de la compréhension des traditions, de faire pressentir quel gain précieux il y a dans le contact avec la terre, dans le respect de ce lent travail qui forme, peu à peu, les villes et

les pays. Mais Hésiode fut aussi victime de la vénalité des juges; cette aventure, loin de l'abattre, ne fit que rendre chez lui plus entière, plus absolue, sa croyance en la justice divine, Dikè, dont la justice humaine n'est que le reflet. Parmi les éloquents passages qu'Hésiode consacre à sa conviction que « la justice triomphe de la violence quand son heure est venue », nous nous contenterons de citer celui-ci : « Telle est la loi que Jupiter a prescrite aux hommes : que les poissons, les fauves, les oiseaux ailés se dévorent, puisqu'il n'est point parmi eux de justice; mais aux hommes, Jupiter a fait don de la justice, qui est de beaucoup le premier des biens. »

Est-il besoin de dire que cette haute conception de la justice vaut non seulement pour les particuliers, mais aussi pour les États, et si l'on ajoute à la lecture d'Hésiode les différents passages des auteurs grecs où il est question de l'arbitrage international ou même l'étude d'une inscription — car il en est plusieurs — qui nous ont gardé le souvenir d'un de ces arbitrages, on comprendra aisément qu'il sera possible de faire comprendre aux jeunes gens que sans diminuer en rien l'attachement au sol natal, à la cité, sans lequel « l'année perdrait son printemps », il est possible de concevoir que les relations entre États puissent être basées sur la justice et non sur la violence.

(*Journal de Genève*, 13 janvier 1930.)

Georges MÉAUTIS.

#### A Herculaneum.

Les fouilles de l'été et de l'automne de 1929 ont révélé nombre de peintures murales : 1° scènes de chasse; 2° un guerrier, précédé d'un chien, traverse un pont de bois sur un petit lac, se dirigeant vers la statue d'une déesse dans un sanctuaire. — On signale aussi un chandelier de bronze, haut de 2 mètres, décoré de griffes d'animaux; un péristyle avec 20 colonnes; des mosaïques, etc. (*Times*, 7 décembre 1929.)

X.

#### Découverte archéologique à Ostie.

Le jour même où le « Duce » inaugurerait à Rome le dégagement et la remise en état du « bazar » de Trajan, soit de la grande bâtisse, sorte de bourse de commerce, que cet empereur construisit sur les flancs du Quirinal, les fouilles d'Ostie ont mis au jour une magnifique tête de marbre provenant d'une statue monumentale, représentant la sœur de l'empereur, Ulpia Marciana. Cette grande dame romaine, dont peu de textes font mention, restée veuve à la mort de son mari C. Matidius Patruinus, se voua entièrement à ses devoirs de mère, tout en vivant auprès de son frère. La tête qui vient d'être retrouvée offre une ressemblance impressionnante avec les traits bien connus de l'empereur Trajan. Le visage, noble et sévère, est surmonté d'une couronne à triple diadème, d'où ressortent, près des tempes, deux boucles d'une abondante chevelure rassemblée en une large tresse au sommet de la nuque. Ce morceau d'art romain a été déposé au Musée d'Ostie, soit dans l'ancien château que fit construire le pape Jules II, près de l'ancien port de Rome. (*Le Temps*, 3 novembre 1929.)

X.



### Le bilan de Nemi.

Le lac de Nemi a livré son énigme. Bien qu'encore captée par la fange, la galère impériale la plus rapprochée de la rive émerge complètement des eaux. Dix mois après que le « Duce » eut donné le signal de la mise en marche des pompes, le niveau du lac s'est abaissé de 13 mètres; et ce navire qui, depuis la Renaissance, fut l'objet de recherches passionnées, ne cèle plus aucun de ses secrets. Mais dissipé à jamais le rêve du « palais flottant », des reconstructions grandioses sur cartes postales envoyées à travers le monde par les touristes étrangers! En effet, cette nef, où l'imagination se plaisait à situer d'exceptionnelles richesses, si ce n'est d'ordre sculptural, du moins ornemental et décoratif, n'est plus au premier abord qu'une masse grise, informe, à moitié déchiquetée, comme la carcasse échouée d'un énorme cétacé. Cependant, approchons-nous. Franchissons sur un fragile ponton le large ruban de vase molle d'où l'eau s'est retirée, laissant autour du lac une grève aride et désolée comme les rives de la mer Morte. Les caractéristiques de la galère, les poutres de sa coque, sa poupe et sa proue qui n'ont qu'une faible hauteur, son tribord relevé, son bâbord sur lequel elle est affaissée, se dessinent alors nettement, permettant d'évoquer encore les heures où, au début de notre ère, dans l'arsenal des Césars, elle fut façonnée par des troupes d'esclaves, à grands coups de hache et de marteau. Actuellement, la charpente de cet énorme ponton est complètement à sec. Et toute sa cargaison millénaire d'humus, de tourbe, de gravier, de coquillages et autres débris qui la remplissaient au ras du bastingage, a été versée par-dessus bord, non sans avoir été soigneusement passée au crible. L'heure est donc venue de faire le bilan de cette pêche archéologique.

La galère elle-même, longue de 64 mètres et large de 20, est faite, dans ses œuvres vives, de bois, de pin et de mélèze, essences résineuses qui ont admirablement résisté à l'érosion des eaux, et, dans ses autres parties, de sapin et de chêne. Les poutres qui la composent sont épaisses de 15 centimètres; et partout, aussi bien sur le pont que sur les flancs de la coque et le long de la quille, elles sont ajustées les unes aux autres, à mortaise, avec un art consommé. Déjà, nombre de techniciens navals ont examiné sur toutes les coutures cet exemplaire de l'architecture navale de l'antiquité romaine et l'ont qualifié de construction parfaite, conforme même aux données les plus modernes de la science nautique. Mais un détail surtout revêt au point de vue historique une singulière importance : toute la partie de la coque qui restait immergée est pourvue d'un revêtement de plomb; si bien qu'on peut parfaitement en déduire que les flottes de guerre romaines possédaient de véritables unités cuirassées. Mais mieux encore : entre la coque et les plaques de plomb, une étroite couche de laine foulée et agglutinée, un feutre protecteur en somme, absolument imperméable, est savamment disposé. Bois, étoupe et plomb sont enfin étroitement rivés les uns aux autres par de longs clous de cuivre à tête plate. Et cet ajustement, qui a défié toute attaque de l'eau, présente encore une solidité stupéfiante. Par contre, le pont de la galère n'a malheureusement pas plus résisté aux injures des flots qu'au vandalisme des hommes. Il s'est effondré avec toutes ses superstructures, et cela dans un tel fouillis de matériaux érodés, qu'il est impossible de songer à une reconstitution exacte et définitive. Tout au plus peut-on sup-

poser qu'il consistait en un solide plancher, doublé d'une épaisse couche de briques cimentées et recouvertes de mosaïques de marbre, à dessins géométriques. Ce pont devait enfin être surmonté de cabines ou mieux de pavillons dont les parois étaient à leur tour décorées de pâtes de verre colorées et le toit constitué par des revêtements de cuivre. Ce qui paraît en tout cas certain, c'est que la galère n'était point sans faste et que Caligula pouvait s'y reposer dans une atmosphère de luxe, tout comme les milliardaires de notre époque dans les salons d'un grand transatlantique.

Telle est la reconstruction approximative que permettent d'imaginer tout un lot de matériaux et d'objets retrouvés dans les flancs de la carène. Nous avons déjà\* parlé des tuiles de cuivre, des briques, des fragments de mosaïque de marbre, des verres colorés. Relevons ici que ces derniers comprennent très curieusement des lamelles rouges, blanches et vertes juxtaposées, soit les nuances distinctives du drapeau italien actuel. Rapprochement étrange où d'aucuns se sont empressés de voir un lien étroit et mystérieux entre la Rome impériale et l'Italie contemporaine, bien que le drapeau tricolore du royaume ne date que de la Révolution de 1848. Mais ce n'est pas tout. Le filtrage de la vase a permis de récupérer d'abord, si ce n'est les bijoux dont Caligula aimait à se parer ou le bouclier d'or que, d'après Suétone, le Sénat lui remit en grande pompe, toute une gamme de charnières, de gongs, poignées, appliques de bronze, de clefs, de clous de cuivre de diverses dimensions, de tubes de plomb, de tuyaux de terre cuite, de monnaies, etc., qui font du Musée improvisé sur la rive un véritable capharnaüm. Maigre butin, dira-t-on. Mais on sait qu'en pareille circonstance l'érudition moderne ne dédaigne pas une épingle. Aux regards aigus de l'archéologue, une faible lueur illumine tout un horizon. D'une parcelle de métal il déduit l'armement d'une époque et une mosaïque lui révèle une société. L'intérieur de la nef impériale a d'ailleurs livré deux autres objets d'une rare importance au point de vue de la technique romaine. C'est d'abord une pompe en bois munie d'un véritable piston, et qui peut être considérée comme l'ancêtre direct du moteur à cylindre. Puis, un robinet de bronze, haut de 34 et large de 47 centimètres, à section tronconique, et qui, placé au centre de l'installation hydraulique du navire, devait servir à régler le flux des eaux. Cette pièce est d'une telle facture et dans un tel état de conservation qu'elle semble avoir été récemment façonnée au tour dans une usine moderne, avec l'art mécanique le plus accompli. Enfin, dans la vase, en dehors de la galère, cinq nouveaux bronzes ont été exhumés au cours des fouilles. Il s'agit de têtes de lion et de loup semblables à celles qui se trouvent déjà, depuis 1891, dans le Musée des Thermes et qui sont maintenant connues dans le monde entier par les reproductions qui en ont été divulguées. Une seule est d'un type nouveau : une panthère. Ces bronzes expressifs ornaient l'extrémité des poutres de l'embarcadère qui, partant de la rive, aboutissait au navire, sur lequel on accédait par une petite échelle encore visible à tribord. Toute cette ménagerie est maintenant installée dans le Musée de la rive. La panthère et les lions, placides, paraissent étonnés de toute cette lumière, de tous ces visiteurs, tandis que le loup, le regard mauvais, les narines frémissantes, le poil hérissé par la colère, semble furieux d'avoir été arraché à son sommeil millénaire parmi les algues et l'eau verdâtre.

Tel est le bilan. Certes, il n'est pas de nature à satisfaire ceux qui croyaient

ingénument que la galère allait être arrachée à sa tombe lacustre avec une cargaison somptueuse d'ivoires et d'émaux, de sculptures rares, de statues majestueuses. Mais il n'en reste pas moins que l'entreprise a doté le patrimoine archéologique italien d'un document nautique de la plus grande valeur. En effet, le bâtiment qui vient d'être exhumé est un exemplaire unique au monde de la technique navale de l'antiquité. Jusqu'à ce jour, de tous les problèmes des civilisations premières, celui de la marine nous est demeuré le plus inconnu, le plus mystérieux. Aucune carène grecque ou romaine n'est visible dans aucun musée. La galère de Caligula constitue donc le seul modèle de l'art que l'Empire des Césars déploya pour sillonner les mers et détenir la domination du monde. Certes, on peut regretter que le bâtiment dégagé soit quelque peu artificiel, en ce sens qu'étant avant tout un navire de gala, il ne possède aucune trace d'utilisation de mâts, de rames ou de gouvernail. Il n'en est pas moins le plus vieux bateau du monde. Le Musée d'Oslo abrite bien celui des Vikings, mais il ne s'agit que d'une barque de 18 mètres de longueur et remontant tout au plus au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère. La galère de Némi représente donc une rare valeur d'ordre historique et archéologique et sa mise au jour rend service à la culture universelle.

Actuellement, les travaux se poursuivent pour dégager le bâtiment de sa prison fangeuse et l'amener sur la rive. D'autre part, les pompes continuent à faire baisser le niveau du lac. Car la curiosité des historiens et des archéologues, à peine apaisée par les résultats obtenus, s'adresse maintenant tout entière à la seconde galère que l'on suppose posséder encore une partie de sa superstructure. Dans quelques semaines, sa proue émergera et si son état laisse prévoir une nouvelle moisson de découvertes, les turbines poursuivront leur œuvre d'aspiration. Et peut-être aurons-nous l'occasion de dresser un second bilan de Némi. (*Le Temps*, 17 octobre 1929.)

P. GENTIZON.

\* \* \*

On a parlé non seulement d'un deuxième navire, mais d'un troisième en eaux plus profondes. Aux dernières nouvelles (fin mars 1930), les autorités romaines ont renoncé à poursuivre le travail.

S. R.

### En Albanie.

M. Ugolini, en 1929, a concentré ses efforts sur l'acropole de Butrinto. Il a découvert un sanctuaire d'Esculape avec statues, dédicaces et *stips votiva* (350 objets en terre cuite). Tout auprès de ce sanctuaire était un théâtre du <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C., avec scène de l'époque impériale et nombreuses inscriptions. Le revers de la scène était orné de niches où l'on a recueilli de nouvelles statues, entre autres une colossale figure de femme, haute de 8 pieds, que M. Ugolini attribue à Praxitèle. Le *Times* (7 décembre 1929) a publié des photographies du théâtre.

X.

### Le chauffage central chez les Romains.

Au cours de la dernière séance de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois, M. Toutain, président de cette compagnie, a rendu compte des fouilles opérées, en 1928 et 1929, sur le mont Auxois.

Les fouilles ont été continuées au lieu dit « En Sullerot », sur un espace de 18 ares 33 centiares. Six habitations gallo-romaines ont été dégagées de leur gangue de terre et, à l'intérieur de celles-ci, on a retrouvé les traces du chauffage antique : cheminées demi-circulaires s'avancant dans les salles, et, en raison de leur forme, donnant au feu un plus grand rayonnement; chauffage par conduits courant sous les salles et dans les murs.

Ces hypocaustes étaient déjà connus, soit dans des thermes ou dans des théâtres, mais c'est à Alésia que, pour la première fois, on en trouve dans les appartements privés.

Dans l'une des salles récemment découvertes, le double hypocauste que l'on y voit est l'un des plus complets et des mieux conservés que l'on connaisse. Les canalisations pour tuyaux en terre cuite et les quatre colonnes montant aux quatre coins de cette salle, gaines de tuyaux de chauffage, sont très nettement caractéristiques de ce système de construction.

Parmi les objets mobiliers, rien de sensationnel n'a été trouvé. Un fléau de balance a pourtant retenu l'attention avec sa graduation et son petit anneau; cette « romaine » n'a pas d'équivalente en France.

Dans ces fouilles, on a retiré également du sol environ 80 monnaies, dont 46 ont pu être identifiées. (*Ami du Peuple*, soir, 26 novembre 1929.)

### Maritima Avaticorum.

Les *Avatici*, entre Marseille et le Rhône, avaient pour chef-lieu *Maritima*, sur le *stagnum Mastromela*. M. Armand Bérard croit en avoir retrouvé les restes près de la chapelle de Saint-Blaise, où il y a des murailles et des tours, ainsi qu'une grande accumulation de poteries en fragments, quelques-uns provenant de vases ioniens, et une vaste nécropole composée de tombes creusées dans le roc. Cette ville ligure, puis grecque, puis romaine et visigothique, n'a été abandonnée qu'au *xiv<sup>e</sup>* siècle. Il y a là matière à des fouilles minutieuses, comme on a encore si peu fait en Provence, où la gent des terrassiers a sévi <sup>1</sup>.

S. R.

### Bronzes celtiques au Musée britannique.

Au mois de février 1928 on trouva, dit-on, à Bouzonville, au nord-est de Metz, sur le site d'une ancienne abbaye, quatre remarquables bronzes de Latène I (vers 450). Deux flacons ou *amphorae* sont celtiques de profil et d'ornement, mais inspirés de modèles grecs. Le corail incrusté, l'émail rouge champlé sur l'anse, le décor animal et le couvercle sont bien celtiques, mais la coutume de placer une paire de petits animaux sur le bord et une

1. Voir Emile Bourguet, *Maritima Avaticorum*, causerie faite lors d'une excursion de l'Ecole antique de Nîmes et très incorrectement imprimée.



autre sur l'anse est bien grecque, comme aussi le masque à la jonction de l'anse et de l'épaule. Les animaux sont des lions, mais l'anse est d'apparence scythique. Des deux *stamnoi*, l'un est sans décor, l'autre a une épaule angulaire de style celtique avec une feuille de vigne à l'attache des anses. Un de ces vases ayant été acquis par le Musée, les trois autres restaient à la maison Durlacher qui recevait de nombreuses offres de l'étranger, lorsque Lord Melchett les acheta pour le Musée avec l'aide du National Art collections Fund et de quelques amateurs. Toute la trouvaille, qui est d'un intérêt considérable, se trouve donc réunie et l'on en pourra juger. (*Times*, 2 novembre 1929; article et photogr dans *Archaeologia*, 1929.)

S. R.

### Woodhenge.

On croit avoir trouvé un prototype de Stonehenge dans les traces d'une grande construction à six cercles concentriques, révélée, par la photographie aérienne, à deux milles de Stonehenge et qui a reçu le nom de Woodhenge parce que la construction était en bois, non en pierre. M. et Mme Cunnington ont publié à ce sujet une monographie, d'où il résulterait que le cromlech de bois, orienté vers le solstice d'été, remonte au début du Bronze II, tandis que Stonehenge ne serait pas antérieur au milieu de cette période. De petits cylindres de ciment ont été plantés dans les trous, où des restes de bois sec sont conservés. Une photographie de Woodhenge, ainsi restauré, avec un article explicatif, a paru dans le *Times* du 28 novembre 1929.

X.

### Les fouilles de Lydney.

La seule mine de fer d'époque romaine qui ait été découverte en Grande-Bretagne, celle de Lydney Park sur la Severn, a été récemment offerte à la nation par son propriétaire Lord Bledisloe. L'exploration venait d'en être terminée par la Société des Antiquaires de Londres. Non loin de là, dans la plaine, était le temple de Nodens, dieu guérisseur, qui fut fouillé en 1928. (*Times*, 15 novembre 1929.)

X.

### Fouilles de Caerleon.

La suite de l'exploration de cette forteresse romaine (*Times*, 8 octobre 1929) a fait découvrir, outre des bâtiments et des retranchements considérables, une collection de chausse-trapes et un trésor de monnaies d'argent, allant de 70 à 200 après J.-C. La forteresse paraît avoir été construite en 75, lors de la soumission des Silures par Julius Frontinus; les constructions étaient alors en bois et les remparts en terre. Peu après l'an 100, on les refit en pierres et l'occupation par une troupe nombreuse continua jusque vers 120, époque où le plus grand nombre des soldats de la légion II Auguste furent déplacés pour travailler au mur d'Hadrien. Mais Caerleon resta une forteresse romaine jusque vers 350 au moins de notre ère.

S. R.

### Borcovicus.

Le fort de Borcovicus, sur le mur d'Hadrien, exploré en 1822 et en 1898, a été donné au Gouvernement britannique par son possesseur, M. J. M. Clayton (*Times*, 2 janvier 1930).

Occupé par la première cohorte des Tongriens, dont le nom a été lu sur plusieurs autels, ce fort est traversé, du sud au nord, par une *via principalis*, et de l'ouest à l'est par une *via praetoria*. Comme à Pompéi, on voit des ornières creusées pour faciliter le passage des chariots, à une distance uniforme qui est aussi celle du gabarit des voies ferrées en Angleterre. L'article du *Times* renouvelle la vieille erreur qui attribue ces sillons au passage des chars, alors que j'ai montré il y a longtemps, après d'autres (art. *Via* dans le *Dict. des Ant.*, p. 780), qu'il s'agit de sillons creusés pour faciliter ce passage, parfois même dans les rochers qui bordent la route.

S. R.

### Le Paradis des enfants.

Un sarcophage d'enfant trouvé à Beyrouth a fourni à M. Cumont la matière d'un intéressant article <sup>1</sup> d'où il suivrait que, sur les monuments de ce genre, il s'agit de symbolisme néo-pythagoricien et bachique, que le caprice de l'artiste ne compte pour rien, qu'il y a lieu de tout interpréter comme inspiré par des doctrines mystiques. Par exemple, voilà des Amours conduisant des chars autour de la *spina* d'un cirque. C'est, nous dit M. Cumont, parce que, dans le *Phèdre* de Platon, il est question d'âmes ailées s'efforçant, dans une compétition ardente, de pousser leurs chars jusqu'au sommet des cieux. Voici un sarcophage païen au type de l'enfant docteur; prenons au sérieux ce pédagogue imberbe : il a vécu la vie des Muses et partage leur immortalité. Quand l'enfant est figuré avec son vieux pédagogue et ses parents, s'adonnant à l'étude, gardez-vous d'une exégèse terre à terre : le père vient d'amener l'enfant au mystagogue et la bonne dame est l'hierophante. A l'appui de ces explications, M. Cumont cite des textes, dont l'un surtout, qui est d'Himérius (*Or.*, XXIII, 7), donne fort à réfléchir. Aussi me contenté-je ici de constater, sans discussion, un nouveau pas en avant vers l'interprétation symbolique d'un groupe de sarcophages où figurent les jeux des enfants et l'imitation où ils sont censés se complaire de la vie sublunaire <sup>2</sup>.

S. R.

### Les anciens prologues des Évangiles.

Je m'excuse de parler si tard de cette belle découverte. Le premier canon du Nouveau Testament, celui de Marcion, contenait la rédaction courte de Luc et dix lettres de Paul avec prologues (vers 150). L'Église de Rome, vers 170, opposa à ce canon un autre (chose à laquelle on n'avait pas encore pensé), comprenant les quatre évangiles canoniques et treize lettres de Paul. Mais il fallait composer des prologues pour les quatre évangiles, dont trois

1. *Syria*, 1929, p. 217 sq.

2. Ces motifs ne sont pas étrangers aux terres cuites de Myrina, qu'en ne peut cependant faire descendre au siècle des Antonins.

étaient rejetés par l'hérésiarque, le quatrième mutilé, et cela naturellement dans un esprit hostile à Marcion. Grâce à Dom Donatien de Bruyne (*Rev. bénéd.*, 1910, 1928; Ad. von Harnack, *Die aeltesten Ev. Prologe*, in *Sitzungsb. der Berl. Akad.*, 1928, XXIV), nous savons que nous possédons la série de trois anciens prologues (pas celui de Mathieu), dans 38 manuscrits, presque tous occidentaux. Celui de Luc seul est conservé en grec et en latin; les autres sont certainement traduits du grec, et ont d'abord été publiés à Rome. La date est assurée par l'absence de toute influence de Tertullien et d'Eusèbe, par la citation faite de Papias, par la quasi-certitude qu'Irénée, vers 180, avait lu ces prologues. L'origine unique de ces textes s'avère par leur réunion dans six manuscrits et par des manières de dire qui leur sont communes. Ainsi, l'histoire du canon du Nouveau Testament est précisée et nous en saisissons comme une nouvelle étape, entre Marcion et Irénée. Incidemment, nous apprenons des détails qui peuvent n'être pas vrais, mais sont vraisemblables : Luc a connu des apôtres avant de s'attacher à Paul; il a vécu quatre-vingt-quatre ans sans être marié; il s'est établi en Achaïe après la mort de Paul et est mort lui-même en Béotie; Marc était de très haute taille, avec des doigts trop courts. Ces éléments iconographiques s'ajoutent à ceux que la *Lettre de Lentulus* (d'après Josèphe?) fournit sur Jésus, les *Acta Pauli* sur Paul, Hégésippe sur Jacques. J'abrège à regret; tout cela est d'un intérêt capital et Harnack a eu bien raison de rendre un public hommage à la perspicacité et à la méthode de Dom de Bruyne.

S. R.

#### Labarum..

Un petit mémoire de H. Grégoire, dans le tome IV (1927-1928) de *Byzantion*, Revue internationale des Études byzantines, aboutit à la conclusion que ce mot inexpliqué n'est qu'une variante de *lauratum*. La *laurea* en or qui enferme le Christe est l'élément caractéristique de l'étendard, décoré, en outre, des images laurées des pieux empereurs (p. 482). Adieu donc à la *labrys* asiatique, la double hache mycénienne, et toutes les spéculations qui s'étaient greffées sur cet à peu près. Il y a bien d'autres nouveautés dans ce gros volume de *Byzantion*, mais les curieux ne manqueront pas de l'avoir en mains.

S. R.

#### Le Josèphe slave.

Les deux volumes de M. Rob. Eisler (*Christos Basileus*), complétés par un énorme index, ont paru en février 1930 à Heidelberg. Longuement annoncés et loués par moi dans la *Revue des Études juives*<sup>1</sup>, ils ont été l'objet de critiques défavorables dans la *Revue historique* (nov.-déc. 1929, Goguel), la *Revue biblique* (janv. 1930, Lagrange) et la *Deutsche Literaturzeitung*, 1930, n° 11 (Lewy). On annonce une édition anglaise qui sera probablement suivie d'une édition française. La question ainsi remise à l'ordre du jour a aussi provoqué des publications aux États-Unis, dont il faut dire quelques mots : 1° Le Dr Joshua Bloch (*Josephus and christian Origins*, juillet 1929) se montre parfaitement ignorant du sujet, en particulier de la traduction allemande des quatre premiers livres de la *Halôsis* et des travaux de Thackeray. 2° Le Dr Salomon Zeitlin (*Jew. Quarterly Rev.*, 1928) n'a même pas lu l'ar-

1. Article réimprimé dans le t. II d'*Amalthée*, Paris, Leroux, 1930.

ticle *Josippon* dans la *Jew. Encyclop.*; il publie des textes de manuscrits russes en photographies, sans transcription, sans même indiquer de cotes; on s'est assuré que les fac-similés ainsi obtenus ne sont pas ceux du Josèphe slave, mais d'une version tardive du *Josippon*. Signalons ici ces deux publications afin d'épargner aux travailleurs sérieux la peine de les rechercher.

M. Goguel n'admet aucune des hypothèses d'Eisler, tout en rendant hommage à la vaste érudition et à l'ingéniosité de l'auteur. Pour lui, le texte slave n'est pas de Josèphe et n'a aucune valeur documentaire: « Il ne faut voir dans le fragment de l'*Halôsis* qu'un morceau de polémique juive dont le but est sans doute moins de persuader les chrétiens que d'empêcher les Juifs de se laisser gagner au christianisme. » Conservons cette phrase comme un exemple, sous la plume d'un savant justement estimé, de ce que la néophobie peut faire dire d'extravagant. Les passages du Josèphe slave sur Jésus et saint Jean sont inséparables du reste du texte slave, où l'on a fait valoir ici même (1929, II, p. 19) un détail de stratégie dans le court récit de la guerre civile de 69 qui, *ne se trouvant dans aucun autre auteur ancien*, ne peut remonter qu'à Josèphe. M. Goguel devrait savoir cela puisqu'il cite mon compte rendu critique du livre d'Eisler (1929); mais il s'abstient de faire même une allusion à cet argument difficile à écarter et les autres critiques (Lagrange, Lewy) l'ignorent également. L'article de ce dernier est plein d'erreurs et de malice; il y sera répondu.

S. R.

### Origines hispano-musulmanes de l'art gothique.

Conclusion d'une importante étude d'E. Lambert dans *Hespéris*, 1928, 2<sup>e</sup> trimestre: « Avant que la croisée d'ogives proprement dite ait été réalisée, bien des tentatives avaient été faites, en Normandie et dans plusieurs autres régions de la France, qui en avaient donné comme autant d'approximations. Ces tentatives très diverses ont dû être provoquées elles-mêmes par la connaissance des coupoles nervées hispano-musulmanes que les Français de toutes les régions de France avaient pu voir au sud des Pyrénées. » Il ne faut pas oublier, en effet, que les Français, à l'époque romane, ont joué un rôle considérable au sud des Pyrénées; que l'Espagne, au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle, a été le théâtre de véritables croisades. On a cherché à mettre en lumière l'importance de ces expéditions dans la genèse de nos chansons de geste; il s'agit, maintenant, d'en montrer les conséquences dans le domaine de l'art.

X.

### L'art roumain.

Puisque ce sujet a été souvent traité dans ces derniers temps, entre autres par le savant historien Jorga, j'en dois signaler ici une esquisse pleine d'idées et d'une clarté irréprochable due à M. H. Focillon. Publiée d'abord dans l'*Illustration* de novembre 1929, elle a été reproduite dans une Revue d'études françaises paraissant à Jassy sous le titre de *Gallia* (décembre-janvier 1929, p. 14-29). Petit chef-d'œuvre à recueillir au passage et à encager<sup>1</sup>.

S. R.

1. « L'homme sans l'art est un être abstrait. Une nation sans monuments n'est qu'une formation politique. Si nous ne connaissons le passé que par des textes, il nous semblerait qu'il n'a jamais vécu. » Combien cela est vrai de l'antiquité classique... et des autres!



**L'archevêque Léontios.**

On a découvert en 1927, à Madara (Bulgarie), le sceau en plomb de l'archevêque bulgare Leontios, avec cette inscription grecque : *Théotoké boèthei tòi sôï doulôï Leôntiôï archiepiscopôi Boulgarias*. Ce Leontios était connu comme contemporain du roi, Syméon (893-927); l'intérêt du nouveau document est la langue grecque dont il se sert officiellement. (Miatev, *Sceau d'archevêque bulgare*, extr. du *Bull. de l'Inst. archéol. bulgare*, V, p. 249-262.)

X.

**Un traité des barbes au Musée britannique.**

Le Musée a récemment acquis (*Times*, 13 janvier 1929) un petit manuscrit sur vélin du xii<sup>e</sup> siècle, originaire du diocèse de Besançon, intitulé *Apologia de barbīs* par Burchard, abbé de Belvaux († 1163). On avait annoncé aux frères lais de Rosières (filleule de Belvaux) que Burchard allait leur ordonner de brûler leurs barbes. Burchard proteste qu'il n'a rien dit de tel et écrit un traité sur les barbes depuis le temps d'Aron. On trouve dans cet opuscule des mots nouveaux à insérer dans le futur Ducange : *mentanea* (barbiche au menton), *submentanea*, *rariberbis*, *pleniberbis* (*femina*). Il y a neuf dessins représentant des types de barbes.

S. R.

**L'ancienneté des lunettes.**

Ce sujet ayant donné lieu à de nombreuses lettres dans le *Times*, le professeur Cesare Foligno a rappelé, dans le numéro du 5 octobre 1929, que la question avait été étudiée en détail par le professeur Giuseppe Albertotti, de Padoue. Il a prouvé que dès 1284 la guilde des verriers de Venise prit des mesures contre la substitution du verre au cristal dans les *roide da ogli*; on voit des lunettes sur une fresque de Tommaso da Modena à Trévise (1352) et dans une autre d'Altichiero à Padoue. Du xiv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, elles sont représentées avec fréquence croissante. J'ajoute que le glossaire de Gay cite un texte français de 1305 où il est question d'un « spectacle pour ire », bordé de laiton.

S. R.

**Un Lafreri complet.**

J'extrait la notice suivante du catalogue n° 429 de la maison Quaritch, de Londres. Il est probable que le splendide exemplaire qu'elle annonce à 70.000 francs environ ne restera pas en Europe; mais on voudrait en avoir une collation exacte.

809. LAFRERI (Antonio). SPECULUM ROMANÆ MAGNIFICENTIÆ. Omnia Fere Quaecunq. In Vrbe Monumenta Extant. Partim Ivxta Antiquam. Partim Iuxta Hodiernam Formam Accuratis. Delineata Repraesentans. Accesserunt non paucae, tum antiquarum, tum modernarum rerum Urbis figuræ nunquam antehac editæ. Large folio, 377 plates, many of them PROOFS BEFORE LETTERS, A COPY UNEQUALLED IN ITS EXTENT AND RICHNESS, bound in 3 vols., atlas folio, old russiā. Rome, 15(28)40-1586(1606) 550 0 0

The present copy of the "Speculum," on account of its extent and complete-

ness, and the number of early engravings and the early impressions of the plates, is probably unique. Every other copy in existence suffers from one or the other of two defects: either it is an early issue of the book and so contains 120 plates at the outside, or it is one of the later issues, when it is swollen with the inferior extraneous engravings of the time and has the genuine Lafreri plates in later states, or sometimes only copies of them. This copy contains not only all the earliest states of the genuine Lafreri plates, but practically all the later states as well.

A SPECIALLY PRINTED DESCRIPTION OF THIS MAGNIFICENT COLLECTION WILL BE SENT ON APPLICATION.

X.

### Le maître<sup>48</sup> de la légende de Marie-Madeleine.

Depuis que M. Friedlaender a dégagé la personnalité de cet artiste, nombre de connaisseurs ont contribué à reconstituer son œuvre, qui compte aujourd'hui une centaine de peintures. M. Hulin de Loo-croit avoir deviné son nom: ce serait *Bernaert van der Stock*, fils de Vrank van der Stock, peintre de la ville de Bruxelles après Rogier. Ce Bernaert, né vers 1460, serait mort en 1538, après avoir travaillé à Bruxelles, à Malines et peut-être en Espagne. Son activité la plus grande se placerait entre 1510 et 1520. La preuve n'est pas faite, mais il y a des probabilités sérieuses en faveur de cette identification. Elle a été révélée dans la *Gazette des Beaux-Arts* de novembre 1929 par Mlle Jeanne Tombu, à la fin d'un long et intéressant article illustré sur le maître, auquel on doit surtout quelques bons portraits (p. 258-291).

S. R.

### La vente des marbres antiques de Lord Lansdowne.

Cette vente mémorable, pour laquelle on a publié un catalogue illustré, a eu lieu au début de mars 1930 et a donné un total de £ 68.000 (environ 8 millions de notre monnaie). L'*Amazone* blessée, en marbre pentélique, trouvée en 1771 par Gavin Hamilton, a fait 27.000 guinées (plus de 3 millions). Un merveilleux fragment d'un relief attique monta à 5.000 guinées, un *Héraklès* à 4.600 guinées. On trouvera les autres prix dans le *Times* du 6 mars. La *Nymphe endormie* de Canova fut acquise pour le Victoria and Albert Museum (600 guinées). Les noms des acquéreurs sont ceux d'intermédiaires et de marchands; on ne peut encore savoir où iront ces précieux objets.

S. R.

### La Pinacothèque athénienne.

Athènes ne possédait encore qu'un petit nombre de tableaux, qui ne permettaient nullement de parler d'une Pinacothèque. Grâce au legs du *vathyplousios* Skouloudis, de Chios, qui était grand amateur d'œuvres d'art, on aura bientôt un Musée de peintures dans l'édifice central de l'École polytechnique, près du Musée de Patissia. On peut voir à ce sujet, dans l'*Acropole* (1928, p. 237-240), un article de M. Alex. Philadelphus, illustré d'un excellent tableau du Greco qui représente saint François d'Assise. Cet artiste, mi-byzantin, mi-vénitien, ne pouvait manquer à une collection athénienne. Espérons qu'elle s'enrichira d'une série d'icônes, maintenant que ces peintures

longtemps dédaignées ont fait leur entrée, grâce à Kondakoff, dans l'histoire de l'art.

S. R.

### Le Musée d'Extrême-Orient à Stockholm.

Sous les auspices du prince héritier de Suède, une section spéciale du comité d'enquête géologique en Chine a été formée pour s'occuper de l'archéologie de l'Extrême-Orient (1925). Son Musée déjà très riche a fondé un organe (*Museum of Far Eastern antiquities*) dont nous annonçons le premier numéro (en anglais). Il contient les articles suivants : J. G. Andersson, *Origine et but du Musée*; Chou Chao-Hsiang et B. Karlgreen, *Poterie de la dynastie Chou*; G. Bouillard, *les Diverses enceintes de Pékin*; V. K. Ting, *Dialecte des Chuang*; J. G. Andersson, *Symbolisme des plus anciennes peintures céramiques chinoises*; H. Rydh, *Symbolisme des céramiques funéraires*; J. G. Andersson, *la Voie des steppes*; B. Karlgreen, *Authenticité d'anciens textes chinois*; Fr. E. Ahlander, *Bibliographie des publications relatives aux Collections formées avec l'appui du Comité suédois de recherches archéologiques en Chine*<sup>1</sup>. Le tout est richement illustré. Le mémoire d'Andersson sur les peintures céramiques est particulièrement signalé à nos lecteurs.

S. R.

### De Borobudur à Chartres.

S'il faut en croire le professeur Worringer (*Griechentum und Gotik*), l'Ionie serait la véritable *mater artium* (j'en tombe d'accord, du moins après l'an 1000 avant J.-C.). C'est le rayonnement de son influence que l'on constate dans les sculptures de l'Inde et de l'Insulinde comme dans celles de Reims et de Chartres. Sur ce thème et sur d'autres plus subtils qu'a développés M. Worringer, on peut lire un intéressant article critique dans le *Times Lit. Supplement* du 12 décembre 1929, p. 1041.

S. R.

### Romana Gens.

Sous ce titre commence une nouvelle série du *Bulletin de l'Association archéologique romaine*, dirigé par M. Filippo Tambroni. Ce numéro contient des articles sur le Palatin, le temple de Cérès et de Vesta (projet de restauration), suivis d'un *notiziario* dont un des paragraphes concerne le comte Umberto Gnoli, jadis surintendant des Beaux-Arts. Après quelques mois de séjour en Amérique, ce personnage a envoyé à Rome sa démission, pour être désormais chargé, par le Musée de New-York, d'acquérir des œuvres d'art en Europe et, particulièrement, en Italie. *Romana Gens* trouve avec raison très singulière cette attitude de gardien-chef devenu chef de braconniers, puisqu'il s'agit de *depauperare*, au profit de nouveaux riches, le patrimoine artistique de l'Italie. Mais les temps sont durs et... *oportet habere*.

S. R.

1. *Bulletin* n° 1, Stockholm, 1929; gr. in-8°, 191 p., avec cartes, plans et figures.

### Les legs de Gustave Schlumberger.

Exécuteur testamentaire du regretté byzantiniste, M. Ad. Blanchet a pu préciser, dans les *Débats* du 21 janvier 1930, la distribution de ses libéralités posthumes. Ses œuvres d'art sont destinées au Louvre (notamment les fragments des portes de Balawat), au Cabinet des Médailles (monuments byzantins, sceaux, bulles, gemmes gnostiques), au Musée des Arts décoratifs (pièces d'Extrême-Orient, reliures de grand luxe), au Petit-Palais (peintures et gravures), au Musée de Pau (numismatique du Béarn), au Musée de Colmar (gravures coloriées), à celui de Strasbourg (marbre grec important, bronzes antiques, statuettes, objets égyptiens, tablettes babyloniennes, bas-reliefs de Palmyre, fibules préhistoriques d'Espagne, etc.). Sa bibliothèque de 10.000 volumes est léguée à l'Institut, un tableau primitif au château de Langeais. Quant à sa fortune, Schlumberger a réservé des sommes considérables au Collège de France (chaires d'études byzantines et de numismatique), à l'Académie des Inscriptions (prix d'histoire et d'archéologie de Byzance et de l'Orient latin), à la Société des antiquaires (développement des publications, prix d'archéologie nationale, fouilles en France), enfin à la ville de Pau (prix biennal d'histoire et d'archéologie du Béarn). Ainsi le célibat, que la morale civique n'approuve point, peut parfois permettre à ses adeptes des libéralités sagement entendues dont se réjouit à juste titre la science.

S. R.

### Le jubilé de la Maison G. Van Oest.

Peu de maisons d'édition de livres d'archéologie et d'art en langue française ont rendu autant de services à nos études que celle de M. G. Van Oest (Bruxelles et Paris). Il en est jusqu'à deux que je pourrais nommer, mais je ne vois pas la troisième. Pour commémorer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation (1904-1929), cette maison, constituée en Société anonyme depuis juillet 1927, a publié un catalogue de ses publications, illustré d'un choix de photogravures admirables, qui prendra place, comme les ouvrages dont elle donne la liste, dans toutes les bibliothèques d'art. Une autre brochure nous apporte le catalogue des livres, en grande partie excellents, qui forment la collection *Beaux-Arts*, tant monographies qu'albums et inventaires, également illustrés très abondamment. Enfin, sous le titre d'*Aperçus* (octobre 1929, n° 1), nous trouvons le programme de travaux futurs et l'annonce du transfert à la maison Van Oest de la *Revue des Arts asiatiques*, dirigée par M. Pelliot, qui fait aussi partie du Conseil d'administration de la Société. L'immense essor pris dans notre pays par les publications d'art, répondant au développement de recherches jadis un peu délaissées, est un des caractères les plus satisfaisants de la librairie française d'après-guerre; nous travaillons d'ailleurs aussi pour l'exportation, en particulier dans les pays latins d'outre-mer. Il y a lieu d'espérer que cette belle activité ne se ralentira pas, malgré l'élévation naturelle et nécessaire des prix d'édition.

S. R.



## Opinions téméraires.

On lit dans le Temps (16 janvier 1930) :

Récemment M. Oswald Neuschotz, de Jassy, a donné du nom de Paris une explication qui me semble très discutable. « Le culte d'Isis, dit-il, a passé de l'Égypte en Grèce, en Italie et dans les Gaules, où il s'est maintenu de longs siècles. Le nom de Paris proviendrait donc de Bar-Is signifiant la barque d'Isis portée en procession par les prêtres de la déesse, et l'emblème de la ville de Paris est la barque d'Isis. »

Cela me semble de la pure fantaisie. Même en supposant que le culte d'Isis (affirmation parfaitement gratuite) ait passé, à une époque quelconque, de l'Égypte dans les Gaules, il est de tout point inadmissible qu'également la langue d'Égypte se soit transmise aux riverains de la Seine et que ceux-ci, pour désigner la barque de la déesse exotique, se soient exprimés en égyptien.

Parisii, d'ailleurs, comme on sait, était du temps des Romains, non pas le nom d'une ville, mais celui d'une peuplade riveraine de la Seine et dont la capitale, sise sur l'îlot où s'élève aujourd'hui Notre-Dame, s'appelait Lutetia.

Si, pour expliquer l'origine du mot Parisii, on se contentait de simples consonances, on en trouverait aisément dans un grand nombre de langues. Mais à quoi bon? Pour trouver l'étymologie d'un terme toponymique, logiquement il faut s'en tenir aux idiomes qui existent ou ont existé dans un rayon pas trop distant de la localité dont il s'agit. Envisageons donc d'abord les langues indo-européennes. Ici, la racine *bhars* sert à désigner : pointe, sommet, hauteur, lance, branche, chevelure, épi, orge; d'où, en ancien breton, *barrus* = haut (Cuno-barrus et autres toponymiques terminant en *barrus*); en gothique, *bariz* = orge; en russe, *boroschno* = farine de seigle, etc.

En plus, en ancien haut allemand, nous avons *para* = forêt, et *risi* = géant, donc *parisi* = géant de la forêt. Si la région parisienne était située sur une hauteur, ou si elle était spécialement productrice d'orge, ou si ses habitants s'étaient distingués par leur haute stature, il faudrait tenir compte de ces consonances. Mais il n'en est rien.

Ce qui me fait croire qu'il faut fouiller dans une autre couche linguistique, c'est le nom de *Loutouhezia* que portait, comme il est avéré, dès son origine, la capitale des Parisiens. Ce nom, dont les Romains firent Lutetia, provient indubitablement de la population primitive des Gaules et de l'Espagne, des Ibères venus du Sahara à l'époque paléolithique. Or, le reste intact de leur langue, comme l'a démontré le savant espagnol Cejador, est le basque, et ce nom de Loutouhezia est du basque tout pur : *lout* = terre; *ou* = eau; terre + eau = fange, marécage; *hezi* = terrain inculte; *a* = article défini le, la, toujours suffixé en basque. Donc, *Lout-ou-hezi-a* = le terrain inculte, marécageux, que devait être l'îlot en question.

Maintenant, vu l'étymologie de Lutetia, il est plus que probable que le nom de Paris est également ibérien. Et, en effet, *par* ou *parr*, en ibérien, était le nom d'un oiseau aquatique, spécialement du canard. Encore aujourd'hui, en Espagne, les paysans appellent leurs canards en criant : *par par par*, et dans quelques provinces (Salamanque, Ségovie), *parro* signifie canard. Puis *izi* signifie chasse, donc *parrizi* ou *parizi* = chasse aux canards, aux oi-

seaux aquatiques. Le bassin de la Seine, à l'époque préhistorique, était riche en oiseaux aquatiques, les riverains s'adonnaient à leur chasse et prirent de là leur nom.

Probablement, l'emblème primitif de Lutèce était un palmipède qui peut nager sans se noyer... *fluctuat nec mergitur*, et plus tard, quand César eut fait construire à Lutèce sa flotte pour la conquête des îles Britanniques, l'emblème de la ville prit la forme que nous lui connaissons aujourd'hui.

Dr Jules BROUTA.

Et dire que le *Temps* accueille de pareilles insanités !

S. R.

\* \* \*

Dans la toponymie de la Gaule, la rancœur des vaincus de la guerre de l'indépendance a laissé des traces : ainsi *Mauchamp*, *Maubeuge*, *Mauvernay*, etc., sont des noms qui expriment ces sentiments. Mais l'assaut infructueux des troupes romaines sous Gergovie ? L'endroit « porte encore le nom ironique et bien gaulois que lui donnèrent alors les Arvernes joyeux de leur succès : il s'appelle *Merdogne* ». (Extrait de B. Marque, *Les champs de bataille de César en Gaule et le préfixe Mau*. Tulle, Juglart, 1930, 27 pages.)

S. R.

\* \* \*

Avec beaucoup de réserve et une ironie atténuée, le docteur Verneau raconte l'inauguration, à l'École des Beaux-Arts, le 12 juillet dernier, d'une *École française d'Amérique*, dont le comité de patronage comprend le ministre de l'Instruction publique, le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, etc. Sous cet illustre patronage a eu lieu une conférence de M. le docteur Francisco Mujica y Diaz de-Bonilla, où le docteur Verneau a recueilli des « perles », celle-ci par exemple : « Je crois voir découler cette conséquence : des peuples du sud-est asiatique, probablement de régions avoisinant le Cambodge, apportèrent en Amérique la civilisation égyptienne. »

L'origine égyptienne des civilisations précolombiennes a souvent été affirmée par des dilettantes et des songe-creux ; mais que de pareilles aberrations soient débitées dans un local de l'État, en présence d'éminents représentants du dit, cela est proprement scandaleux.

S. R.

## BIBLIOGRAPHIE

**Seminarium Kondakovianum.** *Recueil d'études. Archéologie. Histoire de l'art. Études byzantines.* T. II; in-8, 382 pages, avec 43 planches et figures dans le texte. Prague, 1928. — Grâce à de nombreux résumés en français, allemand et anglais, ce second volume, dédié à la mémoire de J.-J. Smirnov, est accessible à tous les archéologues. Les mémoires variés, accompagnés de bonnes illustrations, touchent à de nombreux problèmes de l'archéologie russe et balkanique. P. 19-24. D. V. Anailov, *Nouveau Type iconographique du Christ*; dans la déesis de l'église de Neredicy, près de Novgorod, le Christ est représenté jeune, tonsuré, les cheveux coupés et la barbe courte, tenant un volumen et bénissant. C'est là un type que l'on rencontre en Russie d'où il est originaire et sur les confins de l'empire byzantin aux <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles. — P. 25-32. A.-N. Kube, *Croix-reliquaire de l'Ermitage*, ayant fait partie de l'ancienne collection Basilewski et provenant du trésor de l'abbaye de Saint-Théodebert (Fribourg-en-Brisgau); fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> ou début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. — P. 33-46. G.-A. Ostrogorsky, *Die erkenntnisstheoretischen Grundlagen des Byzantinischen Bilderstreites*; recherche dans l'étude des théories philosophiques sur les origines de la querelle des Images. — P. 47-52. J. Strzygowski, *Die mit Flechtbändern verzierte Platte von Wawel*; à propos de la pierre ornée de tresses de la cathédrale de Cracovie, l'auteur recherche l'origine de cet ornement dans le décor des argenteries sibériennes ou permienes. — P. 60-70. E.-O. Kosteckaja, *l'Iconographie de la Résurrection d'après les miniatures du psautier Choudov*; annonce déjà les représentations de l'Anastasis, si fréquentes aux <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles. — P. 71-76. S.-N. Trojnickij, *Coffret de Hedwige Jagellone à l'Ermitage*; exécuté à Nuremberg en 1553, orné de perles, de pierres précieuses et d'intailles. — P. 77-84. A.-A. Spitzzyne, *l'Age du bronze en Russie*; à partir de la seconde période, on trouve en Russie des haches à talon de modèle scandinave sur les bords de la Baltique; plus tard elles parviennent jusqu'à la région Kama-Oxa-Volga, qui, à son tour, par l'intermédiaire de la Finlande, exporte des objets de cuivre pur en Scandinavie. Au Bronze IV, les haches courbes hongroises se retrouvent aux embouchures du Dnieper et du Dniester, où elles sont arrivées à travers la Galicie. Mais c'est surtout dans la Russie méridionale et en Ukraine que la culture du bronze atteint son apogée. À la fin de la période se développe la civilisation d'Ananino. M. Spitzzyne attribue aux Cimmériens l'introduction de la civilisation du bronze dans la Russie méridionale, mais il est bien difficile de faire rentrer dans ce groupe ethnique les gens d'Ananino. — P. 85-89. V.-V. Bartold, *Ambassade de Rome à Bagdad au début du X<sup>e</sup> siècle*. Il s'agit de présents envoyés au calife, en 905-906, par Théodora, femme de Théophilacte, maître de Rome sous le pontificat de Serge III. — P. 90-104. N.-P. Syčev, *Le plus ancien fragment de la peinture byzantine en Russie*, image d'un saint inconnu

dans les ruines de l'église Desjatinnaya de Kiev, construite en 990-996. Elle rappelle le style des peintures de Thessalonique. — P. 105-111, N. Fetich, *Eine gotische Silberschnalle im ungarischen Nationalmuseum*; par comparaison avec des objets analogues conservés au Musée de l'Ermitage, l'auteur conclut à l'influence de l'art romain sur le décor de ces boucles gothiques. — P. 113-126, J.-J. Krackovskij, *la Coupe sassanide* dans les vers du poète abbasside Abû-Nuwâs; montre l'intérêt que présente pour l'histoire de l'art le dépouillement des textes des poètes contenant des descriptions d'orfèvreries ou de tissus. — P. 127-134, G. Tschubinaschwili, *Die Kirche von Samtzevrissi in Georgien*; serait de la seconde moitié du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. — P. 135-138, M.-I. Rostowzew, *le Roman scythe*, d'après un nouveau papyrus du <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère. — P. 138-148, L.-A. Maculevič, *Un Relief représentant les jeux du cirque*, acrobate, bêtes féroces, chasseurs, dont le style est celui des sculptures byzantines du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. — P. 161-170, M.-A. Andreeva, *Sur la question de la composition du Klétorologion de Philoté*; tous ces textes remontent à une même source que l'on peut dater de la première moitié du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle. — P. 171-186, A.-V. Oresinikov, *la Bague de saint Alexis, métropolitain de Moscou*, serait la bague offerte au saint, en 1356-1357, par le khan de la Horde d'Or. — P. 187-222, N.-T. Belaïew, *On the Sumerian mina, its origin and numerical value*. — P. 241-276, P. Perdrizet, *l'Archange Ouriel* (cf. *Revue*, 1929, I, p. 203). — P. 277-309, A. Kalitinsky, *Quelques types de la fibule à deux pelles en Russie*; le prototype de cet objet est la fibule à pied renversé, type de Kertch, fabriqué dans les ateliers grecs de Panticapée. L'auteur étudie l'évolution de ce modèle jusqu'au milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

R. L.

**Papers of the British School in Rome.** Vol. XI. Londres, Macmillan, 1929; in-4°, 136 pages, avec 28 planches et 38 gravures. — Si le prix de ce volume effraie d'abord (plus de 300 francs!), on peut assurer que les bibliothèques qui l'acquerront ne regretteront pas le sacrifice; il contient, en effet, beaucoup de bon et de neuf. — I. Beazley, *Notes sur les vases de Castle Ashby*; ces vases, de la collection du marquis de Northampton, autrefois acquis en Italie, offrent un intérêt très varié et plusieurs des plus curieux étaient inédits. Ce n'est d'ailleurs pas un catalogue. — II. Noël Moon, *Quelques céramistes sud-italiens de la première époque*. Instructif pour le classement, toujours incertain, des céramiques de la Grande Grèce (cf. *Rev. arch.*, 1929, II, p. 185). — III. A. Sisson, *le Portique d'Hadrien à Athènes*. Mémoire considérable, avec état actuel et essais de restitution; le sujet était presque nouveau. — IV. A. M. Woodward, *les Antiquités de Lanuvium au Musée de Leeds et ailleurs*. Suite de l'inventaire publié dans les *Papers* (VII, p. 63-91) sur les résultats des fouilles de Lord Savile. Il s'agit de sculptures (très belle petite tête de déesse, p. 77), de marbres décorés, de terres cuites, de vases (entre autres d'Arezzo), de lampes, de petits objets en bronze, etc. Parmi ces derniers, il y a une fourchette ou *tenaculum* (p. 130). Les planches sont belles.

S. R.

**Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome.** La Haye, Nijhoff, 1929; in-8, 235 pages, avec nombreuses planches. — Dans



ceneuvième volume, que le manque d'un résumé en latin ou dans toute autre langue internationale rend peu accessible, signalons un article de M. H. M. R. Leopold sur l'habitat primitif des terramaricoles (p. 10) et une très intéressante note de F. J. de Waele (p. 40) sur une inscription de Corinthe où se lit le nom d'Erastus, le « trésorier de la ville » qui fut l'ami de saint Paul (*Rom.*, XVI, 23; cp. 2 *Tim.*, 4, 20). L'inscription, trouvée près du théâtre, est ainsi conçue : *Erastus pro. aed | s. p. stravit*; elle est reproduite en photographie.

S. R.

**Festschrift für James Loeb.** Munich, Bruckmann, 1930; in-4°, 141 pages, avec 16 planches et 120 figures. — Pour célébrer le 60<sup>e</sup> anniversaire du mécène et philologue américain de Hochried, quatorze de ses amis allemands et américains ont publié, avec grand luxe, le volume que nous annonçons. Le mémoire capital est celui où P. Arndt a essayé de compléter l'Amazone Mattei avec une belle tête récemment acquise par New-York. On lira aussi avec grand intérêt les articles de Sieveking sur un bronze de Tarente et de R. Zahn sur un admirable *emblemata* d'argent, peut-être de même provenance, qui a enrichi la collection Loeb. Mais tous les autres petits mémoires de ce volume sont dignes d'attention et apportent du nouveau : H. Bulle, *Von Griechischen Schauspiellern*; J.-H. Chase, *Eight terracottas in Boston*; L. Curtius, *Pœnitentia*; Harold N. Fowler, *A Marble head in Cleveland*; St-B. Luce, *A Marble head in Providence*; Gisela Richter, *Five Arretine stamps in N. York*; Asthon R. Sauborn, *The Amazone rhyton by Sotades*; Spiegelberg, *Demotische Papyri der Samml. Loeb*; C. Weickert, *Maske eines Silens, Sammlung Loeb*; P. Wolters, *Die goldenen Aehren, Samml. Loeb*. — P. 56, on attribue à Paton l'illustration de l'*Anthologie grecque*, laquelle est entièrement de moi <sup>1</sup>.

S. R.

**Henry Fairfield Osborn.** *Man rises to Parnassus.* Princeton, University Press, 1928; in-8, 251 pages, avec 84 gravures. — On peut considérer ce livre comme un complément à celui de l'auteur sur l'homme de l'ancien âge de la pierre; mais, ici, il ne s'occupe plus spécialement d'anatomie : il insiste moins sur les caractères anatomiques *en soi* que sur ce qu'ils nous apprennent sur le développement intellectuel et moral de l'homme, sujet difficile qui a été relativement peu abordé, peut-être parce qu'il est semé d'embûches. « Toutes les races humaines, tant fossiles que vivantes, demandent à être comprises dans un esprit de sympathie. Nous ne pouvons pas dénier à notre ancêtre de l'âge de la pierre des éléments de moralité que nous observons chez les primitifs de nos jours. Au prix de recherches prolongées et confuses, nous avons découvert que les hommes de l'âge inférieur de la pierre étaient, par la puissance de leur cerveau, les égaux de quelques primitifs d'aujourd'hui, et que quelques hommes de l'âge supérieur de la pierre étaient même mieux

1. On a célébré, ces temps-ci, le 80<sup>e</sup> anniversaire de M. Page, un des érudits et énergiques directeurs de la magnifique entreprise qu'est la *Loeb Classical Library* (L. C. L.), dont de nouveaux volumes ne cessent de paraître, ajoutant un lustre accru au nom du fondateur. Voilà qui vaut mieux, pour les fils des Crésus modernes, que de surpayer des *primitifs* douteux.

doués que ceux de quelques races actuelles. » L'ouvrage est divisé en six leçons : I. Les Grecs ont prévu le progrès de l'humanité (Prométhée). II. Les premiers hommes de l'est de l'Angleterre (Ipswich, Piltown); les grands silex de Cromer sont peut-être les outils des ancêtres des néanderthaloïdes : le pithécantrophe de Java. III. L'homme de l'âge des cavernes; naissance de la sculpture dans le sud de la France (Tuc d'Audoubert, Trois-Frères, Lauscel, cap Blanc). IV. Arrivée de nos ancêtres en Scandinavie (mésolithique, chronologie glaciaire, migration des Campiniens vers le nord, lacustres et kjökkenmøddinger). V. Le culte du soleil, en Grande-Bretagne, aux âges néolithique et du bronze (origine orientale du culte solaire; temples circulaires de Carnac et de Stonehenge). VI. Les premiers progrès vers le Parnasse dans l'Asie centrale (la Mongolie, peut-être la patrie du genre humain; les races européennes; l'avenir de l'homme). — Il y a là, je pense, à côté d'idées ingénieuses et d'une foule de faits d'ailleurs bien connus, nombre de témérités. Mais ces témérités mêmes sont instructives et partout on reconnaît la compétence d'un travailleur qui est un des premiers paléontologistes de notre siècle en même temps qu'un préhistorien <sup>1</sup>.

S. R.

**Manuel de recherches préhistoriques**, publié par la **Société préhistorique française**. Deuxième édition. Paris, A. Costes, 1929; in-8, 416 pages, avec 161 figures, 34 planches et 3 tableaux hors texte. — Œuvre de collaborateurs d'une valeur inégale, cette seconde édition d'un livre bien illustré rendra certainement des services, à la condition de vérifier ses assertions, ce que l'absence d'une bibliographie rend difficile. La première partie donne des renseignements qu'on ne trouverait guère ailleurs sur le matériel nécessaire aux recherches préhistoriques, la reconnaissance et l'occupation des gisements (guides, modèle de bail, formule d'acte de vente), la législation des fouilles préhistoriques, la construction des cartes, etc. Il y a un index et un petit dictionnaire des termes usités en archéologie préhistorique. Voici un article qui laisse à désirer : « Svastikas. Marque de potier au Japon, ou autre (*sic*). Croix gammée ou croix primitive, servant d'emblème religieux en Orient. »

S. R.

**Junta para ampliacion de estudios e investigaciones científicas**, *Memoria correspondiente a los años 1927-1928*. Madrid, 1929; in-8, 406 pages. — Ce fort volume (pourquoi le papier est-il si gros?) intéresse nos lecteurs par ce qui concerne les travaux sur l'archéologie espagnole et l'art du moyen âge (p. 147) et aussi par le chapitre relatif aux études préhistoriques (p. 230). On trouvera d'amples témoignages de l'activité qui règne en Espagne dans ces domaines, en partie grâce aux libéralités du feu marquis de Cerralbo. Citons quelques travaux : Cabré, *la Cerámica pintada de Azaila*; *Cascos preromanos de la Península* (tombé de guerrier dans la nécropole de Tutugi); *Pinturas rupestres de la Vallorta*. Les explorations de Francisco Hernandez-Pacheco, tant géologiques que préhistoriques, méritent également de retenir l'attention.

S. R.

1. Il est, à mon avis, très absurde de placer le magdalénien en 16000. Glozel a prouvé que ces hautes dates sont à reviser, mais M. Osborn ignore Glozel.

**Herbert Kühn.** *Kunst und Kultur der Vorzeit Europas. Das Paläolithikum.* Berlin, W. de Gruyter, 1929; gr. in-8, 54 pages, avec 134 planches et cartes (dont 6 en couleurs) et 169 figures. — Ouvrage non seulement utile, mais indispensable, fruit de longues lectures et de patients efforts pour obtenir un grand nombre de photographies. Mais il faut bien dire que ce livre rentre dans la catégorie de ce que Léon Heuzey appelait les « coups de filet de la science allemande » : laisser s'accumuler, sur un sujet nouveau, un grand nombre de monographies, de mémoires, d'articles de controverse, puis résumer tout cela dans un volume imposant, richement illustré, et planter le drapeau germanique par-dessus. — Le livre de M. Kühn m'a appris des choses que j'ignorais. Mais j'en ai vainement cherché qui devraient y être. Des bâtons de commandement, par exemple, il faudrait au moins un essai de liste, d'autant plus que l'article *Kommandostab* d'Obermaier, dans le *Lexicon* d'Ebert, est très sommaire; l'index bien fait de Kühn, s. v., ne renvoie qu'à des passages insignifiants. Je note aussi quelques omissions voulues, pour ne point avoir l'air de copier du travail tout fait : ainsi, p. 42, *Histoire de la découverte de l'art cantabrique*, l'Introduction au *Rép. d'art quaternaire* devait être nommée tout d'abord; p. 457, ce que dit Kühn est tiré sans aveu du même *Répertoire*, p. xx, xxi.

S. R.

**Therkel Mathiassen.** *Archaeological collections from the Western Eskimos (Thule Expedition, 1921-1924, vol. X, 1).* Copenhague, Nordisk Forlag, 1930; gr. in-8, 100 pages, avec 19 planches. — Auteur d'un ouvrage sur l'archéologie des Esquimaux du Centre (1927), M. Mathiassen était tout désigné pour publier les amples collections recueillies par Knud Rasmussen (1924) et les éclairer par des commentaires très bien informés. On sait assez l'intérêt de cette civilisation nordique, où l'industrie de l'os est particulièrement développée, pour l'étude et l'élucidation de l'âge du renne en Europe; il y a là des parallélismes frappants qui s'étaient déjà imposés aux auteurs des *Reliquiae aquitanicae*. Mais ils disposaient d'un matériel de comparaison encore très insuffisant; les Esquimaux de l'Ouest (Alaska et côtes voisines) étaient presque complètement ignorés. La présente monographie est celle à laquelle il faudra surtout avoir recours pour reprendre les questions d'origine et d'évolution dont M. Mathiassen n'avait pas à s'occuper.

S. R.

**Docteur Daniel Völter**, prof. der Theologie. *Glozel*, Strasbourg, Heitz, novembre 1929; gr. in-8, 222 pages, avec 110 illustrations et une table d'alphabets. Prix: 80 francs. — « La thèse de la fausseté est une lamentable aberration » (*ein klügliches Hirngespinnst*). Voilà qui est juste<sup>1</sup>. A peu de lignes près, l'historique du professeur d'Amsterdam, Dr D. Völter, est très exact<sup>2</sup>, et il faut se réjouir que le Dr Morlet lui ait permis de repro-

1. P. 15 : « S'il y a fraude, c'est dans la tentative grossière et dégoûtante, par l'introduction et la dissimulation d'objets faux dans la demeure et l'étable des Fradin, d'essayer de faire passer ces gens honorables pour d'avidés escrocs. » C'est la première fois, je crois, que l'on énonce cette vérité sur les bords du Rhin; elle sera bientôt banale dans toutes les langues, et la calomnie ne saura plus où se cacher.

2. Pourtant, il n'a pas connu le t. I des *Éphémérides de Glozel* (1928) qui l'aurait empêché de m'attribuer ce que je n'ai pas dit.

duire, sur des planches bien tirées et claires, les principales illustrations. Mais la chronologie et les traductions des inscriptions! Vers 700 (en plein âge du fer!) des Hébreux réduits en esclavage par les Phéniciens, après avoir travaillé dans les mines du Sinaï, quittèrent une colonie aux bouches du Rhône, nommée Sen, pour remonter le fleuve jusqu'à Lyon et gagner de là l'Allier. Ils étaient si fêrus de leur langue et de l'écriture en usage au Sinaï qu'ils gravèrent des inscriptions hébréo-sinaïtiques, même sur des objets plus anciens qu'ils trouvèrent près de leur nouveau domicile. Donner des spécimens des traductions de M. Völter est inutile; elles sont parfaitement déraisonnables et font sourire. Mais je dois dire encore pourquoi la colonie s'appelait *Sen*: c'est qu'une des inscriptions se lit ainsi: « Sen est brûlé, le protecteur du fugitif est le prince » (p. 61). *Horresco referens!* S. R.

**Docteur A. Morlet.** *Glozel*. Pet. in-4°, 291 pages, avec 436 figures. Paris, Desgrandchamps, 1929 (1930). — Il n'y a pas de polémique dans ce beau volume<sup>1</sup>, attendu depuis longtemps, mais la publication méthodiquement disposée et sobrement commentée de tous les objets importants exhumés à Glozel, y compris beaucoup d'œuvres inédites, trouvées au cours de la fin des fouilles. L'emplacement dit *Champ des Morts* est aujourd'hui épuisé; il ne reste qu'un petit nombre de *témoins* de l'aspect primitif; mais les sondages opérés dans le voisinage ont été féconds et les trouvailles sont d'une qualité supérieure (mars-avril 1930). Mieux que tous les arguments et que tous les appels à la raison, cet ouvrage si objectif semble de nature à clore une controverse qui n'a pas été à l'honneur de la science. On peut dire désormais: *Domine, veni et vide*, et cela suffira pour les archéologues de bonne foi, tant en France, en Belgique, en Catalogne, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Angleterre, en Suède, dont plusieurs se sont rendus un peu plus que ridicules en disant obstinément *non* à ce qui était l'évidence et le bon sens. S. R.

**F. Butavand.** *La Station archéologique de Rosay*. Paris, Catin, 1929; in-8, 32 pages, avec 25 figures. — Dans cette station d'Eure-et-Loir, où il y a les vestiges d'un dolmen et quelques restes romains, l'auteur croit avoir découvert des silex à facies animal ou humain et un silex plat (fig. 19) où seraient figurés deux yeux et la base du nez. On fera bien de voir avant de croire. Ça et là, dans le texte, des témérités. X.

**Ferenc V. Tompa.** *Die Bandkeramik in Ungarn*. Budapest, Tarsulat, 1929; gr. in-4°, 70 pages, avec 61 planches (dont une carte). — Mémoire très important pour la connaissance, encore arriérée, du néolithique hongrois, étudié dans les deux domaines, chronologiquement successifs, du Bukker (montagnes et cavernes) et de la vallée de la Theiss (agriculture). Une opinion erronée voulait que la civilisation de Lengyel, qui est, en vérité, du néolithique récent, fût la plus ancienne civilisation néolithique de la Hongrie. Le néo-

(1) On en trouvera à souhait dans le t. II de mes *Éphémérides de Glozel*, paru en même temps (chez Kra). Je regrette d'y avoir imprimé (p. 50, 193), que H. Hubert s'était laissé influencer par M. Viple, qui ne l'a jamais connu. L'influence n'a pu être qu'indirecte, quoique réelle.



lithique le plus ancien est caractérisé par une céramique à ornements linéaires, qui se trouve parfois en contact avec la céramique peinte dont on a cherché à tort l'origine en Asie, tandis que Hubert Schmidt la plaçait en Transylvanie et G. Wilke dans le sud-est européen. Une fois qu'elle existe déjà avant la civilisation de la Theiss (= Lengyel), il faut en conclure que la céramique rubannée connaît la peinture. « Paraissant à plusieurs reprises au cours de la préhistoire, sans connexions dans l'espace et dans le temps, la technique de la peinture céramique, *seule* est, en elle-même, insignifiante » (p. 54). Cela prête à controverse. — Ce livre instructif est d'une lecture peu aisée; l'illustration, comprenant des planches en couleurs, est très belle, mais les légendes des planches sont insuffisantes. S. R.

**Hanna Rydh.** *Symbolism in mortuary ceramics*. Stockholm, 1929; gr. in-8, avec 62 figures et 11 planches (extr. du *Bulletin of the Museum of far Eastern Antiquities*). — Je m'incline devant la science de l'autrice, bien que souvent de seconde main, et je déclare extrêmement utile la réunion des bonnes images, en grand nombre inédites, qu'elle nous apporte; mais je considère son texte comme peu raisonnable et plus apte à compromettre la science qu'à la servir. En un mot, de la Scandinavie à la Chine, si la poterie funéraire décorée use du triangle, incisé ou peint, c'est que le triangle est la *yonî*; le but des poteries à décor triangulaire, c'est la régénération du mort. « Je ne suis nullement d'accord avec la plupart des idées fantaisistes émises par H. Wirth dans son *Aufgang der Menschheit*; mais je crois devoir mentionner son opinion et déclarer que je la partage sur les objets funéraires, en particulier la poterie, placés dans les tombes comme une prière pour la renaissance. » On lit cela page 86. Un livre peut être à la fois plus que téméraire et, à certains égards, utile; c'est le cas de celui de H. Wirth; c'est le cas de celui que je viens d'annoncer. S. R.

**Lorenz Michaëlis.** *Mikroskopische Untersuchungen. Ein Beitrag zur Geschichte der Syphilis*. Iena, Fischer, 1930; gr. in-8, 91 pages, 63 planches. — L'auteur conclut, d'accord avec Vorberg, à l'existence de la syphilis précolumbienne, constatée sur des os anciens de l'Égypte et surtout sur des os de l'époque néolithique en France. Il y a là des *höchst syphilisverdächtige Veränderungen*. Cette thèse a été également et antérieurement soutenue en France, mais je sais que notre plus haute autorité en la matière, le docteur Jeanselme, ne l'admet pas et la considère même comme absurde. S. R.

**A. Grenier.** *Aux origines de l'économie rurale : le sol français*. Extrait des *Annales d'histoire économique et sociale*, 1930, p. 26-47. Paris, Armand Colin. — Les questions relatives à l'occupation du sol (all. *Siedlung*), à la répartition des biens-fonds, à la création des centres habités, déjà familiers à Fustel et surtout à Jullian, ont reçu une nouvelle impulsion par les travaux des archéologues allemands dans la vallée du Rhin (Schumacher, Curschmann) et des nôtres en Alsace. Un exposé d'ensemble faisait défaut pour la Gaule; M. Grenier, avec sa compétence personnelle, nous l'a donné, et l'on voudrait que son excellent travail à ce sujet fût très répandu sous forme de brochure. On y trouvera, bien motivées, des assertions comme celles-ci : « L'histoire de

l'époque néolithique, c'est la conquête de la terre sur la forêt... Les premières conquêtes du sol arable sont dues aux lacustres... Lorsque commence l'âge des métaux, il subsiste de nombreuses stations lacustres, mais la terre ferme est également occupée; il s'est formé, non seulement des villages, mais des peuples, avec des forteresses-refuges sur les sommets... La disposition et le contenu des tumulus évoquent l'idée d'une société de type féodal... Au cours des âges du bronze et du fer se développe le grand élevage... L'*oppidum* est un centre industriel et un marché; l'enceinte fortifiée protège aussi les secrets de la profession... Plus tard, la villa gallo-romaine reste essentiellement un marché; les féodaux gaulois s'urbanisent... La Gaule romaine, comme la France d'aujourd'hui, dut avoir ses régions de villages (*vici*) et ses régions d'habitations isolées (*aedificia*). » L'exégèse des noms de lieu, préconisée par C. Jullian (*REA.*, 1926, p. 139), est appuyée sur de bons exemples. Mais un mémoire si plein de choses et d'idées échappe à l'analyse; il faut le lire.

S. R.

**Eug. Cavaignac.** *Le Monde méditerranéen jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* (*Histoire du Monde*, t. II.). Paris, E. de Boccard, 1929; in-8, 108 pages, avec 2 cartes. — Œuvre de synthèse fondée sur de longues analyses, ce grand ouvrage ne peut être qu'annoncé ici, car il y aurait impertinence et même injustice à en isoler tel chapitre pour en critiquer éventuellement les détails. Nous avons ici l'exposé le mieux au courant de ce qu'on peut considérer aujourd'hui comme l'état de la science, en particulier sur l'empire hittite, éclairé par les derniers déchiffrements des textes de Boghaz-Keui. Voici la disposition des matières: I. L'empire égyptien; les Hittites; les Achéens; les peuples de la mer; l'alphabet; le mosaïsme; les Indo-Européens. — II. L'empire assyrien et la colonisation grecque; les Phéniciens; la Grèce homérique; les prophètes juifs; l'âge des Tyrans; les Étrusques. — III. L'empire perse et les cités grecques; Darius et Xerxès; Olympie; l'impérialisme athénien. — IV. Rome et les Celtes. — Pour l'histoire des républiques grecques après les guerres médiques, qu'on ne trouvera pas ici, l'auteur renvoie au tome II de son *Histoire de l'Antiquité* (Athènes), dont une nouvelle édition est sur le chantier. Bibliographie et index paraîtront dans un fascicule spécial.

S. R.

**P. Meininger.** *Histoire générale de l'antiquité. I. Préhistoire et peuples de l'Orient.* Paris, Delagrave, 1929; in-8, 313 pages, avec nombreuses figures et cartes. — Ce court livre n'est ni sans taches ni sans valeur. L'auteur a su être bref et dire l'essentiel sur la préhistoire, la protohistoire, l'Égypte, la Chaldée, les Hébreux, les Phéniciens, les Perses. Il y a des illustrations et des cartes bien choisies. L'usage de petits caractères pour ce qui n'est pas essentiel est pédagogiquement louable. L'art et la religion n'ont pas été négligés. On trouve des sommaires, généralement bien rédigés, en tête des chapitres.

S. R.

**Duncan Macnaughton.** *A Scheme of Babylonian Chronology.* Londres, Luzac, 1930; in-8, 189 pages. — En présentant au public cet utile ouvrage, fruit de longues et parfois difficiles lectures, l'auteur n'essaie point de dissimuler sa hardiesse: « Je pense, dit-il, paraître un imbécile qui court sur un terrain où les anges mêmes ont peur de mettre le pied; mais comme il est tou-

jours possible que l'imbécile, dans sa folie, puisse tomber sur un trésor, le résultat de sa folie peut du moins être soumis à l'examen. » M. Macnaughton a, en effet, un système : c'est un retour à Bérosee, à Manéthon, à la Bible, mais d'accord, ou à peu près, avec les quelques données astronomiques dues à Kugler. Là-dessus, *videant peritiores*, mais je ne voudrais pas parler de « folie ». Le Déluge (partiel) serait de 3189; Hammurabi aurait régné dès 2389 et n'aurait rien de commun avec l'Amraphel de la Bible; Gilgamesch remonterait à 3149, la I<sup>re</sup> dynastie d'Ur à 3010, les patesis de Lagasch à la même époque (p. 98), etc. La chronologie égyptienne (p. 154) ferait remonter la I<sup>re</sup> dynastie à 5598, la XII<sup>e</sup> à 3398, Akhenaten à 1501. Enfin, dans les pages consacrées à la chronologie biblique, la naissance d'Abraham est placée en 2275, l'Exode en 1555, David en 1017, la construction du premier Temple en 975. Il est sûr que l'auteur a une connaissance étendue et précise des documents et je voudrais, pour le critiquer, en savoir autant que lui.

S. R.

**Samuel A.-B. Mercer.** *Études sur les origines de la religion de l'Égypte.* Londres, Luzac, 1929. Avec une préface par A. Moret. In-8, 107 pages. — La civilisation et la religion de l'Égypte primitive sont-elles purement indigènes? Quelques-uns l'ont dit, d'autres l'ont nié. Parmi ces derniers se trouve l'auteur de ce livre, professeur à l'Université de Toronto et ancien élève de Maspero, qui lui a communiqué autrefois ses fiches. A son avis, les rapports fréquents de l'Égypte avec les pays voisins rendent vraisemblables des importations religieuses, notamment libyennes, syriennes, babyloniennes, élamites, minoennes. La première civilisation de la Haute Égypte était indigène (Seth), la seconde arabe (Horus); le Delta occidental honorait Neith, déesse libyenne; Osiris était probablement syrien; le peuple d'Osiris est une tribu méditerranéenne, apparentée aux Libyens et aux Nubiens. Les adorateurs de Ré sont le résultat d'un mélange ethnique de Sémites et d'Arménoïdes ou Alpains.

Il est assurément utile que de temps en temps un égyptologue tente de mettre au point cette question très obscure des différents courants ethniques et religieux qui ont constitué l'Égypte classique. On lira donc avec intérêt la synthèse que nous offre le professeur canadien, bien qu'il confonde sans cesse religions et civilisations. Mais dirai-je qu'on la lira avec plaisir? En pareille matière, Maspero, Bénédict et Moret ont donné des modèles qu'il n'est pas donné à tous leurs successeurs d'imiter.

S. R.

**Bertha Porter et Rosalind Moss.** *Topographical bibliography of ancient Egyptian hieroglyphic texts, reliefs and paintings. II. Theban temples.* Oxford, Clarendon Press, 1929; in-4<sup>o</sup>, 203 pages, avec nombreuses gravures dans le texte (H. Milford). — Suite de l'admirable catalogue archéologique, artistique et épigraphique dont nous avons annoncé ici le premier volume (1928, II, p. 343). Les autrices n'ont pu profiter de l'important fragment d'une monographie des temples de Karnak, que M. Capart vient de publier d'après le manuscrit de Legrain; mais, au dernier moment, elles ont eu une singulière bonne fortune. Le journal détaillé tenu en Égypte, de 1824 à 1844, par

Joseph Bonomi, avec une longue série de dessins originaux, appartenait à sa fille, la baronne Cosson, qui vit à Florence; celle-ci permit d'étudier journal et dessins auxquels on trouvera des références dans le texte. Le soin si manifeste dans la rédaction du premier volume ne s'est pas relâché; c'est de la besogne irréprochable. Les principaux monuments étudiés sont les suivants : temples de Karnak et de Louqsor; temple de Deir el Bahari et de Mentuhotep; temples funéraires sur les limites de la culture, entre autres ceux de Médinet Habou; temples et palais de Ramsès III, de Thoth et d'Isis. Les plans et croquis sont d'une parfaite clarté.

S. R.

**J. D. S. Pendlebury.** *A Catalogue of Egyptian objects in the Aegean Area.* Avec préface de H. R. Hall. Cambridge, University Press, 1093; in-4°, xix-121 pages, avec 4 planches et 3 cartes. — Idée excellente, mais d'une réalisation longue et difficile, dont il faut chaudement féliciter l'auteur. Nous savons tous qu'à l'âge du bronze et au premier âge du fer en Grèce les navigateurs ont rapporté des « souvenirs » de l'Égypte, notamment des scarabées, et qu'on en découvre dans des milieux égéens et mycéniens tant en Crète, qu'en Laconie, en Attique, en Béotie, dans les îles, etc. Mais il manquait un catalogue raisonné et illustré de ces objets, avec références aux dynasties égyptiennes auxquelles ils appartiennent. L'auteur nous a donné cela, et autre chose encore : des index excellents, une carte des découvertes, un essai sur les objets égéens trouvés en Égypte, en particulier sur la poterie, sujet qu'il a l'intention de reprendre avec plus de détail. Une seule île a été exclue, et c'est la plus riche en objets égyptiens : Rhodes. C'est que, d'abord, on connaît environ 1.500 *aegyptiaca* de cette provenance; ensuite, que la mission italienne de Ialysos n'a pas encore donné les résultats de ses fouilles très fructueuses, de sorte qu'un catalogue provisoire de ce que l'on a déjà publié ou exposé dans les divers Musées aurait été bientôt à refaire. Tel qu'il est, ce livre rendra les plus grands services; il est, par exemple, intéressant de constater (p. 115) que les dynasties XVIII et XXVI (Saïte) ont fourni, de beaucoup, le plus d'éléments; quatre seulement sont datés des deux premières; ceux que l'on qualifie de prédynastiques sont douteux. Mais pourquoi une publication si luxueuse et si chère? Il y a trop de papier blanc.

S. R.

**G. Legrain.** *Les temples de Karnak. Fragments.* Publié par la Fondation Reine Élisabeth. Bruxelles, Vromant, 1929. Gr. in-4°, 270 pages, 163 figures. — Georges Legrain était artiste de son métier; sa passion pour l'Égypte fit de lui un archéologue, directeur des travaux du Service des Antiquités de ce pays, passionné pour sa tâche et pour le bon renom de la science française. De 1896 à 1917, où il mourut sur son chantier, il réalisa en partie son rêve de consolider et de débayer le temple de Karnak. Rien ne le découragea, ni l'immensité de la besogne, ni des malheurs comme la chute subite de plusieurs colonnes de la salle hypostyle (1899). Son ardeur et sa bonne humeur résistèrent à tout. Quelques hommages discrets lui apprenaient, de loin en loin, que les meilleurs Français s'associaient de tout cœur à son œuvre et admiraient son dévouement. Depuis longtemps, les égyptologues, notamment M. Capart, le pressaient d'écrire une monographie de Karnak. Il en avait en-



voyé les premiers chapitres à Bruxelles; mais, dans le désarroi qui suivit sa mort, une grande partie du reste, de ses notes et même son journal de fouilles ont disparu. Pieusement, dans un volume magnifiquement illustré, M. Capart a publié ce qu'il avait en mains. Ce n'est donc qu'un fragment, comme le dit le titre, mais un fragment infiniment précieux. Du reste, il y a encore beaucoup à faire pour mettre les ruines de Karnak en état de résister aux siècles; les architectes de Séthi I et de Ramsès II n'étaient pas impeccables, surtout en matière de fondations. Le travail de Legrain sera donc repris et complété, mais quand, mais par qui? Une chose est sûre : ce qu'il a fait, ce qu'il a écrit n'est pas à recommencer.

S. R.

**H. H. Von der Osten.** *Explorations in Hittite Asia Minor*, 1927-1928. University of Chicago Press; in-8, 153 pages, avec 160 figures. — On ne saurait exagérer l'importance de cette brochure amplement illustrée, tant elle nous apporte de documents nouveaux (vues de tumulus et de villes, sculptures, inscriptions grecques et hittites). Elle nous donne les résultats, obtenus en 1927-1928, de l'exploration de la région hittite centrale et orientale de l'Asie Mineure, entreprise par l'Université de Chicago. Cette province hittite n'a été jusqu'à présent que peu explorée, en dehors de Bogaz-Keui, dont les fouilles sont d'ailleurs restées inachevées. Le pays est semé de tumulus dits *hüyük*, recouvrant les débris accumulés de villes et de bourgades; l'un d'eux, celui d'Alishar, a été choisi pour être entièrement fouillé, pendant que d'autres membres de la mission exploraient les environs dans un large rayon et complétaient ou corrigeaient la carte de Kiepert. Les cartes détaillées des sections ainsi étudiées ne sont pas le moindre élément d'intérêt de cette publication. Une préface bien écrite fait ressortir l'importance de ces recherches sur l'un des plus anciens peuples de l'histoire, dont nous ne connaissons guère que les annales et des œuvres d'art ou d'industrie, mais dont la chronologie, la civilisation, les relations avec les peuples méditerranéens sont encore très obscurs. Besogne difficile, conduite avec intelligence et dévouement.

S. R.

**Jean Charbonneau.** *L'Art égéen*. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1929; in-4°, 60 pages, avec 63 planches. — La qualité de cet ouvrage tient aux impressions personnelles de l'auteur. Tout bref qu'il est, vu l'importance du sujet, il n'a rien d'un résumé sec fait d'après les livres d'autrui, mais trahit partout la vision directe de l'explorateur. Quatre chapitres : l'architecture, la sculpture, la peinture, les arts appliqués (orfèvrerie, damasquinure, glyptique, céramique). Suit une bibliographie sommaire où je ne trouve rien à reprendre, sinon la mention, sans un *caveat*, de l'*Ilios* de Schliemann. Les planches ne sont pas toutes à la hauteur du texte (par exemple XXIV, XXV, XXXII, LII), bien qu'il y en ait de fort bonnes, reproduisant des sujets encore peu connus. La coupe de Midéa, dont il existe aujourd'hui un galvano de Gilliéron, ne manque pas (pl. XXIX); mais pourquoi son origine n'est-elle pas indiquée dans le texte (p. 24)?

S. R.

**Ch. Vellay.** *Les Nouveaux aspects de la question de Troie*. Paris, Les Belles-Lettres, 1930; gr. in-8, 134 pages, avec carte. — La *Revue* a déjà signalé

les importantes études de M. Vellay, alors qu'elles paraissaient dans l'*Acropole* (plus haut, p. 174). Elles reparaissent ici en un seul fascicule, accompagnées d'une carte détaillée et augmentées de notes complémentaires. Assurément, les conclusions de l'auteur ne sont encore que négatives : si le témoignage d'Homère a quelque valeur (et nous n'en avons point d'autre), Hissarlik n'est pas la Troie homérique. Mais où donc est Troie? Il n'émet à ce sujet aucune hypothèse et il a raison. La tâche la plus urgente était de débayer le terrain « après tant de fantaisies, tant de contradictions, tant d'hypothèses inconsistantes, tant d'affirmations gratuites ». J'irai un peu plus loin en ce sens que, la céramique d'Hissarlik étant funéraire, je crois que la thèse du feu capitaine Boetticher mérite d'être discutée de nouveau avec attention. S. R.

**B. L. Ullman.** *The Origin and development of the alphabet* (extr. de l'*Amer. Journ. of Archeol.*, XXXI, 1927, n° 3). In-8, 17 pages, avec tableaux. — « L'alphabet a été l'invention d'un seul individu, un Sémite, qui avait une connaissance médiocre de l'écriture égyptienne. L'idée de Bauer qu'un Égyptien lui avait enseigné la manière d'écrire son nom en hiéroglyphes est plausible, car il était habituel, en égyptien, d'écrire des noms propres avec des signes alphabétiques, et c'est ainsi que le Sémite put connaître l'usage du principe acrophonique. Par exemple, le signe pour l'eau devint la lettre *m*, parce que c'est la première lettre du mot sémitique pour eau (*mem*). Sans ce principe on s'égare irrémédiablement en essayant d'expliquer l'origine de l'alphabet, car l'on est conduit à toutes sortes d'explications fantastiques. »

Celle qu'adopte ainsi M. Ullman n'est pas la moins fantastique. Il écrivait en 1927; or, dès septembre 1925, on connaissait en partie l'écriture de Glozel. Il est vrai que, dès le mois de novembre de cette année, la *κατεργασία* criait au faux; mais les vrais savants ne sont-ils pas tenus d'examiner les faits nouveaux, au lieu de les jeter par-dessus bord? Il n'y a pas une ligne sur Glozel dans le mémoire de M. Ullman. S. R.

**L. Cardim.** *Caracteres runicos e ibericos* (extr. des *Trabajos de la Soc. portug. de Anthropologia*). Porto, 1929; gr. in-8, 24 pages, avec une planche d'alphabets. — Faire dériver les runes de l'alphabet monumental latin du I<sup>er</sup> siècle, comme l'a tenté Wimmer, des alphabets étrusco-celto-latins, avec Marstrander, ou, comme l'ont voulu d'autres, d'une écriture grecque, semble justement difficile à l'auteur; les analogies les plus frappantes, comme l'a vu déjà Estacio da Veiga, sont avec l'écriture ibérique ou plutôt protoibérique (Alvao). L'écriture ibérique et l'écriture runique ont une vingtaine de signes communs sur 24. M. L. Cardim n'émet pas d'opinion bien précise; il a trop lu pour juger avec indépendance. On le félicitera d'être si bien informé, mais non d'avoir fait abstraction, sans doute par un excès de prudence, des inscriptions de Glozel, autrement importantes que celles d'Alvao. On le blâmera aussi d'avoir pris au sérieux les rêveries bascomanes de Cejador.

S. R.

**D. Mérejkovsky.** *Les Mystères de l'Orient. Égypte, Babylone.* Traduit du russe par Dumesnil de Gramont. Paris, L'Artisan du Livre, 1927; in-8, 397 p. — Il y a du savoir — et du dogmatisme agaçant — dans ce livre d'un enthous-

siaste du « nombre ensorcelé » *trois* et d'un mystique qui penche vers le syncretisme; mais la science y est de qualité médiocre, les textes authentiques et apocryphes sont confondus et, çà et là, on trouve des propositions fort téméraires<sup>1</sup>. Cela ne regarde les philologues que dans la mesure d'une fiche bibliographique.

S. R.

**Herbert Newell Couch.** *The Treasuries of the Greeks and Romans*. Menasha, Banta, 1929 (Wisco sin); in-8, 112 pages. — L'article *Thesaurus* du *Dictionnaire des Antiquités* aurait dû être cité dans la bibliographie de cet ouvrage (il l'est p. 25), où beaucoup de renseignements ou de discussions utiles sont réunis dans un ordre qui paraît logique et dont voici un bref aperçu : I-II. Signification, extension et étymologie du mot. III. Développement du type : greniers égyptiens, *tholoi* de Crète et de Mycènes; *pithoi*, *omphalos*, ruches, prisons. IV. Temples crétois et homériques; Hecatompédon, Parthénon, trésors du IV<sup>e</sup> siècle et leur administration. V. Trésors de Délos, d'Olympie, de Delphes. VI. Trésors de temples romains; le temple de Saturne; *favissae*. VII. Petits trésors : commodas, urnes, bourses, trônes, banques, etc. Il suffit de lire le chapitre I, où l'auteur passe en revue les étymologies proposées, aboutissant à la conclusion que le mot est préhellénique, pour se rendre compte de l'étendue de ses recherches. Une longue dissertation sur le nom de *trésors* donné par Pausanias aux tombes à coupole de Mycènes est résumée comme suit : « Pausanias, nous pouvons le supposer, savait que ces constructions étaient funéraires, mais il savait aussi qu'elles contenaient de grandes richesses, et il ne trouvait aucun inconvénient à les qualifier de trésors, puisque ce mot pouvait éveiller l'idée d'un trésor et d'une tombe. » Si Pausanias savait tout cela, c'est que les tombes à coupole avaient été violées à une époque assez voisine de celle où il écrivait. On n'a pas attendu pour ces fouilles le moyen âge ou plus tard.

S. R.

**O. Walter.** *Athen, Akropolis*. Vienne, Höfel, 1929; in-8, 111 pages avec 1 planche, 1 plan de l'Acropole et 10 gravures. — Bien que destiné au grand public et aux touristes, ce petit *Guide* sur l'Acropole d'Athènes, dû au directeur de l'Institut autrichien dans cette ville, est tout autre chose qu'un extrait de gros livres : c'est une œuvre en partie personnelle, très exactement informée, avec les références bibliographiques les plus récentes. On est heureux de constater qu'il ne parle pas du *Vulneratus deficiens* sans signaler la copie augustéenne à Saint-Germain. Il y a un plan général de l'Acropole et de précieux plans partiels avec essais de restauration. Sur l'inscription mutilée dite de l'Hékatompédon, généralement placée en 485-484, l'auteur a donné une petite dissertation à la fin (p. 93), intéressante, mais bien difficile pour les lecteurs non spécialisés. Puis viennent un tableau chronologique de l'histoire d'Athènes jusqu'en 1834, un lexique des mots techniques et l'explication des termes d'architecture.

S. R.

1. P. 51 : « Seul parmi tous les philosophes anciens, Héraclite, initié aux mystères, parle un langage ternaire et sexuel... La Trinité d'Héraclite n'est pas autre chose que l'union des sexes. » — P. 60 : « Trois Parques tissent les trois fils des destinées humaines : la Personnalité, le Sexe, la Société. » Il y en a beaucoup, comme on dit, de ce calibre, et ces choses-là ne sont pas ici de notre ressort.

**Ch. Picard et P. de la Coste-Messelière.** *La Sculpture grecque à Delphes.* Paris, E. de Boccard, 1929; in-8, 46 pages, avec 40 planches. — On trouve dans ce joli livre, indispensable désormais aux touristes instruits, mais pas à eux seulement, une série d'excellentes photographures d'après les trouvailles de sculpture faites à Delphes, depuis *Cléobis et Biton* jusqu'à l'*Antinoüs*. Les noms des auteurs du texte en disent assez la qualité; il n'est pas seulement clair et bien écrit, mais, à l'occasion, pénétrant et original. Ainsi l'on appréciera cette phrase, à propos d'une métope du trésor de Sicyorre : « L'audacieux raccourci du cheval monté fut de bonne heure familier aux illustrateurs grecs qui, du cheval, connurent la silhouette de face presque aussitôt que de profil. » Pline a donc placé trop bas l'invention des *kata-grapha*, et ce n'est pas seulement dans l'art grec que le raccourci des figures animales a été pratiqué très anciennement. Il y a beaucoup d'observations neuves et justes comme celle-là.

S. R.

**Mario Segre.** *Il sacco di Delfi e la leggenda dell' aurum tolosanum* (extrait de *Historia*, octobre-décembre 1929). In-4°, 57 pages et 8 figures. — Comment expliquer qu'alors qu'en Grèce persistait la tradition authentique, niant le sac de Delphes par les Gaulois, la légende du pillage delphique, attestée surtout par les œuvres d'art, se soit formée et répandue si tôt en Italie? Adolphe Reinach, à qui M. Mario Segre a dédié son mémoire, avait étudié cette question à plusieurs reprises et émis, à ce sujet, des hypothèses ingénieuses. M. Segre estime que des monuments figurés grecs, ne se rapportant pas au saccage de Delphes, mais à des épisodes analogues survenus en Asie Mineure, auront été mal compris par leurs imitateurs italiens — ce qui n'est pas, semble-t-il, une solution définitive du problème. Abordant ensuite la question de l'*aurum tolosanum*, il croit que cette légende, à la fin du II<sup>e</sup> siècle, a contribué à accréditer celle du sac de Delphes; les incursions continuelles des Scordisques y auraient également eu leur part, car on racontait qu'eux aussi avaient pillé Delphes (Appien). Il y a des idées intéressantes et des rapprochements utiles dans la seconde partie de ce mémoire, d'une réelle importance pour l'histoire du rameau oriental des Celtes.

S. R.

**R. M. Dawkins** (editor). *The Sanctuary of Artemis Orthia at Sparta*, excavated by the British School at Athens. Londres, Macmillan, 1929; gr. in-8, 420 pages, avec 207 planches et 148 figures (*Soc. of Hell. Stud., Supplem. paper*, n° 5). — La fouille complète du temple d'Artémis Orthia à Sparte a duré de 1906-1910. De nombreux articles ont paru à ce sujet, mais on attendait un livre. Le voici, et c'est un modèle du genre. Non qu'on y trouve des chefs-d'œuvre; les morceaux de sculpture sont rares et, parmi le grand nombre de petits objets, il y a plutôt des pièces intéressantes que des trouvailles à sensation. Mais avec quel soin les fouilles ont été conduites, avec quelle précision et quelle abondance d'illustrations sont présentés leurs résultats! La chronologie relative est assurée par l'observation minutieuse des couches; la stratigraphie n'a jamais été négligée. Les noms des collaborateurs de M. R. M. Dawkins, auxquels est due une partie de l'ouvrage — Droop, Woodward, Wace, Rose — garantissent assez la qualité du travail. Les



objets les plus nombreux sont des tessons de vases, des figurines et des masques (très singuliers) en terre cuite, de petits bronzes, des ivoires, des plombs (très abondants). Les inscriptions ne sont pas longues, mais en partie importantes et difficiles; il y a des pierres gravées, des bijoux, des monnaies dont les séries se prolongent jusqu'à la fin de l'Empire d'Orient et même au delà. Parmi les bronzes, plombs et ivoires en ronde bosse, il y en a beaucoup que j'aurais volontiers fait figurer dans le volume complémentaire, actuellement sous presse, de mon *Répertoire* des statues et statuettes; mais *Artémis Orthia* m'est arrivée trop tard et je ne puis, à regret, rien lui emprunter.

S. R.

**Camille Praschniker.** *Zur Geschichte des Akroters.* Vienne, Rollier, 1929; in-4°, 57 pages, avec 4 planches et 13 figures. — Dans un premier mémoire, datant de 1910 (*Jahreshefte*, XIII, p. 5), l'auteur s'était occupé de restituer et de dater les acrotères du Parthénon. A cette époque, les matériaux de comparaison étaient encore peu nombreux, alors qu'au cours de ces dernières années, grâce en partie aux recherches de l'auteur, ils se sont multipliés. Lui-même, dans la brochure que nous annonçons, a publié les fragments des acrotères de la tholos d'Épidaure; il a pu aussi tenir compte de fragments nouveaux des acrotères du Parthénon, de l'Héraion d'Argos, de l'Erechtheion (découverte de M. Praschniker), du temple de Tégée, de celui de Sardes, etc. Il lui a été ainsi possible, par une étude comparative, d'établir que les acrotères du Parthénon datent du v<sup>e</sup> siècle, tandis que M. Curtius voulait les attribuer au siècle suivant, comme d'ailleurs il a cédé à la tendance d'abaisser la date des sculptures du temple d'Athéna. Tout ce mémoire témoigne d'une connaissance très précise et personnelle de l'histoire de l'ornement grec; il est suivi d'une discussion du livre de H. Möbius sur la décoration des stèles funéraires, qui a paru pendant l'impression de celui-ci.

S. R.

**Ida Thallon-Hill et Lida Shaw King.** *Decorated architectural terracottas* (vol. IV, part I de *Corinth, Excav. conducted by the American School at Athens*). Harvard et Oxford (Mitford), 1929; in-4°, 120 pages, avec 5 planches en couleurs et 48 gravures. Prix : 135 francs. — On sait que les fouilles de l'École américaine à Corinthe ont été très fructueuses et qu'une luxueuse publication des trouvailles a été entreprise par les Presses universitaires d'Harvard. Le présent volume contient l'inventaire illustré des terres cuites architecturales, souvent décorées de vives couleurs; mais il n'y a pas qu'un inventaire. On trouve d'abord une introduction générale en 4 chapitres (anciennes études de ces monuments à Olympie, à Thermon, en Étrurie, en Sicile, à Sardes; importance de Corinthe dans l'industrie des terres cuites; relations avec les colonies occidentales, avec l'Étrurie et l'Etolie; origine corinthienne du type dit mégarien). Suit une description\* et un classement des terres cuites corinthiennes (antéfixes, palmettes, tuiles, acrotères, etc.). Les excellents ouvrages de Mme Van Buren ont dispensé les auteurs de publier une quantité de matériaux de comparaison, qu'on trouvera là réunis et classés. Cette série d'objets corinthiens a occupé Miss Lida Shaw King depuis 1900; il n'y avait alors qu'un petit nombre de spécimens; le progrès des fouilles en a porté le nombre à 700.

Y.

**Natan Valmin.** *Inscriptions de la Messénie.* Lund, Gleerup, 1929; in-8, 48 pages et 4 planches. — Voici une quarantaine d'inscriptions grecques de Messénie, dont une longue et intéressante, qui, recueillies par l'éditeur au printemps de 1929, ont été publiées par lui dans le *Bulletin de la Soc. royale des Lettres de Lund* et à part. Mieux eût valu les insérer dans un des cinq ou six périodiques qui sont familiers aux épigraphistes. Le texte capital concerne un procès de Thouria avec Mégapolis, la ville de Patrae étant choisie comme arbitre; il y est question du temple de la déesse syrienne, signalé par Pausanias à Thouria. Sur le revers de la même stèle est inscrit un décret en l'honneur du Spartiate Damocharis : « Et attendu qu'en l'honneur de la déesse syrienne et de notre ville il promet de fournir pendant toute sa vie l'huile pour les mystères... » Cela est à la fois nouveau et curieux; s'agit-il d'une onction après un bain rituel? Le commentaire est développé et érudit<sup>1</sup>.

S. R.

**Louis Jalabert et René Mouterde.** *Inscriptions grecques et latines de la Syrie.* Tome I. Commagène et Cyrrestique, nos 1-256. Paris, Geuthner, 1929; in-4° de 135 pages. — Il y a vingt-cinq ans que le P. Louis Jalabert a entrepris de publier le recueil des inscriptions grecques et latines de la Syrie, qui n'avaient pas été réunies en volume depuis Waddington (1870). On connaît l'importance des travaux épigraphiques et archéologiques accomplis, depuis un quart de siècle, tant par les religieux français de Jérusalem que par ceux de Beyrouth. Le P. Jalabert, il y a quinze ans, avait presque terminé son travail : la guerre l'arrêta; il alla même jusqu'à craindre que son manuscrit fût anéanti. Des temps meilleurs étant revenus, il en publie aujourd'hui, avec l'aide du P. Mouterde, le premier volume. L'Académie des Inscriptions lui a accordé une subvention et ce tome paraît dans la *Bibliothèque archéologique et historique* du Service des Antiquités de Syrie.

Hâtons-nous de dire qu'il est en tous points digne de la science française et que les textes y sont établis et commentés avec soin, avec érudition et avec prudence. Peut-être les éditeurs auraient-ils pu, pour les rares textes de quelque étendue, ajouter une traduction. Cela ne leur aurait coûté que peu de peine et la plupart des lecteurs leur en auraient su un gré infini.

Pourquoi faut-il que nous ayons à exprimer des réserves bien plus graves touchant, non au fond de l'ouvrage, qui est excellent, mais à sa forme qui est des plus contestables? Les épigraphistes ont le choix, quand ils rédigent un *Corpus*, entre la reproduction en fac-similés dessinés et clichés, comme par exemple dans les volumes allemands sur Pergame, Priène et Olympie (ou ceux, pour ne pas quitter la Syrie, de Dussand et Macler) et la transcription en minuscules, telle qu'on la trouve dans les recueils classiques d'un Dittenberger ou d'un Dessau.

Le P. Jalabert s'est arrêté à une solution moyenne, dont nous saisissons mal les avantages, mais dont nous ne sentons que trop bien les inconvénients : ses inscriptions sont reproduites typographiquement, en minuscules, mais en conservant la disposition graphique des lignes, d'où un gaspillage formi-

1. Remercions l'auteur d'avoir écrit en français, mais celui qu'il remercie lui-même de l'y avoir aidé s'est mal acquitté de son office et mériterait que je lui chantasse pouilles.

dable de place et de papier. De plus, il emprunte à la papyrologie le système des lettres pointées pour marquer les signes douteux. A l'occasion (mais pas assez souvent), il indique dans son commentaire les formes de quelques lettres caractéristiques. Qui ne voit à quel point il aurait mieux valu reproduire en fac-similé la copie même ayant servi de base à ces transcriptions? Fait qu'on oublie trop souvent, ces clichés sur zinc coûtent *moins cher* que la composition typographique et fournissent aux travailleurs des documents infiniment plus faciles à utiliser et à contrôler. On ne referra pas de sitôt le *Corpus* des PP. Jalabert et Mouterde. Puisqu'ils ont en main d'excellentes copies dessinées de presque toutes leurs inscriptions, il est vraiment regrettable qu'ils ne les aient pas reproduites dans leur ouvrage. La meilleure preuve que cela n'était pas impossible, c'est que, pour un petit nombre de textes, ils ont eux-mêmes cédé à la tentation de le faire. Serait-il excessif de leur demander que, pour les prochains tomes du recueil, cette exception devînt la règle?

SEYMOUR DE RICCI.

**Walter Hahland.** *Vasen um Meidias* (de la série *Bilder griech. Vasen*, publiée par Beazley et Jacobsthal). Berlin, Heinrich Keller; in-4<sup>o</sup>, 20 pages et 24 planches. — C'est une chose assurément singulière que les dernières années, si tragiques, de la guerre du Péloponnèse aient vu fleurir à Athènes, avec Meidias et son école, une peinture vasculaire certainement charmante, mais qui se complaît presque exclusivement à représenter des histoires de femmes, dans un style correct, mais un peu mou, qui rappelle celui des illustrateurs de livres galants ou enfantins du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout cède à un idéal de grâce aimable : le nerf fait défaut. Nous possédons déjà plusieurs livres sur Meidias; celui-ci, qui apporte aussi de l'inédit, concerne son école, et également les œuvres d'un artiste contemporain, encore anonyme, qui sont surtout bachiques; on les groupe sous le nom du « maître du *deinos* de Berlin <sup>1</sup> » qui, lui aussi, eut de nombreux imitateurs, formant une province particulière du style « fleuri ». Le texte, quoique court, témoigne à chaque page de la compétence de l'auteur. Les reproductions photographiques offrent les inconvénients ordinaires des taches de lumière, des déformations par des raccourcis (p. ex. l'horreur pl. 10 b); mais le public ne demande plus que des images de ce genre et semble dire au plus habile dessinateur : *Frage, miser, calamos...*

S. R.

**Sir J. G. Frazer et A. W. Van Buren.** *Graecia antiqua, maps and plans to illustrate Pausanias*. Londres, Macmillan, 1930; in-8, 58 planches, avec texte explicatif vis-à-vis. — L'édition de *Pausanias* par Sir J. Frazer (1898) est devenue un classique de l'érudition et de la géographie historique. Mais ce grand ouvrage, d'ailleurs épuisé, a toujours été trop volumineux pour les voyageurs; c'est et cela restera un livre de bibliothèque. Le fardeau d'autres occupations empêchant l'auteur de le remettre au point, il a du moins voulu en mobiliser la partie la plus indispensable aux archéologues en campagne,

1. In seiner Haltung mehr klassisch als irgend ein Mäler aus der Meidiasgruppe (p. 15).

les cartes et les plans. Un nouveau texte, bref, mais substantiel, en accompagne la réédition : il est dû à M. Van Buren, aujourd'hui professeur à l'Académie américaine de Rome. Quelques plans ont été ajoutés, à savoir : Corinthe (pl. 26), le marché d'Élis (pl. 42, 2), Delphes (pl. 56), Sparte (pl. 35). Ainsi cet atlas portatif est assez au courant des dernières fouilles et appelé à rendre des services. Cela pourrait s'intituler : *A Companion to Pausanias*, et c'est, en effet, un excellent compagnon. Nos remerciements sont dus non seulement à Sir J. Frazer et à l'auteur du texte, mais à l'éditeur.

S. R.

**Miss Winifred Lamb.** *Greek and Roman bronzes.* Londres, Methuen, 1929; gr. in-8, 261 pages, avec 96 planches et 37 figures. — Il aurait fallu commencer ce livre par quelques pages précises sur la composition des bronzes anciens, la mise en œuvre du métal, les écoles de bronziers antiques, etc., ce pourquoi le bel article *Bronze*, dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts* (t. II, p. 378-390), aurait fourni de solides éléments. Il aurait aussi fallu tenir le plus grand compte, au lieu de les exclure sans motif, des grands bronzes antiques hauts de plus d'un mètre : ainsi il n'est question ni de l'Aurige de Delphes, ni de l'Apollon de Lillebonne, ni de l'Éphèbe de l'Helenenberg! Cela dépasse vraiment les limites de l'arbitraire. Mais il faut rendre hommage à l'utilité de ce qu'on nous donne, entre autres quelques objets inédits dont on trouve des photographies ou des dessins. Quant au talent littéraire, mieux vaut n'en point parler. Après tout, il n'était pas indispensable, alors que l'exactitude des détails, la bonne qualité des illustrations et des index l'étaient au premier chef; d'où il résulte que ce volume, le premier qui ait cherché à embrasser un vaste sujet, sera fort apprécié pour ce qu'il apporte et, malgré ses lacunes parfois choquantes, consulté par les archéologues et collectionneurs<sup>1</sup>.

S. R.

**Jules Herbillon.** *Les Cultes de Patras, avec une prosopographie patréenne.* Baltimore, John Hopkins Press, et Londres, Milford; in-8, 1929, 185 pages, avec une carte. — « Patras est un observatoire excellent pour l'étude des religions de la Grèce antique. On y découvre des vestiges des cultes les plus anciens... Divinités maritimes, divinités agricoles, divinités fluviales et montagnardes étaient réunies dans le panthéon primitif du pays. » L'étude de l'auteur a été conduite avec méthode; les divisions en sont claires et l'information très ample. Malgré la date, on voit dès le début (p. 2) que c'est une thèse présentée en 1925 à l'École des Hautes Études; on ne s'étonnera donc pas que M. Herbillon ait ignoré le mémoire relatif à Mélanippe et Komaiithô, vieilles divinités patréennes, que j'ai publié en 1927 dans la *Revue de l'Histoire des religions*. Dire, comme il le fait, que « l'historiette de Komaiithô et de Mélanippe semble une création tardive », c'est méconnaître que si le récit de Pausanias dérive d'une source littéraire assez récente, la lé-

1. Rien des admirables bronzes de Chantilly, de Tunis, d'É. de Rothschild, de Jameson, des musées de Spire, de Munster, etc. Les dépouillements ont été précieux et incomplets. Quelques dessins dans le texte sont des caricatures.



gende elle-même, comme je crois l'avoir prouvé, appartient au passé le plus lointain.

S. R.

**Silvio Ferri.** *Divinità ignote*. Florence, Vallecchi, 1929; in-40, 147 pages, avec 44 planches et 49 figures dans le texte. — On a trouvé, dans la nécropole de Cyrène, un certain nombre de bustes aniconiques du <sup>v</sup><sup>e</sup>-iv<sup>e</sup> siècle, où les cheveux sont indiqués, parfois bien modelés, mais où les traits du visage font défaut : il n'y a qu'une surface plane. Qu'on ne pense pas à des bustes inachevés; la matière aurait manqué pour les saillies. Voilà un nouveau mystère : *gruppo aniconico o aprósopo*. Après avoir fait appel à des monuments présentant avec ceux-ci une analogie plus ou moins lointaine — notamment les stèles de Bologne et de S. Giov. di Persiceto, mais sans avoir songé, je crois, à la « Vénus » sans visage, quoique avec cheveux bien indiqués, de Willendorf <sup>1</sup>, — l'auteur conclut que ce sont des images de Déméter à mi-chemin entre le fétiche et l'effigie. Je regrette qu'il s'exprime avec une telle abondance de vocables que je ne suis pas toujours sûr de l'avoir compris; mais je lui sais grand gré d'avoir appelé l'attention des archéologues sur une bien extraordinaire nouveauté. Un appendice concerne les *Kouroi* anonymes de Locres, dont il a tenté récemment une restitution avec la Néréide de Gerace Marina, debout entre les deux cavaliers (p. 98).

S. R.

**Eunice Burr Stebbins.** *The Dolphin in the literature and art of Greece and Rome*. Menasha, Banta, 1929 (Wiscorsin); in-8, 136 pages (thèse de la John Hopkins University). — Conscientieux et utile travail, mais dont la rédaction n'est pas assez soignée et ressemble trop souvent à un déballage de fiches. Le *Dictionnaire des Antiquités*, pour ne citer que lui, a donné bien des exemples de longs articles où la mise en œuvre des documents est autrement « littéraire. » Voici les divisions adoptées : I. La nature du dauphin. II. Conventions artistiques dans la représentation du dauphin. III. Le dauphin dans l'art minoen. IV, V. Le dauphin dans l'art helladique, l'art des Cyclades, l'art de Chypre, l'art géométrique. VI. Le dauphin dans la légende et la littérature. VII. Le dauphin dans l'art de la Grèce et de Rome. VIII. Conclusion. Suit un index de 8 colonnes. La conclusion met en évidence le fait que le symbolisme du dauphin dans l'art, toujours fort éloigné de la nature, le cède de plus en plus à son emploi décoratif.

S. R.

**L. A. Constans.** *Guide illustré des campagnes de César en Gaule*. Paris, Les Belles-Lettres, 1929; in-8, 133 pages, avec 8 planches, une carte et de nombreux croquis topographiques. — Précis remarquable, excellemment illustré de cartes et de vues, guide désormais indispensable de tous les étudiants, de tous les professeurs ou maîtres d'école qui font visiter à leurs élèves les loca-

---

1. Frontispice de mon *Répertoire de l'art quaternaire*, Paris, 1913. J'en connais d'autres de ces temps très reculés (moulages au Musée de Saint-Germain). Une influence directe est quasi inadmissible. Ce sont des cas parallèles du passage de l'aniconique à l'iconique.

lités et champs de bataille mentionnés par César. Il n'existait encore rien d'analogue. Partout le texte renvoie aux grands ouvrages de Jullian et de Rice Holmes, résumant les opinions de ces savants, souvent aussi celles de Napoléon III et de Stoffel; mais, en connaisseur expert du texte de César, qu'il a publié et traduit, l'auteur n'abdique en rien son indépendance et sur plusieurs questions litigieuses (bataille de Montmort, Atuatuca, etc.), il offre des solutions qui sont bien à lui. L'introduction, en sa concision bien ordonnée, est très intéressante. Dans la comparaison qu'on y trouve entre les armées gauloises et celles de César, il n'est pas fait état de ce qui constituait, à mon sens, la grande infériorité de celles-là et que mit en pleine lumière la dispersion complète des nombreux contingents venus au secours d'Alésia : le manque d'un service d'intendance et de ravitaillement. Les Romains en campagne avaient toujours de quoi se nourrir; il n'en était pas de même des Gaulois.

S. R.

**Jérôme Carcopino.** *Virgile et le mystère de la IV<sup>e</sup> Églogue.* Paris, L'Artisan du Livre, 1930; in-8, 221 pages. — Pythagoricienne par son esprit et ses détails, la IV<sup>e</sup> Églogue paraît à l'auteur, par sa date, inséparable de la paix de Brindes (5-6 octobre, an 40). *Jam redit et Virgo* ne signifie pas le retour de la Justice, mais de la constellation de la Vierge, dont l'étoile *alpha*, en l'an 40, redevenit visible le 5 octobre, après avoir été cachée depuis le 23 août. L'enfant mystérieux est bien en chair et en os; c'est un fils de Pollion, Saloninus, déjà identifié au *nascens puer* par quelques anciens (p. 169) et qui mourut en bas âge. Pollion était gouverneur de Dalmatie et résidait à Salone, quand ce fils naquit à Rome de son épouse Quintia. C'est pourquoi l'enfant doit sourire à sa mère (*parenti*), non à père et mère, alors que dans Catulle *dulce rideat ad patrem...* « Cette interprétation, dit M. Carcopino, m'apparaît si cohérente et limpide que la principale objection qu'elle soulève tient au retard qu'elle a mis à prendre corps. » J'ai eu envie, tellement l'auteur est séduisant, de me convertir au carcopinisme, d'admettre que *scelus nostrum* est la guerre civile, non le péché originel, que *Jovis incrementum* peut signifier « épanouissement de Jupiter », que le petit Saloninus est salué comme le maître du monde pacifié par les vertus de Pollion, et, par-dessus le marché, que ce gosse est un rejeton des dieux, *cara deum soboles*! Mais M. Carcopino trouve de bonnes réponses à ces objections (p. 92, 206, etc.). Il vaut mieux rendre hommage à un joueur si parfaitement armé que de briser son canif contre sa Durandal. Ce petit livre est délicieux; je suis encore, en écrivant ceci, tout ému de l'avoir lu d'un bout à l'autre. A qui résoudrait complètement l'énigme, il faudrait dire avec Virgile : *eris mihi magnus Apollo*. Mais on est tenté de croire que Dame Philologie a trouvé en l'auteur un vrai maître, mieux que Mercure : *tuus jam regnat Apollo*.

S. R.

**H. Jeanmaire.** *Le Messianisme de Virgile.* Paris, Vrin, 1930; in-8, 217 pages. — L'auteur n'admet pas la chronologie de M. Carcopino. La 4<sup>e</sup> Églogue serait antérieure à la seconde moitié de 40 et n'aurait rien à voir avec la paix de Brindes, mais plutôt avec la rencontre amoureuse de Tarse

(p. 45). Il n'y serait pas question du petit Saloninus. « La date 40, comme date des premiers enfants de Cléopâtre et d'Antoine, constitue à elle seule une forte présomption en faveur de l'interprétation que j'ai proposée en 1923. » Le grand défaut de cette thèse « alexandrine », c'est que les dieux de l'Égypte brillent, dans la 4<sup>e</sup> Églogue, par leur absence. On voudrait apercevoir, mais on ne voit pas du tout, le bout d'une corne d'Isis. Le livre n'en est pas moins d'un grand intérêt en ce qui répond à son titre.

S. R.

**Hans Haas.** *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*. Livraisons 15 (xxi pages, 50 figures) et 16 (xvii pages, 73 figures). — L'entreprise coûteuse, mais infiniment utile, du professeur Haas (*Rev. arch.*, 1928, II, p. 165), poursuit son cours grâce à la collaboration d'un grand nombre de savants distingués. Des deux nouvelles livraisons que nous avons reçues, l'une concerne le mithraïsme, par J. Leipoldt, avec des monuments découverts depuis l'achèvement du grand ouvrage de M. Cumont (ces derniers aussi complets que possible); l'autre commente les images relatives à la religion mexicaine (K.-Th. Preuss). Ceux qui se souviennent d'avoir travaillé avec l'Atlas des religions, ajouté par Guigniaut à sa traduction augmentée de Creuzer, peuvent apprécier la distance entre ce premier essai honorable et les recueils vraiment scientifiques qu'on met maintenant à leur disposition. Non seulement les planches, généralement bonnes, sont précédées de notices générales, avec renvois aux monuments représentés, mais ces monuments mêmes sont pourvus de légendes assez détaillées. Un index des provenances, à la fin de chaque fascicule, n'aurait pas été superflu. A l'atlas mithriaque manque l'importante coupe à reliefs découverte à Alésia (*Bulletin archéologique*, 1908, pl. 16; *Catal. illustré de Saint-Germain*, t. II, p. 117, moulage achetable).

S. R.

**Fr. Cumont.** *Les Religions orientales dans le paganisme romain*. Paris, Leroux, in-8, 353 pages, et Geuthner, in-4<sup>o</sup>, 339 pages, avec 16 planches. — La fin de 1929 nous a fait l'agréable surprise de deux éditions nouvelles de ce livre classique, né des leçons données par l'auteur en 1905 au Collège de France (fondation Michonis) : l'une sans notes ni illustrations, mais augmentée d'un complément sur le culte de Bacchus en Italie et à Rome; l'autre beaucoup plus luxueuse, excellemment illustrée et pourvue de notes abondantes, où toutes les découvertes récentes ont été consignées et même discutées par un exégète d'une vaste érudition.

Jeune encore, au sortir de ses études sur le mithraïsme, M. Cumont a fait une véritable découverte. Assurément, on s'était déjà occupé de cette pénétration de l'Empire romain par les religions orientales, mais dans un esprit de dénigrement, commun au monde officiel romain, en partie stoïcien, et aux Pères de l'Église. C'était un scandale que l'Oronte se fût déversé dans le Tibre, que la « civilisation la plus vieille et la plus usée », comme écrivait encore Renan, eût dompté, par sa corruption, la plus jeune. L'exposé le plus détaillé de cette opinion, que je ne vois cité nulle part, est au tome V de la grande *Histoire des Romains* de V. Duruy (1883). Là, du moins, il y a de temps en temps quelques pressentiments d'une vue plus judicieuse; mais si l'on remonte plus haut, à Gibbon par exemple, il n'y a que vitupération

et mépris. Le grand mérite de M. Cumont, en dehors de ses découvertes de détail, a été de montrer que les historiens ont été victimes du spectacle que leur offrait le Proche-Orient moderne; ils ne se sont pas rendu compte que la pénétration de cet Orient par l'hellénisme, issu de la conquête d'Alexandre, avait eu pour conséquence une activité matérielle et spirituelle intense dont l'Empire romain dès ses débuts, dès l'époque de César, subit l'influence et recueillit l'héritage dans tous les domaines, et pas seulement dans celui de la religion. La vieille religion romaine, depuis longtemps moribonde, fut pénétrée par celles où l'idée du salut individuel, celle du dieu universel et non national, celle aussi du lien fraternel établi entre les adeptes d'une même croyance, s'emportent sur les cultes politiques, les divinités poliades, les froides abstractions. Non seulement les cultes orientaux se sont adressés à la sensibilité des hommes, à leur soif d'émotions religieuses, mais à leur curiosité, que le *mos majorum* et l'immobilité d'une religion d'État ne pouvaient plus satisfaire. Il n'y eut pas là déchéance, mais progrès.

S. R.

**F. Wagner.** *Les Poèmes héroïques de l'Edda et la Saga des Völsungs.* Traduction française précédée d'une étude et accompagnée de notices. Paris, Leroux, 1929; gr. in-8, 276 pages. — Je ne puis juger de la fidélité de ces traductions, mais ce que j'en ai lu m'a paru lisible, et c'est le but qu'a visé l'auteur. Il a naturellement travaillé sur les meilleures éditions des textes originaux, celles de Karl Hildebrand pour l'Edda (1904) et de W. Ranisch pour la Saga des Völsungs. M. Wagner estime que ces poèmes tirent leur origine d'événements réels; il croit, avec G. Holz (1907), que Sigurd n'est autre que Sigebert, roi d'Austrasie, petit-fils de Clovis, et que Brynhild est la célèbre Brunehaut. Toutes les figures de l'Edda héroïque seraient « des images poétisées de personnages réels dont le rôle sur la scène du monde a émerveillé et profondément ému les esprits ». J'indique la thèse; je n'ai pas le savoir nécessaire pour la discuter et m'en méfie d'instinct seulement. Quel titre avait donc l'Austrasien Sigebert à revêtir l'aspect du noble Sigurd, qui « réunit en sa personne, à un degré éminent, toutes les qualités physiques et morales chères aux peuples du Nord germanique » (p. 29), bien que Henri Heine ait dit irrévérencieusement que le héros Sigurd « a du courage comme cent lions et de l'esprit comme deux ânes ? »

S. R.

**Melline d'Asbeck.** *La Mystique de Ruysbroeck. Un écho du néo-platonisme au XIV<sup>e</sup> siècle.* Paris, Leroux, 1930; gr. in-8, 300 pages. — Le sous-titre de ce livre très sérieux, fruit de lectures et de réflexions personnelles, me permet de l'annoncer ici. Ruysbroeck relève d'Eckart, dont la mystique, suivant l'expression de Bréhier, est « une héritière lointaine, mais très authentique, du néo-platonisme ». Plus on explore les œuvres de ces bonnes gens, plus on y trouve d'emprunts. Mais l'illusion qui les inspire est toujours la même : la communion avec Dieu. Il convient pourtant, dit avec raison Mlle d'Asbeck, de distinguer entre la mystique dualiste (persane, indoue, chrétienne, orthodoxe), qui maintient la distinction entre le Principe vital et le communiant, et la mystique moniste (védantisme, néo-platonisme, pseudo-Denys, Eckart, etc.), qui fait de la communion une participation à la divinité et



s'exprime, à la suite de Philon et de Plotin, par ces mots de Ruysbroeck : « La compréhension de l'esprit s'est faite si vaste qu'il est devenu lui-même l'étendue qu'il comprend. C'est ainsi que Dieu est perçu par Dieu. » Sous des formes un peu différentes, il existe encore des mystiques dualistes et des monistes. Il est bon d'étudier scientifiquement ces ambitions toujours déçues, mais toujours renaissantes de l'esprit humain.

S. R.

**.P. Couissin.** *La nudité guerrière des Gaulois.* Aix, Roubaud, 1929; in-8, 25 pages (extr. des *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*). — Se fondant notamment sur la frise d'Orange, l'auteur croit qu'à l'époque même de César, dans certaines peuplades gauloises, les guerriers marchaient au combat tout nus. Mais cette nudité ne s'explique pas, comme le veut Polybe (II, 28, 8), par la crainte de s'empêtrer dans les buissons : elle est rituelle. On la retrouve en Orient près du lac de Van (au pays d'Ourartou), puis chez les Achéens (rélief d'argent de Mycènes), sur les vases du Dipylon, dans des bronzes archaïques, en Italie méridionale, en Illyrie, en Germanie et même au Mexique. L'entrée en guerre, chez les peuples primitifs, a toujours un caractère non pas seulement religieux, mais magique; or, l'efficacité des opérations magiques exige très souvent la nudité. Laissant de côté l'exemple mexicain, qui est unique, on peut croire, avec M. Couissin, que la coutume de la nudité rituelle dans les combats est antérieure à la dislocation du groupe indo-européen.

Je ne pense pas que César ait eu à combattre des guerriers nus, et comme je n'admets pas du tout que la frise d'Orange commémore les victoires des Romains sur les Gaulois, mais seulement la défaite des Marseillais, j'explique la nudité des Barbares de la frise : 1<sup>o</sup> comme celle des alliés ligures des Marseillais, restés de mœurs très primitives; 2<sup>o</sup> par l'influence des représentations de Barbares dans l'art hellénique. A cela près, je suis d'accord.

S. R.

**Philippe Fabia.** *La Table Claudienne de Lyon.* Lyon, Audin, 1929; in-4<sup>o</sup>, 127 pages. — Ne parlons plus des *Tables de Claude* à Lyon, ni de deux Tables, car c'est là une vieille erreur. « Il n'y a qu'une Table Claudienne. La table unique est en deux morceaux, avec deux colonnes d'écriture, deux morceaux approximativement égaux de surface et pareils de forme, portant chacun, à très peu de chose près, une colonne d'écriture. » Voilà qui est démontré; mais il y a bien autre chose dans l'excellente monographie de M. Fabia. On peut dire qu'elle épuise la question, tout en la renouvelant à plusieurs égards. Fac-similé, historique, bibliographie, traduction, commentaire, tout est ce qu'on pouvait attendre d'un historien et d'un philologue aussi bien informé. La comparaison avec le discours composé par Tacite avait souvent été faite : ce qui est plus nouveau — bien que déjà vu par Zingerlé et Leo — c'est que Claude s'est inspiré d'un discours inséré dans l'*Histoire* de son maître Tite-Live (IV, 3, 4). Là comme ailleurs, il s'est laissé « emporter à la dérive », et M. Fabia parle à bon droit de sa « sottise ». Bien entendu, il est question des autres écrits de Claude, mais un peu brièvement de sa lettre aux Alexandrins, dont l'éditeur ne devrait pas être appelé *Bell* tout court (aussi à l'index), mais *Idris H. Bell*.

S. R.

**P. Lavedan, R. Lizop, B. Sapène.** *Les fouilles de Saint-Bertrand de Comminges*. Toulouse, Privat, 1929; in-4°, 63 pages, avec 20 planches et 7 figures. — Lieu d'exil d'Hérode et d'Hérodiade, cité de droit latin, Lugdunum Convenarum était bien connu par sa richesse en inscriptions lorsque des fouilles régulières y furent enfin commencées en 1920 par M. R. Lizop, professeur agrégé, et M. B. Sapène, instituteur. Bien que ces recherches soient loin d'être achevées, M. V. Lavedan, professeur à l'Université de Toulouse, a eu la bonne idée d'exposer les résultats obtenus entre 1920 et 1929. Ces résultats sont très considérables, tant au point de vue de l'architecture que de la sculpture. Il y a notamment, au Musée de Saint-Bertrand de Comminges, où sont réunis les produits des fouilles récentes, plusieurs statues dignes des plus grands Musées, découvertes en 1926 au lieu dit *le Grand-Trophée* : une figure de captive barbare, haute de 1 m. 50; une autre dite « statue au collier » (1 m. 35), dont la désignation prête encore au doute, mais qui se distingue par le port du collier gaulois ou celtibère; une figure vraiment admirable de captif nu, enchaîné, qui deviendra bientôt classique. Ces œuvres et d'autres, plus ou moins endommagées, recueillies au même endroit, sont en marbre de Saint-Béat, donc de travail local. Il s'agit évidemment de la décoration d'un monument triomphal très important, datant, suivant un débris d'inscription, de l'époque de Trajan ou d'Hadrien. Des trouvailles de cette valeur devraient avoir pour conséquence immédiate l'ouverture de larges crédits qui permettraient de donner une grande impulsion aux fouilles; ce serait assurément plus utile que de multiplier les petites souscriptions à des entreprises qui se contentent de promesses. Ici, il y a mieux que des promesses : il y a de beaux résultats acquis.

S. R.

**Léon Coutil.** *Louviers et ses environs à travers les âges*. Caen, Imprimerie des papeteries de Normandie, 1929; in-8, 72 pages avec très nombreuses gravures. — Chargé en 1928 d'organiser un Congrès de l'Association normande, à Louviers, l'auteur a réuni, dans une conférence, une foule de renseignements intéressants qui permettent de suivre l'histoire de la région de Louviers depuis les temps quaternaires<sup>1</sup>. L'illustration, singulièrement riche, est entièrement due à la plume habile de M. Coutil.

S. R.

**Jeanne et Prosper Alquier.** *Le Chettaba et les grottes à inscriptions latines du Chettaba et du Taya*. Constantine, Paulette, 1929; gr. in-8, 191 pages, avec très nombreuses figures. — Le Chettaba est une croupe montagneuse, visible de Constantine, qui a une quarantaine de kilomètres de long sur 25 à 38 de large. L'exploration en a commencé depuis longtemps, mais il s'agissait de relever les plans de toutes ces ruines, même les plus modestes, et de retrouver le plus grand nombre possible des inscriptions. Cette tâche a été parfaitement remplie, au prix de fatigues supportées avec vaillance. Les ruines romaines de cette région sont en voie de disparition, malgré la défense faite aux adjudicataires de travaux de les utiliser; six septièmes des inscriptions signalées

1. Au début il y a une longue note de polémique contre M. le Dr Doranlo; mais l'un et l'autre archéologue — le second, plus exact — ont bien mérité de l'archéologie normande, et c'est l'essentiel.

par les anciens voyageurs ne se voient plus; en revanche, un grand nombre d'inscriptions inédites ont été découvertes par la mission Alquier. Elles ont été reproduites en fac-similé; mais c'est surtout l'abondance des plans, croquis et petites photographies de ruines et de reliefs qui rend cette monographie précieuse et en fait un complément indispensable à l'*Atlas archéologique* de M. Gsell auquel elle est dédiée.

S. R.

**Giovanni Brusin.** *Aquileia. Guida storica e artistica.* Udine, La Panarie, 1929; in-12, 322 pages, avec 241 gravures et un plan. — La longue histoire d'Aquilee, avec ses vicissitudes tragiques dont les plus récentes ne datent pas de quinze ans, jointe à la riche série d'antiquités romaines qu'a rendues son sol et aux monuments chrétiens qui subsistent encore, a déjà fourni la matière de plusieurs monographies. Celle-ci est la plus détaillée, celle aussi dont l'illustration, comprenant beaucoup de photographies d'inscriptions, est la plus abondante. Les Italiens d'aujourd'hui excellent dans la publication de pareils livres, à mi-chemin entre les guides de voyageurs et les ouvrages descriptifs; leur habile industrie de photogravure a sa part dans ce brillant résultat. Les fouilles systématiques, qui ont repris en 1926, promettent beaucoup; en 1928 s'est constituée, sous le patronage du duc d'Aoste, une association nationale pour l'exploration d'Aquilee et des environs. Le Musée archéologique est riche et décrit avec détail (p. 85 et suiv.). Il y a un plan de la ville et une bonne bibliographie.

S. R.

**P. V. C. Baur et M. I. Rostovtzeff.** *The excavations at Dura-Europos. Preliminary Report, spring 1928.* New-Haven et Londres (H. Milford), 1929; in-4<sup>o</sup>, 77 pages, avec nombreuses gravures. — Les fouilles, si bien commencées, de Dura-Europos ont été poursuivies en 1928, aux frais de l'Université de Yale et de l'Académie des Inscriptions, par une commission de savants dont chacun pourrait s'approprier les termes d'une dédicace qu'on a trouvée là: Εὐχαριστῶ τῇ Τύχῃ Δούρας. Après une préface de M. James R. Angell, président de l'Université de Yale, et une courte introduction, on trouve un exposé architectural de M. Pillet (portes, chemins, fortifications, redoute intérieure<sup>1</sup>, la citadelle), des inscriptions grecques et latines publiées par M. Rostovtzeff, deux inscriptions palmyréniennes publiées par M. C. Torrey, un relief de Némésis expliqué par M. Cumont, un fragment de poterie musulmane commenté par M. R. Kœchlin (ix<sup>e</sup> siècle), un petit relief représentant Hercule et le lion de Némée (?), d'un type nouveau, présenté par M. P. V. C. Baur. Ce rapport provisoire, parfaitement illustré, a toutes les qualités qu'on sera heureux plus tard de saluer dans le rapport définitif.

S. R.

**Vasile Christescu.** *Viata economica a Daciei Romane.* Avec un résumé en français. Pitești, Mitu, 1929; in-8, 174 pages, avec 7 planches et 2 cartes. — Si la Dacie n'avait pas été riche, au moins en puissance, les Romains n'auraient pas fait tant d'efforts pour la conquérir et n'auraient pas tant profité en la mettant au pillage. Les textes littéraires ne nous instruisent guère, mais

1. Du début de l'époque hellénistique, suivant Rostovtzeff (p. 50).

il y a heureusement les inscriptions et les monuments de tout genre recueillis dans le Musée. La Dacie romaine eut ses mines d'or, d'argent, de fer; ses carrières de marbres, de chaux, de quartz; ses salines, ses produits agricoles et silvestres, etc. Il y eut même, à l'époque romaine, une industrie, un commerce dacique. « En abandonnant la Dacie, l'Empire a perdu non seulement une province peuplée de Romains, mais une source de richesses. » Travail instructif et bien disposé.

X.

**Docteur L. Carton.** *Sanctuaire punique découvert à Carthage*. Paris, Geuthner, 1929; in-4<sup>o</sup>, 55 pages avec 6 planches. — Le docteur Carton avait exploré, près de la gare dite de Salamambo, un petit sanctuaire probablement punique et une nécropole romaine. La relation qu'il avait écrite à ce sujet a été lue et quelque peu révisée par M. Gsell. Parmi les objets découverts, un seul offre une réelle importance : c'est un masque punique haut de 0 m. 45, le plus grand que l'on connaisse, qui a probablement servi d'*apotropaïon*. Les nombreuses terres cuites, quelques-unes très jolies, se rapprochent des types de la Sicile et de l'Italie méridionale. Une grande tête de Méduse a été restaurée, mais on ne dit pas exactement en quelle mesure; il en est de même d'une tête de Baal (?) coiffée de plumes (pl. IV), qui est un morceau intéressant.

S. R.

**N. Fettich.** *Bronzeguss und Nomadenkunst*. Prague, *Seminarium Kondakovianum*, 1929; in-4<sup>o</sup>, 96 pages, avec 17 planches et 16 figures. — Depuis la publication du grand ouvrage de Hampel (1905), les matériaux de l'époque des invasions trouvés dans les tombes de Hongrie se sont tellement accrus que de nouvelles études de détail sont devenues nécessaires. L'auteur s'occupe ici des appliques de bronze, particulièrement nombreuses dans les nécropoles où les sépultures sont disposées en lignes (*Reihengräber*). On a parlé, à ce propos, des Sarmates, des Huns, des Avars (depuis 568). Ce qui est sûr et ce que prouvent les affinités orientales des trouvailles, c'est que nous avons là les restes d'une culture propre aux cavaliers nomades, reposant sur une tradition d'art très ancienne. Nombre de tombes de cavaliers, avec étriers et pièces de harnachement, contiennent des bronzes de la série qu'a mise en lumière M. Fettich. Les tombes de femmes sont beaucoup moins riches que les tombes d'hommes. L'or et l'argent sont très rares, bien qu'il y ait des objets dorés ou argentés. Le type du squelette est mongolique. Les excellentes planches et les commentaires de l'auteur offrent un vif intérêt et ne devront être négligés d'aucun spécialiste de l'art barbare, soit occidental, soit oriental. Même sous ces formes dégénérées, l'influence de l'art gréco-scythique du nord de la mer Noire n'est pas contestable, comme cela a été reconnu depuis longtemps; mais il y en a d'autres plus obscures.

S. R.

**André Protitch.** *Dénationalisation et renaissance de l'art bulgare à l'époque du joug turc, de 1393 à 1879*, avec un résumé en français. Sofia, Ministère de l'Instruction publique, 1929; in-4<sup>o</sup>, xxiv-157 pages avec 200 figures. — La puissance créatrice de l'art bulgare fut arrêtée au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle par la conquête turque; du xvi<sup>e</sup> siècle aux environs de 1760, l'art reprend, mais déna-



tionnalisé; depuis, il continue dans un esprit que l'on qualifie de national. Ce sont là des choses à peu près inconnues de la science occidentale et qu'on est heureux de voir exposées par un critique compétent. Les *Bulgarian horrors*, qui firent de Gladstone un ennemi des Turcs, se sont d'abord accomplies, après 1393 et d'une manière bien plus systématique qu'en mai-septembre 1876. L'influence dominante, pendant les siècles de servitude, vint de la Valachie et du Mont Athos. La réaction nationale se produisit quand la Bulgarie, malgré l'oppression, commença à s'enrichir, à envoyer ses enfants dans les Universités étrangères; mais cette époque est trop récente pour qu'il en puisse en être question ici.

S. R.

**N. Iorga.** *Art et littérature des Roumains. Synthèses parallèles.* Paris, Gamber, 1929; in-8, 98 pages et 72 planches. — Cet exposé synthétique manque un peu d'air et entre dans trop de détails, alors que les idées générales sont parfois difficiles à découvrir. La tâche était, du reste, rendue très difficile par la disparition quasi totale des monuments anciens, de toute l'architecture en bois; la plus vieille église valaque que l'on puisse dater est de 1350 et la Moldavie ne possède pas d'édifice sacré avant Étienne le Grand, vers 1460. Les documents ne deviennent abondants que depuis la dernière moitié du xv<sup>e</sup> siècle. L'auteur étudie successivement les églises de bois, dont on sait très peu de chose; l'architecture en briques, sous les influences byzantines et serbes; puis l'art moldave sous Étienne le Grand et celui de tous les pays roumains jusqu'à nos jours, où se révèlent de nouveau, dans l'art comme dans la littérature, des tendances originales. Il faut remercier l'auteur polyglotte d'avoir écrit en français; mais un peu de *subediting* n'aurait pas été superflu.

S. R.

**M. K. Tenisheff.** *Incrustation et émail.* Prague (*Seminarium Kondakovianum*), 1930; 116 pages, 40 planches et 164 gravures. — La princesse Tenisheff, morte en 1928, a joué, comme la comtesse Ouwaroff, un rôle considérable dans l'archéologie russe. Elle avait fondé, à Smolensk, le Musée Tenisheff, qui existe encore, mais nationalisé. Une de ses amies, la princesse Sviatopolk-Chetvertinsky, publie avec grand luxe un manuscrit qu'elle a laissé sur l'incrustation et l'émail, deux procédés de décoration qu'elle considérait comme essentiellement différents. Le véritable émail est bien originaire de l'Iran. Je regrette que mon ignorance du russe et le manque d'un résumé dans une langue non slave m'empêche d'entrer dans des détails sur un ouvrage dont l'illustration est très remarquable et en partie neuve.

S. R.

**R. de Lasteyrie et Marcel Aubert.** *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane.* Deuxième édition, Paris, Picard, 1929; in-4<sup>o</sup>, 857 pages avec 795 figures. — Le beau livre de Robert de Lasteyrie sur l'architecture religieuse de l'époque romane est rapidement devenu classique; mais il est depuis longtemps épuisé. A la demande de la famille du regretté maître, M. Aubert en a surveillé la réimpression, ne corrigeant que quelques erreurs matérielles; mais il l'a entièrement remis au courant (p. 726-825) par les *addenda*, re-

jetés à la fin, que comporte chaque chapitre. Ces *addenda* sont d'importance, car la préface de Lasteyrie est datée de 1911 et, depuis, l'activité des archéologues, tant français qu'étrangers, s'est portée, avec une émulation féconde, sur cette partie de l'histoire de l'art français, tant dans la limite de nos frontières que dans l'Orient latin. Il est impossible de donner ici même une idée sommaire de ce précieux complément, dont la rédaction suppose, à côté d'énormes lectures, une compétence d'ailleurs universellement reconnue. Citons seulement quelques monuments étudiés depuis la mort de Lasteyrie : le saint sépulcre de Jérusalem (Vincent et Abel) ; la basilique de Lugdunum Convenarum (Dieulafoy et Lizop) ; la basilique de Kremna (Leroux), avec un exposé de la théorie des origines orientales de l'art chrétien ; la basilique de la Porte Majeure (Carcopino) ; la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle (Clemen) ; l'abbatiale de Déols (Barge) ; l'église à coupoles de Peristerona, Chypre (Enlart) ; l'abbatiale de Jumièges (Laufray) ; le martyrium de saint Étienne à Auxerre (Yperman), etc. Il y a là un véritable trésor annexé à un autre. L'index est parfait. Seul défaut : le volume pèse trop ; il eût fallu un papier moins fort.

S. R.

**Docteur Pierre Beaussart.** *L'Église bénédictine de la Charité-sur-Loire, « fille aînée de Cluny ». Étude archéologique, ornée d'un dessin de Camille Cipra, de nombreuses reproductions photographiques et de deux plans.* In-8, 302 pages. A. Delaunay, la Charité-sur-Loire, 1929. — Depuis Victor Hugo, qui, en 1841, admira l'un des premiers « l'immensité de son enceinte et la richesse de son architecture », l'église de la Charité-sur-Loire a retenu l'attention de nombreux archéologues. Elle n'avait pas fait encore l'objet d'une étude méthodique et complète, et l'on peut dire que c'est le livre du docteur Beaussart qui inaugure et fixe pour longtemps la connaissance du plus considérable édifice élevé par les Clunisiens après l'Église-mère. Le plan suivi par le docteur Beaussart ne manque pas d'originalité. Après avoir recueilli les rares indications que fournissent les textes sur la naissance, la vie agitée, le déclin du prieuré et de son église, et constitué ainsi l'ossature chronologique sur laquelle il s'appuiera au cours de son travail, l'auteur passe immédiatement à l'analyse archéologique des parties, renonçant au bénéfice que lui eût assuré auprès du lecteur un exposé général où il eût décrit l'œuvre monumentale dans les grandes lignes de son plan. « J'ai jugé, dit-il, que cette vue d'ensemble gagnerait à être construite par voie de synthèse et je l'ai exécutée en fin d'étude... J'ai suivi la directive la plus méthodique pour conduire l'observateur et..., partant de la façade de l'édifice, j'ai poursuivi une analyse qui s'achève naturellement au chevet de l'œuvre. » Au cours de cette lente exploration, le docteur Beaussart rencontre les hypothèses, souvent hâtives, qu'avaient suggérées à ses devanciers les ruines éparses, se heurte aux multiples problèmes posés par les transformations qu'eurent à subir l'édifice et ses dépendances. Il confirme ou infirme les unes, résout les autres avec une sûreté de méthode, une prudence, une soumission aux faits qu'il convient de louer sans réserve. Retrouvant, à des signes parfois imperceptibles, toujours certains, la trace et l'apport des différentes campagnes, séparant pas à pas l'adventice du primitif, les intentions secondes du jet original, isolant les couches architecturales comme on isole les couches

rédaotionnelles, il montre ce que peuvent l'observation minutieuse, la logique et des connaissances techniques sûres, lorsqu'elles s'allient à un profond amour de l'objet étudié. Œuvre remarquable, indispensable à tous ceux qu'intéressent l'art roman et, notamment, la grande histoire du rayonnement architectural dont Cluny fut le centre, utile à tous ceux que la *vie* d'une belle œuvre humaine arrête et passionne. Ajoutons que, d'une réalisation typographique irréprochable, elle ne fait pas moins d'honneur à son éditeur, A. Delayance, qu'au docteur Beaussart lui-même.

LÉON CARIAS.

**Docteur Paul Richer.** *Le Nu dans l'art. L'Art chrétien.* Paris, Plon, 1929; in-8, 253 pages, avec 257 figures. — Poursuivant, avec sa compétence bien connue d'anatomiste, l'étude du nu dans l'art à travers les âges, M. Richer a cherché les lois générales du dessin, appliqué à la figure humaine, dans l'art chrétien primitif, l'art byzantin, l'art roman, l'art gothique et à l'aurore de la Renaissance. L'art chrétien, dit-il, « ne fut qu'une longue décadence de la radieuse forme grecque ». L'art byzantin combina « des traits classiques grecs et des formes de l'Assyrie » (?). L'art roman resta soumis à la formule byzantine dont se dégagait l'art gothique, non point en recourant à l'imitation du passé, mais en s'inspirant de la nature. « Il atteignit rapidement son apogée bien avant la Renaissance italienne, qui doit son réveil à l'influence de la forme antique retrouvée. » Ces conclusions très claires ne seront pas acceptées sans réserves; mais ce qu'on s'accordera à louer, c'est le détail des recherches de l'auteur, appuyées sur une documentation graphique abondante et peu banale, où la reproduction à grande échelle de traits caractéristiques tient une place considérable. Aucun archéologue ne pourra plus se passer de cet ouvrage bien écrit et supérieurement illustré.

S. R.

**Helmut Lothar.** *Der Pfau in der altchristlichen Kunst.* Leipzig, Dieterich, 1929; in-8, 85 pages, avec 6 planches. — Pourquoi ce volatile orgueilleux, à la voix crierde, joue-t-il un rôle important dans le symbolisme chrétien? M. Lothar examine les diverses théories des symbolistes et conclut qu'elles ne tiennent pas debout. Parure des parcs romains, assimilé à un oiseau du paradis — dans le sens primitif de ce mot — le paon prit sa place dans l'art des catacombes, tout romain d'inspiration, et fut ensuite figuré seul comme représentant du jardin d'Eden. C'est sous cet aspect qu'on le trouve encore dans les mosaïques et les sarcophages, mais avec une conscience de plus en plus évanescence de son caractère primitif.

Cette étude est fort attachante et érudite à souhait. Mais il y aurait encore beaucoup à dire sur le paon « symbole de la résurrection », suivant l'expression d'Edm. Le Blant. L'auteur n'a pas connu ce que j'ai écrit à ce sujet en 1886 (*Rev. des Études juives*, 1886, II, p. 220): « Il faut se souvenir que le christianisme primitif est hellénique et que *paon*, *lièvre* se disent *ταώς*, *λαγώς*. Dans ces deux mots on a les lettres Α et Ω tantôt juxtaposées, tantôt disposées symétriquement... Les voyelles de *λαγώς* sont α, ω et les consonnes sont les mêmes que celles de *λογός*. » Je continue à croire que cet élément mystique n'a pas été plus indifférent au succès du paon et du lièvre que le célèbre anagramme à celui du poisson.

S. R.

**L. Réau.** *La Vierge*. Paris, Demotte, 1930; in-4°, 13 pages, avec 16 planches. — Il s'agit d'un catalogue illustré de Vierges sculptées en France entre le <sup>xii</sup><sup>e</sup> et le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, où la riche illustration permet d'étudier l'évolution du type; les originaux étaient exposés à la galerie Demotte (New-York). Ils proviennent surtout de la Bourgogne, de la Champagne, de l'Ile-de-France, toujours avec des qualités distinctives (le Midi n'est pas représenté). La plus ancienne Madone est un bois polychrome du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, originaire de Clermont-Ferrand. M. Réau fait justement observer qu'à mesure qu'on descend le cours des siècles, c'est le rendu de l'Enfant qui progresse plutôt que celui de la mère, qui est déjà presque parfait du temps de Saint Louis. Il en est de même en peinture.\*

S. R.

**Ch. Diehl.** *La Société byzantine à l'époque des Comnènes* (Conférences faites à Bucarest). Paris, Gamber, 1929; gr. in-8, 91 pages. — On connaît le don qu'a l'auteur de faire revivre le passé, non pas à la façon d'un panégyriste, mais en faisant équitablement, et toujours avec autant d'esprit que de savoir, la part du bien et du mal. Cette dernière période de la splendeur de Byzance, où l'Orient fut « pénétré » par l'Occident, est décrite ici dans sa vie de Cour, sa vie religieuse <sup>1</sup>, sa vie sociale et intellectuelle. On lira ces conférences avec grand plaisir et l'on se croira, en les lisant, le contemporain de ces Byzantins, dégénérés sans doute, mais si supérieurs par la culture aux Occidentaux de leur temps <sup>2</sup>.

S. R.

**G. I. Bratianu.** *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle*. Paris, Geuthner, 1929; gr. in-8 de 359 pages, avec 5 planches et 1 carte. — « Ce fut au bruit du canon russe qui essayait de s'ouvrir le chemin des Détroits que les historiens s'avisèrent d'étudier le commerce de ces régions dans l'antiquité et au moyen âge; ils ne faisaient que suivre l'impulsion des diplomates et des marchands. » Le premier qui aborda ce sujet fut Peyssonnel (1765) et il a eu d'assez nombreux imitateurs. Si M. G.-I. Bratianu a fait beaucoup mieux, c'est qu'il a cherché les éléments de sa monographie à l'*Archivio del Stato* et dans les riches cartons des notaires génois. Dès l'antiquité, le commerce entre la Méditerranée et la mer Noire a exercé une grande influence sur la diffusion de l'hellénisme; ces échanges de marchandises et d'idées durèrent jusqu'à la fin du <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle, lorsque la poussée des Goths vint la rendre difficile, sans pourtant l'interrompre complètement. Il n'en fut pas de même après l'invasion des Turcs; mais les relations furent renouées au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, avec cette différence que la place des Grecs fut prise alors par les Vénitiens et les Génois. Ces derniers, surtout, montrèrent tant d'activité qu'en 1837 encore, au dire du prince Demidoff, les écussons de Gênes avaient, pour ainsi dire, Théodosie. Grâce à M. Bratianu, nous pos-

1. Voir surtout ce qui concerne les fondations pieuses, les hôpitaux, l'hygiène, etc. Cela est trop peu connu.

2. Je ne crois pas, avec l'auteur, qu'Alexis Comnène fût « d'humeur douce, clémente »; sa conduite envers les Bogomiles fut abominable, à la fois cruelle et perfide (*Alexiade*, XV, 8). Il est d'ailleurs fortement suspect d'avoir fait mutiler ou détruire des textes jugés compromettants pour l'orthodoxie. Même à travers le récit partial de sa fille, Alexis me fait l'effet d'un faux bonhomme.



sédons des détails précis sur cette expansion maritime de Gênes qui reçut une puissante impulsion du mouvement des Croisades et contribua à la prospérité économique de Péra. Comme dans l'antiquité, les céréales des bords de la mer Noire reprirent le chemin du sud de l'Europe. La guerre de Gênes avec Venise et les discordes civiles des Génois furent cause, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, du déclin des colonies du Levant, mais M. Bratianu n'en a pas poussé l'histoire jusqu'à la conquête turque.

S. R.

**R. Schneider.** *La Peinture italienne des origines au XVI<sup>e</sup> siècle.* Paris et Bruxelles, Van Oest, 1929; in-4<sup>o</sup>, 60 pages et 64 planches. — Il appartenait à un connaisseur aussi délicat que M. R. Schneider d'exposer ainsi, en 60 pages bien informées et originales, un sujet d'une extrême complication, à cause surtout de la rencontre des courants très divers qui ont donné naissance aux écoles italiennes. Elles ont en commun ce qui fut « le rêve émouvant de la Renaissance », à savoir (j'emprunte encore ces mots à l'auteur) d'« exprimer par des formes antiques le sentiment moderne ». Cela est très vrai, depuis Cavallini même, héritier des Cosmati, dont l'importance, dans l'histoire de l'art, n'est pas subordonnée ici à celle de Giotto, d'ailleurs admirablement caractérisé « héros du *Risorgimento* ». Il y a, en effet, quelque chose d'héroïque dans ces grands maîtres primitifs, dont les successeurs ont eu à lutter contre deux tentations : celle de la brutalité et celle de la fadeur. Le maniérisme est bien antérieur en Italie à ce qu'on appellera plus tard les *manieristes*. Si l'on voulait juger sincèrement la grande majorité des œuvres siennoises et ombriennes, on serait obligé d'avoir recours à des termes presque blessants; du reste, la courtoisie de M. Schneider n'a pas reculé devant la dénonciation même sévère de ce qui est douceâtre, mièvre, sec ou superficiel <sup>1</sup>.

S. R.

**Victor Basch.** *Titien*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, Albin Michel [1927]; gr. in-8, 305 pages et 24 planches. — Je m'accuse d'être en retard avec ce brillant ouvrage, dû à un professeur d'esthétique qui sait aussi regarder de près les œuvres et ne cède pas, sans examen personnel, à l'enthousiasme d'autrui. Ce n'est pas que l'enthousiasme lui manque pour le grand et inégal artiste de Cadore, mais il est raisonné, et le scrupule historique, partout sensible, ne permet pas de mettre tous ses chefs-d'œuvre sur le même plan. A la différence de M. Hourticq (avec lequel il s'explique du reste à plusieurs reprises, sans contester les services qu'il a rendus), il considère que Giorgione n'est pas un « mythe », que toute l'œuvre de Titien jeune est comme dominée et éclairée par le jeune prodige, en rupture avec les Bellini comme Delacroix le fut avec l'école de David. M. Basch n'est pas sûr que le *Concert champêtre* soit de Giorgione, mais il nie qu'on puisse l'attribuer à Titien, encore moins à ce Sebastiano del Piombo auquel a pensé Adolfo (non, d'abord Lionello) Venturi. M. Basch a vu presque tous les tableaux dont il parle; quand il n'en connaît que des photographies, il l'avoue honnêtement. Les listes muséographiques à

---

1. La bibliographie est un peu surabondante, mais on y cherche en vain le *Correggio* de G. Ricci et le *Raphael* de Passavant.

la fin de son livre sont dressées avec beaucoup de prudence; on regrettera des absents plutôt qu'on ne criera haro sur des intrus.

S. R.

**Jean Babelon, Georges Bataille, Alfred Métraux** et huit autres. *L'Art précolombien*. Cahiers de la République des Lettres, n° XI. Paris, Les Beaux-Arts, s. d.; in-8, 87 pages, avec nombreuses gravures. — Sans avoir rien d'un manuel, ce petit livre, où l'on trouve une bonne et sobre bibliographie (p. 85; manque la compilation toujours utile de Nadaillac) peut fort bien initier à l'histoire et à l'archéologie précolombiennes ceux qui n'en savent rien et veulent s'instruire<sup>1</sup>. L'illustration est abondante et en partie nouvelle. Des textes historiques et religieux sont donnés en traduction française. Mais qui garantit l'autorité des traductions? L'hymne de Manco Capac au dieu péruvien (p. 51) éveillera les soupçons de bien des lecteurs.

S. R.

**J. J. Van Dooren.** *Hérodote. Vie d'Homère*. Paris, E. Champion, 1926; in-12, 46 pages. — Cette vie n'est certainement pas d'Hérodote, mais de quelque Ionien, peut-être de Smyrne, qui a imité son langage. « Pour conserver à l'œuvrette son caractère naïf et archaïque, et puisque l'original nous est gardé en ionien pastiche, nous avons voulu la présenter aux lecteurs français dans une langue que nous avons essayé de rapprocher autant que possible de celle dans laquelle Amyot a traduit les Vies illustres de Plutarque. » Ainsi s'exprime l'auteur, élève du professeur L. Parmentier, de Liège, auquel il dédie son opuscule (Parmentier est mort depuis)<sup>2</sup>. Il semble posséder également le dialecte de l'Ionie et le français bonhomme d'Amyot.

S. R.

**E. Courbaud.** *CICÉRON, De l'Orateur*, livre II, publié et traduit. Paris, Les Belles-Lettres, 1927 (Coll. Budé); in-8, 160 pages doubles. — Je ne puis — vu que l'archéologie en est absente — donner plus de cinq lignes à cet aimable volume, bien présenté et élégamment traduit, avec un parfum du style de l'original. Que de choses utiles encore à savoir dans cette conversation courtoise de gens raffinés! — Ce volume, laissé inachevé par l'auteur, a été terminé par M. J. Martha.

S. R.

**L. Laurand.** *CICÉRON, l'Amitié*. Paris, Les Belles-Lettres, 1928 (Coll. Budé); in-8, xxvi-55 pages doubles. — Cet agréable livre, un peu prolixe par endroits, a trouvé un éditeur et traducteur *cicéronien*, très familier avec le moraliste et l'homme, connaissant aussi ses sources et ses imitateurs jusqu'à Faguet et d'autres plus récents. Les manuscrits — y compris le fameux *Didotianus*, qu'on a cru perdu et qui est à Berlin depuis 1893 — lui sont également bien connus. L'annotation, justement sobre, est au courant; ainsi la *Basilique pythagoricienne* de M. Carcopino est citée plusieurs fois. Une

1. Le chapitre rédigé par A. Métraux (*Ce qui reste des grandes civilisations de l'Amérique*) m'a semblé le mieux venu du recueil.

2. Voir la notice de J. Bidez sur ce laborieux philologue, *Bulletin Budé*, 1930, p. 14-17.

*quisquilia* (p. 16) : Empédocle n'est pas né « vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle », mais au début de ce siècle, en 494 ou 484.

S. R.

**Sir J. G. Frazer.** *Publii Ovidii Nasonis Fastorum libri VI.* Texte, traduction et commentaire, 5 volumes gr. in-8 de xxix-357, 512, 421, 353, 212 pages, avec 95 planches et cartes. Londres, Macmillan, 1929. — Après les éditions monumentales de Pausanias et d'Apollodore, l'infatigable auteur du *Golden Bough* et d'autres chefs-d'œuvre nous donne une édition des *Fastes* d'Ovide, établie et commentée avec toutes les ressources d'une érudition qui manquait à ses prédécesseurs comme H. Peter (1874), quelque estime qu'il faille encore accorder à leurs travaux. Le volume I contient, après une Introduction, le texte avec des notes critiques, fondées sur l'examen personnel de six manuscrits, notamment celui de Gembloux à Bruxelles (x<sup>e</sup> siècle), encore insuffisamment étudié. Les volumes II-IV donnent le commentaire perpétuel, d'une richesse que l'on dirait exubérante si le texte précieux et parfois non moins obscur du poète n'exigeait de très amples explications. Dans le V<sup>e</sup> volume on trouve des index irréprochables dus à M. A. J. W. Walker, une série d'utiles illustrations photographiques <sup>1</sup> et 7 plans.

L'esprit du commentaire, qui n'est pas seulement philologique et archéologique, mais ethnographique, a été bien marqué par l'auteur lui-même (t. I, p. xxviii) : « Le commentateur d'un auteur classique est souvent confronté par des problèmes qu'il ne peut résoudre au moyen des seuls textes antiques, et il est obligé de chercher des solutions plus ou moins probables dans un domaine plus vaste, en comparant les croyances, les usages et les institutions des peuples classiques avec ceux d'autres peuples, à d'autres époques et dans d'autres régions du globe. J'ai essayé, dans des ouvrages antérieurs, d'éclairer, par la méthode comparative, la Grèce ancienne et l'ancien Israël. J'ai tenté maintenant de faire de même pour l'ancienne Rome. » *Laetatur grandaeva parens*. Inutile de dire que personne au monde n'était mieux armé pour cette tâche que Sir J. G. Frazer. Par un libéral emploi des trésors de l'ethnographie et du folklore qu'il a accumulés pendant tant d'années, il a su rendre intelligibles bien des détails qu'Ovide, instruit par la lecture de Varro, mais aussi par des enquêtes et des observations personnelles, a souvent indiqués trop sommairement ou sans les bien comprendre lui-même. Mais il ne faudrait pas, en insistant sur cette qualité maîtresse du nouveau commentaire, oublier que l'auteur est aussi un humaniste accompli, ni que ses charmantes qualités d'écrivain se révèlent à chaque page tant dans son commentaire que dans sa fidèle traduction <sup>2</sup>.

Celle-ci, avec le texte révisé, était d'abord destinée à la collection Loeb. Quand les notes explicatives furent devenues trop abondantes pour trouver place dans cette Bibliothèque, M. James Loeb, le généreux fondateur, ac-

1. Le buste de César, au British Museum, est suspect ; un autre, par exemple celui de Pise, eût été préférable. Je crois qu'il eût fallu reproduire la Vesta archaïque de Mavilly, si peu connue malgré son grand intérêt.

2. Pour les sources littéraires d'Ovide, l'auteur renvoie à Merkel (1841). Mais il eût peut-être fallu noter un emprunt évident à Horace, III, 237 (cf. *Carm.*, IV, 7, 1).

cepta l'offre de la maison Macmillan de publier d'abord une grande édition des *Fastes* ; il fut entendu que, lorsque cette édition que nous annonçons aura été introduite, comme il convient, dans toutes les bibliothèques, une *editio minor*, comprenant le texte, la traduction et les éclaircissements indispensables, paraîtra dans la *Loeb Classical Library*. On ne peut qu'applaudir à la solution qui a été adoptée et remercier ceux qui ont concilié, en cette occurrence, les intérêts du grand public et ceux des savants.

S. R.

**H. St. John Thackeray.** *Josephus, the man and the historian*. With a preface by **G. Foot Moore**. New-York, Institute of Religious Press, 1929; gr. in-8, 157 pages. — L'éditeur du *Josèphe* de la *Loeb Classical Library* était tout désigné pour donner au public de langue anglaise cette monographie très bien informée sur l'historien juif qui, malgré sa médiocrité intellectuelle et sa bassesse morale, a exercé une influence considérable, au point d'être compté parfois parmi les écrivains sacrés du Canon. On sait que les questions que soulève sa connaissance du christianisme naissant ont été renouvelées par la découverte de la traduction slave d'un texte peut-être araméen, en tous les cas fort différent du texte grec de la *Guerre juïque*. M. Thackeray incline vers les opinions de M. Eisler, mais, avec une prudence bien compréhensible, les entoure de réserves. Un instant il se pose la question : *Is it all a hoax?* (p. 152). L'hypothèse même d'un *hoax* est absurde, et il n'aurait pas fallu l'énoncer (l'auteur n'y croit point). Les mots suivants, où il est question à ce propos de Glozel, veulent sans doute être spirituels, mais ne le sont point.

S. R.

**Abel Rey.** *La Science orientale avant les Grecs*. Paris, La Renaissance du Livre (*Bibl. de Synthèse historique*), 1930; in-8, xv 1-495 pages. — C'est un rude et difficile travail que M. A. Rey, à la fois philosophe et mathématicien, aborde dans ce volume, qui doit être suivi de deux autres. Malgré la longue bibliographie qui le termine, l'auteur a montré sa compétence personnelle sur un terrain mal déblayé, où le hasard de découvertes toutes récentes a motivé le complet abandon de thèses jusque-là généralement admises, où les interprétations, dues à des linguistes, valent ce que valent les traducteurs, et où les commentaires sont dus à des savants incapables de contrôler les traductions. Malgré ces obstacles, sur lesquels M. Rey a insisté plus d'une fois, son livre était nécessaire pour fixer une étape, pour sortir de la confusion et du vague. D'ailleurs, c'est tout le contraire d'un recueil de fiches; l'esprit philosophique préside à chaque chapitre, *mens agitat molem*. Ce volume, dit l'auteur, « comprend toute cette période, où la science ne se distingue pas encore nettement des techniques, de la gangue d'où est sortie la gemme... Le savoir de cette époque a peu dépensé si nous ne concevons la pensée que consciente... Ce n'est que dans la Grèce du <sup>vi</sup><sup>e</sup> (vi<sup>e</sup>?) siècle qu'elle se dégage avec les caractères qui ont subsisté jusqu'aux temps modernes ». Tout cela est vrai et se vérifie en lisant <sup>1</sup>.

1. Cf. p. 5 : « Les seuls domaines où se manifeste quelque chose déjà de notre pensée scientifique au sein de la sagesse orientale sont l'arithmétique et l'astronomie, en y ajoutant un papyrus médical égyptien. »



Ordre des matières : *Prologomènes ; Chaldée et Assyrie ; Égypte ; Chine ; Inde ; Conclusions générales ; Bibliographie et Index.*

S. R.

**A. Fitzgerald.** *Essays and Hymns of Synesius.* Oxford et Londres, H. Milford, 1930 ; 2 vol. gr. in-8, de 241 et 255 pages (traduction et commentaire) — Suite et fin de la traduction amplement commentée dont le premier volume (1926) contient les *Lettres* de Synésius, néoplatonicien converti par sa femme au christianisme et devenu, presque malgré lui, évêque de Ptolémaïs. Faut-il vraiment attacher beaucoup d'importance à ce qu'il y a de mystique — les *Hymnes*, notamment — dans l'œuvre de Synésius ? Cet homme, amant de la nature, physiquement courageux, tenant à son franc-parler (comme dans son discours presque insolent à l'empereur Arcadius), prenant lui-même les armes contre les tribus pillardes de la Cyrénaïque, cet homme, comme l'empereur Julien, avec lequel il a plus d'un trait commun, était surtout né pour l'action ; quelques milliers de Grecs de cette trempe, de vrais patriotes, comme Aurélien et lui, auraient pu, au début du v<sup>e</sup> siècle, sauver la civilisation gréco-romaine. Il est d'autant plus intéressant de constater combien l'enseignement de l'Université d'Athènes, alors tout à fait néoplatonicien, le marqua de son empreinte ; nous savons moins ce qu'il dut à Hypatie. Je n'ai pas encore dit que M. Fitzgerald s'est acquitté avec une admirable compétence de ses devoirs d'historien, d'exégète et de traducteur ; ces deux volumes apportent beaucoup de nouveau et l'Introduction est un morceau remarquable de philosophie.

S. R.

**Carleton Noyes.** *Le Génie d'Israël. Interprétation des Écritures hébraïques jusqu'à l'Exil.* Traduit de l'anglais par **Henriette Legouis.** Paris, Alcan, 1929 ; in-8, 519 pages. — Traduction lisible, souvent élégante, d'un livre qui, sans appareil érudit, bien qu'avec les références aux Écritures énumérées à la fin, témoigne d'une connaissance exacte de l'Ancien Testament et des résultats le plus généralement admis de la critique. « J'ai fait effort, dit l'auteur américain, pour faire sortir les Israélites de la nuit des temps et leur rendre la chaleur et la réalité immédiate de la vie. » On peut dire qu'il y a réussi. En particulier, le passage du dieu de tribu au dieu universel est fort bien exposé. « La fortune des autres dieux nationaux allait de pair avec la fortune de leurs peuples. Il n'en fut pas ainsi pour Jahveh. D'autres nations, plus puissantes par le nombre et les armes, subjuguèrent le chétif Israël. Mais Jahveh triomphe de leurs dieux et continue de vivre après que ceux-là eurent péri. Tel était le problème soumis aux prophètes. La solution était ailleurs que dans le domaine physique. Jahveh était suprême par la justice, et sa loi morale, impérative non seulement en Israël, mais par toute la terre, devait prévaloir sur toute force matérielle. La chute même de son peuple fut un triomphe de sa justice. » Cela est exact et bien dit. Il manque une carte, mais il y a un index suffisant.

S. R.

**P. Bertie.** *Le Poème de Job.* Traduction, introduction et notes (Coll. *Judaïsme*). Paris, Rieder, 1929 ; in-8, 203 pages. — Introduction bien écrite et intelligente. L'auteur, très informé, reconnaît la pluralité des mains qui

ont travaillé à donner à la légende et au poème sa forme actuelle; il fait état des analogies babyloniennes, égyptiennes et indoues, qui garantissent la grande ancienneté de la conception; il admet que le texte est par endroits très corrompu, au point de ne pas comporter de traduction. Le premier, je crois, il a reproduit les parties poétiques comme telles, en s'appliquant à rendre, dans notre langue, « le rythme simple et grave, le rude martellement du poète hébreu » (P.-L. Couchoud). Cette traduction littéraire est, nous assure-t-on, très littérale; un bon hébraïsant, M. A. Lods, l'a pourvue, pour ainsi dire, de l'*imprimatur*. En somme, ce livre biblique un peu étrange, sublime par endroits, reste quelque peu un mystère; mais ceux qui voudraient désormais en chercher là clef, sans se noyer dans les longs commentaires, auront auprès d'eux un bon conseiller.

S. R.

**P. Alfarié.** *Pour comprendre la vie de Jésus. Examen critique de l'Évangile selon Marc* (Coll. *Christianisme*). Paris, Rieder, 1930; in-8, 222 pages. — Pour pénétrer le sens des Évangiles, il faut étudier la psychologie des évangélistes, notamment celle de Marc, source originelle et premier garant. Suivant l'auteur, c'est « le premier édifice de la mythologie chrétienne », dont la formation peut être mise en évidence par l'analyse de chaque épisode. Le résultat est nettement sceptique : « A mesure qu'on a examiné de plus près les textes évangéliques, leur caractère fictif s'est révélé avec une clarté croissante. » Une annexe contient une liste précieuse des textes de la Bible juive signalés comme les sources possibles de Marc. Pas un mot du Josèphe slave, qu'il n'est cependant plus permis de passer sous silence; on peut et on doit le discuter, non le négliger de parti pris.

S. R.

**A. Godard.** *Le Messianisme*. Paris, Perrin, 1930; in-8, 369 pages. — L'auteur de cet « éreintement » du rationalisme, œuvre de n<sup>e</sup> main, a déjà publié plusieurs livres que je n'ai pas lus, intitulés *la Piété antique*, *la Création*. A en juger par celui-ci, il faut se méfier. Que les lecteurs compétents méditent ce spécimen :

« Chaque époque, chaque pays, ont connu des prodiges, des attestations divines. Le siècle de saint Bernard n'est pas moins fécond que celui de Lourdes et de la photographie du saint suaire. L'acharnement du démon à parodier par une imagerie ridicule la miraculeuse et sublime photographie du saint suaire de Turin, s'employait jadis contre le messianisme de Delphes et la haute moralité qui rayonnait de ce sanctuaire. »

Cela est écrit sans ironie. Une fois que Satan s'en mêle<sup>1</sup>, historiens et archéologues ne s'en mêlent plus.

S. R.

---

1. Cf. *ibid.*, p. 20 : « Les honteuses aventures prêtées aux dieux par la fantaisie de quelques aèdes sous l'instigation du démon. » Un jour que je demandais à M<sup>re</sup> Duchesne si l'on prêchait encore sur le diable : « Oui, me répondit-il, dans quelques églises de Bretagne. » Mais je croyais que les laïcs ne s'occupaient plus de ce cornu-là que pour reconstituer et raconter sa légende.

**A. Berjon.** *Theologia archeologica*. T. I. Madrid, Voluntad, 1929; in-8, 202 pages, avec 113 gravures. — Dans ce volume, dont la très riche illustration est empruntée à Garrucei, Marucchi, Wilpert, etc., et qui est destiné aux Universités et séminaires catholiques d'Espagne, on trouvera, accompagnées de commentaires où ce qu'on entend par *critique* n'a point de part<sup>1</sup>, des images de la Chute d'Adam et Ève considérée comme préfigurant la Rédemption. La recherche des monuments de ce genre a été consciencieusement poursuivie dans les peintures des Catacombes, les graffites, les verres dorés ou incisés, les reliefs des sarcophages, les lampes, les objets de métal. C'est donc un petit *corpus* des anciennes figurations chrétiennes du mythe de la Genèse. Le texte est écrit en latin assez clair, mais souvent incorrect (*sculptos marmores*, p. 91; *catequeses, carpiunt*, p. 92; *forse* pour *forсан*, p. 192, etc.). L'ouvrage n'en est pas moins appelé à rendre des services, même à ceux auxquels il n'est pas destiné. On annonce une suite en 5 volumes.

S. R.

**H. Busson.** *P. Pomponazzi. Les Causes des merveilles de la nature*. Ouvrage traduit en français pour la première fois. Paris, Rieder, 1930; in-8, 295 pages. — P. Pomponazzi, que nous appelons Pomponace (Mantoue, 1462; Rome, 1525), professeur à Padoue, à Ferrare et à Bologne, auteur d'un traité sur l'immortalité de l'âme, publiquement brûlé à Venise, ne fut pas précisément un libre penseur, mais un ennemi déclaré des magiciens, sorciers et thaumaturges; il osa même discrètement s'en prendre aux miracles. Non seulement son influence, lente mais continue, rendit plus rares les procès de sorcellerie, mais elle s'exerça, directement ou par ses élèves, sur beaucoup d'écrivains, entre autres Rabelais, Dolet, Montaigne, Cyrano, Vanini<sup>2</sup>. « Avant que la science fût née, il fit confiance à la science. » En mettant à la portée de tous un grand ouvrage de Pomponace et en le faisant précéder d'une introduction substantielle, M. H. Busson a rendu service à l'histoire des idées et écrit un chapitre qui nous manquait de celle de la Renaissance<sup>3</sup>.

S. R.

**André Paul.** *L'unité chrétienne. Schismes et rapprochements* (Coll. *Christianisme*). Paris, Rieder, 1930; in-8, 390 pages. — Histoire sommaire, bien documentée, des schismes de l'Église depuis le 1<sup>er</sup> siècle. Les 36 premières pages de ce livre concernent l'antiquité et le monde byzantin. Projets et symptômes de rapprochement sortent de notre cadre. Pas d'index.

X.

**Anton Hekler.** *Museum der bildenden Künste in Budapest. Antike Skulpturen*. Krystall-Verlag, 1929; in-4°, 180 pages, avec 176<sup>+</sup> figures. — Bien connu par ses travaux iconographiques et autres, M. Hekler nous donne ici un très intéressant catalogue illustré de la collection des sculptures antiques

1. Ainsi l'Orante des sarcophages est encore assimilée à la Vierge Marie.

2. Ce dernier plagia effrontément Pomponace et finit par subir le sort auquel Pomponace avait échappé.

3. M. Busson exagère un peu en parlant (p. 105) de la « démonologie chassée de toute l'Europe ». Elle survit, vigoureuse et dangereuse, dans le spiritisme.

du *Museum der bildenden Künste* de Budapest. Cette collection est récente, ayant été constituée, en 1909, par l'achat de celle qu'avait réunie P. Arndt, mais elle s'est augmentée depuis de dons importants. Ce qui la caractérise est la prédominance presque exclusive de marbres grecs, dont le choix, dû à la compétence avérée de P. Arndt, ne pouvait qu'être très judicieux. En appendice sont énumérées et figurées les sculptures de marbre du Musée national et de quelques collections privées de Budapest. La grande majorité de ces marbres est inédite; il y a quelques têtes admirables provenant de stèles funéraires attiques, des portraits, des reliefs excellents et quelques statues bien conservées. En somme, don précieux fait à la science. S. R.

**J. Sieveking.** *Bronzen, Terrakotten, Vasen der Sammlung Løeb*. Munich, Buchholz, 1930; in-4°, 65 pages et 53 planches. — En 1913 parut à Munich un in-4° intitulé : *Die Bronzen der Sammlung Løeb, herausgegeben von J. Sieveking*. Le présent volume, où l'on trouve une belle réunion de bronzes, de terres cuites, de vases peints, est le complément du précédent. Il comprend nombre d'objets de premier ordre, tout d'abord l'admirable Mercure de Feurs, longtemps connu par des moulages seulement, jusqu'à ce que M. James Løeb (le mécène de la *Løeb Classical Library*) l'acquît d'une collection de Hambourg où il était resté enterré. M. Sieveking estime que l'influence de Lysippe en est encore absente, mais qu'on y peut soupçonner celle d'Euphranor. Un autre bronze splendide est la protomé d'éléphant autrefois chez Pourtalès et Gréau. Parmi les terres cuites, il y en a d'exquises, comme la jeune fille assise se regardant dans un miroir à charnière (Égine) et de remarquables têtes de caractère. Parmi les vases, tessons et reliefs, sans oublier les lampes, il y a aussi des objets de grand prix; l'un des plus beaux est un *askos* à figures rouges, orné de deux Éros volant en sens contraire. Collection très belle et très variée, choisie, publiée et commentée avec le plus grand soin.

S. R.

**Eugénie Strong.** *Catalogue of the Greek and Roman antiques in the possession of Lord Melchett*. Oxford et Londres, H. Milford, 1928; in-fol., 53 pages, 42 planches. — Lord Melchett (Sir Alfred Mond) est le fils du célèbre chimiste Ludwig Mond, dont la belle collection de tableaux, cataloguée par J.-P. Richter, a enrichi la National Gallery, et le frère de M. Robert Mond, qui a fait de belles fouilles en Égypte. A son tour il a commencé à former une collection d'antiques, dont le catalogue raisonné, parfaitement illustré, témoigne à nouveau de la compétence de Mme Strong. On y trouve quelques morceaux de grand prix, à côté d'autres qui offrent presque tous de l'intérêt. Les pièces capitales sont : 1° un Apollon de bronze trouvé en Thrace, haut de 0 m. 31 (v<sup>e</sup> siècle); 2° la tête dite de Sappho, de l'ancienne collection Robinson; 3° l'Hygie de Deepdene, sculpture célèbre; 4° stèle votive avec Asklépios et Hygie; 5° fragment d'un groupe représentant Éros torturant Psyché; 6°, 7° têtes de Démosthènes et d'Épicharme; 8° statuette d'Héraklès; 9° *oscillum* avec Ménade en relief. Parmi les vases, le meilleur est une oenochoé à figures

1. Il y a un essai de restitution p. 51, malheureusement dû à un homme qui ne sait pas dessiner.



noires où l'on voit Pélée, attaqué par un sanglier et un lion, cherchant refuge dans un arbre (*Burl. Club*, 1902, *Catal.*, pl. 97, 98). S. R.

**Annales Institutorum** quae provehendis humanioribus disciplinis artibusque colendis a variis in Urbe erecta sunt nationibus. Tome I. Rome, 1929 (sans nom d'éditeur); in-4°, 225 pages, avec nombreuses planches. — Dans ce beau volume, orné de vues et de portraits, différents rédacteurs, travaillant sous la direction d'un comité de quatre personnes (Eugénie Strong, Govert Hoogewerff, Mario Recchi, Vincenzo Golzio), ont publié des articles sur les différents Instituts, étrangers ou italiens, qui servent la cause de l'art, de l'histoire et de l'antiquité dans la Ville Éternelle. Parmi les biographies, la plus intéressante m'a paru être celle de Ludwig von Pastor par F. Dengel. La notice sur l'École française au Palais Farnèse contient une analyse détaillée du volume des *Mélanges* publié en 1928, ainsi que du supplément au catalogue du Musée d'Alger, dû à un membre de l'École. Les pages consacrées à l'Institut archéologique allemand, avec une notice historique qui rectifie des erreurs courantes, ne présentent pas moins d'intérêt. Nous y apprenons que la municipalité romaine a récemment concédé à l'Allemagne un terrain dans la vallée Giulia, derrière la villa Borghèse, pour l'édification d'un nouveau palais de cet Institut, désormais divisé en trois sections (Rome, Athènes et Francfort).

S. R.

**André Michel.** *Histoire de l'Art*, Tome VIII, 3 et index. Paris, Colin, 1929; gr. in-8, p. 923-1236, fig. 570-786, plus l'index général de 372 pages. — En ouvrant ce dernier volume de la plus grande et de la meilleure histoire de l'art, on trouve d'abord un portrait d'André Michel, l'initiateur de cette belle entreprise (1853-1925), qui n'eut pas la joie de la terminer, mais dont l'esprit, l'érudition et la méthode n'ont cessé d'y présider. M. Max Leclerc lui a consacré une notice émue et exacte, tout à fait digne du sujet. Puis viennent de nombreux chapitres dont le cadre de cette Revue ne me permet pas de parler ici; je puis pourtant faire exception pour un des plus originaux, celui que M. Gillet a consacré à l'art de l'Amérique latine depuis ses débuts au xvi<sup>e</sup> siècle, art très peu connu et dont voici, si je ne me trompe, le premier exposé d'ensemble dans notre langue. L'auteur y montre une fois de plus sa curiosité toujours en éveil et sa merveilleuse facilité. L'exportation de peintres et de tableaux flamands en Amérique a commencé de bonne heure; ainsi se forma, avec l'adjuvant de modèles italiens et espagnols, une école intéressante qu'il ne sera plus permis d'ignorer. En la révélant, M. Gillet a rendu un service comparable à celui que le tome IV de *l'Histoire de l'Art* dut autrefois à Bertaux.

Que dire du fascicule complémentaire qui comprend les index d'ensemble dus à Mme Louise Lefrançois-Pillion, une des meilleures élèves de Michel? Ils sont tout bonnement admirables, l'équivalent d'un Dictionnaire détaillé de l'art et des artistes. Ces 372 pages à trois colonnes mériteraient un grand prix de bibliographie, et — j'ose dire aussi — un prix de vertu.

S. R.

MUSÉES DE FRANCE. *Répertoire des Musées français, établi par l'Office international des Musées de l'Institut international de coopération intellectuelle*

*de la Société des nations*. Paris, 2, rue Montpensier; in-8, 169 pages. — Quel titre, et pas de nom d'éditeur! Une préface, signée Julien Luchaire, nous apprend que cette utile compilation est due à Mlle Jeanne Lejeaux. Grâce lui soient rendues; mais pourquoi son nom ne figure-t-il pas sur le titre? Suivant la même préface, le rapport publié en 1908 par H. Lapauze est le « résultat d'une minutieuse enquête »; ce rapport hâtif a peu de valeur et se trouve heureusement remplacé par un bon livre.

S. R.

---

*Le Gérant : NAILLARD.*

---

6851-30. — Tours, Imp. ARRAULT et C<sup>ie</sup>.

# NOUVELLES MONNAIES SASSANIDES

(Pl. I-II.)

---

L'objet de cet article est de faire connaître certaines nouvelles monnaies sassanides de découverte récente. Il se peut qu'il y en ait d'autres dans des collections privées qui me sont inaccessibles; aussi je fais ici appel avec insistance aux collectionneurs, les priant de m'adresser des moulages et tous détails relatifs à la matière, au poids et aux dimensions d'autres monnaies sassanides qu'ils posséderaient. Je réunis en ce moment les matériaux d'un supplément à mes *Sásânian Coins* et je veux espérer que les numismates, répondant à mon appel, me permettront de compléter cette œuvre laborieuse. En 1923, une lettre de M. Herzfeld, envoyée de Perse, m'apprit qu'il avait acquis là plus de 500 monnaies arsacides et 250 sassanides dont beaucoup très rares et même uniques. Parmi les Sassanides qu'il mentionnait, il y a deux nouveaux dinars d'or de Shapour II, une pièce unique en or de Bahram II et une monnaie unique en électrum, avec des portraits sassanides sur les deux faces. Une partie de sa récolte fut remise par lui au consul américain à Bagdad pour être envoyée à l'ambassadeur des États-Unis à Berlin; le reste sortit de Perse, *viâ* Moscou, par un des rares courriers diplomatiques. M. Herzfeld m'a aimablement promis l'envoi de moulages dès qu'il serait de retour à Berlin, mais il ne l'a pas fait encore. J'espère qu'il répondra maintenant à mon appel <sup>1</sup>.

1. D'après une lettre du 9 juillet 1923 (Téhéran), M. Herzfeld avait encore recueilli un tétradrachme à fleur de coin du roi Artaxiar d'Arménie, environ 25 autres tétradrachmes, etc. Sa collection comprend celle d'un homme de Hillah, près de Babylone, mort depuis peu, qui l'avait formée pendant vingt

Pour que le présent article soit aussi bref que possible, je me suis abstenu de décrire la plupart des pièces de types connus, mais y ai seulement signalé les particularités dignes d'attention. En compensation de ce laconisme, j'ai obtenu que les pièces décrites fussent reproduites en photographie. Sauf avis contraire, elles appartiennent toutes à mon cabinet.

N° 1. Drachme de Shapour I; type ordinaire, mais avec symbole *frawahr* à la gauche du feu.

N° 2. Pièce d'argent au type ordinaire de Shapour I, mais avec le symbole *taurus* sur la base de l'autel.

N° 3. Petite pièce de cuivre avec buste d'Hormazd I portant couronne et globe; légende au revers comme sur les monnaies de Shapour I. Les personnages, de part et d'autre de l'autel à feu, se détournent l'un de l'autre. La légende de l'avvers est très fragmentaire; le revers est anépigraphe.

N° 4. On connaît encore très peu de potins de rois sassanides; ceux qu'on a signalés sont d'Ardashir I, Shapour I et II. Je crois savoir que le British Museum possède un potin de Bahram II avec sa femme et son fils. J'ai moi-même trois potins avec le portrait de Bahram II seul. Au revers, à g., le roi avec couronne et globe; à dr., prêtre avec couronne murale, l'un et l'autre se détournant de l'autel; à gauche du feu, symbole *frawahr*; à droite, symbole *taurus*. Les deux spécimens non reproduits ici ont trois points sur la base, outre les symboles susdits. Les légendes complètes des monnaies de Bahram II sont inscrites des deux côtés. Ce sont des pièces épaisses et de dimensions presque uniformes.

N° 5. Cette drachme intéressante de Hormazd II est bien conservée et mérite une description détaillée.

*Avers.* Buste d'Hormazd II à droite; moustache, barbe bouclée liée au milieu, cheveux bouclés avec deux bandeaux flottant au-dessus, casque avec cinq groupes de trois points; la crête du casque se compose de la tête et de la crinière flottante d'un lion, surmonté d'une grande fleur d'où pendent

ans, et celle d'un homme qui fut professeur du feu ministre allemand Rosen; il l'avait formée à Hamadan même ou aux environs, là où les chercheurs d'or dans le sable des rivières recueillaient aussi beaucoup d'antiquités.



deux bandeaux flottants; boucle d'oreille, collier, vêtement couvert de groupes de triples points; grénétis. — *Légende* (commençant en face du buste) : *Mazdayasn bagî Aûhrmazdî Kûsân malkân malkâ*.

*Revers.* — Au centre petit autel-trépied; à gauche, figure en pied de Hormazd II à droite; tête ornée comme à l'avvers; tunique courte, pantalons larges, bottines; longs bandeaux de diadème flottant à l'arrière; la main droite tient une sorte de crochet au-dessus de l'autel; la main gauche s'élève avec le geste du salut; à droite, personnage assis sur un trône tourné vers la gauche; couronne cerclée d'un nimbe, vêtement indistinct; il offre un diadème, d'où pendent deux longs bandeaux, de la main dr., et pose la g. sur un javelot; grénétis.

*Légendes.* Première ligne en haut : *Aûhrmazdî*; à gauche, *rabâ Kûsân malkân malkâ*; à droite, ... *a Indi irdti*; la seconde ligne en haut est indistincte.

Cette drachme est semblable à celle qu'a décrite De Markoff (*Catal. des monnaies sassanides*, p. 60, n. 21, fotogr. en frontispice), appartenant aux collections de l'Institut des langues orientales du ministère des Affaires étrangères. Malheureusement, cette collection n'existe plus audit ministère à Leningrad.

Le type du revers de ces deux drachmes ressemble beaucoup à celui de la drachme de Firoz, fils d'Ardashir I (Brit. Mus.; voir mon ouvrage, pl. V, fig. 98). Le revers de la dernière pièce étant très usé, on peut maintenant en rétablir les détails à l'aide de la pièce de mon cabinet. La photographie donnée par De Markoff de la pièce de Leningrad est peu claire, mais la lithographie publiée par Dorn l'est davantage<sup>1</sup>.

Les revers de ces drachmes d'Hormazd II portent deux légendes distinctes, comme la drachme susdite de Firoz. L'inscription à gauche donne le nom et le titre du roi sassanide; à droite sont le nom et le titre du personnage assis

1. Ueber einige bisher unbekannte Münzen des dritten Sassaniden Königes Hormisdas I, in *Bull. de la classe des Sc. hist. philol. de l'Acad. imp. des sciences de Saint-Petersbourg*, t. I (1844), col. 273-294, avec 2 planches.

sur un trône. Au revers de ces drachmes d'Hormazd, la légende à gauche commence avec la première ligne du haut et continue derrière la figure du roi, tandis que celle de droite commence près du pied du trône et se termine par la seconde ligne en haut. Le premier et les derniers mots sont indistincts. J'ai soumis une épreuve photographique de ma pièce au docteur Vasmer, conservateur des monnaies orientales à l'Ermitage, et à M. Rosenberg, épigraphiste pehlvisant attaché au même Musée, mais ils n'ont pu déchiffrer les deux mots difficiles. Je suis heureux de dire qu'ils ont approuvé mes lectures des autres. La seconde lettre du mot INDI ressemble exactement à la lettre pehlvie N dans les inscriptions rupestres sassanides; cela confirme ma lecture INDI au revers de la drachme de Firoz (voir mon livre, p. 82). Hormazd II, nous le savons, était allié par mariage au roi Kushan. Cunningham (*Numism. Chronicle*, 1893, p. 171) a supposé que le roi de Kaboul avait fait sa paix avec le roi sassanide en lui donnant sa fille et la province de Balkh au nord de l'Hindou Koush. Il me semble absolument certain que le mot INDI, sur ces pièces, se rapporte à l'Inde.

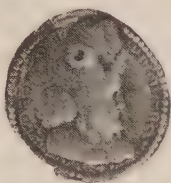
La présentation du diadème par le personnage assis sur un trône pourrait être le symbole de *hamâ-zor*. On a noté une présentation de ce genre, non seulement sur les monnaies de plusieurs rois sassanides, mais sur quelques-uns de leurs bas-reliefs. Ainsi, sur ceux de Taq-i-Bostan et de Nagsh-i-Rustam, Ardashir I est *hamâ-zor* avec Ahura-Mazda, alors qu'entre la tombe supposée de Darius II et celle de Darius I, Narsès est figuré comme *hamâ-zor* avec Anahita. Au fond de la conception du *hamâ-zor* il y a une tradition religieuse et des textes<sup>1</sup>.

L'avvers de la pièce d'or de Hormazd II au British Museum (voir mon ouvrage, pl. IX, fig. 179) ressemble beaucoup à celui des deux drachmes susdites de ce roi; le revers est différent. Pourtant, sur ce revers, il y a un détail analogue

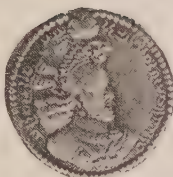
1. Voir Goyajee, *Supposed sculpture of Zoroaster*, in *Journal Asiat. Soc. of Bengal*, 1926, p. 403.



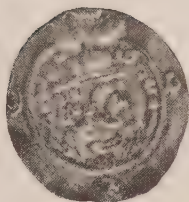
1



2



5



18



7



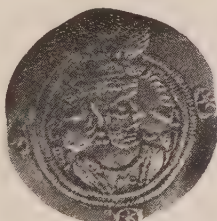
8



11



9



13



16



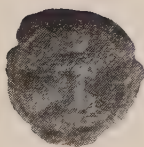
14



12



17



6



4



3





qui appelle l'attention : le nimbe autour de la tête du personnage à droite. Thomas (*Sassanians in Persia*, p. 39) croit que le personnage sur la pièce d'or est Ormazd en personne, tandis que Herzfeld (*Paikuli*, p. 46) y voit Mithra, à cause du nimbe solaire autour de sa tête. Mais comment admettre que Mithra, dieu de la lumière *céleste*, soit figuré comme adorant un feu *terrestre*? Le halo solaire n'est pas un caractère distinctif des divinités, mais convient aussi aux grands hommes<sup>1</sup>.

N° 6. L'avvers de ce petit cuivre montre le buste bien connu de Shapour II, comme sur ses monnaies, mais sans le globe qui surmonte d'ordinaire la couronne. Celle-ci est décorée en haut de cinq petits ornements circulaires en relief. *Légendes* (commençant devant le buste) : *Mazdayasn bagî*; autour de la couronne : *Šahpûhrî*; derrière la chevelure : *rabâ Kûš(ân)*. Au revers, figure drapée féminine debout à droite sous une arcade invertie, devant un trône, élevant un diadème vers un petit autel de feu; grénétis. *Légendes* : à gauche, *Mazdayasn bagî*; à droite, *Šahpûhrî*. C'est la première fois, à ma connaissance, que Shapour II porte le titre de *Rabâ Kûšân*. Le sujet du revers est aussi nouveau.

N° 7. La marque monétaire sur une drachme de Bahram V dans le cabinet Bartholomaei (pl. XII, fig. 16) a été lue PRI par Thomas, MR par Mordtmann. La première lettre peut se lire H, M ou P. La troisième lettre est certainement I; Mordtmann l'a négligée. J'ai publié une drachme identique de mon cabinet (*Sās. Coins*, pl. XIV, fig. 323), où cette marque offre le même aspect qui m'a décidé à lire HRI. Depuis, j'ai acquis une drachme semblable avec l'inscription très nette MRV. La première lettre ressemble au M pehlvi des inscriptions rupestres sassanides. Le colonel Allotte de la Fuye (*Aréthuse*, juillet 1925, p. 92 sq.) a rectifié ma première lecture HRI à l'aide de plusieurs spécimens de sa collection; mais la lettre M, sur les pièces du colonel, a un aspect tout différent de celui qu'offrent

1. Voir Coyajee, *loc. cit.*, p. 399 sq.

le spécimen Bartholomaei et mes deux pièces. Sa lecture est MRU.

N° 8. Drachme de Khusran I (an 9), avec marque MRVB, signifiant peut-être MRV BBA.

N° 9. Sur certaines monnaies de Hormazd IV (coll. Bartholomaei, pl. XXVI, fig. 11, 12, 14; pl. XXVII, fig. 20), nous trouvons le mot *afzûn* inscrit si irrégulièrement qu'il est impossible de le déchiffrer avant de savoir qu'il doit être lu ainsi. Aucune monnaie de ce roi, antérieure à la date 6 de son règne, n'a encore présenté, que je sache, cette particularité. Mais maintenant je peux signaler deux pièces, l'une de l'an 2, l'autre de l'an 3, frappées toutes deux dans la même monnaie (ZUZNU). Il est à noter que ces spécimens, sauf un (fig. 20 de Bartholomaei), proviennent du même atelier monétaire.

N° 10. Le monogramme caractéristique de l'avvers des monnaies de Khusran II apparaît sur des pièces de la seconde année de son règne. Mais voici une pièce de Hormazd IV, an 7, et de la monnaie marquée ZD, qui porte le même monogramme; elle appartient à M. C.-E. Kotwal, de Bombay.

Au sujet de ce monogramme, je crois devoir attirer l'attention sur les inscriptions pehlvies autour des quatre croix en tablettes. L'une est dans l'église du Mont Saint-Thomas près de Madras, les autres dans l'État de Travancore (sud de l'Inde). Les inscriptions pehlvies autour des quatre croix sont identiques; le monogramme susdit, dans les quatre inscriptions, est le second mot. Différentes tentatives ont été faites pour déchiffrer ces textes et l'on a même suggéré des changements de lettres pour se tirer d'embarras. Mais bien que l'on ait proposé diverses lectures, on n'est encore parvenu à aucun résultat assuré. Si cela était impossible, la signification du monogramme pourrait être du moins serrée d'assez près<sup>1</sup>.

1. Sur ces croix et les inscriptions pehlvies, voir Burnell, *Indian Antiquary*, novembre 1874, III, p. 308-316; Haug, *Augsb. allgem. Zeitung*, 29 janvier 1874; West, *Academy*, 24 janvier 1874, et *Epigraphia Indica*, IV, juin 1896, p. 174-176; de Harlez, *Proc. eighth Congr. of orientologists*, Paris, 1892;



1



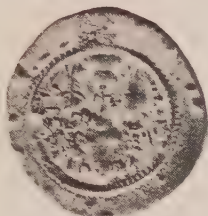
2



5



7



8



9



12



13



14



16



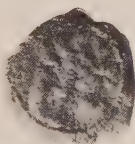
18



17



4



3



6

MONNAIES SASSANIDES





N° 11. Le revers d'une drachme de Hormazd IV, an 11, a été reproduit pour éclairer une marque monétaire (*Sâs. Coins*, p. 190, n. 248). Thomas (J. R. A. S., 1852, p. 393, n° 16) la lisait BZ; Mordtmann (Z. D. M. G., 1879, p. 121, n. 30) lisait ZR et Morgan (*Rev. numism.*, 1913, p. 508) adopta cette lecture. La correction suggérée par le colonel Allotte de la Fuye (*Aréthuse*, juillet 1925, p. 92) mérite d'être adoptée. Il lit IZ et y reconnaît *Yezd*, une des principales villes du Faristan. La marque monétaire (voir les monnaies 16, 17 et 18 du présent article), que Thomas et Mordtmann lisaient YZD, a été lue plus correctement par Morgan (SD = *Sudd*, importante bourgade de Merv; cf. mon ouvrage, p. 177, n° 187).

N° 12. Les monnaies connues de Bistam sont des années 2, 6 et 10, J'ai noté les dix spécimens connus d'années différentes (*Sâss. Coins*, p. 113), mais j'en ai maintenant un de plus de l'an 4. Le docteur Vasmer m'informe que l'Ermitage possède une autre drachme de l'an 4. Ces douze spécimens portent la marque RD.

N° 13. Cette drachme de Khusran II a cela de particulier que, sur le revers, la marque monétaire est inscrite à la place de la date et *vice versa*. Elle est de l'an 35 et porte la marque AUT. C'est, que je sache, le seul exemple d'une irrégularité de ce genre sur une monnaie de Khusran II. Sur l'avvers, le nom du roi commence par la lettre A au lieu de H, qui est le début usuel.

N° 14. On n'a publié que deux drachmes de Khusran II de l'an 39, l'une frappée à Darabgird, l'autre à Meibud (*Sâs. Coins*, p. 114 sq.). L'année 39 de ce monarque commença le 17 juin 628, à savoir trois mois et demi après sa mort (29 février 628). La drachme reproduite ici appartient à l'an 39, avec la marque B. Trop de noms de villes commencent par cette lettre pour qu'une identification soit possible.

N° 15. Tabari relate les circonstances particulièrement

dramatiques de l'assassinat de Khusran II par son fils Kobad II. J'ai noté plus haut trois monnaies de ce roi frappées après sa mort. Toutes les pièces connues de Kobad II sont de l'an 2, mais une pièce unique de l'an I, dans la collection



Fig. 1. — Monnaies Sassanides (fig. 10 et 15).

Allotte de la Fuye, a été publiée par moi ici-même (*Revue*, 1928, I, p. 245). Cette drachme offre toutes les particularités des monnaies des dernières années de Khusran II. Sur l'avvers, Kobad paraît avec la couronne telle que son père la portait sur ses monnaies. Le mot *afzâtû* et le monogramme des pièces de Khusran sont inscrits derrière la tête de Kobad. Le sujet du revers est identique à celui des monnaies de Khusran à triple grénétis. Le nom *Pirôzû Kavâtû*

se trouve à l'avvers devant sa tête et, sur le revers, on voit inscrite l'année 1 et la marque monétaire NIHC.

N<sup>o</sup> 16. J'ai déjà énuméré 8 monnaies connues de la reine Boran (*Sās. Coins*, p. 117). Depuis, M. Whitehead (J. R. A. S., 1926, p. 742) en a mentionné deux autres, l'une dans le cabinet de l'*American numismatic Society* de New-York, une autre trouvée en Asie centrale par Sir Aurel Stein. A l'unique monnaie connue de l'an 3, j'ai pu récemment en ajouter deux de la même année. Une autre pièce, de l'an 2, appartient à M. C.-E. Kotwal (Bombay). Le spécimen de l'an 2 et les deux pièces de l'an 3 portent la marque SD (*Sudd*). Le docteur Vasmer m'apprend qu'il y a trois drachmes de cette reine à l'Ermitage : l'une de l'an 1, avec marque MB; l'autre de la même année, avec marque NIHC, la troisième de l'an 2, avec marque SD. Au total, je connais donc 16 pièces de la reine Boran.

N<sup>os</sup> 17 et 18. Bien que Drouin (*les Légendes des monnaies sassanides*, p. 56) ait déclaré que nous connaissions les monnaies de Yezdegerd III des années 1-20, je n'ai pu réussir d'abord à trouver aucun spécimen des années 2, 5, 17, 18; mais j'ai acquis depuis peu des pièces des années 2 et 5. Le docteur Vasmer m'écrit qu'une drachme de l'an 18 est à l'Ermitage. Ces trois pièces ont été frappées à Sudd. L'une d'elles offre une particularité digne d'attention. L'année TRIN (2) est inscrite de telle façon qu'on peut lire TRA ou TRNI. J'ai noté cette singularité d'écriture sur quelques monnaies d'Ardashir III (types anciens et types récents), ainsi que sur des monnaies de Hormazd V qui font partie de mon cabinet.

FURDOONJEE D. J. PARUCK<sup>1</sup>.

Bombay, 1<sup>er</sup> novembre 1928.

1. [Traduit, sur le manuscrit de l'auteur, par S. Reinach.]

## LA NOUVELLE CROSSE ROMANE DU MUSÉE DE CLUNY

---

Une crosse en ivoire, découverte en 1921 sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Villeloin en Indre-et-Loire<sup>1</sup>, est entrée récemment au Musée de Cluny qui possédait déjà, dans son trésor d'ivoires médiévaux, trois bâtons pastoraux romans : le *tau* de l'abbé Morard, antérieur à 1016, et deux crosses de la fin du xii<sup>e</sup> siècle. Néanmoins le nouvel ivoire de Cluny, en raison de l'époque qu'il convient de lui assigner, vers 1100, et aussi de son style, remplit une des lacunes de la célèbre collection qu'il vient d'enrichir.

La crosse de Villeloin donne l'impression de la solidité. Sa volute, longue de 11 cm. 05, est épaisse à sa base, mais s'amincit dans sa partie évidée en anneau. Son nœud, épais de 2 cm. 06, n'a pas moins de 5 cm. 06 de diamètre; deux bagues lisses, en bronze doré, servaient à fixer la crosse proprement dite au nœud en ivoire et à la hampe en bois, qui a été détruite. La pointe en bronze doré, qui emboutissait cette hampe, a été retrouvée. C'est un document rare, car beaucoup de bâtons pastoraux ont perdu leurs hampes et leurs pointes. Elle mesure 12 centimètres et est chargée d'un nœud fait d'un tore entre deux baguettes; son diamètre est plus petit que celui de la bague du nœud en ivoire.

L'aspect général de cette crosse révèle une période assez haute de l'art roman et l'analyse de son décor très sobre va renforcer cette première impression. Le nœud, très usé par des siècles de séjour dans le sol humide, ne porte aucun ornement; par contre, on distingue nettement plusieurs des motifs végétaux distribués irrégulièrement sur la volute. Ce sont des feuilles naissantes, des bourgeons stylisés, dont

<sup>1</sup> Deshoulières, *Bull. de la Soc. des Antiquaires de France* (1921), p. 189-190.



les écailles laissent échapper deux feuilles enroulées en crosse et une jeune pousse. Si ce motif n'était que fantaisie d'artiste puisant son inspiration dans la sculpture monumentale, nous le retrouverions identique autre part. Mais c'est une signification symbolique qui nous semble devoir être reconnue dans ces bourgeons sculptés en faible relief; la crosse de l'évêque ou de l'abbé n'est-elle pas le symbole de « la Croix qui est l'arbre de vie dont les fruits guériront des poisons distillés par l'arbre du péché, l'arbre de mort » ? Rappelons, que, plus tard, quand ils seront passés maîtres dans l'art de la ronde bosse, les ivoiriers pareront les crosses avec des crochets faits de feuilles, puis avec une abondante végétation dans laquelle il faut, parfois, reconnaître une intention symbolique. La pointe de la volute, très effritée par l'humidité, se terminait, peut-être, par une tête de serpent étouffé par la croix, symbole de la défaite du démon que portent plusieurs des crosses d'ivoire jadis publiées par le P. Martin <sup>1</sup>.



Crosse en ivoire, vers 1100,  
Musée de Cluny.

On voudrait savoir à quel abbé de Villeloin cet insigne appartient. Malheureusement sa découverte ne fut accompagnée d'aucun indice de nature à nous éclairer sur ce point. De plus, on déplore la destruction de la plupart des archives des nombreuses abbayes de cette partie de la Touraine qui confine au Poitou.

1. *Mélanges d'archéologie*, vol. IV. *Le bâton pastoral dans ses formes successives*, par le P. Martin.

Il y avait deux siècles que l'abbaye bénédictine de Villeloin, dont les constructions romanes ont disparu, avait été fondée, au bord d'une pittoresque rivière, l'Indrois, qui coule à l'est de Loches, quand, environ vers l'an 1100, notre crosse fut sculptée. Alors une des grandes écoles d'art roman allait atteindre son apogée dans ces régions du sud de la Loire. Pour les églises, que par centaines on y fondait ou réédifiait, travaillaient quantité d'ornemanistes qui tous n'avaient pas le sentiment des volumes; beaucoup gravaient plus qu'ils ne sculptaient sur les chapiteaux des nefs, comme aux façades des monuments, des plantes stylisées. Dans les parties les plus anciennes de Saint-Hilaire de Poitiers (XI<sup>e</sup> siècle) nous avons remarqué des feuillages qui, par leur technique comme par leur composition, s'apparentent à ceux de la crosse de Villeloin. Sur un chapiteau de la vénérable église de Bonneuil-Matours, au nord de Poitiers, on peut voir des volutes analogues à celles de notre crosse, mais qui semblent nées d'un tubercule plutôt que d'un bourgeon.

Nous connaissons insuffisamment les arts mineurs de la région de la Loire et du Poitou pendant l'époque de l'art roman; pourtant on a retrouvé des bâtons pastoraux en ivoire dans ces provinces : le *tau* de Géraud, évêque de Limoges, qui fut trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers et qui fut inhumé à l'abbaye poitevine de Charroux en 1022 et aussi deux crosses à Angers <sup>1</sup>.

La crosse de Villeloin, en raison de sa provenance et de son style, qui permettent de la classer dans une école d'art roman et de lui assigner une date approximative, est un document important qui méritait de prendre place au Musée de Cluny, bien que sa valeur artistique n'égale point celle du *tau* et des deux crosses romanes exposés dans la même vitrine qu'elle.

Nous rappellerons très brièvement l'aspect de ces trois œuvres remarquables. Le *tau*, s'il est bien, comme on a de très fortes raisons pour l'admettre, celui de l'abbé Morard,

1. Publiés dans le mémoire du P. Martin cité ci-dessus.

le reconstructeur de Saint-Germain-des-Prés, serait antérieur au début du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Cette haute époque semble du reste confirmée par son style qui est plutôt celui d'une œuvre importée d'Asie Mineure que d'une œuvre exécutée chez nous à l'imitation d'un modèle oriental. La béquille est faite d'un cylindre en ivoire sculpté à jours, dont le milieu s'appuie sur la bague en bronze qui amortissait la hampe; son décor comprend, entre les deux tresses qui baguent les extrémités, des feuilles de refend enserrées dans les losanges d'un réseau de tiges liées symétriquement par des frettes. Quant à la crosse des anciennes collections Carrand et Spitzer, acquise en 1898, c'est l'ouvrage d'un virtuose de la sculpture en ivoire qui, à la fin de la période de l'art roman, fouilla le nœud où, parmi des rinceaux faits de branchages, sont engagés le lion et l'aigle, et ajoura, en se jouant des difficultés, l'œil de la volute où l'on retrouve les mêmes animaux symboliques montés dans un bouquet de longues et élégantes feuilles stylisées. Enfin, la crosse provenant de Saint-Martin de Pontoise est, au plus tôt, de la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Des crochets faits d'acanthés romanes forment crête sur sa volute terminée par une tête de dragon et qui encadre une Adoration des mages; ce groupe, en ronde bosse, rappelle le style des portails romans de la seconde moitié du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle.

ÉLISA MAILLARD.

---

## UN MÉCANISME ASTRONOMIQUE DANS LA QUATRIÈME ÉGLOGUE DE VIRGILE

Adspice convexo nutantem pondere mundum.  
(Ecl., IV, 50.)

Dans son dernier livre sur *Virgile et le Mystère de la IV<sup>e</sup> Eglogue*, M. Carcopino a montré combien ce vers a intrigué commentateurs et philologues, et a rappelé les interprétations variées qu'ils en ont proposées<sup>1</sup>. Peut-être un rapprochement contribuera-t-il à éclaircir le sens de ce texte si discuté.

*Quippe etiam mundi faciem sedesque movebit  
Sidereas, cælumque novum versabit in orbem,*

écrit Manilius<sup>2</sup>, en parlant des aptitudes de l'homme qui naît sous le signe du Verseau.

Ne pensons pas aux pouvoirs d'un *cosmocrator* : Paul Tan-nery a démontré<sup>3</sup> que ces vers visent les sphères artificielles par lesquelles on représentait le ciel et ses mouvements. Qui naît sous le signe du Verseau — du Verseur d'Eau, comme disait Voltaire — est forcément bien doué pour tout ce qui concerne l'hydraulique<sup>4</sup>, dont la sphéropoétique, branche de la mécanique qui s'était particulièrement développée depuis Archimède<sup>5</sup>, était devenue une application.

1. *Virgile et le Mystère de la IV<sup>e</sup> Églogue*, Paris, 1930, p. 45 et suiv.

2. *Astronomica*, l. IV, v. 267-268; éd. Ch. Breider, Leipzig, 1908, p. 98.

3. *Revue de Philologie*, t. XVII, 1893, p. 213-214, *Sur deux vers de Manilius*, recueilli dans les *Mémoires scientifiques*, t. IX, 1929, p. 167-169.

4. *Ibid.*, v. 259 :

*Ille quoque, inflexa fontem qui proicit urna,  
cognatis tribuit juvenilis aquarum artes,  
quæ per aquas veniunt operum fontesque sequuntur, etc.*

5. Parmi les différentes parties de la mécanique dont parle Proclus figure



Ne peut-on expliquer d'une manière analogue le vers de Virgile? Ne représenterait-il pas le monde sous l'aspect que lui prêtent ces mécaniciens, ὅψ' ὅν εἰκλὼν τοῦ οὐρανοῦ κατασκευάζε-  
ται δι' ὀμάλῃς καὶ ἐγκυκλίου κινήσεως ὕδατος<sup>1</sup>? On connaît son goût pour les études astronomiques, des vers célèbres le rappellent :

*Me vero primum dulcis ante omnia Musae...  
accipiant, caelique vias et sidera monstrent,  
defectus solis varios lunaeque labores;  
unde tremor terris, qua vi maria alta tumescant  
objicibus ruptis rursusque in se ipsa residant,  
quid tantum Oceano properent se tingere soles  
hiberni vel quae tardis mora noctibus obstet*<sup>2</sup>.

Or, le planétaire qu'avait construit Archimède lui permettait de rendre compte de tous les mouvements célestes, ainsi que des éclipses de lune et de soleil : de nombreux textes en font foi<sup>3</sup>. Cicéron nous apprend qu'un appareil analogue fut construit de son temps; il nous donne le nom de l'auteur

ἡ σφαίροποιία κατὰ μίμησιν τῶν οὐρανίων περιφορῶν, οἷαν καὶ Ἀρχιμήδης ἐπραγματεύσατο (in *prim. Euclid. elem. librum*, p. 41, éd. Friedlein). De même Pappus nous apprend qu'au témoignage de Carpos d'Antioche, Archimède a écrit un livre κατὰ τὴν σφαίροποιάν (Συναγωγή, éd. Hultsch, t. III, l. VIII, p. 1027.) Cf. *infra* la note 3.

1. Pappus, l. c., p. 1026.

2. *Géorgiques*, II, 475-492; cf. P. Boyancé, *Sur deux vers de Virgile*, in *Revue archéologique*, 1927, t. I, p. 366 et suiv.

3. Cicéron en parle en trois passages : *Tusculanes*, I, 63 : « *Archimedes lunae, solis, quinque errantium motus in sphaeram inligavit...* »; de *Natura deorum*, II, 35; de *Republica*, I, 14 (21, 22) : « *... Hanc sphaeram Gallus cum moveret, fiebat, ut soli luna totidem conversionibus in aere illo, quot diebus in ipso caelo, succederet, ex quo et in sphaera solis fieret eadem illa defectio et incideret lunatum in eam metam (cône d'ombre), quae esset umbra terrae, cum sol e regione...* » Nous n'avons pas la fin de la phrase; mais on peut rapprocher de ce texte une page de Lactance (*Divinarum Institutionum*, II, 5, 18) : « *... Archimedes Siculus concavo aere similitudinem mundi ac figurarum potuit machinari, in quo ita solem lunamque composuit, ut inaequales motus et caelestibus similes conversionibus singulis quasi diebus efficerent et non modo accessus solis ac recessus vel incrementa deminutionesque lunae, verum etiam stellarum vel inerrantium vel vagarum dispares cursus orbis ille dum vertitur exhiberet...* » Cf. Martien Capella, VI, 580 et suiv.; Sext. Emp., *adv. Math.*, IX, 115, et voir l'étude d'A'ois Schlachter, *Der Globus, seine Entstehung und Verwendung in der Antike*, Leipzig-Berlin 1927 (Στοιχεῖα, VIII), p. 48 et suiv.

qu'il appelle *familiaris noster*... *Posidonius*<sup>1</sup> : on a voulu reconnaître en lui le philosophe d'Apamée<sup>2</sup>, dont l'influence sur Virgile, bien connue par ailleurs, apparaît dans les vers mêmes que nous venons de citer. Posidonius avait joint à l'étude de l'astronomie celle des tremblements de terre et des marées, qu'il expliquait par l'action de la lune sur l'océan<sup>3</sup>. L'identification a été contestée<sup>4</sup>; mais, à défaut de Posidonius, Virgile n'a-t-il pu connaître ces appareils par P. Nigidius Figulus ? M. Carcopino a souligné l'importance du rôle qu'a joué ce personnage<sup>5</sup>, à qui Virgile aurait emprunté sa conception de la Vierge<sup>6</sup> et sa théorie des âges<sup>7</sup>. Nous sommes mal renseignés sur le contenu des ouvrages qu'il avait intitulés *Sphaera graecanica* et *Sphaera barbarica*<sup>8</sup>. Mais lisons le texte où nous est expliqué le surnom de « Figulus » qui lui fut donné : *Ideo hoc nomen accepit quia regressus a Graecia dixit se didicisse orbem ad celeritatem rotae figuli torqueri*<sup>9</sup>.

1. *De Natura deorum*, II, 34, 88 : « Quod si in Scythiam, aut Britanniam, sphaeram aliquis tulerit hanc, quam nuper familiaris noster effecit Posidonius, cujus singulae conversiones idem efficiunt in sole, et in luna, et in quinque stellis errantibus, quod efficitur in caelo singulis diebus et noctibus... »

2. Voir Harles, dans la *Bibliothèque de Fabricius*, 4<sup>e</sup> éd., 1793, III, p. 574; J. Bake, *Posidonii Rhodii reliquiae doctrinae*, Lugd. Batav., 1810, p. 63.

3. Voir Roberto Almagia, *La dottrina della marea nell' Antichità classica e nel Medio Evo*, in *Mem. della R. Acc. dei Lincei, Classe di Sc. fis., mat. et nat.*, V, 5 juin 1905; Duhem, *le Système du Monde*, t. II, p. 267 et suiv.; K. Reinhardt, *Poseidonios*, 1921, p. 121 et suiv. Déjà Platon, dans le mythe du *Phédon*, après avoir décrit « le ciel véritable » (p. 109), expliquait les éruptions volcaniques et le flux des eaux par un principe unique (p. 111 c et suiv., cf. notice de l'éd. Robin, p. Lxv et suiv.) : Posidonius s'en est peut-être souvenu (K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie*, 1926, p. 58-60).

4. P. Tannery, *l. c.*; voir par contre Schlachter, *op. cit.*, p. 52, n. 2.

5. *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, p. 196 et suiv.; *ib.*, Index C., s. v.

6. *Virgile et le Mystère de la IV<sup>e</sup> Églogue*, p. 149 (et en général, p. 134-155 et 197). Pour M. Jeanmaire, il s'agirait plutôt d'un retour sur terre de la Vierge céleste, de son épiphanie alexandrine sous les traits de Cléopâtre (*le Messianisme de Virgile*, 1930, p. 51, 148, etc.); cf. pourtant p. 46.

7. *Virgile*, p. 52.

8. Sur ces deux ouvrages, voir Fr. Boll, *Sphaera*, 1903, p. 349 et suiv.; Carcopino, *Virgile et le Mystère de la IV<sup>e</sup> Églogue*, p. 73-74.

9. *Schol. ad Lucan. in Phars.*, I, 369, cité par M. Carcopino, *l. c.*, p. 73, n. 1.

Or, la roue du potier est un des appareils les plus anciens auxquels on ait eu recours pour représenter les mouvements célestes; Platon l'évoque plus d'une fois<sup>1</sup>; le British Museum possède une sculpture babylonienne du IX<sup>e</sup> siècle où figure un disque semblable à la roue des rémouleurs, mû par des

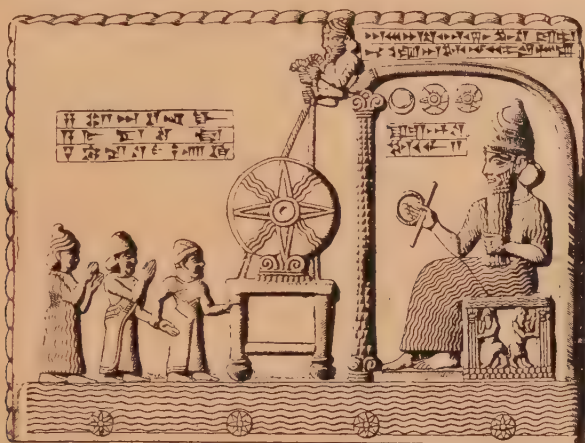


Fig. 1. — Relief du British Museum.

cordes que tiennent deux personnages juchés sur le dais qui domine le trône du dieu-soleil<sup>2</sup>; et les Égyptiens disaient que le tour, qui figure déjà sur des fresques de la XII<sup>e</sup> Dynastie, avait été inventé par le dieu Noun pour façonner l'œuf cosmique<sup>3</sup>. Enfin, pour l'auteur du *περί κόσμου*, qui est contemporain de Nigidius, le monde se meut *καθ' ἑαυτὴν τῆς ἐν τὸν οὐρανὸν κυκλοφορουμένης σφαίρας*<sup>4</sup>.

La lecture des œuvres de Nigidius n'a-t-elle pu apprendre au poète à chercher la réponse aux questions qui le préoccupaient dans des mécanismes plus perfectionnés? Il ne faut

1. Voir notamment *Lois* 898 A et B; *Timée* 33 b.

2. Salle babylonienne, n° 91.000. Nous remercions vivement de son obligeance le docteur H. R. Hall, conservateur des antiquités babyloniennes et égyptiennes du British Museum, à qui nous devons l'autorisation de reproduire ce relief d'après la publication du Musée.

3. Cf. Abel Rey, *la Science orientale avant les Grecs*, 1930, p. 96.

4. P. 391, b 19; Schlachter, *op. cit.*, p. 27.

pas oublier non plus que les manuscrits du poème d'Aratos, si répandu alors, et que Virgile avait tant pratiqué<sup>1</sup>, étaient généralement accompagnés d'une sphère qui facilitait l'intelligence du jeu des *συνανατολαί* et des *συνκαταδύσεις*<sup>2</sup>; les nombreux commentaires et introductions qui nous sont parvenus s'y réfèrent souvent, et donnent des indications précises sur la manière de s'en servir. Achille intitule *περί κινήσεως* un chapitre qui commence ainsi : *χρή τὸν ἐξηγούμενον ἐπὶ τὰ ἐναντία περιδιδόν τὴν σφαῖραν*, etc.<sup>3</sup>; un anonyme donne des indications *περὶ τοῦ πῶς δεῖ ἵσταν τὴν σφαῖραν* : *Ὁ βουλούμενος ὁμοίως τῷ κόσμῳ θεῖναι τὴν σφαῖραν τὸν πόλον τῆς σφαίρας πρὸς βορέαν τρεπέτω*, etc.<sup>4</sup>. Nous aboutirions ainsi, par une autre voie, au même résultat que M. Carcopino : il s'agit bien de « l'équilibre de la sphère céleste, tournant autour de l'axe du pôle<sup>5</sup> ». Comme dans le texte de Tacite cité par M. Lejay<sup>6</sup>, le mot *nutans* qualifie un *machinamentum*, — mais une machine dont la nature permet presque de donner son sens propre au mot *nulare*, « fréquentatif de *nuo* qui désigne un mouvement de va-et-vient de la tête<sup>7</sup> ». Peut-on essayer de préciser davantage ?

Le plus simple est assurément de se représenter une sphère qui revient à sa position initiale à la suite d'une révolution continue; mais on peut aussi concevoir un dispositif tel que, le mécanisme déclenché à un moment déterminé (qui coïnciderait ici avec la naissance de l'enfant), l'appareil ne fonctionne normalement qu'après un certain temps de latence, au cours duquel il décrit un mouvement de sens inverse<sup>8</sup>.

1. Cartault, *Etudes sur les Bucoliques de Virgile*, Paris, 1897, p. 249; Carcopino, *op. cit.*, p. 15.

2. D'après Schlachter, *op. cit.*, p. 21.

3. Achille, *Isag.* p. 69, 30 (d. Maass), ap. Schlachter.

4. *Is. bis cxc.*, p. 329, 5; Schlachter, p. 22.

5. *L. c.*, p. 47, n. 2.

6. Tacite, *Hist.*, IV, 30, 3 : « *Praecipuum pavorem intulit suspensum et nutans machinamentum...* », etc. Il s'agit d'une machine de guerre; voir Carcopino, *l. c.*, p. 47, n. 2.

7. Lejay, *Dix mois d'Ennui* in *Revue de Philologie*, 1912, p. 16; Carcopino, *l. c.*, p. 46.

8. C'est presque cette idée que l'on trouve chez M. Jeanmaire, *l. c.*, p. 103 :



Ainsi s'expliquerait un des traits caractéristiques de l'églogue : la Grande Année recommence sous le consulat de Pollion, mais c'est seulement quand l'enfant devenu homme atteindra les plus grands honneurs que viendra le moment fatidique ; entre temps, les traces de la faute ancienne auront disparu progressivement et en suivant des étapes qui sont — M. Jeanmaire vient de le souligner — « inverses de celles du chemin antérieurement parcouru<sup>1</sup> » : on voit disparaître successivement le legs de l'âge de fer, l'héritage de l'âge d'airain, les inventions de l'âge d'argent<sup>2</sup>.

Quel que soit d'ailleurs le mouvement de la sphère, on obtient, si l'on admet que le poète pense à une sorte de planétaire, une correspondance remarquable entré le vers de Virgile et ceux de Manilius : celui-ci employant, pour décrire un tel appareil, des termes qui conviennent à l'Univers lui-même ; celui-là — inversement — appliquant au monde des termes empruntés au vocabulaire de la sphéropoétique. Le modèle apparaît à travers l'image construite par le savant, qui se trouve projetée sur la réalité sensible. Au vers suivant, par contre, le monde est décrit tel qu'il s'offre au regard du poète qui le contemple :

*Terrasque tractusque maris caelumque profundum.*

Enfin le vers 52 confirme l'interprétation psychologique qu'avait déjà pu suggérer l'emploi du mot *nutantem* :

*Adspice venturo laetantur ut omnia saeclo !*

Virgile aurait ainsi conduit son lecteur du domaine de la science à celui de la poésie.

« ... un certain nombre d'années s'écouleront avant le moment solennel où l'horloge cosmique enregistrera par une sorte de grand déclic l'heure qui marquera l'aube du siècle nouveau ».

1. *Op. cit.*, p. 106

2. Nous avons essayé de montrer, dans une étude que doit publier la *Revue de Métaphysique et de Morale*, qu'un mécanisme analogue permet de rendre compte, dans le mythe du *Politique*, des changements de sens alternatifs prêtés par Platon à la révolution de l'Univers, dont le destin de l'humanité est solidaire

L'allusion, entendue à demi-mot par les contemporains, aurait cessé d'être comprise avec le temps, quand le milieu vint à changer; n'est-il pas possible que ce soit l'une au moins des raisons pour lesquelles ce vers a paru si difficile ?

Pierre-Maxime SCHUHL.

On \* a signalé plusieurs points de ressemblance entre des vers de la IV<sup>e</sup> églogue et des fragments d'Empédocle; ne pourrait-on également rapprocher le dernier vers (*Nec deus hunc mensa...*) du fragment 147, où Empédocle décrit la félicité des bienheureux :

ἀθανάτοις ἄλλοισιν ὁμέστιοι, αὐτοτράπεζοι ?

---

# LE PALÉOLITHIQUE

## DE L'AFRIQUE MINEURE

---

Dès les temps les plus reculés de la Préhistoire, on constate, dans l'ensemble du bassin de la Méditerranée, une certaine unité de civilisation. Cette unité est particulièrement apparente dans la région occidentale, Tunisie, Algérie, Maroc et Péninsule ibérique, dont les plus anciennes cultures réagissent les unes sur les autres et se pénètrent mutuellement.

Grâce aux travaux effectués depuis vingt ans, l'archéologie de l'Espagne quaternaire est assez bien connue, au moins dans ses parties les plus importantes. Le moment paraît favorable pour tenter une mise au point critique des résultats obtenus par l'exploration du nord de l'Afrique. Mais le présent travail doit se limiter à l'*Afrique mineure* des Anciens, c'est-à-dire aux territoires qui s'étendent depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'Égypte, bornés au nord par la Méditerranée et au sud par le désert du Sahara.

Il est aujourd'hui hors de doute que, pendant le quaternaire, de grosses masses de glaces recouvraient les hautes cimes de l'Atlas. Washington (1830), Maw (1878) et J. Thomson (1889) ont étudié les phénomènes glaciaires de ces régions. Récemment (1922 et 1923), J. Célérier et A. Charton ont reconnu l'existence de cirques glaciaires dans les massifs centraux du Haut-Atlas (Amserdine, Likoumt, Tachdirt; Tigoulal, Toubkal, Ouauouagan) et la présence de moraines terminales dans les vallées de Reraïa, près d'Arround, à environ 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et d'Asif n'Zlei (2.500 m.)<sup>1</sup>.

1. J. Célérier et A. Charton, *Sur la présence de formes glaciaires dans le Haut-Atlas de Marrakech*, in *Hespéris*, t. II, Paris, 1922. Des mêmes, *Un lac d'origine glaciaire dans le Haut-Atlas (le lac d'Ifni)*, *ibid.*, t. III, 1923.

De son côté, L. Gentil<sup>1</sup> affirme avoir reconnu des traces certaines de glaciation dans la région de Telouet. Il signale en particulier la découverte d'un premier glacier au sud de l'Asif n'Aït Rbâ avec restes de moraines près du col de Tizi n'Telouet (1.800 m.) et d'un second au nord du Djebel Ar'aïz et des moraines à 2.000 mètres d'altitude environ.

A notre avis, ces renseignements demandent à être vérifiés minutieusement, car nos recherches personnelles sur les hauts-sommets de la Sierra Nevada, en Espagne, ont démontré que la limite des neiges éternelles, à l'époque glaciaire, doit être placée à 3.300-3.500 mètres approximativement dans l'Atlas central et plus haut dans le Haut-Atlas, c'est-à-dire entre 3.500 et 3.900 à l'Ari Ajach et entre 3.800-4.500 au Tizi n'Tamdjurdjt<sup>2</sup>. Encore moins vraisemblable est la découverte par J. Frödin (1922) de débris morainiques près d'Asni et à Agadir-Tissert, à une altitude de 1.000 à 1.200 mètres<sup>3</sup>.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Homme quaternaire a dû voir scintiller les neiges éternelles sur le Haut-Atlas, être également le témoin d'éruptions volcaniques au Timhadit, par exemple, dans la partie centrale du Maroc. Hors de ces hautes régions montagneuses, l'Afrique Mineure a connu des phases d'un climat plus humide qu'aujourd'hui et de longues périodes pluvieuses assurant une meilleure alimentation des sources, rivières et lacs. Le fait est prouvé par l'existence de nombreuses terrasses fluviales et lacustres, aussi bien que par la découverte de vestiges animaux et humains aux bords de cours d'eau maintenant desséchés ou compris dans les régions désertiques.

1. L. Gentil, *Sur des vestiges de glaciation quaternaire dans la région de Telouet (Haut-Atlas marocain)*, in *Mémoires et Commission de l'Acad. des Sciences*, Séance du 2 janvier 1924, t. CLXXVIII, Paris, 1924.

Voir également E. de Martonne, *les Formes glaciaires sur le versant nord du Haut-Atlas (Bassin de la Reraïa)* in *Annales de Géographie*, 1924, p. 296-302.

2. H. Obermaier, *Datos para la climatología cuaternaria en España*, in *Bol. de la R. Soc. Esp. de Historia natural*, t. XV, p. 402-411.

3. J. Frödin, *Géographie physique de l'ouest du Maroc*, in *Geografiska Annaler*, t. I, Stockholm, 1922.



Il y a donc lieu d'admettre l'existence de forêts dans les régions montagneuses d'altitude moyenne, de garrigues ou de savanes dans les plaines qui s'étendaient alors sur une grande partie du Sahara, pays de transition entre les régions du Nord et du Sud.

La faune quaternaire de l'Afrique mineure est particulièrement intéressante. Elle a été principalement étudiée par M. Boule, A. Pomel et Ph. Thomas<sup>1</sup>. Aucun doute ne peut subsister sur son âge géologique, ainsi que le prouvent sa composition et sa fréquente apparition dans des couches quaternaires indiscutables. Elle est remarquable par son caractère nettement *africain* : tous les genres vivent encore aujourd'hui, à l'exception des ours disparus seulement au cours du moyen âge, ou qui ont émigré aux époques plus ou moins historiques vers le centre ou le sud du continent. La faune caractéristique du Quaternaire ou les espèces disparues pendant cette période ne sont pas très nombreuses en Afrique du Nord. Celles-ci sont indiquées dans la liste suivante par l'abréviation *disp.*

*Elephas meridionalis* (dans les graviers quaternaires anciens; *disp.*); *Elephas africanus* (fréquent dans les couches du quaternaire supérieur); *Elephas atlanticus* (dans certains gisements paléolithiques, à côté de l'Éléphant méridional; *disp.*); *Rhinoceros mauritanicus* (probablement identique au *Rhinoceros simus* actuel), *Rhinoceros subinermis* (espèce indépendante, voisine du *Rhinoceros etruscus* ou *Merckii*, *disp.*); *Hippopotamus* (fréquent; sans doute identique à l'*Hippopotamus amphibius*); *Felis leo*; *Felis spelaea* (?) (*disp.*); *Hyaena vulgaris*; *Hyaena spelaea* (*disp.*); *Ursus libycus* (*disp.*); *Sus scrofa*; *Sus phacochoeroides* (quaternaire inférieur, *disp.*); *Equus* (également en partie Zèbres et Anes sauvages); *Equus mauritanicus* (*disp.*), identique au Cheval moustérien

1. A. Pomel, *Monographies de paléontologie. Service de la carte géologique de l'Algérie*, 13 fascicules. Alger, 1893-1898; M. Boule, *les Mammifères quaternaires de l'Algérie, d'après les travaux de Pomel*, in *l'Anthropologie*, t. X (p. 563-571), Paris, 1899; P. Pallary, *les Origines de la faune marocaine*, in *Bull. de la Soc. d'Histoire naturelle de l'Afrique du Nord*, t. XIV, 1923.

de la grotte du Castillo, dans le nord de l'Espagne; *Cervus*; *Camelus* (dans les couches paléolithiques); *Antilopes*: *Connochoetes gnu* (disp.); *Boselaphus*; *Ammotragus*, *Bubalus antiquus* (disp.); *Bos taurus*, *Bos mauritanicus* (variété du *Bos primigenius* et peut-être identique au *Bos opisthonomus*); *Canis aureus*; *Hystria cristata*; *Macacus proinuus*.

#### LE PALÉOLITHIQUE INFÉRIEUR

Sans faire état de la découverte d'éolithes aux environs de Biskra et de Gafsa, on constate que le Paléolithique ancien du nord de l'Afrique concorde, dans toutes ses lignes essentielles, avec celui de l'Europe occidentale et de l'Asie Mineure. C'est ce qui ressort des recherches entreprises par de nombreux spécialistes, parmi lesquels nous devons citer les noms de M. Antoine, R. Barthélemy, P. Boudy, M. Boule, G. Bourrilly, H. Breuil, L. Capitan, Collignon, L. Coutil, A. Debruge, F. Doumergue, L. Gentil, E. Gobert, G.-B.-M. Flamand, P. Huguenot, H. Koehler, E. Koken, P. Laforgue, M. Latapie, Laugé, Minette de Saint-Martin, J. de Morgan, P. Noël, H. Obermaier, P. Pallary, A. Pomel, M. Reygasse, M. Roland, F. Saucin, L. Siret, G. Schweinfurth, Tommasini, E. Vignard et autres.

Autant qu'il était possible, le silex a été choisi de préférence pour la fabrication de l'outillage. Les matériaux de supplément sont représentés par la quartzite, le grès et le calcaire, parfois même par le basalte (gisement d'Oudjda, dans l'est du Maroc). De même qu'en Europe, on rencontre un Chelléen à outillage fruste, un Acheuléen soigné et un Moustérien de petite industrie; mais à cette classification il faut ajouter deux nouvelles étapes régionales, reconnues et étudiées pour la première fois par M. Reygasse dans la province de Constantine, si riche en découvertes<sup>1</sup>.

1. M. Reygasse, *Nouvelles études de paléolithologie maghrébine*, in *Recueil des Notices et Mémoires de la Soc. archéolog. du départ. de Constantine*, t. III (1919-

La première de ces étapes a été trouvée sur le territoire de S'baïkia (El Ouesra) d'où son nom de *sbaïkien*. Dans ces stations, les grandes haches à main acheuléennes sont remplacées pour une large part par des outils plus petits, travaillés sur les deux faces, qui ne sauraient être considérés comme des coups-de-poing en miniature (avec pointes fines et bases massives et arrondies) du type de la Micoque, mais bien comme des pointes foliacées très minces. Ces dernières atteignent parfois une longueur de 0 m. 12 à 0 m. 14, plus souvent de 0 m. 07 à 0 m. 08; les pointes, longues seulement de 3 à 4 centimètres, ne sont pas rares non plus. Généralement elles sont finement retouchées sur les deux faces, la section longitudinale restant toujours rectiligne et mince. Il s'agit pour la plupart de types ovoïdes, en forme de feuilles, dont les formes rappellent les « feuilles de laurier » du Solutréen européen ou les pointes néolithiques. Ces analogies expliquent que l'outillage sbaïkien, connu depuis longtemps, ait été attribué ordinairement au Néolithique.

M. Reygasse a découvert toute une série de stations sbaïkiennes caractéristiques. Il s'agit presque toujours de trouvailles de surface, sans traces de foyers, et où la faune manque totalement. Le plus souvent les gisements ne contiennent aucun mélange d'industries plus récentes. Pour M. Reygasse, il n'est pas douteux que les pointes sbaïkiennes dérivent des coups-de-poing acheuléens que l'on retrouve très souvent avec elles, comme par exemple à El Ouera. Le Sbaïkien a été découvert dans toute l'Afrique du Nord jusqu'en Égypte. MM. P. Wernert et J.-Pérez de Barradas ont reconnu une très intéressante infiltration de cette industrie dans la vallée du Manzanarès, près de Madrid, au milieu de différentes couches moustériennes<sup>1</sup>. Ainsi la preuve stratigraphique est

1920), Constantine, 1921; du même, *Études de palethnologie maghrébine*, 2<sup>e</sup> série, *ibid.*, 1922.

1. H. Obermaier y J. Pérez de Barradas, *Las diferentes facies del Musteriense español y especialmente del de los yacimientos madrileños*, in *Revista de la biblioteca, archivo y museo del ayuntamiento de Madrid*, t. I, p. 143-177, Madrid, 1924; J. Pérez de Barradas, *Nuevas civilizaciones del paleolitico de Madrid (Musteriense Ibero-Mauritano y Precapsiense)*, in *Bulleti de l'Asso-*

faite du rattachement du Sbaïkien au Paléolithique ancien. Il reste seulement à éclaircir le problème, entrevu dès 1921 par Reygasse, de l'origine moustérienne du Sbaïkien et de l'antériorité des types africains.

Un second aspect du Moustérien africain est représenté par l'Atérien, également découvert par M. Reygasse à l'Oued Djebana, près de Bir el-Ater (Constantine). L'Atérien présente, en même temps que la petite industrie moustérienne, un outillage particulier caractérisé par des pointes de lances terminées à la base par un pédoncule d'emmanchement court et massif. Ces pièces étaient connues depuis longtemps, mais on les plaçait au Néolithique.

Le reste de l'industrie lithique atérienne, où l'on remarque de véritables types précurseurs de l'Aurignacien européen, tels que grattoirs carénés, grattoirs sur bouts de lames, burins polyédriques et sur extrémités de lames, lames à dos rabattu et outils à retouches marginales, présente un caractère très évolué.

Reygasse a découvert des stations atériennes stratigraphiées. Au Douar Doukhane, près de la fontaine des Chaa-chas, au sud de Tébessa, cette industrie a été rencontrée sans aucun mélange dans des poches de graviers dont la profondeur oscille entre 0 m. 40 et 1 m. 60, en union avec des dents fossilisées de chevaux et de Bovidés. A l'Oued Djebana, elle apparaît au milieu de foyers à une profondeur de 2 à 4 mètres, mêlée à des restes animaux mal conservés, parmi lesquels se trouvent des dents d'Équidés.

Les incertitudes qui pouvaient encore exister sur la position chronologique de l'Atérien, qui s'étend également sur le Maroc et sur l'Égypte, ont été levées par les récentes découvertes faites au centre de l'Espagne, près de Madrid. Des couches atériennes nettement stratigraphiées, mais sans pointes pédonculées, y sont apparues au milieu du Mousté-

*ciacio catalana d'Antropologia, Etnologia y Prehistoria*, t. II p. 1-40, Barcelone, 1924; Du même, *études sur le terrain quaternaire de la vallée du Manzanarès (Madrid)*, Madrid, 1926; H. Obermaier, *El Hombre fósil*, 2<sup>e</sup> ed., Madrid, 1925 (ch. VI : *la Península ibérica durante el periodo cuaternario*).



rien. Leurs analogies avec les découvertes africaines sont telles que J. Pérez de Barradas les désigne sous le nom de *Moustérien ibéro-maurétanien*<sup>1</sup>.

En Algérie et en Tunisie, de nombreux endroits ont fourni des vestiges du Paléolithique inférieur<sup>2</sup>. Ce sont en général des pièces fortement et anciennement patinées, recueillies la plupart du temps en surface. Aussi certains gisements du département d'Oran, où les instruments sont *in situ* et accompagnés des restes de faune quaternaire, présentent un intérêt particulier. Sur le plateau de Remchi, non loin du village de Montagnac, au nord de Tlemcen, L. Gentil a exploré la station du lac Kârar; les résultats en ont été publiés par M. Boule. Dans l'ancien lit sablonneux du lac, on recueillit un outillage acheuléen, mêlé à des restes d'éléphants certainement quaternaires (*Elephas atlanticus*, *Hippopotamus*, *Rhinoceros*, *Equus mauritanicus*, *Bubalus antiquus*, *Sus scrofa*, *Cervus* cfr. *elaphus*, *Connochoetes*, *Ovis*(?) *Alcelaphus*). Des coups-de-poing chelléens et acheuléens ont été recueillis sans ordre à l'intérieur d'un monticule sablonneux de 25 à 30 mètres de hauteur, provenant des déblais de puits artésiens, aux environs de Palikao, à l'est de Mascara. Ils étaient accom-

1. Voir la note précédente.

2. M. Boule, *Étude paléontologique et archéologique sur la station paléolithique du lac Kârar*, in *l'Anthropologie*, t. XI, p. 1-24, Paris, 1900; A. Debruge, *La station quaternaire Ali-Bacha, à Bougie*, in *Recueil des not. et mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. XL, p. 119-157 et 197, Constantine, 1906. Voir *Congrès intern. d'anthrop. et d'archéol. préh.*, Monaco, 1906, t. I, p. 351 sqq.; du même, *La station préhistorique du Djebel Ouach, près Constantine*, *ibid.*, t. XLVI, 1912, Constantine, 1913; E. Koken, *Das Diluvium von Gafsa (Südtunesien) und seine prähistorischen Einschlüsse*, in *Neues Jahrbuch für Mineralogie, Geologie und Paläontologie*, t. II, p. 1-18, Stuttgart, 1909; P. Pallary, *Instructions pour les recherches préhistoriques dans le nord-ouest de l'Afrique*, in *Mém. de la Soc. hist. algér.*, n° 3, Alger, 1909; du même, *Études sur les stations préhistoriques du Sud-Tunisien*, par MM. J. de Morgan, Capitan et P. Boudy (*Compte rendu critique*), *Revue Tunisienne*, n° 96, Tunis, 1912; M. Blanckenhorn, *Die Steinzeit Palästina-Syriens und Nord-Afrikas*, in *Das Land der Bibel*, t. III, fasc. 5 et 6; t. IV, fasc. I, Leipzig, 1921; St. Gsell, *Hist. anc. de l'Afr. du Nord*, 3<sup>e</sup> éd., t. I, Paris, 1921; F. Doumergue, *Description de deux stations préhistoriques à quartzites taillées des environs de Karouba (Moustaganem)*, in *Bull. de la Soc. de géogr. et d'archéol. de la prov. d'Oran*, t. XLII, Oran, 1922.

pagnés d'ossements d'*Elephas atlanticus*, d'un Éléphant nain(?), de Rhinocéros, Hippopotame, Chameau, Girafe, Hyène des cavernes, Zèbre, Antilope, etc. Une découverte semblable a été faite à Aboukir, au sud-est de Mostaganem (faune : *Elephas atlanticus*, *Bos* sp.). On signale également un Acheuléen fossilisé dans les graviers quaternaires transformés en brèche dure, à Ouzidan, près du Sikkak, au nord-est de Tlemcen, qui apparaît dans les parois de certaines grottes artificielles, creusées au début des temps historiques.

Un certain nombre de cavernes renferment des couches moustériennes en place, par exemple la grotte des « Troglo-dytes » (avec Rhinocéros), grotte du « Polygone » et grotte d'« Aïn el Turk » (avec Hippopotame, Rhinocéros, Chameau, Zèbre, etc.). La même industrie a été recueillie dans la couche jaune inférieure de l'abri de Mouillah, près de Lalla-Maghnia, de même que dans celui de Hadjar-Mahisserrat, près d'Aïn-Sefra. Dans le département d'Alger, il faut au moins signaler la belle station acheuléenne d'Aïn el Hadjar, au sud de Saïda, et le gisement, également de surface, chelléo-acheuléen, de Takdempt, à l'ouest de Dellys. Dans la grotte des « Bains romains », le Moustérien est en contact avec des ossements d'Hippopotame, de Rhinocéros, etc., et probablement à la même période appartient le gisement à l'air libre situé près de la caverne d'Ali-Bacha, aux environs de Bougie (avec *Bubalus antiquus*, *Bos primigenius*, *Rhinoceros subinermis*, *Equus mauritanicus*, *Hystrix cristata*, *Hyæna vulgaris*, *Hyæna spelaea*, *Felis spelaea*, etc.).

Le département de Constantine est plus riche encore en découvertes paléolithiques, principalement dans sa partie méridionale mieux étudiée, aux environs de Tébessa; par exemple les belles stations chelléo-acheuléennes de Bir Touibia, Fedj el Begueur, Zeraa el Araneb, S'maïr près de la gorge de Saf-Saf; etc. Il faut également signaler un riche Moustérien de surface, sans aucun mélange, à Bir el Ater, El Loubira, Oum el Tine, Aïn el Mansourah, Aïn el Mouhaad, etc., mais où apparaissent aussi, en partie, des infiltrations atériennes. La grotte des Ours, près de Constantine, et

celle du Moufflon renferment dans leurs couches inférieures une industrie moustérienne avec du Rhinocéros, de l'Ours, du Zèbre, etc. Le même outillage a été retrouvé au Djebel Ouache dans d'anciennes boues lacustres, malheureusement sans restes de faune.

En Tunisie, les environs de Gafsa, au nord de la région des Chotts, ont été particulièrement bien étudiés par Collignon, Couillault, Schweinfurth, J. de Morgan et Koken. Le Chelléen, l'Acheuléen et le Moustérien apparaissent dans diverses stations à l'air libre, en couches isolées ou mélangées. D'autre part, les travaux de Koken, portant sur la stratigraphie des collines de Meda et de Rogib, dans l'Oued Bajesch, près de Sidi Mansour, ont prouvé qu'aux environs de Gafsa, au-dessus des couches inférieures de conglomérats (avec Préchelléen ?) existent des graviers et des sables avec industrie chelléenne, puis des argiles sablonneuses contenant des outillages qui s'étendent jusqu'au Moustérien, et enfin une couche de loessoïde avec de l'Aurignacien (Capsien). La dislocation des couches inférieures se produisit seulement après le dépôt des graviers contenant des outils chelléens. Sur la colline d'El Mekta, couverte de stations à l'air libre, on rencontre, entre autres industries, un Chelléen remarquablement beau et un Atérien caractéristique. A Tabedit (Chelléen dans les graviers quaternaires), Metlaoui, dans la vallée d'Oum el Ksob, à Enchir el Assel, on a recueilli un superbe outillage chelléen et acheuléen (l'Atérien apparaît à Tamerza, Bir Oum Ali, Rédeyef). Dans le voisinage immédiat de la frontière tripolitaine existent les stations tunisiennes de Jénéyen, près de Dehibat, et de Chabet-Rehada (avec Chelléo-Acheuléen).

#### LE PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR

Pendant le Paléolithique supérieur, l'Afrique Mineure montre un développement particulier dans le cadre de la civilisation capsienne dont le nom dérive de celui de Gafsa

(*Capsa* dans l'antiquité<sup>1</sup>). Le Capsien inférieur présenté de grandes analogies avec l'Aurignacien du continent européen; il évolue peu à peu vers le Capsien supérieur, abandonnant les formes aurignaciennes, et présente une tendance marquée à donner à l'outillage lithique des formes géométriques, souvent microlithiques. On y trouve des pointes de la Gravette en miniature, des lames semi-circulaires ou en croissant à bords rabattus ou de petits triangles et des trapèzes; de même que dans les couches inférieures, il y a des poinçons simples en os, des lissoirs, de grandes baguettes d'os, des rondelles d'œufs d'autruche et de carapaces de tortues, parfois ornées de dessins linéaires, des coquillages et des dents perforées. Pendant le Capsien final, qui correspond au Tardenoisien européen, les microlithes géométriques dominent.

Le Capsien se trouve généralement dans des stations à l'air libre situées au pied des collines et au voisinage des cours d'eau, parfois en couches géologiques, comme à Sidi Mansour, près de Gafsa. Les escargotières offrent un intérêt tout particulier. Elles sont caractérisées par l'absence totale de ves-

1. G. Schweinfurth, *Ueber das Höhlenpaläolithikum von Sizilien und Südtunesien*, in *Zeitschrift. für Ethnologie*, t. XXXIX, p. 832-915, Berlin, 1907; J. de Morgan, Capitan et P. Boudy, *Études sur les stations préhistoriques du Sud tunisien*, in *Rev. de l'Ec. d'Anthr. de Paris*, t. XX et XXI, Paris, 1910-1911; E. Gobert, *L'Abri de Rédéyef*, in *l'Anthropologie*, t. XXIII, p. 151-168, Paris, 1912; du même, *Introduction à la paléthonologie tunisienne*, in *Cahiers d'archéol. tun.*, 2<sup>e</sup> sér., 2<sup>e</sup> cah., Tunis, 1914; H. Breuil, *les Subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification*, in *Congrès intern., d'Anthrop. et d'Archéol. préhist.*, Genève, 1912, t. I, p. 165-238; L. Coutil, *Tardenoisien, Capsien, Gétulien, Ibéro-Maurusien, Tellien, Loubirien, Genéyenien, Intergétulo-Néolithique*, *ibid.*, p. 310 sqq.; A. Debruge, *la Fouille de la grotte du Mouflon* (Constantine), in *C. R. de l'Assoc. fr. p. l'avanc. des Sc.*, Lille, 1909, p. 813-822, Paris, 1910; du même, *l'Escargotière de Mechta-el-Arbi, près Châteaudun du Rummel*, *ibid.*; *Congr. de Tunis*, 1913, p. 417-426; du même, *la Préhistoire dans la commune mixte de Bélezma*, in *Rec. des not. et mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. LIV, 1922-1923, p. 97-152, Constantine, 1923; du même, *l'Escargotière de Mechta-el-Arbi* (Aurignacien anc'en). Reprise des fouilles en 1923; H. Lagotata, *Etude des ossements humains de Mechta-el-Arbi* *ibid.*, t. LV, 1923-1924, Constantine, 1925; du même, *Préhistoire d'Afrique*, le Mans, 1928; A. Mochi, *Una pagina di Preistoria dell' Affrica settentrionale* (Appunti sul Capsiano), in *Rivista l'Universo*, t. X, 1929, p. 767-802. Voir également la note p. 259, 2 : E. Koken, P. Pallary, M. Blanckenhorn, et la note p. 256, 1 : M. Reygasse.



tiges du Paléolithique ancien et du Néolithique (céramique et haches polies). Assez nombreuses en Algérie et surtout en Tunisie, elles ont été signalées depuis 1877 par Ph. Thomas et Westerviller, aux environs d'Aïn el Bey, Aïn Milla et Bir N'Sa près de Sétif (Constantine). Péret, Jus, Cunisset-Carnot et d'autres ont signalé de nouvelles stations, mais le mérite de les avoir étudiées selon les méthodes scientifiques modernes revient à Debruge, Gobert, Latapie, Pallary et Reygasse.

Il s'agit généralement de collines plates et allongées dont la hauteur ne dépasse généralement pas aujourd'hui 5 mètres. La relation entre la longueur et la largeur peut s'établir ainsi : à Bir Laskeria 50 mètres : 70 mètres; à Aïn Milla 80 : 90 mètres; à Châteaudun du Rummel, 50 : 90 mètres. Les *Helix aspersa*, *Helix melanostoma*, *Helix constantinae*, *Albea candidissima*, sont les espèces le plus fréquemment représentées dans ces débris de cuisine. Seuls quelques coquillages ont subi l'action du feu, c'est-à-dire ont été bouillis ou grillés; 90 p. 100 par contre sont perforés. La cuisson a été effectuée dans des récipients de cuir ou de bois, au moyen de pierres brûlantes, puis le mollusque a été extrait de sa coquille au moyen de pointes de bois ou d'os. Les restes d'animaux sont bien moins nombreux : Cerfs, Gazelles, Antilopes, Équidés (ou Zèbres), Bovidés et parmi eux le *Bos opisthomus*, Sanglier, Ovidés (*Ammotragus*), Lièvre, Éléphant, Rhinocéros, Autruche et Tortue. Les récipients d'œufs d'autruche portent parfois des traces de calcination, comme s'ils avaient été utilisés pour la cuisson d'aliments. Les restes humains sont peu nombreux; on en a recueilli dans les escargotières d'Ali Bacha, près de Bougie, et de Mechta Châteaudun. Les nombreux restes d'enfants et d'adultes découverts depuis 1912 par A. Debruge dans l'escargotière de Mechta-el-Arbi, près de Châteaudun du Rummel, appartiennent au Capsien ancien. Ils ne présentent aucun caractère néanderthaloïde, ni franchement négroïde; toutefois ce ne sont pas non plus des Cro-Magnon.

Rien qu'aux environs de Tébessa, on connaît plus de

quatre-vingt-dix escargotières. Celle d'El Loubira, par exemple, longue de 200 mètres, large de 50, haute de 5, contenait des couches étendues de foyers. L'industrie comprend des lames, en bonne partie du type de Châtelperron et de la Gravette, de nombreuses variétés de grattoirs (en particulier des grattoirs carénés), des lames à encoches et des broyeurs qui attestent la présence dans cet ensemble d'un Capsien ancien, des poinçons souvent aiguisés aux extrémités, des lissoirs d'os et des aiguilles. Des fragments d'œufs d'autruche sont parfois ornés d'incisions ou de ponctuations en zigzag, etc. On trouve également des restes de matière colorante rouge.

Un certain nombre d'escargotières, telle celle de Bir en N'Sa, renferment une industrie appartenant au Capsien moyen; plus tard apparaissent des microlithes trapézoïdaux (pointes de flèches à tranchant transversal) ou autres. On doit à M. Reygasse de très complètes observations sur divers gisements importants de la province de Constantine. Ceux de Fedj el Tine, à Ouled Sidi Abid (62 km. au sud de Tébessa) occupent un plateau rocheux; ils comprennent également des foyers et des amoncellements de coquilles. L'industrie du silex, à patine blanche, correspond en partie à l'outillage archaïque de l'Abri Audi (Moustérien dégénéré), avec quelques nouvelles formes du Capsien (lames de Châtelperron, etc.). De même le gisement de Tamerza, à l'ouest de Gafsa, représente de manière fort instructive la phase de transition entre le Moustérien et le Capsien.

En contraste avec ces stations, à Bir Zarif el Ouair (160 km. au sud de Tébessa), on a trouvé une industrie capsienne très pure. Une phase plus récente a été rencontrée à Bir Khanfous (avec quelques rares restes d'Équidés), le Capsien final à Aïn Aachna, Fedj Bahim et dans l'oasis de Négrine el Quedim, situé à 150 kilomètres au sud de Tébessa. La station la plus importante de cette dernière localité est constituée par une couche de foyers de 15 mètres de longueur sur 1 mètre de largeur, épaisse de 0 m. 50 et sous 0 m. 20 à 0 m. 50 de sables. Reygasse y ramassa cent vingt-sept petits

silex géométriques trapézoïdaux, cinq à dos en croissant, vingt-cinq petites lames finement retouchées, onze petites lames à encoches, deux petits perçoirs, six grattoirs circulaires, trois lames burins, cinquante-trois lames ordinaires et fines, deux grands grattoirs à gibbosité, trois fragments d'œufs d'autruche à décor gravé, un galet aplani avec incisions.

L'industrie capsienne apparaît plus rarement dans les cavernes ou abris sous roches, par exemple à El Mekta et à Rédéyef, près de Gafsa, et dans les grottes du Djebel Sidi Rgheiss, au nord-est d'Aïn Beïda (Constantine) et de Mouillah, près de Lalla Maghnia (Oran). Particulièrement intéressante est la grotte du Mouflon, près de Constantine, où A. Debruge a découvert en superposition directe le Moustérien, le Capsien supérieur et le Néolithique. La caverne du Djebel Fartas, près de Belezma (Constantine), explorée par le même auteur, contenait de grands amoncellements d'escargots et une industrie capsienne inférieure, bien caractéristique. Les restes humains qui les accompagnaient paraissent appartenir au Néolithique; d'un intérêt plus grand encore est la découverte (1928), par M. Arambourg, d'un grand ossuaire humain d'âge capsien dans la grotte d'Afalou Bou Rummel, situé dans le douar des Beni Segoual, commune mixte de l'Oued Marsa.

Le Paléolithique s'étend également sur les territoires du Sud, c'est-à-dire sur les régions désertiques du Sahara. Nous mentionnerons seulement les stations atériennes de la vallée de Zousfana et de l'oasis de Tabelbala, près d'Igli (région de la Hammada), les beaux gisements acheuléens de Ghardaïa (la Chebka) et le Capsien supérieur d'Abd el Adhim, au sud du désert de dunes du grand Erg occidental. Sur le plateau de Tademaït, on a recueilli du Capsien; plus au sud encore, au Tidikelt, du Chelléen pur (région de Touat), du Moustérien et de l'Atérien (région de l'Oued Asrioual). A Temassinine (Erg oriental), Rabourdin et Fourreau, à El Ghassi Touil (Erg du Sahara de Constantine), Flamand et Laquière ont trouvé du Chelléen typique et de l'Acheuléen<sup>1</sup>.

1. G.-B.-M. Flamand et E. Laquière, *Nouvelles recherches sur le préhistorique*

De semblables découvertes prouvent éloquemment que le nord de l'Afrique jouissait alors de conditions d'existence entièrement distinctes et bien plus favorables pour l'Homme qu'actuellement, et qu'une grande partie de ces territoires a subi un dessèchement complet qui l'a plus ou moins transformé en désert.

Nous possédons encore peu de renseignements pour la partie occidentale de l'Afrique Mineure, c'est-à-dire pour le Maroc<sup>1</sup>. A l'est et près de la frontière algérienne, on trouve la station acheuléenne d'Oudjda avec des coups-de-poing en basalte; plus à l'ouest et non loin de Gersif, dans la vallée de la Moulouya, aux environs de Safsafat, le Chelléen, l'Acheuléen et le Moustérien ont été rencontrés avec l'Atérien. J. Bourrilly a découvert à Safsafat (dépôt IV) des outils du Paléolithique inférieur au milieu de conglomérats quaternaires. La caverne de Kifân ben Ghomari, à l'est de Fez, près de Taza, a fourni à Campardon, dans ses niveaux supérieurs, un Capsien moyen et du Moustérien à la base.

Sur la zone côtière de l'ouest marocain, Antoine, Gentil, Moreau et Pallary ont découvert plusieurs stations intéressantes, une acheuléenne près de Rabat et une autre moustérienne sur la colline d'El Onck, près de Casablanca. La couche archéologique très dure, d'environ 0 m. 25 d'épaisseur, repose sur le calcaire sous une épaisseur de sable de 0 m. 40. Tout près on a trouvé un bel Acheuléen de surface. Le gisement de Tit Mel-lil, à 16 kilomètres à l'est de Casa-

*dans le Sahara et dans le haut pays oranais*, in *Rev. afr.*, nos 261 et 262, Alger, 1906; P. Pallary, *Notes sur une collection préhistorique saharienne rapportée par le lieutenant Minette de Saint-Martin*, *ibid.*, n° 293, Alger, 1914; R. Tarel, *Gisements préhistoriques de l'oasis de Tabelhala*, in *Rev. d'Antrop.*, t. XXIV, p. 312 sqq., Paris, 1914.

1. P. Pallary, *Recherches palethnologiques sur le littoral du Maroc en 1906-1907*, in *l'Anthropologie*, t. XVIII et XIX, Paris, 1907, p. 301 sqq., et 1908, p. 167 sqq.; du même, *Recherches préhistoriques effectuées au Maroc*, *ibid.*, t. XXVI, 1915, p. 193-217; L. Siret, *Notes paléolithiques marocaines*, in *l'Anthropologie*, t. XXXV, 1924, p. 1-28; M. Antoine, *Répertoire préhistorique de la Chaouïa*, in *Bull. de la Soc. de préhist. du Maroc*, t. I et II, Casablanca, 1927-1928; H. Obermaier, *El paleolitico del Marruecos español*, in *Bol. de la R. Soc. esp. de Hist. nat.*, t. XXVIII, 1928, p. 269-272.



blanca, n'a malheureusement pas encore été exploré scientifiquement. Il contient du Paléolithique ancien et récent et même du Néolithique, en union avec des restes d'Éléphants, d'Hippopotames, de Rhinocéros, de Zèbres, etc. Entre Marra-kech et Mogador, dans les tufs de Chichaoua et dans les travertins de Diabet, on a trouvé du Moustérien. Le Musée d'Alger conserve une collection capsienne caractéristique de Larrache; des gisements du même âge ont été signalés par moi-même à Cuesta Colorada et à Zinat, près de Rgaïa (zone espagnole).

Il est fort intéressant que M. Rolland ait recueilli dans les argiles quaternaires des environs de Rabat, avec des restes fossiles d'Éléphant, de Rhinocéros, d'Hippopotame et de Cheval, un maxillaire inférieur et la moitié supérieur d'un fémur humain. Ces débris osseux sont également assez minéralisés et probablement fossiles, mais sans présenter un caractère néanderthaloïde.

Nos renseignements sont encore plus vagues pour la Libye (Tripolitaine et Benghazi). Sur la terrasse diluviale de Bou Mansour, près de l'Ouadi-Derna, existe, paraît-il, du Moustérien et du Capsien, de même qu'à Gureina et à l'oasis de Fuehat, en Cyrénaïque. En tous cas, de futures explorations dans ces territoires en étroite union avec l'Égypte promettent des résultats intéressants, car la vallée du Nil, pendant le Quaternaire, resta tributaire de l'Afrique Mineure<sup>1</sup>.

#### L'ART RUPESTRE

En Berbérie et dans les territoires sahariens, on a découvert de nombreuses manifestations d'art rupestre, appelées par les indigènes « Hadjrat Mektoubat » (*Hadjrat-Mektoubin*),

1. N. Puccioni, *Di alcuni manufatti litici raccolti in Cirenaica*, in *La Cirenaica geogr., econom., polit.* p. 263 sqq., Milan, 1922; M. Ebert, *Reallex. der Vorgesch.*, Berlin, 1925, vol. I, art. *Aegypten* (H. Obermaier); E. Vignard, *Une nouvelle industrie lithique, le Sébillien*, in *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, Paris, 1928, p. 200-220.

c'est-à-dire, « pierres écrites ». Elles furent signalées dès 1847 par E. Jacquot et Koch, puis par Armieux (1849) et Barth (1850), H. Duveyrier (1861-1862), de Barry (1877) et d'autres. Parmi les explorateurs récents, il faut signaler G. B. M. Flamand († 1919) et L. Frobenius qui ont publié des ouvrages fondamentaux sur les principales stations d'art rupestre du Sud-Oranais et de l'Atlas saharien<sup>1</sup>. Ces manifestations ne paraissent pas s'être étendues bien loin vers la région côtière du nord; par contre, selon toutes probabilités, elles semblent avoir gagné les régions de l'extrême sud-est, sud et sud-ouest.

Les représentations figurées apparaissent sur des rochers à l'air libre et consistent presque exclusivement en gravures ou en dessins exécutés par une succession de petits coups de marteau en pierre. Les peintures telles celles de l'oued Bou Alouane (Elouane) et de la vallée de Baghdi (Oran) sont peu nombreuses. Flamand avait déjà reconnu l'existence de trois groupes différents. Le plus récent (à exclusion des dessins plus ou moins modernes) offre des inscriptions de l'époque arabe très légèrement tracées. Il est postérieur au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les signes et dessins libyco-berbères, fortement schématisés, sont plus anciens. Enfin le groupe « préhistorique » est constitué par des figures profondément gravées et fortement patinées.

Des représentations de style naturaliste caractérisent ce groupe préhistorique qui, d'après mes études, doit se subdiviser en groupes secondaires. Le plus ancien est nettement naturaliste et prétend représenter fidèlement la nature. De celui-ci dérive peu à peu une seconde série plus récente « semi-naturaliste », où se manifeste une tendance vers une stylisation simplificatrice, bien que persiste toujours la conception naturaliste.

Dans cet art très ancien, le grand buffle antique (*Bubalus antiquus*) joue un rôle important que les nombreuses décou-

1. G.-B.-M. Flamand, *les Pierres écrites (Hadjrat-Mektoubat)*, Paris, 1912; L. Frobenius et H. Obermaier, *Hadschra Maktuba, Urzeitliche Felsbilder Kleinafrikas*, Munich, 1923-1925; H. Kühn, *Kunst und Kultur der Vorzeit Europas, das Paläolithikum*, Berlin et Leipzig, 1929.

vertes fossiles datent du Quaternaire récent, bien qu'on ignore l'époque de la disparition définitive de cet animal. A ses côtés apparaît l'Éléphant qu'avec toute probabilité on peut identifier avec l'*Elephas africanus* moderne, acclimaté dans le nord de l'Afrique depuis le Pleistocène jusqu'au début de l'ère chrétienne. Bien plus rares sont les représentations de Rhinocéros ou de Girafes; on ne peut préciser l'époque de l'émigration de ces espèces vers le sud. Les images d'Hipopotames et de Chameaux manquent complètement, alors qu'abondent celles des Lions, Panthères, Gazelles, Capridés et Autruches. Au second plan, il faut placer les Équidés, représentés d'après les espèces sauvages, semble-t-il, et les Bovidés. Il n'y a pas de bonne figure naturaliste de Cerf.

Ces animaux sont généralement représentés isolés; les scènes sont fort rares. Parmi celles-ci, il faut signaler le combat de Buffles d'Enfouss, la femelle d'Éléphant défendant son petit contre une Panthère d'Aïn Safsaf (toutes les deux au sud d'Oran), et la famille de panthères dévorant un sanglier de Kef-Messiouer, près de l'oued Cherf (Constantine).

Dans toute cette faune sauvage il faut retenir le grand mélange des espèces, bien qu'en réalité une seule, celle du Buffle, soit éteinte. D'autre part, l'existence d'un « paradis animal », semblable à celui que nous révèle ces images, serait aujourd'hui inimaginable dans le Sud-Oranais et l'Atlas saharien, complètement desséchés. Il oblige à supposer la présence de territoires abondamment irrigués, de prairies et de régions boisées.

Il est très surprenant de rencontrer au milieu de cette faune sauvage des espèces domestiques, en particulier la Chèvre et le Bélier. Les représentations de celui-ci rappellent de très près le type actuel du mouton des Touareg (*Ovis longipes*). Les animaux portent fréquemment de véritables colliers et la tête est parfois entourée d'un disque à rayons. De semblables images rappellent le symbole en forme de mouton du dieu égyptien Ammon-Ra, dont le disque solaire est affronté des deux uraeus. Aussi certains archéologues ont-ils supposé que ces représentations furent importées de la vallée

du Nil et dateraient par conséquent du second millénaire avant J.-C. Nous n'admettons pas cette hypothèse et croyons avec certains autres spécialistes que le culte du Bélier, au contraire, serait originaire de Libye d'où il aurait gagné le pays des Pharaons.

Les figures humaines du groupe préhistorique sont en partie des dessins insignifiants, en partie des images plus exactes, mais sans caractère artistique. Les personnages portent parfois sur la tête une sorte d'ornement en plumes et une courte tunique avec ceinturon. Ils sont armés d'arcs, de flèches et de boucliers. Flamand attachait une grande importance à une figure de Ksar-el-Ahmar (Kéragada), dans la région de Géryville, qui semble brandir une hache en pierre polie. Il en déduisait que ces gravures sont d'âge néolithique et croyait à l'existence d'un Néolithique particulier au nord de l'Afrique, plus ancien que celui de l'Europe et qui se serait développé à la fin du Quaternaire. En réalité, il est impossible d'interpréter cette gravure avec certitude. L'existence d'un Néolithique pleistocène n'est pas impossible en soi, mais ce n'est encore qu'une pure hypothèse (voir mes considérations sur cette question et celle des « Terres noires » dans l'ouvrage *Hadschra-Maktuba* par Frobenius-Obermaier).

Le problème de la chronologie du groupe préhistorique de l'art rupestre nord-africain qui, par son style, se rapproche fort peu des peintures capsiennes espagnoles, n'est pas facile à résoudre. Un certain nombre de considérations interdisent, en tous cas, de le placer au Paléolithique, ainsi qu'a tenté récemment de le faire M. H. Kühn. Il est hors de doute que la faune représentée ne pourrait vivre dans les conditions climatiques actuelles de l'Afrique du nord. Mais ce serait une erreur de supposer que la période humide du Pleistocène ait été immédiatement suivie d'une époque sèche et aride. Le climat actuel est probablement la résultante de nombreuses oscillations de sécheresse et d'humidité. Nous ne possédons pas malheureusement d'études précises sur cette question pour ces régions, mais nous savons qu'à l'époque romaine le climat était moins sec, car ces territoires furent alors le



« grenier » de l'Italie, ce qui serait impossible aujourd'hui.

D'autre part, les animaux figurés sur les gravures rupestres n'appartiennent aucunement à des espèces caractérisant une époque géologique plus ancienne. Une seule semble faire exception, le Buffle (*Bubalus antiquus*), que l'on se plaît si souvent à compter parmi la faune exclusive du Quaternaire bien qu'aucune preuve positive ne permette de supposer qu'il n'ait pas survécu à la période glaciaire.

Les Chèvres et les Moutons représentés appartiennent au moins au Néolithique, si même ils ne sont encore pas plus récents. Dans une étude détaillée, M. Hilzheimer<sup>1</sup> a démontré que le mouton, n'ayant jamais vécu à l'état sauvage en Afrique Mineure, n'a pu y être domestiqué. Il existait bien au Quaternaire des animaux semblables au mouton, désignés dans la littérature populaire sous le nom de mouflon à manchettes, mais au sens scientifique et zoologique du mot il s'agit non d'un représentant de l'espèce *Ovis*, mais d'un genre différent, l'*Ammotragus* Blyth, qui ne saurait être considéré comme l'ancêtre du mouton domestique. Bien plus, sur les figures rupestres représentant des moutons, on observe les détails d'une domestication si accentuée qu'il faut admettre que ces images témoignent d'une très longue évolution dont les origines sont à rechercher en dehors de l'Afrique, probablement dans l'Asie Antérieure. Le style de ces figures, qui montre une grande concordance avec celui des dessins du *Bubalus antiquus*, oblige à conclure que ces dernières sont également au moins contemporaines du Néolithique. Le caractère très naturaliste de ces gravures ne s'oppose pas à cette détermination chronologique. De telles manifestations artistiques se retrouvent dans le nord de l'Afrique aussi à des époques postérieures au Quaternaire, dans la céramique peinte et sur les palettes de schiste du Néolithique égyptien. Elles contrastent, à ce point de vue, fortement avec le Néolithique européen qui n'offre que des représentations purement schéma-

1. M. Hilzheimer, *Nordafrikanische Schafe und ihre Bedeutung für die Besiedelungsfrage Nordafrikas*, in *Zeitschr. für Säugetierkunde*, t. III, 1928, p. 253-277.

tiques, à l'exception de l'art arctique des âges de la pierre polie.

Il est hors de doute que le groupe *préhistorique* de l'Afrique du Nord passe peu à peu et sans solution de continuité au groupe *libyco-berbère* qui, pour Flamand, est en partie proto-historique ; que Gsell ne sait encore s'il doit le placer à l'époque « préromaine » ou plus tard. A notre avis, là encore il est possible de distinguer deux phases. La plus ancienne offre surtout des représentations animales, rigides et sans mouvement, mais encore naturalistes au sens le plus étendu du mot. Les animaux figurés sont le Lion, l'Éléphant, l'Au-truche, les Gazelles, les Antilopes, puis le Bœuf et la Chèvre, enfin le Cheval et le Chameau.

La phase la plus récente de cet art est exclusivement géométrique et schématique. Parfois apparaissent des inscriptions libyques. A côté d'images de bœufs et de chèvres on trouve, mais moins nombreuses, celles du Chien, du Cheval et du Dromadaire, ceux-ci la plupart du temps montés. On rencontre également de nombreux « symboles » du type le plus simple, tels que croix, cercles, spirales, rouelles, chariots, swastikas, mains, etc. A Taghit (Oran), certaines figures humaines portent des drapeaux et des fusils, ce qui prouve que les dernières manifestations de cet art schématique sont contemporaines des plus récentes périodes historiques.

\* \*

Dans l'état actuel de nos connaissances sur l'archéologie préhistorique de l'Afrique du Nord on peut conclure à l'existence d'un Paléolithique supérieur très développé, c'est-à-dire d'une civilisation capsienne, contemporaine de l'Aurignacien, du Solutréen et du Magdalénien de l'Europe occidentale et centrale. Les phases initiales de ces deux groupes de cultures correspondent exactement sur tous les points essentiels. L'Aurignacien du nord de l'Espagne, qui contient les restes du *Rhinoceros Merckii*, permet de placer le Capsien ancien à la fin de la dernière période glaciaire.

A une époque plus ancienne, le Capsien est en union avec le Moustérien nord-afrain, où apparaissent ses prototypes, principalement dans l'Atérien, déjà évolués, ce qui permet de supposer l'existence de phases « précapsiennes » plus lointaines et encore mal connues. L'Atérien s'est sans doute formé sur le sol africain d'où il a gagné la Péninsule ibérique, et là, en union avec le Sbaïkien, également africain, il apparaît comme un courant de civilisation méridionale venu du dehors. Le vrai Capsien espagnol a dû suivre le même chemin, car des infiltrations sporadiques parviennent jusqu'en France (gisement de l'Aurignacien supérieur de la Font-Robert, dans le département de la Corrèze).

Aujourd'hui, il n'est pas douteux que le détroit de Gibraltar était déjà ouvert au début du Quaternaire, réunissant l'Atlantique à une Méditerranée plus petite que l'actuelle. C'est par le détroit que pénétrèrent, pendant le Quaternaire ancien, dans la Méditerranée, quelques-uns des mollusques des mers septentrionales de l'Europe (spécialement la *Cyprina islandica*). On peut supposer que l'Homme paléolithique connaissait déjà des moyens primitifs de navigation pour passer d'un continent à l'autre (troncs d'arbres ?).

Quant au Paléolithique ancien de l'Afrique Mineure, il est clairement prouvé qu'il prend place à l'intérieur des grandes divisions européennes du Chelléen, de l'Acheuléen et du Moustérien, et il est invraisemblable qu'entre lui et celui de l'Europe existent des différences considérables de chronologie. La Méditerranée occidentale formait à cette époque une véritable unité culturelle et géographique.

Hugo OBERMAIER.

(Traduction française de Raymond Lantier.)

---

# LE GROUPE DES TROIS GRACES NUES

## ET SA DESCENDANCE

---

Les trois Charites, divinités de la nature féconde, personifications de tout ce qui embellit la vie et en fait le charme<sup>1</sup>, apparaissent en Grèce sur de nombreux monuments du dessin et du relief sous l'aspect de trois jeunes femmes, debout, côte à côte, au repos ou s'avancant d'une vive allure, et toujours entièrement vêtues<sup>2</sup>, type qui se maintient des origines jusqu'à l'époque romaine<sup>3</sup>. Dès l'archaïsme, des sculpteurs, tels Tektaios et Angélion, qui les avaient posées sur la main de leur Apollon délien<sup>4</sup>, Boupalos et Athénis de Chios<sup>5</sup>, Endoios d'Athènes, en avaient reproduit l'image en ronde bosse, mais nous ne connaissons aucune statue antérieure à l'époque hellénistique à laquelle nous puissions donner avec certitude leur nom<sup>6</sup>.

1. Sur les Charites, Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae; Roscher, *Lexikon der griech. und röm. Mythologie*, s. v. Charis; Baumeister, *Denkmäler*, s. v. Chariten; Zielinski, *Charis und Charites*, *Class. Quarterly*, XVIII, 1924, p. 158; *Die Drei Grazien*, dans la collection *Kunst und Frauenschönheit*, Dresde.

2. *Dict. des Ant.*, s. v., p. 1664; Roscher, s. v., p. 879.

3. *Dict. des Ant.*, p. 1667; S. Reinach, *Monuments nouveaux de l'art antique*, II, p. 90.

4. *Dict. des Ant.*, l. c.; Roscher, l. c.; Deonna, *Apollons archaïques*, p. 370, référ.; image agrandie de ces Charites, sur une monnaie, Harrison, *Themis*, p. 444, fig.

5. La base de ce groupe a été retrouvée à Pergame, avec la signature de Boupalos, *Inschriften aus Pergamon*, VIII, n° 46, 1; Collignon et Pontremoli, *Pergame*, p. 196; *Rev. des Ét. grecques*, 1901, p. 2.

6. Furtwaengler, in Roscher, s. v., p. 881, serait disposé à les reconnaître dans le groupe classique des jeunes femmes qui dansent autour d'un pilier, accompagnant Hécate. « Toi qui exécutes des danses sous la triple forme des trois Charites », dit de cette déesse un poète grec, *Dict. des Ant.*, s. v., p. 1663.

On peut dériver ce type de monument de la petite plastique archaïque,



Nous pouvons toutefois nous figurer ces groupes statuaire composés de trois femmes debout, l'une à côté de l'autre, face au spectateur, vêtues, et peut-être faisant quelque geste d'union, telles que les montrent le groupe de Tektaios et d'Angélion (fig. 1, 1) et quelques monuments de la petite plastique d'argile du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle <sup>1</sup> (fig. 1, 2-5), selon un principe primitif de groupement qui persista longtemps <sup>2</sup>.

\*  
\* \*

Mais à l'époque gréco-romaine apparaît une autre formule : au lieu d'être vêtues, les Trois Grâces sont nues ; au lieu d'être toutes de face, l'une présente son dos au spectateur ; au lieu d'être sans lien entre elles ou de se tenir par la main, elles sont étroitement enlacées, chacune passant le bras sur l'épaule de sa compagne : « nudae, connexae... una aversa pingitur, duae nos respiciunt » (Servius) <sup>3</sup>. Ce motif acquiert rapidement une grande célébrité, dont témoignent les nombreuses répliques qui sont parvenues jusqu'à nous.

\*  
\* \*

Notre intention est de compléter ici la liste qui en a été donnée jadis par Jahn <sup>4</sup>, et que de nouvelles découvertes

en pierre et en argile, où plusieurs femmes debout, dos à dos, forment les supports d'une vasque. Homolle, *Bull. de Corr. hellénique*, 1908, p. 232, etc. ; elles peuvent être des Charites, des Heures, des Nymphes, toujours étroitement apparentées.

1. Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, I, p. 57, 10 (trois femmes, avec polos, une main relevant le vêtement, selon le geste de la Koré archaïque), Grèce ; p. 64, 2, Grèce ; p. 111, 2, Tarente ; p. 111, 8, Tarente.

2. Sur ce principe de groupement, en dernier lieu, Deonna, *Dédale où la statue de la Grèce archaïque*, 1930, p. 254 ; figurines de terre cuite, Hermès et deux femmes, Winter, *op. l.*, I, p. 64, 1 ; quatre femmes assises, *ibid.*, p. 54, 7, Troie ; p. 111, 6, Tarente, <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

3. Sur ce thème, cf. en général, *Dict. des Ant.*, s. v., p. 1667 ; Roscher, s. v., p. 883 ; Jahn, *Die Entführung der Europa auf antiken Kunstwerken*, Denkschriften der Kais. Akad. d. Wiss., Phil. hist. Klasse, XIX, Vienne, 1870, p. 34 sq. ; Pauly Wisowa, *Realencyklopaedie*, III, p. 2167 ; S. Reinach, *Monuments nouveaux*, II, p. 90, etc. Voir les références suivantes.

4. Otto Jahn, *op. l.*, p. 34-35 ; *Dict. des Ant.*, s. v., p. 1667.



Fig. 1. — Groupement primitif des Trois Charites.

1. Les Charites sur la main de l'Apollon de Délos, par Tektaios et Angelion, d'après une monnaie. Harrison, *Themis*, p. 444, fig. 2-5. — Figurines en terre cuite, des VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles, Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, I, p. 57 ; p. 64, 2 ; p. 111, 2, 8.

permettent d'allonger considérablement, et surtout de montrer que la faveur dont ce groupe a joui n'a pas cessé avec l'antiquité, mais s'est perpétuée jusqu'à nos jours et se perpétue encore. Sous nos yeux mêmes des artistes s'inspirent du groupe des trois Grâces nues, consciemment ou non, tant cette création d'un artiste antique est devenue banale et fait partie du répertoire usuel des formes figurées. Et c'est un des titres de gloire de l'art hellénistique que d'avoir su l'imposer à l'avenir, comme d'autres thèmes dont notre art vit encore <sup>1</sup>. Si cette étude ne prétend pas apporter des aperçus nouveaux sur sa genèse, du moins aura-t-elle l'utilité de grouper la plupart des monuments dans lesquels persiste le souvenir des Trois Grâces nues <sup>2</sup>.

#### A. — Statues.

1. *Groupe de Sienne*, trouvé à Rome vers le milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, et donné par le cardinal Prospero Colonna au cardinal Piccolomini de Sienne, neveu de Pie II (1458-1464). La tête de la Grâce centrale manque. Œuvre de technique médiocre, peut-être d'un artiste grec de l'Italie du Sud, antérieur à Auguste <sup>3</sup>.

*Dict. des Ant.*, s. v. *Gratiae*, p. 1667, note 19, fig. 3653; Clarac, pl. 633, n° 1427, A; Clarac-Reinach, *Répert. de la statuaire*, I, p. 346; Müller-Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst*, II, pl. 57, n° 723; Baumeister, *Denkmäler*, I, p. 376, fig. 412; Brunn-Bruckmann, pl. 259; Bulle, *Der schöne Mensch im Altertum* (3), 1922, pl. 161; Hausenstein, *Der nackte Mensch in der Kunst aller Zeiten*, éd. 4<sup>e</sup>, 1913, p. 211, fig. 181; Jahn, *op. l.*, p. 34, note 5, B; Gruyer, *Raphaël et l'antiquité*, I, p. 230; *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 107, fig. 15; *Die Antike*, VI, 1930, p. 121, fig. 27.

Sur la découverte de ce groupe, *Bull. Comm. comun. di Roma*, XIV, 1886, p. 345; de Mély, *les Dieux ne sont pas morts*, 1927, p. 34-35.

1. Ex. le motif de la personnification de la ville, portant la couronne tourelée (Tyché d'Eutychidès d'Antioche), etc.

2. Nous disons « la plupart », car il n'y a aucun doute qu'il ne soit possible d'allonger cette liste.

3. Date, *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 107.

2. *Groupe du Vatican*, anciennement au Palais Ruspoli, Rome, du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. <sup>1</sup>.

Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, 1820, IV, p. 104, note 2; Clarac, pl. 632, n° 1427; Clarac-Reinach, I, p. 340; Reinach, *Monuments nouveaux de l'art antique*, II, p. 203; *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 235; Jahn, p. 34, note 5, A.

3. *Groupe du Louvre*, anciennement *Borghèse*, aux têtes modernes, du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. <sup>2</sup>.

Visconti, *Mon. Borgh.*, pl. V, 2; id., *Musée Pie-Clémentin*, 1820, IV, p. 104, note 2; Clarac, pl. 301, n° 1423; Clarac-Reinach, I, p. 152; Montfaucon, *Antiquité expliquée*, I, pl. CX, 1, p. 176; Bouillon, *Musée des Antiques*, I, pl. XXIV; Jahn, p. 34, note 5, C; Louvre, *Catalogue sommaire des marbres antiques*, 1922, p. 86, n° 287.

4. *Groupe Ferroni*, sans provenance indiquée, trouvé en 1892, sans têtes; du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. <sup>3</sup>.

*Vente Ferroni*, 1909, n° 566, pl. 49; *Notiziario arch.*, 1916, II, p. 74, fig. 37-38; S. Reinach, *Répert. de la stat.*, IV, p. 230, 1; *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 106, fig. 13.

5. *Groupe jadis chez le graveur Volpato à Rome*, perdu.

Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, 1820, IV, p. 104, note 2; *Bull. comm. arch. comun. di Roma*, XIV, 1886, p. 164; Jahn, p. 34, note 5, D.

6. *Petit groupe au palais Barberini*, à Rome.

Visconti, *Mon. sc. Borgh.*, p. 73, 8; Jahn, p. 34, note 5, E. Est-ce le groupe mentionné par Matz-Duhn, I, n° 841, p. 222 (vase avec les pieds d'un groupe des trois Grâces)?

7. *Groupe à Rome*. Doit-il être identifié avec l'un des précédents?

*Bull. Comm. arch. comun. di Roma*, XIV, 1886, p. 163.

1. Date, *ibid.*

2. Date, *ibid.*

3. Date, *ibid.*



8. *Fragments d'un groupe* au château de Tegel, près de Berlin, soit deux torses, provenant sans doute d'Athènes.

Selon une opinion combattue<sup>1</sup>, le troisième torse de ce groupe serait donné par un marbre de Ince-Blundell Hall, en Angleterre<sup>2</sup>.

Arndt-Amelung, *Photogr. Einzelaufnahmen*, n° 2975-2978; Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 1483; *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 20; Bieber, *Rev. arch.*, 1914, I, p. 250 sq. fig. 3; Reinach, *Rev. arch.*, 1929, I, p. 351, nos 5-6; *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 143, note 8.

9. *Grand groupe des Thermes de Cyrène*, dont les trois têtes sont conservées.

Ghislanzoni, *Notiziario arch.*, II, 1916, p. 60 sq., fig. 31-36; Mariani, *Tirso*, XIV, 1917, n° 1; *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 235, fig. 2; *Rev. arch.*, 1920, II, p. 141, n° 7; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1925, I, p. 177, fig.; Reinach, *Répert. de la stat.*, V, 1, p. 174, 1; id., *Monuments nouveaux*, II, p. 231, fig. 407 et 408; *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 106, fig. 12.

10. *Petit groupe des Thermes de Cyrène*, dont il manque les têtes des deux Grâces extérieures.

Ghislanzoni, *l. c.*, p. 51 sq., fig. 26-30; *Rev. arch.*, 1920, II, p. 141, nos 8-9; Reinach, *Répert. de la stat.*, V, 1, p. 174, nos 2-3; id., *Monuments nouveaux*, II, p. 233, fig. 409; *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 233, fig. 1, b; Curtius, *Die Antike*, I, 1925, p. 50, fig. 12; *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 107, fig. 14.

11. *Groupe de l'Iseum de Cyrène*, dont il manque la tête de la Grâce médiane.

*Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 233, fig. 1, a; S. Reinach, *Répert. de la stat.*, V, 1, p. 174, n° 4; Ghislanzoni, *Notiziario arch.*, IV, 1927, p. 161 sq., pl. XXI, fig. 6, a et b.

1. Waagen, *Treasures of art in Great Britain*, III, p. 254; Bieber, *Rev. arch.*, 1914, I, p. 250; opinion combattue par Arndt, *Einzelaufnahmen*, textes des nos 2977-2978.

2. Michaelis, *Ancient marbles in Great Britain*, p. 356, n° 63 a. Sur la collection Ince Blundell Hall, cf. tout récemment Ashmole, *A Catalogue of the ancient marbles at Ince Blundell Hall*, Oxford, 1929, que nous n'avons pu consulter.

Ces trois groupes de Cyrène sont datés du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (Curtius), de l'époque impériale (Amelung)<sup>1</sup>, du II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>2</sup>.

Références générales sur les groupes de Cyrène : *Notiziario arch.*, II, 1916, p. 51 sq.; Bagnani, *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 233; *Bolletino d'Arte*, 1914; *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 14 décembre 1923, p. 439; *Journal des Savants*, 1923, 26 octobre, p. 44; Reinach, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1925, I, p. 177; id., *Monuments nouveaux*, II, p. 231; id., *Rev. arch.*, 1924, I, p. 368, 377; Curtius, *Die Antike*, I, 1925, p. 50; *Festchr. P. Arndt*, 1925, p. 107.

### B. — Reliefs. Sarcophages.

12. *Sarcophage du Vatican*, Rome. Au milieu, les Charites; à chaque angle, Éros avec une torche levée.

*Galerie lapidaire*, n° 12; *Beschreibung Roms*, II, 2, p. 32, 7; *Bull. Comm. arch. comun. di Roma*, XIV, 1886, p. 163; Jahn, p. 35, note 1, n° d; *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 104.

13. *Sarcophage du Palais Mattei*, Rome. Au milieu, les Charites; devant un rideau, de chaque côté, des Éros et le groupe d'Éros et de Psyché.

Montfaucon, *Ant. expliquée*, I, 1, pl. 120; *Mon. Matth.*, III, 15; Jahn, p. 35, note 1, n° b; Collignon, *Essai sur les monuments relatifs au mythe de Psyché*, p. 143, n° 177; Matz-Duhn, II, 2852; Reinach, *Répert. de reliefs*, III, p. 295, 1.

14. *Sarcophage de Frascati*, Villa Taverna. Au milieu, les Charites; de chaque côté, Éros et Psyché.

*Bull. Ist.*, 1869, p. 129; Jahn, p. 35, note 1, n° g; Reinach, *Monuments nouveaux*, II, p. 92.

15. *Sarcophage de la Villa Marco Simone* (Cesia), Rome. Au milieu, les Charites; de chaque côté, une figure dionysiaque; à l'angle droit un pâtre, à l'angle gauche une figure mutilée.

*Bull. Ist.*, 1833, p. 100; Jahn, p. 35, note 1, n° e.

1. Amelung, *Arch. Anz.*, XLI, 1926, p. 225; *Rev. des Ét. grecques*, 1928, p. 270.

2. *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 107.

16. *Fragment de sarcophage, Palais Albani, Rome.*

Zoega, *Bass.*, I, p. 97, 26; Jahn, p. 35, note 1, n° f.

17. *Sarcophage, Villa Codini, Rome.*

Matz-Duhn, II, n° 2853.

18. *Sarcophage, Palais Castellani, Rome.* Au milieu, les Charites; de côté, Gaia, Éros.

Matz-Duhn, II, n° 2854.

19. *Sarcophage, Villa Carpegna, Rome.* Au milieu les Charites; de côté, Éros.

Zoega, A, 410, f; Matz-Duhn, II, n° 2856.

20. *Sarcophage, Palais Merolli, Rome.* Fragment, avec les Charites.

Matz-Duhn, II, n° 2857.

21. *Fragment de sarcophage, trouvé à Rome ou aux environs, à l'Institut d'archéologie.* A côté des Charites, dont celle de droite manque, un taureau qui, selon Jahn, serait celui d'Europe.

*Annali Ist.*, 1837, p. 32; Jahn, p. 31, pl. IX, C; Matz-Duhn, II, n° 2855.

22. *Fragment de sarcophage, trouvé à Ostie.* Au milieu, les Charites; de côté, des strigiles.

*Notizie degli Scavi*, 1909, p. 239; *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 104.

23. *Sarcophage, trouvé dans le columbarium de Livia Augusta, à Potsdam.* Au milieu, les Charites devant un rideau; de côté, Narcisse, Éros.

Gori, *Col. Liv. Aug.*, pl. 6; Jahn, p. 35, note 1, n° c; Michaelis, *Ancient Marbles*, p. 683, n° 49.

24. *Fragment*, sans doute d'un sarcophage, *Pise, Campo Santo*.

Lasinio, pl. 140; Jahn, p. 35, note 1, n° a; Reinach, *Répert. de reliefs*, III, p. 115, 1. Selon Papini, *Boll. d'Arte*, 1915, p. 170, 172, fig. 4, cette sculpture ne serait pas romaine, mais du xiv<sup>e</sup> siècle.

Cf. *Notiziario arch.*, II, 1916, p. 59, note 3.

25. *Sarcophage de Sainte-Marie-du-Zit*, Tunis, Musée Alaoui. Au milieu les Charites; de chaque côté, sous des arcatures, enfants personnifiant les Saisons. Basse époque romaine.

Gauckler, *Marche du service des Antiquités en 1902*, p. 27; Musée Alaoui, *Suppl.*, 1<sup>er</sup> fasc., 1908, pl. XLVI, p. 66, n° 1115; Lechat, *Université de Lyon, Moulages* (3), 1923, p. 147, n° 711; *Festchr. P. Arndt*, p. 103, fig. 11.

26. *Sarcophage Seligmann*, Paris.

S. Reinach, *Monuments nouveaux de l'art antique*, II, p. 83, fig. 298, p. 91.

27. *Fragment de sarcophage, Brocklesby Park*, Angleterre.

Michaelis, *Ancient marbles in Great Britain*, 1882, p. 228, n° 11.

28. *Fragment de sarcophage, Wilton House*, Angleterre.

Michaelis, *op. l.*, p. 683, n° 49.

#### C. — *Reliefs votifs divers.*

29. *Vatican. Les Trois Grâces, Hermès, Asklépios, homme agenouillé.*

Jahn, p. 39, note 7; id., *Arch. Beiträge*, pl. IV, 2; Durry, *Mélanges d'arch. et d'histoire*, École de Rome, XXXIX, 1921-1922, p. 213 sq., pl. VI; *Rev. des Ét. grecques*, 1923, p. 443; Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, IV, 1920, pl. 13; Pistolesi, *Vat.*, V, 75; Millin, *Galerie myth.*, 33, 106; Guignaut, *Rel. de l'ant.*, 91, 313.



30. *Berlin*, enseigne des « Quatre Sœurs », « Ad Sorores IIII », provenant de Rome, époque flavienne. Les Trois Grâces, et une femme vêtue, assise.

Montfaucon, *Ant. expl.*, I, pl. CX, 3, p. 176; Gerhard, *Berlins Antike Bildwerke*, 1836, pl. 125\*, n° 340; Jordan, *Arch. Zeit.*, XXIX, 1872, p. 66 sq., fig., p. 65; *Bull. Ist.*, 1861, p. 20; Jahn, p. 39, note 5; Berlin, *Beschreibung*, p. 360, n° 890; Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Signum, p. 1333, fig. 6453; s. v. Gratiae, p. 1661, note 1; Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 23, 1.

31. *Dessin*, peut-être d'après un relief, in Cod. Pighianus, f. 292 a.

*Ber. d. Sächs. Gesell. d. Wiss.*, 1868, p. 175; Jahn, p. 34, note 5, F.

32. *Louvre*, legs His de la Salle.

Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 251, 5; Louvre, *Catalogue sommaire des marbres antiques*, 1922, p. 2, n° 9.

33. *Louvre*, relief provenant d'Aphrodisias.

Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 251, 4.

#### D. — *Reliefs votifs dédiés aux Nymphes.*

34. *Rome, Capitole*. Relief d'Épitynchanus.

Armellini, pl. 318; *Museo Capitolino*, IV, pl. 54; Montfaucon, *op. l.*, I, p. CX, 5, p. 176; Millin, *Galerie myth.*, 127, 475; *Ber. sächs. Gesell. d. Wiss.*, 1861, p. 361; Jahn, *Die Entführung*, p. 38; id., *Arch. Beiträge*, pl. 4, 2; Reinach, *Répert. de reliefs*, III, p. 191, 1; *Festchr. P. Arndt*, 1925, p. 104; *Mélanges École de Rome*, XXXIX, 1921, p. 216.

35. *Relief*, avec dédicace de *Batinia Priscilla* aux Nymphes, Rome. Jahn, p. 39, note 4; CIL, VI, 548.

36-45. Nombreux reliefs provenant de Thrace, où les Nymphes tantôt sont vêtues ou demi-nues, et tiennent la coquille devant elle, selon leur type habituel, tantôt prennent l'aspect du groupe des Trois Grâces nues. Notons, de ce dernier schéma :

36. *Relief*.

*Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 123-124, n° 1, fig. 5; Reinach,

*Répert. de reliefs*, II, p. 155, 3; Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Nymphae, p. 128, fig. 5353.

37. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, 1897, p. 124, n° 2.

38. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 3, p. 124, fig. 6; Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 155, 4.

39. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 4.

40. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 5.

41. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 6.

42. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 7.

43. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 8.

44. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 9.

45. *Relief.*

*Bull. de Corr. hell.*, p. 125, n° 10; p. 126, fig. 7; Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 155, 5.

E. — *Reliefs sculptés sur la robe d'une Aphrodite d'Aphrodisias.*

Le groupe des Trois Grâces nues est sculpté en relief, avec d'autres motifs symboliques, sur la robe d'un curieux type statuaire connu à plusieurs exemplaires, celui d'une Aphrodite d'Aphrodisias, apparentée à l'Artémis éphésienne.

Jahn<sup>1</sup> a jadis énuméré les exemplaires qu'il connaissait, et cette liste a été depuis considérablement allongée par Fredrich<sup>2</sup> :

46. Fragment de statuette, trouvé à *Athènes*.

Fredrich, p. 363, A, p. 362, fig. et pl. XI, A.

47. Statuette trouvée à *Ostie*, en Angleterre.

Fredrich, p. 363, B; Jahn, p. 41, note 4, 1; Guattani, *Mém. Encicl.*, V, pl. I, p. 1 sq.

48. Statuette de bronze, moulage à *Berlin*, original inconnu.

Berlin, inv. n° 1772; *Jahrb. d. deutsch. arch. Inst.*, 1886, p. 131, n° 39; Fredrich, p. 363, C.

49. Statuette de marbre, trouvée à *Rome*, en 1791.

Fredrich, p. 363, D; Visconti, in Fea, *Misc.*, II, p. 70, 71; Jahn, p. 41, note 4, H.

50. Torse d'une statuette de marbre, jadis à *Rome*, maintenant à *Munich*.

Fredrich, p. 363, E; Jahn, p. 41, note 4, E et F, pl. VI a et b; Dessin in *Cod. Pighianus*, f. 5 a, b; Dütschke, *Antike Bildwerke*, V, n° 920.

Sur l'identité des n°s E et F de Jahn, Wolters, *Bausteine*, n° 1551; Fredrich, *l. c.*

51. Statuette de marbre, jadis « in aedibus Farnesiensis ».

Fredrich, p. 364, F; Jahn, p. 41, note 4, B; Menetreibus, *Symbolica Dianae Ephesiae statua*, 1657, p. 66; 2<sup>e</sup> éd., 1688; Gronovius, *The-saurus*, VII, p. 357 sq.

52. Torse d'une statuette de marbre, jadis « apud Leopold-

1. Jahn, *op. l.*, p. 41, note 4.

2. Fredrich, *Die Aphrodite von Aphrodisias in Karien*, *Ath. Mitt.*, XXII, 1897, p. 361 sq. Cf. *Festschrift P. Arndt*, p. 104; *Notiziario arch.*, fasc. IV, 1927, p. 184-185, fig. 22.

dum Etruriae principem », aujourd'hui au *Musée de Florence*.

Fredrich, p. 364, G; Jahn, p. 41, note 4, C; Menetreibus, 1657, f. 70; Gori, *Mus. Flor.*, III, pl. 20; David, *Musée de Florence*, III, pl. 20; Dütschke, *Antike Bildwerke*, III, p. 158, n° 284; Clarac, 561, n° 1197; Clarac-Reinach, *Répert. de la stat.*, I, p. 298, 3.

53. Torse d'une statuette de marbre, trouvée à *Parme*.

Fredrich, p. 364, H; Heydemann, *Mitt. aus den Antikensammlungen in Ober-und Mittelitalien*, 1873, p. 45, n° 8; Dütschke, *op. l.*, V, p. 376, n° 920; Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1663.

54. Statuette de marbre, jadis « apud Leonardum Augustinum Senensem », aujourd'hui au *Musée Kircher à Rome*.

Fredrich, p. 364, J; pl. XII, J; Jahn, p. 41, note 4, D; Menetreibus, 1657, p. 71; Helbig, *Führer*, II, p. 376, f.

55. Fragment d'une statuette de marbre, trouvé à *Salone*, anciennement dans la collection Penther, puis dans celle de M. Reichel.

Fredrich, p. 364, K, pl. XI, K.

56. Statuette de marbre.

Fredrich, p. 365, L; Fröhner, *Collection H. Hoffmann*, 1888, II, p. 84, n° 339, pl. 23, 2.

57. Torse d'une statuette de marbre, sans doute d'*Arricia*, dans la collection Despuig, Palma, Majorque.

Fredrich, p. 364, M; Hübner, *Die antiken Bildwerke in Madrid*, p. 308, n° 806.

58. Statuette de marbre, à *Vienne*.

Fredrich, p. 365, N; Jahn, p. 41, note 4, G, pl. VI, c; Sacken et Kenner, *Sammlungen d. K. K. Münz-und Antikenkabinets*, 1866, p. 37, n° 137; Sacken, *Antike Skulpturen des Antikenkabinets von Wien*, p. 28 sq., pl. 11.



59. Statuette de marbre, jadis « in aedibus Farnesianis », maintenant au *Musée de Naples*, n° 10801.

Fredrich, p. 365, O; pl. XII, o; Menetreibus, 1657, f. 65; dessin in *Cod. Pighianus*, f. 7; *Ber. d. sächs. Gesell. d. Wiss.*, 1868, pl. 2, 1, 2, p. 177; Jahn, p. 41, note 4, A.

60. Fragment de marbre, trouvé à *Aphrodisias* en Carie, au *Musée de Constantinople*.

Fredrich, p. 365, P, pl. XI, P; *Musée impérial ottoman. Catalogue des sculptures*, 1893, n° 115; Mendel, *Musées impériaux ottomans. Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, II, n° 516.

#### F. — *Reliefs en métal.*

61. Miroir en plomb, *Musée de Vienne*, Autriche.

Michon, *Bull. Soc. nat. Ant. de France*, 1910, p. 170, fig.

62. Médaillon circulaire en plomb, trouvé à *Avenches*, *Musée d'Avenches*, Suisse.

Mayor, *Indicateur d'Ant. suisses*, 1898, p. 109, fig.; Dunant, *Guide illustré du Musée d'Avenches*, 1900, p. 73, n° 3021.

63. Plaque circulaire en plomb.

Caylus, V, 73, 3; Jahn, p. 35, note 3.

64. Plaque rectangulaire en plomb, de *Carthage*, à Tunis.

Gauckler, *Bull. arch. Comité Trav. hist.*, 1899, pl. CLV; *Musée Alaoui. Catalogue*, 1<sup>er</sup> suppl., 1908, p. 137, n° 52.

65. *Coupe* en argent, provenant de *Gaule*.

*British Museum, Silver plate*, pl. 18, n° 132.

#### G. — *Reliefs. Lampes.*

Le motif des Trois Grâces a été employé pour décorer des lampes romaines :

66. Bartoli, *Luc.*, 42; Passeri, *Luc.*, III, 92; R. Rochette, *Ant. chrétiennes*, III, pl. 8; 1, p. 41; *Bull. Inst.*, 1836, p. 168; Jahn, p. 35,

note 5; Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 27; Walters, *Catalogue of the greek and roman lamps, British Museum*, 1914, p. 183, n° 1210, pl. XXXIX (les Trois Grâces sur un autel).

#### H. — *Reliefs. Monnoies.*

Jahn, Mionnet ont donné la liste des monnaies grecques et romaines sur lesquelles paraît le groupe des Trois Grâces nues<sup>1</sup> :

- 67. Anchialus Thrac., Mionnet, suppl., II, p. 225.
- Aphrodisias Car., III, 327; suppl. VI, 462; Jahn, p. 35, note 4.
- Deultum, Jahn, p. 35, note 4.
- Germe Mys., suppl. V, p. 367.
- Hadrianopolis Thrac., suppl. II, 303; Jahn, p. 35, note 4.
- Julia Phryg., IV, 312.
- Itanus Cret., suppl. IV, 325.
- Magnesia Ion., III, 157.
- Naxos, II, 321; suppl. IV, 397.
- Nicaea Bith., suppl. V, 98; Jahn, p. 35, note 4.
- Paros, suppl. IV, 399.
- Perga Pamph., III, 461.
- Syedra Cilic., III, 617.
- Tarsus Cilic., III, 640.
- Trajanopolis Thrac., suppl. III., 513.

M. de Mély a reproduit une médaille de Tranquillina, femme de Gordien III, frappée en Thrace vers 240, conservée au Musée de Gotha<sup>2</sup>.

#### I. — *Reliefs. Pierres gravées.*

On connaît un nombre assez considérable de pierres gravées montrant le motif des trois Grâces nues, mais il ne faut pas oublier que beaucoup de ces gemmes sont modernes<sup>3</sup>, et qu'il est parfois difficile de les dater avec certitude.

1. Mionnet, *Description des médailles antiques grecques et romaines*, Suppl. IX, p. 250, s. v. Gratiae (tres); Jahn, p. 35, note 4; Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 26.

2. De Mély, *les Dieux ne sont pas morts*, p. 34, fig. 24.

3. Roscher, s. v. Charis, p. 883; Jahn, p. 35, note 3; Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 25.

68. La plus intéressante est celle qui a été souvent reproduite, où l'on voit le groupe des Trois Grâces nues entre les cornes du taureau dionysiaque entouré d'étoiles. On comparera ce motif avec celui du relief publié par Jahn, où la tête du taureau apparaît à côté des Trois Grâces (n° 21).

Jahn, p. 40, et note 9, référ.; Harrison, *Themis*, p. 205, fig. 53; Köhler, *Description d'un camée*, pl. 3; id., *Gesamm. Schriftl.*, V, pl. 7, p. 84; Baumeister, *Denkmäler*, s. v. Chariten, p. 377, fig. 413; Sagliopottier, *Dict. des Ant.*, s. v., Bacchus, p. 619, note 999; p. 616, note 848.

### 69. Petrograd.

Köhler, *Description d'un camée*, Pétersbourg, 1810, pl. 1; id., *Ges. Schr.*, V, pl. 5; Müller-Wieseler, *Denkmäler*, n° 724; Roscher, *Lexikon*, s. v. Charis, p. 884, fig.; *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 25; Jahn, p. 35, note 3, lettre ε.

70. *Museo Worsleiano*, pl. XX; II, pl. 5; Müller-Wieseler, n° 725; *Bull. Comm. arch. comm. di Roma*, XIV, 1886, p. 165; Jahn, p. 35, note 3, lettre β.

71. Berlin. Müller-Wieseler, n° 726; Tölken, *Erkl. Verzeichn.*, Kl., III, 5, n° 1308; Jahn, p. 35, note 3, lettre η.

72. Agostini, *Le Gemme antiche figurate*, 1657, II, pl. 51; Jahn, p. 35, note 3, lettre α.

73. *Mus. Odescalchi*, II, 14; Jahn, p. 35, note 3, lettre δ.

74. *Mus. Chius.*, I, 99; Jahn, p. 35, note 3, lettre ζ.

75. Sur la croix de Lorraine du dôme d'Aix-la-Chapelle. *Jahrb. Rheinl. Vereins*, IV, p. 181; Jahn, p. 35, note 3, lettre θ.

76. Londres. Walters, *Catalogue of the engraved gems and cameos in the British Museum*, 1926, p. 294, n° 3080.

77. Coll. Beger. Beger, *Thes. Brand.*, I, p. 46; Montfaucon, *Antiquité expliquée*, I, p. 1; CIX, p. 176, 3; Jahn, p. 35, note 3, lettre γ.

78. Köhler, *Description d'un camée*, pl. 2; id., *Ges. Schr.*, V, pl. 6; Jahn, p. 35, note 3, lettre ι.

79. Jaspe de Saint-Pétersbourg. Köhler, *Ges. Schr.*, V, p. 77; Jahn, p. 35, note 3.

80. Vienne. Köhler, *Ges. Schr.*, V, p. 77; Jahn, p. 35, note 3.

81. Abraxas. Chifflet, *Abr.* 86; Montfaucon, II, 155; Jahn, p. 35, note 3.

### J. — Peintures. Fresques.

82. *Pompéi*, trouvée en 1867.

Helbig, *Wandgemälde*, n° 856 a, pl. IX a, p. 171; Hermann, *Denkmäler der Malerei*, pl. 49; Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 23; Jahn, p. 35, note 2, lettre Z; Reinach, *Répert. des peintures grecques et romaines*, p. 158, 3. *Bull. d. Inst.*, 1867, p. 169; Rizzo, *La pittura ellenistico-romana*, 1929, pl. 137.

83. *Pompéi*, trouvée en 1760.

Helbig, *op. l.*, n° 856 b, p. 171; Hermann, *op. l.*, pl. 50; Museo Borbonico, VIII, pl. III; Reinach, *Répert. des peintures*, p. 158, 2; Hausenstein, *Der nackte Mensch in der Kunst aller Zeiten*, éd. in-8, p. 57, fig. 35; Bülle, *Der schöne Mensch im Altertum*, 3<sup>e</sup> éd., 1922, pl. 318; *Antichità di Ercolano*, III, 11; Jahn, p. 35, note 2, lettre Γ; *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 23; Zahn, *Die schönsten Ornamente*, I, pl. 8; *Pitture d'Ercolano*, III, p. 761; L. Curtius, *Die Wandmalerei Pompejis*, 1929, p. 16-19, fig. 12-14.

84. *Pompéi*.

*Bull. d. Inst.*, 1835, p. 39; Helbig, *op. l.*, p. 171, n° 857; Jahn, p. 35 note, 2, lettre Δ.

85. *Catane*.

*Monumenti inediti dell'Ist.*, II, pl. XXXXVII, 1837; Braun, *Annali dell'Ist.*, IX, p. 177; Helbig, *op. l.*, n° 857; Jahn, p. 35, note 2, lettre H; Reinach, *Répert. de peintures*, p. 158, n° 1; *Dict. des ant.*, s. v. Gratiae, p. 1668, note 23; *Festchr. P. Arndt*, p. 104.

### K. — Peinture. Verre.

86. *Vatican*, verre peint, avec inscription, qui serait faux, selon Jahn.

Montfaucon, *Antiquité expliquée*, I, pl. CX, 4; Fabretti, *Inscr. Ant.*, p. 529; Millin, *Galerie myth.*, 33, 201; Guigniaut, *Rel. de l'Ant.*, 91, 412; Garucci, *Vetri*, 42, 5; Jahn, p. 35, note 6; *Indicat. d'Ant. suisses*, 1898, p. 110, fig. 2.



## L. — Mosaïques.

87. *Hypata*, anciennement propriété de M. Komnos, à Athènes.

Kekulé, *Bull. Ist.*, 1868, p. 59 f; Jahn, p. 35, note 2; *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 24.

88. *Cherchell*. Musée de Cherchell.

*Bull. Soc. nat. Antiquaires de France*, 1883, p. 135; *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1886, p. 305; Durry, *Musée de Cherchell*, suppl. 1924, p. 41; *Rev. arch.*, 1925, I, p. 377; *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 24.

89. *Barcelone* (Espagne), Mosaïque trouvée à l'intérieur de la ville, au Musée provincial, n° 797 (fig. 2).

A. Elias de Molins, *Catalogo del Museo provincial de antiguedades de Barcelona*, 1888.

\* \* \*

La disposition générale du groupe demeure la même : les Trois Grâces sont toujours nues, debout, celle du milieu vue de dos<sup>1</sup> entre ses compagnes de face. L'artiste a cherché la répétition et l'opposition symétrique des corps<sup>2</sup> (fig. 3-4). Cette symétrie est parfois presque absolue, et n'était que la Grâce centrale n'est plus frontale comme une statue archaïque, mais hanchée<sup>3</sup> et qu'elle tourne la tête<sup>4</sup>, on pourrait obtenir l'un des côtés du groupe par la répétition de l'autre

1. Parfois plus ou moins de trois quarts, ex. sarcophage Mattei, Reinach, *Répert. de reliefs*, III, p. 295; 1; *Festschrift P. Arndt*, p. 104.

2. *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 104, distingue « offene Symetrie » et « verborgene Symetrie », ex.

3. La Grâce centrale porte le poids du corps sur sa jambe droite, à part quelques exceptions : groupe de l'Iseum de Cyrène, relief des quatre sœurs; gemme, Müller-Wieseler, n° 722 (moderne), avec *standbein* gauche.

4. Dans le grand groupe de Cyrène, la Grâce du centre montre cependant sa tête de revers. Sur un relief de Thrace, cette tête est placée irrégulièrement, presque de face, *Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 124, fig. 5, n° 1.

Le plus souvent la tête de la Grâce centrale est tournée à sa droite; parfois à sa gauche, relief en plomb d'Avenches; gemme, Müller-Wieseler, n° 722 (moderne).



Fig. 2. — Mosaïque de Barcelone, n° 89.



Fig. 3. — Le groupe des trois Charites nues.  
Attitudes : symétrie et dissymétrie.

1. Symétrie presque absolue. Grâces latérales : jambe d'appui extérieure. Grâce centrale : jambe d'appui droite. Symétrie des gestes des bras. Relief d'Epitynchanus, Reinach, *Répert. de reliefs*, III, p. 191, 1. — 2. Même attitude des corps que dans le n° 1; tête de la Grâce centrale complètement de revers; dissymétrie des gestes des bras de la Grâce centrale. Grand groupe des Thermes de Cyrène, *Festchr. P. Arndt*, p. 106, fig. 12. — 3. Même groupe, revers. — 4. Grâce de gauche : jambe d'appui extérieure; Grâce de droite : jambe d'appui intérieure. Grâce du centre : jambe d'appui droite. Gestes dissymétriques des bras de la Grâce centrale. Petit groupe des Thermes de Cyrène, *Festchr. P. Arndt*, p. 107, fig. 14. — 5. Grâces latérales : jambe d'appui extérieure. Grâce centrale : jambe d'appui gauche. Gestes symétriques des bras. Groupe de l'Iséum de Cyrène.

autour d'un axe idéal. Les Grâces latérales se répondent en effet dans leurs attitudes inversées : leur jambe d'appui est extérieure, pour déterminer le hanchement et la silhouette



Fig. 4. — Attitudes des têtes.

1. Grâces extérieures, têtes tournées au dehors; Grâce centrale, tête à droite. Fresque de Pompéi, Hausenstein, *Der Nackte Mensch*, éd. 8°, fig. 35. — 2. Grâces extérieures, têtes tournées au dehors; Grâce centrale, tête à gauche. Relief d'Avenches, *Indicat. d'ant. suisses*, 1923, p. 109, fig. 1. — 3. Grâces extérieures, têtes tournées au dehors; Grâce centrale, tête dirigée droit devant elle. Grand groupe des Thermes de Cyrène, *Festschr. P. Arndt*, p. 106, fig. 12. — 4. Grâces extérieures, têtes tournées au dehors; Grâce centrale, tête de face. Relief votif de Thrace, *Bull. Corr. hellénique*, 1897, p. 124, fig. 5. — 5. Grâces extérieures, têtes tournées en dedans; Grâce centrale, tête à gauche. Gemme moderne, Müller-Wieseler, n° 722. — 6. Grâces extérieures, têtes tournées en dedans; Grâce centrale, tête à droite. Relief romain des Quatre sœurs, Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 23, 1.

convexe au dehors; leur jambe intérieure est fléchie; leur tête se tourne du côté extérieur <sup>1</sup>. Il y a cependant de légères va-

1. Têtes tournées à l'intérieur : gemme, Müller-Wieseler, n° 722 (moderne); relief des Quatre sœurs.



riantes. La plus notable affecte le bras de la Grâce du centre, qu'elle peut étendre de côté au lieu de le reposer, comme l'autre, sur l'épaule de sa compagne <sup>1</sup>.

Par exception, l'auteur du groupe de l'Iseum de Cyrène donne à ses Grâces extérieures le geste de l'Aphrodite pudique. Celui du petit groupe des Thermes de Cyrène leur accorde le même « standbein » droit; par suite, leurs corps sont identiques à partir des hanches, alors que leurs torsos sont opposés <sup>2</sup>. Ce sont encore des divergences, dans la pose des têtes, dans la présence ou l'absence <sup>3</sup> des vases, des draperies qui sont aux pieds des Grâces latérales, dans leur forme <sup>4</sup>, dans les attributs tenus en main <sup>5</sup>. Divergences légères, dues aux libertés que le copiste prend avec son modèle.

\* \* \*

Les seuls groupes statuaire dont la destination soit connue sont ceux de Cyrène, où le culte des Grâces était ancien, où même une colline portait le nom de « colline des Charites <sup>6</sup>. » L'un d'eux provient d'un sanctuaire d'*Isis*. Est-ce parce que les Grâces sont étroitement associées à Aphrodite <sup>7</sup>, qu'*Isis* reçoit dans ses sanctuaires des images de cette déesse, s'assimile même à elle et en prend les apparences, et qu'elle est, elle aussi, déesse de la femme et de sa beauté <sup>8</sup>? On les voit

1. Elle pose son bras le plus souvent sur l'épaule extérieure de sa compagne, c'est-à-dire la plus éloignée d'elle, parfois sur l'épaule intérieure, la plus rapprochée (ex. petit groupe des Thermes de Cyrène; groupe de l'Iseum de Cyrène).

2. Arndt, *Einzelaufnahmen*, nos 2977-2978, p. 87.

3. Pas de vases : groupe de Sienne; dans la peinture (Pompéi); le relief (relief d'Épitynchanus), etc.

4. Sur les reliefs de Thrace, urne renversée d'où l'eau se répand : *Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 124.

5. En général, épis de blés, fleurs, fruits; sur les reliefs de Thrace où les Grâces sont assimilées aux Nymphes, aussi des miroirs, des pommes; *Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 124.

6. Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1664.

7. *Ibid.*, p. 1662.

8. *Ibid.*, s. v. Isis, p. 580; Roscher, *Lexikon*, s. v. Isis, p. 492 sq.

comme élément constant du décor de la robe que porte l'*Aphrodite d'Aphrodisias*. Mais, unies à Isis et à Aphrodite, leur rôle peut être symbolique et signifier les trois ordres de la nature que commande la déesse féconde, le ciel, la terre et l'eau <sup>1</sup>.

Les Grâces sont proches parentes des *Nymphes*, avec qui elles se confondent souvent dès l'archaïsme <sup>2</sup>. Vêtues comme les Nymphes jusqu'à la création du groupe célèbre, les Grâces leur passent leur nudité et leur principe de groupement <sup>3</sup>, et les petits reliefs votifs de Thrace montrent simultanément ces Nymphes sous divers aspects : entièrement vêtues <sup>4</sup>, demi-nues et tenant devant elles la coquille qui devient leur attribut caractéristique <sup>5</sup>, ou nues, et toutes de face <sup>6</sup>, ou l'une de dos. Parfois même, l'une des trois Nymphes à la coquille, imitant l'exemple, se tourne de dos <sup>7</sup>.

Ailleurs, les Trois Grâces nues sont — comme les Heures et les Nymphes, et symbolisant comme elles les forces fécondes de la Nature — associées à *Dionysos*, sous forme de taureau <sup>8</sup>. Les voici, sur un relief votif du Vatican <sup>9</sup>, accompagnant *Hermès*, *Asklépios*, et un homme agenouillé ; si les dieux peuvent symboliser la prière que leur adresse le malade, elles peuvent être la personnification de la santé, de la guérison. Sur de nombreux sarcophages, elles paraissent seules, ou voisinent avec Éros tenant la torche funèbre, avec le groupe d'Éros et de Psyché, avec des figures dionysiaques,

1. Fredrich, *Ath. Mitt.*, XXII, 1897, p. 368.

2. Roscher, s. v. Chariten, p. 884; s. v. Nymphen, p. 55; Jahn, p. 39; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 287.

3. Voir la liste plus haut; Jahn, p. 39.

4. *Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 122, fig. 4, p. 128 sq.

5. Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Nymphae, p. 128, fig. 5354; Roscher, s. v. Nymphen, p. 563, fig. 7.

6. *Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 126-127, fig. 8-9; Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 155-156.

7. Relief de Naples, dédicace de Monnus aux Nymphes; Millin, *Galerie myth.*, 80, 530; Jahn, *Arch., Beiträge*, pl. 4, 3; id., *Die Entführung der Europa*, p. 39, note 3.

8. Voir plus haut, p. 289, n° 68, pierre gravée, et relief de sarcophage publié par Jahn.

9. Cf. plus haut, p. 282, n° 29. Sur le sens discuté de ce relief, Durry, *l. c.*

avec des enfants qui sont les Saisons; elles y sont un aperçu de l'au-delà, non tant d'un paradis voluptueux<sup>1</sup> que d'un monde où tout ne sera plus que beauté et santé, et selon la formule antique : *ὕψις, ζωή, χαρά*. Le rideau sur lequel elles se détachent parfois atteste que cette vision n'est plus de ce monde, car, sur de nombreux monuments funéraires romains, il est le symbole de cette séparation<sup>2</sup>.

Déeses des forces fécondantes de la nature, de la joie et de la beauté de l'existence, associées aux divinités qui les personnifient<sup>3</sup>, les Trois Grâces nues ont inspiré mainte allégorie, maint symbole, que rappellent les textes anciens<sup>4</sup>, et ont même servi de talismans<sup>5</sup>.

Mais l'idéal voluptueux des hellénistiques, qui les a dépouillées comme Aphrodite de leurs voiles, qui laïcise les anciens types mythologiques et les vide de leur sens profond, exalte surtout en elles, comme en Aphrodite, la beauté et la volupté du corps de la femme. Deux des groupes de Cyrène ont été trouvés dans les Thermes de cette ville, et ce sont les Grâces qui servent d'enseigne à un établissement de bain décrit par une épigramme de l'Anthologie : « Tandis que les Charites se baignaient, Éros leur enleva leurs divins vêtements et s'enfuit. Il les laissa ici nues, n'osant plus franchir la porte<sup>6</sup>. » Le bas-relief « Ad sorores IIII » est peut-être une enseigne de ce genre : ces trois Grâces nues et cette femme vêtue, assise, sont-elles les « Quatre Saisons », emblème d'une boutique<sup>7</sup>? Sont-elles des « meretrices » et leur « lena », et l'image surmontait-elle l'entrée de quelque lupanar<sup>8</sup>?

1. S. Reinach, *Monuments nouveaux*, II, p. 92.

2. Voir mon article, « La Vierge de Miséricorde », *Rev. hist. des religions*, LXXIII, 1916, p. 216.

3. Sur le sens général des Grâces, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae; Jahn, *op. l.*; Durry, *Mélanges de Rome*, XXXIX, 1921-1922, p. 216 sq., etc.

4. Jahn, p. 35, note 7, textes.

5. *Ibid.*, p. 35, note 3.

6. *Anth. Palatine*, IX, 616; *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, note 15.

7. Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 23, 1. Cf. le groupe des Trois Grâces nues avec les images des quatre Saisons, sur un sarcophage, n° 25.

8. Sur le sens discuté de ce relief, Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Signum, p. 1333.

Les Grâces conviennent à l'ornementation des objets de la parure féminine, aux miroirs <sup>1</sup> — un petit miroir en plomb de Thrace porte l'inscription « A XAPIC EIMI », « Je suis la Grâce <sup>2</sup> » — aux pierres gravées des bagues, aux lampes.

\* \* \*

Pausanias ignorait le nom de l'artiste qui avait conçu le groupe des Trois Grâces nues, et s'il était peintre ou sculpteur : « Quel est le premier artiste, sculpteur ou peintre, qui ait représenté les Charites nues, c'est ce qu'il m'a été impossible d'apprendre <sup>3</sup>. » Les érudits modernes sont-ils mieux informés ?

La plupart, Furtwaengler <sup>4</sup>, Gsell <sup>5</sup>, Six <sup>6</sup>, Schmidt <sup>7</sup>, Bagnani <sup>8</sup>, Mariani <sup>9</sup>, etc., supposent que le groupe s'inspire d'un prototype pictural, transposé en ronde bosse à l'époque hellénistique ou romaine, et ils invoquent en faveur de cette hypothèse divers arguments : composition destinée à n'être vue que d'un seul côté, sans épaisseur ni volume ; présence à côté des Grâces latérales de ces vases qui sont nécessaires pour assurer l'équilibre d'un groupe en ronde bosse, pour en terminer heureusement les extrémités, mais qui sont, le plus souvent, supprimés sur les peintures et les reliefs, et qui, s'ils sont naturels quand ils sont donnés à Aphrodite sortant du bain, n'ont aucun lien intime avec les Grâces, dispensatrices de dons <sup>10</sup>, etc.

1. Voir n° 61.

2. *Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 121.

3. Pausanias, IX, 35, 6, 7 ; *Recueil Milliet*, I, p. 341, n° 449.

4. In Roscher, *Lexikon*, s. v. Chariten, p. 884.

5. In Saglio-Pottier, *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667.

6. Six, *la Danse des Grâces nues*, *Rev. arch.*, 1924, II, p. 287.

7. Schmidt, *Ueberlieferung gemalter Figuren in Rundplastik*, Festschrift P. Arndt, 1925, p. 102 sq.

8. Bagnani, *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 234, 236. Noter toutefois que l'auteur admet, pour le groupe un peu différent de l'Iseum de Cyrène, une origine plastique. Voir plus loin, p. 300.

9. *Boll. d'arte*, 1914, p. 184 ; *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 234, note 13.

10. Schmidt, *op. l.*, p. 103 sq. ; Arndt, *Einzelaufnahmen*, nos 2977-2978, p. 87-88.



Arguments qui ne sont nullement décisifs. On a de tout temps continué à concevoir en ronde bosse des groupes composés d'éléments côte à côte, destinés à la vue frontale, et sans épaisseur, même après l'apparition des groupes conçus en volume <sup>1</sup>. Quant aux accessoires, s'ils sont, en effet, supprimés sur les peintures et la plupart des reliefs, c'est que leur présence n'y est pas techniquement nécessaire, alors qu'elle l'est, comme les piliers, les troncs d'arbre, dans une statue en pierre; mais ceci ne signifie rien quant à l'origine picturale du motif. D'autre part, la présence de ces vases ne peut-elle s'expliquer, non pas nécessairement par un emprunt à Aphrodite, mais par la nature même des Grâces, forces de la nature fécondante, et par la parenté qui les unit aux Nymphes, que l'on voit représentées, sur les reliefs votifs de Thrace, sous l'aspect des Trois Grâces nues, ayant à leur côté des urnes d'où l'eau s'épanche en fleuve?

Peinture? peut-être relief, pensent MM. Ghislanzoni <sup>2</sup> et S. Reinach, qui verraient volontiers celui-ci décorer la base d'une statue <sup>3</sup>.

D'autres érudits, MM. Hermann <sup>4</sup>, Bulle <sup>5</sup>, contestant l'origine picturale du motif, croient à un prototype en ronde bosse. M. S. Reinach remarque que le thème ne paraît jamais dans la peinture de vases <sup>6</sup>, ce qui, à vrai dire, ne signifie pas grand'chose, puisque nous en connaissons des peintures; que, si l'original était une peinture, les bronziers l'auraient sans doute imité, tandis qu'ils n'ont pas copié des œuvres de marbre <sup>7</sup>;

1. Krahmer, *Die einansichtige Gruppe und die späthellenistische Kunst*, Nachr. d. Gesell. d. Wiss. zu Göttingen, Phil. hist. Klasse, 1927, p. 39; Deonna, *Dédale*, I, 1930, p. 268.

2. *Notizario arch.*, II, 1916, p. 74.

3. *Monuments nouveaux de l'art antique*, II, p. 94; cf. *Festschrift P. Arndt*, p. 105, 106, p. 143, note 10.

4. Hermann, *Malerei*, pl. 49-50; *Die Antike*, I, 1925, p. 51; *Festschrift P. Arndt*, p. 103-104.

5. Bulle, *Der schöne Mensch*, 3<sup>e</sup> éd., pl. 161; 2<sup>e</sup> éd., pl. 318; *Festschrift P. Arndt*, l. c.

6. *Monuments nouveaux*, p. 94.

7. *Ibid.*, I, p. 232; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1925, I, p. 178; *Comptes rendus Acad.*, 1923, p. 439.

que d'autre part cet original, s'il était en ronde bosse, ne pouvait être en bronze, car on ne trouve aucune réplique en cette matière. M. Bagnani n'admet un prototype plastique que pour le groupe de l'Iseum de Cyrène, manifestement dérivé d'un type statuaire d'Aphrodite <sup>1</sup>.

\* \* \*

Même incertitude quant à la date de l'original, car les répliques que nous possédons sont toutes tardives. Il est vrai que pour M. Arndt les deux torsos de Tegel, qu'il estime les plus beaux et d'un style plus sévère, pourraient dater de la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle, être même des œuvres originales <sup>2</sup>. Pour lui et pour d'autres érudits, quelle que soit leur opinion sur la nature du prototype pictural ou plastique, MM. Gsell <sup>3</sup>, Bagnani <sup>4</sup>, Mariani <sup>5</sup>, Six <sup>6</sup>, Schmidt <sup>7</sup>, le groupe remonterait au iv<sup>e</sup> siècle, mais cette date varie du milieu à la fin de ce siècle. Elle paraît trop élevée à d'autres. Constatant l'importance du culte des Charites à Cyrène, M. S. Reinach pense que le thème a été créé dans cette ville vers 250 avant J.-C. <sup>8</sup>, ou vers 300 <sup>9</sup>, mais il semble qu'il se rallie ensuite à l'opinion précédente et qu'il remonte jusqu'au iv<sup>e</sup> siècle <sup>10</sup>; ii<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dit M. Picard <sup>11</sup>. C'est aussi l'opinion de M. L. Curtius : pas plus que l'Aphrodite de Cyrène avec qui

1. *Journal of Hellenic Studies*, 1921, l. c.

2. Arndt, *Einzelaufnahmen*, nos 2977-2978, p. 87.

3. *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1667, fin du iv<sup>e</sup> ou début du iii<sup>e</sup> siècle.

4. *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 233. Le groupe serait antérieur à l'Aphrodite de Cnide, qui peut être datée de 350 environ, p. 236. Ceci du moins pour le type courant; le type de l'Iseum de Cyrène serait postérieur, modification hellénistique ou gréco-romaine de l'Aphrodite de Cnide.

5. L. c.

6. *Rev. arch.*, 1924, II, p. 287 sq., 2<sup>e</sup> quart du iv<sup>e</sup> siècle, p. 291.

7. *Festchrift P. Arndt*, p. 106, milieu du iv<sup>e</sup> siècle.

8. *Rev. arch.*, 1923, II, p. 381.

9. *Monuments nouveaux*, II, p. 232; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1925, I, p. 177. *Comptes rendus Acad.*, 1923, p. 439.

10. *Monuments nouveaux*, II, p. 94.

11. Picard, *Sculpture antique*, II, p. 301.

elles sont étroitement unies, les Grâces n'ont rien de commun avec la plastique et la peinture du iv<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>, et il est préférable de les attribuer, comme l'Aphrodite de Cyrène et une Omphale de Luni à Paris, à un atelier du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., d'Asie Mineure, peut-être pergaménien <sup>2</sup>.

Quant à l'auteur, les partisans d'un prototype pictural émettent diverses suppositions, toutes aussi gratuites les unes que les autres : Euphranor <sup>3</sup>, Néarchos <sup>4</sup>, qui avait peint une Aphrodite avec les Grâces et les Amours.

On le voit, les avis diffèrent à tous les points de vue, et les efforts de la science contemporaine ne nous renseignent pas mieux que ne l'était Pausanias. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que le prototype ne peut être antérieur au milieu du iv<sup>e</sup> siècle, ce qu'indiquent les éléments entrant dans la composition du groupe.

\* \* \*

C'est un procédé naturel et fréquent que de répéter la même image, identique ou avec de légères variantes, pour exprimer les diverses fonctions ou natures d'un seul être <sup>5</sup>, ou la parenté qui unit entre eux plusieurs êtres. Parenté réelle, celle des deux frères Cléobis et Biton dans le groupe archaïque de Delphes, celle des deux amis Dermys et Kitylos dans la stèle de Tanagra, ou parenté spirituelle et symbolique, celle des Heures, des Saisons, des Nymphes, des Grâces <sup>6</sup>.

1. L. Curtius, *Die Antike*, I, 1925, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 58-59.

3. Mariani, *Boll. d'Arte*, 1914, p. 184; Bagnani, *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 236, 237.

4. Six, *Rev. arch.*, 1924, II, p. 289 sq., après avoir songé sans plus de raison à d'autres peintres du iv<sup>e</sup> siècle, Apelles, Zeuxis, Timomachos.

5. Ex. les représentations de divinités doubles, Athéna, Fortune, Cybèle, etc. Ex. Mylonas, *Eph. arch.*, 1890, p. 1; Savignoni, *Röm. Mitt.*, 1897, p. 307, 314; Fouilles de Delphes, IV, 1909, p. 9; Syria, V, 1924, p. 93 et note 4; de Witte, *la Double Minerve.*, *Bull. Acad. royale de Bruxelles*, VIII, 1841, p. 28; *Bull. de Corr. hellénique*, 1922, p. 89, note 4; *Ath. Mitt.*, XXI, p. 280; *Rev. des Ét. anciennes*, 1924, p. 44-45, etc. Triple Hécate, etc.

6. Ex. sur une lampe romaine, quatre enfants, trois semblables, tenant une corne d'abondance, nus, le quatrième vêtu, soit les quatre Saisons, Passeri, *Lucernae fictiles*, 1739, pl. XI, etc.

Placer debout, côte à côte, face au spectateur, les éléments d'un groupe en ronde bosse, c'est un schéma primitif que connaît l'archaïsme grec, et qui se maintient jusqu'à la fin de l'art antique, quand il s'agit de personnages au repos, dont on veut qualifier la nature et non l'action <sup>1</sup>.

Ils peuvent être sans lien entre eux, et simplement juxtaposés. Mais de bonne heure on veut exprimer plastiquement par quelque geste le lien qui les unit. Ils se donnent la main <sup>2</sup>, et c'est déjà dans l'hymne homérique à Apollon Pythien le geste des Charites <sup>3</sup>, qu'illustrent tant de reliefs. Ou bien, chacun passe le bras sur l'épaule de son compagnon <sup>4</sup>, et ce geste, simple et aisé quand le groupe ne se compose que de deux figurants, devient plus compliqué quand il en comprend trois <sup>5</sup>. C'est ce dernier que choisit le créateur du groupe des Trois Grâces nues. A bien des siècles de distance, des artistes modernes l'adopteront eux aussi, pour le donner aux morts de la Résurrection <sup>6</sup>, à de jeunes pâtres entourant Apollon <sup>7</sup>, ou à de jeunes chanteurs <sup>8</sup>. Mais nous n'en connaissons pas dans la grande plastique grecque d'exemple anté-

1. Sur ce principe de groupement, Deonna, *Dédale, ou la statue de la Grèce archaïque*, 1930, p. 254 sq.

2. Ivoire du VIII<sup>e</sup> siècle, statues égyptiennes, dessins d'enfants, etc.; *ibid.*, p. 257, référ.

3. *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiae, p. 1665.

4. Stèle de Dermys et de Kitylos, terre cuite archaïque de Praesos, statuettes italiques, statues égyptiennes. Deonna, *Dédale*, p. 256-257, référ.; Reinach, *Répert. de la statuaire*, II, p. 517, 5, 6; 518, 4; 519, 3, 6; 520, 1, etc.; groupes de San Ildefonso, d'Adonis et Aphrodite, à Sofia, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1898, II, p. 110, etc.

5. Ex. groupe surmontant la ciste Ficoroni. Martha, *l'Art étrusque*, p. 537, fig. 16; Ducati, *Storia dell' arte etrusca*, pl. 208, n° 515; Bulle, *Der Schöne Mensch*, 1<sup>re</sup> éd., texte, p. 48, fig. 16; *Dict. des Ant.*, s. v. Cista, p. 1203. Groupe en bronze du *ripostiglio* Bianchini, femme nue entre deux hommes nus, daté du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, ce qui paraît trop tardif, *Bull. comm. arch. comun. di Roma*, 1928, LVI, pl. IV, p. 314 (p. 43, sens symbolique de ce groupe; p. 49, date); *Rev. arch.*, 1846, III, pl. 51; Reinach, *Répert. de la stat.*, II, p. 520, 2; groupe, couvercle de ciste, *Répert.*, II, p. 520, 6.

6. Fresque de Signorelli, Orvieto; Hausenstein, *Der Nackte Mensch in der Kunst aller Zeiten*, éd. 4<sup>e</sup>, 1913, p. 95, fig. 74.

7. Tableau de G. Schick, fin du XVIII<sup>e</sup>, début du XIX<sup>e</sup> siècle; Springer, *Handbuch der Kunstgeschichte* (5<sup>e</sup> éd.), V, 1909, p. 22, fig. 27.

8. Delaunay, XIX<sup>e</sup> siècle, jeunes chanteurs nus, *ibid.*, p. 179, fig. 193.



rieur au groupe des Trois Grâces nues, dont c'est un des traits originaux (fig. 5).

\* \* \*

C'est aussi la première fois que l'on voit l'un des personnages d'un groupe ternaire, jusqu'alors tournés tous de face, se présenter de dos et former le centre du motif. L'auteur du groupe des Grâces a voulu éviter la monotonie et en même temps permettre d'admirer le corps féminin sous ses aspects divers. Le difficile problème du corps humain vu de dos<sup>1</sup>, encore rare dans la peinture de vases à figures noires, devient plus fréquent dans la peinture de vases à figures rouges sévères du v<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, et dans le relief avant 480 déjà<sup>3</sup>. Peinture et relief multiplieront dès lors cette attitude, qui sera aimée à l'époque hellénistique, mais il ne semble pas que la plastique en ronde bosse l'ait adoptée avant cette date<sup>4</sup> ou avant le iv<sup>e</sup> siècle au plus tôt. Plus spécialement, le motif de la femme nue vue de dos, s'il paraît déjà dans le dessin sur un cratère de Rutigliano dans les tyles de Chachrylion<sup>5</sup>, n'existe en ronde bosse qu'à une date tardive. L'Aphrodite Callipyge de Naples, qui semble dérivée d'une peinture<sup>6</sup>, bien que M. S. Reinach, à cause de l'indice mammaire<sup>7</sup>, soit enclin à en faire remonter l'original vers le milieu du iv<sup>e</sup> siècle, est plutôt une création hellénistique, alexandrine ou impé-

1. Loewy, *Ath. Mitt.*, XI, p. 157-159 (à propos de la stèle de Corinthe, du iv<sup>e</sup> siècle, avec guerrier de dos, pl. V); Deonna, *Arch.*, III, p. 435-437, ex.

2. Ex. fond de coupe de Chachrylion, éphèbe étreignant un cheval. *Monumenti antichi*, XVII, p. 458, fig. 328, Orsi; coupe de Wurzburg, jeune garçon portant sur son corps les marques de la sandale qui l'a frappé. *Ath. Mitt.*, 1905, p. 339, pl. XV, etc.

3. Base archaïque trouvée à Athènes dans le mur de Thémistocle, antérieure à 480; *Bull. de Corr. hellénique*, 1922, pl. IV, éphèbe vu de dos.

4. Deonna, *Arch.*, III, p. 437, ex.

5. *Röm. Mitt.*, 1904, p. 82, fig. 3, p. 85.

6. Hétaïre callipyge sur une peinture de vase, Heydemann, *Jahrb. d. arch. Instituts*, 1887, II, p. 125 sq.; Kock, *Hermes*, XXI, p. 407; Weege, *Der Tanz in der Antike*, 1926, p. 129, fig. 184.

7. Reinach, *Rev. des Ét. grecques*, 1908, p. 33-35.

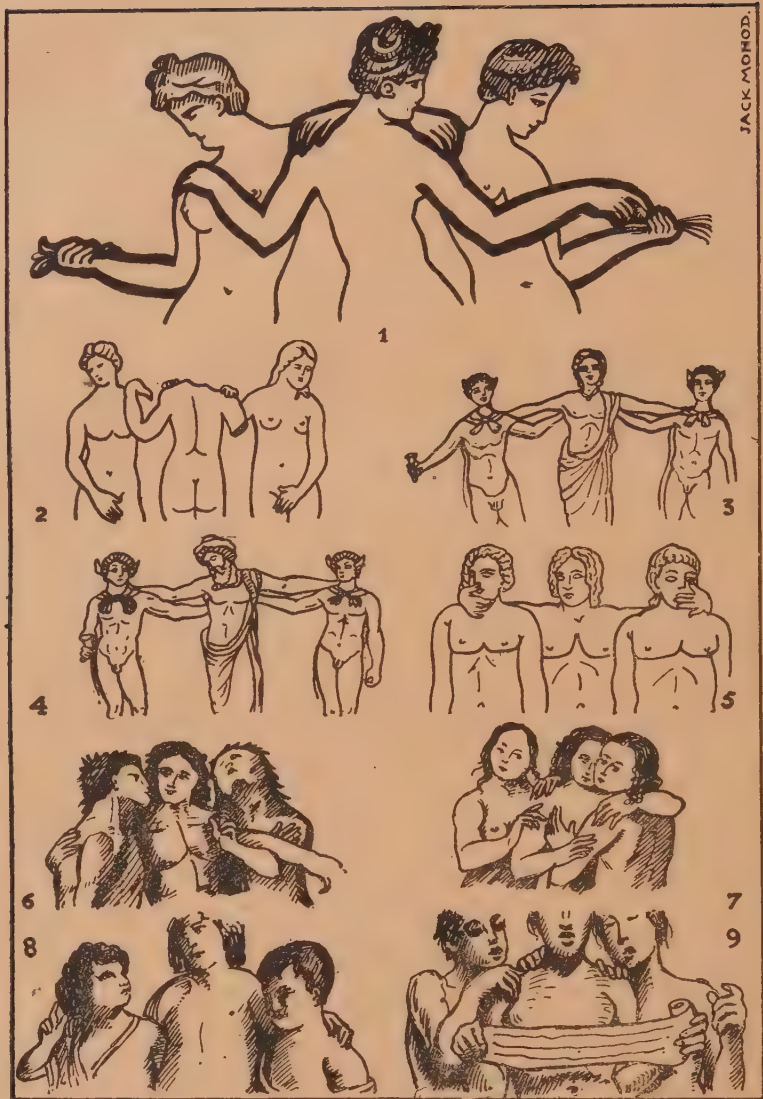


Fig. 5. — Gestes des bras.

- 1: Fresque de Pompéi, Hausenstein, *Der nackte Mensch*, éd. 8<sup>e</sup>, fig. 35. — 2. Groupe de l'Iséum de Cyrène, *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 235, fig. — 3. Groupe de la ciste Ficoroni, Martha, *Art étrusque*, p. 539, fig. 370. — 4. Groupe, couvercle de ciste étrusque, Reinach, *Répert. de la stat.*, II, p. 520, 6. — 5. Groupe étrusque, *ibid*, p. 520, 3. — 6. Fresques de Signorelli, Orvieto, Hausenstein, *Der nackte Mensch*, éd. 4<sup>e</sup>, p. 95, fig. 74. — 7. *id.* — 8. G. Schick, Apollon au milieu des bergers; détail, Springer, *Handbuch der Kunstgesch.*, V, 2<sup>e</sup> éd., p. 22, fig. 27. — 9. E. Delaunay, Jeunes chanteurs, *ibid.*, p. 179, fig. 193.

riale <sup>1</sup>. Serait-ce à l'auteur du groupe des Trois Grâces nues que reviendrait le mérite d'avoir le premier transposé ce motif du dessin et du relief dans la ronde bosse?

\* \* \*

Les Trois Grâces sont nues, et leur nudité remonte peut-être à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, puisque Callimaque les appelle déjà « les filles nues d'Eurynomé <sup>2</sup> ». Mais elles l'ont empruntée sans aucun doute à Aphrodite, avec qui elles sont en intime relation, et dont l'entier dévoilement n'apparaît dans la plastique qu'au milieu du iv<sup>e</sup> siècle, avec l'Aphrodite de Cnide par Praxitèle. Les Trois Grâces nues s'inspirent d'une Aphrodite praxitélienne, qu'elles rappellent dans leur attitude, leur style, le type de leur tête <sup>3</sup>. On a signalé cette analogie à propos de torses de Tegel <sup>4</sup>; on a montré que l'une des Grâces du petit groupe des Thermes de Cyrène répète le motif de l'Aphrodite de Cyrène <sup>5</sup>, à tel point que toutes deux doivent dériver d'un modèle commun <sup>6</sup> (fig. 6, 1-2); il est vrai que la date de cette Aphrodite est incertaine, et que, si les uns la font remonter à la première moitié du iv<sup>e</sup> siècle <sup>7</sup>, d'autres

1. Analogies avec le Satyre regardant sa queue, l'Hermaphrodite *res-piciens* qui, pour Klein, seraient du même auteur, *Praxiteles*, p. 270; transposition du type de cet Hermaphrodite, Reinach, *Rev. arch.*, 1898, I, p. 321; *Rev. des Ét. grecques*, 1899, p. 209.

2. *Dict. des Ant.*, s. v. Gratiaë, p. 1667; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 288.

3. *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 236; Reinach, *Monuments nouveaux*, II, p. 232. Nous ne croyons cependant pas que la présence des vases à côté des Grâces soit nécessairement un rappel du thème d'Aphrodite; voir plus haut, p. 299; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1925, I, p. 178.

4. Arndt, *Einzelaufnahmen*, nos 2977-2978, p. 87.

5. Curtius, *Die Antike*, I, 1925, p. 36 sq., Die Aphrodite von Cyrene; *Notiziario arch.*, II, 1916, p. 59; Reinach, *Rev. arch.*, 1920, II, p. 142, n° 19; id., *Répert. de la stat.*, V, 1, p. 151, nos 5-7; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1914, II, p. 274 sq.; Picard, *Sculpture antique*, II, p. 301, fig. 116; Della Seta, *Il nudo nell' arte*, I, 1930, p. 465 sq., fig. 156-7.

6. Ghislanzoni, *Notiziario*, II, p. 59, fig. 29-30; Bagnani, *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 233; Reinach, *Monuments nouveaux*, II, p. 221, 233, fig. 409; Curtius, *Die Antike*, I, 1925, p. 50, fig. 12; Reinach, *Répert. de la stat.*, V, 1, p. 174; nos 1-3; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1925, I, p. 178, fig.

7. Arndt, *l. c.*

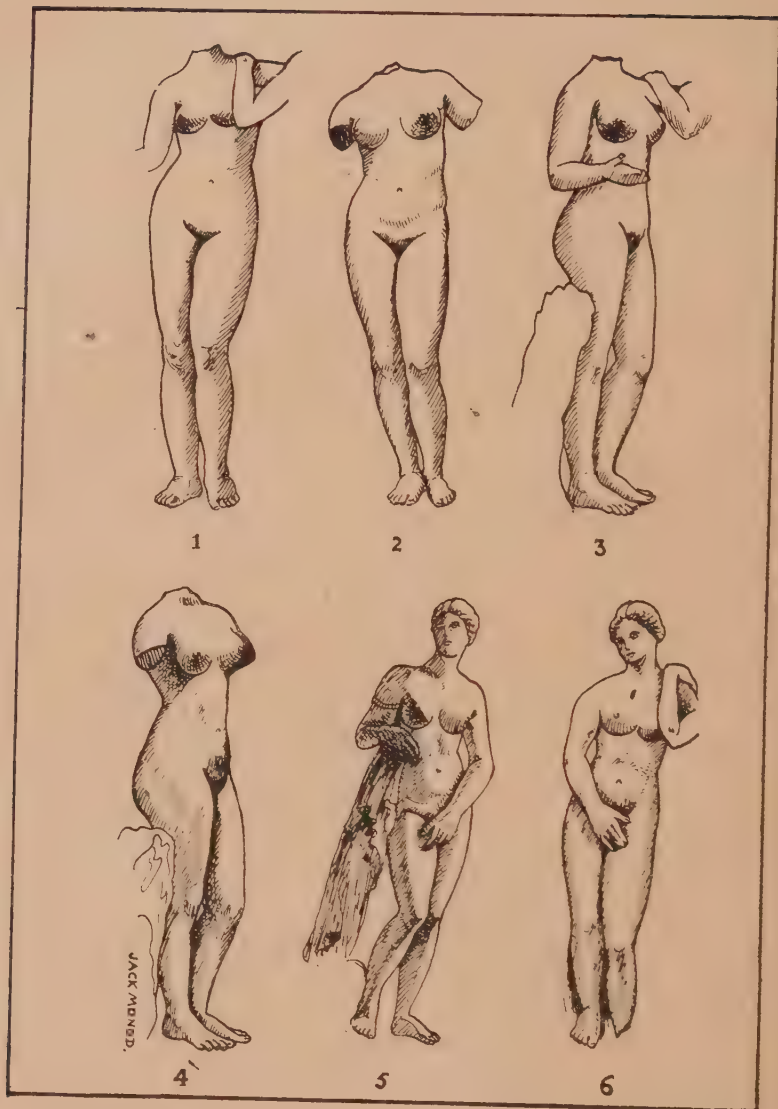


Fig. 6. — Charites et Aphrodite.

1. Groupe des Trois Grâces de Cyrène. Grâce de gauche. *Festchr. P. Arndt*, fig. 14, p. 106. — 2. Aphrodite de Cyrène, *Die Antike*, I, pl. 1. — 3. Groupe des Trois Grâces de Cyrène, Grâce de gauche. Cf. n° 1; *Die Antike*, I, p. 50, fig. 12. — 4. Aphrodite de Cyrène. Cf. n° 2; *ibid.*, fig. 13. — 5. Aphrodite de Cnide. — 6. Petit groupe de l'Iseum de Cyrène, Grâce de gauche. *Journal of Hellenic Studies*, 1921, p. 233, fig. 1.



la croient hellénistique, et la datent comme les Grâces du <sup>II</sup>e siècle avant J.-C. <sup>1</sup>. Le groupe de l'Iseum de Cyrène rend cette parenté évidente, puisque les Grâces font le même geste pudique que l'Aphrodite de Cnide et en ont l'entière apparence (fig. 6, 5-6).

Si le groupement de trois femmes nues, côte à côte, de face, et à plus forte raison avec une d'elles vue de dos, ne s'était jamais rencontré auparavant dans la plastique en ronde bosse, peut-être lui trouvera-t-on toutefois de lointains ancêtres

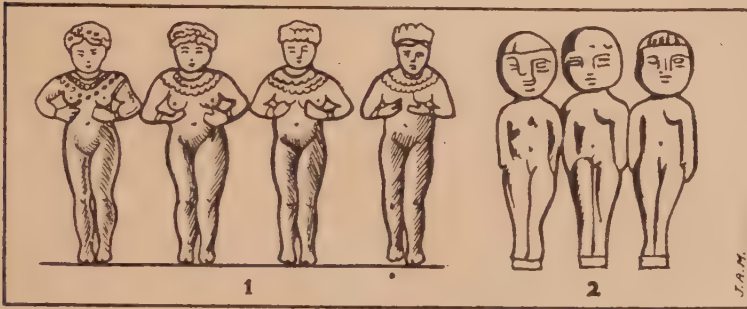


Fig. 7. — Groupement de divinités nues.

1. Sarcophage d'Amathonte, Perrot, *Hist. de l'art*, III, p. 610, fig. 417. — 2. Relief étrusque de Narce, Ducati, *Storia dell'arte etrusca*, pl. 57, n° 173.

dans le relief. On se rappellera, sur le sarcophage chypriote d'Amathonte, les quatre Aphrodites orientales, identiques, qui de leurs mains pressent leurs seins féconds <sup>2</sup> (fig. 7, 1), et sur le relief étrusque, archaïque, de Narce (fig. 7, 2), les trois femmes nues, aux bras pendant le long du corps <sup>3</sup>, Aphrodites ou Nymphes, qui annoncent le groupement de face des trois Nymphes sur divers reliefs de basse époque <sup>4</sup>, et celui des Trois Grâces nues.

1. Curtius, *Die Antike*, I, p. 58. Voir plus haut.

2. Perrot-Chipiez, *Hist. de l'art*, III, p. 610, fig. 417; Picard, *Sculpture antique*, I, p. 217, fig. 60; *Antike Denkmäler*, III, 1909-1911, pl. I-IV. Fin du <sup>VI</sup>e, début du <sup>V</sup>e siècle.

3. Ducati, *Storia dell' arte etrusca*, pl. 57, n° 173. Nous ne savons pour quelle raison M. Six estime que la nudité des Nymphes précède celle des Grâces; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 288.

4. *Bull. de Corr. hellénique*, 1897, p. 126-127, fig.

\*  
\* \*  
\*

Ignoré pendant le moyen âge, le thème des Trois Grâces nues conquiert une immense vogue immédiatement après la découverte du groupe de Sienne, au milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, et les artistes ne cessent soit de le répéter fidèlement ou avec des variantes plus ou moins grandes, soit de s'en inspirer librement, l'utilisant même pour d'autres sujets. On remarquera que, si ces imitations sont nombreuses dans le dessin et le relief, elles sont rares en ronde bosse, et en général de dimensions réduites. Nous en citerons quelques-unes :

*XVI<sup>e</sup> siècle. Ronde bosse.*

*Museo Estense de Modène*, petit groupe en bronze, d'un maître vénitien des environs de 1570.

Bode, *Die italienischen Bronzestatuetten der Renaissance*, II, pl. CLXI.

*XVI<sup>e</sup> siècle. Relief.*

Sur le *mausolée du poète Lancinus Curtius*, mort en 1511, sculpté en 1513 par Agostino Busti Serabaglio, dit « il Bambaja », au Musée archéologique du Palais Sforza, à Milan. L'artiste a conservé la disposition générale du groupe antique, mais il a écarté davantage les Grâces les unes des autres, et a modifié le geste des bras.

Müntz, *Hist. de l'art pendant la Renaissance*, II, p. 550; *l'Arte italiana*, II, 1892, n<sup>o</sup> 3, p. 21 sq., pl. 12; Gauthiez, *les Villes d'art célèbres*, Milan, p. 82, fig.

*Médailles de Nicolo Fiorentino*, en deux variantes; les différences s'expliqueraient, a-t-on dit, par le fait que l'auteur s'est inspiré d'un autre exemplaire antique que le groupe de Sienne, qui aurait été connu dès la seconde moitié du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, et que l'on n'a pu identifier<sup>1</sup>. Imitation fidèle.

1. Habich, *l. c.*

Heiss, *les Médailleurs de la Renaissance*, 1891, pl. V, 7; VI, 5, 7; VIII, 4; Habich, *Die Medaillen der italienischen Renaissance*, p. 68, et note 59; Schmidt, *Festchr. P. Arndt*, 1925, p. 102, et fig. 10; *l'Amour de l'Art*, 1925, p. 260, fig. 10 bis (coll. G. Dreyfus); Lapauze, *le Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris (Petit Palais)*, 1910, p. 165, fig.

*Médaille de Paul Furstenbach, de Nuremberg, 1555.* Disposition symétrique des bras; les Grâces latérales tournent leur tête vers le centre; la tête de la Grâce médiane est tournée à sa gauche. Légende sous le groupe : « Gratiae ».

*Sammlung Arthur Löbbecke, Kunstmedaillen und Plaketten*, 1908, pl. XX, n° 345.

*Camées en onyx, de Vienne et de Naples.* Imitation fidèle; à gauche, une cigogne; à droite, une source d'eau.

Eichler-Kris, *Die Kameen im Kunsthistorischen Museum, Vienne*, 1927, p. 154, n° 334, pl. 25 (Vienne); Naples (n° 988).

#### XVI<sup>e</sup> siècle. Dessins, Peintures.

*Peinture du Musée Condé, à Chantilly.* Imitation fidèle du groupe antique <sup>1</sup>, vers 1500, attribuée à Raphaël jeune, mais peut-être de l'école du Pérugin.

Rosenberg, *Klassiker der Kunst, Raphael*, p. 2, fig.; Müntz, *op. l.*, II, p. 113; Gruyer, *la Peinture à Chantilly, Écoles étrangères*, 1896, pl. p. 83 sq.; id., *Raphaël et l'Antiquité*, I, p. 239 sq.; Hausenstein, *Der nackte Mensch in der Kunst aller Zeiten*, éd. 4<sup>e</sup>, 1913, p. 105, fig. 83 (d'après la gravure de Foerster); Richer, *le Nu dans l'art*, V, *l'Art grec*, p. 241, fig. 308; *Monuments Piot*, XXIV, 1920, p. 181; *Festchr. P. Arndt*, 1925, p. 102 et 142, note 5.

Le groupe de Sienne a exercé une grande influence sur l'art de Raphaël <sup>2</sup>, qui en a dessiné deux des Grâces, celles de gauche et du milieu (Venise, Acad. des Beaux-Arts) <sup>3</sup>.

1. A de légers détails près. Les trois Grâces tiennent chacune en main une pomme; celle de gauche porte une légère draperie autour des reins; les deux autres ont un collier au cou.

2. Sur cette influence, Gruyer, *Raphaël et l'antiquité*, 1864, I, p. 233 sq.

3. Gruyer, *ibid.*, I, p. 233 sq.; id., *la Peinture à Chantilly*, l. c. Voir aussi une étude de ce maître, Personnaz et Georges Bergès, *le Musée de Bayonne*,

*Gravure de Marc-Antoine Raimondi* (1475?-1534?), fin du xv<sup>e</sup> siècle, début du xvi<sup>e</sup> siècle. Imitation fidèle. Dans le fond, trois palmiers. De chaque côté, sur des piliers, des urnes d'où l'eau s'épanche<sup>1</sup>. Au-dessous, légende : « Sic Romae Carites niveo ex marmore sculp. ».

Delaborde, *Marc-Antoine Raimondi*, p. 170, n° 124, fig. 169; Bartsch, XIV, p. 255, n° 340; Hausenstein, *Der nackte Mensch.*, éd. 4<sup>e</sup>, 1913, p. 249, fig. 218 (Mocetto?).

Variante, Bartsch, n° 341.

*Gravure de Énée Vico*, de Parme, datée de 1542, d'après l'original antique. Légende au bas : « Exemplar Charitum ex Policleti opere marmoreo sumptum ».

Bartsch, XV, p. 291, n° 20.

*Peinture du Corrège*. Au couvent de Saint-Paul à Parme, série de médaillons au-dessous desquels l'artiste a peint en 1518 des figures allégoriques, parmi lesquelles le groupe des Trois Grâces.

*Klassiker der Kunst*, Gronau, *Corregio*, 1907, p. 28, fig.; p. 42, fig. détail; Müntz, *op. l.*, III, p. 571.

*Peinture de Francesco Morandini* (1544-1597), aux Uffizi, Florence. Imitation fidèle.

*R. Galleria degli Uffizi, Catalogo topogr. illustrato*, salle XIV, 1930, pl. 30.

*Dessin à la plume de Daniel Lindmayer*, Schaffhouse (1552-1603).

P. Ganz, *l'Œuvre d'un amateur d'art, la collection de M. Engel-Gros*, II, pl. 83 b.

\* \* \*

D'autres œuvres modifient plus ou moins la donnée primitive, tout en s'en inspirant assurément.

1925, p. 34, fig., groupe de trois personnages nus, debout, dans lequel on reconnaît l'influence du groupe antique.

1. Comparer avec le motif analogue des reliefs votifs de Thrace aux Nymphes, voir plus haut, p. 283, n° 36 sq.



*Gravure d'Albert Dürer*, de 1497. Quatre femmes nues, debout, dont une au second plan. Les trois autres forment un groupe qui ressemble à celui des Grâces antiques, mais la femme de gauche est, aussi vue de dos, comme celle du centre, et celle de droite entoure ses hanches d'une légère draperie; l'artiste a renoncé à l'enlacement des bras. Représentent-elles les « Trois Grâces », comme on l'a dit parfois ? une assemblée de sorcières ? ou quatre femmes anonymes ? Cette gravure a été reproduite par divers artistes; sur sa copie, Nicoletto da Modena (1500) a inscrit « *detur pulchriori* », légende qui, avec d'autres détails significatifs, atteste que ce motif a été transformé en un jugement de Paris <sup>1</sup>.

*Klassiker der Kunst*, Scherer, *Dürer*, p. 104; P. du Colombier, *Albert Dürer*, 1927, pl. XXV; Duplessis et Amand Durand, *Œuvre d'A. Dürer*, p. 13, pl. 71; Bartsch, VII, n° 75; Springer, *Albrecht Dürer, Kupferstiche*, 1914, pl. 75; Hausenstein, *op. l.*, p. 472, pl.

Exemplaire, en contre-partie, de la Bibliothèque nationale, à Paris, reproduite par Grand-Carteret, *l'Histoire, la vie, les mœurs et la curiosité*, II, 1927, p. 427, fig. 423.

Sur une *fresque* de la villa Lemmi, au Louvre, *Botticelli*, en 1486, peint Giovanna degli Albizzi, femme de Lorenzo Tornabuoni, recevant les Grâces, mais il conçoit celles-ci comme des femmes vêtues, sans rapport avec le groupe antique <sup>2</sup>. En revanche, dans sa célèbre peinture du *Printemps*, à Florence (1484-1485), les Trois Grâces, bien que recouvertes de vêtements transparents, le rappellent par leur disposition générale, et l'on remarquera que celle du milieu est vue de dos comme la Grâce antique <sup>3</sup>.

*Vasari* (1512-1574) peint la danse des Trois Grâces; elles sont vêtues, mais celle du milieu est de dos, ce qui est

1. Bartsch, XIII, p. 289, n° 62.

2. Diehl, *Botticelli*, collection Les Maîtres de l'Art, p. 104, pl.; Müntz, *op. l.*, II, p. 639.

3. Diehl, *op. l.*, p. 96, pl.; Müntz, *op. l.*, II, p. 632; Supini, *Sandro Botticelli*, 1900, p. 93, fig.; Venturi, *Botticelli*, 1925, pl. XVI.

une réminiscence<sup>1</sup>. Citons encore une gravure d'*Augustin Carrache* (1557-1602)<sup>2</sup>.

\* \* \*

Mais *Raphaël* s'est délibérément écarté du modèle antique, quand il a peint les Trois Grâces dans ses fresques de la Farnésine en 1518; elles sont sans doute nues, mais debout et de trois quarts<sup>3</sup>, ou assises<sup>4</sup>. Il n'y a pas non plus d'analogies dans les Trois Grâces du *Titien* (1477-1576) au Palais Borghèse<sup>5</sup>, de *Tintoret* au palais ducal à Venise<sup>6</sup>, et dans la peinture de *Palma Vecchio* à Dresde, jadis désignée sous le nom des « Trois Grâces », qui sont plutôt « Trois Sœurs », femmes anonymes, vêtues, en buste<sup>7</sup>.

#### XVII<sup>e</sup> siècle.

Au début du xvii<sup>e</sup> siècle (1605), *Olivio Guatti* utilise les Trois Grâces pour supporter l'écusson d'Alexandre Farnèse, duc de Parme<sup>8</sup>.

*Rubens* suit d'assez près le prototype dans sa toile du Musée du Prado à Madrid, vers 1638-1640<sup>9</sup>. La Grâce du centre est

1. Budapest, Reinach, *Répert. des peintures*, VI, p. 215.

2. Bartsch, *le Peintre graveur*, XVIII, p. 108, n° 130. Les Grâces debout, deux de face, celle de gauche vue de dos.

3. *Klassiker der Kunst*, Rosenberg, *Raffaël*, 1909, p. 156, fig.

4. *Ibid.*, p. 150; Reinach, *Répert. des peintures de la Renaissance*, VI, p. 216; Hausenstein, *op. l.*, p. 444, fig. 397. Motif souvent répété : gravure de Marc-Antoine Raimondi; Delaborde, *Marc-Antoine Raimondi*, p. 145, n° 98, fig.; plat de Gubbio, de 1525, Müntz, *op. l.*, II, p. 114; Gruyer, *Raphaël et l'antiquité*, II, p. 191.

5. L'une bande les yeux de Cupidon, l'autre s'empare de ses flèches, la troisième brandit son arc; Müntz, *op. l.*, III, p. 116, note 1.

6. Mercure et les Grâces, assises ou à demi couchées, nues et à demi nues. Hausenstein, *op. l.*, p. 119, fig. 96; Reinach, *Répert. des peintures*, VI, p. 240; Fosca, *Tintoret*, 1929, pl. XXX. Gravure d'Augustin Carrache (1557-1602), Bartsch, XVIII, p. 104, n° 117.

7. Reinach, *Répert. des peintures*, III, p. 368, 2; Müntz, *op. l.*, III, p. 613.

8. Bartsch, *le Peintre graveur*, XIX, p. 17, n° 45.

9. P.-P. Rubens. *L'Œuvre du maître*. Hachette, 1912, pl. 446; Michel, *Hist. de l'Art*, VI, 1, p. 307, fig. 199; von Reber et Bayersdorfer, *Klassiker Bilderschatz*, IV, pl. 569.

toujours de dos, mais les deux Grâces latérales sont vues de profil. L'imitation est plus libre dans la peinture des Trois Grâces au Musée de Florence <sup>1</sup>, où celle du milieu, que couronne l'Amour, est de face, s'appuyant sur une de ses compagnes, qui sont tournées plus ou moins de trois quarts vers elle. Ce thème a plu à l'artiste flamand, épris de chairs féminines grasses et lourdes. A Glasgow, la Nature, qui est une statue du type de l'Artémis d'Éphèse, est parée par les Trois Grâces et couronnée par l'Amour, et on retrouve la vision de dos de la figure centrale, les deux autres étant de profil (1620) <sup>2</sup>. Sur deux œuvres similaires de Stockholm <sup>3</sup> et de Vienne <sup>4</sup>, elles soutiennent de leurs bras levés une corbeille de fleurs, et sont de face, sauf celle de droite, de dos. A l'Académie de Saint-Luc, à Rome, les Nymphes qui couronnent la déesse de l'Abondance sont de face, deux d'entre elles assises <sup>5</sup>. Enfin, les Grâces président à l'éducation de Marie de Médicis, et l'influence du groupe antique se fait encore sentir sur cette composition, où celle de droite est de dos <sup>6</sup>; comme encore dans le groupe des Néréides assistant au débarquement de Marie de Médicis au port de Marseille <sup>7</sup>. Il semble que le motif était aimé à la Cour de France, s'il est vrai qu'une médaille de la reine Catherine de Médicis, citée par Montfaucon <sup>8</sup>, l'unissait aux Grâces dont elle formait la quatrième.

Léonhard Kern (1588-1663) n'ignore pas le prototype antique, quand il sculpte en un relief de pierre trois femmes debout et nues : celle du milieu de dos, celle de gauche en face, celle de droite tournée de profil vers le centre <sup>9</sup>.

1. P.-P. Rubens. *L'Œuvre d'un maître*, p. 20, fig.; Hausenstein, *op. l.*, p. 32, pl.

2. *Ibid.*, p. 222.

3. *Ibid.*, p. 177, pl.

4. *Ibid.*, p. 178.

5. *Ibid.*, p. 49, fig.

6. *Ibid.*, p. 236, pl.; Geffroy, *la Peinture au Louvre*, p. 96, fig.

7. *Ibid.*, p. 239, pl.

8. Montfaucon, *Antiquité expliquée*, I, p. 176.

9. Sauerlandt, *Das Museum für Kunst und Gewerbe in Hamburg, 1877-1927; Neuerwerbungen 1919-1927, 1929*, pl. 53.

\*  
\* \*

### XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Boucher* peint plus d'une fois les Grâces <sup>1</sup>, et dans sa toile du Louvre <sup>2</sup>, où les trois sœurs portent au-dessus d'elles un petit Amour aux torches enflammées, il se souvient du groupe antique, en les montrant côte à côte, nues, à part de légères draperies, et en tournant l'une, celle de gauche, de dos.

Ce sujet convient à l'art galant du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui offre tant de traits communs avec la période hellénistique <sup>3</sup>, et dont les artistes, peintres, dessinateurs, sculpteurs répètent à l'envi le groupe antique, tantôt en le copiant fidèlement, tantôt en l'interprétant librement. *Guiard* (ou *Guyard*, 1723-1788) copie en petites dimensions le groupe Borghèse, actuellement au Louvre <sup>4</sup>, et nous citons en note diverses œuvres, dont beaucoup ne nous sont connues que par leurs noms <sup>5</sup>, et qui attestent la popularité de ce motif.

1. « Les Grâces au bain », assises. Arsène Alexandre, *Hist. populaire de la peinture, École française*, p. 207, fig.; *l'Art et le beau*, II, p. 17, fig. — Nymphes au bain, *ibid.*, II, p. 9.

2. Hausenstein, *op. l.*, p. 139, fig. 114.

3. Deonna, *Arch.*, III, p. 457 sq.

4. Lami, *Dict. des Sculpteurs de l'école française*, XVIII<sup>e</sup> siècle, I, p. 389.

5. *Estampes*.

Les Trois Grâces, d'après *Antoine Pellegrini* (1655-1741), peintre italien, membre de l'Académie de peinture à Paris en 1733; gravure de *Janinet* (1752-1813). Bourcard, *les Estampes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1885, p. 272.

Les Trois Grâces, par *Pasquier*, d'après *Carle Van Loo* (1705-1765), *ibid.*, p. 477.

#### *Sculptures :*

d'*Antoine* (Étienne, 1737-1809), groupe monumental des Trois Grâces en marbre, surmontant la fontaine érigée sur la place du Théâtre de Montpellier. Lami, *op. l.*, I, p. 28.

*Boizot* (Simon-Louis, 1743-1809). Les Trois Grâces, relief en terre cuite de forme circulaire, vendu en 1790 et 1791, *ibid.*, I, p. 89.

*Clodion* (1738-1814), groupe des Trois Grâces, vente 1855. Thirion, *les Adam et Clodion*, 1855, p. 404; l'artiste a répété plusieurs fois ce thème. Lami, *op. l.*, II, p. 153, 156.

*Degand* (Pierre-Guislain-Philibert, 1747-1825). Les Trois Grâces, groupe en terre cuite, Musée de Douai. Lami, I, p. 256.



\*  
\* \*

*Fin des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.*

Le retour à l'antique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> la maintient, et la découverte en 1760 d'une des peintures de Pompéi<sup>1</sup> donne plus de vogue à ce vieux thème, dont les ouvrages d'érudition avaient depuis longtemps répandu la connaissance et qu'ils popularisent dès lors davantage encore<sup>2</sup>. Les artistes des fabriques de Sèvres<sup>3</sup>, de Marseille<sup>4</sup>, répètent le groupe antique dans leurs produits céramiques, en conservant ses dispositions précises, parfois en y ajoutant quelques détails. Le sculpteur Edme Dumont modèle en 1804 le groupe des « Trois Grâces », qui fut aussi fondu en argent par l'orfèvre Henry Auguste, et fit partie du service offert par le Département de la Seine à l'empereur Napoléon<sup>5</sup>. Le peintre Jean-Baptiste Regnault (1754-1829), dans sa toile du Louvre<sup>6</sup>, les montre enlacées comme dans l'antiquité, la Grâce du milieu de dos, et il tourne les têtes des Grâces latérales vers le centre. Dans son relief pour le tombeau du peintre Appiani à Milan, Thorwaldsen (1770-1844)

D'Huez (Jean-Baptiste-Cyprien, 1730-1793), la Fontaine des Trois Grâces, esquisse, Salon de 1769. Lami, I, p. 288.

Michel (Sigisbert François, 1728-1811). Les Trois Grâces, groupe en terre cuite, salon de 1779. Lami, II, p. 140.

1. Voir la bibliographie, plus haut, p. 290, n° 83.

2. Guimbaud, *Saint-Non et Fragonard*, 1928, p. 178, fig.

3. Plaquette en biscuit de la fabrique de Sèvres, 1780-1800, avec adjonction de draperies tenues par les deux Grâces extérieures. Bourgeois, *le Biscuit de Sèvres, recueil de modèles*, pl. 45, n° 594.

4. « Fontaine aux cygnes », faïence de Marseille, fabrication d'Antoine Bonnefoy, avec adjonction de guirlandes tenues par les Grâces. Arnaud d'Agnel, *la Faïence et la porcelaine de Marseille*, pl. LIII, 1, Collection Gavot. Début du XIX<sup>e</sup> siècle.

5. Lami, *op. l.*, I, p. 305; le modèle en terre cuite, dit M. Lami, appartenait à M. G. Wattier.

6. Bénédite, *la Peinture au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 8, fig. 8; id., *l'Art au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 29, fig.; Hausenstein, *op. l.*, p. 157, fig. 126.

n'apporte que de légères variantes<sup>1</sup>, mais *Canova* (1757-1822), dans le groupe qui lui est commandé par l'impératrice Joséphine, et qui ne fut achevé qu'après la mort de celle-ci, modifie la composition, en plaçant la Grâce centrale de face, et en tournant de profil vers elle les deux autres<sup>2</sup>. Les graveurs de pierres, qui imitent volontiers au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle les œuvres antiques et celles des néo-grecs de leur temps, apportent leur contribution à l'iconographie des Trois Grâces<sup>3</sup>, sans qu'il soit possible de discerner dans chaque cas le prototype qui leur a servi, tel Pichler qui copie le relief de Thorwaldsen<sup>4</sup>; beaucoup de gemmes illustrant ce motif, que l'on a crues parfois antiques, doivent être rapportées à cette époque, sinon à la Renaissance<sup>5</sup>.

Plus tard, le sculpteur genevois *James Pradier* expose au Salon de 1831 un groupe des Trois Grâces, conservé au Musée de Versailles; le Musée de Genève possède le dessin du projet primitif<sup>6</sup>: deux femmes de face; celle de droite, de profil. D'autres sculpteurs suivent la même voie devenue banale<sup>7</sup>.

1. Hausenstein, p. 163, fig. 131; id., éd. 8<sup>o</sup>, p. 127, fig. 88; *Die Antike*, VI, 1930, p. 124, fig. 29. La Grâce centrale est toujours de dos, les deux autres de face; auprès, un Amour jouant de la cithare.

2. Latouche et Réveil, *Œuvre de Canova*, 1825, pl. s. numéro, et table, p. 4; Quatremère de Quincy, *Canova et ses ouvrages*, 1834, p. 246 sq. 1814. A Monaco, ancien palais du prince Eugène. Canova en fit une copie pour le duc de Bedford, à Londres. Moulage au Musée de Genève, n<sup>o</sup> 1840, 1.

3. Gemme signée par Pichler, Rollett, p. 32, 90; Lippold, *Gemmen und Kameen des Altertums und der Neuzeit*, pl. 131, 1. Disposition du groupe antique, les têtes des Grâces latérales tournées vers l'intérieur.

Gemme, *ibid.*, pl. 131, 3; disposition analogue, draperies au bas des Grâces latérales. Même motif inversé: Ogle, *Gemmae ant. cael.*, Londres, 1741, p. 167; Müller-Wieseler, n<sup>o</sup> 722; Jahn, *Die Entführung*, p. 35, note 3, considère cette gemme avec raison comme moderne.

Gemme de Pichler, *ibid.*, pl. 131, 4. Les Trois Grâces sont de face; celles des côtés sont vêtues; celle du centre est nue, derrière elle un siège. Les bras ne sont pas enlacés.

4. Gemme, à Vienne, Rollett, p. 63, 91; Lippold, *op. l.*, pl. 131, 6. Un exemplaire vu en 1929 dans la collection de pierres gravées Bruckowsky, Genève.

5. Ex. Montfaucon, *Antiquité expliquée*, I, pl. CX, 2, Maffei.

6. *Genava*, VII, 1929, p. 244, n<sup>os</sup> 1852-55.

7. *Carrier-Belleuse*, 1824-1887, Trois Grâces, groupe en terre cuite (jardinière). Lami, *Dict. des Sculpteurs de l'école française, XIX<sup>e</sup> siècle*, I, p. 283-

De nos jours, le peintre *René Ménard* place le groupe dans un beau paysage marin <sup>1</sup> et en répète fidèlement l'antique composition.

Quand le docteur *Richer*, aussi sculpteur de talent, veut synthétiser, au Salon de 1914, les trois idéals de la beauté féminine tels que l'art les a conçus à diverses époques, c'est une composition analogue à celle du groupe antique qui s'impose à son esprit <sup>2</sup> : trois femmes nues, de face, enlacées, dont celle du milieu symbolise le type grec, celle de gauche, la Renaissance, celle de droite, les temps modernes. Et quand le peintre *Böcklin* chante un hymne au printemps, il évoque un paysage riant, au bord de l'eau, où se meuvent trois femmes qui, l'une à gauche drapée, les deux autres demi-nues, sont debout dans l'attitude des Trois Grâces antiques, c'est-à-dire que celle du milieu tourne comme jadis le dos au spectateur <sup>3</sup>. A des siècles de distance, artistes anciens et modernes recourent aux mêmes éléments pour glorifier la force fécondante de la nature et la beauté de la femme <sup>4</sup>. Car, si les siècles ont pu apporter quelques variantes au prototype créé au IV<sup>e</sup> siècle ou à l'époque gréco-romaine, modifier la position des Grâces, en transportant l'attitude de dos à l'une

*Bosio* (1768-1845). Trois Grâces, esquisse en plâtre, Musée de Dunkerque. *Ibid.*, I, p. 158.

*Carpeaux* (1827-1875). Trois Grâces, groupe inspiré par les figures de la Danse, *ibid.*, I, p. 274.

1. A. Michel, *Peintures et pastels de René Ménard*, Paris, 1923; *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1927, *Bulletin*, p. 88, fig.

2. Richer, *Nouvelle Anatomie artistique*. II. *Morphologie, la Femme*, 1920, p. 353 sq., pl. 59-61.

3. A. Böcklin, *Eine Auswahl der hervorragendsten Werke des Künstlers*, Munich, pl. s. numéroté.

4. Cf. aussi, du peintre suédois *Anders Zorn*, « Trois sœurs », trois jeunes filles debout, nues, côte à côte, dans un pré, mais toutes de face. Romdahl, *Anders Zorn*, 1923, pl. 108.

Du peintre *Cesare Laurenti*, Venise, les Trois Grâces, trois femmes nues dans un pré, dansant, celle du milieu de dos; *Die Jugend*, 1914, I, p. 244, fig.

L'imitation du groupe antique est évidente dans plusieurs gravures sur bois contemporaines. Ex. « Le ruisseau », de *Jacques Beltrand*; « Les Trois Grâces », de *Louis Jou* (Exposition de la Société Française de la gravure sur bois originale. Genève, 1930, *Catalogue*, nos 80 et 227).

dés sœurs latérales, les placer de face, ou de profil, modifier aussi leurs gestes, on ne saurait toutefois méconnaître la parenté qui unit entre eux tous ces monuments et leur inspiration commune.

\*  
\* \*  
\*

Un charmant monument du Musée du Louvre, œuvre romaine du <sup>1</sup><sup>er</sup> siècle de notre ère, montre trois jeunes femmes nues, des Nymphes qui, debout, tournant le dos au spectateur, soutiennent de leurs bras levés une vasque de fontaine <sup>1</sup>, et dans lesquelles certains érudits <sup>2</sup> ont voulu reconnaître le groupe des « Appiades » du sculpteur Stéphanos. Pour la disposition générale, l'auteur pouvait s'inspirer de documents antérieurs : d'un Hékateion où trois jeunes femmes vêtues, les Heures, dos à dos, tournent autour de la triple Hécate; de la colonne florale de Delphes, où les trois danseuses de Karyatis forment une ronde analogue. Mais la nudité de ces Nymphes, qui sont souvent assimilées aux Grâces, et, nous l'avons vu, ont emprunté à celles-ci leur groupement, est assurément inspirée par ces dernières, comme on l'a reconnu <sup>3</sup>, et l'on retrouve dans ce groupe l'attrait qu'avait éprouvé le créateur des Trois Grâces nues pour la vision d'un corps de dos.

Voilà une conception qui est appelée elle aussi à une longue descendance; on pourra changer les poses, montrer ces jeunes femmes de face et non de dos, les vêtir plus ou moins légèrement, ce ne seront jamais que des variantes d'un même thème. Il inspire une gravure de *Marc-Antoine Raimondi* <sup>4</sup>,

1. Froehner, *Musée national du Louvre, Sculpture antique*, p. 416, n° 453 (référ.); Visconti, *Musée Pie-Clementin*, 1820, IV, p. 105; Louvre, *Catalogue sommaire des marbres antiques*, 1922, p. 11, n° 233; Gusman, *l'Art décoratif à Rome*, III, pl. 9, 8; Klein, *op. l.*, III, p. 340 sq.; Dickins, *Hellenistic sculpture*, p. 73, fig. 51.

2. Klein, *Geschichte der griechischen Kunst*, III, p. 340.

3. *Ibid.*, p. 341.

4. Reproduite in Grand-Carteret, *l'Histoire, la vie, les mœurs et la curiosité*, I, 1927, p. 106, fig. 80.



où les Trois Grâces, adossées et vêtues, soutiennent une urne formant cassolette; deux peintures de *Rubens*, à Stockholm et à Vienne <sup>1</sup>, où, nues, deux de face et une de dos, elles supportent une corbeille de fleurs; le monument funéraire du cœur de Henri II, dit les « Trois Grâces » (1559), par *Germain Pilon*, où elles sont vêtues et adossées <sup>2</sup>; la « Fontaine aux Nymphes » de *Bouchardon* (1698-1762), dont il existe plusieurs projets, et où l'on retrouve, parmi ces Nymphes nues, dressées contre le fût de la colonne, un corps vu de dos <sup>3</sup>; la pendule des « Trois Grâces » de *Falconet* (Étienne Maurice, 1716-1791), adossées, ayant une draperie sur les jambes, et supportant le mouvement <sup>4</sup>, motif plus d'une fois appliqué à cet usage <sup>5</sup>; les Trois Grâces de *Clodion* (1738-1814), supportant des coupes <sup>6</sup> et des candélabres <sup>7</sup>; des groupes en biscuit de la fabrique de *Sèvres* (1780-1800), où, demi-nues, adossées, elles lèvent une corbeille <sup>8</sup>. Le thème est devenu banal et à tel point consacré par l'usage qu'un recueil d'iconologie du XVIII<sup>e</sup> siècle fait de ces trois femmes nues, dos à dos, se tenant par la main, le symbole des Grâces et rappelle les vers d'Horace : « Gratia cum Nymphis geminisque

1. *Rubens. L'œuvre du maître*, éd. Hachette, pl. 177-178.

2. Louvre, *Catalogue des sculptures du Moyen âge et de la Renaissance*, 1922, pl. XX, p. 49, n° 413; J. Babelon, *Germain Pilon*, pl. I, III; Dimier, *Le Primatice*, 1928, pl. XLVII.

3. Guiffrey et Marcel, *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles, École française*, II, p. 2, pl. nos 798-800. Dans un autre projet, trois femmes nues adossées; tenant des urnes, *ibid.*, pl., p. 5, n° 801.

4. Ancienne collection Camondo, Lami, *op. l.*, I, p. 332; *l'Art français à l'Exposition de 1900*, I, *Meubles*, 3 pl., sans numéro.

5. Dreyfus, *le Musée du Louvre, les objets d'art du XVIII<sup>e</sup> siècle. Époque de Louis XV*, 1923, pl. I; Molinier, *op. l.*, pl. XVI.

Pendule époque Louis XVI, par Vion et Lepaute, Paris, Dreyfus, *op. l.*, *Époque de Louis XVI*, 1923, pl. 19.

6. Vente Hoorn, 1809; Thirion, *les Adam et Clodion*, 1885, p. 390; Lami, *op. l.*, XVIII<sup>e</sup> siècle, II, p. 152.

7. Paris, Collection du Garde-meuble. Thirion, *op. l.*, p. 322, demi-nues, dansant autour du fût.

8. *Les Biscuits de la manufacture nationale de Sèvres, XVIII<sup>e</sup> siècle et XIX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> série, pl. 12-13; Bourgeois, *le Biscuit de Sèvres*, pl. 8, n° 595; pl. 27, n° 596.

sororibus audet / ducere nuda choros <sup>1</sup>». Les voici, dansant, vêtues, soutenant une vasque, en un dessin d'orfèvrerie de style Empire, par Percier <sup>2</sup>. Plus tard, dans le cours du xix<sup>e</sup> siècle, les Trois Grâces de Barye supportent un brûle-parfums <sup>3</sup>, et, dans le groupe en marbre de Crauk, tournées l'une contre l'autre, elles élèvent au-dessus d'elles un Amour <sup>4</sup>.

\*  
\* \*  
\*

L'antiquité classique a souvent traité, dès la peinture de vases archaïque, le sujet du Jugement de Pâris <sup>5</sup>, montrant les déesses Athéna, Héra, Aphrodite, qu'Hermès présente au jeune berger du Mont Ida, entièrement vêtues; elles le demeurent dans l'art romain <sup>6</sup>. Trois déesses qui rivalisent par leur beauté, et, parmi elles, celle qui dès le iv<sup>e</sup> siècle se dépouille de tout voile, Aphrodite, n'y avait-il pas là, pour l'artiste, l'occasion d'utiliser le groupement des Trois Grâces nues? Bien que des textes alexandrins et latins mentionnent la nudité des déesses <sup>7</sup>, il ne l'a pas fait cependant; si hardi qu'il ait été à partir des temps hellénistiques vis-à-vis des dieux, jamais il n'a osé dénuder Héra et rarement Athéna. Tout au plus, sous l'influence du type d'Aphrodite, présentait-il dans le Jugement de Pâris cette déesse demi-nue ou entièrement nue <sup>8</sup>, mais il ne va pas plus loin.

1. Boudard, *Iconologie tirée de divers auteurs*, Parme, 1759, II, p. 52, Grâces.

2. Hessling, *Dessins d'orfèvrerie de Percier*, pl. 7, 11.

3. Lami, *Dict. des Sculpteurs de l'école française, XIX<sup>e</sup> siècle*, I, p. 79.

4. Lapauze, *le Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris (Petit Palais)*, 1910, p. 93, fig.

5. Sur ce thème, Roscher, *Lexikon*, s. v. Paris, p. 1586, 1607; Weniger, *Das Urteil des Paris*, Sokrates, 1919, p. 1 sq.; Singer, *Das Parisurteil*, Collection Kunst und Frauenschönheit, Dresde; Mme Montuoro, *Osservazioni intorno a un rilievo con giudizio di Paride nella collezione Ludovisi*, Rendiconti dei Lincei, 1924, p. 227.

6. Sarcophages, Roscher, p. 1610, fig.; Sieveking, *Festchrift P. Arndt*, 1925, p. 32-33, fig. 67-68; S. Reinach, *Monuments nouveaux*, II, p. 91-92, fig. 302, etc.

7. Roscher, s. v., p. 1591; Gruyer, *Raphaël et l'antiquité*, II, p. 105.

8. Miroir étrusque de Todî. Ducati, *Storia dell' arte etrusca*, pl. 242; mosaïque de Chershell, Albertini, *Bull. comm. des travaux historiques*, 1921, p. LXXVIII.

Le Moyen âge a aimé la légende troyenne et lui a fait subir d'étranges déformations <sup>1</sup>.

L'art de la Renaissance, qui reprend volontiers ce thème, donne parfois des vêtements aux trois déesses <sup>2</sup>. Dans une autre série de monuments, il dévoile Aphrodite seule. Ainsi font *Girolamo di Benvenuto* (xv<sup>e</sup> siècle) <sup>3</sup>, *Nicolas Manuel* (1484-1530) <sup>4</sup>, et c'est encore le principe adopté par des maîtres du xix<sup>e</sup> siècle, tel *Flaxman* <sup>5</sup>, et du xx<sup>e</sup> même, tel *Jules Flan-drin*, dans sa toile « Au mont Ida », exposée au Salon des Tuileries de 1929 <sup>6</sup>.

Mais sur ce thème encore le groupe des Trois Grâces nues de Sienne va exercer son influence, pour dévêtir les trois déesses ou ne leur laisser qu'une légère draperie, et pour donner parfois à l'une d'elles l'attitude typique de la Grâce vue de dos. Ainsi les montre une gravure du *Songe de Polyphile* (1499) <sup>7</sup>; une autre gravure de la Renaissance italienne <sup>8</sup>; la peinture de *Raphaël* conservée par la gravure de *Marc-Antoine* (1510-1511) <sup>9</sup>, que répète un plat en majolique

1. Sur les représentations du Jugement de Pâris au Moyen âge, *Dunger, Die Sage vom Trojanischen Krieg in den Bearbeitungen des Mittelalters*, Dresde, 1869; *Carl Meyer, Der griechische Mythos in den Kunstwerken des 15<sup>e</sup> Jahrhunderts*, *Repert. f. Kunstwiss.*, XVI, 1893, p. 261.

2. Peinture de l'école florentine, xv<sup>e</sup> siècle, collection Butler. S. Reinach, *Répert. des peintures*, I, p. 638, 2; école florentine, plateau d'accouchée, *ibid.*, V, p. 219, xvi<sup>e</sup> siècle.

3. *Rev. Art ancien et moderne*, XLI, 1922, p. 129, fig.

4. Tableau au Musée de Bâle. L'une des autres déesses est vêtue d'un vêtement transparent. *Stumm; Niklaus Manuel Deutsch von Bern*, 1925, pl. XXV, p. 57; *P. Ganz, la Peinture suisse avant la Renaissance*, 1925, pl. 113; *Reinach, Répert. des peintures*, VI, p. 218; *Luthi, Urs Graf und die Kunst der alten Schweizer*, 1928, pl. 95, p. 109.

5. *Flaxman, l'Iliade d'Homère*, gravé par Réveil, 1833, pl. 37.

6. *L'Art*, 1929, p. 126, fig.

7. *Reproductions of the woodcuts in the Dream of Polyphilus (Hypneromachia Polyphili, printed at Venice by Aldus in 1499, 1893, n° 51*. Devant Pâris assis, vêtue, trois femmes nues, deux de profil, celle du milieu de face.

8. *Hausenstein, op. l.*, p. 448, fig. 400. Deux de face et de trois-quarts, celle du milieu de dos.

9. *Delaborde, Marc-Antoine Raimondi*, p. 159, n° 114, fig., p. 127; *Gruyer, Raphaël et l'antiquité*, II, p. 99; *L'Art et les artistes*, 1908, p. 24. Deux de face, celle de droite de dos; *Bartsch*, XIV, p. 197, n° 245; plusieurs copies, n° 236; p. 234, n° 310. Gravure d'*André Meldolla*, xv<sup>e</sup> siècle, d'après un dessin du Par-

de Castelli (Abruzzes) <sup>1</sup>; une peinture de *Michel de Vérone* (xvi<sup>e</sup> siècle) <sup>2</sup>; une gravure sur coquille (Italie du xvi<sup>e</sup> siècle) <sup>3</sup>; un camée d'*Alessandro Masnago*, de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle <sup>4</sup>; plusieurs plaquettes et médailles du xvi<sup>e</sup> siècle par *Giovanni Bernardi da Castelbolognese* (1496-1553) <sup>5</sup>, par le monogrammist *I. O. F. F.* <sup>6</sup>, par *Valerio Belli* de Vicence (1465-1546) <sup>7</sup>, et par d'autres artistes encore <sup>8</sup>; puis des pierres gravées <sup>9</sup>, un relief de *candélabre*, œuvre de la Renaissance, au Musée de Darmstadt <sup>10</sup>.

Même adaptation dans l'art allemand. Nous avons signalé

mesan, lui-même imité de l'estampe de Marc-Antoine; Bartsch, XVI, p. 69, n° 80. On sait que Manet s'est inspiré d'une partie de cette composition pour son « Déjeuner sur l'herbe ». *L'Art et les artistes*, 1908, p. 25.

1. Naples, Musée San Martino, *Collezione di monografie illustrate*; Balzano, *L'Arte abruzzese*, 1910, p. 131, fig. Cf. un plat de Gubbio, 1520, collection Dutuit, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1902, t. II, p. 445.

2. Coll. Frank T. Sabin; S. Reinach, *Répert. des peintures*, VI, p. 220. Deux femmes formant un groupe, la troisième isolée.

3. Musée de Vienne; Eichler et Kris, *Die Kameen im Kunsthistor. Museum*, Vienne, 1927, pl. 27, n° 191, p. 113.

4. *Ibid.*, p. 124, n° 219, pl. 34. La déesse de gauche vue de dos, les deux autres de face.

5. *Sammlung A. Löbbecke, Kunstmedaillen und Plaketten*, 1908, pl. XXXIX, 829. La déesse de droite vue de dos, légers voiles.

6. Attribuées à *Giovanni delle Corniole*, à *Francesco de Boggio*, etc. Nombreux exemplaires : *Collection Rühleng*, Strasbourg, 1906, pl. V, n° 262; *Sammlung Löbbecke*, Munich, 1908, pl. XXXVIII, 802; *Münzen und Medaillen F. von Parpart*, Berlin, 1913, pl. IX, 579 (attribué à *Giovanni Fiorentino*), nos 577, 580, 581; *Die Plakettensammlung Walcher von Moltheim*, Munich, 1926, pl. 6, n° 55, p. 5; Planiscig, *Kunsthistorisches Museum in Wien, Die Bronzeplastiken*, 1924, p. 242, n° 196, A et B; Molinier, *Plaquettes*, I, n° 134, p. 92; II, p. 129, n° 614; *Collection Spitzer*, II, p. 14, n° 1605; *l'Amour de l'Art*, 1925, p. 261, fig. 26 (coll. Dreyfus).

7. Molinier, *op. l.*, I, p. 207, n° 296; Louvre, *Catalogue des bronzes et cuivres*, 1904, p. 269, n° 377; Planiscig, *op. l.*, p. 257, nos 435-436, n° 426.

8. Gravures du xvi<sup>e</sup> siècle : de George Ghisi, de Mantoue, Bartsch, XV, p. 408, n° 60; de Jules Bonasone, de Bologne, p. 143, n° 112; p. 147, n° 134; Molinier, *op. l.*, p. 207, n° 297.

9. Montfaucon, *Antiquité expliquée*, I, pl. CVIII, 2, coll. Maffei (l'imitation du groupe des Trois Grâces est évidente et se reconnaît à l'enlacement des bras, à la pose de dos de la déesse du milieu); Lippold, *Gemmen und Kameen*, pl. 139, 8, gemme de *Valerio Vicentino* (les trois déesses de face).

10. Jahn, *Die Entführung der Europa*, p. 39, note 5; les trois déesses nues, dans l'attitude des Trois Grâces, avec Eros.



plus haut que le groupe des quatre femmes nues de *Dürer*, visiblement inspiré du groupe des Trois Grâces, a été utilisé par un copiste italien en 1500 pour un Jugement de Pâris. On reconnaît aussi à première vue le groupe antique sur des gravures de *Barthelemy Beham* (xvi<sup>e</sup>) <sup>1</sup>, de *Hans Sebald Beham* (Nuremberg, 1500-1550), qui tournent de dos la déesse centrale entre ses compagnes de face et de profil <sup>2</sup>, comme sur une toile de *Lucas Cranach* <sup>3</sup>.

Plusieurs toiles de *Rubens*, deux à Dresde (vers 1625) <sup>4</sup> et à Londres (vers 1635-1636), qui sont des répliques avec de légères divergences, une à Madrid (1638-1639) où la composition est inversée <sup>5</sup>, attestent la persistance du prototype antique : on y retrouve toujours l'attitude de dos d'une des déesses, et, dans la dernière œuvre, Aphrodite, au milieu, fait le geste pudique que le sculpteur du groupe de l'Iseum de Cyrène avait donné à ses Grâces, l'empruntant à l'Aphrodite cnidienne <sup>6</sup>.

1. *Barthelemy Beham*, Bartsch, VIII, p. 94, n° 26.

2. *Hans Sebald Beham*, Bartsch, VIII, p. 152, n° 88; copie en contre-partie, *ibid.*, IX, p. 128, n° 25; *ibid.*, VIII, p. 153, n° 89, copie en contre-partie avec quelques changements, de la gravure de *Barthelemy Beham*; *Alte und Modern Original Graphik, Gutekunst und Klipstein, Catalogue*, n° XXVIII, 1929, n° 87, pl. XI. Cette dernière gravure a été à son tour copiée en contre-partie en 1570 par un inconnu, Bartsch, VIII, p. 153; IX, p. 545, n° 1 (monogramme BSB).

3. Musée de Carlsruhe. Autres exemplaires à Gotha, Wörlitz, Darmstadt. La déesse du centre est de profil, entre ses compagnes de face. Légers voiles. Von Reber et Bayersdorfer, *Klassiker Bilderschatz*, I, pl. 45; S. Reinach, *Répert. des peintures*, II, p. 734; Springer, *Handbuch der Kunstgeschichte*, 7<sup>e</sup> éd., IV, 1905, p. 104, fig. 107.

Gravure, *Bull. Metrop. Museum of art*, XXII, 1927, p. 87, fig.; dessin de 1508, Bartsch, VII, n° 114; cf. *Bericht der Gottfried Keller-Stiftung im Jahre 1924*, Zurich, 1925, p. 9. Citons encore, comme jugements de Pâris du xvi<sup>e</sup> siècle, *Albert Altdorfer* (mort en 1538), Bartsch, VIII, p. 54, n° 36; graveur inconnu (IS), *ibid.*, IX, p. 38, en 1534; nielle, *ibid.*, XIII, p. 55, n° 14; *André Schiavone*, Bartsch, XVI, p. 84, n° 16; *Olivio Gatti*, début du xvii<sup>e</sup> siècle, *ibid.*, XIX, p. 27, n° 80, etc.

4. *Rubens. L'œuvre du maître*, Hachette, 1912, p. 266. La déesse de droite, de face, à demi drapée, est de dos; celle du centre, de profil; celle de gauche, de face.

5. *Ibid.*, p. 383; von Reber et Bayersdorfer, *Klassiker Bilderschatz*, VI, pl. 820. Galerie nationale.

6. *Ibid.*, p. 442. Deux déesses de face, celle de droite vue de dos.

L'œuvre de *Raphaël Mengs* (1728-1779)<sup>1</sup> montre un groupement très voisin de celui qu'a choisi Rubens dans le tableau de Madrid. Voici encore une charmante composition de *F. Guardi* (1712-1793)<sup>2</sup>, une assiette en porcelaine de la *Compagnie des Indes*<sup>3</sup>, une plaquette en biscuit de la fabrique de *Sèvres*<sup>4</sup>, des sculptures<sup>5</sup>, des dessins<sup>6</sup>, des pierres gravées<sup>7</sup>, œuvres qui prolongent jusqu'au début du *xix<sup>e</sup>* siècle la vogue de ce thème, dont héritent les artistes ultérieurs<sup>8</sup>.

\* \* \*

Dans ses représentations du Jugement de Pâris, l'antiquité conçoit le héros troyen debout ou assis, mais toujours éveillé, et les œuvres que nous venons de mentionner de la Renaissance à nos jours suivent cette tradition. Mais une série de monuments de la seconde moitié du *xv<sup>e</sup>* siècle et du *xvii<sup>e</sup>* siècle, montre auprès d'une fontaine un chevalier en armure du

1. Pétersbourg, Ermitage. Hausenstein, *Der Nackte Mensch in der Kunst aller Zeiten*, éd. 4<sup>e</sup>, 1913, p. 545, fig. 494. Comme dans la peinture de Rubens, la déesse de droite est de dos; celle du centre, de trois quarts, fait aussi le geste de l'Aphrodite pudique.

2. Collection René Lalou, *Rev. Art anc. et moderne*, XLI, 1922, p. 251-252, fig. Deux de face, celle de droite, de profil.

3. *La Renaissance de l'Art*, 1926, p. 271, fig. 28. Junon et Vénus nues de face, Minerve à droite, à demi drapée, de dos.

4. Bourgeois, *le Biscuit de Sèvres, recueil de modèles*, pl. 52, n<sup>o</sup> 372. Minerve au centre, à demi drapée; les deux autres nues, celle de gauche vue de dos.

5. Lemire (1741-1827), modèles pour la fabrique de Niederwiller; Lami, *Dict. des Sculpteurs de l'école française, XVIII<sup>e</sup> siècle*, II, p. 55. — Joplère, statue du Salon de 1808, *ibid.*, p. 9.

6. Watteau, Dimier, *les Peintres français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1928, I, p. 30, n<sup>o</sup> 7, esquisse, Louvre, n<sup>o</sup> 988, etc.

7. Lippold, *Gemmen und Kameen*, pl. 140, 1, camée par Santarelli, trois déesses nues, celle de droite vue de dos; pl. 140, 2, trois déesses nues, celle de gauche vue de dos; pl. 140, 3, par Pichler, trois femmes nues, Athéna à droite, vue de dos.

8. Feuerbach, en 1870, qui vêt une des déesses; *Klassiker der Kunst*, Uhde-Gernays, *Feuerbach*, 1913, p. 145, à Marbourg. — Paul Baudry, fresque du théâtre de l'Opéra à Paris, trois déesses nues, l'une de dos; J.-E. Blanche, Paul Baudry. *L'Art*, 1929, n<sup>o</sup> 2, p. 91, fig.; p. 90, carton.

temps, étendu à terre, endormi, auquel un homme en longue robe amène trois jeunes filles parfois vêtues, le plus souvent nues, ou n'ayant que de légers voiles.

*Plaquettes. Reliefs.*

*Plaquette*, ancienne collection Spitzer, fin du x<sup>v</sup>e siècle.

*Collection Spitzer*, II, p. 10, n° 1573; *Molinier, les Plaquettes*, II, p. 177, n° 710; *Monuments Piot*, XXIV, 1920, p. 165, fig. 1.

*Plaquette*, même collection.

*Collection Spitzer*, II, p. 10, n° 1574; *Molinier, op. l.*, II, n° 712. Les trois jeunes filles sont vêtues. Fin du x<sup>v</sup>e siècle.

*Plaquette*, même date.

*Molinier, op. l.*, II, p. 183, n° 713, Munich et collection G. Dreyfus.

*Plaquette*, collection Courajod, fin du x<sup>v</sup>e siècle.

*Molinier, op. l.*, II, p. 181, n° 711.

*Fragment de vase* en terre cuite, trouvé dans la Seine, de la fabrique de Savigny, Oise.

Blanchet, *Bulletin des Musées*, septembre 1893; id., *Bull. Soc. nationale Antiquaires de France*, 1919, p. 106; *Monuments Piot*, XXIV, 1920, p. 178. Musée des Antiquités départementales de la Seine-Inférieure, x<sup>v</sup>e siècle.

*Moule en terre cuite*, Musée national suisse, Zurich, x<sup>v</sup>e siècle.

*Musée national suisse, seizième rapport annuel*, 1917, p. 20, pl. II; Blanchet, *Bull. Soc. nationale Antiquaires de France*, l. c.; *Monuments Piot*, l. c., p. 179, fig. 5; *Bericht über die Tätigkeit der Gottfried Keller-Stiftung im Jahre 1924*, Zurich, 1925, p. 9.

*Plaques de reliure*, frappées à froid, de la fin du x<sup>v</sup>e siècle, recouvrant un missel de la fin du xii<sup>e</sup> siècle, à la Bibliothèque de Douai. L'introducteur des jeunes filles est supprimé.

Boinet, *Bull. Soc. nationale Antiquaires de France*, 1924, p. 298 sq., fig.

*Dessins. Gravures.*

*Estampe allemande de 1464, Munich*<sup>1</sup>.

Molinier, *les Plaquettes*, II, p. 177; *Monuments Piot*, XXIV, 1920, p. 178, note 1; Passavant, *le Peintre graveur*, II, nos 43 et 44 (cette dernière gravure serait antérieure à 1462); Lehrs, nos 90 et 91; Bartsch, *le Peintre graveur*, X, p. 41, n° 5; *Bericht... der Gottfried Keller Stiftung, im Jahre 1924*, p. 9.

Une copie en contre-partie de cette gravure, à la Bibliothèque nationale de Paris, serait l'œuvre d'un artiste dénommé « le maître de Saint-Érasme »; Molinier, Durrieu, *Monuments Piot*, l. c.

*Estampe, bois, de Albrecht Altdorfer, 1511.*

*Bericht... der Gottfried Keller Stiftung, l. c.*

Estampe allemande de *Virgilius Solis*, xvi<sup>e</sup> siècle. Légende « Traum Pâris ». Bartsch, *le Peintre graveur*, 9, p. 258, n° 110.

*Gravure de Dürer, petit nielle, vers 1515.*

Bartsch, VII, nos 65, 134; Duplessis et Amand-Durand, *Œuvre d'Albert Dürer*, p. 19, n° 4; Molinier, *op. l.*, II, p. 176; Springer, *Albrecht Dürer, Kupferstiche*, 1914, pl. 20; *Bericht... der Gottfried Keller Stiftung, l. c.* Plusieurs copies en contre-partie, par exemple dans la collection E. de Rothschild; une copie signée « A. Petrak. sc ».

Dessin de l'école de *Hans Baldung Grien*, gravure sur cuivre, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, Paris.

Bouchot, *Musée du Cabinet des Estampes*, I, 3, fig.; *Bericht... der Gottfried Keller Stiftung*, p. 9.

Fourreau de dague, dessin de *Holbein*, au Musée de Bâle.

P. Mantz, *Hans Holbein*, 1879, p. 162, fig.; P. Ganz, *les Dessins de Hans Holbein le Jeune*, III, pl. XIV, 7; VIII, pl. XXXVIII, 1 (même motif inversé).

<sup>1</sup> Le « maître de 1464 »; Le Blanc, dans son *Manuel de l'Amateur*, p. 128, l'attribue à tort à Baccio Baldini.



Encadrement, d'après un dessin de *Holbein*.

Schneeli, *Renaissance in der Schweiz*, pl. XXIII; *Bericht... der Gottfried Keller-Stiftung*, p. 9.

Petite gravure sur cuivre.

Woltmann et Woermann, *op. l.*, II, p. 417, fig.; *Bericht... der Gottfried Keller-Stiftung*, p. 9.

Gravure allemande, xvi<sup>e</sup> siècle, anonyme.

Bartsch, X, p. 134, 3; *Bericht... der Gottfried Keller Stiftung*, p. 9.

Gravure allemande, xvi<sup>e</sup> siècle, anonyme.

Bartsch, X, p. 134, n° 4.

### Peintures.

Miniature d'un livre d'Heures, Bibliothèque Méjanès, Aix-en-Provence, xv<sup>e</sup> siècle.

*Monuments Piot*, XXIX, 1920, p. 175, fig. 4.

Miniature d'un manuscrit, de la deuxième moitié du xv<sup>e</sup> siècle.

Collection Héron de Villefosse, *Monuments Piot*, XXIV, 1920, pl. X.

Fresque provenant d'une maison de *Lucerne*, datée de 1512, au Musée national suisse, Zurich.

*Ind. Ant. suisses*, 1883, p. 476, *ibid.*, 1885, p. 222; Haendcke, *Die schweizerische Malerei im 16<sup>e</sup> Jahrhundert*, p. 128; *Bericht... der Gottfried Keller Stiftung*, p. 6 sq., pl.

Vitrail en grisaille, Musée de Cluny.

Du Sommerard, *Catalogue*, n° 1980; *Bericht*, l. c.

Petit vitrail circulaire, à Kobel, près Alstätten, Saint-Gall, suivant une communication de S. Steiger, 1895.

*Bericht*, p. 9.

Vitrail Niklaus Fleckenstein, 1554.

*Bericht*, p. 9.

\*  
\* \* \*

Passavant<sup>1</sup>, Molinier<sup>2</sup>, Blanchet<sup>3</sup>, Duplessis<sup>4</sup>, Durrieu<sup>5</sup>, Boinet<sup>6</sup> reconnaissent dans ces représentations la légende du roi de Mercie. Alfred III, roi légendaire de Mercie, visitant un jour son vassal le duc d'Albanac, admira à tel point la beauté des trois filles de son hôte, que celui-ci en conçut des soupçons; le lendemain, le père conduisit ses trois filles nues devant son suzerain, l'informant que si ses soupçons étaient fondés, il les tuerait toutes trois devant ses yeux, mais que si le roi voulait en choisir une comme épouse, il la lui donnerait volontiers. Alfred choisit la seconde des sœurs. Sur ces images, le chevalier endormi serait Alfred III, l'homme en longue robe serait le père amenant ses filles. Les auteurs que nous avons cités se sont demandé quelle peut être l'origine de cette légende, et ils ont soupçonné une origine iconographique : ce serait l'interprétation mal comprise d'un monument représentant le Jugement de Pâris<sup>7</sup>. En effet, plusieurs exemplaires de cette série portent inscrits les noms des participants au concours antique de beauté, Pâris, Mercure, Junon, Vénus, Minerve, qui attesteraient, comme parfois encore la présence de Cupidon, la confusion entre les deux thèmes. Cependant, M. S. Reinach a émis l'hypothèse qu'il s'agirait plutôt d'une interprétation fantaisiste du groupe antique des Trois Grâces nues<sup>8</sup>, et Durrieu, qui s'était tout d'abord rangé à la première solution, a ensuite admis la

1. Passavant, *le Peintre graveur*, III, p. 153.

2. Molinier, *les Plaquettes*, II, p. 176.

3. *Bull. Soc. nationale Antiquaires de France*, 1919, p. 106.

4. Duplessis et Amand-Durand, *Œuvre d'Albert Durer*, p. 19, n° 4.

5. Durrieu, *la Légende du roi de Mercie dans un livre d'Heures du XV<sup>e</sup> siècle*; *Monuments Piot*, XXIV, 1920, p. 149.

6. *Bull. Soc. Nationale Antiquaires de France*, 1924, p. 300.

7. Molinier, *op. l.*, II, p. 176 sq.

8. *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1921, 3 juin, p. 152; *Rev. arch.*, 1922, I, p. 137.

seconde. L'influence du groupe est sensible dans la disposition des jeunes filles nues, dont l'une, précisément celle du milieu, est souvent tournée de dos, dans les attributs qu'elles tiennent, pommes, fruits et feuillage, qui sont ceux des Grâces. On admettrait donc qu'une image des Trois Grâces a suscité dans la seconde moitié du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle l'invention de la légende du roi de Mercie, dont les illustrations ont pu être parfois transformées en un Jugement de Pâris<sup>1</sup>.

Ces hypothèses sont erronées, et tout dernièrement M. Rosenberg<sup>2</sup> a expliqué comment ces monuments ont pu être mis en relation avec la légende du roi de Mercie, qu'il rapporte d'après le récit de Leland, bibliothécaire d'Henri VIII, lequel l'aurait lue dans un vieux livre du château du duc de Rutland. A la fin du x<sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle, un duc de Rutland aurait fait reproduire cette légende en un tableau qui fut gravé avec une explication. Cette gravure fut très répandue, et un commissaire-priseur de Hambourg ayant eu à vendre un Cranach avec le chevalier endormi et les trois jeunes filles nues, abandonna l'interprétation traditionnelle du Jugement de Pâris pour adopter celle du roi de Mercie. C'est cependant la première qui est la vraie, et il s'agit toujours, dans cette série de monuments, du Jugement de Pâris, mais comportant une variante qui n'existe pas dans l'antiquité classique, celle de l'attitude donnée à Pâris, couché et endormi auprès d'une fontaine. Ce détail n'apparaît qu'à basse époque (iv<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), et il est adopté par Benoit de Sainte-Maure vers 1160 dans son *Roman de Troie*, puis par d'autres auteurs<sup>3</sup> : le Troyen Pâris, fatigué de la chasse, s'est endormi auprès d'une fontaine, et voit apparaître en songe Mercure et les trois déesses. La liste des monuments que nous avons cités en atteste la popularité, surtout à partir de la se-

1. *Monuments Piot*, *ibid.*, p. 180-181.

2. Rosenberg, *A propos de la légende du roi de Mercie*, in *Rev. arch.*, 1928, I, p. 105; sur l'interprétation exacte, voir aussi *Bericht... der Gottfried Keller-Stiftung*, p. 8.

3. Guido da Colonna, en latin; Herbort de Fritzlar après 1200, en allemand; dans une pièce de 1468, etc. *Arch. f. Literaturgeschichte*, de Schnorr von Karolsfeld, III, p. 17.

conde moitié du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, et précisément au moment où la découverte du groupe antique des Trois Grâces redonne au thème du Jugement de Pâris une vogue nouvelle et l'influence, comme nous l'avons dit plus haut. Le héros troyen est devenu un chevalier en armure <sup>1</sup>, Mercure un roi en long vêtement, tenant le sceptre et le globe du monde <sup>2</sup>, les déesses sont coiffées à la mode du temps, mais elles conservent la triple nudité des Grâces, et la vision de dos qui était caractéristique de l'une d'elles <sup>3</sup>.

\* \* \*

Ce ne sont pas là les seules transformations du groupe des Trois Grâces. M. de Mély a remarqué que deux d'entre elles ont servi de modèle au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle pour une miniature des « Très Riches Heures du duc de Berry », où l'*Homme astrologique* est vu de face et de dos <sup>4</sup>; l'artiste aurait complété les bras qui manquent dans le groupe de Sienne par ceux des Trois Grâces, gravées au revers d'une médaille de Tranquillina, femme de Gordien III <sup>5</sup>. M. de Mély a noté les analogies qui unissent le groupe de Sienne et la miniature : même attitude de face et de dos, même geste des bras, même boucle de chevelure sur le front. Il ne s'agirait pas, en réalité, sur la miniature des Très Riches Heures, de deux hommes, ou d'un homme et d'une femme, mais de deux femmes, formant le groupe de la femme astrologique, qui serait la figure de l'Humanité. L'analogie avec le groupe de Sienne peut cependant prêter à discussion <sup>6</sup>.

1. Ce chevalier est assis, dans la série où Pâris est éveillé, par ex. sur une peinture de L. Cranach. Voir plus haut.

2. Durréu a montré la relation entre ce roi et l'Hermès antique; *Monuments Piot*, XXIV, 1920, p. 177.

3. Voir en particulier la fresque de Lucerne, de 1512.

4. De Mély, *Monuments Piot*, XVIII, 1910, p. 192, fig. 7; *Gazette des Beaux-Arts*, 1912, II, p. 195 sq. Les très riches Heures du duc Jean de Berry et les Trois Grâces de Sienne; id., *les Primitifs et leurs signatures. Les miniaturistes*, 1913, p. 117, 122; id., *Rev. arch.*, 1915, I, p. 349; id., *les Dieux ne sont pas morts*, 1927, p. 33-34, fig. 23.

5. De Mély, *les Dieux ne sont pas morts*, fig. 24.

6. Voir nos réserves, *l'Homme astrologique des très riches Heures du duc de Berry*, in *Rev. hist. des religions*, LXIX, 1914, p. 183 sq.



\*  
\* \*

Mais dans combien d'autres thèmes encore le groupe des Trois Grâces nues ne peut-il pas s'insérer ou du moins suggérer quelques détails! Un plat en céramique de l'école d'Urbino, des environs de 1533 <sup>1</sup>, illustre l'histoire biblique de *Joseph aux prises avec la femme de Putiphar* <sup>2</sup>: l'auteur a placé, comme spectatrices du héros qui s'enfuit devant la femme de son maître, plusieurs femmes nues, dont trois forment un groupe ressemblant par ses attitudes au groupe antique, et peut-être reconnaîtra-t-on le souvenir de celui-ci par l'intermédiaire d'un thème voisin, celui du Jugement de Pâris: *Diane surprise au bain par Actéon* <sup>2</sup>? N'est-ce pas encore l'occasion de célébrer la beauté des femmes nues, et par suite de songer au groupe des Trois Grâces? Sur un grand bassin en camaïeu bleu sortant de l'atelier de Clérissy (xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle), dans la fabrique de *Moustiers*, on voit au premier plan trois femmes nues, à part quelques voiles, deux de dos, celle de gauche de face, qui rappellent l'antique groupement <sup>3</sup>. Voici encore, sur une rondache de parement attribuée à *Polidoro Caldara de Caravage*, de l'école romaine (1495-1543), avec le même thème, trois femmes nues dans l'eau, de profil et de dos <sup>4</sup>.

Sur une peinture du florentin *Jacopo Zucchi*, du xvi<sup>e</sup> siècle, intitulée *L'âge d'Or*, paraît un groupe de deux femmes nues; celle de droite est vue de dos, celle de gauche de face; on reconnaîtra volontiers, ici encore, l'influence du groupe des Grâces avec son attitude de dos si caractéristique <sup>5</sup>.

1. *La Renaissance de l'Art*, 1929, p. 292, fig., de Fra Xanto Avelli. Remarquer l'attitude de dos de la femme au milieu du groupe.

2. Sur cette légende, cf., en dernier lieu, Jacobsthal, *Aktions Tod*, *Märburger Jahrbuch f. Kunstwissenschaft*, V.

3. Damiron, *la Faïence artistique de Moustiers*, 1919, pl. II, n° 5. Voir aussi une peinture de l'école de Fontainebleau vers 1570, Musée de Rouen; M. Nicolle, *le Musée de Rouen*, Laurens, p. 33, fig.

4. P. Ganz, *l'Œuvre d'un amateur d'art. La collection de M. Engel-Gros*, II, pl. 67, a-b.

5. Florence, *Galleria degli Uffizi. Catalogo topografico illustrato, sala XIV*, 1930, pl. 20.

Dans l'art antique, les *Hespérides* qui gardent le jardin enchanté où Héraklès va chercher les pommes d'or, et qui sont parfois au nombre de quatre, le plus souvent trois, peuvent être présentées en un arrangement qui rappelle celui du Jugement de Pâris, et elles sont toujours vêtues<sup>1</sup>. L'art contemporain, sans doute sous l'influence des thèmes des Trois Grâces nues et du Jugement de Pâris, les dénude entièrement, côte à côte. Ainsi font le peintre allemand *von Marées*<sup>2</sup>, le peintre français *Émile Aubry* au Salon des artistes français de 1929<sup>3</sup>. Sur la toile de *Girieu*, dans la collection Erbslöh à Munich, intitulée *Lesbos*, des jeunes femmes nues sont étendues au bord de la mer, et trois, qui sont debout dans l'eau, évoquent le souvenir des Trois Grâces nues, car la jeune femme du milieu tourne le dos au spectateur, entre ses deux compagnes de face<sup>4</sup>. Le peintre belge *Jean Delville* expose en 1898 au Salon de Paris *l'École de Platon*<sup>5</sup>: Platon assis, semblable à quelque Christ, est entouré de ses disciples, beaux éphèbes nus, debout ou couchés; il se tourne vers trois d'entre eux qui sont groupés, deux de face, le troisième de dos, et ici encore, on ne saurait méconnaître l'influence du passé.

\*  
\* \*  
\*

On pourrait sans aucun doute multiplier les exemples. Ceux que nous avons donnés suffisent à prouver combien grande a été l'action exercée, jusque sur l'art contemporain, par la création du maître inconnu de l'époque hellénistique.

W. DEONNA.

1. Roscher, *Lexikon*, s. v. Hesperiden, p. 2602, fig.; *Dict. des Ant.*, s. v. Hercules, p. 97, fig. 3769. Peinture de Pompéi, Rizzo, *La pittura ellenistico-romana*, 1929, pl. XCI.

2. Hausenstein, *Der Nackte Mensch*, p. 331, fig. 301; Schleissheim, Galerie royale. Trois femmes nues, deux de face, celle du milieu de profil.

3. *Illustration*, 11 mai 1929; *Revue de l'Art*, LVI, 1929, p. 32, fig.; *L'Art*, 1929, n° 2, p. 51, fig. Hercule au Jardin des Hespérides. Devant Hercule, trois jeunes femmes nues, deux de face, celle de droite vue de profil.

4. Hausenstein, p. 178, fig. 145.

5. Bénédict, *la Peinture au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 309, fig.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Rev. arch.*, 1930, I, p. 123-164.)

SÉANCE DU 24 JANVIER 1930

Le prix biennal Delalande-Guerineau (1.000 francs) est voté à M. G. Nicolau, professeur à l'Université de Bucarest, pour son livre : *l'Origine du cursus rythmique et les débuts de l'accent d'intensité en latin*.

M. Thureau-Dangin communique le texte d'une inscription assyrienne gravée sur deux lions en basalte à l'entrée de l'ancienne ville de Til-Barsib sur l'Euphrate. Cette inscription, qui date du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, est d'un général assyrien, appelé Samsi-Ilou. Elle commémore en style poétique une victoire sur les Arméniens qui, sous la conduite de leur roi Argistis I<sup>er</sup>, avaient envahi l'Assyrie.

SÉANCE DU 31 JANVIER 1930

Le prix Saintour est ainsi partagé : 2.000 francs à M. Gustave Lefèvre, pour son *Histoire des grands prêtres d'Amon*, et 1.000 francs à M. E. Cavaignac : *le Monde méditerranéen jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Ch.-V. Langlois. Sont candidats : MM. Carcopino, Petit-Dutaillis et Vendryes. Il y a successivement 31, puis 32 votants, la majorité est donc de 16 et 17. Deux tours de scrutin ont lieu, qui donnent les résultats suivants :

	1 <sup>er</sup> tour	2 <sup>e</sup> tour
MM. Carcopino . . . . .	10	21 ELU
Petit-Dutaillis . . . . .	8	10
Vendryes . . . . .	13	1
	31	32

M. G. Chenet donne lecture d'un mémoire sur des fouilles qu'il a dirigées conjointement avec M. Delangle, architecte des monuments historiques, à Saint-Laurent-sur-Othain, dans la Meuse. Ils ont mis au jour un ouvrage de fortification du III<sup>e</sup> siècle, d'un type très particulier. L'enceinte affecte la forme d'un polygone et renferme un grand puits et la base d'une tour d'observation ou de défense. Ce *burgus* (?) semble avoir fait partie d'une ligne d'ouvrages destinés à protéger la voie transversale qui reliait les grandes routes allant de Reims ou de l'Argonne vers le Rhin. Il fut sans doute détruit

lors de l'invasion germanique de 275-276. Dans ces ruines ont été trouvés des monnaies et des objets divers, notamment une embouchure de trompette militaire en bronze et de très intéressants fragments de sculptures. C'est, dit M. Chenet, un spécimen très rare, peut-être même unique, de ce genre de monument.

M. S. Reinach émet le vœu — auquel le président, M. Dussaud, associe l'Académie — que les fouilles entreprises par MM. Chenet et Delangle soient poursuivies.

M. Camille Jullian a déjà fait remarquer que le monument objet de la communication atteste la mise en état de défense de la Gaule après la première invasion des Barbares. Il devait, pense-t-il avec M. Chenet, faire partie d'un ensemble de constructions pour la protection de la route de l'Argonne. Quant à la forme même de cet édifice, elle rappelle certaines constructions analogues que l'on trouve en Suisse.

Enfin, après avoir fait préciser à l'auteur qu'au-dessous du monument lui-même on a découvert les traces d'une villa, M. Jullian se demande si on se trouve en présence d'une construction purement militaire ou de la villa d'un grand seigneur, construite au milieu d'un important domaine gallo-romain. C'est là une hypothèse très vraisemblable, comme le fait remarquer M. Cuq, qui rappelle qu'un texte du *Digeste* de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle nous apprend que ces propriétaires fonciers avaient coutume de faire ériger des tours de guet, dont la garde était assurée par leurs serviteurs, édifices que l'État utilisait à son tour quand il en eut besoin.

M. Adrien Blanchet dit que cette construction offre certaines analogies avec les bourgades fortifiées de Neumagen, Bitburg et Jünkerath, dans la région de Trèves.

M. Thomas signale la présence dans la recette d'un onguent, dit « unguentum basilicon » (onguent royal), que contient un manuscrit de la Bibliothèque Nationale datant du IX<sup>e</sup> siècle, d'un mot latin jusqu'ici inconnu : *ternuca*, qui s'y trouve en compagnie d'une quarantaine d'autres noms de plantes bien déterminées. Il estime que ce nom doit s'appliquer au chiendent, lequel, dans les patois français encore vivants dans vingt de nos départements, compris entre la Loire et la Garonne, porte des noms analogues : *tranugo*, *tronugo*, *trenudjo*, *ternuge*, *ternue* et, par altération : *éternue* et *sernue*, *sarnue*, lesquels ne peuvent pas avoir pour étymologie, comme on l'a proposé, le latin *sternere*, ni être apparentés avec le français *trainer*.

Quant à l'explication du mot *ternuca* lui-même, M. Thomas incline à y voir un radical celtique, qui reste à identifier, combiné avec le suffixe *uca* que le celtique possède aussi bien que le latin.

M. Thomas ajoute que la renouée porte en Normandie et dans le Maine les noms de *ternue*, *ténue* (écrit *tesnue* en 1544), qui remontent au même type étymologique.

#### SEANCE DU 7 FÉVRIER 1930

Le prix Gabriel-Auguste Prost (1.200 francs) est voté à l'abbé Bour pour : *Un Document du IX<sup>e</sup> siècle, notes sur l'ancienne liturgie de Metz et sur ses églises antérieures à l'an mille.*

Le prix de La Grange (1.000 francs) est décerné à M. Hœpffner, professeur à l'Université de Strasbourg, pour son édition des *Poèmes de Bernard Marti.*



M. Paul Deschamps rend compte de la deuxième mission archéologique qu'il a effectuée au printemps de l'année dernière aux châteaux des Croisés en terre sainte, au cours de laquelle il fut assisté par un architecte, M. François Anus. Il a exploré notamment le château de Kerak en Transjordanie, et en Syrie ceux de Sahyoun, Beaufort, Banias, Akkar et, surtout, le Krak des Chevaliers.

M. Deschamps, qui illustre sa communication de projections, signale les caractéristiques de chacun des édifices qu'il a étudiés, Partout il s'est efforcé de dégager les monuments francs des additions ultérieures.

Le château de Sahyoun, qui est dans un parfait état de conservation, constitue la plus complète et la plus homogène des constructions militaires du *xii<sup>e</sup>* siècle. A Beaufort, l'on distingue deux époques d'occupation dont chacune a laissé des vestiges.

Le Krak des Chevaliers a été longuement exploré et son plan a pu être relevé en détail.

Quelques remarques générales s'imposent. Les Francs, à leur arrivée en terre sainte, n'avaient, en matière de construction militaire, que des connaissances sommaires. Ils trouvèrent dans ces régions, en particulier dans le nord, une architecture militaire byzantine dont ils s'inspirèrent et à laquelle ils empruntèrent même des modèles. Toutefois ils l'amplifièrent et l'améliorèrent en créant, par exemple, les mâchicoulis.

En terminant, M. Deschamps expose les travaux qu'il reste à faire à ces monuments, notamment au plus important, le Krak des Chevaliers. Il voudrait qu'il fût dégagé des constructions modernes qui l'enserrent, qu'il fût restauré et que les indigènes qui y ont élu domicile en fussent expulsés afin que ce château, si important au point de vue archéologique, puisse être conservé dans son intégralité.

M. Diehl et le général Gouraud s'associent au souhait formulé par M. Deschamps, et, à la demande du général Gouraud, le président, M. Dussaud, met aux voix et fait voter à l'Académie un vœu en ce sens, qui sera transmis à M. Ponsot, haut commissaire de la République en Syrie.

#### SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1930

M. Merlin donne lecture d'une lettre du P. Delattre au sujet d'une lamelle de plomb de 12 centimètres de hauteur sur 9 centimètres de largeur trouvée à Carthage. On y voit un personnage représenté debout, à tête de serpent, tenant dans sa main droite un scorpion et portant sur le ventre et la poitrine des inscriptions grecques rappelant les formules cabalistiques d'abraxas. Le P. Delattre y voit une caricature d'un personnage qui aurait pris part (au début du *iii<sup>e</sup>* siècle) aux querelles opposant Caius à Proclus. Mais, pour M. Merlin, il s'agirait plutôt d'une table d'envoûtement magique analogue à celles qu'a publiées M. Audollent.

M. Camille Jullian partage cette opinion.

Au nom de la Commission de la fondation Pellechet, M. Michon propose à l'Académie, qui admet cette proposition, d'attribuer : 1.000 francs à l'église de Saint-Michel, à Saint-Vandry, arrondissement de Guéret (Creuse); 3.000 francs à l'église de Manesqueville (Eure); 2.000 francs à l'église de

Briantes (Indre); 3.000 francs à l'église de Châtel-Moron (Saône-et-Loire), et 2.000 francs à l'église d'Azat-le-Ris (Haute-Vienne).

M. Ferdinand Lot démontre que la région située entre la Seine et la Loire a joui d'une certaine autonomie à l'époque mérovingienne. Cette région versait aux rois francs une redevance appelée *inferenda*, laquelle ne représente pas l'impôt foncier, mais le tribut que devaient aux Francs les peuples soumis qui conservaient leur indépendance. Il est à remarquer que le territoire qui verse l'*inferenda* correspond au *Tractus armoricanus* qui s'était détaché de l'Empire romain au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

#### SÉANCE DU 21 FÉVRIER 1930

Le secrétaire perpétuel donne lecture de quatre lettres de candidature au fauteuil de membre ordinaire devenu vacant par suite du décès de M. Goelzer. Elles émanent de MM. Hauvette, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris; Mario Roques, directeur d'études à l'École pratique des hautes études; Ch. Picard, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, et Vendryes, professeur à la Faculté des lettres.

L'Académie décerne le prix de numismatique du moyen âge Duchalais (1.000 francs) à la Société française de numismatique et le prix Stanislas Julien (1.500 francs) à M. René Grousset, pour son ouvrage : *Histoire de l'Extrême-Orient*.

M. Paul Mazon lit un mémoire de M. Pierre Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, relatif à une inscription chorégique découverte sur l'emplacement de l'ancien dème d'Aixoné par M. A. Papaghiannopoulos-Palaïos et commentée par M. Arvanitopoulos. A côté d'une comédie de Cratinos, dont le titre : *les Bouviers*, était déjà connu, elle mentionne une comédie d'Ephantidès que l'on ignorait : *les Essais* (?). Elle fait connaître également le nom d'un poète tragique jusqu'ici inconnu : Timothée. Enfin elle apporte la preuve que Sophocle avait composé quelquefois des tétralogies liées, puisqu'elle rappelle la victoire obtenue par lui avec une *Téléphie*. M. Mazon croit que l'inscription date de la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle et qu'elle était destinée à rappeler les victoires qu'avaient obtenues comme chorèges deux citoyens d'Aixoné — probablement deux frères — non dans leur dème ni au cours de la même fête, mais à Athènes et dans quatre concours différents, peut-être même à de longues années de distance.

M. J. Loth étudie l'origine du nom de lieu *Cruc* que l'on trouve en Saintonge, dans l'arrondissement de Jonzac. Le sens de ce mot est établi par celui de son dérivé : *cruchau*, qui désigne un tumulus fouillé où l'on a trouvé un squelette accroupi. Il s'apparente aux mots gallois, cernique et breton : *crûc*, *crüg*, qui s'appliquent à un tertre, un tumulus, voire à un simple amas de foin.

#### SÉANCE DU 28 FÉVRIER 1930

Le secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu de M. Calmette un rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comenges.

La Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome fait connaître qu'elle propose de décerner la médaille de la Société centrale des architectes à M. Bon pour ses travaux sur les châteaux francs du Péloponèse.

## SÉANCE DU 7 MARS 1930

Le secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu un rapport, accompagné de photographies, relatif aux fouilles de Doura-Europos. L'abbé Chabot lit une lettre qu'il a reçue du R. P. Vincent, de l'École biblique de Jérusalem, signalant les procédés fâcheux qui se sont récemment introduits en Palestine. Pour attirer l'attention du public on annonce des nouvelles sensationnelles dépourvues de tout fondement. C'est ainsi qu'on a prétendu avoir découvert les ruines de Sodome et un alphabet araméen inconnu.

Le prix biennal Louis Fould est ainsi partagé : 4.000 francs à Armenag bey Sakisian pour son ouvrage : *les Miniatures persanes du douzième au dix-septième siècle* ; 1.000 francs à M. Frédéric Macler : *l'Enluminure arménienne profane*.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Goelzer, décédé. Sont candidats : MM. Hauvette, Petit-Dutaillis, Picard, Mario Roques et Vendryes. Il y a 35 votants, la majorité est donc de 18. Trois tours de scrutin ont lieu, qui donnent les résultats suivants :

	1 <sup>er</sup> tour	2 <sup>e</sup> tour	3 <sup>e</sup> tour
MM. Petit-Dutaillis . . . . .	7	17	20 ÉLU
Hauvette . . . . .	7	»	»
Picard . . . . .	10	4	»
Mario Roques . . . . .	8	2	»
Vendryes . . . . .	3	12	15
	35	35	35

L'abbé Chabot donne lecture d'une note du R. P. Vincent sur la chronologie des ruines de Jéricho. Se fondant principalement sur la morphologie et la technique de la céramique, il établit quatre périodes qui vont, respectivement, de 3000 à 2500, de 2500 à 2100, de 2100 à 1900 et de 1900 à 1250.

M. Pierre Champion rappelle que les manuscrits relatifs au procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc ont été inventoriés au siècle dernier par Quicherat. L'un d'eux appartient à Charles d'Orléans, témoin très important dans le procès en réhabilitation. Les lettrines offrent de petits grotesques, œuvres des scribes, qui ont l'intérêt de représenter l'opinion publique dans ce procès. Au British Museum, dans le fonds Stowe, M. Champion a étudié un autre manuscrit « frère » du précédent, sorti, comme lui, de l'officine du même notaire pontifical, portant les mêmes signatures, mais dans un ordre différent, manuscrit que Quicherat et avec lui tous ceux qui se sont occupés du procès ont connu. Seules les lettrines sont différentes : celles du manuscrit Stowe sont, en effet, semées de fleurs de lis. Ce document est en Angleterre depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On le trouve alors en possession du garde de la Tour et depuis on peut suivre sa trace jusqu'au British Museum, auquel il appartient maintenant. Mais comment est-il passé en Angleterre ? Un texte d'Edmond Richer prouve que ce manuscrit fut en la possession de Charles du Lys, représentant de la famille de Jeanne d'Arc. C'était l'exemplaire du roi Louis XI qui l'avait déposé au chartrier de la Sainte-Chapelle, d'où il

disparut. M. Pierre Champion termine en observant qu'on possède toutes, les pièces authentiques du procès, de telle sorte qu'il est possible d'en établir, maintenant, une édition.

#### SÉANCE DU 14 MARS 1930

M. Thureau-Dangin rend compte d'une campagne de fouilles qu'il vient de faire à Tell-Ahmar (Til-Barsib), sur l'Euphrate, en compagnie de M. Maurice Dunand. Ces fouilles ont mis au jour un palais assyrien remontant au règne de Téglath-Phalasar, seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Ce palais, décoré de peintures, révèle une branche de l'art assyrien à peu près ignorée jusqu'ici. M. Thureau-Dangin montre des croquis de ces peintures, exécutées par M. Lucien Cavro, artiste à qui l'on doit déjà la copie des mosaïques récemment découvertes par M. de Lorey dans la grande mosquée de Damas. Parmi les peintures de Til-Barsib, les unes ont un caractère purement décoratif, les autres représentent de grandes scènes tout à fait comparables aux ensembles sculptés qu'on connaissait par les fouilles de Khorsabad, de Nimroud et de Ninive.

M. Cavaignac présente une traduction des annales du roi hittite Shubbiluliuma (vers 1380-1345 avant notre ère). Ces annales sont malheureusement moins bien conservées encore que celles de Mursil. Cependant on peut classer les fragments subsistants avec quelque précision. Le fragment 34, qui relate les exploits de Shubbiluliuma, alors corégent, se place au début. Il expose le rétablissement de la puissance hittite ébranlée sous le règne précédent. Sur les vingt années du milieu du règne on ne trouve que peu de détails. Le fragment 41 est relatif aux campagnes des lieutenants du roi en Syrie, puis à l'intervention du roi lui-même et à la prise de Karchemish. Un récit de l'ambassade d'une reine d'Égypte qui, veuve, demandait la main d'un prince hittite, avait été déjà signalé et traduit. Enfin le fragment 44 contient l'histoire de la « guerre sur trois fronts » (Asie Mineure, Assyrie, Égypte). Il doit se placer immédiatement après l'épisode de la reine d'Égypte.

#### SÉANCE DU 21 MARS 1930

Le président communique une lettre qu'il a reçue de M. Seyrig, directeur du service des antiquités de Syrie et du Liban, au sujet du dégagement de l'enceinte du grand temple de Bel auquel il fait procéder. Déjà les propylées sont mis au jour, ainsi que le montre une photographie prise en avion par le R. P. Poidebard. Dans le sanctuaire, comme sur l'emplacement du nouveau village, où la fondation des maisons a révélé une nécropole, on a exhumé une centaine de textes palmyréniens, grecs et latins.

L'Académie décerne le prix du Budget (2.000 francs) — pour lequel elle avait mis au concours une « Étude sur l'onomastique de l'épigraphie sud-sémitique » — à M. G. Ryckmans, chargé d'un cours d'épigraphie sémitique à l'Université de Louvain.

Le prix Bourdin (2.000 francs) est décerné à M. Raymond Labègue pour son ouvrage: *la Tragédie religieuse en France au seizième siècle*. En outre deux récompenses de 500 francs chacune sont accordées à M. Monicat pour les



*Grandes Compagnies en Velay et à Dour et au père Paul Séjourné pour Saint Isidore de Séville, son rôle dans l'histoire du droit canonique.*

M. Carcopino lit un mémoire sur le discours prononcé en 48 de notre ère par l'empereur Claude pour obtenir des sénateurs l'approbation de son projet d'accorder le *jus honorum* aux citoyens romains de la Gaule chevelue. Ce discours nous est connu par l'imitation qu'en a donnée Tacite aux paragraphes 14 et 24 du livre XI des *Annales* et par la copie que nous en a conservée l'inscription de bronze bien connue du Musée de Lyon. Sans revenir sur le fond du discours, sur lequel toute la vérité a été dite, notamment par M. Jullian au tome IV de son *Histoire de la Gaule* et par M. Fabia dans sa récente édition de la Table claudienne en 1929, M. Carcopino s'efforce de démontrer, premièrement que Tacite a eu le texte original sous les yeux, l'a démarqué ailleurs et s'en est volontairement affranchi où il est censé le reproduire; deuxièmement que l'inscription a été gravée après la mort de Claude, sans doute en 55 de notre ère, et troisièmement que le discours a été réellement prononcé quelques jours avant le scandale des noces de Messaline avec Silius le 23 août 48.

#### SÉANCE DU 28 MARS 1930

L'Académie proroge à l'année prochaine le prix Drouin. Elle met au concours pour le prix du Budget à décerner en 1933 le sujet suivant : *Recherches sur la poésie populaire dans l'Andalousie arabe.*

La première dynastie babylonienne, à laquelle appartient Hammourabi, le législateur connu par la stèle célèbre que déchiffra le père Scheil et qui est aujourd'hui au Louvre, dura trois cents ans et compta onze rois; c'est tout ce qu'on sait d'elle. Se fondant sur certains textes contenant des observations astronomiques, plusieurs savants ont assigné à cette dynastie des points de départ qui varient entre 2225 et 2049 avant notre ère. M. Sidersky, se référant au chapitre 15 de la *Genèse*, dans lequel il veut voir une allusion à une éclipse, a recherché quelles furent les éclipses entre 2150 et 1900; il n'en a trouvé qu'une seule visible en Palestine, celle du 24 août 1939 avant J.-C. C'est à cette époque qu'il place le patriarche Abraham et Hammourabi, son contemporain. Le commencement de la dynastie elle-même pourrait donc être fixé vers le milieu du *xxi*<sup>e</sup> siècle. — M. Thureau-Dangin et, après lui, M. Dussaud, contestent la thèse de M. Sidersky.

M. Maurice Roy lit une étude sur le tombeau de Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, élevé dans l'église de Beaupréau, en Anjou. Il a retrouvé, parmi les minutes d'un notaire parisien, deux marchés inédits des 9 et 12 mai 1568 concernant l'exécution de ce monument qui avait été confié au sculpteur florentin Laurent Renaldi ou Renaudin. A la mort soudaine de celui-ci, les frères Pierre et François Lheureux furent chargés de poursuivre l'œuvre laissée inachevée par lui. Ces deux artistes français se révélèrent tout de suite comme doués d'un talent de premier ordre.

#### SÉANCE DU 4 AVRIL 1930

Le secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu un rapport, accompagné de photographies, sur les fouilles de Doura-Europos.

Il lit une lettre de M. Seyrig annonçant que le déblayement de Palmyre progresse d'une façon satisfaisante. Les cases édifiées dans les ruines par les Bédouins auront complètement disparu dans un an environ. Les fouilles ont permis de découvrir des fragments architecturaux, des inscriptions palmyréennes, quelques-unes grecques ou latines, d'une lecture difficile, et qui proviennent d'une nécropole militaire. En outre, il a été trouvé une dédicace à l'impératrice Otacilia.

M. Marçais donne lecture d'une lettre de Mlle Homburger dont les nouvelles recherches sur les langues africaines confirment ses constatations antérieures sur l'origine de ces langues qui seraient dérivées de l'égyptien.

Sur la proposition de la Commission des Antiquités de la France, l'Académie décerne les récompenses suivantes : première médaille (1.500 francs) à Mlle Bézard : *la Vie rurale dans le sud de la région parisienne de 1450 à 1560*; deuxième médaille (1.000 francs) à MM. Martet et Deschamps : *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture et à la condition des architectes en France au moyen âge*; troisième médaille (500 francs) à M. Aimond : *Histoire de la ville de Varennes-en-Argonne*; première mention à MM. Daranatz et Dubarra : *Recherches sur la ville et la cathédrale de Bayonne*; deuxième mention à M. Deshoulières : *Au début de l'art roman; les Églises du onzième siècle en France*; troisième mention à M. Maurice Toussaint : *la Lorraine à l'époque gallo-romaine*; quatrième mention à M. Waquet : *Vie de Louis VI le Gros par Suger* (texte et traduction); cinquième mention à M. Bourilly : *le Costume en Provence au moyen âge*.

L'Académie décerne le prix quinquennal Jean Reynaud (10.000 francs) à M. Henri Hauvette, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

M. Marçais lit un mémoire sur un écrivain arabe, al Djâhir, polygraphe, qui vécut à Bassora au ix<sup>e</sup> siècle. Dans son livre *Des animaux*, il rapporte une anecdote qui offre un prototype du thème de l'avocat Pathelin. Un débiteur échappe à ses créanciers en imitant obstinément le cri d'un animal. Puis il paye de la même monnaie le mauvais conseiller qui lui a indiqué le stratagème.

M. Ch. Virolleaud lit une notice sur la légende de la montagne des Cèdres, qui remplit quatre des douze chants de la grande épopée assyro-babylonienne, dont le principal personnage est Gilgamesh, roi d'Uruk, en Basse-Chaldée. On a admis pendant longtemps que cet épisode avait eu pour théâtre le pays d'Élam, c'est-à-dire la Perse du sud-ouest. Mais il résulte d'une étude plus attentive du texte et aussi du déchiffrement de quelques nouveaux fragments, que la lutte de Gilgamesh contre le gardien des Cèdres s'est déroulée en Haute-Syrie, dans le massif de l'Amanu, que Gudéa, d'ailleurs, appelle expressément « la montagne des Cèdres », et qui correspond à l'Amanus des géographes grecs. La légende des Cèdres était bien connue aussi des Hittites, qui occupaient la Cappadoce, à l'ouest de l'Amanus. D'autre part, le trésor de Katna sur l'Oronte contenait plusieurs plaques d'or représentant le gardien des Cèdres, d'où il faut conclure que la légende avait pénétré en Syrie centrale dès le début du deuxième millénaire. Enfin, plusieurs documents, s'échelonnant du xiii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au vi<sup>e</sup> après J.-C., font allusion à une divinité de la Syrie du Nord qui est nommée tour à tour Kubaba, Kybabos et Kom-babos : ces différentes formes dérivent du nom même du gardien des Cèdres,

qui est Khumbaba dans l'épopée ninivite et Khubaba aux époques les plus anciennes. En somme, la légende des Cèdres attribue au vieux roi Gilgamesh la conquête d'une région syrienne dont la possession était particulièrement précieuse pour les habitants de la Chaldée; car si le sol de ce pays est fertile en céréales, il ne produit, par contre, aucun arbre, en dehors du palmier, dont le bois n'est propre à aucun usage industriel.

## SÉANCE DU 11 AVRIL 1930

Le secrétaire perpétuel lit une lettre de M. Cumont, signalant la découverte à Rome d'une cinquantaine de fragments de marbre qui, rassemblés, ont livré une cinquantaine de lignes d'une inscription relative à des jeux séculaires qui eurent lieu sous Septime-Sévère et dont des fragments avaient déjà été publiés par Mommisen. Ce document de premier ordre énumère notamment les prix à décerner aux vainqueurs et relate les cérémonies célébrées. En outre, près de Tibur, a été trouvée une tombe de vestale, dont le squelette était intact. Une inscription apprend qu'elle est restée soixante-six ans au service de la déesse. Près d'elle se trouvait une poupée. Cette tombe a été refermée et sera conservée.

M. Léon Rey, directeur de la mission archéologique française en Albanie, rend compte des fouilles faites en 1929 sur le site de l'antique Apollonie. Ces travaux ont eu pour résultat le dégagement complet du vaste portique qui s'étend en contre-bas de la colline apolloniote. Le monument, conçu dans un style provincial extrêmement curieux, s'apparente, quant au plan, au portique d'Attale II à Athènes. D'après la statuaire, il aurait été construit au premier ou au commencement du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. L'ornementation prouverait la persistance de la tradition locale. A l'appui de sa communication, M. Léon Rey présente à l'Académie deux plans en relief, dont un plan d'ensemble des fouilles et une coupe du portique.

M. Holleaux communique, de la part de M. Rostovtzeff, associé de l'Académie, le texte d'une importante inscription grecque découverte dans les ruines de la ville de Théangéla (Carie), et qui, de la collection de feu Froehner, a passé au Cabinet des médailles. C'est un décret datant de la fin du III<sup>e</sup> siècle ou du commencement du II<sup>e</sup> avant J.-C., par lequel la ville de Trézène, métropole de Théangéla, récompense un citoyen de cette dernière ville, Aristide, fils de Néon (déjà connu par un autre document provenant de Théangéla), qui avait racheté à ses frais, nourri et renvoyé dans sa patrie un citoyen de Trézène, capturé et vendu comme esclave par des Aitoliens. Dans le commentaire qu'il a joint au texte de l'inscription, M. Rostovtzeff présente des considérations sur l'histoire de la piraterie aitolienne. Il fait, en outre, observer que la ville de Théangéla, dont on ne possède aucune inscription datant de l'époque romaine, fut très probablement incorporée, peu après l'an 188 avant notre ère, à la grande ville voisine d'Halicarnasse.

## SÉANCE DU 16 AVRIL 1930

M. Charles Diehl est délégué pour représenter la compagnie au congrès des études byzantines qui se tiendra à Athènes, du 12 au 18 octobre prochain.

M. Mazon lit une note envoyée par M. Meillet. Se fondant sur divers archaïsmes qu'on trouve dans le tokharien et dans l'hittite, comme dans l'italique et dans le celtique, il se demande si les langues indo-européennes ne se sont pas détachées successivement du tronc commun et si celles qui s'en sont détachées le plus anciennement n'auraient pas conservé des archaïsmes éliminés ailleurs. Dans cette hypothèse, les langues qui occupent une position excentrique : tokharien, hittite, indo-iranien, italique, celtique, offriraient des archaïsmes, tandis que les langues de la région centrale : slave, baltique, germanique et grec, offriraient des types indo-européens simplifiés et normalisés.

M. Camille Jullian constate que la thèse de M. Meillet confirme celle qu'exposa, il y a quelques années, M. Pedersen et qui n'avait pas laissé de surprendre le monde savant.

M. Cuq fait remarquer que l'opinion de M. Meillet concorde avec celle que M. Hrozny a développée, notamment dans la brochure dont il fit hommage au nom de celui-ci lors de la dernière séance.

M. Cagnat communique une note de M. Papadopoulos, professeur à l'Université de Salonique, qui annonce la découverte dans l'église des Saints-Apôtres de cette ville de deux belles fresques du commencement du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. L'une représente la Vierge aux pieds de laquelle est agenouillé le fondateur qu'une inscription désigne comme étant le moine Paul, supérieur du couvent. L'autre, plus remarquable encore, représente saint Demetrius, défendant contre les barbares une jeune femme qui semble personnifier la ville de Thessalonique.

M. Henri Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles, restitue et commente une inscription byzantine du Latmos, en Asie Mineure, où il est dit que « les sauterelles ne sont pas des bêtes », ce qui avait fort étonné le premier éditeur. M. H. Grégoire montre que le texte restitué par lui n'est autre qu'une épître de saint Isidore de Péluse traitant un point d'exégèse assez spécial. Ce père de l'Église ne peut souffrir l'idée que saint Jean-Baptiste ait mangé des bêtes immondes. Il préfère attribuer au mot grec *akris* (sauterelle) employé par les évangélistes, saint Luc et saint Marc, le sens de « jeunes pousses ». Cette étrange exégèse était destinée au plus grand succès. Mais elle n'est sûrement point primitive, et le fait qu'on la rencontre dans le passage sur saint Jean du Josèphe slave est loin d'être une preuve de son authenticité.

#### SÉANCE DU 25 AVRIL 1930

M. J. Loth rappelle qu'après une période de désarroi et d'anarchie consécutive au retrait des troupes romaines et à l'absence de tout pouvoir organisé qui livra l'île de Bretagne à peu près sans défense aux Anglo-Saxons, les Brittons engagèrent contre les envahisseurs une lutte acharnée qui n'était pas encore tout à fait terminée lors de la conquête normande. Au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, l'Angleterre occidentale, depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à l'extrême pointe du Cornwall, était encore en grande partie de nationalité et de langue brittoniques. Dans des pays que l'on sait occupés au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle par les Anglo-Saxons, la langue brittonique s'est maintenue longtemps encore à côté de l'anglais. Le nom des rivières *Frome* que l'on trouve dans cinq comtés anglais fournit une preuve de l'existence du brittonique dans ces comtés au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle.



Dans deux textes anglo-saxons on a, à côté de *Frome*, *Frow*, en Dorset et Gloucestershire. Or pour *Frome* en Dorsetshire, *Frow* est précisément le nom que donne à cette rivière le Gallois Asser qui écrivait vers 894. *Frow* a, en gallois, le sens de courant violent, rivière impétueuse. La forme du vi<sup>e</sup> siècle à laquelle remonte *Frow*, *Fraw* et *Fróma*, c'est la forme sous laquelle les Anglo-Saxons ont connu ces rivières et la seule qu'ils aient gardée. En brittonique, au contraire, un *m* intercalé devenait *ϕ*, ce qui donnait *Frov* et, par suite, *Frowv*, *Frawv*, puis régulièrement, par la chute du *ϕ* final : *Frow*, *Fraw*. Ce phénomène ne s'était pas produit avant le ix<sup>e</sup> siècle. On peut donc conclure que le brittonique était parlé encore couramment dans ces régions au ix<sup>e</sup> siècle. C'est là un exemple typique de l'importance des noms de lieux au point de vue ethnographique.

Le savant italien Sigonius passe, depuis plus de trois siècles, pour avoir composé et publié, à Venise, en 1583, la *Consolation* que Cicéron s'adressa à lui-même, en mars 45, à la suite de la mort de sa fille Tullie. Il aurait fabriqué cet opuscule, pour tenir lieu de l'original perdu au moyen âge, avec des fragments cités par divers auteurs et des morceaux empruntés aux œuvres authentiques de Cicéron. Sitôt après la publication une campagne de dénégations et d'accusations commença; Sigonius, dit-on, en mourut de chagrin. M. Salomon Reinach montre d'abord, à l'aide d'un texte rédigé en 1428, que la *Consolation*, imprimée en 1583, était déjà connue en manuscrit près d'un siècle avant la naissance de Sigonius, dont l'innocence est ainsi nettement prouvée. Puis, comparant quelques passages de la *Consolation* à des récits écrits par Valère Maxime sous Tibère, il essaye de prouver que Valère Maxime a démarqué la *Consolation* : celle qui nous est parvenue. Il conclut qu'il faut rendre à l'œuvre de Cicéron une centaine de pages dont il avait été injustement dépouillé. La *Consolation* est comme un premier jet, un brouillon de deux livres des *Tusculanes* que Cicéron, un peu remis de son deuil, acheva l'année d'après (44 avant notre ère); elle porte les traces d'une rédaction relativement improvisée <sup>1</sup>.

1. [Les comptes rendus des séances publiés par le journal *le Temps* ont été utilisés pour la rédaction plus brève de ceux-ci. — Réd.]

## VARIÉTÉS

---

### Les fouilles de Médamoud en Haute-Égypte.

Il n'y a guère plus de quatre ans que Georges Bénédite, dans l'un des derniers articles qu'il ait sans doute écrits<sup>1</sup>, faisait connaître aux lecteurs du *Journal des Débats* les premiers résultats des fouilles que des archéologues français effectuaient, à cette date, depuis environ une année, à Médamoud, au nord-est de Thèbes. La concession du site de Médamoud avait été donnée au Louvre il y avait quelque temps déjà; toutefois, c'est seulement en décembre 1924 que M. Bisson de la Roque, mis par M. Georges Foucart, alors directeur de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, à la disposition du Musée, commença à explorer le site au nom de celui-ci. Il était aidé dans cette tâche par M. l'abbé Drioton, lequel, devenu par la suite conservateur adjoint du département égyptien du Louvre, put continuer cependant, au cours de plusieurs missions accomplies par lui en Égypte, à seconder M. Bisson de la Roque. Ce dernier a, d'ailleurs, vu venir à lui, entre temps, d'autres collaborateurs encore, parmi lesquels il convient de citer tout particulièrement M. J.-J. Clère; l'hiver dernier, un jeune architecte, M. Robichon, et M. Cotteville-Girodet, membre pensionnaire de l'Institut français du Caire, ont été appelés, à leur tour, à travailler à Médamoud. Le résultat de cette activité méthodique est que six campagnes successives ont complètement déblayé le site; on peut, aujourd'hui, considérer les fouilles de Médamoud comme à peu près terminées, et il est possible, en conséquence, de juger l'œuvre accomplie.

Celle-ci aura été des plus fécondes, ainsi que l'on peut, au reste, s'en faire idée non seulement par les comptes rendus que MM. Bisson de la Roque et Drioton ont publiés dans les *Rapports préliminaires de fouilles* de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, mais aussi par un récent article de M. l'abbé Drioton, intitulé : *les Fouilles de Médamoud*, paru dans le dernier numéro de la *Revue de l'Égypte ancienne*. C'est à ces comptes rendus et à cet article — dans lesquels on suit pour ainsi dire pas à pas les étapes successives du déblaiement — que sont empruntés beaucoup des détails qui vont suivre.

Les ruines de Médamoud, déjà signalées dans la *Description de l'Égypte*, comprenaient seulement, jusqu'à ces dernières années, un quai d'embarquement, une porte monumentale en grès construite par Tibère et éboulée en grande partie; enfin et surtout, cinq colonnes — dont deux papyrifformes et à trois chapiteaux composites — ayant fait autrefois partie de la façade

---

1. G. Bénédite, *Encore Sesostris III* (feuilleton du *Journal des Débats* du 3 janvier 1926).

d'un portique. Visibles de très loin, ces colonnes ont toujours constitué le plus grand attrait du site, et les touristes peu pressés — la race, par bonheur, n'en est pas encore tout à fait disparue — se risquaient parfois à faire, pour les contempler de plus près, les quelque dix kilomètres qui séparent Médamoud de Luxor. Le pittoresque de l'excursion, au surplus, ne le cède en rien à son intérêt archéologique. La route passe par Karnak, dont la formidable masse s'offre longtemps à la vue, tandis qu'on suit, dans un riant paysage d'arbres et de terres cultivées, le long d'un canal animé du mouvement incessant des *chadoufs* et du grincement des *sakkiyès*, la route de Luxor à Khizam. On quitte celle-ci pour s'engager dans un étroit sentier qui serpente capricieusement au milieu des champs, parmi ces blés égyptiens auxquels leurs épis aux longues barbes donnent l'aspect des seigles de nos pays; et les colonnes de Médamoud apparaissent bientôt, se détachant, légères et gracieuses, sur la limpidité du ciel. Il y a là les restes d'un temple ptolémaïque, réduit — à l'exception de ces colonnes — à des arasements d'une hauteur moyenne de 1 m. 50, et qui était autrefois consacré à Montou. Montou était primitivement, comme l'on sait, le dieu-taureau d'Erment (Hermonthis), et paraît avoir été jusqu'au Moyen Empire — époque où il fut détrôné par Amon — la divinité principale de la région thébaine : le temple de Médamoud montre qu'il n'en continuait pas moins, aux basses époques, à demeurer l'objet d'un culte important. Ce temple est un édifice de 70 mètres de longueur sur 43 mètres de largeur, orienté d'ouest en est, et divisé en deux parties inégales : d'abord, un avant-temple de 40 mètres, flanqué au nord et au sud d'une cour à colonnes, et comprenant les éléments habituels : portique hypostyle, vestibule, pronaos et sanctuaire; puis, un arrière-temple de 30 mètres, dont la destruction est d'autant plus regrettable que ce devait être, à en juger par les dédicaces qui couvrent les murs, l'enclos où l'on renfermait l'animal du dieu, le taureau sacré, lequel semble bien, comme l'avait déjà suggéré Legrain, avoir été logé dans le temple même. Les dépendances ne sont pas moins importantes. M. Bisson de la Roque qui, depuis 1927, en a poursuivi le déblaiement, après celui du temple, sous la direction de M. Foucart, puis sous celle de son successeur, M. Jouguet, a pu ainsi retrouver successivement, en même temps que toute une série de chambres en briques ayant servi de magasins, le puits et le lac sacré; ce dernier est tout à fait comparable, en plus petit, à celui de Denderah, et comporte deux escaliers, partant, l'un de l'angle nord-est, l'autre de l'angle sud-ouest. Après les dépendances, c'est l'enceinte qui a été dégagée; ou, plus exactement, les fouilles, ici, ont posé plutôt qu'elles ne l'ont résolu le problème des enceintes du temple. On relève, en effet, à Médamoud, les restes de plusieurs enceintes; et si le tracé complet des unes et des autres n'a pu être rétabli avec une entière certitude, il résulte, en tout cas, des constatations faites sur le terrain que ces enceintes correspondent à trois temples au moins, lesquels ont été successivement construits à Médamoud, le premier, sous le Moyen Empire, un autre, au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (c'est de ce temple que date un montant de porte en granit rose, encore en place, qui représente Aménophis II en adoration devant Montou), un autre, enfin, à l'époque ptolémaïque. Et l'on constate aussi que l'enceinte de ce dernier temple est beaucoup plus étendue que les autres, soit, comme le suppose M. Bisson de la Roque, parce qu'il était peut-être dans la politique des Ptolémées d'augmenter l'importance des centres religieux secondaires,

pour essayer de contre-balancer la puissance des grands sanctuaires voisins, soit plutôt, comme lui-même le dit encore, parce que le domaine des temples égyptiens devait, le plus souvent, — tout comme celui de nos abbayes du moyen âge, et pour les mêmes raisons, — s'accroître, de façon en quelque sorte automatique, par la constitution de biens de mainmorte. Quoi qu'il en soit, ces constructions successives, sur un même endroit, d'édifices de plus en plus considérables, ont entraîné, pour les fouilles de Médamoud, des conséquences singulièrement heureuses, ne serait-ce que par la très grande variété des monuments que ces fouilles ont pu, de la sorte, mettre au jour : c'est ainsi que l'on relève, parmi ces monuments, jusqu'à des fours circulaires ayant constitué, à l'époque chrétienne, le matériel d'une fabrique de poteries. Les bas-reliefs qui décoraient les murs extérieurs du temple datent des époques ptolémaïque et romaine; le plus curieux, qui interrompt, sur le mur sud, une procession de dieux-Nils venus rendre l'hommage à Montou, représente l'empereur Trajan consultant le taureau sacré. Celui-ci est figuré debout sur un socle, devant un autel chargé d'une botte de fourrage, et semble écouter le souverain qui lui demande de rendre un oracle en sa faveur; il est à présumer que, pour des consultations de ce genre, on lui donnait un instant la liberté, afin qu'il vînt ou pût être censé venir à l'appel du consultant. C'est Montou, en tout cas, qui donnait lui-même la réponse, et cette réponse, comme il fallait s'y attendre, est ici telle que l'empereur pouvait la souhaiter : « Je te donne, lui dit le dieu, tous les héritages de la terre, j'élargis ton domaine jusqu'au ciel. »

Si intéressante par sa nouveauté qu'apparaisse une telle scène, le bas-relief de l'oracle ne saurait, cependant, rivaliser d'importance avec un très grand nombre d'autres monuments trouvés en même temps que lui à Médamoud. Il est assez connu que, de même que les Pharaons n'hésitaient pas à s'approprier, par un simple changement de cartouches, les statues de leurs prédécesseurs, les architectes égyptiens ne se sont jamais fait scrupule, lorsqu'ils avaient à reconstruire un édifice, de remployer, en se contentant de les retourner, toutes les pierres encore utilisables de l'édifice plus ancien que celui qu'ils bâtissaient était destiné à remplacer. On sait assez les heureuses surprises que cette coutume a values, dans ces dernières années, à M. Pillet et à M. Chevrier, et les trouvailles qu'elle fait encore faire sans cesse à ce dernier dans le pylône d'Aménophis III, au temple de Karnak; toutes proportions gardées, celles de M. Bisson de la Roque à Médamoud ne sont pas d'un moindre prix. Il avait déjà, au cours de sa première campagne, retrouvé non seulement les débris d'une dizaine de statues en granit noir reproduisant le profil si caractéristique de Sésostri III, mais encore un magnifique linteau en granit rose donnant le protocole de ce roi; ayant fait attaquer en sous-œuvre, à partir de 1927, les fondations du temple au nord du sanctuaire, il constata que ces fondations — je cite ici M. Drioton — « étaient constituées, sur toute la longueur du temple proprement dit, par un radier de trois couches d'épaisseur, établi en utilisant les démolitions du temple du Moyen Empire. M. Bisson de la Roque commença à faire sortir des éléments de montants de portes et de parois, ornés de bas-reliefs, dont plusieurs se complétaient et devaient encore se compléter par la suite pour constituer des ensembles. Les trouvailles les plus importantes furent un superbe linteau en calcaire représentant Sésostri III faisant offrande à Mon-



tu, et un bloc en granit rose, reposoir pour une barque ou une statue de Montou, dédiée par le roi Sedjefakare Kai-Amenemhat. La campagne de 1928 continua l'exploration du radier de fondation au sud du sanctuaire. Elle amena la découverte de nombreux blocs décorés, montants et passages de portes, complétant en partie les trouvailles de l'année précédente<sup>1</sup>. » Par la suite, quantité d'autres morceaux, provenant du premier temple construit à Médamoud sous le Moyen Empire, ont continué à sortir ainsi des fondations du temple ptolémaïque; et comme ces différents monuments n'appartiennent pas seulement à des Pharaons de la XII<sup>e</sup> dynastie, mais qu'un certain nombre d'entre eux portent les cartouches de rois de la XIII<sup>e</sup>, on comprend l'extrême importance qu'ils présentent pour l'étude de l'histoire et de l'art de cette dernière dynastie, si mal connue encore. M. Bisson de la Roque a, tour à tour, retrouvé, de cette façon, deux linteaux représentant respectivement le roi Sésostri III, de la XII<sup>e</sup> dynastie, et le roi Amenemhat Sebekhotep, de la XIII<sup>e</sup>, célébrant la fête *sed* sous les deux kiosques de forme spéciale qui constituent le décor habituel de cette fête; il a pu réédifier à peu près entièrement la porte d'un « magasin des offrandes royales », dont la décoration, commencée par Sésostri III, avait été ensuite complétée par Amenemhat Sebekhotep; et la dernière couche du radier lui a rendu quatre colonnes papyrifères fasciculées, en grès, usurpées par un Sebekhotep. Si l'on ajoute, enfin, qu'indépendamment des statues, déjà mentionnées, de Sésostri III, il en a découvert d'autres encore, statues de particuliers du Nouvel Empire — parmi lesquelles celle de Minmose, fonctionnaire de Thoutmôsis III, lequel énumère, dans une longue inscription biographique, les campagnes auxquelles il a pris part, tant en Nubie qu'en Asie, et les travaux de restauration qu'il a dirigés dans différents temples de l'Égypte — statues divines, d'époque ptolémaïque, figurant Montou taurocéphale et son épouse Raït-Taoui, on voit assez tout ce dont l'archéologie et l'art égyptiens sont redevables aux fouilles de Médamoud.

Celles-ci ont été couronnées d'un plein succès : mais, à supposer même qu'il en eût été autrement, la conception à laquelle elles répondent n'en demeurerait pas moins la seule logique, comme aussi la seule véritablement féconde. Le temps est passé des fouilles dispersées ou partielles, que l'on interrompait trop souvent dès que le site avait livré, en quantité convenable, des pièces jugées suffisamment rémunératrices de l'argent et du labeur dispensés pour les obtenir. De plus en plus, l'idée se fait jour que des fouilles archéologiques doivent être conduites, patiemment et méthodiquement, sur l'ensemble d'un site, et poursuivies jusqu'à complet épuisement de celui-ci. Un travail de ce genre, avec les risques de campagnes creuses qu'il comporte, demande nécessairement beaucoup de temps, et ne saurait, en conséquence, être mené à bien que par un fouilleur disposant de ressources importantes. Les grands établissements scientifiques, universités, musées, etc., sont ordinairement seuls en mesure de les lui assurer; et leur intérêt, au surplus, leur commande d'autant plus de le faire que c'est pour eux la seule façon de pouvoir prétendre à toute une catégorie de monuments que leur nature même permettra de moins en moins, dans l'avenir, d'obtenir autrement que par le moyen des

1. E. Drioton, *les Fouilles de Médamoud*, dans la *Revue de l'Égypte ancienne*, t. II, p. 263.

fouilles. Celles qui viennent d'être conduites à Médamoud avec tant de bonheur montreraient assez, s'il en était besoin, que c'est dans cette voie qu'il leur faudra désormais s'engager de plus en plus.

(Débats, 22 avril 1930.)

Charles BOREUX.

### Byblos.

Les fouilles de Byblos, dont on a tant parlé à travers le monde, commencent en 1921, ont mis en lumière un certain nombre de faits, dont le plus important est celui-ci : dès la plus haute antiquité (le <sup>xxx</sup>e ou <sup>xxxv</sup>e siècle avant notre ère), Byblos était en relation avec l'Égypte.

On a trouvé, à Byblos, des objets (vases d'albâtre ou de diorite surtout), qui portent les noms de quelques-uns des plus anciens pharaons de l'Empire memphite : Ounas, Pepi II, Mycérinus (le constructeur de la troisième pyramide de Gizeh), Chéops (le constructeur de la première pyramide), et même le nom de Kha-Sekhem (-oui), le premier roi d'Égypte qui ait réuni sous son sceptre la haute et la basse vallée du Nil.

Les historiens et les mythographes de l'époque romaine disaient que Byblos était la ville la plus vieille du monde... Ils voulaient dire, sans doute, la ville la plus vieille de la Phénicie. Il est sûr, en tout cas, que rien d'aussi ancien ne s'est jamais rencontré à Tyr ni à Sidon, et l'on peut croire que ces ports, destinés à un si bel avenir, n'étaient encore que de simples bourgades, quand Byblos était déjà une cité florissante, enrichie par le commerce avec l'Égypte, et spécialement par le commerce du bois.

C'est que le Liban était, en ce temps-là, couvert d'épaisses forêts. Les Égyptiens venaient à Byblos pour y acheter les matériaux nécessaires à leurs constructions, le bois de sapin, dont ils faisaient les portes de leurs palais, des meubles de toute sorte, des cercueils, et plus encore des barques ou des navires de haute mer, à tel point que « vaisseau » se disait, en égyptien, Kepenit, c'est-à-dire bâtiment fait en bois de Kepen, Kepen étant le nom égyptien de Byblos.

Ce nom de Kepen est une transcription égyptienne du véritable nom, le nom phénicien, qui est Gobel ou Jobel, d'où dérive le nom moderne, à peine modifié, de Djoubail. C'est de Gobel aussi que les Grecs ont fait Byblos, alors qu'ils auraient dû dire Gyblos.

Pourquoi Byblos et non pas Gyblos ? Sans doute par un de ces phénomènes d'étymologie populaire dont il y a tant d'exemples, pour expliquer par leur propre langue du nom de Gyblos, qui n'avait pour eux — les Grecs — aucun sens. Byblos, au contraire, c'est le papyrus, ce papier des anciens, et *byblos* ou *biblos*, c'est aussi le livre qui est fait de papyrus. De sorte qu'il y a, en fin de compte, un rapport entre le nom de la ville de Byblos et le nom de la Bible et certains mots composés tels que bibliothèque ou bibliophile.

Pourquoi les Égyptiens, en quête de ce bois, que seul le Liban pouvait leur fournir, ont-ils préféré Byblos à tel ou tel autre point de la côte phénicienne ? Peut-être parce que le bois y était de meilleure qualité, ou plus abondant, ou que le port de Byblos était mieux abrité. D'autres considérations aussi ont pu intervenir.

Byblos a été, durant toute l'antiquité, le centre et comme le point de départ

du culte d'Adonis; culte qui devait être accueilli avec un enthousiasme passionné, vers la fin du paganisme, par tous les peuples de l'Orient et par quelques-uns de ceux de l'Occident. Or, il y a entre la légende phénicienne d'Adonis et la légende égyptienne d'Osiris d'incontestables analogies. Ce qui ne signifie pas que la première soit dérivée de la seconde ou inversement; admettons qu'il y a eu plutôt, comme on dit, « contamination réciproque »; mais, de toute façon, le fait que les Égyptiens trouvaient à Byblos des croyances pareilles aux leurs a pu contribuer beaucoup à resserrer les liens qui les unissaient déjà à cette ville.

La comparaison d'Adonis avec Osiris nous entraînerait beaucoup trop loin. Mais, avant de poursuivre, je voudrais dire un mot d'Adonis même, puisque nous sommes à Byblos et que nous devons y rester un moment encore.

Qu'était Adonis? Un jeune homme de la montagne, que la déesse des plaisirs, Astarté, rencontra un jour, dans la saison des anémones. A quelque temps de là, au cours d'une partie de chasse, Adonis fut tué par un sanglier. Astarté, inconsolable, résolut de descendre dans les Enfers pour le reprendre à la mort. Elle parvint à le ramener sur la terre; alors elle lava ses plaies, elle l'oignit des parfums les plus rares et, à force d'amour, lui rendit la vie.

Cette « idylle tragique » a un sens profond, et peut-être n'y a-t-il pas, dans toutes les fables de la mythologie, de légende d'aussi grande portée.

Astarté, c'est la nature et particulièrement la terre, tour à tour gaie et triste, suivant que le soleil brille ou qu'il reste caché. La mort d'Adonis, c'est l'hiver; son retour à l'existence annonce ou provoque le renouveau des beaux jours. Adonis, c'est le symbole de la vie, de la vie végétative, puis, par extension, de la vie humaine, et non pas seulement de la vie collective, mais de la vie de tout individu en particulier, chacun voyant dans la résurrection d'Adonis comme une promesse de résurrection personnelle et, mieux encore, la certitude d'une vie éternelle.

Et c'est pourquoi, pendant tant de siècles, la ville de Byblos et la contrée alentour, toute la vallée du Nahr-Ibrahim, qu'on appelait le fleuve d'Adonis, a retenti de cris alternés de douleur et de joie, cris de douleur le jour des funérailles du dieu, à la fin de l'été; cris de joie, six mois plus tard, pour saluer sa réapparition.

Les fouilles de Byblos ont permis de découvrir les restes du temple où se célébraient les fêtes d'Adonis; mais ces restes sont très gravement mutilés; ils portent la marque de remaniements nombreux, dont les plus récents datent de l'époque romaine. Chose singulière, on n'a point retrouvé dans ces ruines d'image d'Adonis. Par contre, les représentations d'Astarté, qu'on appelait aussi la « dame de Byblos », sont assez nombreuses; et il est remarquable qu'à toutes les époques, ou du moins depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque perse, la « Dame de Byblos » a constamment été figurée sous les traits (et vêtue du costume) de la déesse égyptienne Isis, — Isis qui joue dans la légende d'Osiris le même rôle qu'Astarté dans celle d'Adonis.

Aussi ne nous est-il guère possible aujourd'hui de les distinguer l'une de l'autre. Il est probable que les anciens ne les distinguaient pas non plus, qu'ils confondaient les deux déesses dans un même culte, et quand les Pharaons de l'Empire memphite envoyaient au temple de Byblos des offrandes ou des ex-voto, qui pourrait dire si leur hommage s'adressait à Isis ou à Astarté, à la déesse locale ou à la patronne de la colonie égyptienne de Byblos?

Car tout indique que les Égyptiens ne venaient pas seulement à Byblos à certaines époques de l'année, pour y prendre livraison des sapins et des cèdres du Liban, mais qu'ils y avaient fondé un établissement permanent, un comptoir.

Ch. VIROLLAUD.

(Correspondance syrienne, mai 1930.)

### Le costume et l'armure de Jeanne d'Arc.

Le récent ouvrage de M. Adrien Harmand : *Jeanne d'Arc, ses costumes, son armure*<sup>1</sup>, est une étude scrupuleuse sur l'habillement au temps de la Pucelle, période peu connue jusqu'ici au point de vue de l'armure, ce qui a donné lieu, de la part des peintres et sculpteurs, dramaturges, organisateurs de fêtes, etc., à des exhibitions bien peu conformes, au point de vue documentaire, à la vérité historique.

M. Harmand, qui a consacré vingt années de sa vie à édifier ce véritable monument d'érudition, a tenu à ne puiser qu'aux sources, en ne s'appuyant que sur des documents écrits ou figurés du xv<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement sur les manuscrits contemporains de notre héroïne. On sait que de Jeanne d'Arc il ne subsiste rien, ni vêtements, ni armure, ni portrait; or, l'étude de tous les documents et des textes n'en a pas moins permis à l'auteur, comme on le verra, de reconstituer la vérité avec certitude.

L'ouvrage se divise en trois parties : 1<sup>o</sup> de Vaucouleurs à Tours; 2<sup>o</sup> de Tours à Compiègne; 3<sup>o</sup> de Compiègne à Rouen. On peut ainsi suivre pas à pas la libératrice, au fur et à mesure que se déroule sa glorieuse épopée, et c'est là peut-être ce qui donne à cette œuvre ce qui généralement fait défaut à un travail purement archéologique : la vie.

La première partie, où il est d'abord traité des modes de coiffures, nous révèle une Jeanne d'Arc à cheveux courts, « taillés à l'écuelle » comme les portaient les hommes d'armes de l'époque, détail qui suffit à changer du tout au tout l'image de convention que nous nous faisons de la Sainte et nous montre bien, dès le début, l'obstination qu'elle mit jusqu'à son martyre à paraître un homme. Puis vient l'étude du chaperon. Les diverses formes de cette coiffure sont expliquées par des schémas fort clairs, de véritables « patrons », grâce auxquels n'importe quel artiste, costumier, ou simplement curieux peut les reproduire aisément. Il en est de même pour les autres parties du vêtement qui sont successivement étudiées : le « linge », les « braies », le « gippon », les « chaussures », la « robe » (vêtement des deux sexes), les « housseaux ». Le chapitre se termine par les éperons, l'épée et enfin le harnachement du cheval.

Ainsi que nous eûmes souvent l'occasion de le constater nous-même, et pour être certain que ses dessins, schémas ou patrons fussent pratiquement exécutables, l'auteur, avec une patience et une adresse remarquable, n'hésita pas à confectionner de ses propres mains toutes ces pièces du vêtement sans exception, les portant lui-même ou les faisant porter par les siens. Il fit forger une armure, confectionna une selle, un harnachement, consacrant à cette

1. Paris, Leroux, 1929; in-4<sup>e</sup>, avec planches et gravures.



rude tâche, que d'autres eussent confiée à des ouvriers spécialistes, de longues années de travail.

La seconde partie donne la description, pièce par pièce, de l'armure que dut porter Jeanne. Pour réaliser cette reconstitution il est à remarquer que l'auteur fait table rase de tout spécimen d'armure présumé de cette époque, qui se trouverait conservé dans tel ou tel musée, le dit spécimen pouvant être sujet à caution et fausser le jugement, tant à cause des retouches ou réparations dont il peut avoir été l'objet au cours des siècles que des pièces hétérogènes dont il est peut-être composé. Partant de la documentation pure, qu'il puise uniquement dans les textes et les enluminures de l'époque, M. Harmand nous montre dans ses moindres détails l'armure française de 1430, période peu étudiée jusqu'ici, dont les caractéristiques sont d'autant plus difficiles à déterminer que l'armure y est encore en pleine transformation. Puis viennent les habits du chevalier, la « huque » qui recouvre l'armure, les souliers, les chapeaux, etc. Ce chapitre, avouons-le, nous a particulièrement intéressé, peut-être parce que M. Harmand — qui n'est pas un spécialiste en matière d'armes anciennes — n'a eu de ce fait aucune idée préconçue, n'a subi aucune influence et n'en est que plus sûrement arrivé à la vérité par un chemin, il est vrai, tout nouveau.

La troisième partie de l'ouvrage nous montre Jeanne d'Arc captive. Le 23 mai 1431, jour de l'abjuration, elle dépose l'habit d'homme et prend une robe de femme ainsi qu'il lui est ordonné; puis c'est la tenue sévère qu'elle a revêtue dans sa prison pour être conduite au supplice, « houppebande » serrée à la taille et visage « embronché »; c'est enfin le Vieux Marché où le bourreau la coiffe de la mitre d'infamie et où nous assistons à une évocation vraiment poignante du martyr.

« Aujourd'hui, délivrée de la stupidité des clercs bourguignons et de la frayeur superstitieuse des Anglais de Bedford, Jeanne était destinée à souffrir de l'ignorance inconsciente des artistes. Elle tenait à ses cheveux ronds; nos peintres et nos sculpteurs l'en ont privée. Elle préférerait l'habit masculin aux vêtements de son sexe; la plupart ont ajouté à son harnais de combat une jupe d'amazone et cet accoutrement hybride lui donne l'allure d'une ribaude qui aurait eu la fantaisie de se costumer en guerrière. Libératrice de la France, il en est qui la coiffent d'une salade allemande du temps d'Albert Dürer! C'est pour la mettre désormais à l'abri de pareilles erreurs que nous avons assumé la tâche ardue de reconstituer avec toute l'exactitude possible les vêtements et les armures en usage à son époque, les seuls qu'elle ait pu porter au cours de sa mission providentielle. »

L'œuvre de M. Adrien Harmand portera ses fruits; sa *Jeanne d'Arc* est le premier ouvrage français sur le costume qui soit complet, pratique et utilisable. Il ne porte, il est vrai, que sur une courte période de notre histoire, mais il ouvre la voie, par la méthode avec laquelle il est conçu, à d'autres érudits. Puissent ces derniers prendre pour modèle cet exemple rare de patience, de conscience et de loyauté!

Georges PAULHAC.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### ADOLF VON HARNACK

Mort à Heidelberg au mois de juin 1930, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le professeur A. von Harnack a été l'un des plus grands érudits de son temps, celui peut-être auquel la science des origines du christianisme a été le plus redevable depuis De Rossi.

Il naquit à Dorpat en 1851, fils de Theodosius Harnack, professeur de théologie, auteur d'un grand ouvrage sur la théologie de Luther (1862-1868). Élève des Universités de Dorpat et de Leipzig, il enseigna à Leipzig, puis à Giessen, Marbourg et Berlin (1889-1924). De 1905-1921, il fut directeur de la Bibliothèque royale; il reçut des lettres de noblesse en 1914. Jusqu'à la fin, il dirigea l'*Institut Guillaume II*.

La tâche essentielle de Harnack a été un effort grandiose pour réconcilier avec le luthéranisme l'essence de l'enseignement scientifique sur les origines et l'évolution des Églises chrétiennes. Le fonds de son éducation luthérienne demeura inébranlable. « Ne vous y trompez pas, me disait Mommsen, qui l'estimait hautement; Harnack n'est pas tout à fait émancipé; il a son petit jardin de pasteur et le cultive. » On sait que son livre *Das Wesen des Christentums* (1900) le mit aux prises avec M. Alfred Loisy, auquel il rendait d'ailleurs pleine justice. Je tiens de G. Boissier un mot de Harnack qui, il y a trente-cinq ans déjà, plaçait le savoir du jeune exégète français au-dessus même de celui de Renan.

Historien des dogmes (1886-1890), du monachisme (1881), de la littérature chrétienne jusqu'à Eusèbe (1893-1904), de la diffusion du christianisme aux trois premiers siècles (1902), de saint Luc considéré comme médecin et de saint Paul (1907, 1926), de Marcion, œuvre capitale de sa vieillesse (1921), Harnack a fondé et dirigé depuis 1882 l'énorme collection des *Texte und Unters. zur Gesch. der altchristl. Literatur*, où il a donné, comme dans d'autres recueils et périodiques, des travaux de premier ordre. Sa bibliographie, dans le Catalogue du British Museum, compte près de 150'ncs. Une grande lumière s'est éteinte avec lui <sup>1</sup>.

S. R.

---

1. Harnack a publié, en 1922, son autobiographie scientifique (*Erforschtes und Erlebtes*). — Vers le soir de sa vie, il inclina, en matière d'exégèse, vers le conservatisme. Ainsi, parlant de la date des Actes, il écrivait en 1911 : « J'en suis maintenant venu à croire que les écrits de Luc sont antérieurs à la ruine de Jérusalem. Je n'aime pas beaucoup me corriger, mais *magis amica veritas*. » — Pourquoi faut-il ajouter qu'il signa, bien qu'à contre-cœur, la fatale déclaration des 93 et qu'en mai 1918 il laissa sans réponse une invitation ouverte du professeur anglais Sanday, l'exhortant à dire enfin la vérité au peuple allemand ?

**ALBERT VON LE COQ et FR.-W.-K. MULLER.**

Un des plus vaillants et des plus heureux explorateurs de notre temps, ancien directeur du *Museum für Völkerkunde*, A. von Le Coq, est mort à Berlin, au mois d'avril 1930, à l'âge de soixante-neuf ans.

En 1904 et 1905, la seconde fois avec Albert Grünwedel, il visita les ruines du Turkestan aux environs de Kurfan et de Korla. Il y découvrit des peintures murales bouddhistes et de nombreux manuscrits sur papier, parchemin et bois, écrits dans une douzaine d'alphabets et comprenant des documents dans deux idiomes aryens encore inconnus. Ces trouvailles furent transportées en Inde et de là à Berlin. Le Coq les publia en quatre volumes (*Buddistische Spätantike in Mittelasien*).

Au prix d'efforts inouïs et au péril de sa vie, Le Coq sauva, en 1906, un officier anglais, qui, voyageant dans le Turkestan chinois, était tombé gravement malade. Il reçut, à cette occasion, la médaille de l'Ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem en Angleterre.

Presque en même temps, on apprend la mort d'un collaborateur de Le Coq, F.-W.-K. Müller, qui était conservateur de la section de l'Est-Asiatique au *Museum für Völkerkunde* (*Times*, 25 avril 1930).

S. R.

**JULIEN DE SAINT-VENANT.**

Cet excellent archéologue, dont pas un travail, qu'il soit long ou court, ne manque d'originalité, est mort à Bourges le 30 avril 1930. Né en 1847, fils d'un membre de l'Académie des sciences, il appartient, pendant de longues années, à l'administration des Eaux et Forêts; cela lui permit d'étudier des régions diverses de la Gaule, de Nevers à Uzès. Il fut président (1913), puis président honoraire (1927) de la Société des Antiquaires du Centre. Déchelette, qui l'appréciait à sa valeur, l'a souvent cité dans son *Manuel* auquel son savant ami apportait beaucoup d'informations. L'homme valait l'archéologue; le connaître, ne fût-ce que par correspondance, était l'estimer. On lui a rendu justice dans un cercle assez étroit, dont je fus; il eût mérité plus d'hommages<sup>1</sup>.

S. R.

**LE DOCTEUR CHARLES-HENRI-VICTOR LEBLOND**

Le 24 mars 1930 est mort à Beauvais, à l'âge de soixante-huit ans, le meilleur connaisseur des antiquités du Beauvaisis, correspondant de l'Académie des Inscriptions, le docteur Victor Leblond. Ancien interne des hôpitaux, médecin de l'Hôtel-Dieu et des hospices civils de Beauvais, il s'était adonné

1. Principaux écrits : 1888. *Station néol. de Jussy-Champagne (Cher)*. — 1894. *Tumulus de Bouzais ; L'industrie du silex en Touraine*. — 1893. *Fonds de cabanes néol.* — 1894. *Stations et ateliers de la Bastide d'Engras*. — 1897. *Les derniers Arécomiques (mémoire de premier ordre)*. — 1899. *Anciens vases à bec*. — 1900. *Enceintes fortifiées du Midi de la France*. — *Dissémination des produits du Grand-Pressigny*. — 1904. *Inventaire des polissoirs du Loir-et-Cher*. — 1906. *Antiques sphéroïdes*. — *Epingles à bélière*. — 1907. *Premiers temps du métal dans la Nièvre (important)*. — 1908. *Premiers âges des métaux dans le Gard*. — 1912. *Anciens trousseaux de tranchets*. — Il a laissé un énorme dossier sur la question des hipposandales.

de bonne heure et avec une méthode sévère aux études d'histoire et d'archéologie locale. On lui doit une longue série d'ouvrages et de mémoires qui feront longtemps autorité. Président de la Société académique de l'Oise, il fut aussi inspecteur de la Société française d'archéologie, membre du Comité des travaux historiques, plusieurs fois lauréat de l'Institut. Avec lui disparaît un de ces savants dont Renan enviait l'existence parce qu'ils travaillent *procul ab urbe* dans un champ qu'ils ont su faire leur et dont les fruits répondent à leurs soins.

S. R.

### FRIEDRICH DREXEL

Au soir du 8 février dernier, Friedrich Drexel, premier directeur de la Commission romano-germanique de Francfort, sortait pour une courte promenade aux bords de la Nidda. On ne devait plus le revoir vivant. Victime d'un lamentable accident, ce n'est que six semaines plus tard que les eaux rejetaient son cadavre en aval du confluent du Mein et de la Nidda.

Né à Bodenbach-sur-l'Elbe, le 29 août 1885, il fit ses études au lycée de Wiesbaden et à l'Université de Bonn où, sous la direction de Lœschke, il soutint sa thèse sur la vaisselle d'argent alexandrine. Après un séjour d'un an en Italie, en Grèce et dans l'Afrique du Nord, il fut attaché à la Commission du Limes. Il s'y consacra particulièrement à l'étude de l'archéologie romaine en Germanie et publia de nombreux travaux, parmi lesquels se détachent les monographies consacrées aux forteresses de Faimingen et de Stockstadt. Il fit ensuite un séjour à Trèves où, comme attaché du Musée, il participa à l'établissement de la carte archéologique des provinces rhénanes. En 1919, il était nommé assistant à la Commission romano-germanique dont il devait devenir le premier directeur, le 1<sup>er</sup> octobre 1924. Parmi les nombreux mémoires qu'il a publiés, son étude sur le chaudron de Gundestrup (*Jahrb. d. k. d. Arch. Inst.*, 1915, p. 1,96) reste une des plus importantes contributions consacrées à ce monument.

Raymond LANTIER.

### EDWARD CLODD

Mort au mois de mars à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, Edward Clodd, banquier de son état, fut président de la *Rationalist Press Association* et publia une série de volumes populaires dont plusieurs eurent, en leur temps, de l'influence sur les études préhistoriques et de folklore<sup>1</sup>. Son attitude résolument agnostique, influencée par Tylor, Spencer, Huxley et Frazer, lui valut beaucoup d'adversaires et non moins d'amis (*Times*, 18 mars 1930).

S. R.

### ARNOLD RUESCH (1882-1929).

Presque personne ne savait qui était Arnold Ruesch — je soupçonnais même un pseudonyme — lorsque parut sous son nom, en 1908, le seul catalogue général que l'on possède du Musée archéologique de Naples, aujourd'hui

1. *The Childhood of the World*, 1872; *The Childhood of Religion*, 1875; *Myths and Dreams*, 1883; *Story of Creation*, 1888; *Story of primitive man*, 1895; *A primer of evolution*, 1895; *Story of the alphabet*, 1900; *Animism*, 1905, etc.



dans toutes les bibliothèques. Mais on continua à ne pas parler de l'auteur qui, appartenant à une riche famille d'industriels allemands d'origine suisse, passa plus de vingt ans à Naples, travaillant dans la retraite qu'il aimait. Sa principale étude était la philosophie; il n'était archéologue que pour se distraire. En 1923 il acheva la construction, à Zurich, d'une maison romaine remplie d'œuvres d'art (entre autres des fresques, des mosaïques, des bronzes, de très beaux marbres); malheureusement sa santé, toujours chancelante, l'empêcha de publier la monographie illustrée qu'il avait préparée à ce sujet. M. Ludwig Pollak, qui l'a beaucoup connu, a écrit sa biographie (*Italien*, 3<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> livraison). Peu de dilettantes ont mérité de laisser autant de regrets.

S. R.

### Le centenaire de Fustel de Coulanges.

Le 19 mars 1930 on a célébré à la Sorbonne le centenaire de notre grand historien. A cette occasion, nombre d'excellents articles ont vu le jour — le meilleur peut-être celui de M. Sée, dans le *Mercur* de France du 15 mars. Un journal, *l'Ami du Peuple* (soir), a eu l'idée de demander à M. Camille Jullian quelques souvenirs personnels sur l'auteur de la *Cité antique*; comme il y a là quelques détails nouveaux et peu connus, nous réimprimons cet article.

« En nous rendant chez M. Camille Jullian, nous formions des vœux pour que Paris sût s'associer aux fêtes en l'honneur de Fustel. Fustel, en effet, naquit à Paris. Mais il était de souche bretonne, et nous voudrions aussi que la Bretagne sût reconnaître en lui un de ses fils — un fils ardent, énergique, brûlant, mais maître de soi, qui s'oppose de manière singulière, d'une part, à l'auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme* et à la conception romantique de l'histoire, d'autre part, à Renan et à son ironique sérénité. Mais en un fils si divers la Bretagne ne saurait-elle reconnaître — c'est le mot propre nous semble-t-il — une même *piété* ?

« C'est de cette chaleur de cœur, de cette passion de la vérité qui s'allie chez Fustel à une franche modestie, que nous entretenait d'abord M. Camille Jullian.

« — C'est à cela sans doute que tenait son pouvoir de séduction. Dès que je me suis occupé de l'œuvre de Fustel, j'ai reçu partout d'émouvants témoignages — de ceux qui furent ses élèves au lycée d'Amiens, par exemple — qui s'accordent tous à exprimer un rare respect.

« Je crois que le prestige de Fustel de Coulanges tenait à sa valeur d'homme plus encore qu'à sa gloire d'historien. Avec quel plaisir je me souviens de ses cours en Sorbonne ! Dès qu'il professait, cet homme malade faisait oublier ses maux par la rigueur de sa pensée. J'avais conservé toutes mes notes prises à ses cours auxquels j'ai assisté; je les ai prêtées çà et là à quelques-uns et, bien entendu, je n'en possède plus une seule.

« Hélas ! de ses élèves, de ceux qui l'ont connu, il ne reste plus beaucoup aujourd'hui. Je vois Émile Bourgeois, Marion et Clerc, avec qui — c'est bien vieux — j'avais coutume, au café, de trinquer à la santé de Fustel.

« Mais, aujourd'hui, que connaissent les jeunes de Fustel ?

« — Je n'ai pas qualité pour répondre au nom de ma génération. Nous avons tous lu la *Cité antique* en seconde ou en première...

— Je l'ai lue, pour mon compte, en troisième ou en quatrième. C'était un professeur du lycée de Marseille, Bavaïois libéral, chassé de son pays, qui nous en conseilla la lecture... Les travaux de Fustel avaient fait une grande impression dans les milieux libéraux allemands. L'ardeur polémique de Fustel — qui fut un grand polémiste — l'avait porté à traiter sévèrement les doctrines du chancelier de fer et de Mommsen, le plus grand savant de l'Allemagne. Si bien qu'il fut mis à l'index par le corps enseignant allemand. Je suis resté quelque temps à Berlin comme étudiant, je voyais souvent Mommsen et, malicieusement, je m'amusais à lui parler de Fustel — ce qui ne manquait jamais de l'irriter. Mais aujourd'hui Fustel a partie gagnée en Allemagne. Ses ouvrages sont traduits et lus. En Autriche, on l'étudie et le cite volontiers...

« Mommsen, qui avait écrit — comme fait Turrati aujourd'hui — que la France était une nation décrépite, avait nié toute nationalité aux Tchèques. Les réponses de Fustel à Mommsen valurent à celui-là la célébrité en Bohême et les Tchécoslovaques le connaissent bien. J'ajouterai qu'il y a de Fustel des traductions polonaises et hongroises. Enfin une traduction chinoise se publie en ce moment; ne vous en étonnez pas; dans Fustel, les Chinois, qui ont le culte des morts, voient comme un hommage à leur religion essentielle. Un professeur portugais, d'autre part, a consacré un volume à étudier les rapports de la doctrine de Fustel et d'Auguste Comte.

« — On a défini Fustel un positiviste idéaliste. Que vous en semble?

« — C'est parfaitement exact. Avant de répondre cependant et pour achever mon tableau de l'influence de Fustel, je vous dirai que l'école sociologiste de Durkheim relève directement de Fustel... Pour la doctrine de l'auteur de la *Cité antique*, elle est essentiellement que la force n'a jamais rien fondé ni groupé en ce monde. La Gaule n'a pas été fondée par les Germains. Ce ne sont pas eux qui ont établi la monarchie française. On oppose souvent Fustel à Taine et l'on a raison, mais ils avaient l'un pour l'autre une haute estime. Les travaux de l'un servirent à l'autre. L'*Essai sur Tite-Live* de Taine ne fut pas étranger aux morceaux choisis du même auteur que publia Fustel. C'est Taine qui fit avoir à notre historien le grand prix biennal de l'Institut. Taine voulait que Fustel entrât à l'Académie française. Ils poursuivirent parfois les mêmes travaux. C'est ainsi qu'ils préparèrent chacun, après 70, des projets de constitution.

« — Celui de Fustel fut-il communiqué à quelque homme politique, eut-il quelque effet sur les chefs de la nation?

« — Fustel aimait bien trop la « chasteté » de sa science. Mais les circonstances, les nécessités nationales dirigèrent, il est vrai, les travaux de ces historiens. Après la défaite, leurs aînés désespérés se réfugièrent dans le silence et n'osent plus regarder l'avenir. Taine et Fustel se portèrent vers l'étude des institutions afin d'éclairer ceux qui seront chargés de donner une constitution à la France. Le projet de Fustel était accompagné d'une étude sur la nécessité d'une aristocratie. Ce problème, vous le savez aussi bien que moi, est encore brûlant d'actualité, et Fustel a bien vu le danger d'un mal qui nous menaçait. Mais, je le répète, il a vécu uniquement pour le travail historique et à la différence de Michelet et de Thierry ne professa aucune opinion politique. Le dossier de Fustel au ministère de l'Instruction publique ne portait, je le sais, que des notes professionnelles.

« — Des œuvres de Fustel demeurent-elles inédites?

« — Oui. Des travaux sur la révolution anglaise, par exemple. Mais la science évolue si bien qu'on ne sait s'il convient de publier ces travaux déjà anciens. Mais aujourd'hui paraissent les leçons qu'il donna à l'impératrice et à ses dames d'honneur. Devant cette cour un peu libertine, mais surtout très légère, presque enfantine, c'était une idée singulière que de demander à Fustel de professer. Mais il s'en tira bien, et cet homme austère et qui n'éprouvait sans doute que peu de sympathie pour l'Empire reçut de l'impératrice Eugénie, lorsqu'elle partit pour l'exil, un touchant adieu. » (*Ami du Peuple*, soir, 17 mars 1930.)

### Souvenirs d'Adolf Erman.

Publiés à Leipzig — *Erinnerungen eines alten Berliner Gelehrten* — ces souvenirs d'un éminent égyptologue ont été signalés dans la *Revue Numismatique*, par M. Ad. Blanchet; on y trouve des renseignements nouveaux sur Julius Friedlaender (1813-1884), sur Alfred von Sallet (1842-1897), et sur le monde des collectionneurs et marchands de l'époque, en particulier Hoffmann et Froehner.

X.

### Jakob Linkh.

Le Wurtembergeois J. Linkh, que l'on énumère parmi les quatre voyageurs qui découvrirent et acquirent les frontons d'Égine et les frises de Phigalie, a laissé une très grande collection d'esquisses, faites en Italie et en Grèce au début du XIX<sup>e</sup> siècle, qui est conservée au château de Nauhenzell chez le baron de Pappus, collection qui comprend aussi ses carnets de voyage. En attendant qu'il soit publié un catalogue raisonné de ces documents<sup>1</sup>, il faut savoir gré à M. P. Gössler, à qui l'étude en a été permise, d'avoir écrit la biographie de l'artiste, ami de l'Italie et de la Grèce, qui fréquenta nombre d'archéologues célèbres de son temps et dont Ingres dessina le portrait à Rome en 1817 (P. Gössler, *Jakob Linckh*, Stuttgart, Cotta, 1930, 24 pages avec portrait).

S. R.

### Le début du néolithique.

Voici ce qu'on lit dans la leçon d'ouverture de M. l'abbé Breuil (chaire de préhistoire au Collège de France. Paris, Boivin, 19 pages) :

« L'adoucissement des conditions climatiques dans notre Occident a précédé de peu l'arrivée des peuples agriculteurs et pasteurs, *venus certainement d'Asie par diverses voies*. Immédiatement avant cette invasion se place une période de migrations incessantes de populations à industries microlithiques, un véritable *Völkerwanderung* de peuples encore chasseurs et pêcheurs, qui ont déjà le chien domestique avec eux. »

On tient à consigner ici cette opinion téméraire et à constater que, dans une leçon d'ensemble sur la préhistoire, il n'est pas une fois question de

1. Nombre d'entre eux ont déjà été utilisés pour les recueils épigraphiques. Cf. *Hermes*, 1926, p. 113, et *Ath. Mitth.*, 1924, p. 162.

Glozel. Dans la bouche du nouveau professeur, c'eût été, d'ailleurs, comme une goutte d'acide sulfurique; mais le silence n'est ni un aveu, ni une excuse; il aggrave la faute.

S. R.

### La grotte d'Ilihye en Crète.

Elle avait déjà été étudiée sommairement par Hatzidakis, qui proposa de l'identifier à la grotte mentionnée sous ce nom à Amnisos dans l'*Odyssée* (XIX, 186-188). Les fouilles de l'éphore Marinatos en 1929 ont, sinon confirmé cette désignation, du moins apporté des preuves de la haute antiquité du gisement et de la fréquentation de la grotte aux époques les plus diverses, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la domination vénitienne. La poterie néolithique y est richement représentée. Le temple d'Ilihye que mentionne Strabon (X, 476) à Amnisos ne doit pas être la caverne, mais un édifice voisin, que la suite des fouilles de M. Marinatos pourra, espère-t-on, remettre au jour<sup>1</sup>.

S. R.

### La restauration du Parthénon.

Le 17 mai 1930, en présence de M. Venizelos, l'architecte M. Balanos a remis aux autorités grecques la façade nord du Parthénon restaurée par lui. Le premier tambour de colonne fut redressé sous le roi Othon en 1834. Après la reconstruction du temple de la Niké Aptère, celle du Parthénon recommença en 1842; deux colonnes complètes furent alors érigées à nouveau. Le travail reprit en 1872, mais ne fut poussé entièrement qu'à partir de 1895, malgré une sotte et tenace opposition faite aux projets de M. Balanos, opposition qui dura jusqu'en 1921. A ce moment, ce fut la pénurie qui retarda l'achèvement de l'œuvre; mais les Américains apportèrent 200.000 francs et le Gouvernement 245.000 drachmes. Bref, deux cent quarante-trois ans après sa destruction, le péristyle nord a repris son aspect d'antan (*Times*, 19 mai 1930).

En réponse à diverses lettres de protestation publiées dans le *Times* contre l'utilisation du ciment dans ce grand travail, le professeur Ernest Gardner écrit (*Times*, 28 avril 1930) qu'il n'y a rien à reprendre dans l'activité de l'architecte Balanos. Le redressement des colonnes et de l'architrave sur la face nord est maintenant presque achevé, mais pour le moment, la restauration n'ira pas plus loin (ce qui me paraît regrettable, et s'explique sans doute par la pénurie financière).

S. R.

### Le Parthénon à Nashville (Tennessee).

Sous un ciel qui rappelle celui de la Grèce et dans un doux climat, on vient de terminer, à Nashville, une copie restaurée, en grandeur naturelle, du Par-

1. G. Oikonomos, *Travaux de la Soc. archéol. d'Athènes en 1929* (en grec), Athènes, 1930, p. 27. On trouvera dans la même brochure, à la suite de notices nécrologiques (Schlumberger, Studniczka, L. von Sybel, Beloch, Clemenceau, etc.) des indications, nécessairement un peu rapides, sur les fouilles récentes de la Société à l'Odéon de Périclès, à l'Amphithéâtre d'Orope, à Thèbes, Anchiène, Dium, Dodone, Nitropolis, Silyphale, Mistra, en Crète (au lieu dit les *Saints-Théodore*), etc.



thénon, avec toutes les sculptures complètes, sauf la statue chrysléphantine de Phidias. Bien entendu, cela est en ferro-ciment teinté, non en pentélique mais, à en juger par les photographies d'ensemble et de détail que publie le *Times* du 16 avril 1930, l'effet doit en être fort beau. Ce monument s'élève dans un pays où, récemment encore, les juges de Socrate se seraient sentis à l'aise, sans l'excuse de la réaction contre le régime antidémocratique des Trente Tyrans (voir *Revue*, 1925, II, p. 317).

S. R.

### Le temple de Vergina.

A Vergina (ancienne *Balla*), en Macédoine, près de l'Haliacmon et vis-à-vis de Berrhaea, on a découvert, dans l'enceinte d'une forteresse médiévale, les restes d'un temple considérable : tambours de colonnes, chapiteaux, triglyphes, bases de statues et marbres de couleur. Près de là, une tombe à coupole gréco-romaine, avec deux portes de marbre et des propylées avec frise et colonnes ioniques. La chambre du tombeau renferme un trône de marbre; les murs sont décorés d'une ceinture ondulée où l'on distingue encore des peintures (lys, papillons). Au-dessus de l'entrée, une figure peinte de femme couchée (?). Parmi les trouvailles on signale encore une tête d'éphèbe en marbre de grandeur naturelle et beaucoup d'ex-voto, notamment des épées et des bracelets de cuivre (*Times*, 24 mars 1930).

X.

### La tête du « Gaulois » de Délos.

On sait que cette tête<sup>1</sup> ne peut avoir appartenu à la statue de Gaulois combattant trouvée à Délos; l'hypothèse qui y voit la tête d'un Gaulois blessé ou mourant reste une hypothèse. M. Bulanda a repris la question et conclut : 1° qu'il s'agit d'un Grec, non d'un Gaulois; 2° que ce marbre est postérieur à Lysippe, mais antérieur à l'école de Pergame, sans analogie avec celle du célèbre Géant (*La tête de Délos*, extrait d'*Eos*, 1929, avec 11 planches).

S. R.

### La mort d'Alexandre.

Tandis qu'on se dispose, du côté égyptien, à tenter de nouvelles fouilles à Alexandrie pour retrouver la tombe d'Alexandre, un médecin anglais réputé, Lord Moynihan, parlant au banquet annuel de l'Académie britannique des Arts (*Times*, 5 mai 1930), a étonné son auditoire par l'assertion que voici. Appelé en Italie pendant la guerre, il a vu aux *Uffizi* « le buste contemporain (*sic*) d'Alexandre mourant ». La maladie dont souffrait le conquérant lui était bien connue par les observations faites à cette époque. « La pose de la tête, l'angoisse de l'expression, la contorsion des muscles de la face et du cou indiquent clairement qu'Alexandre mourait de méningite cérébro-spinale. » Cela peut être cité ici, mais à titre de curiosité seulement, et toute critique serait superflue.

S. R.

---

1. Moulage au Musée des antiquités nationales à Saint-Germain.

### Un nouveau « Baedeker » de Rome.

La vieille maison ne s'endort pas. Voici, en français, une édition entièrement mise à jour de l'Italie centrale avec Rome. Cartes et plans sont nombreux et irréprochables, comme toujours. Il suffit de chercher, au moyen de l'excellent index, un lieu quelconque où ont eu lieu des fouilles récentes, pour constater avec quel soin les résultats en ont été enregistrés. Les travaux considérables exécutés à Rome même, à Ostie, etc., ont obligé de récrire entièrement bien des pages; les accroissements des musées, les nouvelles attributions d'œuvres d'art, n'ont pas été moins attentivement notés. L'instructif précis sur l'art à Rome est de M. Nachod; il est suivi d'une bibliographie où les travaux français sont judicieusement choisis. Est-il encore vrai (p. LXXVII) que « l'ouvrage le plus complet et le plus richement illustré sur l'art italien » soit celui de Venturi? Les onze volumes signés de Van Marle sont, en ce qui concerne la peinture, bien plus détaillés, mais, pas plus que ceux de Venturi, ne conviennent aux voyageurs, auxquels j'aurais plutôt recommandé, comme *vade-mecum*, l'édition italienne d'*Apollo*, revue et augmentée par Corrado Ricci, ou le volume de ce dernier dans la collection *Ars Una* (Italie du Nord).

S. R.

### Le véritable Arc de Titus.

L'Arc de Titus véritable, ce n'est point celui devant lequel les bons touristes, à Rome, s'extasient. C'est celui que l'on voit au Salon des Artistes français sous la signature de M. Umbdenstock. Cet éminent architecte a fondé sa reconstitution sur des documents certains : elle est si persuasive que M. Mussolini, attentif à tout ce qui intéresse les monuments de l'antiquité, particulièrement ceux de la période romaine, fait étudier, en ce moment même, les dessins que l'ambassadeur d'Italie à Paris lui a communiqués de la part de M. Umbdenstock, auxquels celui-ci n'a pas manqué de joindre un commentaire très précis.

Comment M. Umbdenstock fut-il amené à voir que l'actuel Arc de Titus du forum ne ressemble en rien à l'Arc de Titus de l'ancienne Rome? Qui connaît l'artiste si savant et si sensible, le maître auteur de tant de constructions harmonieuses, et qui a répandu sa verve en d'innombrables *Croquis d'architecture* dont chacun est une leçon de rythme, qui connaît aussi Umbdenstock ardent professeur à l'École polytechnique où, avec autant de libre élocution qu'en son atelier même, il enseigne les lois essentielles de l'eurythmie architectonique, lois perdues, dit-il, depuis deux siècles, et retrouvées par lui à force de recherches passionnées, ne s'étonne point qu'il ait tout d'abord été frappé, saisi, de l'inharmonie d'un ouvrage qui, du reste, à l'examiner en détail, ne répond guère à la science archéologique. Qu'on le compare seulement, pour l'équilibre, à l'Arc de Constantin, à l'Arc de Septime-Sévère! C'est de cette *surprise* qu'est venue l'étude, l'enquête de M. Umbdenstock. Nous ne croyons pas que son investigation lui ait fait comprendre pourquoi, en 1824, quand il entreprit de restaurer ce monument tombé en ruines, le pape Léon XII s'est adressé à un architecte et archéologue allemand, le chevalier Stern, quand il avait sous la main, pour ainsi dire, une pléiade d'archéo-

logues et architectes italiens, — à l'honneur desquels il faut rappeler que, dès 1825, ils protestaient contre la *trahison* de leur collègue étranger. Car c'était bien une trahison envers l'antiquité romaine que cette « restauration »; ils l'avaient tout de suite senti. A vrai dire, M. Umbdenstock en reporte en partie la responsabilité sur l'architecte français Guénepin, prix de Rome, qui, en 1810, avait déjà imaginé un Arc sans fronton, avec, entre les colonnes, un invraisemblable système « décoratif » de fausses portes...

Il manquait aux architectes italiens, pour triompher du chevalier Stern dans leur protestation, un document de premier ordre. C'est ce document dont M. Umbdenstock ne laisse pas de faire grand état, le jugeant *indiscutable*. Il s'agit du bas-relief que l'on voit au sarcophage de la famille des Haterii, exposé au Musée de Latran; les arcs de triomphe du forum y sont représentés, et celui de Titus, à l'exemple des arcs d'Auguste à Orange et à Rimini et d'autres arcs de la première époque des Césars, offre des colonnes engagées par moitié; l'arc, sur sa face principale, est directement surmonté d'un fronton au-dessus duquel se lit l'inscription commémorative; — ceci et cela en contradiction formelle avec la réalisation allemande.

M. Umbdenstock ne s'est pas contenté de ce document essentiel. Il a examiné à fond les travaux de relevé faits au xvi<sup>e</sup> siècle par l'architecte italien Serlio, et a étudié minutieusement tous les dessins de l'Arc de Titus publiés en 1682 par l'architecte français François Desgodets dans son important ouvrage des *Édifices antiques de Rome*, sans oublier les dessins et gravures de Piranèse, de Hubert Robert et de Nicolas Cochin. Rien de plus consciencieusement approfondi que sa reconstitution, rien de plus intelligemment imaginé, je veux dire *recomposé*. Elle fait grand honneur et à M. Umbdenstock, et, ne craignons pas d'ajouter, à l'art français (*Débats*, 1<sup>er</sup> juin 1930).

Ed. S.

### Le second millénaire de Virgile.

Au cours d'une séance solennelle tenue à la Sorbonne le 25 mars 1930 en l'honneur du second millénaire de Virgile, on a entendu, entre autres, ces beaux vers *parnassiens* de M. P. de Nolhac, qui nous reposent des vers *lycorhoniens* à la mode :

#### A LA MUSE DE VIRGILE

*L'antique terre enclose entre les mers latines,  
L'Italie à jamais est sacrée à nos yeux :  
Nous possédons son âme et nous servons ses dieux,  
Car la Muse romaine habite nos poitrines.  
Dès nos jours d'écolier, son verbe triomphant  
Abreuva notre esprit à la coupe des sages,  
Et Virgile, enchanteur des mots et des images,  
Elargit l'horizon de nos rêves d'enfant.  
Par lui venait à nous le vieillard aux abeilles,  
Alternait dans les chants la flûte des bergers,  
Et sur les flots semés de gloire et de dangers  
La route des héros se peuplait de merveilles.  
Le poème immortel dont il nous a fait don  
Nous parlait à la fois de l'histoire et de l'homme ;  
Vénus nous instruisait de la grandeur de Rome,  
Nous apprenions l'amour aux larmes de Didon.*

*Aussi quand nous, Latins, l'honorons dans nos fêtes,  
Nourris d'une même âme, issus du même sang,  
Nous célébrons en lui, d'un cœur reconnaissant,  
Le plus humain, le plus aimé de nos poètes.  
Muse ! garde nos fils, et conduis-les encor  
De la maison d'Horace au tombeau de Virgile ;  
Fais que leur main fervente, au bois de la Sibylle,  
Sache dans les lauriers cueillir le Rameau d'or !*

### Le culte des morts dans la Rome ancienne.

M. Fowler écrivait en 1911 : « Toute la question de ce qu'on appelle le culte des morts à Rome appelle de nouvelles recherches. » Mlle Luisa Banti est entrée dans cette voie (*Studi italiani di Filologia*, VII, 1929) et son court mémoire n'est pas à négliger. Elle s'applique à écarter de ce qu'on enseigne généralement sur le culte des morts à Rome les apports étrusques et helléniques ; ce qui reste est quelque chose de très élémentaire où l'Achéron, Orcus, les Champs Élysées et le Tartare ne jouent aucun rôle. Il s'agit surtout d'assurer le repos des Mânes et, en même temps, celui des survivants. Mlle Banti a beaucoup lu ; elle pourrait, à ses nombreuses lectures, ajouter celle de la *Cité antique* de Fustel.

S. R.

### La fibule byzantine.

On sait par les textes que la fibule, généralement en or et décorée de pierres précieuses, a joué un rôle important dans le costume d'apparat de l'Empire byzantin ; mais les spécimens qu'on peut dater avec certitude sont rares, les nécropoles de Byzance étant encore tout à fait inexplorées. En revanche, dans les musées et collections, les spécimens sans date précise sont nombreux et l'on en trouve beaucoup figurés sur des reliefs, des médaillons, des ivoires, etc. M. Belaev a étudié textes et monuments dans un article richement illustré écrit en russe, mais suivi d'un long résumé en allemand. C'est un travail de première main, très méritoire et désormais indispensable à ceux qui s'occuperont de ce sujet encore mal connu. Une traduction française libre, mais intégrale, rendrait service <sup>1</sup>.

S. R.

### Ephemeris dacoromana.

Le quatrième volume de cet excellent annuaire de l'École roumaine de Rome a paru en avril 1930, orné d'un beau portrait de Parvân. Il contient huit mémoires très importants : Em. Panaitescu (le nouveau directeur), *Notice sur V. Parvân* ; I. A. Popescu, *Les prétendus thermes d'Elagabal sur la Voie Sacrée* (pas des thermes) ; C. Daicovici, *Castrimanium* (Campagne romaine) et la prétendue *Via Castrimenesi* (Ferentina) ; Gr. Florescu, *Les monuments funéraires romains de la Dacie supérieure* (nombreuses illustra-

1. *La fibule à Byzance*, dans *Seminarium Kondakovianum*, Prague, 1929, tome III. Dans cet important recueil d'études byzantines, les résumés dans une langue de l'Europe occidentale font souvent défaut ou sont trop courts ; il importerait que cette partie essentielle fût dûment et également développée.



tions, quelques inédits); Horia Teodoru, *Les églises à cinq coupoles en Calabre* (écrit en bon français); Ecaterina Dunareanu-Vulpé, *Origine et évolution de la hache de cuivre carpatho-danubienne*; N. Gramada, *La Scythie mineure dans les cartes nautiques du moyen âge*; Vlad. Dumitrescu, *La chronologie de la céramique peinte dans l'Europe orientale* (très intéressant travail, au courant des dernières recherches et abondamment illustré; un tableau, p. 307, résume les conclusions chronologiques de l'auteur sous cinq chefs: à l'ouest de la Roumanie [Butmir, Lengyel]; Europe orientale moins la Transylvanie [Cucuteni, Tripolye]; Transylvanie; Valachie et Thrace, Thessalie. Les dates varient de 2800 à 1700, avec quelques survivances).

S. R.

### Acta archaeologica.

Voici une nouvelle Revue archéologique (Copenhague, Levin, n° 1) dont, par exception, l'existence est tout à fait légitime, car elle doit servir d'organe commun à ces savants du Nord qui ont tant à nous apprendre dans des langues plus généralement comprises que les leurs. Le premier fascicule est très brillant: Shetelig, *Das Nydamschiff*; Poulsen, *Trois têtes antiques de Ny Carlsberg* (admirable vieille dame romaine, pl. 4); Friis Johansen, *Tonbulen der Seleukidenzeit aus Warka*; O. Rydbeck, *The earliest settling of man in Scandinavia* (résultats différents de ceux de Montelius, dates abaissées); O.-E. Ravn, *Babyl. sacred architecture*; E. Floderus, *Sigtuna* (la plus vieille cité médiévale de Suède); T. Kielland, *Sculpture sur os norvégienne et irlandaise*. On ne peut souhaiter que succès et longue vie à cette utile et belle publication (pour l'étranger, 130 francs par an).

S. R.

### Eurasia septentrionalis antiqua.

Le tome V de cet admirable recueil (Helsingfors et Paris, Geuthner, 1930) nous apporte, avec beaucoup d'illustrations, des articles d'un intérêt général: Tallgren, *M. T. Sirelius*, grand savant finlandais mort le 24 août 1929; Bukinitch, *Du nouveau sur Anau et Namazga Tepe* (poterie peinte; critique des travaux de Pumpelly); Makirenko, *La civilisation des Scythes et Halls-tats* (trouvailles ukrainiennes, entre autres une importante fibule d'or, p. 45); N. Fettich, *Les trouvailles de Perniö*, sud-ouest de la Finlande, dans leurs rapports avec la Hongrie; Kuznecova, *Antiquités de la vallée de la Moyenne Inja* (bassin du Kuznek); Alexandrov et Tallgren, *Age du fer romain dans le gouv. de Novgorod*; Tallgren, *Monuments caucasiens* (détails circonstanciés sur les trésors de Kazbek, en anglais; statuettes caucasiennes); Zakharov, *Un grand tumulus au Daghestan*. — On ne peut que rendre hommage à la belle exécution de ce volume et à la rédaction toute scientifique des travaux qu'il contient.

S. R.

### En Finlande.

De 1300 à 1520 environ, les églises de Finlande et de l'île d'Aland conservent de nombreux restes de décorations murales, tour à tour influencées par la Suède et l'Allemagne du Nord. La période la plus brillante de cet art

rustique se place vers la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Au point de vue esthétique, tout cela, ornements polychromes et figures, a peu de valeur; la plupart des peintures ont d'ailleurs été restaurées. Les deux artistes les plus considérables sont Petrus Henricksson et le « maître de Laitila », le premier vraisemblablement un Suédois. Malgré l'intérêt restreint du sujet, il faut savoir gré à M. L. Wennervirta de l'avoir traité en grand détail, avec de très nombreuses illustrations, et d'avoir fait suivre son texte finnois d'un long résumé en allemand <sup>1</sup>.

S. R.

### Le port des Ligures Oxybiens près d'Antibes.

Les environs de l'étang de Vaugrenier et de Biot (*Ægithna*?) ont été l'objet des études de M. Donnadiou (*Bull. mensuel de la Soc. de Dragagnan*, 1928, n° 342); il croit avoir reconnu l'emplacement du trophée élevé à la suite de la victoire du consul Quintus Opimius en 154. L'étang est un ancien port abandonné, dont le tracé n'a pas encore été repéré; M. Jullian voulait placer le port des Oxybiens non loin de là, au Cros de Cagnes. Les sculptures découvertes en 1901, près de Biot (*Rev. arch.*, 1901, II, p. 116), seraient des fragments de la décoration du trophée, les armes figurées étant ligures. — On ne peut que se réjouir que les études d'archéologie et de topographie de la Provence reçoivent aujourd'hui une nouvelle impulsion <sup>2</sup>.

S. R.

### Les vestiges d'une villa romaine découverts boulevard Foch, à Reims.

Dans le courant de novembre 1929, M. Julien Villé, négociant en vins de Champagne, 13, boulevard Foch, à Reims, faisant creuser de nouvelles caves dans le fond de la cour de son immeuble, mettait au jour plusieurs débris de poteries romaines et avait la surprise d'en découvrir une presque intacte. Le vase, de couleur noire, était bien conservé et il ne lui manquait qu'un petit éclat.

Les travaux étaient terminés et la cave complètement creusée, quand, le 9 novembre 1929, en procédant aux installations, un ouvrier heurta d'un coup de pioche une pierre saillant de la paroi verticale au-dessus du sol qui venait d'être établi. Surpris par la blancheur de cette pierre, les ouvriers l'examinèrent et reconnurent avoir affaire à du marbre de la plus belle pureté.

Ils dégagèrent le moellon de sa gangue de terre et découvrirent un buste en plusieurs fragments.

M. Villé fit rassembler les différents morceaux, dont certains avaient déjà été enlevés avec des décombres, par M. Charles Mary, sculpteur, et le travail permit de reconstituer un magnifique buste, grandeur naturelle, en marbre blanc de Carrare, dont la base devait reposer sur un pied carré, dont on distingue le sommet. Le personnage, qui paraît être un jeune homme, est presque intact, et seule une partie de l'épaule droite a disparu. Malheureuse-

1. *Die gotische Monumentalmalerei in den Kirchen von Westfinnland und Aland*. Helsingfors, 1930; in-8, 279 p., avec 115 figures.

2. Voir, dans le même *Bulletin*, le résumé d'une étude de MM. Donnadiou et G. Brun sur la colonisation romaine dans la banlieue de Fréjus autour de Villepey.

ment, au cours des travaux, le visage fut heurté par des outils et le nez et le menton furent un peu endommagés. Les petites parties manquantes ne purent pas être retrouvées, bien que la blancheur des cassures atteste irréfutablement qu'elles sont d'origine toute récente.

M. Villé, quand il eut constaté toute l'importance de la découverte, décida de faire pratiquer des fouilles dans toute une partie du sous-sol de sa cour, constitué par des terres rapportées.

Les travaux commencèrent le samedi 25 janvier 1930 et le lundi suivant, les terrassiers étant arrivés au sol primitif, déblayèrent en suivant le « dur ». A 9 heures, un morceau de bronze figurant une patte d'animal apparut et quelques coups de pioche permirent de retirer un candélabre en bronze ciselé entier, mesurant 1 m. 39 de hauteur et reposant sur trois pieds griffus finement travaillés.

Le corps du candélabre, creusé de cannelures légères sur lesquelles on distingue des traces de peinture bleue, est surmonté de la petite lampe à huile à laquelle il ne manque que la mèche.

Les fouilles continuèrent et successivement M. Villé trouva encore deux cupules en bronze, puis une console en poterie rouge représentant une tête de femme absolument intacte, aux longs cheveux bouclés. Près de là, plusieurs fragments de consoles semblables furent mis au jour, parmi lesquels on put reconstituer le pendant de la première. Les deux pièces, exactement identiques, forment un ensemble d'un intérêt remarquable.

Le 2 février, M. Villé découvrit un petit buste en bronze, mesurant 13 centimètres, représentant un guerrier casqué. Le vert-de-gris a malheureusement détruit les détails du visage, mais on distingue nettement le casque surmonté du cimier.

Parmi la grande quantité de pièces curieuses trouvées, on peut encore citer les fragments d'un vase décoré portant les lettres A et S ; plusieurs poteries de terre cuite de formes diverses, des fibules en os complètement terminées ou en cours de travail ; deux cornes d'élan, des dents de sanglier, des aiguilles et des morceaux d'une grande jarre dont M. Villé, effectuant un véritable *puzzle*, a pu reconstituer la base, jusqu'à presque moitié de la hauteur.

Une découverte très importante est celle de plusieurs pièces du mortier ayant recouvert les murs de l'habitation romaine. On distingue un premier placage en chaux garni d'une couche de peinture sur lequel a été déposé un second enduit décoré plus richement et représentant des paysages et des personnages. Mais les surfaces intactes sont trop restreintes pour recomposer une partie de la fresque dans son état primitif.

M. Deneux, architecte en chef des monuments historiques, et M. Savy, vice-président de la Société archéologique champenoise, sont allés visiter la magnifique collection recueillie par M. Villé et ont été agréablement surpris de l'intérêt qu'elle présente.

M. Deneux nous a dit : « Il est certain que M. Villé a découvert les vestiges du mobilier d'une villa romaine existant au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle. C'est d'ailleurs dans les Hautes-Promenades, presque en face, qu'on trouva la mosaïque qui demeura jusqu'en 1917 dans la salle des Mariages de l'Hôtel de Ville. C'est dans ce quartier avoisinant la Porte Romaine que les riches citoyens venus à Reims avaient construit leurs habitations somptueuses. Le « sol romain »

est à environ 1 m. 50 en profondeur dans les Promenades et les objets ont été trouvés chez M. Villé à 4 m. 50 environ. Il semble bien que la villa romaine incendiée ou détruite se soit effondrée dans la cave, ce qui a amené le mobilier à cette profondeur.

Le buste, en véritable marbre de Carrare, semblable à celui du tombeau de Jovin, est de toute beauté. Il peut représenter un jeune homme d'une vingtaine d'années, peut-être le fils du propriétaire de la villa ou encore un empereur romain. De même qu'une réplique du tombeau de Jovin existe en Italie, des bustes semblables peuvent se trouver dans des musées; d'autre part, ses caractéristiques, cette magnifique chevelure, sculptée avec un art admirable, peuvent permettre de retrouver l'origine et de lui attribuer toute sa valeur. En tous cas, jamais découverte semblable n'a été faite à Reims, et ce buste est certainement une pièce remarquable. Avant tout il faut que ces objets soient examinés par des archéologues compétents et qu'une étude sérieuse soit faite pour être fixé sur l'importance de cette découverte qui peut être grande. »

Ajoutons que le terrain de M. Villé comporte une partie de remblai non encore explorée et qu'il se propose de pratiquer de nouvelles fouilles (*Nouvel-liste de Reims*, 29 mars 1930).

X.

### La Victoire d'Augst.

Pour commémorer un succès de l'an 74 sur les Germains, les Romains élevèrent à Augusta Raurica un monument triomphal dont on possède maintenant un pilier, orné, en relief, d'une Victoire qui, debout sur une sphère, élève des deux mains un disque orné d'un portrait en médaillon (F. Stähelin, *Judic. d'antiq. suisses*, 1930, premier cahier, et à part). L'auteur de l'article est entré dans des détails intéressants sur ce type de Nîké et celui de l'*imago clipeata* ou *emblemata* — peut-être, en l'espèce, Vespasia Polla, mère de Vespasien, ou son épouse Flavia Domitilla.

S. R.

### Fouilles de Verulam.

Après avoir traversé la Tamise en 54, César poursuivit Cassivellaun, roi des Catuvellauni, jusqu'à la forteresse qu'on identifie à Verulam. Ce devint un centre important, où furent frappées, au 1<sup>er</sup> siècle, les plus anciennes monnaies britanniques à caractères latins. De l'invasion de César jusqu'au règne de Claude, la civilisation romaine y avait pénétré; avant 61, c'était un *municipium*, le seul de la Bretagne romaine. En 61, cette ville fut réduite en cendres par la rébellion de Boadiccée, mais elle se releva et s'entoura de murs qui existent encore en partie. On a cru y reconnaître un forum; on y connaît un théâtre. Un martyr nommé Albanus, dont on vénérât la tombe dès le 7<sup>e</sup> siècle, a donné son nom à la ville moderne, Saint-Albans. Les fouilles méthodiques qu'on se propose d'y entreprendre justifieront sans doute la formation d'un Comité de recherches dont le président est le marquis de Salisbury. Près de la moitié du terrain appartient à la municipalité. On prépare un plan pour une exploration complète de ce site, qui sera plus tard converti en parc. Un article intéressant sur ce que l'on sait de Verulamium,



accompagné d'une carte archéologique, a été publié par M. R. E. Mortimer Wheeler dans le *Times* du 15 mars 1930.

X.

### Le mur d'Hadrien.

Ce mur étant menacé, dit-on, par l'exploitation de carrières voisines, l'Académie britannique fait appel au premier ministre pour réclamer un régime de protection des monuments et sites anciens analogue à celui que comporte chez nous le *classement* (*Times*, 27 mai 1930).

X.

### La ferrure à clous.

Au Musée de la Saalbourg sont exposés une centaine de fers à clous dits antiques, trouvés dans les ruines et aux environs. Le commandant Lefebvre des Noettes, ayant visité cette collection, déclare à nouveau (car cela a été dit bien des fois) que les fers en question, loin d'être romains, ne peuvent être antérieurs à Charlemagne (*Mercur de France*, 1<sup>er</sup> mars 1930, p. 612-631). Il faudrait une bonne fois renoncer à l'opinion de Quicherat, que condamne formellement le silence des textes jusque vers l'an 900 de notre ère<sup>1</sup>.

S. R.

### La réédition du « Cohen ».

La maison G. Fock, de Leipzig, met en vente une réédition anastatique des *Monnaies frappées sous l'Empire romain*, de Cohen, ouvrage devenu très rare et qui a été payé jusqu'à 5.000 francs. On peut se procurer la nouvelle édition à 360 mark (2.160 francs) en souscrivant avant le 1<sup>er</sup> juillet.

Sur quoi nous ferons observer que le prix est encore très élevé pour huit volumes, même reliés en toile. Comme la réédition de Brunet, celle-ci aurait dû être faite par la *Coopération intellectuelle*, de manière à couvrir seulement les frais de fabrication. Mais on semble y avoir d'autres soucis.

S. R.

### A la Bibliothèque nationale.

M. Roland Marcel, administrateur de la Bibliothèque nationale (où il a rendu de réels services), est nommé préfet du Bas-Rhin et remplacé par M. Julien Cain, agrégé de l'Université, directeur du cabinet de M. le Président de la Chambre. Ce dernier titre prime celui d'agrégé; *optima summi nunc via processus*, comme dit le poète.

X.

### L'exposition de chefs-d'œuvre italiens à Londres.

Cette mémorable réunion d'œuvres de premier ordre a fermé ses portes le 20 mars 1930. Elle avait attiré à la Royal Academy 538.000 visiteurs qui

1. Ma note à l'article *Veterinaria Ars* du *Dict. des Antiquités* résume, avec une conclusion sceptique, tous les éléments ajoutés à la question par des découvertes récentes; mais j'aurais dû dire plus nettement que le relief, en grande partie moderne, de Vaison à Avignon, peut être exclu du débat, ce qu'affirme à juste titre M. L. des Noettes (p. 615).

ont acheté 151.000 catalogues. En dehors de ces catalogues sommaires, on attend une grande publication avec nombreuses photographies que nous annoncerons en temps et lieu.

X.

### La « belle Ferronière ».

Le procès, depuis si longtemps pendant, entre Mme Hahn et Sir Joseph Duveen — au sujet d'un prétendu original dont les dénégations de Sir Joseph auraient empêché l'acquisition au prix de 50.000 £ par le Musée de Kansas City — ce procès s'est terminé par un accommodement (11 mai 1929), Sir Joseph ayant payé une assez forte indemnité à son adversaire, tout en maintenant son opinion que le seul original de ce portrait était au Louvre. Le jury américain n'avait pas réussi à se mettre d'accord.

S. R.

### Peintures rupestres des Bushmen.

L'étude de ces peintures, qui rappellent celles de l'Europe occidentale aux temps les plus anciens, a été commencée vers 1880 par le missionnaire M. Fréd. Christol, qui est un excellent dessinateur. Nous trouvons quelques nouveaux détails à ce sujet dans une brochure récente du même auteur, *Vingt-six ans au Sud de l'Afrique* (Paris, Missions évangéliques, 1930, avec quatre-vingts dessins de l'auteur)<sup>1</sup>. « Ces misérables sauvages, qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle les Boers et les Nègres tuaient comme des bêtes malfaisantes, ont inventé leur art et même leurs flèches empoisonnées. » Il y a là un problème ethnographique qui attend encore un commencement de solution<sup>2</sup>.

S. R.

### Opinions téméraires.

Le 16 janvier, est revenue en question, dans *le Temps*, l'origine du nom et des armes de Paris (cf. *Rev. arch.*, 1930, I, p. 191).

M. le docteur Brouta s'élève contre l'opinion de M. Neuschotz qui, s'inspirant du vieil égyptien, propose Bar-Isit, barque d'Isis. Sans doute, aurait-on pu proposer Per-Isit, demeure, maison, temple d'Isis, et, ce faisant, tenir compte de la trouvaille d'une statue d'Isis sur l'emplacement de Saint-Germain-des-Prés, statue détruite en 1514 par le cardinal Briçonnet. Mais M. Brouta taxe d'affirmation purement gratuite l'existence en Gaule du culte d'Isis et cela surprend. En effet, il est indéniable que ce culte fut non seulement extrêmement répandu par toute la Gaule (voir Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie hors d'Égypte*), mais aussi en Germanie (chez les Suèves, selon Tacite) comme en Angleterre, en Espagne, etc. Puisque l'on connaît un chapiteau de l'église Sainte-Ursule, à Cologne, montrant une statuette d'Isis avec l'inscription *Isidi invicte (sic)* (la voir dans Erman, *Religion égyptienne*), il est bien prouvé que les bateliers rhénans révéraient la déesse navigatrice, et, alors, il n'y a aucune raison de s'insurger contre

1. L'ouvrage plus considérable du même, *l'Art dans l'Afrique australe*, est épuisé en librairie.

2. Je signale dans cette brochure (p. 108) quelques détails inédits sur le bienfaiteur de la Caisse des Musées, Maurice Audéoud.

l'opinion qui attribuerait « aux marchands par eau » de Lutèce, aux armateurs fluviaux parisiens, le même respect témoigné à Isis par l'élévation d'un petit temple et la consécration annuelle, pieuse coutume des armateurs maritimes, d'une barque chargée de présents.

M. Brouta trouve que l'Égypte est bien loin de la Gaule; pourtant la présence d'une légion, à la fois et chrétienne et thébaine, en Gaule est un fait bien certain. De plus, on ne comprend pas pourquoi M. Brouta, qui fait état, très justement, de la grande parenté anthropologique existant entre nos ancêtres autochtones et les peuples de l'Afrique du Nord, exclut les Égyptiens, le plus important de ces peuples et de même famille qu'eux, selon Maspero entre autres. Psychologiquement, la ressemblance entre Gaulois et Égyptiens était grande (côté défauts), de l'avis des Romains, au dire de Flavius Vopiscus : pour les égyptologues modernes la ressemblance existerait encore, côté qualités! On a parfois signalé l'analogie des pierres levées et des allées couvertes mégalithiques avec les obélisques et le temple du Sphinx égyptiens, sans parler du lexique : en breton, maison, domaine, se dit *ti*, alors qu'en copte *thi* ou *ti* désigne la maison et vient du vieil égyptien *ta*, terre, pays; on a pensé aussi au dieu bûcheron, manieur de hache gaulois, où un ancien Égyptien, insatiable de calembours théologiques, reconnaîtrait immédiatement un *neter-net'er*, un dieu charpentier, façonneur, qui abat, etc.

M. Brouta écarte les mots indo-européens *bhar*, épi, orge, et *risi*, géant. Bien! Mais l'égyptien offre *per-t*, semence, céréale, et *res*, dresser. Pour *Lutetia*, le vieil égyptien montre *lutu*, chef, maître, et *hesi*, gracieux, distingué ou ayant froid; M. Brouta trouve dans le basque : *loutou*, marécage, et *hesia*, inculte, à côté de *parr-izi*...

Cessons ces fragiles jeux d'étymologie. Les Parisiens choisiront leurs ancêtres parmi, soit les fervents de la chasse aux canards (*parr-izi*) de M. Brouta, soit les chefs gracieux, distingués ou même frileux, groupés autour d'un *per-isit*, que, grâce à la très géniale découverte de Champollion, l'on peut proposer, je le crois, sans du tout plaisanter<sup>1</sup>, au moins à leur curiosité (*le Temps*, 15 février 1930).

Docteur M. AMELINE.

---

1. [Non, ce sont des plaisanteries, et même fort mauvaises. — S. R.]

## BIBLIOGRAPHIE

---

**F. Benoit.** *La Nécropole du Castelet* (extr. des *Mém. de l'Institut des fouilles de Provence*, t. I). Paris, Berger-Levrault, 1930; in-8, 33 pages, avec planches et gravures. — Grâce à une subvention de l'Institut susdit, il a été possible de donner une description nouvelle des hypogées du Castelet près d'Arles (cf. Déchelette, *Manuel*, t. I, p. 405, d'après notre vénéré doyen Cazalis) et de signaler certaines gravures découvertes sur le plateau (pl. VII). Ces gravures profondes sont en forme de fer à cheval avec une rainure verticale au milieu. Elles doivent être rapprochées de signes analogues trouvés, dans des milieux quaternaires, en Périgord et représentant probablement la *yon*. M. Benoit n'a pas vu cela, mais s'est complu en des rapprochements fantaisistes avec les bétyles phéniciens. Il pense que l'on est « en plein âge du bronze », alors qu'aucune analyse n'a établi que le poignard et les perles métalliques trouvés là ne soient pas en cuivre. Tout ce qu'il y a de vraiment ancien au Castelet paraît *énéolithique* (on commence à dire *chalcolithique*, et on a raison). Toute trace probante d'influences orientales, quoi qu'en dise l'auteur, fait défaut. M. Benoit a beaucoup lu, même des livres de l'imprimerie d'Anticyre, qu'il eût convenu de ne pas citer en bonne compagnie.

S. R.

**Sir J.-G. Frazer.** *Myths of the origin of fire*. Londres, Macmillan, 1930; in-8, 238 pages. — Cet ample recueil, admirablement classé, de mythes sur l'origine du feu, empruntés au folklore et à la mythologie de toutes les nations du globe, se termine par une revue des trois âges que ces mythes distinguent : 1° celui où le feu était inconnu; 2° celui où l'on possédait le feu sans savoir l'allumer; 3° celui où l'on savait l'allumer et le conserver. Quant au problème de l'origine du feu, tel que le soulève l'archéologie préhistorique, l'auteur n'en a traité que brièvement. Il a bien vu que l'outillage lithique, même le plus primitif, comporte le choc violent d'une pierre par une autre, c'est-à-dire une étincelle, et en a conclu à la polygénèse de la découverte. Mais il n'a pas dit que cette étincelle, qui est comme l'esprit de la pierre, ne devait pas effrayer les hommes, comme l'eût fait un incendie allumé par la foudre ou une autre cause naturelle; l'homme primitif put donc avoir l'idée de conserver l'étincelle et même de la nourrir comme un esprit protecteur. Ce point de vue religieux — car le premier feu fut un feu sacré, et ce caractère subsiste — ne doit pas être perdu de vue. Sir J. Frazer aurait pu trouver ces idées indiquées dans *Cultes*, t. II, p. XII : « Les premiers hommes qui, sous les climats les plus divers, ont recueilli le feu, n'étaient pas des ingénieurs naïfs : c'étaient des magiciens. Le culte du feu en a précédé l'usage pratique, comme le culte des céréales en a précédé la culture. Le premier mouvement de l'homme primitif, à la vue du feu, dut être de s'enfuir; celui qui recueillit et rapporta dans sa caverne un tison brûlant encore voulut, comme Prométhée, s'emparer de



la force divine qui se manifestait par le feu. » Je demande pardon de me citer moi-même, mais il le faut bien, puisque l'auteur de ce livre a précisément eu le tort d'ignorer ce que j'ai écrit à ce sujet (il connaît mon mémoire sur le mythe de Prométhée, mais c'est tout autre chose, et ne cite nulle part non plus celui de Mme Clémence Royer sur l'origine du feu).

S. R.

**Charles Parain.** *La vie de Ramsès II* (Collection *Vies des hommes illustres*). Paris, Gallimard, 1930; in-8, 254 pages, avec cartes et phototypies. — « Voici Ramsès II, le plus illustre des pharaons, grand guerrier, grand bâtisseur de temples, comblé d'années, de gloire et de deuils (env. 1298-1232). » Le voici, en effet, vu par un historien qui ne dédaigne pas la *broderie*, mais dont le savoir, fondé sur des études de première main, est solide. On ne lit plus guère les romans égyptiens d'Ebers, que Maspero ne laissa pas de traduire; mais je crois que les gens du monde et même les égyptologues trouveront plaisir à ce *Ramsès*, replacé dans le milieu social, artistique, politique et surtout religieux que nous connaissons plus exactement que sa pensée propre. Tour à tour défilent, racontant des histoires vraisemblables, Nubiens, Libyens, Achéens, Hittites, Israélites, etc., et le narrateur supplée amplement à leurs récits. Tout se termine par les romanesques tribulations de la momie royale, démaillotée en 1886. Les grandes publications de Breasted et de H. Gauthier, dûment citées dans la bibliographie finale, permettront aux curieux de faire la part de l'histoire, au sens rigoureux de ce mot <sup>1</sup>.

S. R.

**G. de Jerphanion.** *S. J. Mélanges d'archéologie anatolienne*. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1928; in-4, 332 pages et 120 planches. — Grand explorateur, méritant le surnom d'*Asiaticus*, l'auteur, entre autres mérites, a celui de n'être pas étroitement spécialisé; outre les monuments préhelléniques, il a recueilli ceux des époques romaine, byzantine et musulmane dans les trois provinces du Pont, de Cappadoce et de Galatie. Voici les intitulés de quelques chapitres : Amasia, région pontique (avec carte); khans tures; Togad; Sivas; Césarée (plan de la citadelle); Soultan Khan; Angora (citadelle byzantine, inscriptions). Tout cela est illustré par de bonnes photographies dont quelques-unes intéressent l'histoire de l'art, par exemple la mosquée du sultan Bayézid à Amasia (21), un porche de Médressi à Sivas (34), une porte de Soultan Khan (49), les restes de S. Clément d'Angora (64 et suiv.), des chapiteaux et plaques sculptées d'Angora (119), le lion antique dans la cour d'Arslan Khané, là même (pl. 120). Parmi les inscriptions, il y en a qui étaient déjà connues, mais dont le texte a été amélioré par le nouvel éditeur.

S. R.

**E. Cavaignac.** *Les Annales de Mursil II*. Paris, Leroux, 1929; gr. in-8, p. 145-188 (extrait de la *Rev. d'Assyr.*, t. XXVI). — Deux *Annales* ont été

---

1. A mon avis cela ne suffit pas. Vu l'impossibilité de surcharger de renvois les bas de pages, il aurait fallu imprimer à la fin, en petits caractères, comme dans l'édition française du *Napoléon* de Ludwig, les références essentielles, page par page.

rédigées par ordre de Mursil II (vers 1340), à savoir : les annales décennales, jusqu'à la dixième année de son règne, traduites en 1919 par Hrozný; 2<sup>o</sup> les *Annales* complètes, comprenant aussi les gestes des généraux et des princes, traduites en partie, mais dispersées. En voici une édition française, texte transcrit et traduction, avec la première traduction française des *Annales* décennales. Ce que M. Cavaignac a rendu le premier dans notre langue est en caractères romains, le reste en italiques. Il y a nombre de points d'interrogation; l'avenir dira s'il y en a suffisamment. Après avoir été vivement contestés, surtout en Angleterre, les déchiffrements et traductions de Hrozný (hittite indo-européen) sont aujourd'hui généralement acceptés (voir l'article *Hittites* par Hrozný, en partie dirigé contre Forrer, dans la dernière édition de la *Brit. Encycl.*, p. 602). Il faut s'incliner devant l'*assensus doctorum*, quand on ne peut pas le contrôler<sup>1</sup>.

S. R.

**H. von der Osten et Erich Schmidt.** *The Alishar Hüyük. Part. I.* University of Chicago Press; in-4<sup>o</sup>, xxii-284 pages, avec 6 planches en couleur et 251 figures. — Après avoir reconnu environ 300 ruines hittites, ou présumées telles, M. von der Osten, assisté de M. Erich Schmidt, a commencé en 1927 l'exploration méthodique, par tranches horizontales, d'un tumulus voisin d'Alishar, à 128 milles au sud-est d'Angora. Les travaux ont lieu sous la haute direction de M. J.-H. Breasted et aux frais de l'Institut oriental de l'Université de Chicago. Opérant avec une extrême rigueur, on a d'abord recueilli, sur 36 mètres carrés, des milliers de tessons de poteries classés par niveaux; la même succession a été constatée dans des sections voisines. Les céramiques ainsi réparties, suivant une chronologie relative, sont décrites et figurées dans le présent volume; quelques-unes se sont prêtées à des restitutions certaines des vases auxquels elles appartenaient. Depuis, il a été possible de relier la période II d'Alishar à l'établissement commercial assyrien révélé par les tablettes cunéiformes de Kül Tépé, et deux tablettes de ce niveau ont été exhumées à Alishar. Il est donc certain que la ville, dont on ignore encore le nom, donnera des documents comparables à ceux de Kül Tépé et de Boghaz Keui. Une introduction générale sur l'état actuel de nos connaissances relatives à l'histoire et à l'archéologie hittites ajoute à l'intérêt de ces recherches stratigraphiques et céramiques qui méritent d'être proposées désormais comme des modèles, bien que comportant des frais que bien peu d'entreprises européennes seraient en état de supporter. Notons la présence, au niveau supérieur, de quelques beaux spécimens du style d'Arezzo.

S. R.

**Ch. Watelin et S. Langdon.** *Excavations at Kish.* Paris, Geuthner, 1930; in-4<sup>o</sup>, iii-20 pages, avec 16 planches. — L'exploration de l'énorme champ des ruines de Kish (5 milles de long et 1 mille de large au milieu) donne des résultats très satisfaisants et nouveaux. L'opuscule de M. Watelin, associé à ces fouilles, concerne un grand temple néo-babylonien que la suite des

1. Les rapprochements de mots hittites (écrits en cunéiformes) avec des mots indo-européens, tels qu'on les trouve dans les écrits de Hrozný depuis 1915, sont souvent de nature à donner le frisson aux hellénistes. Ils ont probablement tort.

recherches est appelée à faire disparaître (époque de Nabuchodonosor et de Nabonid). C'est un temple double dont les fondations reposent sur une plate-forme rouge de briques réduites en poussière. La très haute antiquité du site est devenue apparente quand on a constaté, sous la plate-forme rouge, une couche de sable épaisse déposée par une grande inondation (?) ; à 20 pieds plus bas sont des tombes en briques, celles des habitants dits antédiluviens de Kish. Des sondages, traversant une couche avec poterie peinte et outils néolithiques, ont atteint les environs de 5000 avant J.-C., date approximative de la fondation de Kish sur les bords de l'Euphrate. Il est à remarquer que, dans la période dite antédiluvienne, la proportion des brachycéphales augmente avec l'ancienneté des niveaux.

S. R.

**A. Audin.** *La Légende des origines de l'humanité précédée des onze premiers chapitres de la Genèse*. Introduction, traduction et notes critiques, par **P. Bertie**. Paris, Rieder, 1930; in-12, 239 pages (Coll. *Judaïsme*). — Dégager, par une analyse souvent très audacieuse, mais généralement motivée, les divers thèmes mythiques très anciens qui ont été refondus plus tard et privés en bonne partie de leur saveur par une ou plusieurs rédactions sacerdotales, pour arriver ainsi altérés jusqu'à nous, tel est l'objet de cet ouvrage qui, malgré le caractère de la collection dont il fait partie, mérite d'être considéré en partie comme une œuvre personnelle, apportant de grandes ou de petites nouveautés. Voici une des conclusions (p. 112) : « Le mythe édénique est une légende explicative rendant compte du statut de l'humanité et des servitudes qu'elle subit, en fonction des origines magiques de la royauté et d'un âge d'or caractérisé par le règne direct de Jahveh et détruit par l'usurpation criminelle de l'homme. » Il est impossible d'entrer ici dans le détail; bornons-nous à signaler encore ce qui est dit du chant de Lamech, morceau notoirement inintelligible, mais qui prend, grâce à l'interprétation de l'auteur, une certaine consistance. Les rapprochements avec les textes babyloniens et égyptiens témoignent d'une information étendue, bien que Lenormant et Chantepie tiennent trop de place dans les références. Une bibliographie, n'indiquant que l'essentiel et le plus récent, aurait été utile.

S. R.

**Robert Eisler.** *Das Qainzeichen und die Qeniter* (extr. du *Monde oriental*, t. XXIII, Upsal, 1929); in-8, p. 48-112, avec une planche. — Caïn et les Caïnites auraient été des fondeurs de métal (non des forgerons), gens dont la vie est encore épargnée chez les Kabyles, même en cas de faute grave, à cause de l'utilité de leur métier. Quant au fameux « signe de Caïn », il s'expliquerait par Hérodote II, 113 : c'est un signe de propriété divine. Caïn est donc réduit à la condition d'hiérodoule, marqué d'un tatouage qui pouvait être le tau ou la croix. En babylonien, il paraît qu'un signe cruciforme désigne le meurtre d'un frère : ce serait l'origine de la légende du premier fraticide. Les métallurgistes sont un peu suspects de violence et de magie; ils mènent une vie nomade comme nos tsiganes, rapprochés il y a longtemps déjà des Sigynnes d'Hérodote. Où était la ville ou plutôt le fort de refuge construit par Caïn? Réponse : dans la presqu'île du Sinaï. Les « familles des scribes qui habitaient à Jabets » (I *Chron.*, II, 55; cf. *Kirjath Sepher*, la ville

des livres), sont encore des Caïnites, des ambulants, *clerici vagantes*. — La fantaisie et le don de combinaison de l'auteur se jouent parmi les fils barbelés de la Bible juive; les non-hébraïsants ne le suivront pas toujours.

S. R.

**G. Contenau.** *Les Antiquités orientales*. Monuments hittites, assyriens, phéniciens, perses, judaïques, chypriotes, araméens. Paris, Louvre (éd. Morancé), 1930; in-4°, 25 pages et 54 planches. — Encore un de ces excellents albums de photographies publiés par le Louvre depuis que la maison Morancé a été chargée d'un service jusque-là inexistant. Ce livre fait suite au premier volume de la collection des *Antiquités orientales*, consacré aux monuments sumériens, babyloniens et élamites. Les diverses séries y sont représentées par des spécimens que recommande leur importance; on n'a pas visé à être complet, et c'est naturel. Le résumé historique, placé en tête, donne, avec toute la brièveté possible, les idées essentielles sur l'empire hittite, l'empire assyrien, le royaume israélite, etc. Suit la description des monuments, avec courtes bibliographies. Celles-ci sont parfois insuffisantes, même pour des gens du monde; ainsi le n° 31 (sarcophage d'Eshmounazar) n'a pour garant que la vieille notice de Longpérier, dans le *Musée Napoléon III*. Il aurait fallu, à mon avis, renvoyer chaque fois à une publication illustrée et pourvue d'un commentaire, en l'espèce surtout au *C. I. S.*

S. R.

**Axel W. Persson.** *Schrift und Sprache in Alt-Kreta*. Upsal, Lundequist, 1930; in-8, 32 pages avec figures. — Sir J. Evans a remarqué depuis longtemps que le syllabaire cypriot dérive, du moins en partie, du linéaire minoen. Une inscription en vingt-sept lettres de ce dernier système ayant reparu sur le bord d'un vase de Mideia (vers 1200), M. Axel W. Persson a poussé l'audace jusqu'à la déchiffrer, en substituant au petit bonheur des signes cypriotes *analogues* à ceux que personne ne peut encore lire. Sa bonne foi est évidente puisqu'il a donné (p. 11) des facsimilés qui rendent son erreur sensible. Il n'en a pas moins prétendu voir là une dédicace à Poséidon et aux Néréides; il ose dire que la lecture *poseitavonose* : *Poseidavonos* est certaine. Le reste de sa brochure, où interviennent l'albanais et l'étrusque, ne surprendra pas moins les esprits critiques; les traductions proposées (p. 25) sont aussi vaines que les transcriptions (p. 23). Le peu qui est bon<sup>1</sup> n'est pas nouveau.

S. R.

**George E. Mylonas.** *Excavations at Olynthus. Part I. The Neolithic settlement*. Baltimore et Londres (H. Milford); in-4°, 108 pages, avec 94 figures et 2 planches en couleurs. — La destruction d'Olynthe par Philippe de Macédoine a fait disparaître cette ville presque entièrement : les fouilles américaines, sous la direction du professeur D. Robinson, nous ont rendu une partie de ses restes les plus anciens (vers 3000). Le présent volume s'occupe des niveaux néolithiques, étudiés avec beaucoup de conscience par G.-E. Mylonas; c'est surtout le caractère de la poterie qui sert à distinguer les couches, dont

---

1. Sur le tréfonds non hellénique du grec classique, par exemple.



l'auteur a reconnu trois principales. Comme on pouvait s'y attendre, la poterie d'Olynthe ressemble à celle de la Thessalie et de Dikili Tasch, près de Philippes. On a exhumé, outre des haches polies, des tessons et un four de potier, une dizaine de figurines extrêmement primitives en marbre, pierre et terre cuite; les découvertes de ce genre se sont tellement multipliées qu'on voudrait en avoir un petit *Corpus*, tenant compte des trouvailles faites en Espagne et même au Hoggar. Il est singulier (p. 4) que de la couche byzantine, presque en surface, on passe directement au néolithique supérieur, sans métal; l'Olynthe proto-hellénique et hellénique s'est élevée ailleurs que sur les points explorés (cf. *Amer. Journal*, 1929, p. 53-76). Illustration copieuse et excellente; travail capital pour la préhistoire macédonienne.

S. R.

**W.-R. Agard.** *The Greek tradition in sculpture.* Baltimore et Londres (H. Milford); in-8, 59 pages, avec 34 figures. — Débité en conférences avec projections, ce petit livre pourrait instruire un auditeur novice. Après un tableau sommaire de la sculpture en Grèce et à Rome, il y est question des influences lointaines de l'art grec sur les rives de la mer Noire et de l'Indus, de là sur le reste de l'Inde, la Chine, la Corée et le Japon. Enfin l'auteur nous parle de la Renaissance et de la part qu'y eut l'art grec, comme aussi ou davantage aux phases subséquentes de l'histoire de la sculpture, jusqu'à Rodin, Bourdelle, C. Meunier et Mestrovic. Cela se termine par une bibliographie où Picard est omis, alors que Walston et Lawrence sont deux fois cités, et où l'on cherche en vain une mention de la grande œuvre dirigée par André Michel. Voici une assertion singulière (p. 23) : « Sous Constantin, la sculpture romaine déclina rapidement. La sculpture vint à être employée surtout pour des sarcophages, décorés de reliefs tirés de la mythologie grecque. » Mais de si fortes erreurs sont rares.

S. R.

**W. Deonna.** *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque.* Tome I. Paris, E. de Boccard, 1930; gr. in-8, 576 pages, avec gravures dans le texte. — L'ingénieux et laborieux auteur des *Apollons archaïques* (1908) revient ici à son premier amour, la sculpture grecque primitive, et il y revient avec tant de compétence, une information si merveilleusement étendue qu'il semble n'avoir jamais perdu de vue ce qui l'intéressa au début de ses études. Ce n'est pas une histoire, mais quelque chose de plus difficile : une revue détaillée des problèmes d'ordre technique et esthétique dont l'art grec a cherché la solution. Cet art est d'ailleurs sans cesse rapproché d'autres arts, ceux de l'Égypte, de la Babylonie, de Chypre, même de l'Europe barbare, et les comparaisons suggèrent bien des conclusions originales. Les formes mêmes de la plastique, leur genèse, leur évolution, leur technique, l'expression, visée ou non par les artistes (pages très intéressantes sur le « sourire éginétique »), voilà ce que M. Deonna cherche d'abord à mettre en lumière. « L'étude d'un art, dit-il, doit toujours commencer par élucider ces questions avant de vouloir discerner les divergences historiques... surtout aux origines quand domine la contrainte de la matière et des conventions techniques et sociales, quand la personnalité de l'ouvrier malhabile ne s'est pas encore affirmée. » Tout ce qui concerne le traitement des corps, les attitudes, les détails des visages est exposé avec une véritable maîtrise. M. Deonna nous promet, en terminant, un

deuxième volume où il passera à l'examen des œuvres individuelles, des groupements régionaux, des influences subies par la Grèce archaïque et exercées par elles, des survivances de l'archaïsme sans qu'il y ait filiation historique, questions déjà abordées dans ses trois volumes de 1912 (*l'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*), mais qu'on aimera voir traiter, comme celles qui remplissent le tome I, avec une puissance accrue. Les illustrations, fort nombreuses, sont des dessins schématiques dus à M. Deonna; je les trouve excellents.

S. R.

**H.-G. Beyen.** *La Statue d'Artémision.* La Haye, Nijhoff, 1930; in-4°, 55 pages, avec 13 planches. — Dans cette brochure inutilement luxueuse et verbeuse sur un chef-d'œuvre de découverte récente, il n'y a pas trace d'une étude directe de l'original; L'auteur le dénomme Poseidon et non Zeus; on discutera encore longtemps à ce sujet. La date — environs de 465 — a déjà été proposée et paraît admissible. De style béotien ou sicyonien, ce grand bronze proviendrait de Macédoine ou de Thessalie; le cavalier hellénistique, découvert en même temps, peut avoir été embarqué à Démétrias. « Ce sera dans ces contrées septentrionales qu'il faudra préférablement chercher d'autres indices qui permettront de conclure à l'existence d'une statue célèbre de Poseidon représenté dans une attitude agressive » (p. 53.) Parmi les photographies, la plus intéressante (pl. III) est celle des deux bras de la statue. L'auteur est bien au courant, mais tient trop à le montrer.

S. R.

**Rhys Carpenter.** *The Sculpture of the Nike Temple Parapet.* With photographs by **Bernard Ashmole.** Cambridge (Mass.), Harvard Press, 1929; gr. in-8, 83 pages, avec plan et 34 planches. — Fruit des recherches d'Heberdey et de Dinsmoor, la restitution de la charmante balustrade, qui peut avoir compté cinquante figures, est aujourd'hui très avancée. L'auteur a reproduit les fragments — dont quelques-uns ont beaucoup souffert depuis que Ross en découvrit les principaux — non dans l'ordre adopté au Musée de l'Acropole, mais dans celui qui lui a semblé le plus logique. De nouvelles photographies de ces chefs-d'œuvre, contemporains du peintre Meidias et inspirés du même idéal, sont encadrées d'un texte très précis et qui entre dans de menus détails sur la technique. M. Rhys Carpenter croit pouvoir distinguer six mains différentes, travaillant sous la direction d'un sculpteur unique, mais avec quelques légères différences de procédés. On pense qu'on pourrait encore découvrir des fragments de la balustrade en démolissant ce qui reste du bastion turc vers le sud. L'exécution de ce petit livre est la perfection même.

S. R.

**A.-D. Keramopoulos.** *Makedonia kai hoi Makedones.* Athènes, Société macédonienne d'instruction, 1930; in-8, 48 pages, avec 26 figures. — Il y a, dans cette brochure grecque, beaucoup d'ethnographie à tendance politique (approuvée en gros dans une curieuse lettre de Wilamowitz, p. 47), des plaintes légitimes sur l'insuffisance du budget grec des Musées et fouilles, enfin une réédition de l'étonnante trouvaille de Trebenishte près du lac d'Ochrida, dont j'ai déjà parlé ici (*Revue*, 1928, I, p. 216). Mais je dois protester contre

l'omission, dans la brochure, du nom de l'excellent archéologue bulgare B.-D. Filow, auteur de la première et très belle publication (1927). Il n'est cité qu'à la fin, dans la bibliographie, au milieu de nombre de livres et d'articles, sans l'indication des 15 planches assez mal reproduites ici. Si c'est là de la politique, elle manque singulièrement d'équité, même et surtout de la part d'un bon Hellène, hostile — avec raison — aux appétits des bandes bulgares (qui ne sont pas le peuple bulgare) sur la Macédoine.

S. R.

**Mary Luella Trowbridge.** *Philological studies in ancient glass.* University of Illinois, 1928; gr. in-8, 206 pages. — On a publié, dans ces derniers temps, beaucoup de spécimens de verreries antiques, mais on s'est un peu détourné de l'étude des textes relatifs à ces objets. Le livre que nous annonçons est donc le bienvenu, d'autant plus qu'il témoigne de lectures étendues et d'une critique éveillée. Le docteur J.-B. Hofmann, de Munich, a fourni à l'autrice tous les passages d'auteurs latins relatifs au verre, relevés en vue du *Thesaurus* latin, et le docteur W.-A. Oldfather l'a aidée dans la réunion des autres matériaux. L'étude comprend six divisions : 1° Les mots grecs désignant le verre; 2° Les mots latins équivalents; 3° La fabrication du verre; 4° Les usages du verre dont il est fait mention dans les textes; 5° Résumé historique, bibliographie et index. Ce dernier n'est pas suffisamment détaillé. Ainsi il aurait fallu une référence à Alexandre le Grand pour son cercueil en verre (p. 25), une autre à Commode pour les verreries qu'on a signalées dans sa collection vendue à l'encan (*Rev. arch.*, 1920, II, p. 255). Cela aurait dû être discuté en haut de la page 168. Les textes grecs et latins reproduits dans les notes l'ont été avec grand soin; c'est un travail qui restera utile et n'est pas à refaire.

S. R.

**G. Rodenwaldt** (directeur) et nombreux collaborateurs. *Neue deutsche Ausgrabungen.* Münster Aschendorf, 1930; in-8, 277 pages, 37 planches et 27 figures. Prix : 72 francs. — Précieux recueil de relations de fouilles allemandes, publié, sous la direction de G. Rodenwaldt, par deux douzaines d'explorateurs, avec des illustrations parfaitement choisies et dont pas une n'est banale. C'est comme une suite au bon livre de Michaelis sur un siècle de découvertes archéologiques (1908), à une époque où, malgré les difficultés financières, ce que les Américains nomment la « science de la pelle » est plus en honneur que jamais. Il y a plaisir à lire A. de Gerkan sur les fouilles de Cnide, grande entreprise encore à ses débuts <sup>1</sup>; G. Karo sur Tyrinthe, E. Buschor sur Samos, A. Brückner sur le Céramique, Th. Wiegand sur Pergame, M. Schede sur Angora et Æzani, J. Keil sur Éphèse. Je m'arrête, mais aurais encore à signaler bien des chapitres sur la préhistoire et la protohistoire, les admirables trouvailles de Trèves et de Cologne, l'exploration d'églises, de demeures, de forteresses carolingiennes, etc. <sup>2</sup> Si l'Italie, la France, l'Espagne, •

1. On remarquera la grande supériorité des « classiques » sur les « préhistoriens » lorsqu'il s'agit de résumer clairement une question complexe. Le mémoire sur le village de l'âge du bronze à Buch est à la fois mal composé et beaucoup trop long.

2. Notons avec plaisir que, pour la publication des résultats de ces fouilles, A. de Gerkan renonce aux « früher übliche Luxusbände » (p. 27).

l'Angleterre, les États-Unis voulaient publier des volumes conçus suivant le même modèle, la tâche des historiens de notre science et des explorateurs eux-mêmes se trouverait singulièrement allégée.

S. R.

**P. Tannery.** *Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocle.* Deuxième édition, par **A. Dies**, avec une préface de **Federigo Enriques**, Paris, Gauthier-Villars, 1930; gr. in-8, 435 pages. — Ce chef-d'œuvre, publié en 1887, accueilli avec un respect mêlé d'inquiétude, tant il s'écartait des doctrines reçues, est aujourd'hui devenu un classique, objet d'une récente thèse de doctorat à Lausanne. « Nous n'y avons rien changé, écrit le nouvel éditeur, que de le mettre, par des renvois discrets, mais continus et précis, en concordance avec la plus récente édition du recueil de texte d'H. Diels, d'indiquer et d'expliquer brièvement leurs divergences éventuelles, en les éclairant, au besoin, par des références à d'autres travaux et d'y ajouter, finalement, une bibliographie abondante bien que choisie. Ainsi adapté aux besoins les plus actuels, [ce livre] garde, avec l'intégrité absolue de son texte, sa jeunesse et sa hardiesse de pensée, sa flamme conquérante et sa vertu d'initiation spirituelle. » L'auteur de la réédition, comme son nom permettait de s'y attendre, s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Il rappelle que Wilamowitz a appelé Tannery « un autodidacte génial ». Ses compatriotes ont-ils méconnu son génie? Il le semble bien. Avec Quicherat, Choisy, Courajod, Halévy, Morgan et quelques autres, P. Tannery peut prétendre au quarante et unième fauteuil de l'Académie des Inscriptions, lequel n'est pas le moins dignement occupé.

S. R.

**H. Kleinknecht, G. Kittel, O. Weinreich.** *Pantheon. Religiöse Texte des Griechentums.* Stuttgart, Kohlhammer, 1929; in-8, 115 pages. — Composé spécialement pour les étudiants en théologie, mais destiné aussi à tous ceux qu'intéresse l'histoire des religions antiques, ce petit livre témoigne d'une connaissance exacte du sujet et des derniers progrès de la science dans le déchiffrement des textes. C'est ainsi qu'on y trouve, à côté d'extraits bien ordonnés d'auteurs classiques, nombre d'inscriptions et d'amples citations des papyrus. Trois grandes divisions: 1<sup>o</sup> d'Homère à Platon (y compris l'orphisme); 2<sup>o</sup> époque hellénistique; 3<sup>o</sup> l'Empire romain. Les textes, même les plus difficiles, sont publiés sans notes, mais toujours avec une indication exacte de la provenance, ce qui permet de se reporter à des éditions avec commentaires. Je crains que cela ne suffise pas à une époque où les hellénistes se font rares. Un pareil recueil gagnerait beaucoup en utilité pratique s'il donnait à la fin, en petits caractères, soit une traduction intégrale des morceaux cités, soit un sommaire détaillé de leur contenu. Il faudrait aussi un index des noms divins.

S. R.

**Thadée Zielinski.** *L'Istoriosofia graeca paragonata a quella degli Ebrei.* Varsovie, 1930; in-8, 12 pages (extrait de la *Pologne au Congr. intern. des Sciences historiques*. Oslo, 1928). — L'antiquité croyait au caractère cyclique du temps comme à celui de l'espace, admettant les *flammantia moenia mundi* (Lucrèce) comme les retours de l'histoire (*altera erit tum Tiphys*, Virgile).



On trouve même dans Hésiode la trace d'une croyance au cycle des temps qui tempère le pessimisme par la vision d'un avenir meilleur. Au lieu des quatre périodes d'Hésiode, la Sibylle troyenne en admet dix, caractérisées non par l'usage des divers métaux, mais par le patronage des différents dieux (de Saturne à Apollon). A 100 ans par période, cela fait 1.000 ans, après quoi le monde appartient à Apollon, le dieu sauveur, qui renouvelle les temps bénis de Saturne. Ainsi naquit l'idée messianique. Troie, suivant Eratosthène, ayant péri en 1184-1183, une grande inquiétude règne à Rome en 184; comme rien n'advint alors, on évalua le siècle à 110 ans et la date de l'année sibylline fut fixée à 84, qui vit l'incendie du Capitole, rapproché de celui de Troie; Sylla (Sibylla) devint l'homme fatal; mais l'espérance, encore une fois déçue, parut se réaliser avec Octave vers 40 (*magnus ab integro saeculorum nascitur ordo*). L'idée messianique n'est donc pas due à Isaïe II (il est faux qu'elle ne présente pas, chez ce prophète, de caractère universaliste<sup>1</sup>; mais tout ce qui peut diminuer l'Ancien Testament fait l'affaire de l'auteur marcionite). Les prophéties juives, même celles de Daniel, ne marquent pas le temps du Messie; comme pourtant les Juifs l'attendaient sous le règne d'Hérode, M. Zielinski pense que la prophétie sibylline a exercé sur eux une influence due aux milieux helléniques de la Palestine — *teste Sibylla*. Cela mérite, en tous les cas, d'être discuté.

S. R.

**Thadée Zielinski.** *L'Homme antique et l'homme moderne*. Varsovie, 1930; in-8, 20 pages (extrait de la *Pologne au Congrès intern. des Sciences historiques*. Oslo, 1928). — Partant d'un passage de la *République* de Platon, librement interprété (IV, 453<sup>e</sup>), le savant auteur veut que la raison soit la faculté maîtresse de l'homme antique, la volonté celle de l'homme moderne. Le premier, foncièrement intellectualiste, est bien plus accessible à la persuasion que le second; d'où l'utilité de la rhétorique, enseignée pendant des siècles et que Tolstoï qualifiait à tort de « bêtise ». Chemin faisant, il est question du monologue de la *Phèdre* d'Euripide, de celui d'*Hamlet* et de bien d'autres choses. Shakespeare aurait lu *Phèdre* dans la traduction de Garnier (1535); de là l'hésitation de son prince danois sur la vie future, alors qu'il vient de voir un spectre. Mais non, la contradiction entre le monologue et ce qui le précède ne se résout pas ainsi : l'*Hamlet* que nous avons est une pièce greffée sur une autre que nous n'avons plus, par un auteur pressé qui ne se soucie pas des conséquences et ne perd pas sa peine à effacer des sutures. Euripide, je le crains, n'a rien à voir là dedans.

S. R.

**Maurice Solovine.** *Démocrate*. Paris, Alcan, 1928; in-8, 170 pages. — Au mois de mars 1930, on a dévoilé à Moscou une statue de Démocrate, « le premier matérialiste anti-Dieu ». Cette cérémonie ridicule vaudra-t-elle une traduction russe au petit livre que nous annonçons? L'auteur ne s'est pas contenté de mettre en français la collection des fragments de Démocrate par Diels (troisième édition, 1923), bien qu'il eût été mal inspiré d'en faire fi; il les a classés méthodiquement et son introduction est bonne à lire. Il aurait.

1. « La fortune d'Israël n'est plus seule en jeu, mais aussi celle des autres nations » (Loisy, *Second Isaïe*, p. 13).

pu insister davantage, étant compétent à cet égard, sur la doctrine atomique, que la science contemporaine a renouvelée — il est vrai, sur un tout autre plan. Mais les témoignages anciens à ce sujet sont encore bien insuffisants. « Démocrite, dit M. Solovine, était le plus grand esprit scientifique de l'antiquité, et il est pénible de voir que pas un des anciens n'a saisi l'importance de ses conceptions. » Pour affirmer cela, il faudrait peut-être mieux connaître Démocrite; mais c'est une manière de voir admissible, puisque c'était celle d'Aristote, qui a été très redevable à Démocrite bien que lui-même anti-atomiste, mais surtout naturaliste <sup>1</sup>.

S. R.

**Sir James-George Frazer.** *The Growth of Plato's ideal theory.* Londres, Macmillan, 1930; in-8, 114 pages. — L'auteur a été bien inspiré en imprimant cet essai déjà ancien, écrit par lui en 1879 pour obtenir un *fellowship* à Trinity College. Il n'y a fait que de très légères modifications, mais avertit, dans sa préface, qu'il placerait aujourd'hui le *Phèdre* et le *Théétète* après la *République*, à cause du style qui s'écarte de celui des dialogues antérieurs et qui se retrouve dans les autres dialogues postérieurs, « comme si Shakespeare s'était transformé en Kant ». « Par une coïncidence qui peut difficilement être accidentelle, le changement dans le style de l'écrivain paraît avoir été presque contemporain de sa renonciation finale à la théorie des idées. » Deux questions essentielles se posent : 1<sup>o</sup> Platon a-t-il dû la théorie des idées à Socrate ? 2<sup>o</sup> Pourquoi et sous quelles influences l'a-t-il abandonnée, puisqu'il n'en est plus fait état, après la crise marquée par la critique de cette doctrine dans le *Sophiste* ? — La première de ces questions est assez récente et n'a pas occupé l'auteur; on voit assez (p. 8) qu'il y aurait répondu négativement. La seconde a été étudiée avec beaucoup de minutie et de finesse. « Ce fut, dit M. Frazer, une gigantesque et pourtant splendide erreur qui convertit une théorie vraie de la Connaissance (celle de Socrate) en une théorie fausse de l'Être, qui transforma, en d'autres termes, la logique en ontologie... Les Idées étaient apparues comme des nuages au méridien de la fantaisie de Platon; comme des nuages, elles se dissipèrent au soir de ses jours. » Il est singulier qu'Aristote ne dise rien de cela. J'indique cette conclusion positiviste; ce n'est pas ici le lieu de la discuter. Mais ce petit livre prouve à l'évidence que si l'auteur n'était devenu le prince des ethnographes, il n'eût pas été le dernier des philosophes.

S. R.

**Michel Clerc.** *Massalia.* Tome II. Marseille. Tacussel, 1929; gr. in-8, 480 pages, avec 5 planches et 87 gravures. — D'abord, remercions l'auteur et l'éditeur d'avoir fait diligence : le deuxième volume, qui est très considérable, a suivi de près le premier. C'est un de ces ouvrages capitaux, fruit d'une vie de travail, qu'on pourra corriger sur certains points (il y a déjà, à la fin du présent volume, des rectifications assez nombreuses sur le précédent), mais qu'on ne referra pas, du moins pendant un siècle ou davantage. L'auteur est ici sur un terrain plus solide qu'au début de son œuvre; les textes ne manquent pas et ils sont, en somme, de bonne qualité. Le récit commence au III<sup>e</sup> siècle, avec le rôle de Marseille dans les guerres puniques; puis Marseille

---

1. Manque un index des auteurs qui ont cité Démocrite; il était indispensable.

est en guerre contre les Ligures et les Gaulois, ayant besoin, pour se défendre, de l'appui de Rome; d'où la création de la province romaine et le développement du territoire de Marseille. Plusieurs chapitres sont ensuite consacrés à la guerre de Marseille contre César, étudiée dans les plus minutieux détails jusqu'à la capitulation de la grande cité. Suit un exposé de la topographie de Marseille en l'an 49 avant J.-C., front de mer d'abord, puis front de terre et forêt sacrée des Ligures connue par Lucain; enfin, comme préface au livre VI (Marseille sous l'Empire romain), nous avons un chapitre *Marseille sous les triumvirs*. La condition de Marseille sous les empereurs est étudiée sous tous ses aspects: topographie, institutions, commerce, lettres, arts, mœurs, cultes, et cela nous conduit à Marseille chrétienne, dont le développement est suivi jusqu'au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, sans oublier les récits fabuleux comme celui de saint Lazare, dont Ernest Desjardins disait: « Les autres venaient de loin; celui-là revenait de loin. »

S. R.

**G. Severeano.** *Un Mobilier funéraire trouvé à Kallatis* (extr. du *Bull. de la Soc. numismatique roumaine*, 1929). Bucarest, F. Göbl, 1930; in-8, 12 pages, avec 18 figures. — Il est toujours intéressant de trouver une tombe intacte que l'on puisse dater. Celle qui a été découverte en 1927 à Kallatis — tombe de femme — est datée par des monnaies d'Antonin le Pieux. Elle contenait encore deux lampes en terre cuite, décorées l'une d'un taureau, l'autre d'une amphore; un candélabre avec lampe de bronze; un fragment de vase en verre, avec de l'huile desséchée; une petite coupe à anse en bronze; une assiette en terre; un fragment de baguette en verre à torsade; un anneau de bronze; un collier en or avec médaillon; six gemmes qui avaient été serties dans des bagues. L'auteur de la consciencieuse brochure qui décrit cette trouvaille aurait dû figurer les intailles à double diamètre; il faut espérer qu'elles le seront ailleurs.

S. R.

**Jean Starczuk.** *Les Sculptures antiques de Wilanow* (extr. d'*Eos*, XXXII, 1929); in-8, avec 9 planches. — A Wilanow, palais des comtes Branicki, se trouvent des sculptures antiques que l'auteur a décrites, en attendant la publication qu'il promet de tous les monuments analogues existant en Pologne. Les photographies qui accompagnent les descriptions sont peu satisfaisantes. — I. Deux chameaux traînant un char de course conduit par un ourson, et deux oies faisant de même, avec un hibou comme aurige. Époque d'Hadrien. — II. Relief fragmenté; deux Centaures. — III. Tête présumée de Sabine. — IV. Bonne tête d'Apollon, copie d'un original grec voisin de Paionios. — V. Tête de femme dite de l'école de Praxitèle (plutôt de Crésilas). Copie. — VI. Portrait d'un Romain du <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle. — VII. Autre tête (de philosophe?). J'ometts quelques morceaux indistincts.

S. R.

**Musée national de Varsovie.** *Peinture étrangère. Choix de 48 œuvres.* Varsovie, 1929; in-8, 48 pages. — Ce petit catalogue illustré révèle des œuvres intéressantes: une *Lamentation* de G. Mansueti, une *Madone* de Pinturicchio, un *Jongleur* de Magnasco, un triptyque rappelant Metsys, un autre de l'école de Rogier, un bon exemplaire des *Avares* de Romerswael, une *Ado-*

ration anversoise, une *Nativité* du maître de Kappenberg, une *Scène galante* de Cranach, etc. Je ne parle que des œuvres antérieures à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle; il y en a bien d'autres, quelques-unes remarquables <sup>1</sup>.

S. R.

**Nandor Fettich.** *Beitraege zum Entstehungsproblem des altgermanischen II. Stiles.* Budapest, 1929; in-4<sup>o</sup>, p. 328-358, avec 14 planches et 10 figures. — Recherches de détail, impossibles à résumer sans figures, sur la présence de motifs du deuxième style germanique dans des trouvailles *avares* faites en Hongrie, des environs de 660 à 730. Il s'agit, en particulier, des tombes de cavaliers (avec une femme) exhumées à Igar depuis 1898. Le rapprochement avec des objets scythiques beaucoup plus anciens pose une série de problèmes, entre autres celui de l'origine du décor dentelé. La dissertation de M. Fettich n'aboutit à aucune conclusion; l'illustration en est abondante et instructive.

S. R.

**D. Talbot Rice.** *Byzantine glazed Pottery.* With an introduction by **B. Rackham.** Oxford, Clarendon Press, 1930; petit in-4<sup>o</sup>, 120 pages, avec 21 planches et une carte. — Jusqu'au viii<sup>e</sup> siècle, le peu que nous savons de la poterie byzantine tourne nos regards vers l'Égypte copte. Sous la dynastie macédonienne, les Commènes et leurs successeurs, la céramique fut florissante et l'on commence à pouvoir la classer, grâce aux spécimens recueillis dans les fouilles anglaises de Constantinople et d'autres conservés dans les régions parfois lointaines avec lesquelles Byzance entretenait des rapports commerciaux. Il s'agit surtout de poteries vernissées rouges ou blanches, dont les centres de fabrication étaient Nicée, Chanak sur les Dardanelles, Salonique, le Caucase et peut-être les environs de la capitale; on en produisait aussi dans les îles de l'Archipel, dans la Russie méridionale, etc. L'ouvrage de M. Rice, succédant à celui de Wallis (1907) et le remplaçant, est une tentative intéressante et bien illustrée de planches (quelques-unes en couleur) pour classer techniquement et chronologiquement les matériaux disponibles, généralement sans intérêt au point de vue de l'art <sup>2</sup>.

S. R.

**H. Flemming.** *Mit Viktor Hugo im alten Paris. Ile de la Cité in Notre-Dame de Paris.* Berlin, Pionier, 1930; in-8, 184 pages. — Ceci n'est pas l'ouvrage d'un amateur de pittoresque, mais d'un savant très versé dans l'étude du Paris du moyen âge et ayant travaillé sur les textes, souvent aussi sur des auteurs modernes de faible autorité. Les archéologues parisiens ne pourront pas le négliger, bien que ce soit moins un livre qu'une énorme collection de fiches, déballées en deux piles comme d'une hotte; mais nombre de ces fiches sont intéressantes (il y en a peu dont l'information soit arriérée) et le zèle de l'auteur n'a pas, en général, été mal employé à les recueillir.

S. R.

1. Le tableau de la famille d'Henri II, que L. de Laborde voulait faire acquérir par le Louvre, est bien reproduit à la p. 35; mais il faudrait une photographie séparée de chaque tête.

2. Dans la bibliographie (p. 105), lire *Brongniart* et non *Brougiart*.



**Henry d'Estre.** *Lucius Caius*. Paris, Didot, 1930; in-8, 334 pages. — Roman archéologique dont la scène est à Carthage, où le R. P. Delattre, qui ouvre une tombe romaine, s'appelle le R. P. Ladrey. La tombe contient un cadavre intact, un anneau de prix, un bol magique babylonien (figuré sur la couverture) et une boîte à parfums — le tout très mystérieux et sollicitant le concours de la Cabale. Bref, grâce aux formules du bol, on réveille Lucius Caius, patricien de l'époque de Marc-Aurèle, qui a persécuté les chrétiens de son vivant et que le R. P. Ladrey cherche en vain à convertir. On ne s'ennuie pas au récit de ces mille folies; mais il n'eût pas fallu écrire *Byzagène, Hadrumède, Guglieumus, praecepitem, thyrrénén*. Preuve que j'ai lu.

S. R.

**Théod. Reinach et Léon Blum, FLAVIUS JOSÈPHE.** *Contre Apion*. Paris, Les Belles-Lettres (Coll. Budé), xxxix-132 pages, la plupart doubles. — Cette édition d'un traité important et difficile était à peu près mûre pour l'impression lors de la mort subite de Th. Reinach; M. Isidore Lévy a revu le volume et en a complété l'annotation. La tradition manuscrite repose presque exclusivement sur un *Laurentianus* du XI<sup>e</sup> siècle, rempli de coquilles et de fautes, quelques-unes très anciennes. Une traduction latine, faite dans l'entourage de Cassiodore, est très mauvaise, mais, par sa littéralité servile, rend pourtant quelques services; on doit davantage aux citations d'auteurs ecclésiastiques. Dans l'édition française complète de Josèphe, publiée en 1902, avec traduction de M. Blum, le texte avait déjà été amendé; on trouvera ici d'autres conjectures. Mais, comme l'écrivait Th. Reinach, « nul ne peut se flatter d'avoir débarrassé le *Contre Apion* de toutes les scories qu'y ont accumulées la rouille des siècles et l'ignorance des copistes. »

S. R.

**Émile Bréhier.** *PLOTIN. Ennéades IV*. Paris, Les Belles-Lettres (Coll. Budé); in-8, 235 pages, dont le plus grand nombre doubles. — La longue notice en tête de ce volume vient singulièrement aider le lecteur. Elle concerne à la fois les traités III, IV et V, qui forment une œuvre unique relative aux questions qu'on peut se poser au sujet de l'âme, tant dans le monde intellectuel que dans le monde sensible. Quels sont les rapports des âmes individuelles à l'âme universelle? Quelles modifications et affections se produisent dans l'âme par suite de ses relations avec le corps? Tel est, si l'on peut dire, le programme qu'a dégagé l'exégèse attentive de M. Bréhier. Je ne puis qu'admirer sa pénétration et aussi sa patience, car ces choses sont dures à lire, terribles à traduire.

S. R.

**J. Bidez.** *La Tradition manuscrite et les éditions des discours de l'empereur Julien*. Paris, Champion, 1929; in-8, 153 pages (*Travaux de l'Univ. de Gand*, n° 61). — Nos manuscrits des discours de Julien dérivent d'une édition byzantine du X<sup>e</sup> siècle, annotée copieusement et fondée sur le recueil complet qu'eurent en mains Libanius et Ammien Marcellin. Notre manuscrit le moins défectueux, le *Vossianus*, vient de Byzance, ayant appartenu à Jean Chrysostome; une copie en fut faite au XV<sup>e</sup> siècle, avant qu'il ne prit le chemin de Padoue, puis celui de Windsor et de Leyde. La recension qu'en a faite Hertlein est imparfaite; le *Parisinus* 2964, acheté à Constantinople, qui

permet de combler certaines lacunes, n'a pas été collationné par Hertlein et a fourni beaucoup de bonnes leçons à M. Bidez. La place nous manque pour parler des autres manuscrits explorés par M. Bidez, dont l'immense travail, secondé par des bibliothécaires complaisants, doit profiter à l'édition en cours de la *Collection Budé*. On trouve encore dans son petit volume une histoire divertissante des éditions et traductions de Julien et deux dissertations sur la date de l'épître à Thémistius et sur l'épître de Thémistius à Julien, connue depuis 1897 seulement par une version arabe du syriaque qui n'est qu'un résumé sans grand intérêt et d'authenticité douteuse.

S. R.

**J. Bidez.** *La Vie de l'empereur Julien*. Paris, Les Belles-Lettres, 1930; in-8, x-408 pages. Prix : 25 francs. — Parlant de la première réhabilitation de Julien au xvi<sup>e</sup> siècle par le huguenot navarrais Pierre Martini, M. Bidez écrit : « Il suffit à Julien de se faire lire pour se faire estimer. » C'est exactement ce qu'on peut dire de cette biographie modèle, la seule qui ait été écrite par un savant auquel le texte même des écrits de l'Apostat est non moins redevable que son histoire. Le succès qui l'attend est garanti à la fois par la valeur scientifique de l'œuvre et par l'excellence du style. Il n'y a pas de notes en bas des pages, mais des références nombreuses et précises à la fin, suivant l'ordre du texte et ses divisions. Du coup, Naville, Boissier, Negri, le volumineux Allard lui-même sont dépassés; seul parce qu'il a fait des textes une mosaïque solide comme le roc, Tillemont ne le sera jamais. — Dans le détail, je voudrais que la place réservée aux bibliographies (si nombreuses dans la *Revue*) me permît de pénétrer plus avant, de soulever peut-être quelques objections; mais je me contente de transcrire quelques lignes originales, bien propres à faire méditer les futurs historiens du iv<sup>e</sup> siècle : « Pénétré d'influences chrétiennes malgré son idolâtrie, Julien ressemble à un Augustin platonisant au moins autant qu'aux représentants de la philosophie archaïsante dont il se croyait le disciple. » Voilà ce dont Voltaire et Goethe, pour ne citer que ces deux admirateurs de Julien, ne se sont pas doutés, faute de connaître exactement et directement, comme M. Bidez, le milieu où Julien a pensé, écrit et agi<sup>1</sup>.

S. R.

**Fr. Heichelheim.** *Wirtschaftliche Schwankungen der Zeit von Alexander bis Augustus*. Iena, G. Fischer, 1930; in-8, 142 pages. — Cette étude annonce et prépare une histoire économique de l'époque hellénistique, dont le besoin se fait d'autant plus sentir que les historiens de l'hellénisme, et tout d'abord Droysen, ont quelque peu négligé ce difficile sujet. On trouvera ici quatre

1. Un mot *pro domo*. M. Bidez décrit, d'après Ammien, le physique de Julien et ajoute en note (p. 357) : « Portrait que G. Negri (*Giuliano*, p. xv) a rapproché du buste fameux d'Acerenza. » Or, c'est moi qui ai fait le premier ce rapprochement, avec quelques autres (*Rev. arch.*, 1901, I, p. 340), et M. Negri n'a connu le buste d'Acerenza que par moi, qui l'ai publié le premier (*ibid.*, pl. ix-xi), grâce à la complaisance de l'excellent Barracco. Ce que Babelon s'empressa d'écrire contre mon hypothèse (cf. Bidez, p. 366) ne fut que l'effet — comme pour le *Vulneratus* de Crésilas — d'un accès aigu d'hypercritique. — Je ne trouve nulle part (ai-je mal cherché?) deux importants témoignages : 1<sup>o</sup> celui de Prudence, *Apoth.* 453 : *Perfidus ille Deo, quamvis non perfidus Urbi*; 2<sup>o</sup> la réponse de la Sibylle à Oribase, *Anth. Pal.*, t. III, vi, 122.

mémoires : I. Questions monétaires; variations dans la valeur des monnaies. II. Variations des prix des produits naturels à Délos, en Égypte, en Italie. III. Variations du prix des immeubles. IV. Autres variations des prix de transport, des salaires, de la vie, du taux de l'intérêt. Suit une série de documents sur le prix des esclaves, du vin, des maisons, de la terre en Égypte, sur les loyers des maisons à Délos, sur le prix des céréales en Égypte, les salaires et les impôts à Délos, etc. Deux planches de graphiques ont pour but de rendre sensibles les plus importantes variations constatées dans le texte. Travail très sérieux et de première main <sup>1</sup>.

S. R.

**Alfred Loisy.** *Les Mystères païens et le mystère chrétien.* Deuxième édition revue et corrigée. Paris, Nourry, 1930; in-8, 349 pages. — Nouvelle édition revisée d'un livre, devenu rapidement et à bon droit célèbre, qui, publié en 1919, a été réellement écrit en 1913 et 1914 (*Rev. d'hist. et de litt. religieuses*), mais dont la guerre a retardé l'achèvement. Ceux qui ont lu la première édition, aujourd'hui fort rare, auront profit à noter dans celle-ci, outre des compléments dus aux progrès de la science, d'autres qui correspondent à des modifications importantes dans la pensée de l'auteur. J'en signale un exemple qui ne doit pas être ignoré. M. Loisy vient de dire : « C'est Paul de Tarse qui a été le principal apôtre du mystère chrétien. » Sur quoi il ajoute (p. 199) : « L'auteur du présent livre avoue en être moins assuré aujourd'hui qu'il y a dix ans; mais la question de savoir si la gnose de salut qui est exposée dans les Épîtres attribuées à Paul remonte jusqu'à l'Apôtre n'importe que secondairement. Le mystère est dans les Épîtres, et l'on peut dire dans le Nouveau Testament, quand même il y aurait lieu de retarder la date de certains écrits et l'introduction de certaines idées dans la tradition chrétienne <sup>2</sup>. Ces problèmes de critiques néo-testamentaires seront plus opportunément traités ailleurs et le lecteur est averti, une fois pour toutes, qu'ils sont ici réservés. » Acceptons avec joie l'annonce un peu sibylline d'un prochain ouvrage où la critique et la chronologie des livres du Nouveau Testament tiendront la première place et où j'ose espérer que le Josèphe slave ne sera pas oublié <sup>3</sup>.

S. R.

**Albert Schweitzer.** *Die Mystik des Apostels Paulus.* Tübingen, Mohr, 1930; in-8, xv-407 pages. — L'auteur ne reconnaît comme authentiques que sept lettres de Paul (aux Romains, aux Corinthiens I et II, aux Galates, aux Philippéens, aux Thessaloniens I et à Philémon). Son objet n'est d'ailleurs pas d'insister sur des problèmes littéraires, mais de dégager des textes qu'il croit sûrs la mystique de Paul, qui serait comme une eschatologie vue du dedans. La voie qui mène à Paul ne passe pas par le mysticisme gréco-oriental, mais par l'eschatologie tardive du judaïsme. Ce point de vue domine ici, comme dans les autres études bien connues de M. Schweitzer

1. Grâce à M. Oliviero, l'auteur a pu tirer parti d'importantes inscriptions récemment découvertes en Cyrénaïque.

2. C'est moi qui souligne.

3. M. A. Loisy a donné en même temps et chez le même éditeur la 5<sup>e</sup> édition de *l'Évangile et l'Église*, augmenté d'une préface où l'auteur déclare qu'il pense autrement qu'en 1902; on s'en doute d'ailleurs.

sur le christianisme. Par quelle évolution la croyance purement eschatologique du début est-elle devenue hellénistique? On répond d'ordinaire que Paul a mêlé à son eschatologie des pensées hellénistiques. C'est ce qui paraît inadmissible à l'auteur, pour qui la doctrine de Paul est identique à celle de Jésus. L'hellénisation du christianisme ne commence pas avec Paul, mais après lui. Paul n'a pas hellénisé le christianisme, mais, dans sa mystique eschatologique de « l'être en Christ », *esse in Christo*, il lui a donné une forme qui se prêtait à l'hellénisation. Ce livre est d'une lecture assez malaisée; le peu que j'en dis est traduit littéralement.

S. R.

**Hippolyte Delehaye.** *Loca Sanctorum*. Bruxelles, Bollandistes, 1930; in-8, 65 pages (extr. des *Analecta Bollandiana*, t. XLVIII). — « Dès l'antiquité, le cercle, d'abord très étroit, où se renferme le culte des saints, ne cesse de s'élargir. Au moyen âge on voit le terrain s'étendre sans mesure, et pour peu qu'on sache les lire, on peut suivre sur les cartes de géographie de certains pays les progrès de la dévotion aux saints spécialement aimés du peuple. » Ces recherches, dont le R. P. Delehaye trace ainsi nettement le programme, sont encore à leurs débuts et il n'existe même pas de statistique complète; mais quand elle existerait, il faudrait encore savoir « lire les cartes », reconnaître, par exemple, que *Marterey* = *Martyretum* désigne non un endroit sanctifié par les reliques de tel ou tel martyr, mais un ensemble de tombes, le mot *martyr* ayant perdu son sens primitif; que *Montmartre* = *mons Martyrum*, peut s'expliquer de même; que *Belhommet* (Eure-et-Loir) doit se traduire *Beatus* (= *sanctus*) *Launomarus*; que *Domart* signifie *Dominus* (= *sanctus*) *Medardus*; que *Saint-Cybardeaux* signifie *Sanctus Eparchius de Ilcio*, etc. On sait combien le chef-d'œuvre posthume de Longnon a jeté de lumière sur ces questions difficiles; mais c'est, dans toute l'Europe, dans un dédale de parlars locaux, qu'il faut poursuivre ces recherches. « L'étude de la toponymie celtique au point de vue de l'hagiographie est à peine commencée »; dit l'auteur (p. 61). Heureusement, nous avons déjà, pour l'Armorique, des travaux excellents de M. Loth, de M. Largillière, de l'abbé Duine. Mais le *xx<sup>e</sup>* siècle aura peine à achever la besogne que cet intéressant mémoire recommande à l'attention des chercheurs.

S. R.

**Barbara Renz.** *Der Orientalischē Schlangendrache. Ein Beitrag zum Verständniss der Schlange im biblischen Paradies*. Augsburg, Haas, 1930; in-8, 123 pages. — A défaut d'une grande monographie sur les dragons et serpents dans les cultes, les mythes, les superstitions populaires, nous possédons beaucoup de matériaux bien classés dans les encyclopédies, notamment celle de Hastings. Ici, il n'est question que du proche et du lointain Orient: Phénicie, Égypte, Babylonie, Elam, Inde, Perse, Chine et Japon, Arabie et Asie Mineure (l'ordre suivi est assez singulier). Puis vient une conclusion où le serpent est présenté comme le symbole des forces génératrices, « vie des dieux, maître de la vie, la vie elle-même ». L'autrice a justement observé que des révolutions politiques ont souvent transformé le serpent bienfaisant en génie malfaisant, d'où le bien et le mal qu'on a dit du serpent comme de la femme, avec laquelle il paraît en relations dès le début de la plus populaire des mythologies. Là-dessus, la fantaisie s'est donné de tout temps libre cours et le ser-



pent de la Genèse a été associé à la *libido*, pour parler le langage des Freudiens. « Moïse, élevé en Égypte, le pays du serpent sacré, à la cour de Pharaon, ne pouvait ignorer le vraicaractère du serpent, adversaire de Jahveh. » (p. 100.) Il y a là quelque naïveté, car l'attribution de la Genèse à Moïse n'est pas même une très vieille erreur. Mais rendons justice à l'érudition de l'autrice qui a lu, la plume à la main, une énorme littérature ophique et qui a terminé son opuscule par un long index.

S. R.

**Louis Coulange.** *Catéchisme pour adultes*. Tome II. Paris, Rieder, 1930; in-8, 251 pages (*Coll. Christianisme*). — Après l'exposé historique des dogmes, voici celui des institutions : papauté, sacrements, indulgences, célibat ecclésiastique, culte (l'*Ave Maria*, le chapelet, le bréviaire, etc.). L'auteur écrit de première main, d'après les textes; il cite rarement des ouvrages de théologie et sait les choisir. Il est déplorable, mais inévitable que ceux à qui ce petit livre fait appel ne comprendront pas, faute de l'initiation nécessaire, sur quelles fortes études personnelles il repose et croiront y trouver un précis élémentaire de choses connues. Seuls, « ceux qui de la Cour ont un plus long usage », reconnaîtront le grand mérite et l'originalité de cette forte synthèse, écrite dans le langage de tous, mais apportant à tous du nouveau<sup>1</sup>. Il est presque inutile de dire que l'auteur a l'esprit libre, mais, bien que parfois sévère pour les contre-sens à vie dure et les faux-fuyants, s'abstient de toute polémique voltairienne.

S. R.

**Maimonide.** *Le Guide des Égarés*. Pages traduites de l'arabe par **S. Munk**. Extraits publiés par **Ed. Fleg**. Paris, Rieder, 1930; in-8, 278 pages (*Coll. Judaïsme*). — Il y a une vingtaine d'années, on avait mis le *Guide des Égarés* au programme de l'agrégation de philosophie; il fallut le retirer, car la traduction de S. Munk (1863) était devenue à peu près introuvable. Elle l'est encore. Grâce soient donc rendues à M. E. Fleg qui en publie des extraits. On sait assez que Maïmonide, comme Albert le Grand et son élève Thomas, a tenté de réconcilier les livres saints avec Aristote. La grande influence qu'a exercée sur les esprits libéraux, sinon émancipés, cet essai de synthèse en rend indispensable la connaissance sommaire à ceux qui étudient la philosophie du moyen âge. La préface aurait pu être un peu plus développée.

S. R.

**A. Blanchet.** *Manuel de numismatique française*. Tome III. *Médailles, jetons, méreaux*. Paris, Picard, 1930; gr. in-8, 616 pages, avec 8 planches et 88 figures. — Ce troisième tome d'un excellent *Manuel*, dont l'équivalent n'existe pas ailleurs, est consacré aux médailles et aux diverses sortes de jetons. « On aurait tort, dit l'auteur, de considérer tous ces petits monuments comme de simples objets de collection. A ceux qui savent les consulter et qui veulent bien les replacer dans leur époque, ils livrent de précieux renseignements, de curieux rapprochements. » Au point de vue de l'art, leur intérêt n'est pas moindre et il suffit, pour s'en assurer, de regarder les huit belles planches, décrites dans une notice détaillée (p. 600-610). Le nombre des

---

1. Erreur de fait p. 129; ce mariage n'a pas été annulé.

objets étudiés par M. Blanchet est si considérable et leur variété est telle que le classement présentait de très grandes difficultés; elles semblent avoir été heureusement surmontées, et l'index de quinze pages sur deux colonnes facilitera singulièrement l'usage de ce gros volume. Tous ceux qui ne se sont jamais occupés — et c'est leur tort — de jetons et de méreaux trouveront un vrai charme à en parcourir les devises, souvent bien choisies et spirituelles, souvent aussi obscures et posant de petits problèmes. Contraint d'abréger, l'auteur n'en a pas indiqué les sources; beaucoup échappent à un premier et même à un second examen, d'autant que les légendes sont parfois écourtées. Les devises grecques sont fort rares (p. 501).

S. R.

**Louis Bréhier** *L'Art en France, des invasions barbares à l'époque romaine*. Paris, Renaissance du Livre, 1930; in-8, 214 pages; avec 16 planches. — Si nous avions, en quatre ou cinq petits volumes maniables, une histoire de l'art en France aussi bien conçue et bien informée que le présent spécimen, ce serait vraiment un don céleste pour ceux qu'effraie — ils y viendront ensuite — la grande *Histoire* d'André Michel. Il est inutile de rendre hommage, une fois de plus, à la compétence hors ligne de M. Bréhier et à son beau talent littéraire; mais ce qu'il faut dire, c'est qu'il n'y a rien ici qui sente l'extrait et la compilation. M. Bréhier a des idées à lui sur les problèmes les plus difficiles que posent l'art de la décadence romaine, ceux des temps mérovingiens et carolingiens<sup>1</sup>; écrivant longtemps après les chapitres correspondants d'A. Michel, où celui de Molinier sur l'art barbare n'est pas des meilleurs, il a tiré parti non seulement de ses recherches personnelles, mais d'une littérature déjà vaste qui se rattache par des liens divers à Strzygowski, même quand les conclusions variées et variables de cet archéologue original sont, à juste titre, contestées. Les quelques planches sont bonnes et la bibliographie, sagement sommaire, suffit pour les débutants<sup>2</sup>.

S. R.

**V. Mortet et P. Deschamps**. *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture en France*. Tome II, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. Paris, Picard, 1929; in-8, xxxii-406 pages. — Très beau livre, qui fait honneur à deux et même à trois savants : d'abord à Victor Mortet, auteur du recueil de textes relatifs à l'architecture au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles (1911); puis à son frère Charles Mortet qui, après la mort de Victor (1914), continua son œuvre; enfin à M. P. Deschamps, élève de Charles à l'École des Chartes, qui a préparé la publication du présent volume et l'a heureusement terminé après la mort de son maître (sept. 1927). Tout cela offre l'image non seulement d'un travail sérieux et rigoureusement critique, mais de ce désintéressement scientifique dont la piété envers les *opera interrupta* est une forme. Peu de difficultés, ce me semble, ont été

1. Il n'y a pas d'exposé de l'art mérovingien qui soit préférable à celui-là.

2. Il n'est peut-être pas juste de nommer Dom Cabrol quand il s'agit d'un ouvrage où tout ce qu'il y a d'excellent est de Dom Leclercq. Là où est cité Barrière-Flavy, il est bien inutile de signaler un vieil article d'Alex. Bertrand. On pouvait aussi se passer du coûteux ouvrage sur Vaison, et Le Blant aurait protesté contre l'union des deux parties de son nom. Au lieu de Bastard (pour la miniature) il fallait, je crois, renvoyer à J.-A. Herbert, auteur d'un bon manuel en anglais.

esquivées dans l'annotation de textes difficiles; l'introduction est un morceau remarquable et il y a d'admirables index.

S. R.

**Pius Servien.** I. *Les Rythmes comme introduction physique à l'esthétique.* II. *Lyrisme et structures sonores.* Paris, Boivin, 1930; 2 volumes in-8, de 208 et 203 pages. — Ces deux volumes d'un jeune auteur roumain nous concernent seulement dans la mesure où ils touchent à l'antiquité (les mètres pindariques, p. 159) et à la série déjà longue des tentatives faites de notre temps pour rechercher, dans les divers arts<sup>1</sup>, la formule mathématique de ce qui plaît. L'auteur a déjà abordé ce terrain dans un essai sur les rythmes toniques du français et dans une introduction à une connaissance scientifique des faits musicaux. Le volume que nous annonçons en tête a pour sous-titre : *Nouvelles méthodes d'analyse et leur application, notamment à la musique, aux rythmes du français et aux mètres doriens.* Cela n'est pas, tant s'en faut, d'une lecture facile, mais la critique d'art et d'archéologie ne peut négliger une œuvre originale dont M. Paul Valéry a écrit, en guise d'introduction très laconique : « Vous avez fait la tentative la plus intéressante et la plus hardie que l'on ait faite à ma connaissance pour capturer l'Hydre Poétique. »

S. R.

**P.-J. Angoulvent.** *L'Eglise de Brou.* Paris, Morancé, 1930; in-8, 31 pages, avec 8 planches. — Épouse en secondes noces du duc Philibert de Savoie, Marguerite d'Autriche, petite-fille du Téméraire, avait choisi comme résidence le château de Pont-Ain (1501-1504). Deux fois veuve, elle fit construire à Brou, à côté d'un couvent fondé par elle, l'église où devaient être ensevelis les membres de sa famille. Les hasards de la politique, qui l'élevèrent au rang de gouvernante des Pays-Bas, ne lui firent pas oublier Brou, dont l'église fut achevée en 1532, deux ans après sa mort, dans le style « gothique hypertrophié » du Flamand Loys van Boghem. Le monument et son contenu souffrirent beaucoup de 1793 à 1823, mais la restauration de l'architecte Laboré (1901) fut conduite avec sagesse et l'église de Brou est de nouveau en bon état. Le grand cloître est devenu musée départemental. L'historique de M. Angoulvent est exact et le *Guide sommaire* qui lui fait suite rendra de bons services. Les 8 planches sont fort belles.

S. R.

**Dom Henri Leclercq.** *L'Ordre bénédictin.* Paris, Rieder, 1930; in-8, 80 pages et 60 planches. — Une histoire sommaire de cet ordre illustre, de ses travailleurs infatigables — par l'un d'eux — ne peut être que bienvenue de l'historien et de l'archéologie qui rencontrent à chaque pas soit les œuvres

1. « La science est nombres, ou se prépare péniblement, mais avec décision, à être nombres. » Dors-tu content, Pythagore ? Tout entier à l'analyse chiffrée de « cette musique généralisée qui est la substance de tous les arts, le rythme », l'auteur néglige trop la *coloratura*, répétition ou vitance de certaines consonnes (recherchées ou évitées par des raisons qui nous échappent) ou concert harmonique des voyelles et des diphtongues, à défaut de quoi le vers ou la prose les mieux rythmés peuvent n'être que des platitudes sans accent ni timbre. Il y a des mystères analogues dans une belle statue, un beau tableau ; nous ne percevons qu'une synthèse.

littéraires des Bénédictins, soit les témoignages de leur activité de bâtisseurs. Le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, à défaut des immenses abbayes du passé, montre assez que la race des Mabillon et des Montfaucon n'est pas éteinte, depuis la restauration de l'Ordre par Dom Guéranger (1837), dont le savoir n'égalait pourtant pas le zèle, et les vastes entreprises poursuivies ou encouragées par Dom Pitra (les *Patrologies* de Migne). L'illustration réunie par Dom Leclercq est très intéressante, depuis le *Saint Benoît* de Fra Angelico et les vues du Mont Cassin jusqu'aux portraits de Dom Guéranger et du cardinal Pitra. La courte esquisse de la naissance et du développement de l'ascétisme fait trop abstraction des sectes juives, connues de Josèphe et de Philon. Comme aux autres volumes de cette utile collection, il manque — fâcheuse économie — un index des noms propres.

S. R.

**Harry Caplan.** *Gianfrancesco Pico della Mirandola On the Imagination, Latin text with an Introduction, an English translation and notes.* Cornell University et H. Milford, Londres; in-8, 102 pages. — Il ne s'agit pas du célèbre Jean Pic de la Mirandole, mais de son neveu, également polygraphe. Croirait-on que dans le traité de l'Imagination, fondé principalement sur le *De Anima* d'Aristote, le contemporain de Raphaël (1470-1533) n'ait pas trouvé un mot à dire sur l'imagination dans les arts? La psychologie et l'éthique l'ont détourné de toute esthétique. Le peu que je trouve à relever, c'est l'éloge de l'habitude qu'avaient les anciens Romains de garder dans leurs maisons des statues de leurs ancêtres illustres. « Comme d'autres excellentes institutions, celle-ci est tombée en désuétude; personne n'a chez lui de statues d'ancêtres, et même pour les statues exposées en public, je n'en ai guère vu qu'à Venise, où restent quelques traces de l'ancien usage. » Il aurait fallu une note sur ce passage qui ne manque pas d'intérêt <sup>1</sup>.

S; R.

**Ivan Stchoukine.** *Miniatures indiennes du Musée du Louvre de l'époque des grands Moghols.* Paris, Leroux, 1929; in-4°, 100 pages et 20 planches. — Dérivée, non sans originalité, de l'école persane, celle des miniaturistes mongols a subi encore les influences de l'Inde et de l'Europe. La collection du Louvre, de formation récente, en contient quelques bons exemplaires; il est curieux de constater, sur l'un d'eux, l'imitation d'un motif de Dürer. Mais l'ensemble, tel qu'il ressort de l'examen des planches (sur lesquelles devraient être imprimés les numéros correspondants du catalogue), est nettement indo-persan, avec un accent réaliste mongol. L'auteur a publié un ouvrage considérable sur le même sujet : *la Peinture indienne à l'époque des grands Moghols*, Paris, 1929, dont il sera rendu compte ici.

S. R.

**Gusmar Suolahti.** *L'Étuve finnoise.* Helsingfors, 1930; in-8, 27 pages (extrait d'*Arctos, acta historica fennica*). — L'Europe orientale et septentrionale a été « la terre promise des étuves ». Dans son voyage en Russie (1634-1635), Olearius en trouva depuis l'Esthonie jusqu'à Astrakhan. La décence

---

1. Du même auteur : *The four senses of scriptural interpretation and the medieval theory of preaching* (extr. de *Speculum*, juillet 1929).



n'y était pas plus observée que dans les étuves de l'Europe occidentale (cf. Shakespeare, *Measure for Measure*, II, 1) et l'on prit bientôt l'habitude d'y chercher, outre la propreté, certains divertissements. Dans un pays aussi froid que la Finlande, il n'était pas sans danger de passer de l'étuve à l'air libre; pasteurs et médecins s'en préoccupèrent, mais le bas peuple n'eut cure de leurs sermons, persuadé que l'étuve était le meilleur des hôpitaux, un vrai bain de Jouvence, auquel s'attachaient, du reste, de vieilles superstitions christianisées (bains de communion, de fiançailles, de naissance, sacrifice de la tresse virginale dans l'étuve, etc.). L'auteur est entré, à cet égard, dans des détails très peu connus de folklore, notamment sur les bains offerts aux âmes, les « bains de fêtes », la flagellation rituelle, au sortir du bain, avec un faisceau de ramilles. Le curieux mémoire de M. Gusmar Suolahti est écrit en très bon français.

S. R.

**L. Ambard.** *La Biologie*. Paris, E. de Boccard, 1930; in-8, 113 pages. — **H. Mezger.** *La Chimie*, ibid., 169 pages. — **J. Pérès.** *Les Sciences exactes*, ibid., 196 pages. — Ces trois volumes appartiennent au tome XIII de l'*Histoire du Monde* dirigée par M. Cavagnac et peuvent s'acheter à part. Le premier et surtout le troisième font une part équitable à l'histoire de ces sciences dans l'antiquité et au moyen âge; le second ne prend la chimie qu'au xvii<sup>e</sup> siècle. Bien que nous possédions déjà nombre d'histoires des mathématiques et de l'astronomie, l'ouvrage de M. J. Pérès n'est pas superflu, car, dans sa brièveté, il remonte très haut et conduit l'exposé jusqu'à nos jours. Le lecteur non mathématicien y apprendra naturellement plus de mots que de choses; on aurait voulu, à propos d'Archimède par exemple, des détails plus circonstanciés, notamment sur le pressentiment qu'on lui prête à juste titre des méthodes du calcul différentiel.

S. R.\*

**G. Dumézil.** *Légendes sur les Nartes*. Paris, Champion, 1930; in-8, 213 pages. — Les légendes nartes, venues des hautes vallées des affluents du Kouban et du Terek, sont ici pour la première fois exposées en français. Les Nartes, dans le Caucase du Nord, sont des héros dont les exploits font la matière de tout un cycle chevaleresque; le nom est d'ailleurs inexpliqué. Les études mythologiques que le savant auteur a jointes au tableau de l'épopée semblent d'autant plus intéressantes qu'elles révèlent un fond scythique et iranien. M. Dumézil plaide pour un retour vers les interprétations autrefois à la mode, mythes d'orage et mythes solaires. « Il me paraît bien qu'après un siècle de discussions le Rig Veda reste peuplé de foudres et de soleils. » Une partie des matériaux de ce livre original a été recueillie par l'auteur au cours d'une mission dans le Caucase (1928).

S. R.

**L. Roule.** *La Structure et la biologie des poissons*. Paris, Rieder, 1930; in-8, 80 pages et 60 planches. — Les archéologues sont embarrassés quand, dans un article de Revue ou un Catalogue, il s'agit de désigner un poisson par un terme moins général et plus approprié. On sait assez combien les représentations des habitants des eaux sont fréquentes, depuis l'époque quaternaire jusqu'à celle de l'art chrétien. C'est pourquoi je signale ici cet

ouvrage de vulgarisation dû à un spécialiste, et particulièrement son excellente illustration. C'est aussi à un spécialiste qu'incomberait la tâche d'écrire un livre analogue sur les poissons dans l'art, dont les divers *Répertoires* fourniraient (pour l'illustration) les éléments essentiels.

S. R.

**Marius Audin.** *Le Livre français*. Paris, Rieder, 1930; in-8, 80 pages et 60 planches. — Encore un de ces jolis livres à texte bref, à multiples images, dont la meilleure garantie est que l'auteur a écrit un gros ouvrage sur le même sujet. Celui-ci n'a pas souvent été mis à la portée de tout le monde; il l'est ici avec beaucoup d'élégance et de précision à la fois. Trois chapitres ainsi subdivisés : *Les premiers livres* (papyrus, parchemin, papier); *Les livres imprimés* (période héroïque, gothique, latine); *Les diverses époques du livre* (incunables, 1450-1520, *sic*; Renaissance; période du burin, 1570-1670; xviii<sup>e</sup> siècle, 1670-1790; Révolution; Empire; Romantisme; xx<sup>e</sup> siècle, période actuelle). Les dates ont été données à bon escient. Belle exécution, généralement très correcte (p. 9, lire *nondum* et non *mondum*).

S. R.

**Antonio Gallego y Burin.** *Pedro de Mena y el misticismo español*. Grenade, Traveset, 1930; in-8, 28 pages et 19 planches. — On a célébré, en 1928 le tricentenaire de la mort du sculpteur mystique Pedro de Mena, élève d'Alonso Cano, familier du Saint-Office, véritable Espagnol d'une époque où l'ambition andalouse voulait conquérir à la fois la terre et le ciel. Les limites chronologiques qu'on s'impose ici permettent seulement de signaler la courte mais vibrante notice dont on a lu le titre plus haut; elle est accompagnée d'excellentes reproductions.

X.

# TABLES

## DU TOME XXXI DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	Pages.
Tombes phéniciennes à Djidjelli (Algérie), par J. et P. ALQUIER. . . . .	1
La prétendue statue de Jésus et de l'hémorroïse à Paneas, par Robert EISLER. . . . .	18
Êtres monstrueux à organes communs, par W. DEONNA. . . . .	28
Reconstitution des coordonnées géographiques de Ptolémée sur le littoral atlantique et variations littorales entre Loire et Gironde, par le Ct DERANCOURT. . . . .	74
Le casque romain de la Caverna delle Mosche, par Paul COUSSIN. . . . .	93
Statues et statuettes ( <i>supplément</i> ), par S. REINACH. . . . .	97
<i>Bulletin de l'Académie des Inscriptions</i> . . . . .	122
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondances</i> : Charles Michel. — Hommage à Auguste Choisy. — Hommage à Ch. Depéret. — Les mémoires scientifiques de Paul Tannery. — Cartes préhistoriques. — <i>Sinanthropus Pekinensis</i> . — L'humanité primitive en Afrique. — Sépultures d'invasisseurs à Ur? — Astronomie babylonienne. — Le Badarien. — Le cœur endurci de Pharaon. — Égyptomanie. — Hittites et Indous. — Découverte à Taxila. — A Jérusalem. — A Jéricho. — La grotte du Carmel. — La vie agricole des anciens Hébreux. — Un Institut britannique en Irak. — Les inscriptions sinaïtiques. — Yale à Doura. — Les prétendus égyptianismes du Penta-teuque. — Idole des Cyclades. — Encore le site de Troie. — Le Zeus de l'Artémision. — Les métopes du Parthénon. — Les Italiens à Rhodes. — Actéon. — L'épée de Mausole. — La base du Tauréau Farnèse. — Vases grecs au Vatican. — Andromachos. — Un cénotaphe. — Une conférence du professeur El. Smith. — Pour qu'on lise Hésiode. — A Herculanéum. — Découverte archéologique à Ostie. — Le bilan de Nemi. — En Albanie. — Le chauffage central chez les Romains. — Maritima Avaticorum. — Bronzes celtiques au Musée britanniques. — Woodhenge. — Les fouilles de Lydney. — Fouilles de Caerleon. — Borcovicus. — Le Paradis des enfants. — Les anciens prologues des Évangiles. — Labarum. — Le Josèphe slave. — Origines hispano-musulmanes de l'art gothique. — L'art roumain. — L'archevêque Léontios. — Un traité des barbes au Musée britannique. — L'ancienneté des lunettes. — Un Lafreri complet. — Le maître de la légende de Marie-Madeleine. — La vente des marbres antiques de Lord Lansdowne. — La Pinacothèque athénienne. — Le Musée d'Extrême-Orient à Stockholm. — De Borobudur à Chartres. — Romana Gens. — Les legs de Gustave Schlumberger. — Le jubilé de la maison G. Van Oest. — Opinions téméraires. . . . .	165
<i>Bibliographie</i> : Seminarium Kondakovianum. — Papers of the British School in Rome. — Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut	

te Rome. — Festschrift für James Loeb. — Henry FAIRFIELD OSBORN. — Manuel de recherches préhistoriques. — Junta para ampliacion. — Herbert KÜHN. — Therkel MATHIASSEN. — Docteur Daniel VÖLTER. — Docteur A. MORLET. — F. BUTAVAND. — Ferene V. TOMPA. — Hanna RYDH. — Lorenz MICHAELIS. — A. GRENIER. — Eug. CAVAIGNAC. — P. MEININGER. — Duncan MAGNAUGHTON. — Samuel A. B. MERCER. — Bertha PORTER et Rosalind MOSS. — J. D. S. PENDLEBURY. — G. LEGRAIN. — H. H. Von der OSTEN. — Jean CHARBONNEAUX. — Ch. VELLAY. — B. L. ULLMAN. — L. CARDIM. — D. MÉREJKOVSKY. — Herbert NEWELL COUCH. — O. WALTER. — Ch. PICARD et P. de la COSTE-MESSELIÈRE. — Mario SEGRE. — R.-M. DAWKINS. — Camille PRASCHNIKER. — Ida THALLON-HILL et LIDA SHAW KING. — Natan VALMIN. — Louis JALABERT et René MOUTERDE. — Walter HAHLAND. — Sir J. G. FRAZER et A. W. VAN BUREN. — Miss Winifred LAMB. — Jules HERBILLON. — Silvio FERRI. — Eunice BURR STEBBINS. — L.-A. CONSTANS. — Jérôme CARCOPINO. — H. JEANMAIRE. — Hans HAAS. — Fr. CUMONT. — F. WAGNER. — Melline d'ASBECK. — P. COUISSIN. — Philippe FABIA. — P. LAVEDAN, R. LIZOP, B. SAPÈNE. — Léon COUTIL. — Jeanne et Prosper ALQUIER. — Giovanni BRUSIN. — P.-V.-C. BAUR et M. I. ROSTOVITZEFF. — Vasile CHRISTESCU. — Docteur L. CARTON. — N. FETICH. — André PROTITCH. — N. IORGA. — M. K. TENISCHEFF. — R. de LASTEYRIE et Marcel AUBERT. — Docteur Pierre BEAUSSART. — Docteur Paul RICHER. — Helmut LOTHER. — L. RÉAU. — Ch. DIEHL. — G. I. BRATIANU. — R. SCHNEIDER. — Victor BASCH. — Jean BABELON, Georges BATAILLE, Alfred MÉTRAUX. — J. J. Van DOOREN. — E. COURBAUD. — L. LAURAND. — Sir J. G. FRAZER. — H. St. John THACKERAY. — Abel REY. — A. FITZGERALD. — Carleton NOYES. — P. BERTIE. — P. ALFARIC. — A. GODARD. — A. BERJON. — H. BUSSON. — André PAUL. — Anton HEKLER. — J. SIEVEKING. — Eugénie STRONG. — Annales Institutorum. — André MICHEL. — Musées de France. . . . .	193
Nouvelles monnaies sassanides, par FURDOONJE D. J. PAROCK . . . . .	233
La nouvelle crosse romane du musée de Cluny, par ÉLISA MAILLARD . . . .	242
Un mécanisme astronomique dans la quatrième églogue de Virgile, par Pierre-Maxime SCHUHL . . . . .	246
Le paléolithique de l'Afrique mineure, par Hugo OBERMAIER . . . . .	253
Le groupe des trois Grâces nues et sa descendance, par W. DEONNA . . . .	274
Bulletin de l'Académie des Inscriptions . . . . .	333
Variétés : Les fouilles de Médamoud en Haute Égypte. — Byblos. — Le costume et l'armure de Jeanne d'Arc . . . . .	343
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Adolf von Harnack. — Albert Von Le Coq et Fr.-W.-K. Muller. — Julien de Saint-Venant. — Le docteur Charles-Henri-Victor Leblond. — Friedrich Drexel. — Edward Clodd. — Arnold Ruesch (1882-1929). — Le centenaire de Fustel de Coulanges. — Souvenirs d'Adolf Erman. — Jakob Linkh. — Le début du néolithique. — La grotte d'Illithy en Crète. — La restauration du Parthénon. — Le Parthénon à Nashville (Tennessee). — Le temple de Vergina. — La tête du « Gaulois » de Délos. — La mort d'Alexandre. — Un nouveau « Baedeker » de Rome. — Le véritable Arc de Titus. — Le second millénaire de Virgile. — Le culte des morts dans la Rome ancienne. — La fibule byzantine. — Ephemeris dacoromana. — Acta archaeologica. — Eurasia septen-	



Pages.

trionalis antiqua. — En Finlande. — Le port des Ligures Oxibiens près d'Antibes. — Les vestiges d'une villa romaine découverts boulevard Foch, à Reims. — La Victoire d'Augst. — Fouilles de Verulam. — Le mur d'Hadrien. — La ferrure à clous. — La réédition du « Cohen ». — A la Bibliothèque nationale. — L'exposition de chefs-d'œuvre italiens à Londres. — La « Belle Ferronière ». — Peintures rupestres des Bushmen. — Opinions téméraires . . . . .	352
<i>Bibliographie</i> : F. BENOIT. — Sir J.-G. FRAZER. — Charles PARAIN. — G. de JERPHANION. — E. CAVAINAC. — H. von der OSTEN et Erich SCHMIDT. — Ch. WATELIN et S. LANGDON. — A. AUDIN. — Robert EISLER. — G. CONTENAU. — Axel W. PERSSON. — George E. MYLONAS. — W.-R. AGARD. — W. DEONNA. — H.-G. BEYEN. — Rhys CARPENTER. — A.-D. KERAMOPOULLOS. — Mary LUELLA. — TROWBRIDGE. — G. RODENWALDT. — P. TANNERY. — H. KLEINKNECHT, G. KITTEL, O. WEINREICH. — Thadée ZIELINSKI. — Maurice SOLOVINE. — Sir James-George FRAZER. — Michel CLERC. — G. SEVEREANO. — Jean STARCZUK. — Musée national de Varsovie. — Nandor FETICH. — D. TALBOT RICE. — H. FLEMMING. — Henry d'ESTRE. Théod. REINACH et Léon BLUM. — Émile BREHIER. — J. BIDEZ. — Fr. HEICHELHEIM. — Alfred LOIST. — Albert SCHWEITZER. — Hippolyte DELEHAYE. — Barbara RENZ. — Louis COULANGE. — MAIMONIDE. — A. BLANCHET. — Louis BRÉHIER. — V. MORTET et P. DESCHAMPS. — Pius SERVIER. — P.-J. ANGOULVENT. — Dom Henri LECLERCQ. — Harry CAPLAN. — Ivan STCHOUKINE. — Gusmar SUOLAHTI. — L. AMBARD. — G. DUMÉZIL. — L. ROULE. — Marius AUDIN. — Antonio Gallego y BURIN. . . . .	370

## II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
ALQUIER (J. et P.). — Tombes phéniciennes à Djidjelli (Algérie) . . . .	1
COUISSIN (P.). — Le casque romain de la Caverna delle Mosche . . . .	93
DEONNA (W.). — Êtres monstrueux à organes communs. . . . .	25
DEONNA (W.). — Le groupe des trois Grâces nues et sa descendance . . .	274
DERANCOURT (Ct.). — Reconstitution des coordonnées géographiques de Ptolémée sur le littoral atlantique et variations littorales entre Loire et Gironde . . . . .	71
EISLER (Robert). — La prétendue statue de Jésus et de l'hémorroïsse à Panéas. . . . .	18
MAILLARD (E.). — La nouvelle crosse romane du Musée de Cluny . . . .	242
OBERMAIER (H.). — Le paléolithique de l'Afrique mineure . . . . .	253
PARUCK (Furdoonjee D. J.). — Nouvelles monnaies sassanides . . . . .	253
REINACH (S.). — Statues et statuettes . . . . .	97
SCHUHL (P.-M.). — Un mécanisme astronomique dans la quatrième églogue de Virgile . . . . .	246

---

*Le Gérant : NAILLARD.*

F 02.014

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXI

JANVIER-AVRIL 1930

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

---

1930

Tous droits réservés.

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.	
Tombes phéniciennes à Djidjelli (Algérie), par J. et P. ALQUIER . . . . .	1	
La prétendue statue de Jésus et de l'hémorroïsse à Pancaas, par Robert EISLER . . . . .	18	
Êtres monstrueux à organes communs, par W. DEONNA . . . . .	29	
Reconstitution des coordonnées géographiques de Ptolémée sur le littoral atlantique et variations littorales entre Loire et Gironde, par le Ct DERANCOURT . . . . .	74	
Le casque romain de la Caverna delle Mosche, par Paul COUISSIN . . . . .	93	
Statues et statuettes (supplément), par S. REINACH . . . . .	97	
Bulletin de l'Académie des Inscriptions . . . . .	122	
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance:</i> Charles Michel. — Hommage à Auguste Choisy. — Hommage à Ch. Depéret. — Les mémoires scientifiques de Paul Tannery. — Cartes préhistoriques. — Sinanthropus Pekinensis. — L'humanité primitive en Afrique. — Sépultures d'invasisseurs à Ur? — Astronomie babylonienne. — Le Badarien. — Le cœur endurci de Pharaon. — gyptomanie. — Hittites et Indous. — Découverte à Taxila. — A Jérusalem. — A Jéricho. — La grotte du Carmel. — La vie agricole des anciens Hébreux. — Un Institut britannique en Irak. — Les inscriptions sinaïtiques. — Yale à Doura. — Les prétendus égyptianismes du Pentateuque. — Idoles des Cyclades. — Encore le site de Troie. — Le Zeus de l'Artémision. — Les mêtôpes du Parthénon. — Les Italiens à Rhodes. — Actéon. — L'épée de Mausole. — La base du Taureau Farnèse. — Vases grecs au Vatican. — Andromachos. — Un cénotaphe. — Une conférence du professeur El. Smith. — Pour qu'on lise Hésiode. — A Herculanum. — Découverte archéologique à Ostie. — Le bilan de Nemi. — En Albanie. — Le chauffage central chez les Romains. — Maritima Avaticorum. — Bronzes celtiques au Musée britannique. — Woodhenge. — Les fouilles de Lydney. — Fouilles de Caerleon. — Borcovicus. — Le Paradis des enfants. — Les anciens prologues des Évangiles. — Labarum. — Le Joseph slave. — Origines hispano-musulmanes de l'art gothique. — L'art roumain. — L'archevêque Léontios. — Un traité des herbes au Musée britannique. — L'ancienneté des lunettes. — Un Lafreli complet. — Le maître de la légende de Marie-Madeleine. — La vente des marbres antiques de Lord Lansdowne. — La Pinacothèque athénienne. — Le Musée d'Extrême-Orient à Stockholm. De Borobudur à Chartres. — Romana Gens. — Les legs de Gustave Schlumberger. — Le jubilé de la maison G. Van Oest. — Opinions téméraires. . . . .		165
<i>Bibliographie:</i> Seminarium Kondakovianum — Papers of the British School in Rome. — Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome. — Festschrift für James Loeb. — HENRY FAIRFIELD OSBORN. — Manuel de recherches préhistoriques. — Junta para ampliacion. — HERBERT KÜHN. — THERKEL MATHIASSEN. — Docteur DANIEL VÖLTER. — Docteur A. MORLET. — F. BUTAVAND. — FERENC V. TOMPA. — HANNA RYDH. — LORINZ MICHAELIS. — A. GRENIER. — EUG. CAVAGNAC. — P. MEININGER. — DUNCAN MACNAUGHTON. — SAMUEL A. B. MERCER. — BERTHA PORTER et ROSALIND MOSS. — J. D. S. PENDLEBURY. — G. LEGRAIN. — H. H. VON DER OSTEN. — JEAN CHARBONNEAUX. — CH. VELLAY. — B. L. ULLMAN. — I. CARDIM. — D. MEREJKOVSKY. — HERBERT NEWELL COUGH. — O. WALTER. — CH. PICARD et P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE. — MARIO SEGRE. — R. M. DAWKINS. — CAMILLE PRASCHNIKER. — IDA THALLON-HILL et LIDA SHAW KING. — NATAN VALMIN. — LOUIS JALABERT et RENÉ MOUTERDE. — WALTER HAHLAND. — SIR J. G. FRAZER et A. W. VAN BUREN. — MISS WINIFRED LAMB. — JULES HERBILLON. — SILVIO FERRI. — EUNICE BURR STEBBINS. — L. A. CONSTANS. — JÉRÔME CARCOPINO. — H. JEANVAIRE. — HANS HAAS. — FR. CUMONT. — F. WAGNER. — MELLINE D'ASBECK. — P. COUISSIN. — PHILIPPE FABIA. — P. LAVEDAN, R. LIZOP, B. SAPÈNE. — LÉON COUTIL. — JEANNE et PROSPER ALQUIER. — GIOVANNI BRUSIN. — P.-V.-C. BAUR et M. I. ROSTOVZEFF. — VASILE CHRISTESCU. — Docteur L. CARTON. — N. FETTICH. — ANDRÉ PROTITCH. — N. IORGA. — M. K. TENISCHIEFF. — R. DE LASTEYRIE et MARCEL AUBERT. — Docteur PIERRE BEAUSSANT. — Docteur PAUL RICHER. — HELMUT LOTHER. — L. RÉAU. — CH. DIEHL. — G. I. BRATIANU. — R. SCHNEIDER. — VICTOR BASCH. — JEAN BABELON, GEORGES BATAILLE. ALFRED MÉTRAUX. — J.-J. VAN DOOREN. — E. COURBAUD. — L. LAURAND. — SIR J. G. FRAZER. — H. ST. JOHN THACKERAY. — ABEL REY. — A. FITZGERALD. — CARLETON NOYES. — P. BERTIE. — P. ALFARIC. — A. GODARD. — A. BERJON. — H. BUSSON. — ANDRÉ PAUL. — ANTON HEKLER. — J. SIEVERING. — EUGÉNIE STRONG. — Annales Institutorum. — ANDRÉ MICHEL. — Musées de France. . . . .		193

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1930

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an. 80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an..... 100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**



F02.014

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXI

MAI-JUIN 1930

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1930

Tous droits réservés.

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Nouvelles monnaies sassanides, par FURDOONJEE D. J. PARUCK. . . . .	233
La nouvelle crose romane du musée de Cluny, par ÉLISA MAILLARD. . . . .	242
Un mécanisme astronomique dans la quatrième églogue de Virgile, par Pierre-Maxime SCHUHL. . . . .	246
Le paléolithique de l'Afrique mineure, par Hugo OBERMAIER (trad. R. LANTIER). . . . .	253
Le groupe des trois Grâces nues et sa descendance, par W. DEONNA. . . . .	274
Bulletin de l'Académie des Inscriptions. . . . .	333
Variétés : Les fouilles de Médamoud en Haute-Egypte. — Byblos — Le costume et l'armure de Jeanne d'arc. . . . .	343
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Adolf von Harnack. — Albert von Le Coq et Fr.-W.-K. Muller. — Julien de Saint-Venant. — Le docteur Charles-Henri-Victor Leblond. — Friedrich Drexel. — Edward Clodd. — Arnold Ruesch (1882-1929). — Le centenaire de Fustel de Coulanges. — Souvenirs d'Adolf Erman. — Jakob Linkh. — Le début du néolithique. — La grotte d'Illthye en Crète. — La restauration du Parthénon. — Le Parthénon à Nashville (Tennessee). — Le temple de Vergina. — La tête du « Gaulois » de Délos. — La mort d'Alexandre. — Un nouveau « Baedeker » de Rome. — Le véritable Arc de Titus. — Le second millénaire de Virgile. — Le culte des morts dans la Rome ancienne. — La fibule byzantine. — Ephemeris dacoromana. — Acta archaeologica. — Eurasia septentrionalis antiqua. — En Finlande. — Le port des Ligures Oxybiens près d'Antibes. — Les vestiges d'une villa romaine découverts boulevard Foch, à Reims. — La Victoire d'Augst. — Fouilles de Verulam. — Le mur d'Hadrien. — La ferrure à clous. — La réédification du « Cohen ». — A la Bibliothèque nationale. — L'exposition de chefs-d'œuvre italiens à Londres. — La « belle Ferronière ». — Peintures rupestres des Bushmen. — Opinions témeraires. . . . .	352
Bibliographie : F. BENOIT. — Sir J.-G. FRAZER. — Charles PARAIN. — G. de JERPHANION. — E. CAVAGNAC. — H. von der OSTEN et Erich SCHMIDT. — Ch. WATELIN et S. LANGDON. — A. AUDIN. — Robert EISLER. — G. CONTENAU. — Axel W. PERSSON. — George E. MYLONAS. — W.-R. AGARD. — W. DEONNA. — H.-G. BEYEN. — Rhys CARPENTER. — A.-D. KERAMOPOULLOS. — Mary LUELLA TROWBRIDGE. — G. RODENWALDT. — P. TANNERY. — H. KLEINKNECHT, G. KITTEL, O. WEINREICH. — Thadée ZIELINSKI. — Maurice SOLOVINE. — Sir James-George FRAZER. — Michel CLERC. — G. SEVEREANO. — Jean STARCZUK. — Musée national de Varsovie. — Nandor FETTCHE. — D. TALBOT RICE. — H. FLEMMING. — Henry d'ESTRE. — Théod. REINACH et Léon BLUM. — Emile BRÉHIER. — J. BIDEZ. — Fr. HEICHELHEIM. — Alfred LOISY. — Albert SCHWEITZER. — Hippolyte DELEHAYE. — Barbara RENZ. — Louis COULANGE. — MAIMONIDE. — A. BLANCHET. — Louis BRÉHIER. — V. MORTET et P. DESCHAMPS. — Pius SERVIEN. — P.-J. ANGOUVENT. — Dom Henri LEGLERCO. — Harry CAPLAN. — Ivan STCHOUKINE. — Gusmar SUOLAHTI. — L. AMBARD. — G. DUMÉZIL. — L. ROULE. — Marius AUDIN. — Antonio Gallego y BURIN. . . . .	370

(PL. I-II)

---

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1930

Pour Paris, Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

*On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.*

### Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

#### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI<sup>e</sup>)

ÉTUDES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE HENRI FOCILLON

# LA PEINTURE INDIENNE

## A L'ÉPOQUE DES GRANDS MOGHOLS

Par IVAN STCHOUKINE

TABLE DES MATIÈRES. — Introduction. — PREMIÈRE PARTIE. Les Origines de la peinture indienne. — I. Antiquité et Moyen Âge. — II. L'Empire Moghol, période de formation et d'organisation. — III. L'Empire Moghol : apogée et décadence. — IV. La technique de la peinture indienne. — DEUXIÈME PARTIE. Les Éléments de la peinture indienne. — I. La Nature. — II. Les Animaux. — III. L'Homme. — TROISIÈME PARTIE. Les Lois des ensembles dans la peinture indienne. — La composition et la couleur. — Conclusion.

Un volume in-4° raisin (25×33), 214 pages, 100 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte. . . . . 350 fr.

---

# LES MINIATURES INDIENNES

## DE L'ÉPOQUE DES GRANDS MOGHOLS

### AU MUSÉE DU LOUVRE

Par IVAN STCHOUKINE

Les nombreuses notes et les indications iconographiques et bibliographiques qui accompagnent l'exposé de M. Ivan Stchoukine font de son livre un instrument de travail et une source de références utiles à tout investigateur de la miniature moghole. Les amateurs y trouveront une série de reproductions particulièrement intéressantes.

Un volume in-4° écu (30×26), 100 pages, illustré de 20 planches hors texte en phototypie . . . . . 100 fr.

---

VIENT DE PARAÎTRE :

# DIE MÜNZEN VON SYRAKUS

par le D<sup>r</sup> E. BOEHRINGER

Un volume 21×23 cm., VIII-297 pages avec 32 planches, 1929. Ich. 2 M. 80

L'auteur publie dans ce volume, pour la première fois, les monnaies de Syracuse, de 530-435 a. Chr. n. Plus de 3.200 monnaies sont traitées. Boehringer se sert d'une méthode très rarement appliquée jusqu'ici en comparant et combinant les différents coins. De cette manière, il parvient aux résultats les plus précieux pour la connaissance de l'art du v<sup>e</sup> siècle.

---

Prospectus gratuit sur demande

---

WALTER DE GRUYTER & C<sup>e</sup>, Berlin W. 40, Genthiner Str. 33

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

S. REINACH  
Conservateur des Musées Nationaux  
Membre de l'Institut

---

# AMALTHÉE

## MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

### TOME I

Un volume (16,5×25 cm.), VIII-450 pages, 76 gravures . . . . . 65 fr.

TOME II, sous presse.

---

MELLINE D'ASBECK  
Docteur ès lettres  
Licenciée en Sociologie

---

## LA MYSTIQUE

### DE

# RUYSBROECK L'ADMIRABLE

### UN ÉCHO DU NÉOPLATONISME AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Un volume (22×28 cm.), 309 pages . . . . . 25 fr.

---

INSTRUCTIONS  
ADRESSÉES PAR LE  
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES  
AUX CORRESPONDANTS DU  
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

---

# RECHERCHE DES ANTIQUITÉS

## DANS LE NORD DE L'AFRIQUE

---

CONSEILS AUX ARCHÉOLOGUES ET AUX VOYAGEURS

Nouvelle édition complétée par des additions

Un volume (12×19), 251 pages avec de nombreuses illustrations et une carte. 30 fr.

---

6856-30. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>ie</sup>.